Digitized by Google

UNIVERSIDAD COMPLUTENSE
5319390074
D 23710

Digitized by Google

Germania

PROSE.

Digitized by Google

Germania

RECUEIL EN PROSE ET EN VERS

DE

LITTÉRATURE ALLEMANDE,

TOME II. — POÉSIE.

Paris, 1845. — Un fort volume in-8°, broché : 6 francs.

Le recueil en vers contient des fragments de MM.

Arndt, Arnim, Blumauer, Brachmann, Brentano, Buerger, Castelli, Chamiso, Claudius, Collin, Cramer, Ebert (Egon), Eichendorff, Freiligrath, Frochlich, Gandy, Gellert, Gittermann, Gleim Gœthe, Anastasius Gruen, Hagedorn, Haller Harnisch, Haug, Hebet, Heine, Herder, Hoffmann (de Fallersleben), Hœlderlin, Hœlty, Immermann, Jacob (Georges), Kœstner, Kerner, Kind, Kleis, (Christian), Klopstock, Kœrner, Kosegarten, Langbein, Lavater, Lehne, Lehr, Lenau, Lessing, Lichtwer, Lossius, Matthisson, Matezrath, Michaelis, Mueller (G.), Muellner, Neuffer, Neumann, Arthur de Nordstern, Novalis, OEhlenschæger, Overbeck, Pfeffel, Pfizer, comte de Platen, Robert, Rueckert, Salis, Schenkendorf (Max de), Schiller, Guillaume et Frédéric de Schlegel, Schmid, Schubart, Schuetze, Schulze, Schwab, Seume, Sonnenberg, Spitta, comte F. de Stolberg, Strekfuss, Tieck, Tiedge, Uhland, Usteri Uz, Voss, Weisse (Christian Félix), Wernes, Wieland, Willamow, Zedlitz,

On peut acquérir chaque volume de la *Germania* séparément.

Paris. — Imprimerie Bonaventure et Ducessois, quai des Grands-Augustins.

Digitized by Google

23710

Germania

83

RECUEIL EN PROSE ET EN VERS

DE

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Sav 9

PAR

J. SAVOYE

PROFESSEUR DE LANGUE ALLEMANDE AU COLLÉGE LOUIS-LE-GRAND.

DEUXIÈME ÉDITION

EN DEUX PARTIES.

Ouvrage approuvé et recommandé par l'Université.

TOME I. = PROSE.

PARIS

A. DERACHE,

LIBRAIRE POUR LES LANGUES ÉTRANGÈRES

7, RUE DU BOULOY, AU PREMIER.

L'entrée à côté des Messageries-Jumelles

1845

Digitized by Google

Les exemplaires non revêtus de la griffe ci-dessous seront réputés contrefaits, et les débitants de contrefaçons seront poursuivis.

Savoye

Digitized by Google

La première édition de la *Germania* n'était que d'un seul volume qui renfermait à la fois la *prose* et la *poésie*. Le conseil royal de l'instruction publique, tout en approuvant, par son arrêté de 1840, notre travail, et le plaçant au nombre des ouvrages spécialement recommandés à l'usage des écoles, avait exprimé le désir que la *Germania* pût prendre, dans une nouvelle édition, un caractère plus universel, en même temps qu'elle accorderait une place plus étendue aux meilleures productions de la poésie germanique. C'est pour nous conformer à cet avis dont nous avons reconnu toute la justice et toute la bienveillance, que nous publions aujourd'hui cette nouvelle édition, en deux volumes distincts et séparés.

Le premier de ces deux volumes, dans un nombre de feuilles plus grand d'un tiers que les deux parties de la première édition réunies, renferme la *prose* seulement; le deuxième contient la *poésie*.

Au moyen de ce cadre élargi, il nous a été permis de continuer la collection jusqu'à nos jours, et de l'enrichir d'un nombre considérable de morceaux nouveaux, qui, en partie, sont entièrement inédits, en partie n'ont pas encore été reproduits dans les recueils publiés en France. Nous citerons entre autres : Bruder Luſtig, par les frères Grimm; Veit und Rübezahl, par Musæus; Der geleimte Teufel, par Hormayr; Des Kaiſers neue Kleider, par Andersen; Das Wiſperthal, par A. Schreiber; Kalif Storch, par W. Hauff; Der Niagara —; Pyrrhus, par Niebuhr; Das alte Deutſchland, par Jean de Müller; Die Fehme, par W. Menzel et Gœthe; Zriny's Tod, par Hammer-Purgstall; Luther in Worms, par Ranke; Friedrich Wilhelm I., par Schlosser; Bettina's Ju-

Digitized by Google

gend, par D. Strauss; das Feſt des 14. Juli auf dem Marsfelde, par Wachsmuth; Graf Raſtoptſchin, par Varnhagen d'Ense; Kaspar Hauſer —; Heinrich Zſchokke's Sehergabe, par Zschokke; Eine calbareſiſche Vendetta; Aus der italiäniſchen Reiſe, par Gœthe; Der Verbrecher aus verlorner Ehre, par Schiller; Aus William Lovell, par Tieck; Peter Schlemihl der Schattenloſe, par Chamisso; Der braſilianiſche Urwald, par Martius; Der Schneeſturz in Grönland, par Steffens; Göthe's Haus, par Immermann; Ein Beſuch auf dem Berge Athos, par Fallmerayer; Dauer des Weltſyſtems, par Littrow; Über den menſchlichen Entwickelungsgang in der Sprache, par W. de Humboldt; Das Niebelungenlied, par Heine; Herder, par Jean Paul; Jean Paul, par Bœrne; Die Bedeutung Göthe's für die deutſche Litteratur, par Gutzkow; Frau von Stael, par Mundt; Zukunft der deutſchen Litteratur, par Gervinus; An Maria Antonia, Königinn von Frankreich. — An einen Freund; Briefe Kaiſer Joſeph's II.; Brief von Mozart; An Göthe, par madame Bettina d'Arnim; An Varnhagen von Enſe, par Gentz, etc.

Les grandes divisions de ce premier volume : *style historique et narratif; style descriptif; style didactique; humour* et *style satirique; style épistolaire; style dramatique*, sont justifiées par le but auquel nous visons : présenter une image aussi vraie et aussi complète que possible des formes différentes que peuvent affecter la langue et la littérature allemandes.

A côté de la table des matières ordinaire, nous offrons à nos lecteurs des *notices biographiques et littéraires* sur les auteurs nommés dans la collection. Ces notices faciliteront les recherches, et contribueront à l'intelligence des ouvrages cités.

Le volume de poésie est de plus accompagné d'un traité de prosodie et de versification allemandes.

S.

Digitized by Google

NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

AVEC INDICATION

DES MORCEAUX DE CHAQUE AUTEUR

Contenus dans ce volume.

Allgemeine Zeitung, journal politique et littéraire, paraissant à Augsbourg.

Eine calabresische Vendetta. 276

Andersen, né en 1805 à Odense dans l'île de Fionie ; vit à Copenhague. Le morceau que nous donnons de lui, est traduit du danois.

Des Kaisers neue Kleider. 82

Arndt, né en 1769 dans l'île de Rügen ; ami du ministre de Stein ; depuis 1818 professeur d'histoire à l'université de Bonn (poète patriotique). — Reise durch Deutschland, Ungarn, Italien und Frankreich ; Geist der Zeit ; Ansichten und Aussichten der deutschen Geschichte.

Der Spanier. 460

Bettina (Élisabeth d'Arnim, connue sous le nom de), née en 1785 à Francfort-sur-Mein, sœur de Clément Brentano et veuve du comte d'Arnim. — Göthe's Briefwechsel mit einem Kinde.

Musik. 468
An Göthe 578

Boerne, né à Francfort-sur-Mein en 1786 ; vivait depuis 1830 à Paris, où il est mort en 1837. Écrivain moral et politique. — Vermischte Aufsätze ; Kritiken ; Briefe aus Paris.

Bemerkungen über Sprache und Styl. 515
Die deutsche Sprache. 519
Jean Paul 528

Bronner, né en 1758 en Souabe. Après une vie agitée et aventureuse il se retira à Aarau. — Fischergedichte und Erzählungen.

Die Rache des Redlichen. 16

Campe, né en 1746 à Deensen (dans le duché de Brunswic) ; mort en 1818 à Brunswic. — Die Entdeckung von Amerika ; Robinson der Jüngere ; Theophron.

Freitag's Rettung 351

Digitized by Google

Chamisso, né en 1781 au château de Boncourt en Champagne; quitte la France en 1790; fait le tour du monde avec O. de Kotzebue (1815-18); mort à Berlin en 1838 (poète distingué). — Peter Schlemihl's wundersame Geschichte; Reise um die Welt.

Peter Schlemihl, der Schattenlose 362

Engel, né à Parchim dans le Mecklembourg; directeur du théâtre national et membre de l'académie des sciences de Berlin; mort dans cette ville en 1802. — Der Philosoph für die Welt; Fürstenspiegel; Lorenz Stark; Mimik.

Rabbinische Weisheit 11

Der Traum des Galilei 33

Fallmerayer, né en . . . ., philologue et voyageur; a parcouru pendant plusieurs années l'orient et en a fait d'éloquentes descriptions.

Ein Besuch auf dem Berge Athos. 482

Fichte, né en 1762 à Rammenau dans la Haute-Lusace et mort professeur de philosophie à Berlin en 1814. — Wissenschaftslehre; Die Bestimmung des Menschen; Reden an die deutsche Nation.

Über die Unsterblichkeit der Seele 506

Forster, né en 1754 près de Danzig; fait avec Cook le tour du monde (1772-75); partisan enthousiaste de la révolution française, devient *Agent du conseil exécutif*, et meurt à Paris en 1794. — Reise um die Welt; Ansichten vom Niederrhein, Brabant, u. s. w.

O-Tahiti. 391

De-la-Motte Fouqué, né à Brandebourg en 1777; l'ami de Chamisso, Hitzig et Varnhagen d'Ense; mort à Halle en 1843. Poète de l'école romantique; il eut une grande influence sur l'esprit de son temps. — Sigurd der Schlangentödter; Die Jahreszeiten, darin: Undine; Die Fahrten Thiedolfs; Der Zauberring.

Wie der Ritter zu dem Fischer kam 357

Funk, né en 1804 à Francfort-sur-Mein; auteur de différents ouvrages historiques et politiques. — Ludwig der Fromme, Geschichte der Auflösung des großen Frankenreiche; Überblick der ältesten deutschen Geschichte.

Die Kimber und Teuten. 47

Gans, né en 1798 à Berlin où il mourut professeur à la faculté de droit en 1839. — Das Erbrecht in weltgeschichtlicher Entwicklung; Rückblicke auf Personen und Umstände.

Chateaubriand. 545

Gellert, né à Haynichen près Freiberg en 1715; professeur de philosophie; mort à Leipzig en 1769 (poète populaire). — Moralische Vorlesungen; Briefe.

Digitized by Google

An Rahener. 569

GENTZ, né à Breslau en 1764; mort en 1832 à Vienne; il se signala par son opposition constante au système et aux intérêts français. — Fragmente aus der Geſchichte des politiſchen Gleichgewichts in Europa; Über den politiſchen Zuſtand von Europa vor und während der franzöſiſchen Revolution; Politiſche Aufſätze.

An Varnhagen von Enſe 586

GERVINUS, né en 1803 à Darmstadt; nommé professeur de littérature et d'histoire à Gœttingue en 1836; destitué en 1837. — Geſchichte der poetiſchen Nationallitteratur der Deutſchen; Grundzüge der Hiſtorik.

Zukunft der deutſchen Litteratur. 551

GESSNER, né en 1730 à Zurich; mort en 1787. Libraire, graveur, paysagiste et poète pastoral.

Menalkas und Alexis. 23

GOETHE, né en 1749 à Francfort-sur-Mein, mort à Weimar en 1832. Après avoir étudié à Leipzig et à Strasbourg, il se rend à Wetzlar; entre en 1776 au service du grand-duc de Weimar et y reste jusqu'à sa mort; voyage en Suisse et en Italie (1779, 1786-88); se lie intimement avec Schiller en 1794, et domine le cercle de Weimar. Génie universel, aussi supérieur en prose qu'en poésie.

Die Leiden des jungen Werther; Wilhelm Meiſter's Lehrjahre; Die Wahlverwandſchaften; Wilhelm Meiſter's Wanderjahre.

Götz von Berlichingen; Egmont.

Briefe aus der Schweiz; Italiäniſche Reiſe; Benvenuto Cellini; Winckelmann und ſein Jahrhundert; Aus meinem Leben, Wahrheit und Dichtung; Farbenlehre; Briefwechſel mit Schiller und Zelter; mit einem Kinde.

Aus Werther. 289
Aus Werther. 290
Aus Werther. 291
Aus Werther. 293
Aus der italiäniſchen Reiſe 295
Dichtkunſt und Dichter 298
Klopſtock's Meſſias in Göthe's Elternhauſe. 302
Aus Egmont. 593

GRIMM (Jakob), né à Hanau en 1785. Depuis 1830 bibliothécaire et professeur de philosophie à Gœttingue; destitué en 1837; actuellement professeur et bibliothécaire à Berlin. — Über den altdeutſchen Meiſtergeſang; Deutſche Grammatik; Deutſche Rechtsalterthümer; Deutſche Mythologie.

GRIMM (Guillaume), né à Hanau en 1786; professeur d'abord à Gœttingue et puis à Berlin. Dans sa vie comme dans ses écrits inséparable de son frère. — Deutſche Heldenſage.

Digitized by Google

Les deux frères ont publié ensemble: Kinder- und Hausmährchen; Deutsche Sagen; Altdeutsche Wälder.

Der Wolf und der Mensch. 4
Die treue Freundschaft. 12
Katz und Maus in Gesellschaft. 55
Bruder Lustig 57

Gutzkow, né en 1811 à Berlin. Écrivain brillant de la *Jeune Allemagne*; auteur dramatique. — Briefe eines Narren an eine Närrinn; Maha-Guru; Öffentliche Charactere; Nero; Wally die Zweiflerinn; Göthe im Wendepunkte zweier Jahrhunderte.

Die Bedeutung Göthe's für die deutsche Litteratur. 535

Hammer-Purgstall, né en 1774 à Gratz; vit à Vienne: orientaliste distingué. — Fundgruben des Orients; Geschichte der Assassinen; Geschichte des osmanischen Reichs.

Zrinyi's Tod. 163

Hauff (Guillaume), né à Stuttgart en 1802; mort en 1827. — Mittheilungen aus den Memoiren des Satan; Märchenalmanach; Lichtenstein; Phantasien im Bremer Rathskeller.

Die Geschichte von Kalif Storch 91

Hebel, né en 1760 à Hausen près Bâle, et mort à Schwetzingen en 1826, chef du clergé protestant de Bade. Écrivain et poète populaire. — Rheinländischer Hausfreund; Schatzkästlein des rheinischen Hausfreundes.

Unverhofftes Wiedersehen 53

Heeren, né à Arbergen près Brême, en 1760, mort en 1842 à Gœttingue; un des historiens les plus distingués de l'Allemagne. — Ideen über Politik, Verkehr und Handel der vornehmsten Völker des Alterthums; Handbuch der Geschichte des europäischen Staatensystems.

Europas Überlegenheit über die andern Theile der Erde. . . 498

Heine, né en 1799 à Düsseldorf, vit à Paris depuis 1830; écrivain élégant et distingué de l'école moderne. — Reisebilder; Zur Geschichte der neuern schönen Litteratur in Deutschland; Die romantische Schule.

Die Wanderung auf den Ilsenstein. 469
Das Nibelungenlied 520

Heinse, né à Langenwiese en Thuringe; mort à Aschaffenbourg en 1803. Un des écrivains les plus originaux du dernier siècle; ami de Gleim et de Jakobi. — Laidion oder die eleusinischen Geheimnisse; Ardinghello; Briefe.

Tivoli [1]. 429

Herder, né en 1744 à Mohrungen en Prusse; s'élève par la puissance de son génie du rang où la fortune l'avait fait naître. Après avoir été pen-

[1] Voy. Erratum à la fin de la table des matières, *pag.* XXIII.

Digitized by Google

Germania

PROSE.

Digitized by Google

Göthe's Haus 473

JEAN-PAUL (J. P. F. Richter, connu sous le nom de), naquit en 1763 à Wunsiedel dans le Fichtelgebirg, où il passa une grande partie de sa vie. Il perd son fils en 1821; la douleur de cette perte avança ses jours: il le suivit en 1825. Écrivain original et *humouristique*; connaisseur du cœur humain par excellence; il a de l'analogie avec Herder. — Grönländische Prozesse; Auswahl aus des Teufels Papieren; Hesperus; Leben des Quintus Fixlein; Blumen-, Frucht- und Dornenstücke; Das Campanerthal; Briefe und bevorstehender Lebenslauf; Titan; Flegeljahre; Vorschule der Ästhetik; Levana; Herbstblumine.

Die Neujahrsnacht eines Unglücklichen 18
Reise durch Neapel über das Meer nach der Insel Ischia . . 439
Herder 525

JOSEPH II, empereur d'Allemagne, né à Vienne en 1741; élu roi de Rome en 1764; entre en possession de ses états héréditaires en 1779. Réformateur du clergé et de l'état; mort à Vienne en 1790. Sa grande âme se peint dans le peu de lettres qui nous restent de lui.

An Maria Antonia, Königinn von Frankreich. 571
An einen seiner Freunde. 572

KANT, né en 1724 à Kœnigsberg, compatriote et ami de Hamann et de Hippel; depuis 1770 professeur de logique et de métaphysique dans sa ville natale où il mourut en 1804; le prince de la philosophie moderne; il créa la critique philosophique. — Allgemeine Naturgeschichte und Theorie des Himmels; Über das Gefühl des Schönen und Erhabnen; Kritik der reinen Vernunft; Kritik der praktischen Vernunft; Kritik der Urtheilskraft; Metaphysik der Sitten; Anthropologie.

Das Weltgebäude. 493

KOHLRAUSCH, né en 1780 à Landolfshausen près Gœttingue; depuis 1830 inspecteur général des études à Hanovre. — Die Geschichten und Lehren der heiligen Schrift; Die deutsche Geschichte.

Erfindung des Schießpulvers 170

KOTZEBUE, né à Weimar en 1761; entre de bonne heure au service de la Russie et y reste, à quelques interruptions près, jusqu'à sa mort en 1819. L'auteur dramatique le plus fécond de l'Allemagne. — Menschenhaß und Reue; Graf Benjowsky; Die deutschen Kleinstädter; Geschichtchen für meine Söhne; u. s. w.

Spaziergang des arabischen Philosophen Al-Raschid. . . . 31

KRUMMACHER, né en 1768 à Tecklenbourg en Westphalie; depuis 1824 prédicateur à Brême. Théologien, et écrivain populaire. — Parabeln;

Digitized by Google

Die Kinderwelt; Festbüchlein; Apologen und Parämythien; das Wörtlein Und.

Die beiden Engel 19
Der Born der Genesung. 26

LAUBE, né en 1806 à Sprottau en Silésie; vit à Leipzig; écrivain facile et spirituel de la *Jeune Allemagne*. — Das junge Europa; Reisenovellen; Moderne Charakteristiken u. s. w.

Universitäten. — Paris. — Prag. 166

LESSING, né en 1729 à Kamenz dans la Haute-Lusace, mort à Wolfenbüttel en 1781. Il commença de bonne heure à prendre part aux combats littéraires qui agitaient alors l'Allemagne. Depuis 1770 bibliothécaire à Wolfenbüttel, où il resta jusqu'à sa mort. Le plus grand critique allemand; il restaura et épura la prose allemande (poète du premier ordre).

Miß Sara Sampson; Minna von Barnhelm; Emilia Galotti.

Fabeln.

Laokoon, oder über die Gränzen der Malerei und Poesie; Hamburgische Dramaturgie; Briefe antiquarischen Inhalts; Ernst und Falk, Gespräch über die Freimaurer; die Erziehung des Menschengeschlechts; Sämmtliche Fragmente des Wolfenbüttler Ungenannten.

Der Löwe und der Hase. 1
Zeus und das Pferd 1
Die Furien 2
Der Rangstreit der Thiere 6
Die Geschichte des alten Wolfs. 7
Von der Abbildung des Todes 503
Aus Emilia Galotti 583

LEWALD, né en 1799 à Kœnigsberg; vit à Stuttgart et à Carlsruhe. — Aquarelle; Panorama von München; Seydelmann und das deutsche Schauspiel.

München und das Bier. 564

LIEBESKIND, auteur d'un recueil de contes pour la jeunesse, intitulé: Palmblätter.

Unternimm Nichts, ohne vorher den Ausgang reiflich zu erwägen 21
Abdallah. 43

LITTROW, né en 1781 à Bischof-Teinitz en Bohême, et mort à Vienne en 1840; un des premiers astronomes de l'Allemagne et vulgarisateur de la science. — Vorlesungen über Astronomie; Die Wunder des Himmels.

Dauer des Weltsystems. 191

LUDEN, né en 1780 à Lockstedt dans le pays de Brême; depuis 1810 pro-

Digitized by Google

fesseur d'histoire à l'université d'Iéna; savant distingué, caractère indépendant. — Allgemeine Geſchichte des Mittelalters; Geſchichte des deutſchen Volkes.

Die Hunnenſchlacht im Jahr 450. 120

Martius, né à Erlangen en 1794; fait avec Spix son voyage scientifique dans le Brésil (1817–20). Il se place souvent par ses descriptions à côté d'Alexandre de Humboldt. — Reiſe in Braſilien.

Der braſilianiſche Urwald 396

Meissner, né à Bautzen en 1753; mort en 1807 à Fulda, conseiller du consistoire et directeur des études. Écrivain populaire. — Skizzen; Alcibiades; Maſaniello; Epaminondas' Biographie.

Der Fuchs und die Katze. 3
Die Zauberſchule 49

Menzel (Wolfgang), né en 1798 à Waldenbourg en Silésie; vit depuis 1825 à Stuttgart. Critique éminent; adversaire de Gœthe et de la *Jeune Allemagne*. — Geſchichte der Deutſchen; Die deutſche Litteratur; Geiſt der Geſchichte.

Die Fehme 126
Schiller 537

Mozart, né à Salzbourg en 1756; mort en 1792 à Vienne; compositeur de Don Juan et du Requiem. La lettre que nous publions de lui pourra donner une idée du caractère de ce génie unique.

Brief ohne Datum. 574

Muller (Jean de), né à Schafhouse en 1752; né pour l'histoire à laquelle il se voue malgré tous les obstacles qu'il rencontre; se lie avec Bonstetten, Tronchin et Bonnet (1773–76). Conseiller aulique et bibliothécaire à Vienne en 1793. En 1804, historiographe de la maison de Brandebourg. En 1807 il accepte de Napoléon la charge de secrétaire d'état du royaume de Westphalie; le chagrin de cette apostasie empoisonna le reste de ses jours, et il mourut à Cassel en 1809. Historien célèbre; écrivain remarquable. — Geſchichte der ſchweizeriſchen Eidgenoſſen; Darſtellung des Fürſtenbundes; Vier und zwanzig Bücher allgemeiner Geſchichten; Briefe eines jungen Gelehrten an ſeinen Freund.

Das alte Deutſchland. 107
Papſt Gregor der Siebente. 140
Character der Deutſchen und ihres Landes. 389
Die erſte Geſtalt der Schweiz 390
Überſicht der Weltgeſchichte. 490

Mundt, né en 1808 à Potsdam; vit depuis 1835 à Berlin. Prosateur, et philosophe critique et romantique de la *Jeune Allemagne*. — Kritiſche

Digitized by Google

Wälder; Moderne Lebenswirren; Kunſt der deutſchen Proſa; Vorleſungen über moderne Litteratur.

Frau von Stael. 547

Musaeus, né à Iéna en 1735, et mort à Weimar en 1787. Un des écrivains populaires les plus naïfs et les plus spirituels. — Phyſiognomiſche Reiſen; Volksmährchen der Deutſchen; Freund Hein's Erſcheinungen in Holbein's Manier.

Veit und Rübezahl. 68

Niebuhr, fils du célèbre voyageur, né en 1776 à Meldorf dans le Holstein; il remplit quelque temps à Copenhague les fonctions de directeur de la banque. En 1816, ambsssadeur prussien à la cour de Rome; il s'adonne tout entier à ses recherches sur l'antiquité; de retour, il les continue; depuis 1824, professeur à l'université de Bonn où il meurt en 1831. Fondateur de la véritable histoire romaine. — Römiſche Geſchichte; Kleine hiſtoriſche und philologiſche Schriften; Lebensnachrichten.

Pyrrhus 105

Posselt, né en 1763 à Durlach; mort à Heidelberg en 1804. Historien et publiciste. — Geſchichte der Deutſchen; Taſchenbuch für die neueſte Geſchichte; Europäiſche Annalen.

Rom's Fall 124

Puckler-Muskau (Hermann, prince de), né en 1785 à Muskau dans la Lusace; depuis 1828 presque continuellement en voyage. — Briefe eines Verſtorbenen; Tutti Frutti; Semilaſſo's vorletzter Weltgang, Traum und Wachen.

Beſuch bei Göthe. 263

Rabener, né en 1714 à Wachau près Leipzig, et mort à Dresde en 1771. L'ami de Cramer et de Gellert. Écrivain satirique. — Satiren; Briefe.

Kleider machen Leute. 557

Ranke, né en 1795 à Wiehe en Thuringe. Depuis 1825 professeur d'histoire à l'université de Berlin. — Geſchichte der germaniſchen und romaniſchen Völker von 1494-1535; Die römiſchen Päpſte; Deutſche Geſchichte im Zeitalter der Reformation.

Luther in Worms 173

Raumer (Frédéric de), né en 1781 à Wœrlitz près Dessau; depuis 1819, professeur à Berlin. Historien libéral, et ami du progrès. — Herbſtreiſe nach Venedig; Vorleſungen über die alte Geſchichte; Geſchichte der Hohenſtaufen; Über Recht, Staat und Politik. Sous sa direction paraît le hiſtoriſche Taſchenbuch.

Saladin 170

Digitized by Google

Verurtheilung und Hinrichtung Konradin's 156

Rotteck, né en 1775 à Fribourg dans le Brisgau. Professeur d'histoire en 1798; d'économie politique en 1818; mort dans sa ville natale en 1840. — Allgemeine Geschichte. Il publiait avec Welcker le Staatslexikon.

Napoleon's Despotie. 231

Schelling, né en 1775 à Léonberg dans le Würtemberg; professeur de philosophie et président de l'académie des sciences à Munich en 1827. Depuis 1841 à Berlin. Philosophe poète; créateur de la *Philosophie de la nature* et de l'*identité absolue*. — Von der Weltseele; Erster Entwurf eines Systems der Naturphilosophie; Vorlesungen über die Methode des akademischen Studiums; Über das Verhältniß der bildenden Künste zur Natur.

Verhältniß der Kunst zum öffentlichen Leben 501

Schiller, né en 1759 à Marbach dans le Würtemberg, mort à Weimar en 1805. Son génie se fortifie dans la contrainte qu'il eut à souffrir à Stuttgart. Il se rend en 1787 à Weimar, devient professeur d'histoire à Jéna; commence avec Gœthe cette liaison littéraire et amicale qui dura jusqu'à sa mort; s'établit définitivement à Weimar en 1799, après avoir résigné son professorat. Schiller partage avec Gœthe le premier rang; véritable représentant du caractère allemand; formé d'après les principes de Kant.

Die Räuber; Fiesko; Kabale und Liebe.

Abfall der vereinigten Niederlande; Geschichte des dreißigjährigen Kriegs; Geschichte der merkwürdigsten Rebellionen; Kleine prosaische Schriften.

Der Verbrecher aus verlorner Ehre; Der Geisterseher.

Philosophische Briefe; Über naive und sentimentale Dichtung; Über Anmuth und Würde; Über das Erhabene; Kritiken; Briefe.

Wilhelm von Oranien. 178
Graf von Egmont. 183
Herzog von Alba, bei einem Frühstück auf dem Schlosse zu Rudolstadt, im Jahr 1547. 185
Schlacht bei Lützen. 191
Wallenstein's Absetzung und Tod 202
Der Franziskaner 304
Der Verbrecher aus verlorner Ehre 311
Aus den Räubern. 586

Schlegel (Aug. Guillaume de), né à Hanovre en 1767 d'une famille qui avait déjà donné plusieurs écrivains à la littérature allemande. Sa liaison avec Heyne et Bürger eut une influence puissante sur la direction de son esprit. Ennemi de Napoléon et poursuivi par lui, il se lia avec ma lame de Staël et l'accompagna jusqu'à sa mort (1817), soit à

Digitized by Google

Coppel, soit dans ses voyages. Depuis 1818 professeur à l'université de Bonn. Avec son frère Frédéric, Novalis et Tieck, un des fondateurs de l'école romantique en Allemagne. Poète, prosateur, critique, traducteur (Dante, Shakspeare, Calderon) et linguiste (sanscrit) également supérieur. — Vorlesungen über dramatische Kunst und Litteratur; Vorlesungen über Theorie der bildenden Kunst; Kritische Schriften.

Shakspeare 521

Schlegel (Frédéric), frère du précédent, né à Hanovre en 1772. Depuis 1808 il vivait à Vienne, où il se signala par ses proclamations contre Napoléon; en 1815 conseiller d'ambassade à la diète; se retire en 1819 des affaires; mort à Dresde en 1829. Même but et même tendances littéraires que son frère qu'il surpasse peut-être en originalité, mais auquel il est inférieur en bon goût et en clarté. — Die Griechen und Römer; Geschichte der Poesie der Griechen und Römer; Lucinde; Über die Sprache und Weisheit der Inder; Vorlesungen über die neuere Geschichte; Geschichte der alten und neuen Litteratur; Philosophie der Geschichte.

Göthe. 531

Les deux frères publièrent ensemble: Athenäum; Charakteristiken und Critiken; Europa.

Schleiermacher, né à Breslau en 1768 et mort à Berlin en 1834 prédicateur et professeur de théologie. Philosophe, philologue, critique et traducteur (Platon); le plus grand orateur sacré de l'Allemagne. — Kritik der Sittenlehre; Monologen; Predigten; Über die Religion: an die Gebildeten unter ihren Verächtern; Die Weihnachtsfeier.

Jugend und Alter. 508

Schlosser, né en 1776 à Jever dans le duché d'Oldebourg; depuis 1817 professeur d'histoire à l'université de Heidelberg. Historien profond et sagace. — Weltgeschichte; Übersicht der Geschichte der alten Welt; Geschichte des achtzehnten Jahrhunderts.

Friedrich Wilhelm I. 214

Schmid (Jean-Christophe), né en 1768 à Dinkelsbühl; depuis 1823 chanoine à Augsbourg; mort en . . .; écrivain populaire. — Genoveva; Die Ostereier; Das Blumenkörbchen; Rosa von Tannenburg.

Der große Kohlkopf 4

Schreiber (Aloïse), né en 1763, à Kappel, dans le grand-duché de Bade; mort à Baden vers 1840 ou 1841. — Baden mit seinen Bädern und Umgebungen; Anleitung, den Rhein von Schaffhausen bis Holland zu bereisen u. s. w.; Sagen aus den Rheingegenden, dem Schwarzwalde und den Vogesen.

Das Wisperthal. 87

Digitized by Google

Seume, né en 1763 à Poserna près Weissenfels. Ami ardent de la liberté, il fut forcé de servir contre les Américains et a été témoin de la prise de Praga et du second démembrement de la Pologne. Mort à Tœplitz en 1810. Sa vie agitée ne fut pas sans influence sur son esprit (poète.) — Spaziergang nach Syrakus; Mein Sommer im Jahr 1805; Mein Leben.

Der Ätna. 434

Spindler, né en 1795 à Breslau; vit à Baden et sur le lac de Constance. Romancier historique et national. — Der Jude; Der Bastard; der Jesuit; Der Invalide; Die Nonne von Gnadenzell.

Der Sabbath. 377

Steffens, né en 1773 à Stavanger en Norwége. Les œuvres de Buffon lui inspirent le goût des sciences naturelles. Volontaire pendant la guerre de délivrance en 1813 et 1814; depuis 1832 professeur de philosophie à Berlin. Romancier et *philosophe naturel* de l'école de Schelling et d'Oken. — Beiträge zur innern Naturgeschichte der Erde; Grundzüge der philosophischen Naturwissenschaft; Anthropologie; Wie ich wieder Lutheraner wurde ꝛc.; Die Familien Walseth und Leith; Die vier Norweger; Malcolm; Was ich erlebte.

Der Schneesturz in Grönland 413

Sternberg, né en 1806 près de Réval en Esthonie; vit à Weimar. Dans ses nouvelles il est imitateur de Tieck. — Die Zerrissenen; Eduard; Lessing; Molière; Galathee; Palmyra; Kallenfels; St. Sylvan.

Lessing und Gellert. 384

Stolberg (Frédéric Léopold, comte de), né en 1750 à Bramstædt dans le Holstein; se lie à Gœttingue avec Bürger, Hœlty et Voss; ambassadeur danois à Berlin en 1789. Sa conversion au catholicisme (1800) et la tendance mystique qu'il montra dans ses dernières années, lui attirèrent de sanglantes attaques, et surtout de la part de son ancien ami Voss. Mort en 1819 à Sondermühlen dans le pays d'Onabrück (poète et traducteur). — Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien und Sicilien; Geschichte der Religion Jesu Christi; Leben Alfred's des Großen.

Piano di Sorento. 40

Strauss (David-Frédéric), né en 1808 à Ludwigsbourg près Stuttgart. Il fut nommé professeur à l'université de Tübingen en 1831; mais son célèbre ouvrage „Das Leben Jesu" entraîna sa destitution (1835). Depuis ce temps il vit à Stuttgart et à Heilbronn. Un des premiers théologiens dogmatiques et critiques de l'Allemagne.

Bettina's Jugend. 221

Sturz, né en 1736 à Darmstadt. Ami de Klopstock et secrétaire du comte Bernstorf; il servit le gouvernement danois sous Struensee qui

l'entraîna dans sa chute en 1772. Mort à Brême en 1779. Un des meilleurs prosateurs allemands ; auteur de mémoires. — Briefe eines Reisenden; Erinnerungen aus Bernstorf's Leben.

England und Georg III. 223

THÜMMEL, né en 1738 à Schœnfeld près Leipzig, conseiller et ministre à Cobourg, où il mourut en 1817 après s'être retiré des affaires. Il a de l'analogie avec Wieland. — Wilhelmine oder der vermählte Pedant ; Reisen in die mittäglichen Provinzen von Frankreich.

Das Glück der Landleute im mittäglichen Frankreich. . . . 462
Über Correspondenzen 559

TIECK, né à Berlin en 1773, se lie avec Wackenroder et développe avec lui cette poésie religieuse de l'art qui distingue l'*école romantique* dont il est un des plus glorieux fondateurs ; renonce à l'antiquité classique en 1799 ; voyage en Italie (1805) et en Angleterre (1818) pour étudier ses deux grands modèles, l'art et Shakspeare ; habite Dresde depuis 1819 jusqu'en 1841 où une invitation du roi de Prusse l'appela dans sa ville natale. Véritable poète du moyen-âge romantique. Traducteur de Cervantès et de Shakspeare. — William Lovell ; Peter Leberecht ; Volksmährchen ; Der gestiefelte Kater ; Sternbalds Wanderungen ; Prinz Zerbino ; Kaiser Octavianus ; Phantasus ; Shakspeare's Vorschule ; Das Dichterleben ; Der Aufruhr in den Cevennen ; Der junge Tischlermeister ; Dramaturgische Blätter ; Vittoria Accorombana.

Aus William Lovell 336
Die Rückkehr. 340
Der feine Beobachter. 347

TIEDGE, né en 1752 à Gardelegen dans le pays de Magdebourg. Ami de Gœckingk, et Gleim et surtout de Mlle Elisa von der Recke qu'il accompagna dans ses voyages en Suisse et en Italie (1805—1808). Mort à Berlin en 1840 (poète élégiaque et didactique). — Lebensbeschreibung der Herzoginn Anna Charlotta Dorothea von Curland ; Gesammelte Werke.

Der Ausbruch des Vesuv im Jahre 1805. 422

VARNHAGEN D'ENSE, né en 1785 à Düsseldorf. Capitaine russe et aide-de-camp du général Tettenborn (1813—14) ; chargé d'affaires et ministre résident à Carlsruhe ; depuis 1819 conseiller d'ambassade à Berlin. Critique et auteur de mémoires classiques. — Biographische Denkmale ; Zur Geschichtschreibung und Litteratur ; Galerie von Bildnissen aus Rahel's Umgang und Briefwechsel ; Denkwürdigkeiten und vermischte Schriften ; Leben des Feldmarschall Schwerin.

Das Fest des Fürsten von Schwarzenberg zu Paris. . . . 235
Graf Rastoptschin. 254

WACHSMUTH, né en 1784 à Hildesheim ; depuis 1825 professeur d'his-

Digitized by Google

toire à l'université de Leipzig. — Geſchichte der Römer; Helleniſche Alterthumskunde; Hiſtoriſche Darſtellungen aus der Geſchichte der neueren Zeit Geſchichte Frankreichs im Revolutionszeitalter.

Das Feſt des 14ten Julius auf dem Marsfelde 228

Wieland, né en 1733 à Oberholzheim près Biberach en Souabe; excite par ses premiers essais l'attention de Bodmer. Chargé, en 1772, de l'éducation des princes à Weimar, il y passa les dernières années de sa vie dans un loisir heureux et dans le commerce des grands génies de l'époque; mort en 1813. L'auteur le plus fécond et le plus goûté de son temps; le *Voltaire allemand* comme on ne le nomma pas à tort. Poète, prosateur et traducteur du premier rang Shakspeare, Horace. Lubien, etc.).

Don Sylvio von Roſalva; Agathon; Diogenes von Sinope; Die Abderiten; Göttergeſpräche; Agathodämen; Ariſtipp.

Abhandlungen; Vermiſchte Aufſätze.

Der Deutſche Mercur; Das attiſche Muſeum.

Das Feſt des Bacchus 119
Die Abderiten 560

Wilken, né à Ratzebourg en 1777 et mort en 1841 à Berlin, bibliothécaire et professeur à l'université. — Geſchichte der Kreuzzüge; Handbuch der deutſchen Hiſtorie.

Einnahme von Jeruſalem. 132

Winckelmann, né en 1717 à Stendal dans le pays de Magdebourg. Ce ne fut qu'en 1748 que la vue des chefs-d'œuvre de Dresde éveilla en lui cet amour de l'art qui exerça une si grande influence sur le reste de sa vie. Pour s'en faciliter l'étude en Italie, il ne craint pas la conversion au catholicisme (1754). Protégé par le pape, il devient président de toutes les antiques à Rome et secrétaire de la bibliothèque du Vatican. Assassiné à Trieste en 1768. Créateur de l'histoire et de la critique de l'art. — Gedanken über die Nachahmung der griechiſchen Kunſtwerke; Über die Empfindung des Schönen; Geſchichte der Kunſt des Alterthums; Briefe.

Der vaticaniſche Apollo 466

Woltmann, né à Oldebourg en 1770. Chargé d'affaires des villes anséatiques à Berlin et lié avec le ministre de Stein, il s'enfuit après la bataille de Lützen à Prague, où il mourut en 1817. — Geſchichte der Reformation; Geſchichte und Politik; Geſchichte des weſtphäliſchen Friedens; Geſchichte Böhmens; Memoiren des Freiherrn von S—a; (il les a publiés avec sa femme.)

Kaiſerliches Blutgericht zu Prag 187

Zschokke, né à Magdebourg en 1771; depuis 1797 en Suisse qui est de-

Digitized by Google

venue sa véritable patrie. Après avoir été commissaire de plusieurs cantons et membre du grand-conseil, il se retira en 1829 des affaire et vit à Aarau. Auteur dramatique, romancier et historien.

Alamontade; Das Goldmacherdorf; Der Flüchtling im Jura; Der Freihof von Aarau; Addrich im Moos.

Geschichte des baierischen Volks und seiner Fürsten; Des Schweizerlands Geschichten für das Schweizervolk; Stunden der Andacht.

Agnes Bernauer und Albrecht von Baiern. 159
Heinrich Zschokke's Sehergabe 272

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

I. Erzählende Schreibart.

1. Fabeln, Parabeln, Erzählungen, Sagen und Mährchen.

1. Der Löwe und der Hase, von Lessing 1
2. Zeus und das Pferd, von demselben 1
3. Die Furien, von demselben 2
4. Der Fuchs und die Katze, von Meißner 3
5. Der große Kohlkopf, von Schmid 4
6. Der Wolf und der Mensch, von den Brüdern Grimm 4
7. Der Rangstreit der Thiere, von Lessing 6
8. Die Geschichte des alten Wolfs, von demselben 7
9. Rabbinische Weisheit, von Engel 11
10. Die treue Freundschaft, von den Brüdern Grimm 12
11. Die Rache des Redlichen, von Bronner 16
12. Die ewige Bürde, von Herder 17
13. Die beiden Engel, von Krummacher 19
14. Die drei Freunde, von Herder 20
15. Unternimm Nichts, ohne vorher den Ausgang reiflich zu erwägen, von Liebeskind 21
16. Eine gute Lehre, von Hirschfeld 22
17. Menalkas und Alexis, von Geßner 23
18. Der Born der Genesung, von Krummacher 26
19. Spaziergang des arabischen Philosophen Al-Raschid, von Kotzebue 31
20. Der Traum des Galilei, von Engel 33
21. Die Neujahrsnacht eines Unglücklichen, von Jean Paul 40
22. Abdallah, von Liebeskind 42
23. Die Zauberschule, von Meißner 49
24. Unverhofftes Wiedersehen, von Hebel 53
25. Katz und Maus in Gesellschaft, von den Brüdern Grimm . . . 55
26. Bruder Lustig, von denselben 57
27. Veit und Rübezahl, von Musäus 68
28. Der geleimte Teufel, von Hormayr 77
29. Des Kaisers neue Kleider, von Andersen 82

Digitized by Google

30. Das Wisperthal, von A. Schreiber 87
31. Die Geschichte von Kalif Storch, von W. Hauff 91
32. Der Niagara, nacherzählt von Savoye 101

2. Geschichtliche Züge und Anecdoten, Lebensbeschreibungen und Charaktere.

33. Pyrrhus, von Niebuhr 105
34. Das alte Deutschland, von J. v. Müller 107
35. Die Kimber und Teuten, von Funk 117
36. Die Hunnenschlacht im Jahre 450, von Luden 120
37. Rom's Fall, von Posselt 124
38. Die Fehme, von W. Menzel und Göthe 126
39. Saladin, von Fr. v. Raumer 130
40. Einnahme von Jerusalem, von Wilken 132
41. Papst Gregor der Siebente, von J. v. Müller 140
42. Schloß Trifels und König Richard Löwenherz, von Savoye . . 145
43. Verurtheilung und Hinrichtung Konradin's, von F. v. Raumer. 156
44. Agnes Bernauer und Albrecht von Baiern, von Zschokke 159
45. Zrinyi's Tod, von Hammer-Purgstall 163
46. Universitäten. — Paris. — Prag, von Laube 166
47. Erfindung des Schießpulvers, von Kohlrausch 170
48. Luther in Worms, von Ranke 173
49. Wilhelm von Oranien, von Schiller 178
50. Graf von Egmont, von demselben 183
51. Herzog von Alba, bei einem Frühstück auf dem Schlosse zu Rudolstadt, im Jahr 1547, von demselben 185
52. Kaiserliches Blutgericht zu Prag, von Woltmann 187
53. Schlacht bei Lützen, von Schiller 191
54. Wallenstein's Absetzung und Tod, von demselben 202
55. Friedrich Wilhelm I., von Schlosser 214
56. Bettina's Jugend, von Dr. Strauß 221
57. England und Georg III., von Sturz 223
58. Das Fest des 14. Julius auf dem Marsfelde, von Wachsmuth . 228
59. Napoleon's Despotie, von Rotteck 231
60. Das Fest des Fürsten von Schwarzenberg zu Paris, von Varnhagen von Ense 235
61. Graf Rastoptschin, von demselben 254
62. Besuch bei Göthe, von Pückler-Muskau 263
63. Kaspar Hauser, von Savoye 260
64. Heinrich Zschokke's Sehergabe, von ihm selbst erzählt 272
65. Eine calabresische Vendetta, aus der Allgemeinen Zeitung . . . 276

Digitized by Google

3. Romane und erzählende Werke.

66. Aus Werther, von Göthe 289
67. Aus Werther, von demſelben 290
68. Aus Werther, von demſelben 291
69. Aus Werther, von demſelben 293
70. Aus der italiäniſchen Reiſe, von demſelben 295
71. Dichtkunſt und Dichter, von demſelben 298
72. Klopſtock's Meſſias in Göthe's Elternhauſe, von demſelben. . . 302
73. Der Franziskaner, von Schiller 304
74. Der Verbrecher aus verlorner Ehre, von demſelben. 311
75. Aus William Lovell, von Tieck 336
76. Die Rückkehr, von demſelben. 340
77. Der feine Beobachter, von demſelben 347
78. Freitag's Rettung, von Campe 351
79. Wie der Ritter zu dem Fiſcher kam, von Lamotte-Fouqué. . . 357
80. Peter Schlemihl, der Schattenloſe, von Chamiſſo 362
81. Ein Katzenduell, von Hoffmann. 374
82. Der Sabbath, von Spindler 377
83. Leſſing und Gellert, von Sternberg 384

II. Beſchreibungen und Schilderungen.

84. Charakter der Deutſchen und ihres Landes, von J. v. Müller . 389
85. Die erſte Geſtalt der Schweiz, von J. v. Müller 390
86. O-Tahiti, von Forſter 391
87. Der braſilianiſche Urwald, von Martius. 396
88. Über Steppen und Wüſten, von A. v. Humboldt 399
89. Das Kreuz des Südens, von demſelben. 407
90. Piano di Sorento, von F. L. Gr. zu Stolberg. 409
91. Das Feſt des Bacchus, von Wieland. 419
92. Der Ausbruch des Veſuv im Jahre 1805, von Tiedge. 422
93. Tivoli, von Heinſe 429
94. Der Ätna, von Seume. 434
95. Reiſe durch Neapel über das Meer nach der Inſel Iſchia, von Jean Paul 439
96. Der Schneeſturz in Grönland, von Steffens. 443
97. Rheinſtein und Rheinſtrom, von Savoye 446
98. Der Spanier, von Arndt 460
99. Das Glück der Landleute im mittäglichen Frankreich, von Thümmel. 462
100. Der vaticaniſche Apollo, von Winckelmann 466

Digitized by Google

101. Musik, von Bettina 468
102. Die Wanderung auf den Ilsenstein, von Heine 469
103. Göthe's Haus, von Immermann 473
104. Ein Besuch auf dem Berge Athos, von Fallmerayer 482

III. Lehrstyl.

Abhandlungen und rednerischer Styl.

105. Dauer des Weltsystems, von Littrow 491
106. Das Weltgebäude, von Kant 493
107. Übersicht der Weltgeschichte, von J. v. Müller 496
108. Europa's Überlegenheit über die andern Theile der Erde, von Heeren 498
109. Verhältniß der Kunst zum öffentlichen Leben, von Schelling . . 501
110. Von der Abbildung des Todes, von Lessing 503
111. Anhänglichkeit an die Heimath, von Herder 505
112. Über die Unsterblichkeit der Seele, von Fichte 506
113. Jugend und Alter, von Schleiermacher 508
114. Lob der Sprache, von Herder 512
115. Über den menschlichen Entwickelungsgang in der Sprache, von W. v. Humboldt 513
116. Bemerkungen über Sprache und Styl, von Börne 515
117. Die deutsche Sprache, von demselben 519
118. Das Nibelungenlied, von Heine 520
119. Shakspeare, von A. W. v. Schlegel 521
120. Herder, von Jean Paul 525
121. Jean Paul, von Börne 528
122. Göthe, von Fr. Schlegel 531
123. Die Bedeutung Göthe's für die deutsche Litteratur, von Gutzkow 535
124. Schiller, von W. Menzel 537
125. Chateaubriand, von Gans 545
126. Frau von Stael, von Mundt 547
127. Zukunft der deutschen Litteratur, von Gervinus 551

IV. Satire und Humor.

128. Kleider machen Leute, von Rabener 557
129. Über Correspondenzen, von Thümmel 559
130. Die Abderiten, von Wieland 560
131. München und das Bier, von Lewald 561

Digitized by Google

V. Briefe.

132. An Rabener, von Gellert 569
133. An Maria Antonia, Königinn von Frankreich, von Joſeph II. . 571
134. An einen ſeiner Freunde, von demſelben 572
135. Brief ohne Datum, von Mozart 574
136. An Göthe, von Bettina 578
137. An Varnhagen von Enſe, von Gentz 580

VI. Dramatiſche Darſtellungen.

138. Aus Emilia Galotti, von Leſſing 583
139. Aus den Räubern, von Schiller 586
140. Aus Egmont, von Göthe 593

ERRATUM.

Page 429, n. 93, au lieu de : Aus »Ardinghello.« liser : Aus „den Briefen.“

Digitized by Google

Digitized by Google

Erzählende Schreibart.

Fabeln, Parabeln, Erzählungen, Sagen und Mährchen.

1.

Der Löwe und der Hase.

Ein Löwe würdigte einen drolligen Hasen seiner nähern Bekanntschaft. Aber, ist es denn wahr, fragte ihn der Hase, daß Euch Löwen ein elender, krähender Hahn so leicht verjagen kann? Allerdings ist es wahr, antwortete der Löwe, und es ist eine allgemeine Bemerkung, daß wir große Thiere durchgängig eine gewisse kleine Schwachheit an uns haben. So wirst Du, zum Beispiel, von dem Elephanten gehört haben, daß ihm das Grunzen eines Schweines Schauder und Entsetzen erweckt. — Wahrhaftig? unterbrach ihn der Hase, ja, nun begreife ich auch, warum wir Hasen uns so entsetzlich vor den Hunden fürchten. Lessing.

2.

Zeus und das Pferd.

Vater der Thiere und Menschen, so sprach das Pferd, und nahete sich dem Throne des Zeus, man will, ich sei eines der schönsten Geschöpfe, mit denen Du die Welt gezieret, und meine Eigenliebe heißt es mich glauben. Aber sollte gleichwohl nicht noch Verschiedenes an mir zu bessern sein?

Und was meinest Du denn, das an Dir zu bessern sei? Rede, ich nehme Lehre an, sprach der gute Gott, und lächelte.

Digitized by Google

Vielleicht, sprach das Pferd weiter, würde ich tüchtiger sein, wenn meine Beine höher und schmächtiger wären; ein langer Schwanenhals würde mich nicht verstellen; eine breitere Brust würde meine Stärke vermehren: und da Du mich doch einmal bestimmt hast, Deinen Liebling, den Menschen, zu tragen, so könnte mir ja wohl der Sattel anerschaffen sein, den mir der wohlthätige Reiter auflegt.

Gut, versetzte Zeus, gedulde Dich einen Augenblick! Zeus, mit ernstem Gesichte, sprach das Wort der Schöpfung. Da quoll Leben in den Staub, da verband sich organisirter Stoff; und plötzlich stand vor dem Throne—das häßliche Kameel.

Das Pferd sah, schauderte und zitterte vor Abscheu.

Hier sind höhere und schmächtigere Beine, sprach Zeus; hier ist ein langer Schwanenhals; hier ist eine breitere Brust; hier ist der anerschaffene Sattel! Willst Du Pferd, daß ich Dich so umbilden soll? Das Pferd zitterte noch.

Geh, fuhr Zeus fort; dieses Mal sei belehrt, ohne bestraft zu werden. Dich deiner Vermessenheit aber dann und wann zu erinnern, so daure Du fort, neues Geschöpf — Zeus warf einen erhaltenden Blick auf das Kameel — und das Pferd erblicke Dich nie ohne zu schaudern.

Lessing.

3.

Die Furien.

Meine Furien, sagte Pluto zu dem Boten der Götter, werden alt und stumpf. Ich brauche frische. Geh also, Merkur, und suche mir auf der Oberwelt drei tüchtige Weibspersonen dazu aus. Merkur ging.

Kurz hierauf sagte Juno zu ihrer Dienerinn: Glaubtest Du wohl, Iris, unter den Sterblichen zwei oder drei vollkommen strenge, züchtige Mädchen zu finden? Aber vollkommen strenge! Verstehst Du mich? Um Cytheren Hohn zu sprechen, die sich das ganze weibliche

Digitized by Google

Geſchlecht unterworfen zu haben rühmt. Geh immer, und ſieh, wo Du ſie auftreibeſt. Iris ging.

In welchem Winkel der Erde ſuchte nicht die gute Iris? Und dennoch umſonſt! Sie kam ganz allein wieder, und Juno rief ihr entgegen: Iſt es möglich? O Keuſchheit! O Tugend!

Göttinn, ſagte Iris, ich hätte Dir wohl drei Mädchen bringen können, die alle drei vollkommen ſtreng und züchtig geweſen, die alle drei nie einer Mannsperſon gelächelt, die alle drei den geringſten Funken der Liebe in ihren Herzen erſtickt; aber ich kam leider zu ſpät.—

Zu ſpät? ſagte Juno. Wie ſo?

„Eben hatte ſie Merkur für den Pluto abgeholt.“

Für den Pluto? Und wozu will Pluto dieſe Tugendhaften?

„Zu Furien.“ Leſſing.

4.

Der Fuchs und die Katze.

Es trug ſich zu, daß die Katze im Walde dem Herrn Fuchs begegnete; und weil ſie dachte, er iſt klug und wohlerfahren und gilt viel in der Welt, ſo ſprach ſie ihm freundlich zu: Guten Tag, lieber Herr Fuchs, wie ſteht's? wie geht's? wie ſchlagt Ihr Euch durch, in dieſer theuern Zeit? — Der Fuchs, alles Hochmuths voll, ſah ſie an von Kopf bis zu Fuß, und wuſſte lange nicht, ob er ihr etwas antworten ſollte. Endlich ſprach er „O Du armer buntſcheckiger Wicht, Du Hungerleider und Mäuſejäger, was kommt Dir in den Sinn? Fragſt Du, ob mir's wohl gehe? und ich bin Herr über hundert Künſte!“ — Die Katze wollte ihm beſcheiden antworten, aber in demſelben Augenblicke kam ein Dachshund dahergelaufen. Wie der Fuchs den ſah, machte er, daß er in ſeine Höhle kam; die Katze aber ſprang behende auf eine Buche und ſetzte ſich in den Gipfel, wo Äſte und Laubwerk ſie ganz verbargen. Bald kam der Jäger, und der Dachshund ſpürte den Fuchs und packte ihn. Als die Katze das ſah, rief ſie ihm hinab: „Ei, Herr Fuchs, ſeid Ihr

Digitized by Google

doch mit Euren hundert Künsten stecken geblieben? Hättet Ihr heraufklettern können, wie ich, so war's nicht um Euer Leben geschehen!"

Meißner.

5.

Der große Kohlkopf.

Zwei Handwerksbursche, Joseph und Benedikt, gingen einst an dem Krautgarten eines Dorfes vorbei.

„Sieh doch, sagte Joseph, was das für große Krautköpfe sind!" Denn so nannte er die Kohlköpfe.

„Ei, sagte Benedikt, der gern prahlte, die sind gar nicht groß. Auf meiner Wanderschaft habe ich einmal einen Krautkopf gesehen, der war viel größer, als das Pfarrhaus dort."

Joseph, der ein Kupferschmied war, sprach hierauf: „Das will viel sagen. Indeß habe ich einmal einen Kessel machen helfen, der war so groß als die Kirche."

„Aber um des Himmels willen, rief Benedikt, wozu hatte man denn einen so großen Kessel nöthig?"

Joseph sagte: „Man wollte Deinen großen Krautkopf darin sieden."

Benedikt sagte beschämt: „Nun seh' ich erst, wo das hinaus will! Du hältst es sonst immer mit der Warheit, und hast jetzt nur so geredet, um meine prahlerische Lüge lächerlich zu machen. Ich muß mir dies gefallen lassen. Denn—

Wer unverschämt mit Lügen prahlt,
Der wird mit gleicher Münz' bezahlt.

C. v. Schmid.

6.

Der Wolf und der Mensch.

Der Fuchs erzählte einmal dem Wolf von der Stärke des Menschen. Kein Thier, sagte er, könnte ihm widerstehen, und sie müßten List gebrauchen, um sich vor ihm zu retten. Da versetzte

der Wolf: „Wenn ich nur einmal einen zu ſehen bekäme; ich wollte doch wohl auf ihn losgehen.“— „Dazu kann ich Dir verhelfen,“ ſprach der Fuchs; „komm nur morgen früh zu mir, ſo will ich Dir einen zeigen.“— Der Wolf ſtellte ſich frühzeitig ein, und der Fuchs ging mit ihm an den Weg, wo der Jäger alle Tage herkam. Zuerſt kam ein alter, abgedankter Soldat. „Iſt das ein Menſch?“ fragte der Wolf. „Nein,“ antwortete der Fuchs, „das iſt einer geweſen.“— Danach kam ein kleiner Knabe, der zur Schule wollte. „Iſt das ein Menſch?“ fragte der Wolf. „Nein, das will erſt einer werden.“— Endlich kam der Jäger, die Doppelflinte auf dem Rücken und den Hirſchfänger an der Seite. Da ſprach der Fuchs zum Wolf: „Siehſt du? dort kommt ein Menſch, auf den mußt du losgehen; ich aber will mich fort in meine Höhle machen.“

Der Wolf ging nun auf den Menſchen los. Der Jäger, als er ihn erblickte, ſprach: „Es iſt Schade, daß ich keine Kugel geladen habe,“ legte an und ſchoß dem Wolf das Schrot in's Geſicht. Der Wolf verzog das Geſicht gewaltig; doch ließ er ſich nicht ſchrecken und ging vorwärts. Da gab ihm der Jäger die zweite Ladung. Der Wolf verbiß den Schmerz und rückte dem Jäger doch zu Leibe. Da zog dieſer ſeinen Hirſchfänger und gab ihm links und rechts tüchtige Hiebe, daß er heulend, und über und über blutend, zu dem Fuchſe zurücklief.

„Nun, Bruder Wolf,„ ſprach der Fuchs,“ wie biſt Du mit dem Menſchen fertig geworden?“— „Ach,“ antwortete der Wolf, „ſo habe ich mir die Stärke des Menſchen nicht vorgeſtellt. Erſt nahm er einen Stock von der Schulter und blies hinein; da flog mir etwas in's Geſicht, das kitzelte mich ganz entſetzlich. Danach blies er noch einmal in den Stock; da flog mir's um die Naſe, wie Blitz und Hagelwetter. Und wie ich ihm ganz nahe war, da zog er eine blanke Rippe aus dem Leibe; damit hat er ſo ſtark auf mich losgeſchlagen, daß ich beinahe todt liegen geblieben wäre.“— „Siehſt Du,“ ſprach der Fuchs, „was für ein Prahlhans Du biſt? Du wirfſt das Beil ſo weit, das Du's nicht wieder holen kannſt.“ Gebrüder Grimm.

Digitized by Google

7.

Der Rangſtreit der Thiere,

in vier Fabeln.

1.

Es entſtand ein hitziger Rangſtreit unter den Thieren. Ihn zu ſchlichten, ſprach das Pferd, laſſet uns den Menſchen zu Rathe ziehen; er iſt keiner von den ſtreitenden Theilen und kann deſto unparteiiſcher ſein.

Aber hat er auch den Verſtand dazu? ließ ſich ein Maulwurf hören. Er braucht wirklich den allerfeinſten, unſere oft tief verſteckten Volkommenheiten zu erkennen.

Das war ſehr weislich erinnert! ſprach der Hamſter.

Ja wohl! rief auch der Igel. Ich glaube es nimmermehr, daß der Menſch Scharfſichtigkeit genug beſitzet.

Schweigt, Ihr! befahl das Pferd. Wir wiſſen es ſchon: Wer ſich auf die Güte ſeiner Sache am wenigſten zu verlaſſen hat, iſt immer am fertigſten, die Einſicht ſeines Richters in Zweifel zu ziehen.

2.

Der Menſch ward Richter. — Noch ein Wort, rief ihm der majeſtätiſche Löwe zu, bevor Du den Ausſpruch thuſt! Nach welcher Regel, Menſch, willſt Du unſern Werth beſtimmen?

Nach welcher Regel? Nach dem Grade, ohne Zweifel, antwortete der Menſch, in welchem Ihr mir mehr oder weniger nützlich ſeid.

Vortrefflich! verſetzte der beleidigte Löwe. Wie weit würde ich alsdann unter den Eſel zu ſtehen kommen! Du kannſt unſer Richter nicht ſein, Menſch! Verlaß die Verſammlung!

3.

Der Menſch entfernte ſich. Nun ſprach der höhniſche Maulwurf, — und ihm ſtimmten der Hamſter und der Igel wieder bei —

Digitized by Google

ſiehſt Du, Pferd? der Löwe meint es auch, daß der Menſch unſer Richter nicht ſein kann. Der Löwe denkt, wie wir.

Aber aus beſſern Gründen, als Ihr! ſagte der Löwe, und warf ihnen einen verächtlichen Blick zu.

4.

Der Löwe fuhr weiter fort: Der Rangſtreit, wenn ich es recht überlege, iſt ein nichtswürdiger Streit! Haltet mich für den Vornehmſten oder für den Geringſten; es gilt mir gleich viel. Genug, ich kenne mich! Und ſo ging er aus der Verſammlung.

Ihm folgten der weiſe Elephant, der kühne Tiger, der ernſthafte Bär, der kluge Fuchs, das edle Pferd; kurz alle, die ihren Werth fühlten, oder zu fühlen glaubten.

Die ſich am letzten wegbegaben und über die zerriſſene Verſammlung am meiſten murrten, waren — der Affe und der Eſel.

Leſſing.

8.

Die Geſchichte des alten Wolfs,

in ſieben Fabeln.

1.

Der böſe Wolf war zu Jahren gekommen, und faßte den gleißenden Entſchluß, mit den Schäfern auf einem gütlichen Fuß zu leben. Er machte ſich alſo auf, und kam zu dem Schäfer, deſſen Horden ſeiner Höhle die nächſten waren.

„Schäfer," ſprach er, „Du nenneſt mich den blutgierigen Räuber, der ich doch wirklich nicht bin. Freilich muß ich mich an Deine Schafe halten, wenn mich hungert; denn Hunger thut weh. Schütze mich nur vor dem Hunger, mache mich nur ſatt, und Du ſollſt mit mir recht wohl zufrieden ſein. Denn ich bin wirklich das zahmſte, ſanftmüthigſte Thier, wenn ich ſatt bin."

Wenn Du ſatt biſt? das kann wohl ſein, verſetzte der Schäfer, aber wann biſt Du denn ſatt? Du und der Geiz werden es nie. Geh Deinen Weg!

Digitized by Google

2.

Der abgewiesene Wolf kam zu einem zweiten Schäfer.

„Du weißt, Schäfer," war seine Anrede, „daß ich Dir, das Jahr durch, manches Schaf würgen könnte. Willst Du mir überhaupt jedes Jahr sechs Schafe geben, so bin ich zufrieden. Du kannst alsdann sicher schlafen, und die Hunde ohne Bedenken abschaffen."

Sechs Schafe? sprach der Schäfer. Das ist ja eine ganze Heerde! —

„Nun, weil Du es bist, so will ich mich mit fünfen begnügen," sagte der Wolf.

„Du scherzest; fünf Schafe! Mehr als fünf Schafe opfere ich kaum im ganzen Jahre dem Pan."

„Auch nicht vier?" fragte der Wolf weiter; und der Schäfer schüttelte spöttisch den Kopf.

„Drei? — Zwei? — —"

„Nicht ein einziges," fiel endlich der Bescheid. „Denn es wäre ja wohl thöricht, wenn ich mich einem Feinde zinsbar machte, vor welchem ich mich durch meine Wachsamkeit sichern kann."

3.

Aller guten Dinge sind drei; dachte der Wolf, und kam zu einem dritten Schäfer.

„Es geht mir recht nahe," sprach er, „daß ich unter Euch Schäfern als das grausamste, gewissenloseste Thier verschrieen bin. Dir, Montan, will ich jetzt beweisen, wie unrecht man mir thut. Gib mir jährlich ein Schaf, so soll Deine Heerde in jenem Walde, den niemand unsicher macht, als ich, frei und unbeschädigt weiden dürfen. Ein Schaf! welche Kleinigkeit! Könnte ich großmüthiger, könnte ich uneigennütziger handeln? — Du lachst, Schäfer? Worüber lachst du denn?"

O über nichts! Aber, wie alt bist Du, guter Freund? sprach der Schäfer.

Digitized by Google

„Was geht Dich mein Alter an? Immer noch jung genug, Dir Deine liebſten Lämmer zu würgen.“

Erzürne Dich nicht, alter Iſegrim! Es thut mir Leid, daß Du mit Deinem Vorſchlage einige Jahre zu ſpät kommſt. Deine ausgebiſſenen Zähne verrathen Dich. Du ſpielſt den Uneigennützigen bloß, um Dich deſto gemächlicher, mit deſto weniger Gefahr nähren zu können.

4.

Der Wolf ward ärgerlich, faſſte ſich aber doch, und ging auch zu dem vierten Schäfer. Dieſem war eben ſein treuer Hund geſtorben, und der Wolf machte ſich den Umſtand zu Nutze.

„Schäfer,“ ſprach er, „ich habe mich mit meinen Brüdern in dem Walde verunreiniget, und ſo, daß ich mich in Ewigkeit nicht wieder mit ihnen ausſöhnen werde. Du weißt, wie viel Du von ihnen zu fürchten haſt! Wenn Du mich aber, anſtatt Deines verſtorbenen Hundes, in Dienſte nehmen willſt, ſo ſtehe ich Dir dafür, daß ſie keines Deiner Schafe auch nur ſcheel anſehen ſollen.“

Du willſt ſie alſo, verſetzte der Schäfer, gegen Deine Brüder im Walde beſchützen?

„Was meine ich denn ſonſt? Freilich.“

Das wäre nicht übel! Aber wenn ich Dich nun in meine Horden einnehme, ſage mir doch, wer ſollte alsdann meine armen Schafe gegen Dich beſchützen? Einen Dieb ins Haus nehmen, um vor den Dieben außer dem Hauſe ſicher zu ſein, das halten wir Menſchen —

„Ich höre ſchon,“ ſagte der Wolf, „Du fängſt an zu moraliſiren. Lebe wohl!“

5.

Wäre ich nicht ſo alt! ſo knirſchte der Wolf. Aber ich muß mich, leider! in die Zeit ſchicken. Und ſo kam er zu dem fünften Schäfer.

Digitized by Google

„Kennſt Du mich, Schäfer?“ fragte der Wolf.

Deines Gleichen wenigſtens kenne ich; verſetzte der Schäfer.

„Meines Gleichen? Daran zweifle ich ſehr. Ich bin ein ſo ſonderbarer Wolf, daß ich Deiner und aller Schäfer Freundſchaft wohl werth bin.“

Und wie ſonderbar biſt Du denn?

„Ich könnte kein lebendiges Schaf würgen und freſſen, und wenn es mir das Leben koſten ſollte. Ich nähre mich bloß mit todten Schafen. Iſt das nicht löblich? Erlaube mir alſo immer, daß ich mich dann und wann bei Deiner Heerde einfinden und nachfragen darf, ob Dir nicht —“

Spare der Worte! ſagte der Schäfer. Du müßteſt gar keine Schafe freſſen, auch nicht einmal todte, wenn ich Dein Feind nicht ſein ſollte. Ein Thier, das mir ſchon todte Schafe frißt, lernt leicht aus Hunger kranke Schafe für todt, und geſunde für krank anſehen. Mache auf meine Freundſchaft alſo keine Rechnung, und geh.

6.

Ich muß nun ſchon mein Liebſtes daran wenden, um zu meinem Zwecke zu gelangen! dachte der Wolf, und kam zu dem ſechsten Schäfer.—

„Schäfer, wie gefällt Dir mein Pelz?“ fragte der Wolf.

Dein Pelz? ſagte der Schäfer. Laß ſehen? Er iſt ſchön; die Hunde müſſen Dich nicht oft unter gehabt haben.

„Nun ſo höre, Schäfer: ich bin alt, nnd werde es ſo lange nicht mehr treiben. Füttere mich zu Tode; und ich vermache Dir meinen Pelz.“

Ei ſieh doch! ſagte der Schäfer. Kommſt Du auch hinter die Schliche der alten Geizhälſe! Nein, nein; Dein Pelz würde mir am Ende ſiebenmal mehr koſten, als er werth wäre. Iſt es Dir aber ein Ernſt, mir ein Geſchenk zu machen, ſo gib mir ihn gleich jetzt.— Hiermit griff der Schäfer nach der Keule, und der Wolf floh.

Digitized by Google

7.

O die Unbarmherzigen! schrie der Wolf, und gerieth in die äußerste Wuth. So will ich auch als ihr Feind sterben, ehe mich der Hunger tödtet; denn sie wollen es nicht besser.

Er lief, brach in die Wohnungen der Schäfer ein, riß ihre Kinder nieder, und ward nicht ohne große Mühe von den Schäfern erschlagen.

Da sprach der Weiseste von ihnen: Wir thaten doch wohl Unrecht, daß wir den alten Räuber auf das Äußerste brachten, und ihm alle Mittel zur Besserung, so spät und erzwungen sie auch war, benahmen! Lessing.

9.

Rabbinische Weisheit.

Auf seinem Zuge, die Welt zu bezwingen, kam Alexander, der Macedonier, zu einem Volke in Afrika, das in einem abgesonderten Winkel in friedlichen Hütte wohnte, und weder Krieg noch Eroberer kannte. Man führte ihn in die Hütte des Beherrschers, um ihn zu bewirthen. Dieser setzte ihm goldene Datteln, goldene Feigen, und goldenes Brod vor. Esset Ihr das Gold hier? fragte Alexander. Ich stelle mir vor, antwortete der Beherrscher, genießbare Speisen hättest Du in Deinem Lande auch finden können. Warum bist Du denn zu uns gekommen? — Euer Gold hat mich nicht hierher gelockt, sprach Alexander; aber Eure Sitten möchte ich kennen lernen. — Nun wohl, erwiederte Jener, so weile denn bei uns, so lange es Dir gefällt.

Indem sie sich unterhielten, kamen zwei Bürger vor Gericht. Der Kläger sprach: Ich habe von diesem Manne ein Grundstück gekauft, und als ich den Boden durchgrub, fand ich einen Schatz; dieser ist nicht mein, denn ich habe nur das Grundstück erstanden, nicht den darin verborgenen Schatz; und gleichwohl will ihn der

Digitized by Google

Verkäufer nicht annehmen.— Der Beklagte antwortete: Ich habe ihm das Gut, sammt Allem, was darin verborgen war, verkauft, und also auch den Schatz.

Der Richter wiederholte ihre Worte, damit sie sähen, ob er sie recht verstanden hätte; und nach einiger Überlegung sprach er: Du hast einen Sohn, Freund? Nicht?—Ja!— Und Du eine Tochter?— Ja!—Nun wohl, Dein Sohn soll Deine Tochter heirathen, und das Ehepaar den Schatz zum Heirathsgute bekommen.—Alexander schien betroffen.— Ist etwa mein Ausspruch ungerecht? fragte der Beherrscher.— O nein, erwiederte Alexander, aber er befremdet mich.— Wie würde denn die Sache in Eurem Lande ausgefallen sein? fragte Jener. —Die Wahrheit zu gestehen, antwortete Alexander, wir würden beide Männer in Verwahrung gehalten, und den Schatz für den König in Besitz genommen haben—Für den König? fragte der Beherrscher voller Verwunderung... Scheinet auch die Sonne auf jene Erde?— O ja!— Regnet es dort?— Allerdings!— Sonderbar! Gibt es auch zahme, krautfressende Thiere dort?— Von mancherlei Art.—Nun, sprach der Beherrscher, so wird das allgütige Wesen, um dieser unschuldigen Thiere willen, in Eurem Lande die Sonne scheinen, und regnen lassen. Ihr verdientet es nicht!

Engel.

10.

Die treue Freundschaft.

Ein Rabe, den die Vögel für einen Weisen hielten, saß auf einem Baume des Waldes. Da kam der Vogelsteller, setzte sein Netz, streuete seine Körner hinein, und ging wieder fort; aber der Rabe fürchtete sich vor dem Netze und versteckte sich in das dichte Laub. Bald darauf kam ein Schwarm wilder Tauben; sie sahen das schöne Gerstenfutter, setzten sich alle und fraßen. Aber das Netz fiel zu; sie waren gefangen und flatterten darin umher. Da sprach die Führerin des Schwarmes: „Uns hilft nicht, also hin und her zu flattern; laßt uns aber versuchen, alle auf einmal in die Höhe zu flie-

Digitized by Google

gen, vielleicht vermögen wir's, das Netz mitzunehmen." Sie flogen nun alle zugleich in die Höhe, und nahmen das Netz mit sich. Der Rabe aber hatte alles mit angesehen, wie Einigkeit sie stark machte, und er flog in der Ferne nach.

Und die Tauben hatten sich wieder gesetzt, in einem Fruchtfelde, in der Nähe eines Baumes, und berathschlagten, wie sie aus dem Netze herauskommen möchten. Da sprach eine von dem Schwarme: „Ich habe ohnlängst Freundschaft geschlossen mit einer Maus, die hier in der Nähe wohnt. Soll ich sie rufen, daß sie das Netz zernage?" Und sie rief die Maus, die kam aus ihrer Höhle heraus und zernagte die Schnüre; die Tauben flogen fröhlich davon, und dankten der Maus für ihre Befreiung.

Der Rabe, der dies alles mit angesehen hatte, dachte bei sich, ein treuer Freund sei doch ein großes Gut. Er setzte sich deßhalb in die Nähe des Mauselochs und rief die Maus, weil er Freundschaft mit ihr schließen wollte. Als aber die Maus herauskam und den Raben erkannte, floh sie schnell wieder in ihr Löchlein; aber der Rabe rief sie wieder und sagte: „Warum fliehest Du mich? Willst Du nicht meine Freundin werden?" Und die Maus antwortete: „Nein, das geht nimmermehr an; denn in kurzer Zeit würde Deine angeborne Lust nach meinem Fleische Dich unsre Freundschaft vergessen lassen, und Du würdest mich, wie jede andere Maus, auffressen." Dies redete ihr aber der Rabe aus, und sie lebten beisammen ohne Mißtrauen und waren zufrieden. Nur sehnte sich der Rabe nach seinem ersten Aufenthalte, denn er fürchtete sich hier vor den vorübergehenden Jägern. Darum sagte er eines Abends zu der Maus, wenn sie nichts dawider habe, so wollten sie wegziehen von diesem Orte, weil er da nicht verborgen genug sei, er wollte sie an einen viel heimlichern Ort bringen, wo er auch eine treue Freundin habe, die Schildkröte, bei der sie künftig wohnen wollten. Die Maus war mit dem Vorschlage zufrieden; denn auch ihr war es unheimlich da, weil eine Katze oft in das Feld kam und ihr heimlich nachstellte. Der Rabe fasste sie also mit dem Schnabel bei ihrem Schwänzlein, trug sie

Digitized by Google

durch die Lüfte, ſetzte ſie unter ſeinem Baume nieder und rief die Schildkröte, ſeine Freundin. Aber die Schildkröte kam heraus, aus ihrem Teiche, und freuete ſich, daß ihr Nachbar wieder da war, und eine neue Freundin, die Maus, mitgebracht hatte. Und die Maus grub ein Löchlein, und alle drei lebten beiſammen in Frieden und Eintracht.

Als ſie nun eines Tages ſo beiſammen ſaßen und miteinander plauderten von der Welt Lauf, da kam eilends ein Hirſch gelaufen; er blieb am Teiche ſtehen und ſah ſich um. Da floh die Schildkröte in das Waſſer und tauchte unter, und die Maus verkroch ſich in ihr Löchlein, aber der Rabe ſchwang ſeine Flügel und flog in die Höhe, zu ſehen, ob der Jäger den Hirſch verfolge. Er ſah aber nichts, kam herunter und ſprach zum Hirſche: „Sei ohne Furcht! Hier iſt keine Gefahr: noch kein Jäger iſt in dieſe Gegend des Waldes gekommen. Wenn es Dir gefällt, ſo kannſt Du hier wohnen: um den See wächſt ſchönes Futter, und ſein Waſſer iſt friſch zum Trunke.“ Und als er dies geſagt hatte, rief er die Maus und die Schildkröte; und ſie kamen hervor und redeten dem Hirſche auch zu, daß er bleiben ſollte. Aber der Hirſch ſah umher: das Gras war ſchön, das Waſſer friſch, und der Ort ſicher vor Nachſtellung; er machte ſich alſo eine Lagerſtätte von Moos, wohnte bei ihnen, und ſie hielten treue Gemeinſchaft mit einander.

Eines Abends war der Hirſch nicht heimgekommen. Da ward ſeinen Freunden bange, es möchte ihm ein Unglück widerfahren ſein. Und der Rabe flog aus auf Kundſchaft und ſah ſeinen Freund liegen, gefangen in einem Netze; und er flog zurück, brachte ſeinen Genoſſen die Nachricht, und berathſchlagte ſich mit ihnen, wie man den Hirſch befreien möchte. Da ſprach die Maus zu ihm: „Nimm mich, und trage mich ſchnell hin, daß ich ihm das Netz zernage.“ Und der Rabe trug ſie ſchnell hin, und ſie nagte an dem Netze. Indem kam auch die Schildkröte daher, und der Rabe und die Maus ſchalten, daß ſie gekommen war. „Wohin, ſagte der Rabe, willſt Du denn fliehen, wenn der Jäger kommt? Ich fliege fort, der Hirſch läuft weg, die

Digitized by Google

Maus verkriecht ſich; was willſt Du aber machen? Dein Gang iſt langſam, Du kannſt dich nicht retten; und ich bin auch nicht ſtark genug Dich zu tragen."

Indem der Rabe noch ſo redete, kam der Jäger ſchon gegangen, zu ſehen, ob er etwas in ſeinem Netze gefangen habe; und als er den Hirſch darin ſah, freuete er ſich. Aber ehe er noch hinkam, war das Netz ſchon zernagt, der Hirſch ſprang ins Dickicht, der Rabe flog davon, die Maus verkroch ſich; aber die Schildkröte ſtand und zitterte an allen Gliedern. Der Jäger ärgerte ſich, daß ihm die ſchöne Beute entgangen war; um aber doch nicht ganz leer nach Hauſe zu kommen, nahm er die Schildkröte, wickelte ſie in das zernagte Netz und ging weg. Doch die Maus hatte dem Allem zugeſehen; ſie rief ihre Freunde zuſammen und berathſchlagte mit ihnen, wie man die Schildkröte befreien könnte. Da ſchlug der Rabe vor, der Hirſch ſollte ſich, wie todt, an den Weg legen, wo der Jäger vorbeikommen mußte, und er wollte auf ihm ſitzen, als ob es ein Aas wäre, von dem er fräße. Wenn das der Jäger ſähe, ſo würde er gewiß ſein Netz niederlegen und hinzugehen; dann ſollte der Hirſch aufſpringen und langſam hin- und hergehen, als hätte er ein Gebrechen am Fuße. So ſollte er den Jäger immer mehr reizen, ihn nahe an ſich kommen laſſen, bis die Maus unterdeſſen das Netz zernagt und die Schildkröte ſich im Walde verkrochen habe. Dann wollten ſie auf einmal alle davon eilen.

Und wie ſie es beſchloſſen hatten, ſo thaten ſie auch. Der Jäger warf ſogleich die Schildkröte hin und eilte dem Hirſche nach; als aber die Schildkröte und das Mäuslein in Sicherheit waren, da ſprang der Hirſch auf einmal davon, eilte ſchneller als der Jäger ſich's verſah, ihm aus den Augen, und kam mit ſeinen Genoſſen glücklich wieder bei ihrer Wohnung an. Und ſie freuten ſich alle, daß ſie durch ihre Freundſchaft einander gerettet hatten.

Gebrüder Grimm.

Digitized by Google

11.

Die Rache des Redlichen.

Eine Bürde Brennholz auf dem Rücken, faſt vor Kälte ſtarr, kam Semnon, der alte Fiſcher, aus dem entblätterten Haine zurück. Mühſam wankte er dem beſchneiten Pfade vor dem Hauſe Ithamars des Jägers vorbei, und wollte über die Brücke des Fluſſes nach ſeiner Hütte hinüber.

„Halt, Alter!“ rief aber der Jäger, und ſprang wild aus ſeiner Wohnung heraus: Woher haſt Du das Holz? das Holz iſt nicht Dein! Du haſt mir's entwendet.“

Semnon erſchrack. „Jäger, ich hab's nicht entwendet, ſtammelte er.

Ithamar. Lüge mir nichts vor, Alter! Geſtern erſt fällte ich Holz; drüben im Wald liegt es; von dieſem nahmſt du's! Her damit!

Semnon. Nein, Jäger ich hab' es geſammelt, Reis vor Reis, redlich und recht.

Ithamar. Du lügſt, Alter! her damit.

Semnon. Seht nur, es ſind ja lauter kleine Reiſer, die ich zuſammen trug, wie ich ſie unter den Bäumen im Schnee zerſtreut fand

Ithamar. Entwendet haſt du's. Schweig nur, Lügner! Da riß er dem Greiſe ungeſtümm die Bürde vom Rücken und warf ſie über die Brücke hinab in den Strom. „Nun iſt der Streit zu Ende,“ ſagte er höhniſch, und trabte wild in ſein Haus. Semnon ſah ihm wehmüthig nach, und wankte, naſſen Blickes, von dannen.

Nach einigen Tagen ward die Luft wärmer. Der Eisſtoß ging. Da ſchwammen die Stücke mächtig ferne und bäumten ſich krachend an den Pfeilern empor. Schollen zerborſten zu Schollen und Trümmer zu Trümmern. Eisſtücke ſammelten ſich ſträubend zu Haufen, und ſtämmten ſich, und ſchwellten die Waſſer des reißenden Stroms. Da kam Gottbard, Ithamars Sohn, aus der Stadt, und

Digitized by Google

wollte über die Brücke wandern. Aber er bebte unſchlüſſig und erſchrocken zurück, als er die wilde Fluth erblickte. Semnon ſelbſt, der eben in der Gegend einen Kahn zimmerte, warnte ihn, ſein Leben einer ſolchen Gefahr auszuſetzen. Ithamar ſah's, „Komm hurtig herüber, rief er trotzig, höre nicht auf den alten furchtſamen Mann. Komm herüber.“

Gotthard lief. Stoß auf Stoß kam an die Brücke. Er wankte. Noch ein Stoß: jetzt fiel er nieder; nun wieder einer — da ſank die Brücke, und ſtürzte in das Waſſer und der Knabe mit. Welch ein Schrecken für den Vater, welch ein Jammer für den edeln Semnon! Zum Erbarmen ſchrie im Fluß der Knabe und rief um Hülfe. An einem Balken eingeklemmt, faſt vom Eiſe erdrückt, riß ihn der Strom mit ſich fort. Untröſtlich lief ſein Vater am Geſtade umher und rang, der Verzweiflung nahe, die Hände. Hoffnungslos ſah er ſeinem Kinde nach.

Aber Semnon mit den Silberhaaren ſprang beherzt in ſeinen Kahn, und zwang ihn muthig durch die Tannenbalken der Brücke, riß den Knaben aus dem Strudel und brachte ihn glücklich ans Land. „Hier geb' ich Dir Deinen Sohn zurück, ſagte er liebreich, mit einem Tone, der Tiger bezähmt hätte; ſieh, er iſt friſch und geſund, nur ein wenig erſchrocken.“ Ithamar getraute ſich nicht die Augen aufzuſchlagen und ſtand lange beſchämt und ſtumm da. „Vergib mir, edler Greis, ſprach er endlich gerührt, und mit einem Strom von Zähren, die ihm die vor Schrecken blaſſen Wangen herabſtürzten, vergib mir mein Betragen.“ „Was ſoll ich Dir vergeben, erwiederte Semnon mit freundlicher Miene, hab ich mich denn nicht eben genug an Dir gerächt?“

Ithamar. Alſo war Wohlthun Deine Rache, edler Mann? — Gott, rächt ſich der Redliche ſo! Bronner.

12.

Die ewige Bürde.

Der Kalife Hackam, der die Pracht liebte, wollte die Gärten ſei-

Digitized by Google

nes Pallastes verschönern und erweitern. Er kaufte alle benachbarten Ländereien und bezahlte den Eigenthümern so viel dafür, als sie verlangten. Nur eine arme Wittwe fand sich, die das Erbtheil ihrer Väter aus frommer Gewissenhaftigkeit nicht veräußern wollte, und alle Anerbietungen, die man ihr deswegen machte, gerade ausschlug. Den Aufseher der königlichen Gebäude verdroß der Eigensinn dieser Frau; er nahm ihr das kleine Land mit Gewalt weg, und die arme Wittwe kam weinend zum Richter. Ibn Bächir war eben Kadhi (nom des juges turcs) der Stadt. Er ließ sich den Fall vortragen und fand ihn schlimm, denn obschon die Gesetze der Wittwe ausdrücklich Recht gaben, so war es doch nicht leicht, einen Fürsten, der gewohnt war seinen Willen für vollkommene Gerechtigkeit zu halten, zur freiwilligen Erfüllung eines veralteten Gesetzes zu bewegen. Was that also der gerechte Kadhi? Er sattelte seinen Esel, hing ihm einen großen Sack um den Hals, und ritt unverzüglich nach den Gärten des Pallastes, wo der Kalife sich eben in dem schönen Pavillon befand, den er auf dem Erbtheil der Wittwe erbaut hatte. Die Ankunft des Kadhi mit seinem Esel und Sacke setzte ihn in Verwunderung; und noch mehr erstaunte er, als Ibn Bächir sich ihm zu Füßen warf und also sagte: „Erlaube mir, Herr, daß ich diesen Sack mit Erde von diesem Boden fülle.“ Hackam gab es zu. Als der Sack voll war, bat Ibn Bächir ihm den Sack auf den Esel heben zu helfen. Hackam fand dieses Verlangen noch sonderbarer, als alles Vorige, um aber zu sehen was der Mann vorhabe, so griff er mit an. Allein der Sack war nicht zu bewegen, und der Kalife sprach: „Die Bürde ist zu schwer, Kahdi, sie ist zu schwer!“

„Herr,“ antwortete Ibn Bächir mit einer edlen Dreistigkeit, „Du findest diese Bürde zu schwer? Und sie enthält nur einen kleinen Theil der Erde, die Du ungerechter Weise einer armen Wittwe genommen hast; wie willst Du denn das ganze geraubte Land tragen können, wenn es der Richter der Welt am letzten Gerichtstage auf Deine Schultern legt?“

Der Kalife war betroffen; er lobte die Herzhaftigkeit und Klug-

Digitized by Google

heit des Kadhi und gab der Wittwe das Land, mit allen Gebäuden, die er darauf hatte anlegen lassen, zurück. Herder.

13.

Die beiden Engel.

Brüderlich umschlungen, durchwandelten der Engel des Schlummers und der Todesengel die Erde. Es ward Abend. Sie lagerten sich auf einem Hügel nicht ferne von den Wohnungen der Menschen. Eine wehmüthige Stille waltete rings umher, und auch das Abendglöckchen im fernen Dörflein verstummte. Still und schweigend, wie es ihre Weise ist, saßen die beiden wohlthätigen Genien der Menschheit in traulicher Umarmung, und schon nahete die Nacht. Da erhob sich der Engel des Schlummers von seinem bemoosten Lager, und streute mit leiser Hand die unsichtbaren Schlummerkörnlein aus. Die sanften Abendwinde trugen sie in die Wohnungen des müden Landmanns. Da sanken die Bewohner der ländlichen Hütten, vom Greise, der am Stabe geht, bis zu dem Säugling in der Wiege, in den süßen Schlaf. Der Kranke vergaß seine Schmerzen, der Trauernde seinen Kummer, der Darbende seinen Mangel. Aller Augen schlossen sich. Nun setzte sich nach vollendetem Geschäfte der wohlthätige Engel des Schlummers wieder zu seinem ernstern Bruder hin. „Wenn die Morgenröthe erwacht, sagte er mit fröhlicher Unschuld, dann preisen mich die Menschen als ihren Freund und Wohlthäter. O es ist so süß, ungesehen und heimlich wohlzuthun! Wie glücklich sind wir unsichtbare Boten des guten Geistes! Wie schön ist unser Beruf!“ — So sprach der freundliche Engel des Schlummers.

Ihn sah der Todesengel mit stiller Wehmuth an, und eine Thräne, wie die Unsterblichen sie weinen, trat in sein großes Auge. „Ach, sprach er, daß ich nicht wie Du des fröhlichen Dankes mich freuen kann! Mich nennt die Erde ihren Feind und Freudestörer!“ — „O mein Bruder, erwiederte der Engel des Schlafes, wird nicht auch beim Erwachen in Dir der Gute seinen Freund und Wohlthäter

Digitized by Google

erkennen und dankbar Dich ſegnen? Sind wir nicht Brüder und Boten Eines Vaters?" So ſprach er. Da glänzte das Auge des Todesengels, und zärtlicher umfingen ſich die brüderlichen Genien.

Krummacher.

14.

Die drei Freunde.

Traue keinem Freunde, wenn du ihn nicht geprüfet haſt; an der Tafel des Gaſtmahls giebt es derſelben mehr, als an der Thüre des Kerkers.

Ein Mann hatte drei Freunde: zwei derſelben liebte er ſehr; der dritte war ihm gleichgültig, ob dieſer es gleich am redlichſten mit ihm meinte. Einſt ward er vor Gericht gefordert, wo er unſchuldig, aber hart verklagt war. Wer unter Euch, ſprach er, will mit mir gehen und für mich zeugen? denn ich bin hart verklagt worden, und der König zürnet.

Der erſte ſeiner Freunde entſchuldigte ſich ſogleich, daß er nicht mit ihm gehen könne wegen anderer Geſchäfte. Der zweite begleitete ihn bis zur Thüre des Richthauſes; da wandte er ſich und ging zurück, aus Furcht vor dem zornigen Richter. Der dritte, auf den er am wenigſten gebaut hatte, ging hinein, redete für ihn, und zeugte von ſeiner Unſchuld ſo freudig, daß der Richter ihn losließ und beſchenkte.

Drei Freunde hat der Menſch in dieſer Welt: wie betragen ſie ſich in der Stunde des Todes, wenn ihn Gott vor Gericht fordert? Das Geld, ſein beſter Freund, verläßt ihn zuerſt und gehet nicht mit ihm. Seine Verwandten und Freunde begleiten ihn bis zur Thüre des Grabes und kehren wieder in ihre Häuſer. Der dritte, den er im Leben oft am meiſten vergaß, ſind ſeine wohlthätigen Werke. Sie allein begleiten ihn bis zum Throne des Richters; ſie gehen voran, ſprechen für ihn und finden Barmherzigkeit und Gnade.

Herder.

Digitized by Google

15.

Unternimm Nichts, ohne vorher den Ausgang reiflich zu erwägen.

Ein Tataren-Khan ritt einſt mit ſeinen Großen auf die Jagd. Unterwegs begegnete ihm ein Derwiſch, welcher mehrere Male nach einander ausrief: „Wer mir hundert Goldſtücke giebt, dem will ich einen guten Rath geben!“

Der Khan ward neugierig und fragte den Derwiſch, worin denn ſein guter Rath beſtehe?

„Du ſollſt ihn hören, Herr,“ antwortete der Derwiſch, „ſobald du Befehl ertheilſt, daß mir die hundert Goldſtücke ausgezahlt werden.“

Der Khan ließ ihm die Summe reichen, und der Derwiſch ſagte mit warnender Stimme: „Unternimm Nichts, ohne vorher den Ausgang reiflich zu erwägen!“ Darauf zog er von dannen.

Das Gefolge des Khans lachte und ſpottete über den Rath des Derwiſches, welchen er ſich hatte ſo theuer bezahlen laſſen. Der Khan ſelbſt indeſſen äußerte darüber eine ganz andere Meinung. „Der gute Rath,“ ſagte er, „welchen mir der Derwiſch ertheilt hat, iſt freilich nur eine gewöhnliche Klugheitsregel; allein eben, weil ſie ſo allgemein iſt, wird ſie am wenigſten befolgt, und dies war es vielleicht, weswegen ſie der Derwiſch ſo hoch anſchlug. In Zukunft ſoll ſie mir nie aus dem Gedächtniß kommen. Sie ſoll über alle Thüren meines Pallaſtes, an alle Wände meiner Gemächer und auf meine ſämmtlichen Geräthſchaften mit deutlicher Schrift geſchrieben werden.“

Nach einiger Zeit faßte ein ehrgeiziger Statthalter den Vorſatz, den Khan aus dem Wege zu ſchaffen und ſich des Thrones zu bemächtigen. Er erkaufte den Leibarzt deſſelben für eine große Summe; und dieſer verſprach, dem Khan, ſobald die Gelegenheit ſich dazu zeigen würde, mit einer vergifteten Lanzette zur Ader zu laſſen.

Dieſe Gelegenheit fand ſich bald. Als aber dem Arzt in dem ſil-

Digitized by Google

bernen Becken, welches zur Auffangung des Blutes vorgehalten wurde, die Worte: „Unternimm Nichts, ohne vorher den Ausgang reiflich zu erwägen!“ in die Augen fielen, da stutzte er, und mit sichtbarer Ängstlichkeit legte er die vergiftete Lanzette zurück, und nahm eine andere.

Der Khan bemerkte dies und fragte, warum er die andere Lanzette weglege? Auf die Antwort daß sie eine stumpfe Spitze habe, verlangte er sie zu sehen, weil ihm die Ängstlichkeit des Arztes auffiel. Als der Arzt zögerte, sprang der Kahn auf und rief: „Nur ein offnes Geständniß kann Dir das Leben retten! Deine sichtbare Angst macht Dich verdächtig!“

Der Arzt stürzte dem Khan zu Füßen und entdeckte ihm den Anschlag auf sein Leben, welchen auszuführen ihm die warnende Inschrift im Becken den Muth benommen habe. „Habe ich wohl, sagte darauf der Khan, dem Derwisch seinen Rath zu theuer bezahlt?“ — Er schenkte dem Arzt das Leben, befahl den Statthalter zu erdrosseln, und ließ den Derwisch überall aufsuchen, um ihn noch mehr zu belohnen. Liebeskind.

16.

Eine gute Lehre.

Peter von Livorno, ein im sechzehnten Jahrhundert wegen seiner Kenntnisse geachteter Gelehrter, hatte mit vielen weisen Männern vor und nach ihm das Schicksal gemein, daß er in großer Dürftigkeit lebte. Er war jedoch immer bei guter Laune. Einst wünschte er in Toscana, sich über einen Fluß setzen zu lassen; es gebrach ihm aber dazu an Geld. Er bat einen Schiffer um diesen Dienst, setzte aber gleich hinzu: „Lieber Freund, Geld kann ich Euch nicht geben, aber dafür nehmt eine sehr heilsame Lehre.“ — „Was kümmert mich Eure Lehre? Ich will Geld!“ fuhr der Schiffer heraus. Nach einigem Wortwechsel ließ er sich doch endlich bereden, die Bitte zu erfüllen, besonders da ihm Peter von Livorno versicherte, seine Lehre sei für ihn gewiß Geldes werth. Als Peter am jenseitigen Ufer war,

Digitized by Google

verlangte der Schiffer, er möchte ihm nun seine heilsame Lehre kund thun. „Freund," sagte Peter und klopfte den Schiffer traulich auf die Schulter, „wenn Ihr's mit andern eben so macht wie mit mir, so werdet Ihr mit Eurer Überfahrt nichts verdienen. Darum seid vorsichtig!"

Hirschfeld.

17.

Menalkas und Alexis.

Ein Greis war Menalkas: achtzig Jahre waren schon über sein Haupt hingeflogen; silbern war sein Haar auf seinem Scheitel und um sein Kinn, und ein Stab sicherte seinen wankenden Fußtritt. Und wie der, welcher nach den Arbeiten eines schönes Sommertages vergnügt in der Kühlung des Abends sitzt, den Göttern dankt und so den stillen Schlaf erwartet; so waren seine übrigen Tage den Göttern und der Ruhe heilig: denn er hatte froh gearbeitet und Gutes gethan, und erwartete gelassen und froh den Schlummer im Grabe. Er sah seine Kinder gesegnet: reiche und schöne Triften hatte er ihnen übergegeben. Mit welcher Sorgfalt wetteiferten sie, wer mehr den frommen Vater erfreuen, mehr die Pflege der Jugend ihm vergelten könnte, und das lassen die Götter nicht ungesegnet.

Vor seiner Hütte saß er oft oder im sonnenreichen Vorhause, wo er den wohlbepflanzten Garten übersah, oder, in weit sich verlierender Entfernung, die Arbeiten und den Reichthum des Feldes; oder er hielt den Vorübergehenden mit freundlicher Schwatzhaftigkeit auf, und hörte die Geschichten der Nachbarschaft, und von dem Fremdlinge die Neuigkeiten der Sitten und Gebräuche fremder Länder. Seine Kindeskinder, sein süßester Zeitvertreib, gaukelten um ihn her; er schlichtete ihre kleinen Zwiste und lehrte sie, gütig zu sein und nachgebend und mitleidig gegen Menschen und gegen das kleinste Thier, und unter die mannigfaltigen Spiele, die er sie lehrte, mischte er immer süßtreffenden Unterricht. Er machte ihnen ihr Spielgeräth, lehrte sie kleine Lieder oder erzählte ihnen lehrreiche Ge-

Digitized by Google

ſchichten; dann ſaßen ſie aufmerkſam am Boden oder auf der Thürſchwelle um ihn her.

Einſt ſaß er ſo im Vorhauſe in der Sonne, und Alexis, ſein Enkel, ſtand allein bei ihm, ein holder Knabe. Jetzt hatte er dreizehn Frühlinge geſehen: der jugendlichen Geſundheit Roſenfarbe glühete auf ſeinen Wangen, und in goldenen Locken wallte ſein Haar. Der Greis erzählte ihm von dem Vergnügen, Armen Gutes zu thun und dem, der in Noth iſt, beizuſtehn, und daß kein Vergnügen dem gleiche, welches man fühlt, wann man eine gute That gethan hat. „Die ſchöne, aufgehende Sonne, das Abendroth, der volle Mond in einer hellen Nacht ſchwellen unſern Buſen von Vergnügen; aber ſüßer, mein Sohn, viel ſüßer noch iſt jene Freude!“ — Dem Knaben quollen Thränen die Wangen herunter. Mit Entzücken ſah es der Greis. „Du weinſt, mein Sohn!“ ſprach er, und ſah mit freundlichen Blicken ihm ins Geſicht; „aber gewiß, nicht meine Reden allein können dies bewirken, in Deinem Buſen muß etwas ſein, das ihnen dieſe Stärke giebt.“

Alexis wiſchte die Thränen von ſeinen Wangen, aber immer quollen neue nach. „Ach,“ ſagte er, „ich fühl' es, ich fühl es ganz: nichts iſt ſüßer, als Andern Gutes zu thun!“ Menalkas drückte gerührt des Knaben Hand in ſeine Hände und ſprach: „Auf Deiner Stirn, in Deinen Augen ſehe ich's, Dich bewegt etwas mehr; mehr, als das, was ich Dir ſagte!“ — Betroffen blickte der Knabe ſeitwärts. „Sind,“ ſprach er, „Deine Reden nicht rührend genug, Thränen, wie Thau, auf die Wangen zu gießen?“ — „Ich ſehe, mein Sohn,“ ſagte Menalkas, „daß Du mir etwas verhehlſt, zum erſten Male vielleicht, das Deinen Buſen ſchwellt und ſchon auf Deiner Zunge ſitzt.“ — Alexis weinte und ſprach: „O, ſo will ich alles erzählen, was ich ſonſt in dem Innerſten meines Buſens verſchwieg. Nur halb ſo gut iſt der (ſo lehrteſt Du uns), der mit dem Guten prahlt; darum wollte ich verſchweigen, was meinen Buſen ſchwellt, was mich ſo ſüß empfinden läßt, daß Gutes thun die ſüßeſte Freude unſeres Lebens iſt.“

„Eines unſerer Schafe hatte ſich verirrt. Ich ſuchte es im Gebirge;

Digitized by Google

da hörte ich im Gebirge eine Stimme, die jammerte. Ich schlich mich hin, und ein Mann stand da. Er nahm eine schwere Bürde von seiner Schulter, und legte sie auf den dürren Boden. „Weiter," sprach er, „vermag ich nicht zu gehen; mühselig ist mein Leben und kümmerliche Nahrung mein Gewinn. Stundenlang irre ich schon mit dieser Last in der Mittagshitze; und keine Quelle finde ich, den brennenden Durst zu löschen; und kein Baum, keine Staude bietet ihre Frucht mir dar, daß sie mich erquicke. Ach, Götter! Um mich her sehe ich nur Wildniß; keinen Fußsteig, der mich zu den Meinen führe; und weiter vermögen meine schwankenden Kniee nicht. Doch, Ihr Götter, ich murre nicht, denn immer habt Ihr geholfen." — So sagte er, und kraftlos legte er sich auf seine Bürde nieder. Von ihm nicht gesehen, lief ich da, so schnell ich konnte, zu unserer Hütte und raffte einen Korb voll getrockneter und frischer Früchte zusammen, nahm meine Flasche voll Milch und lief, so schnell ich konnte, in's Gebirge und fand den Mann noch, den jetzt ein sanfter Schlaf erquickte. Leise schlich ich mich zu ihm hin und stellte mein Körbchen neben ihn und die Flasche voll Milch, und still schlich ich mich wieder ins Gebüsch. Bald erwachte der Mann. Er sah auf seine Bürde hin und sprach: „Wie süß ist die Erquickung des Schlafes! Nun will ich versuchen, Dich weiter zu schleppen: hast du doch so sanft mir zum Pfühle gedient. Vielleicht leiten die gütigen Götter meinen Schritt, daß ich bald das Rieseln einer Quelle höre, vielleicht eine Hütte finde, wo der gutthätige Hauswirth mich unter sein Dach aufnimmt." — Jetzt wollte er die Bürde aufheben, da erblickte er die Flasche und den Korb. Aus seinen Armen entfiel die Bürde. „Götter, was seh ich?" so rief er. „Ach, mir Hungrigem träumt von Speise; und wenn ich erwache, so ist nichts mehr. Doch nein, Götter, ich wache! Ich wache! O welche Gottheit, welche gütige Gottheit thut dieses Wunder? Die ersten Tropfen aus dieser Flasche gieße ich Dir aus, und diese beiden, die größten dieser Früchte, weihe ich Dir! Nimm, o nimm gnädig meinen Dank auf, der meine Seele durchdringt!" — So sprach er, setzte sich hin; und mit Entzücken

Digitized by Google

und mit Freudenthränen genoß er ſein Mahl. Erquickt ſtand er wieder auf und dankte noch einmal der Gottheit, die ſo gütig für ihn geſorgt hatte. — „Oder,“ ſagte er, „haben vielleicht die Götter einen wohlthätigen Sterblichen hergeführt? Und warum ſollt ich ihn nicht ſehen, ihn umarmen? Wo biſt du, daß ich Dir danke, daß ich Dich ſegne! Segnet ihn, Ihr Götter, ſegnet den Redlichen und die Seinigen! Segnet, o ſegnet Alles, was ihm zugehört! Geſättigt bin ich, und dieſe Früchte nehm' ich mit, mein Weib und meine Kinder ſollen davon eſſen, und mit Freudenthränen mit mir den unbekannten Wohlthäter ſegnen!“ Jetzt ging er; o, ich weinte vor Freude! Aber ich lief durch's Gebüſch den Weg ihm vor und ſetzte mich an einen Rand hin, wo er vorbei mußte. Er kam, er grüßte mich und ſprach: „Höre, mein Sohn! Haſt Du Niemanden auf dieſem Gebirge geſehen der eine Flaſche trug, und einen Korb voll Früchte?“ „Nein, ſagte ich, Niemanden habe ich geſehen.“ „Aber, ſage mir,“ fragte ich weiter, „wie kommſt Du in dieſe Wildniß?“ — „Übel,“ erwiederte er, „übel habe ich mich verirrt, mein Sohn; und hätte nicht eine gütige Gottheit, oder ein Sterblicher, den die Götter dafür ſegnen werden, mich gerettet: ſo wäre ich vor Hunger und Durſt im Gebirge geſtorben.“ — „So laß mich nun den Weg Dir weiſen; gib Deine Bürde mir zu tragen; ſo folgſt Du leichter.“ Nach vielem Weigern gab er mir die Bürde, und ſo führte ich ihn auf die Straße. Und ſieh, das iſt es nun, worüber ich noch jetzt vor Freude weinen muß. Gering und mühelos war, was ich that; und doch erquickt es mich, wenn mir's zu Sinne kommt, wie ſanfter Sonnenſchein. O wie glücklich muß der ſein, der viel Gutes gethan hat!“

Und der Greis umarmte den Knaben voll der ſüßeſten Freude. „O,“ ſprach er, „froh und ruhig gehe ich in's Grab: laſſe ich doch Tugend und Frömmigkeit in meiner Hütte zurück!“

Geßner.

18.

Der Born der Geneſung.

Zu Damaskus, im Lande Aram, lebte ein Mann, Namens Ba-

ruch, der war im ganzen Lande berühmt wegen seines Reichthums, so daß die Leute sagten: er heißt mit Recht Baruch, das ist, verdolmetscht, der Gesegnete. Denn er besaß die Schätze Indiens und Arabiens, und wohnte in einem herrlichen Palast, deß Fußboden war von glänzendem Marmor, bedeckt mit köstlichem Teppich, und seines Reichthums war kein Ende. Dazu hatte ihm Gott ein edles Weib gegeben, und sieben blühende Kinder. — Aber siehe! es war weder Friede noch Freude in seinem Herzen. Darum strebte er täglich den Glanz seines Hauses zu mehren, und das Schöne mit dem Schönsten zu wechseln. Aber dennoch fand er nicht Friede in seinem Herzen, und ward immer mißmuthiger, und der Schlaf entwich von seinen Augen.

Da sprach er in seinem Herzen: Was soll mir das Leben? Es kann mir nichts Besseres und Höheres werden, als ich besitze von Jugend auf! und ich weiß nun, daß Alles eitel ist unter der Sonne, und meine Seele hat Eckel an Allem.

So ging Baruch umher in schwermüthigen Gedanken, und betrübte sein Weib und sein ganzes Haus, so daß man sagte: es plaget ihn ein böser Geist; darum gedachte er seiner Tage ein Ende zu machen, daß er der Plage los würde.

Da vernahm Baruch, daß in der Stadt Memphis, im Lande Mizraim (l'Égypte), ein weiser Mann wohnte, ein Prophet, dem Gott die Weisheit in das Herz gegeben, also, daß er zu rathen wisse in allen Dingen. UndBaruch beschloß, sich aufzumachen, und seines Raths zu begehren. Und Baruch rief dem treuesten seiner Diener, Namens Malchi, und sprach: Wohlan! rüste mir zwei Kameele, und belade eines derselben mit Gold, Silber und edlen Steinen, und den köstlichen Gewürzen Arabiens. Und Malchi that, wie ihm sein Herr geboten hatte. Baruch aber segnete sein Weib und seine Kinder, und machte sich auf, er und sein Diener, und sie zogen von dannen über das Gebirge, durch die Wüste nach Mizraim. — Also zogen sie mit ihren Thieren sieben Tagereisen, und abermals sieben Tagereisen in der Wüste; aber sie erreichten das Land nicht.

Digitized by Google

Denn der Engel des Herrn hatte ſie mit Blindheit geſchlagen, daß ſie des Weges fehleten, und wußten nicht links oder rechts. Und es durſtete ſie und ihre Thiere gar ſehr. Denn es war kein Quell noch Brunnen in der Wüſte weit und breit, und ſie ſammelten des Nachts den Thau in ihren Mänteln, und ſaugten daran, ihre Lippen zu netzen. Da ſeufzte Baruch, und ſprach: Gäbe ich nicht gern alle Schätze, die das Kameel führt, und ihrer noch viel mehr aus meinen Gewölben in Damask um einen Becher des Waſſers, das in meinen Gärten aus Marmor und Porphir ſprudelt, — und alle meine köſtlichen Weine in meinen Kellern für ein Börnlein, das unſere Zunge laben möchte. — Alſo ſeufzte Baruch, und der Tag war ſehr ſchwül, und die Hitze nahm überhand, und es durſtete ſie immer mehr, ſo daß ihre Seelen matt wurden. Da ſchlachteten ſie eines der Kameele, aber es ward ſchier kein Waſſer in ihm gefunden, woran ſie ſich laben möchten. — Da that Baruch ſeinen Mund auf und ſprach zu Malchi: Ach, Du mein treuer Diener und Gefährte, habe ich Dich hiehin geführt, daß du meinetwegen ſterbeſt! Meinem Hauſe daheim war ich eine Plage in meinem Unmuth, und Dir nun, mein treuer Malchi, bin ich ein Engel des Verderbens in der Wüſte! Und dennoch duldeſt Du, wie ein Lamm, das ſeinen Mund nicht aufthut vor ſeinem Erwürger, und murreſt nicht gegen Deinen Verderber, der für Deine Treue den Fluch über Dich bringet! Ach, Malchi, wie ſoll ich es Dir vergelten? — Alſo redete Baruch. — Aber Malchi antwortete und ſprach: Wie ſollt' ich meinem Herrn nicht gerne folgen bis in den Tod? Hab' ich doch Deines Brotes gegeſſen, und Deines Weines getrunken bis auf dieſen Tag. Hab' ich der guten Tage genoſſen, wie ſollt' ich mich denn der böſen weigern? — Möchte der Herr nur Dich aus der Noth erretten, und meine Seele zum Löſegeld nehmen. Bin ich doch der einzelne Mann; aber es trauern um Dich ein Weib und ſieben Kindlein. — Und als Malchi dieſe Worte geredet hatte, da vermocht' er nicht ferner. Denn ſeine Seele wurde matt, und er ſank nieder auf die Erde. Da brach Baruch das Herz, und er fiel auf ſein Antlitz in ſeinem Jammer und

Digitized by Google

weinete, und ſprach: Ach, Herr, Herr, Gott Himmels und der Erden, verderbe mich! denn ich bin nicht werth der Gnade, die Du mir erzeigt haſt, und die Laſt meiner Sünden ruhet ſchwer auf meiner Seele! Darum verderbe mich, wie es meine Thaten werth ſind. — Und nachdem Baruch dieſe Worte geredet hatte, verſtummte er, und weinete ſehr. — Siehe, da kam ein Rauſchen von fern her aus dem Felſen, gleichwie das Rauſchen eines Börnleins. Und Baruch erhob ſein Haupt, und horchte; alſo erhob auch das Kameel ſein Haupt, und neigte das Ohr zu dem Rauſchen und nahete ſich dem Felſen. Baruch aber ſprach: Wird der Engel des Herrn denn ein Wunder thun, und mitten in der Wüſte den Felſen öffnen, daß er uns vom Verderben errette? Alſo ſprach Baruch, und eilte hinzu, und ſiehe, an dem Fuße des Felſens, in der Tiefe, quoll ein Börnlein mit klarem Waſſer, und es ſtrömte kühl und reichlich, und ſeine Geſtalt war lieblich. Da fiel Baruch von neuem auf ſein Antlitz, und weinte und rief: Ach, Herr Gott, nun erkenne ich in Wahrheit, daß Du barmherzig biſt, und von großer Güte, und daß Du Wunder thuſt, obwohl ich Deiner Barmherzigkeit nicht werth bin! Baruch aber trank nicht aus dem Börnlein, ſondern brachte eilends eine Schale und füllte ſie, und lief hinüber zu ſeinem Diener Malchi, und wuſch ihm die Schläfe, und netzte ſeine Lippen. Da ſchlug Malchi die Augen auf, und ſah ſeinen Herrn an. Baruch aber fiel ihm um den Hals, und weinte vor Freuden, und rief: O Malchi, Du Freund meines Herzens, nicht mehr mein Diener! Ach! daß ich Dich gefunden habe! Sieh, der Engel des Herrn hat uns ein Börnlein gezeigt! Darum trink' und erquicke Deine Seele, auf daß Du lebeſt, und ich auch lebe! — Und nachdem Malchi getrunken hatte, ward ſeine Seele erquickt, und Baruch führte ihn zu dem Börnlein, und ſie nahmen Speiſe von den Kameelen, die ſie mitgebracht hatten, und ſetzten ſich in die Kühlung des Börnleins, und aßen und tranken, und wurden ſatt. Alſo tränkten ſie auch ihr Thier, und ruhten aus von ihren Beſchwerden, und ihre Seelen wurden erquickt und geſtärkt. Und ſie blieben daſelbſt die Nacht bis

Digitized by Google

an den andern Tag. — Als nun die Sonne aufging, sprach Malchi zu Baruch, seinem Herrn: Sieh, die Sonne ist aufgegangen. Willst du, so füll' ich die Schläuche, und wir ziehen vorwärts zu dem Propheten im Lande Mizraim gegen Abend. Wir mögen nicht ferne mehr sein. — Da lächelte Baruch zu seinem treuen Diener Malchi, und fasste seine Hand und sprach: Mein Bruder Malchi, nicht also! Sieh, der Herr hat mir die Weisheit gegeben, die ich gesucht habe. Wozu bedürfte es des Propheten in Mizraim? Wohlan, wir wollen gegen Morgen ziehen, des Weges, den wir gekommen sind. — Darauf füllten sie die Schläuche mit frischem Wasser, und tränkten das Kameel, und tranken selber, und segneten den Quell, der sie vom Verderben gerettet hatte, und zogen fröhlich ihre Straße. — Und als sie in der Heimath anlangten zu Damask, saß Thirza, das Weib Baruchs, vor den Thoren des Hauses sammt ihren sieben Kindlein unter den Palmen, und sie erschrack, als sie Baruch sah, und seinen Diener Malchi. Baruch aber herzte sein Weib und seine Kindlein, und weinte vor Freuden. — Da erhob Thirza ihre Stimme, und sprach: Gesegnet sei mir der weise Mann Mizraims, der Euch so bald wieder heim sendet, und gesegnet sei mir Baruch, mein Geliebter! Denn siehe, Deine Gestallt ist eine andere, und Dein Antlitz leuchtet mir, wie ein Engel des Friedens. Nenne mir doch den Mann Gottes, der den Frieden in Deine Seele zurückgerufen hat, daß ich ihn segne! — Da lächelte Baruch, und sah sein Weib an, und erzählte Alles, wie es ihm und Malchi begegnet war, vom Anfang an bis zu Ende. Darauf sprach er: Sieh, nicht ein Mensch und Prophet, sondern Gott selbst hat mich unterweiset. In der Wüste habe ich Demuth gelernt; im Börnlein habe ich die Gnade des Allbarmherzigen und seine Güte erkannt, und in meinem Diener einen Menschen und Freund gefunden. Und nun kehre ich erneuet zu Euch zurück, und es wohnt der Friede in meinem Herzen, der köstlicher ist denn Gold und Silber, und den mir meine Güter nicht zu geben vermochten. — Also redete Baruch, und sein Wandel war freundlich, und schlecht und recht bis an das Ende seiner Tage. Aber von

Digitized by Google

seinen Schätzen that er wohl im ganzen Lande weit umher, und ward kein Armer gefunden, dem er nicht half in seiner Armuth. Da sagten die Armen, denen er half: wohl mag er mit Recht Baruch genannt werden, denn er ist ein Gesegneter des Herrn, und von ihm selber kommt Segen. — Er aber sprach: Sieh, auch dies hat mich das Börnlein gelehrt. — Und als ein Jahr verschwunden war, zog er hin zu dem Quell mit Malchi, seinem Freund, und Weib und Kindern, und weihte den Born, und bauete daneben eine Herberg, für die Pilger der Wüste. Den Quell aber nannte er Boor Refah, das heißt, Born der Genesung. Also heißt er bis auf den heutigen Tag.

Krummacher.

19.

Spaziergang des arabischen Philosophen Al-Raschid.

Am Hofe des Kalifen Musa Al-Hadi lebte ein Greis mit Namen Al-Raschid, ein Mann, an welchem die kleinen Geschöpfchen von Höflingen ihren Witz übten, den die Damen ungern litten, und der in sechs und siebenzig Jahren vierzehnmal aus dem Antlitz seines Beherrschers war verbannt worden, weil er immer eine unangenehme Wahrheit auf der Lippe trug. Er lächelte seiner Verbannung, denn im Garten der Natur war er in der besten Gesellschaft, und der Hof berief ihn vierzehnmal zurück, weil man sah, daß er den Hof entbehren konnte.

In einer von jenen Strafepochen, da er in der Einsamkeit dem Pfade der Weisheit nachspürte, gelang es ihm, die Sprache der Thiere zu ergründen, und von diesem Augenblick an war es sein liebstes Vergnügen, die mancherlei Gattungen der Thiere zu belauschen. Er fand daß sie oft vernünftiger plauderten als die Kammerjunker.

Eines Tages bemerkte er auf den Blättern eines Busches eine Kolonie jener Insekten, Ephemeren genannt, welchen der Schöpfer das Ziel ihres Daseyns neben die Stunde ihrer Geburt steckte, denn sie werden geboren und sterben in einem Tage. Al-Raschid nä-

Digitized by Google

herte ſich lauſchend einem Trupp dieſes kleinen Gewürms, und bemerkte, daß ſie heftig unter einander disputirten; da ſie aber alle zugleich ſprachen, ſo dauerte es lange, ehe er den Gegenſtand ihres Streites erlauerte. Endlich, nachdem ſich der größte Schreier unter dem Haufen mühe geſchrieen, hörte er, daß die Rede von zwei fremden, nur eben angekommenen Virtuoſen ſei, einer Hummel und einer Mücke, über deren Vorzüge die Stimmen der Ephemeren ſehr getheilt waren. Die Eine behauptete, die Hummel ſinge den beſten Baß, den man je im Reiche der Inſekten gehört; die Andere vertheidigte den einnehmenden Discant der Mücke. „Glückliches Volk!“ rief Al-Raſchid, „das trotz der wenigen Stunden die es zu leben hat ſich doch am Hummelbaß und Mückendiscant zu ergötzen vermag.“ Lächelnd wandte er ſein Ohr zu einem Greiſe der Ephemeren, der allein auf einem Blatte ſaß und folgendes Selbſtgeſpräch hielt: „Die berühmteſten Weiſen meines Volkes, die viele Stunden vor mir gelebt haben, behaupteten ſchon, daß dieſe Welt nicht länger als achtzehn Stunden dauern könne, und mich dünkt, ſie hatten Recht. Denn wenn ich bedenke, wie ſehr zu meiner Zeit das große Sonnenlicht, aus dem die Natur ihr Leben ſchöpft, ſich gegen das Meer geneigt hat, welches dieſen Erdball begrenzt; ſo kann ich nicht anders vermuthen, als daß es ſeinen Lauf dort endigen, ſeine Fackel in den Fluthen auslöſchen, und ſo die Erde in ewige Finſterniß hinabſtoßen wird, welche natürlich eine allgemeine Beſtürzung hervorbringen muß. Ich habe von dieſen achtzehn Stunden ſieben durchlebt, es ſind vier hundert und zwanzig Minuten. Ein hohes Alter! wie wenige unter uns erreichen dieſe Zeit! Ich habe ganze Generationen entſtehen, blühen und verſchwinden ſehen. Meine jetzigen Freunden ſind die Kinder und Großkinder der Freunde meiner Jugendſtunden, die mir ſchon lange vorhergegangen ſind, und ach! — nur zu bald werde ich ihnen folgen. Zwar befinde ich mich bei meinem hohen Alter, Gott ſei Dank! noch ziemlich wohl, doch kann ich nach dem gewöhnlichen Lauf der Natur auf nicht mehr als höchſtens noch acht Minuten rechnen. Was helfen mir nun alle meine Mühe und Arbeit? Was

Digitized by Google

hilft es mir, daß ich unter tausend Sorgen einen Vorrath von süßem Thee auf diesem Blatte gesammelt, welchen das herannahende Ende meiner Tage mir nicht zu verzehren gestattet; umsonst habe ich mich oft für mein Volk ins Schlachtgetümmel gewagt; umsonst habe ich fern vom Geräusch der Welt diese Kolonie durch weise Gesetze zu bilden gesucht! Zwar meine Freunde schmeicheln mir, daß ich einen großen Namen nachlasse; aber wo bleibt mein Nachruhm, wenn am Ende der achtzehn Stunden die Sonne verlischt, und die Welt in ewiges Nichts zurück kehrt? Ja, wenn ich auf einen dauernden Ruhm von dreißig bis vierzig Stunden rechnen könnte!" —

Al-Raschid lächelte — und erschrack gleich darauf, daß er gelächelt hatte; denn Stunden oder Jahre — läuft das nicht am Ende auf Eins hinaus? Kotzebue.

20.

Der Traum des Galilei.

Galilei, der sich um die Wissenschaften so unsterblich verdient gemacht hatte, lebte in einem ruhigen und ruhmvollen Alter zu Arcetri im Florentinischen. Er war bereits seines edelsten Sinnes beraubt, aber er freute sich dennoch des Frühlings: theils um der wiederkehrenden Nachtigall und der duftenden Blüthen willen, theils der lebhaftern Erinnerung wegen, die er an ehemalige Freuden hatte.

Einst, in seinem letzten Frühling, ließ er sich von Viviani, seinem jüngsten und dankbarsten Schüler, in das Feld um Arcetri führen. Er merkte, daß er sich für seine Kräfte zu weit entfernte, und bat daher im Scherz seinen Führer, ihn nicht über das Gebiet von Florenz zu bringen. Du weißt, sagte er, was ich dem heiligen Gericht habe geloben müssen. Viviani setzte ihn, zum Ausruhen, auf eine kleine Erhebung des Erdreichs nieder; und da er hier, den Blumen und Kräutern näher, gleichsam in einer Wolke von Wohl-

Digitized by Google

gerüchen saß, erinnerte er sich der heißen Sehnsucht nach Freiheit, die ihn einst zu Rom, bei Annäherung des Frühlings, befallen hatte. Er wollte jetzt eben den letzten Tropfen Bitterkeit, der ihm noch übrig war, gegen seine grausamen Verfolger ausschütten, als er schnell wieder einhielt, und sich selbst mit den Worten bestrafte: „der Geist des Copernikus möchte zürnen."

Viviani, der noch von dem Traum nicht wußte, auf den sich Galilei bezog, bat ihn um Erläuterung dieser Worte. Aber der Greis, dem der Abend zu kühl, und für seine kranken Nerven zu feucht ward, wollte erst zurückgeführt seyn, eh' er sie gäbe.

„Du weißt, fing er dann nach einer kurzen Erholung an, wie hart mein Schicksal in Rom war, und wie lange sich meine Befreiung verzögerte. Als ich fand, daß auch die kräftigste Fürsprache meiner Beschützer, der Medici, und selbst der Widerruf, zu dem ich mich herabließ, noch ohne Wirkung blieben, warf ich mich einst, voll feindseliger Betrachtungen über mein Schicksal, und voll in nerer Empörung gegen die Vorsehung, auf mein Lager nieder. „So „weit du nur denken kannst, rief ich aus, wie untadelhaft ist dein „Leben gewesen! Wie mühsam bist du, im Eifer für deinen Beruf, „die Irrgänge einer falschen Weisheit durchwandert, um das Licht „zu suchen, das du nicht finden konntest! Wie hast du alle Kraft „deiner Seele daran gesetzt, um hindurch zur Wahrheit zu brechen, „und sie alle vor dir zu Boden zu kämpfen, die verjährten mächtigen „Vorurtheile, die dir den Weg vertraten! Wie karg gegen dich selbst „hast du oft die Tafel gesloben nach der dich gelüstete, und den Becher, „den du ausleeren wolltest, von deinen Lippen gezogen, um nicht „träge zu den Arbeiten des Geistes zu werden! Wie hast du mit „den Stunden des Schlafes gedarbt, um sie der Weisheit zu schen„ken! Wie oft, wenn alles um dich her in sorgloser Ruhe lag und „den ermüdeten Leib zu neuen Wollüsten stärkte, wie oft hast du „vor Frost gezittert, um die Wunder des Firmaments zu betrach„ten! oder in trüben umwölkten Nächten beim Schimmer der „Lampe gewacht, um die Ehre der Gottheit zu verkündigen, und

„die Welt zu erleuchten! Elender! und was iſt nun die Frucht dei-
„ner Arbeit? Was für Gewinn haſt du nun für alle Verherrlichung
„deines Schöpfers und alle Aufklärung der Menſchheit? Daß der
„Gram über dein Schickſal die Säfte aus deinen Augen trocknet,
„daß ſie dir täglich mehr abſterben, dieſe treuſten Gehülfen der
„Seele; daß nun bald dieſe Thränen, die du nicht zurückhalten
„kannſt, ihr dürftiges Licht auf ewig vertilgen werden!“

„So ſprach ich zu mir ſelbſt, Vivlani, und dann warf ich einen
Blick voll Neids auf meine Verfolger. „Dieſe Unwürdigen, rief ich,
„die in geheimnißreiche Formeln ihren Aberwitz und in ehrwürdiges
„Gewand ihre Laſter hüllen, die zur ſchnöden Ruhe über ihre Träg-
„heit ſich menſchliche Lügen zu Ausſprüchen Gottes heiligten, und
„den Weiſen, der die Fackel der Wahrheit empor hält, wüthend zu
„Boden ſchlagen, auf daß nicht ſein Licht ſie in ihrem wohllüſtigen
„Schlummer ſtöre; dieſe Niederträchtigen, die nur thätig für ihre
„Lüſte und das Verderben der Welt ſind: wie lachen ſie, in ihren
„Paläſten, des Kummers! wie genießen ſie, in unaufhörlichem Tau-
„mel, des Lebens! wie haben ſie dem Verdienſte alles geraubt; auch
„das heiligſte ſeiner Güter, die Ehre! wie ſtürzt vor ihnen andäch-
„tig das Volk hin, das ſie um die Frucht ſeiner Äcker betrügen,
„und ſich Freudenmahle von dem Fett ſeiner Heerden und dem Moſt
„ſeiner Trauben bereiten! Und du, Unglücklicher! der du nur Gott
„und deinem Berufe lebteſt; der du nie in deiner Seele eine Leiden-
„ſchaft aufkommen ließeſt, als die reinſte und heiligſte, für die
„Wahrheit: der du, ein beſſerer Prieſter Gottes, ſeine Wunder
„im Weltſyſtem, ſeine Wunder im Wurm offenbarteſt, mußt du
„jetzt auch das Einzige miſſen, wornach du ſchmachteſt? das Einzige
„was ſelbſt den Thieren des Waldes und den Vögeln des Himmels
„gegeben iſt, Freiheit? Welches Auge wacht über die Schickſale der
„Menſchen? Welche gerechte unpartheiiſche Hand theilt die Güter
„des Lebens aus? Den Unwürdigen läßt ſie alles an ſich reißen;
„dem Würdigen alles entziehen!“

„Ich klagte fort, bis ich einſchlief; und alsbald kam es mir vor,

Digitized by Google

„als ob ein ehrwürdiger Greis an mein Lager träte. Er ſtand und betrachtete mich mit ſtillſchweigendem Wohlgefallen, indeß mein Auge voll Verwunderung auf ſeiner denkenden Stirne und den ſilbernen Locken ſeines Haupthaars ruhte. „Galilei, ſagte er endlich: „was Du jetzt leideſt, das leideſt Du um Wahrheiten, die ich Dich „lehrte; und eben der Aberglaube, der Dich verfolgt, würde auch „mich verfolgen, hätte nicht der Tod mich in jene ewige Freiheit „gerettet." — „Du biſt Copernikus!" rief ich und ſchloß ihn, noch eh' er mir antworten konnte, in meine Arme. O ſie ſind ſüß, Viviani, die Verwandſchaften des Bluts, die ſchon ſelbſt die Natur ſtiftet; aber wie viel ſüßer noch ſind Verwandſchaften der Seele! Wie viel theurer und inniger, als ſelbſt die Bande der Bruderliebe, ſind die Bande der Wahrheit! Mit wie ſeligen Vorgefühlen des erweiterten Wirkungskreiſes, der erhöheten Seelenkraft, der freien Mittheilung aller Schätze der Erkenntniß, eilt man dem Freund entgegen, der an der Hand der Weisheit hereintritt!

„Siehe! ſprach nach erwiederter Umarmung der Greis: ich habe „dieſe Hülle zurückgenommen, die mich ehemals einſchloß, und will „Dir ſchon izt ſein, was ich Dir künftig ſein werde, Dein Führer. „Denn dort, wo der entſeelte Geiſt in raſtloſer Thätigkeit unermü„det fortwirkt; dort iſt die Ruhe nur Tauſch der Arbeit: eignes „Forſchen in den Tiefen der Gottheit wechſelt nur mit dem Unter„richt, den wir den ſpätern Ankömmlingen der Erde geben; und der „Erſte, der einſt Deine Seele in die Erkenntniß des Unendlichen lei„tet, bin Ich." — Er führte mich bei der Hand zu einer niedergeſunkenen Wolke, und wir nahmen unſern Flug in die unermeßliche Weite des Himmels. Ich ſah hier den Mond, Viviani, mit ſeinen Anhöhen und Thälern; ich ſah die Geſtirne der Milchſtraße, der Plejaden und des Orion; ich ſah die Flecken der Sonne, und die Monden des Jupiter: alles was ich hienieden zuerſt ſah, das ſah ich dort beſſer mit unbewaffnetem Auge, und wandelte am Himmel, voll Entzückens über mich ſelbſt, unter meinen Entdeckungen, wie auf Erden ein Menſchenfreund unter ſeinen Wohlthaten wandelt. Jede hier durch-

Digitized by Google

arbeitete mühvolle Stunde ward dort fruchtbar an Glückſeligkeit, an einer Glückſeligkeit, die der nie fühlen kann, der leer an Erkenntniß in jene Welt tritt. Und darum will ich nie, Viviani, auch nicht in dieſem zitternden Alter, aufhören nach Wahrheit zu forſchen; denn wer ſie hier ſuchte, dem blüht dort Freude hervor, wo er nur hinblickt: aus jeder beſtätigten Einſicht, aus jedem vernichteten Zweifel, aus jedem enthüllten Geheimniß, aus jedem verſchwindenden Irrthum. Siehe! ich fühlte dies alles in jenen Augenblicken der Wonne; aber auch nur dies Einzige, daß ich es fühlte, iſt mir geblieben: denn meine zu überhäufte Seele verlor jede einzelne Glückſeligkeit in dem Meer ihrer aller.

„Indem ich ſo ſah und ſtaunte, und mich in deſſen Größe verlor, der dies alles mit allmächtiger Weisheit ſchuf, und durch ſeine ewigwirkſame Liebe trägt und erhält, erhob mich das Geſpräch meines Führers zu noch höheren Begriffen. „Nicht die Grenzen Deiner „Sinne, ſagte er, ſind auch die Grenzen des Weltalls, obgleich aus „unendlichen Fernen ein Heer von Sonnen zu Dir herüberſchimmert: noch viele Tauſende leuchten, deinem Blick unbemerkbar, „im endloſen Äther; und jede Sonne, wie jede ſich umkreiſende „Sphäre, iſt mit empfindenden Weſen, iſt mit denkenden Seelen „bevölkert. Wo nur Bahnen möglich waren, da rollen Weltkörper, „und wo nur Weſen glücklich fühlen konnten, da wallen Weſen! „Nicht eine Spanne blieb in der ganzen Unermeßlichkeit des Unend„lichen, wo der ſparſame Schöpfer nicht Leben hin ſchuf, oder „dienſtbaren Stoff für das Leben; und durch dieſe ganze zahlloſe „Mannichfaltigkeit von Weſen hindurch herrſcht, bis zum kleinſten „Atom herab, unverbrüchliche Ordnung: ewige Geſetze ſtimmen „alles von Himmel zu Himmel, und von Sonne zu Sonne, und von „Erde zu Erde in entzückende Harmonie. Unergründlich iſt für den „unſterblichen Weiſen in die Ewigkeit aller Ewigkeiten der Stoff zur „Betrachtung, und unerſchöpflich der Quell ſeiner Seligkeiten. Zwar, „was ſag' ich Dir das ſchon itzt, Galilei? Denn dieſe Seligkeiten faßt „doch ein Geiſt nicht, der, noch gefeſſelt an einen trägen Gefährten

Digitized by Google

„ſeiner Arbeit, nicht weiter kann, als der Gefährte mit ausdauert, „und ſich ſchon zum Staube zurückgeriſſen fühlt, wenn er kaum „anfing ſich zu erheben!“

„Er mag ſie nicht faſſen, rief ich, dieſe Seligkeiten, nach ihrer ganzen göttlichen Fülle; aber gewiß, er kennt ſie, Copernikus, nach ihrer Natur, ihrem Weſen. Denn welche Freude ſchaft nicht, ſchon in dieſem irdiſchen Leben, die Weisheit! Welche Wonnen fühlt nicht, ſchon in dieſen ſterblichen Gliedern, ein Geiſt, wenn es nur anfängt in der ungewiſſen Dämmerung ſeiner Begriffe zu tagen, und ſich immer weiter und weiter der holde Schimmer verbreitet, bis endlich das volle Licht der Erkenntniß aufgeht, das dem entzückten Auge Gegenden zeigt, voll unendlicher Schönheit! Erinnere Dich, der Du ſelbſt ſo tief in die Geheimniſſe Gottes ſchauteſt, und den Plan ſeiner Schöpfung enthülleteſt, erinnere Dich jenes Augenblicks, als der erſte kühne Gedanke in Dir heraufſtieg, und ſich freudig alle Kräfte Deiner Seele hinzudrängten, ihn zu faſſen, zu bilden, zu ordnen; erinnere Dich, als nun alles in herrlicher Uebereinſtimmung vollendet ſtand, mit wie trunkner Liebe Du noch einmal das ſchöne Werk deiner Seele überſchauteſt, und Deine Ähnlichkeit mit dem Unendlichen fühlteſt, dem Du nachdenken konnteſt! O ja, mein Führer! Auch ſchon hienieden iſt die Weisheit an himmliſchen Freuden reich; und wäre ſie's nicht: warum ſähen wir aus ihrem Schooße ſo ruhig allen Eitelkeiten der Welt zu?

„Die Wolke, die uns trug, war zurück zur Erde geſunken, und ließ ſich jetzt, wie es mir däuchte, auf einen der Hügel vor Rom nieder. Die Hauptſtadt der Welt lag vor uns; aber voll tiefer Verachtung ſtreckt' ich aus meiner Höhe die Hand hin, und ſprach: Sie mögen ſich groß dünken, die ſtolzen Bewohner dieſer Paläſte, weil Purpur ihre Glieder umhüllt, und Gold und Silber auf ihren Tafeln das Koſtbarſte beut, was Europa und Indien tragen. Aber wie der Adler auf die Raupe im Seidengeſpinnſt, ſo ſieht auf dieſe Blöden der Weiſe herab; denn ſie ſind Gefangene an ihrer Seele, die über das Blatt nicht hinauskönnen, an dem ſie kleben: indeß der

freie Weise auf seine Höhen tritt und die Welt überschaut, oder sich auf Flügeln der Betrachtung hinauf zu Gott schwingt, und unter Sternen einhergeht.

„Da ich so sprach, Viviani, da umwölkte sich mit feierlichem Ernst die Stirn meines Führers; sein brüderlicher Arm sank von meinen Schultern herab, und sein Auge schoß einen drohenden Blick ins Innerste meiner Seele. „Unwürdiger! rief er: so hast „Du sie schon auf Erden gefühlt, jene Freuden des Himmels? hast „Deinen Namen herrlich gemacht vor den Weisen der Nationen? „hast sie alle erhöht, Deine Seelenkräfte, daß sie bald freier und „mächtiger fortwirken in Erkenntniß der Wahrheit eine Ewigkeit „durch? Und nun Dich Gott würdigt, Verfolgung zu leiden, nun „Dir Deine Weisheit Verdienst werden und Dein Herz sich mit Tu„genden schmücken soll, wie Dein Geist mit Erkenntniß: nun ist „es ohne Spur vertilgt, das Gedächtniß des Guten, und Deine Seele „empört sich wider Gott?“ — Hier erwacht' ich aus meinem Traum, sah' mich aus aller Herrlichkeit des Himmels in mein ödes Gefängniß zurückgeworfen, und überschwemmte mit einer Fluth von Thränen mein Lager. Dann erhob ich, mitten durch die Schatten der Nacht, mein Auge, und sprach: „O Gott voll Liebe! Hat das „Nichts, das durch Dich Etwas ward, Deine Wege getadelt? Hat „der Staub, dem Du Seele gabst, hat er auf die Rechnung seiner „Verdienste geschrieben, was Geschenke Deiner Erbarmung waren? „Hat der Unwürdige, den Du in Deinem Busen, an Deinem Herzen „nährtest, dem Du so manchen Tropfen Seligkeit reichtest, aus „Deinem eigenen Becher; hat er Deiner Gnaden und seiner Vor„züge vergessen? Schlage sein Auge mit Blindheit! laß ihn nie wie„der die Stimme der Freundschaft hören! Laß ihn grau werden im „Kerker! Mit willigem Geist soll er's tragen, dankbar gegen die Er„innerung seiner genossenen Freuden, und selig in Erwartung der „Zukunft!“

„Es war meine ganze Seele, Viviani, die ich in diesen Gebete hingoß; aber nicht das Murren des Unzufriedenen, nur die willige

Digitized by Google

Ergebung des Dankbaren, hatte der Gott vernommen, der mich zu so viel Seligkeit schuf! Denn siehe! ich lebe hier frei zu Arcetri, und nur heute noch hat mich mein Freund unter die Blumen des Frühlings geführt."

Er tappte nach der Hand seines Schülers, um sie dankbar zu drücken; aber Viviani ergriff die seinige, und führte sie ehrerbietig an seine Lippen.

Engel.

21.

Die Neujahrsnacht eines Unglücklichen.

Ein alter Mensch stand in der Neujahrsmitternacht am Fenster, und schaute mit dem Blicke einer bangen Verzweiflung auf zum unbeweglichen ewig blühenden Himmel, und herab auf die stille, reine, weiße Erde, worauf jetzt Niemand so freuden- und schlaflos war als er: denn sein Grab stand nahe an ihm; es war bloß vom Schnee des Alters, nicht vom Grün der Jugend verdeckt, und er brachte nichts mit aus dem ganzen reichen Leben, nichts als Irrthümer, Sünden und Krankheit, einen verheerten Körper, eine verödete Seele, die Brust voll Gift und ein Alter voll Reue. Seine schönen Jugendtage wandten sich heute als Gespenster um, und zogen ihn wieder vor den hellen Morgen hin, wo ihn sein Vater zuerst auf den Scheideweg des Lebens gestellt, der rechts auf der Sonnenbahn der Tugend in ein weites ruhiges Land voll Licht und Ernten und voll Engel bringt, und welcher links in die Maulwurfsgänge des Lasters hinabzieht, in eine schwarze Höhle voll heruntertropfenden Giftes, voll zischender Schlangen und finsterer schwüler Dämpfe.

Ach, die Schlangen hingen um seine Brust und die Gifttropfen auf seiner Zunge, und er wußte nun wo er war!

Sinnlos und mit unaussprechlichem Grame rief er zum Himmel hinauf: „Gieb mir die Jugend wieder! O Vater, stelle mich auf den Scheideweg, damit ich anders wähle!"

Aber sein Vater und seine Jugend waren längst dahin.

Er sah Irrlichter auf Sümpfen tanzen und auf dem Gottesacker

Digitized by Google

erlöschen, und er sagte: es sind meine thörichten Tage! Er sah einen Stern aus dem Himmel fliehen und im Falle schimmern und auf der Erde zerrinnen: das bin ich, sagte sein blutendes Herz, und die Schlangenzähne der Reue gruben darin in den Wunden weiter.

Die lodernde Phantasie zeigte ihm schleichende Nachtwandler auf den Dächern, und die Windmühle hob ihre Arme drohend zum Zerschlagen auf, und eine im leeren Todtenhause zurückgebliebene Larve nahm allmählig seine Züge an.

Mitten in den Krampf floß plötzlich die Musik für das Neujahr vom Thurm hernieder wie ferner Kirchengesang. Er wurde sanfter bewegt; er schaute um den Horizont herum und über die weite Erde, und er dachte an seine Jugendfreunde, die nun, glücklicher und besser als er, Lehrer der Erde, Väter glücklicher Kinder und gesegnete Menschen waren, und er sagte: „O ich könnte auch, wie ihr, diese erste Nacht mit trockenen Augen verschlummern, wenn ich gewollt hätte. Ach ich könnte glücklich sein, ihr theure Eltern, wenn ich eure Neujahrswünsche und Lehren erfüllt hätte!"

Im fieberhaften Erinnern an seine Jünglingszeit kam es ihm vor, als richte sich die Larve mit seinen Zügen im Todtenhause auf: endlich wurde sie durch den Aberglauben, der in der Neujahrsnacht Geister und Zukunft erblickt, zu einem lebendigen Jüngling, der in der Stellung des schönen Jünglings vom Kapitol sich einen Dorn auszieht, und seine vorige blühende Gestalt wurde ihm bitter vorgegaukelt.

Er konnte es nicht mehr sehen; er verhüllte das Auge; tausend heiße Thränen strömten versiegend in den Schnee; er seufzte nur noch leise, trostlos und sinnlos: „komme nur wieder, Jugend, komme wieder!"

Und sie kam wieder; denn er hatte nur in der Neujahrsnacht so fürchterlich geträumt; er war noch ein Jüngling. Nur seine Verirrungen waren kein Traum gewesen. Aber er dankte Gott, daß er, noch jung, in den schmutzigen Gängen des Lasters umkehren und

Digitized by Google

ſich auf die Sonnenbahn zurück begeben konnte, die ins reine Land der Erndten leitet.

Kehre mit ihm um, junger Leſer, wenn du auf ſeinem Irrwege ſtehſt! Dieſer ſchreckende Traum wird künftig dein Richter werden. Aber wenn du einſt jammervoll rufen würdeſt: „komme wieder, ſchöne Jugend!“ ſo würde ſie nicht wiederkommen.

Jean Paul. (Aus „Briefen und bevorſtehenden Lebenslauf.“)

22.

Abdallah.

Ein alter, ehrwürdiger Derwiſch übernachtete auf einer ſeiner frommen Wallfahrten bei einer armen Wittwe in der Vorſtadt von Balſora. Die Freundlichkeit, mit welcher die Arme ihn bewirthete, gewann ihr ſein Herz. Er wollte ihr die bewieſene Liebe vergelten, und ſagte beim Abſchiede: „Ich ſehe, Ihr ſeid arm, liebe Schweſter. Es wird Euch ſchwer werden, mit Eurer Arbeit ſo viel zu erwerben, als zur Erziehung Eures Sohnes Abdallah nöthig iſt. Wollt Ihr mir den Knaben anvertrauen, ſo will ich für ſeine Erziehung ſorgen.“ Die Wittwe, die den Derwiſch ſeit vielen Jahren als einen heiligen Mann kannte, willigte mit Freuden in dieſen Antrag und gab ihm ihren Sohn mit.

Sie durchzogen drei Jahre lang die ſchönſten Länder und volkreichſten Städte von Aſien. Der Derwiſch hielt den Abdallah wie ſeinen eigenen Sohn; er unterwies ihn in allerlei nützlichen Dingen, und als derſelbe in eine tödtliche Krankheit fiel, pflegte er ſeiner mit väterlicher Liebe. Abdallah ſprach bei jeder Gelegenheit von ſeiner dankbaren Geſinnung; der Derwiſch pflegte aber immer zu antworten: „die wahre Dankbarkeit beſtehe nicht in Worten, ſondern in Thaten; es werde ſchon Zeit und Gelegenheit kommen, wo er ſeine gute Geſinnung an den Tag legen könne.“

Eines Tages kamen ſie auf ihrer Reiſe in eine wüſte Gegend. „Mein Sohn, fing der Derwiſch an, jetzt kannſt Du mir Deine Liebe beweiſen. In dieſem Felſen liegt ein köſtlicher Schatz vergraben, der

Digitized by Google

uns beſchieden iſt, wenn Du meinen Worten gehorchen willſt.“ Abdallah betheuerte, daß er bereit ſei, ſein Leben für ſeinen Wohlthäter zu wagen. Auf dieſe Verſicherung ſchlug der Derwiſch den Felſen mit ſeinem Stabe. Der Felſen that ſich auf. „Geh hinein, mein Sohn, ſprach der Derwiſch. In einiger Tiefe wirſt Du einen eiſernen Leuchter mit zwölf Armen finden; den nimm zu Dir; von den übrigen Reichthümern aber, die dabei liegen, rühre nichts an. Merke genau, was ich Dir ſage: nimm nichts als den Leuchter, denn das Übrige iſt uns nicht beſchieden. Gedenke, mein Sohn, daß dieſes vielleicht die einzige Gelegenheit iſt, wo Du mir Deinen Gehorſam und Deine Liebe beweiſen kannſt.“ Abdallah verſprach alles und ſtieg getroſt hinein. Sobald er aber die Reichthümer ſah, die neben dem Leuchter lagen, wurden ſeine Augen geblendet; er vergaß die Warnungen des Derwiſches, und füllte ſeine Kleider von dem Golde und den Edelſteinen, womit die Tiefe bedeckt war. Indeſſen ſchloß ſich der Felſen wieder zu. Die Finſterniß, die ihn auf einmal umgab, machte ihn furchtſam; er griff eilig nach dem Leuchter, und tappte in der Dunkelheit hin und her, um einen Ausgang aus der Höhle zu finden. Nach langem Suchen bemerkte er einen ſchwachen Schimmer von Licht; er ging ihm nach und kam aus der Tiefe wieder hervor. Er ſah ſich um; allein der Derwiſch war nicht mehr da, und zu ſeinem Erſtaunen befand er ſich in der Nähe von Balſora, wo ſeine Mutter wohnte. Laß den Derwiſch ſein, wo er will, dachte er; ich bin nun reich genug, ohne ihn leben zu können.

Seine Mutter fragte bei ſeiner Ankunft ſogleich nach dem heiligen Manne. Abdallah erzählte ihr ſeine Begebenheit, und ſchloß mit den Worten, „daß er den Alten nicht mehr brauche; er wolle nun ſelbſt für ſein Fortkommen ſorgen.“ Er legte ſeine Schätze aus, und machte allerlei Entwürfe, wie er dieſe Reichthümer anwende wollte. Seine Mutter ward ebenfalls von dem Glanze dieſer Koſtbarkeiten geblendet, und ſah ſie, ohne weiter an den heiligen Derwiſch zu denken, für ein Eigenthum an, das ihr Sohn durch Muth und Klugheit gewonnen habe. Sie ſtanden vergnügt dabei,

Digitized by Google

und zählten die Goldstücke und die Diamanten, als mit einem Male, den Leuchter ausgenommen, alles wieder verschwand. „Ach!“ fing die Mutter weinend an, „wir haben den heiligen Derwisch erzürnt. Er hat uns bloß prüfen wollen; da wir aber seiner vergaßen, so hat er uns seine reichen Gaben wieder entzogen. Bring ihm den Leuchter, mein Sohn; vielleicht kannst Du seinen Zorn dadurch wieder besänftigen.“

Abdallah, der von der furchtsamen Frömmigkeit seiner Mutter nichts geerbt harte, setzte sich in einen Winkel und verwünschte den Alten sammt dem eisernen Leuchter. Das ist auch was Rechtes, was er mir da gelassen hat, sprach er. Ich wage mein Leben, um seinen Eigensinn zu befriedigen, und er fängt noch an zornig zu werden, und nimmt, was nicht sein ist, was ich mir durch sauere Mühe erworben habe. Meine Mutter mag sagen, was sie will, mir scheint der Mann eher ein Zauberer, als ein Heiliger zu sein.

Indessen ward es Nacht. Die Mutter zündete ein kleines Öhl-Lämpchen an und setzte es auf den Tisch. Abdallah wollte es bequemer stellen, und hing es an einen Arm des großen eisernen Leuchters. Alsobald erschien ein Derwisch in einem langen braunen Kleide. Er drehte sich eine Viertelstunde lang so schnell wie ein geschlagener Kreisel herum, warf einen Asper auf den Tisch und verschwand. Abdallah lachte über diese Erscheinung, und versuchte es am folgenden Abend mit allen zwölf Armen, die an dem Leuchter waren. Er that in jeden einen Docht und zündete sie an. Zwölf braungekleidete Derwische erschienen, drehten sich eine Viertelstunde im Kreise herum und verschwanden, nachdem jeder einen Asper auf den Tisch geworfen hatte. Sie kamen bei jedem neuen Versuche wieder; mehr aber als einmal jeden Abend kamen sie nicht.

Diese tägliche Einnahme reichte zum mäßigen Unterhalte der Mutter und des Sohnes hin; allein der kurze Besitz des verschwundenen Reichthums hatte einen tiefen Stachel in ihren Herzen zurückgelassen, der mit jedem Tage den Wunsch mehr zu haben wieder rege machte. Abdallah konnte mit diesen zwölf Aspern auch nicht

Digitized by Google

einen einzigen seiner vielen Entwürfe ausführen. Er fing daher an zu überlegen, ob es nicht besser wäre, wenn er den alten, verrosteten Leuchter zum Derwisch trüge, der ihm dafür, wie er nicht zweifelte, wenigstens das Verschwundene wieder geben würde; da er diesen Leuchter höher geachtet hatte, als allen übrigen Reichthum, der in der Felsenhöhle lag. Da seine Mutter diesen Schluß billigte, so reisete er gleich am folgenden Morgen mit dem Leuchter ab. Er hatte von dem Derwisch gehört, daß er Abunadar heiße und in der Stadt Magrebi wohne; daher ward es ihm nicht schwer, mit dem Zehrgelde, das er täglich durch den Leuchter bekam, den Derwisch zu finden.

Als er nach Magrebi kam, fragte er, wo der fromme Abunadar wohne. Dieser Mann war in der Stadt so bekannt, daß ihm die Kinder das Haus desselben zeigen konnten. Zehn Thürhüter bewachten den Eingang; der Vorhof wimmelte von Sclaven und Bedienten, und das Haus selbst glich eher dem Palaste eines Fürsten, als der Wohnung eines Derwisches. Abdallah getraute sich nicht weiter zu gehen. Entweder haben mich die Leute nicht verstanden, sprach er, oder man hat mich als einen Fremden verspottet.

Er wollte eben wieder umkehren, als ein Sclave zu ihm trat und sagte: „Sei willkommen, Abdallah. Mein Herr hat schon lange auf Dich gewartet; ich will Dich gleich zu ihm bringen.“ Er führte ihn in einen glänzenden Saal, wo der Derwisch in seinem gewöhnlich braunen Kleide auf einem Sofa saß. Abdallah, verblendet von dem Reichthume, den er auf allen Seiten schimmern sah, warf sich vor dem Derwisch nieder und legte ihm den Leuchter zu Füßen. „Du willst mich betrügen, mein Sohn,“ redete ihn Abunadar an. „Ich sehe Dir in das Herz; Du kommst nicht aus Liebe und Dankbarkeit zu mir, sondern Du gedenkest mit Deiner Gabe zu gewinnen. Ich bin gewiß, Du würdest mir den Leuchter nicht gebracht haben, wenn Du die Kraft desselben gekannt hättest: ich will Dir wenigstens zeigen, wie man ihn nützen kann.“ Er steckte auf jeden von den zwölf Armen ein Licht und zündete sie an. Die zwölf Der-

Digitized by Google

wische erschienen und thaten wie sonst. Als sie sich einige Zeit gedreht hatten, nahm Abunadar einen Stock und gab einem Jeden einen derben Schlag. Sie standen alle zwölfe still, und verwandelten sich in eben so viel große Haufen Zechinen, Diamanten, Smaragden und andere Edelsteine.

„Siehe," sprach er zu Abdallah, „auf diese Art kann ein Kenner diesen Leuchter gebrauchen; wiewohl ich ihn in dieser Absicht nicht gesucht habe. Er ist das Werk eines Weisen, dessen Andenken ich verehre; und da ich Vergnügen an der Sammlung solcher seltenen Meisterstücke finde, so wünschte ich auch dieses, als eines der vorzüglichsten, zu besitzen. Daß dieses wahr sei, davon können Dich Deine eigenen Augen überzeugen. Hier hast Du die Schlüssel zu meiner Schatzkammer; besieh meinen Vorrath und sage mir wieder, ob sich ein Sterblicher, wenn er auch der Geizigste wäre, wohl damit begnügen könnte."

Abdallah gehorchte. Sechs große Gewölbe, die an einander stießen, waren mit so vielen und so seltenen Reichthümern gefüllt, daß er nicht wußte, welche er zuerst und am meisten bewundern sollte. Ich Thor, sprach er bei sich selbst, warum habe ich den Leuchter weggegeben? wie leicht konnte ich seinen Gebrauch zufälliger Weise erfahren! Jetzt muß ich den Reichthum eines Andern von fern betrachten, da ich eben so reich sein könnte, wenn ich klüger gewesen wäre.

Er kam zurück. Abunadar sah seine Gedanken auf seiner Stirn, that aber, als ob er nichts merkte. Er begegnete ihm sehr gütig, behielt ihn einige Tage bei sich, und bewirthete ihn wie seinen besten Freund.

Als der siebente Tag zu Ende ging, rief er ihn zu sich und sprach: „Die Hälfte der Schätze, die Du in meinem Hause gesehen hast, habe ich von meinem Vater geerbt; das Übrige habe ich selbst gesammelt, nicht weil ich geizig war, sondern weil ich zu meinem Unterhalte kaum den zehnten Theil meiner Einkünfte brauchte. Da ich schon in meiner Jugend einsah, daß Reichthum die Menschen

Digitized by Google

weder beſſer, noch glücklicher mache, daß es aber Thorheit ſei, das Geſammelte wieder zu zerſtreuen, ſo thue ich als ob ich nicht reich wäre. Ich kleidete mich in die Tracht der Derwiſche, reiſete viele Jahre umher und ſuchte durch Betrachtung der menſchlichen Thorheiten weiſer zu werden. Ich wallfahrtete dreimal zu Fuße nach Mekka und lebte wie der dürftigſte Pilgrim. Den Unglücklichen, die ich fand, theilte ich nur ſo viel mit, als ſie zu ihrer Nothdurft brauchten, weil ich glaube, daß Arbeit und Erwerbung ſeiner Speiſe glücklicher machen, als Müßiggang. Die Jahre gingen unvermerkt vorbei, und der Augenblick, wo ich eben ſo leer wieder aus der Welt gehen muß, als ich herein kam, rückt immer näher. Ich hatte keine Kinder, und doch wünſchte ich meinen väterlichen Gütern einen Erben, der ſie mit Weisheit und Mäßigkeit verwalten möchte. Es thut mir leid, daß Du meine Hoffnung durch Deine Undankbarkeit vereitelt haſt. Indeſſen hoffe ich, meine Offenherzigkeit und das, was Du bisher erfahren haſt, ſoll Dich von dieſem ſchändlichen Laſter heilen. Ich will Dich nicht länger aufhalten; Du kannſt gehen. Zum Zeichen meiner Erkenntlichkeit für die weite Reiſe, die Du des Leuchters wegen, nach welchem ich ſo ſehr verlangte, unternommen haſt, wirſt Du morgen vor meinem Hauſe das ſchönſte von meinen Pferden finden; es iſt Dein, ſo wie auch der Sclave, der es führt. Dazu ſchenke ich Dir noch zwei Kameele, die Du ſelbſt, ſo reich als Du willſt, mit Gold und Edelſteinen aus meiner Schatzkammer beladen kannſt."

Abdallah dankte für dieſe reichen Geſchenke, und ging in ungeduldiger Erwartung des folgenden Tages zu Bette. Er konnte die ganze Nacht nicht ſchlafen, und dachte an nichts als an den wunderthätigen Leuchter. „Ohne mich," ſprach er, „würde ihn Abunadar nicht erhalten haben; ich hole ihn mit Lebensgefahr aus dem Felſen; da ich ihn in meiner Hand habe, thue ich eine mühſame Reiſe, überbringe mein Eigenthum in aller Demuth, und empfange dafür zwei alte Kameele mit ein wenig Gold und Edelſteinen beladen. Abunadar iſt der Undankbare, nicht ich. Der Leuchter gibt in einem ein-

Digitized by Google

zigen Augenblicke mehr, als sechs Kameele tragen können: warum sollte ich das Meinige nicht wieder nehmen, da mir meine Gefälligkeit so schlecht vergolten wird?" So sprach er, und nahm sich vor, den Leuchter heimlich zu entwenden, welches leicht anging, da ihm Abunadar die Schlüssel zur Schatzkammer gegeben hatte. Er nahm den Leuchter, und steckte ihn in einen von den Säcken, die er mit Gold und Edelsteinen füllte. Er brachte dem großmüthigen Abunadar die Schlüssel zurück, nahm von ihm Abschied und reisete mit dem Pferde, dem Sclaven und zwei beladenen Kameelen davon.

Als er noch zwei Tagereisen von Balsora entfernt war, verkaufte er den Sclaven und kaufte einen andern, damit Niemand erfahren möchte, woher er seinen Reichthum habe. Seine Mutter kam ihm bei seiner Ankunft mit neugieriger Freude entgegen; allein er war mit der Abladung seiner Schätze so beschäftigt, daß sie nur kurze Antworten auf ihre Fragen erhielt. Seine erste Sorge war, den Leuchter in eine abgelegene Kammer zu bringen; denn er brannte vor Ungeduld, die Verwandlung der Derwische zu sehen.

Er zündete zwölf Lichter an und steckte sie auf. Die Derwische erschienen und drehten sich herum. Er hatte schon einen Stock bereit; und weil er glaubte, der Zauber liege in der Stärke des Schlages, so gab er einem jeden einen derben Streich. Zum Unglücke hatte er nicht bemerkt, daß Abunadar den Stock in der linken Hand hielt, als er schlug, und faßte ihn seiner Gewohnheit gemäß in die Rechte: darum verwandelten sich die Derwische nicht in Haufen von Gold und Edelsteinen, sondern sie zogen unter ihren langen braunen Röcken knotige Prügel hervor, und schlugen so lange und so gewaltig auf den undankbaren, treulosen Abdallah los, bis er halb todt zur Erde fiel. Sie verschwanden und führten die Säcke, die Kameele, das Pferd, den Sclaven und den Leuchter mit sich davon.

Liebeskind.

Digitized by Google

25.

Die Zauberschule.

Ein Domdechant zu Compostello hatte schon lange sich den Kopf zerbrochen, auf welche Kunst oder Wissenschaft er sich noch in seinem männlichen Alter legen könnte. Ein Leben in Achtung, Reichthum, Überfluß, war so ganz seine Sache; aber Arbeit war sie desto weniger. Endlich entschied er für die Magie: in ihr, glaubte er, würden, nach einigen bald überstandenen Schwierigkeiten, die Geister an seiner Statt arbeiten. Er erkundigte sich unter der Hand nach einem geschickten Schwarzkünstler. Man pries ihm einen gewissen Don Rodriguez zu Toledo als den größten auf dem ganzen Erdkreis. Er nahm sofort Pferd und Empfehlungsschreiben, reisete nach Toledo, suchte diesen Don Rodriguez auf, und bat, daß solcher ihn zu seinem Schüler annehmen möge.

Der Dechant hatte sich auf eine Trismegistus-Figur[1], auf einen Mann mit Zaubergürtel und Stab, mit fürchterlichem Ernst und ellenlangem Barte vorbereitet. Er fand bloß einen ehrwürdigen, freundlichen Greis, gekleidet und gebildet wie die gewöhnlichen Adamssöhne. Er stotterte seine wohlgesetzte Bitte ihm her, und Don Rodriguez antwortete ganz gelassen: Sei mir als Lehrling und als Sohn willkommen! Die Kunst, der Du Dich widmen willst, ist freilich die höchste unter allen; aber sie erfordert auch bei dem, der sie ganz begreifen will, ein reines Herz. Hast Du das?

„Ich hoffe es."

Und ich muß dies aufs Wort Dir glauben. Die Kräfte der Natur gehorchen den Geistern; aber Herzenskündiger ist nur Einer. Vor allen Dingen frage ich Dich: wirst Du auch dankbar gegen mich sein, wenn ich Dich in die Lehren der Weisheit einweihe?

„Und wenn es mein Leben gälte!"

So hoch treibe ich meine Ansprüche nicht. — Aber sieh, Du bist

[1] Trismégiste ou Hermès-Trismégiste, roi fabuleux d'Égypte. Trismégiste est pris ici dans le sens de magicien.

Digitized by Google

Dechant bei einer angesehenen alten Kirche; Beförderung zu höhern Würden kann Dir nicht fehlen: würdest Du, wenn solche erfolgte, Dich gütig Deines Lehrers erinnern?

„Für welchen Nichtswürdigen müßtest Du mich ansehen, wenn Du dies im Ernste fragtest! Dir soll von Stunde an zugehören, was ich nur habe und vermag!"

Der Dechant fügte hier eine Menge von Betheuerungen hinzu, die den Greis allmählich zu überzeugen schienen. — Er stand auf, rief seine Köchin, und sie kam.

„Halte," sagte er, „zwei Rebhühner bereit; aber stecke sie, ohne weitern ausdrücklichen Befehl, noch nicht an den Spieß; und Du, lieber Sohn, folge mir." — Bei diesen Worten führte er den Dechant in einen Saal, ganz angefüllt mit Büchern und Instrumenten; begann auch bereits ihn in diesem und jenem zu unterrichten.

Doch kaum hatten sie angefangen, als zwei Mannspersonen hereintraten, die von Compostello kamen und dem Domdechant einen Brief überbrachten. Er war von seinem Oheim, dem Bischof, der indeß krank geworden war und ihn aufs schleunigste zurück zu kehren bat, wenn er noch seinen letzten Segen empfangen wolle. Aber der Neffe, der mehr die Unterbrechung seines Unterrichts, als die Krankheit seines Oheims bedauerte, glaubte diesen Segen entbehren zu können, entschuldigte sich mit äußerst wichtigen Geschäften, und die beiden Abgesandten kehrten fruchtlos zurück. Doch schon nach vier Tagen kamen sie wieder und versicherten, daß er sich nun eilends auf den Weg machen müsse, denn der Vetter sei gestorben, und das Kapitel habe ihn an dessen Statt zum Bischof erwählt.

Kaum hörte dies Don Rodriguez, als er seinen Schüler anging, die bisher besessene Dechantenstelle einem seiner Söhne zu ertheilen. Mit tausend Entschuldigungen lehnte der neue Bischof sothane Bitte für diesmal ab, bat den Alten ihm zu erlauben, daß er seinen Bruder dazu ernennen dürfe; schlug ihm aber vor, zu ihm nach Compostello zu ziehen und seinen Sohn mitzunehmen, den er dann gewiß bei erster Gelegenheit aufs vortheilhafteste versorgen wolle.

Digitized by Google

Der Greis ließ es sich gefallen. Sie machten sich auf den Weg, und waren noch nicht gar lange zu Compostello, als Botschaft und Bullen von Seiner päpstlichen Heiligkeit eintrafen. Der neue Bischof glaubte, daß letztere die Bestätigung in seiner Würde enthalten würden; staunte aber nicht wenig, als er hörte und las, daß der heilige Vater ihm, seiner besondern Verdienste halber, das Erzbisthum von Tolosa auftrüge, und die Freiheit, sich einen Nachfolger zu erwählen, überließe. Er selbst konnte sich zwar diese besonderen Verdienste nicht recht entziffern; doch dieser Unwissenheit halber die Stelle auszuschlagen, wäre wohl ein großer Fehler gewesen; er nahm sie daher an, und hatte kaum sie angenommen, als Don Rodriguez demüthigst erschien, und bei Besetzung des entledigten Bisthums nun auf seinen Sohn Rücksicht zu nehmen bat.

Sein Schüler gestand, daß er sich zu dessen Versorgung anheischig gemacht habe; aber er versicherte zugleich, daß er nothwendig dieses Bisthum an einen Oheim von väterlicher Seite, gegen welchen schon ältere Verpflichtung ihm obläge, vergeben müsse. „Kommt mit nach Tolosa," fügte er hinzu, „was ich habe, sollt auch Ihr Beide gnießen; und es wird mir nicht an Gelegenheit fehlen, dort meine Schuld mit Zinsen abzutragen."

Der gute Alte war es abermals zufrieden. Sie reiseten nach Tolosa. Don Rodriguez sparte keine Mühe, den neuen Erzbischof in seinen Künsten zu unterrichten. Er nahm vortrefflich darin zu; aller Herzen wurden ihm unterthan; und nach zwei Jahren erschien eine neue Abgesandtschaft von Rom, die unserm Helden den Kardinalshut überbrachte, und ihm gleichfalls, sein Erzbisthum nach Belieben weiter zu vergeben, freistellte.

Jetzt erschien Don Rodriguez wieder, und sprach zuversichtsvoller, als die beiden ersten Male; denn er berief sich auf sein Warten, seine mittlerweile geleisteten Dienste und auf das nachdrücklich ihm gegebene Versprechen. Ihro Eminenz schienen äußerst verlegen; sie gestanden ein, daß dies alles seine Richtigkeit habe: gleichwohl

Digitized by Google

ſei ihnen noch ein einziger Oheim mütterlicher Seite übrig geblieben, deſſen dringenden Bitten, ſo wie überhaupt der Pflicht, für ihre Familie zu ſorgen, ſie nicht wiederſtehen könnten. — „Aber kommt mit mir nach Rom," ſchloſſen ſie, „und ich werde dort gewiß mehr als jemals Mittel ausfindig machen, Euerm Sohn meine Erkenntlichkeit zu bezeigen."

Auch dies geſchah. Der neue Kardinal gewann zu Rom wieder allgemeine Liebe; der Papſt that nichts, ohne ihn um Rath zu fragen; aber bald ward eben dieſer Papſt tödtlich krank und ſtarb. Das Konklave wurde eröffnet; Don Rodriguez Künſte thaten ihr Beſtes; und ſiehe! durch eine unerhört einſtimmige Wahl ward der ehemalige Dechant von Compoſtello zum Oberhaupte der Chriſtenheit ernannt.

Kaum war in gehöriger Feierlichkeit die dreifache Krone auf ſein Haupt geſetzt, als Don Rodriguez mit der ſchon dreimal da geweſenen Bitte wieder vor ihm erſchien, und gleich am Kopfſchütteln bei der Rede Anfang errieth, daß die Antwort die nämliche ſein würde; aber eben dies brachte des Greiſes ſonſt ſo ruhiges Blut in Bewegung; er verſicherte Ihrer Heiligkeit, daß er des ewigen Supplicirens müde ſei; daß er nicht weiter durch bloße Verſprechungen ſich wolle täuſchen laſſen; daß er gar wohl wiſſe, was er verdient habe, und daß der heilige Vater nunmehr entweder halten ſolle, was er ſchon zu Toledo verſprochen habe, oder lieber — geradezu eine abſchlägige Antwort ihm geben.

Bei dieſer Dreiſtigkeit fuhr der Papſt zornig empor. — „Auch ich weiß," ſprach er, „was Du verdient haſt, Schwarzkünſtler, den Scheiterhaufen nämlich. Packe Dich aus meinen Augen! ich habe Deine Poſſenſpiele lange genug mit Nachſicht ertragen. Finde ich Dich morgen noch in Rom, ſo will ich dem heiligen Gericht Dich übergeben, und es ſoll Dir, Ketzer und Zauberer, ſchon lohnen, wie ſich's gebührt."

Bei dieſen Worten kehrte Don Rodriguez ganz gelaſſen ſich um. — „Köchin," rief er zur Thüre hinaus, „Du brauchſt nur ein

Digitized by Google

Rebhuhn an den Spieß zu ſtecken; denn ich eſſe heute Abend allein.“ — Und in dem nämlichen Augenblicke war auch der ganze Zauber verſchwunden. Der heilige Vater war wieder zum bloßen Dombechant von Compoſtello herabgeſunken; ſah, daß dieſe ganze Reihe von Jahren, Würden und Begebenheiten nur ein Gaukelſpiel geweſen, und daß er nun geprüft, verſpottet und als ein Undankbarer erkannt, vor den Augen eines Mannes da ſtehe, der viel zu weiſe ſei, als an ihm ſeinen Unterricht zu verſchwenden.

Meißner.

24.

Unverhofftes Wiederſehen.

In Falun, in Schweden, küßte vor fünfzig Jahren und mehr ein junger Bergmann ſeine junge hübſche Braut und ſagte zu ihr: „Auf Sanct Luciä wird unſre Liebe von des Prieſters Hand geſegnet. Dann ſind wir Mann und Weib und bauen uns ein eigenes Neſtlein.“ — „Und Friede und Liebe ſoll darin wohnen, ſagte die ſchöne Braut mit holdem Lächeln, denn Du biſt mein Einziges und Alles, und ohne Dich möchte ich lieber im Grab ſein, als an einem andern Ort.“ Als ſie aber vor St. Luciä der Pfarrer zum zweitenmal in der Kirche ausgerufen hatte: „So nun jemand Hinderniß wüßte anzuzeigen, warum dieſe Perſonen nicht möchten ehelich zuſammenkommen“ — da meldete ſich der Tod. Denn als der Jüngling den andern Morgen in ſeiner ſchwarzen Bergmannskleidung an ihrem Haus vorbeiging, da klopfte er zwar noch einmal an ihrem Fenſter, und ſagte ihr guten Morgen, aber keinen guten Abend mehr. Er kam nimmer aus dem Bergwerk zurück, und ſie ſäumte vergeblich ſelbigen Morgen ein ſchwarzes Halstuch mit rothem Rand für ihn zum Hochzeittag; und als er nimmer kam, legte ſie es weg, und weinte um ihn und vergaß ihn nie. Unterdeſſen wurde die Stadt Liſſabon in Portugal durch ein Erdbeben zerſtört, und der ſiebenjährige Krieg ging vorüber, und Kaiſer Franz der erſte ſtarb, und der Jeſuiten-Orden wurde aufgeho-

Digitized by Google

ben und Polen getheilt, und die Kaiserin Maria Thereſia ſtarb, und der Struenſee wurde hingerichtet, Amerika wurde frei, und die vereinigte franzöſiſche und ſpaniſche Macht konnte Gibraltar nicht erobern. Die Türken ſchloſſen den General Stein in der Veteraner-Höhle in Ungarn ein, und der Kaiſer Joſeph ſtarb auch. Der König Guſtav von Schweden eroberte ruſſiſch Finnland, und die franzöſiſche Revolution und der lange Krieg fing an, und der Kaiſer Leopold der Zweite ging auch ins Grab. Napoleon eroberte Preußen, und die Engländer bombardirten Kopenhagen, und die Ackerleute ſäeten und ſchnitten. Der Müller mahlte, und die Schmiede hämmerten, und die Bergleute gruben nach den Metalladern in ihrer unterirdiſchen Werkſtatt. Als aber die Bergleute in Falun im Jahr 1809, etwas vor oder nach Johannis, zwiſchen zwei Schachten eine Oeffnung durchgraben wollten, gute drei hundert Ellen tief unter dem Boden, gruben ſie aus dem Schutt und Vitriolwaſſer den Leichnam eines Jünglings heraus, der ganz mit Eiſenvitriol durchdrungen, ſonſt aber unverweſt und unverändert war; alſo daß man ſeine Geſichtszüge und ſein Alter noch völlig erkennen konnte, als wenn er erſt vor einer Stunde geſtorben, oder ein wenig eingeſchlafen wäre an der Arbeit. Als man ihn aber zu Tage ausgefördert hatte (Vater und Mutter, Gefreundte und Bekannte waren ſchon lange todt), wollte kein Menſch den ſchlafenden Jüngling kennen oder etwas von ſeinem Unglücke wiſſen, bis die ehemalige Verlobte des Bergmanns kam, der eines Tages in die Grube gegangen war und nimmer zurückkehrte. Grau und zuſammengeſchrumpft kam ſie an einer Krücke an den Platz und erkannte ihren Bräutigam; und mehr mit freudigem Entzücken als mit Schmerz ſank ſie auf die geliebte Leiche nieder, und erſt als ſie ſich von von einer langen heftigen Bewegung des Gemüths erholt hatte, „es iſt mein Verlobter, ſagte ſie endlich, um den ich fünfzig Jahre lang getrauert hatte, und den mich Gott noch einmal ſehen läßt vor meinem Ende. Acht Tage vor der Hochzeit iſt er unter die Erde gegangen, und nimmer heraufgekommen.“ Da wurden die Gemüther aller Umſtehenden von Wehmuth und

Thränen ergriffen, als sie sahen die ehemalige Braut jetzt in der Gestalt des hingewelkten kraftlosen Alters und den Bräutigam noch in seiner jugendlichen Schöne, und wie in ihrer Brust nach fünfzig Jahren die Flamme der jugendlichen Liebe noch einmal erwachte; aber er öffnete den Mund nimmer zum Lächeln oder die Augen zum Wiedererkennen. Sie ließ ihn endlich von den Bergleuten in ihr Stüblein tragen, als die Einzige die ihm angehöre, und ein Recht an ihn habe, bis sein Grab gerüstet war auf dem Kirchhof. Den andern Tag, als das Grab gerüstet war auf dem Kirchhof und ihn die Bergleute holten, schloß sie ein Kästlein auf, legte ihm das schwarzseidene Halstuch mit rothen Streifen um, und begleitete ihn alsdann in ihrem Sonntagsgewand, als wenn es ihr Hochzeittag und nicht der Tag seiner Beerdigung wäre. Denn als man ihn auf dem Kirchhof ins Grab legte, sagte sie: „Schlafe nun wohl, noch einen Tag oder zehen im kühlen Hochzeitbett, und laß Dir die Zeit nicht lange werden. Ich habe nur noch wenig zu thun, und komme bald, und bald wirds wieder Tag. — Was die Erde einmal wieder gegeben hat, wird sie zum zweitenmal auch nicht behalten," sagte sie, als sie fortging und noch einmal umschaute.

Hebel.

25.

Katz und Maus in Gesellschaft.

Eine Katze und eine Maus wollten zusammen leben und Wirthschaft zusammen haben; sie sorgten auch für den Winter und kauften ein Töpfchen mit Fett, und weil sie keinen bessern und sicherern Ort wußten, stellten sie es unter den Altar in der Kirche, da sollt' es stehen, bis sie sein bedürftig wären. Einstmals aber trug die Katze Gelüsten darnach und ging zur Maus: „Hör', Mäuschen, ich bin von meiner Base zu Gevatter gebeten, sie hat ein Söhnchen geboren, weiß und braun gefleckt, das soll ich über Taufe halten, laß mich ausgehen und halt heut allein das Haus." — „Ja, ja," sagte die Maus, geh hin, und wenn Du was Gutes issest, denk an

Digitized by Google

mich; von dem ſüßen rothen Kindbetterwein tränk ich auch gern ein Tröpfchen." Die Katze aber ging geradeswegs in die Kirche und leckte die fette Haut ab, ſpazierte darnach um die Stadt herum und kam erſt gegen Abend nach Haus. „Du wirſt Dich recht erluſtirt haben," ſagte die Maus, „wie hat denn das Kind geheißen?" — „Hautab," antwortete die Katze. — „Hautab, das iſt ein ſelſamer Name, den hab ich noch nicht gehört."

Bald darnach hatte die Katze wieder ein Gelüſten, ging zur Maus und ſprach: „Ich bin aufs neue zu Gevatter gebeten, das Kind hat einen weißen Ring um den Leib, da kann ich's nicht abſchlagen, Du mußt mir den Gefallen thun und allein die Wirthſchaft treiben." Die Maus ſagte ja, die Katze aber ging hin und fraß den Fetttopf bis zur Hälfte leer. Als ſie heim kam, fragte die Maus: „Wie iſt denn dieſer Pathe getauft worden?" — „Halbaus." — „Halbaus?" was Du ſagſt! den Namen hab' ich noch gar nicht gehört, der ſteht gewiß nicht im Kalender."

Die Katze aber konnte den Fetttopf nicht vergeſſen: „Ich bin zum Drittenmal zu Gevatter gebeten, das Kind iſt ſchwarz und hat bloß weiße Pfoten, ſonſt kein weißes Haar am ganzen Leibe, das trifft ſich alle Paar Jahr nur einmal, Du läßt mich doch ausgehen?" — — „Hautab, Halbaus," ſagte die Maus, „es ſind ſo kurioſe Namen, die machen mich ſo nachdenkſam, doch geh nur hin." Die Maus hielt Alles in Ordnung und räumte auf, dieweil fraß die Katze den Fetttopf ganz rein und kam ſatt und dick erſt in der Nacht wieder. „Wie heißt denn das dritte Kind?" — „Ganz aus." — „Ganz aus! ei! ei! das iſt der allerbedenklichſte Namen," ſagte die Maus; „Ganz aus? was ſoll das bedeuten? gedruckt iſt er mir noch nicht vorgekommen!" damit ſchüttelte ſie den Kopf und legte ſich ſchlafen.

Zum viertenmale wollte Niemand die Katze zu Gevatter bitten; der Winter aber kam bald herbei. Wie nun draußen nichts mehr zu finden war, ſagte die Maus zur Katze: „Komm, wir wollen zum Vorrath gehen, den wir in der Kirche unter dem Altar verſteckt haben." Wie ſie aber hinkamen, war alles leer. — „Ach," ſagte die

Digitized by Google

Maus, „nun kommt's an den Tag, Du haſt Alles gefreſſen, wie Du zu Gevatter gegangen biſt, erſt Haut ab, dann halb aus, dann — " „Schweig ſtill," ſagte die Katze, „oder ich freß Dich, wenn Du noch ein Wort ſprichſt." — „Ganz aus" hatte die arme Maus im Mund, und hatte es kaum geſprochen, ſo ſprang die Katze auf ſie zu und ſchluckte ſie hinunter. Gebrüder Grimm.

26.

Bruder Luſtig.

Es war einmal ein großer Krieg, und als der Krieg zu Ende war, bekamen viele Soldaten ihren Abſchied. Nun bekam der Bruder Luſtig auch ſeinen Abſchied und ſonſt nichts als ein kleines Laibchen Kommißbrod und vier Kreuzer an Geld; damit zog er fort. Der heilige Petrus hatte ſich aber als ein armer Bettler an den Weg geſetzt, und wie der Bruder Luſtig daher kam, bat er ihn um einen Almoſen; da ſprach dieſer: „Lieber Bettelmann, was ſoll ich Dir geben? Ich bin Soldat geweſen und habe meinen Abſchied bekommen, und habe ſonſt nichts als dieſes kleine Kommißbrod und vier Kreuzer Geld, und wenn das all iſt, muß ich betteln, ſo gut wie Du. Doch geben will ich Dir was!" Darauf theilte er den Laib in vier Theile und gab davon dem Apoſtel einen und auch einen Kreuzer. Der heilige Petrus bedankte ſich und ging weiter, und ſetzte ſich in einer andern Geſtalt wieder als Bettelmann dem Soldaten an den Weg, und als er zu ihm kam, bat er ihn, wie das vorigemal, um eine Gabe. Der Bruder Luſtig ſprach wie vorher, und gab ihm wieder ein Viertel von dem Brod und einen Kreuzer. Der heilige Petrus bedankte ſich und ging weiter, ſetzte ſich aber zum drittenmal in einer andern Geſtalt als ein Bettler an den Weg und ſprach den Bruder Luſtig an. Der Bruder Luſtig gab ihm auch das dritte Viertel Brod und den dritten Kreuzer. Der heilige Petrus bedankte ſich, und der Bruder Luſtig ging weiter und hatte nichts mehr als ein Viertel Brod und einen Kreuzer. Damit ging er in ein Wirthshaus, aß das Brod, und ließ ſich für den Kreuzer Bier dazu geben. Als er fertig war,

Digitized by Google

zog er weiter, und da ging ihm der heilige Petrus gleichfalls in der Gestalt eines verabschiedeten Soldaten entgegen, und redete ihn an, „guten Tag, Kamerad, kannst Du mir nicht ein Stück Brod geben und einen Kreuzer zu einem Trunk?“ — „Wo soll ich's hernehmen,“ antwortete ihm Bruder Lustig, „ich habe meinen Abschied und sonst nichts als einen Laib Kommißbrod und vier Kreuzer an Geld bekommen. Drei Bettler sind mir auf der Landstraße begegnet, davon habe ich jedem ein Viertel von meinem Brod und einen Kreuzer Geld gegeben. Das letzte Viertel hab' ich im Wirthshaus gegessen und für den letzten Kreuzer dazu getrunken. Jetzt bin ich leer, und wenn Du auch nichts mehr hast, so können wir mit einander betteln gehen.“ — „Nein, das wird just nicht nöthig sein,“ antwortete der heilige Petrus, „ich verstehe mich ein wenig auf die Doktorei, und damit will ich mir schon so viel verdienen, als ich brauche.“ — „Ja,“ sagte der Bruder Lustig, „davon verstehe ich nichts, also muß ich allein betteln gehen.“ — „Nun, komm nur mit,“ sprach der heilige Petrus, „wenn ich etwas verdiene, sollst Du die Hälfte davon haben.“ — „Das ist mir wohl recht,“ sagte der Bruder Lustig. Also zogen sie mit einander fort.

Nun kamen sie an ein Bauernhaus und hörten darin gewaltig jammern und schreien, da gingen sie hinein, so lag der Mann darin auf den Tod krank, und war noch am Verscheiden, und die Frau heulte und weinte so laut. „Laßt Euer Heulen und Weinen,“ sprach der heilige Petrus, „ich will den Mann wieder gesund machen;“ und nahm eine Salbe aus seine Tasche, und heilte den Kranken augenblicklich, so daß er aufstehen konnte, und ganz gesund war. Sprachen Mann und Frau in großer Freude: „Wie können wir Euch lohnen? Was sollen wir Euch geben?“ Der heilige Petrus aber wollte nichts nehmen; und jemehr ihn die Bauersleute baten, desto mehr weigerte er sich. Der Bruder Lustig aber stieß den heiligen Petrus an, und sagte: „So nimm doch was, wir brauchen's ja.“ Endlich brachte die Bäuerin ein Lamm, und sprach zu dem heiligen Petrus, das müsste er annehmen; aber er wollte es nicht. Da stieß

Digitized by Google

ihn Bruder Luſtig in die Seite, und ſprach: „Nimm's doch dummer Teufel, wir brauchen's ja.“ Da ſagte der heilige Petrus endlich: „Ja, das Lamm will ich nehmen, aber ich trag's nicht; wenn Du's willſt, ſo mußt Du's tragen.“ — „Das hat keine Noth,“ ſprach der Bruder Luſtig, „das will ich ſchon tragen,“ und nahm's auf die Schulter. Nun gingen ſie fort und kamen in einen Wald, da war das Lamm dem Bruder Luſtig ſchwer geworden, er aber war hungrig; alſo ſprach er zu dem heiligen Petrus: „Schau, da iſt ein ſchöner Platz, da könnten wir das Lamm kochen und verzehren.“ — Mir iſt's recht,“ antwortete der heilige Petrus, „doch kann ich mit der Kocherei nicht umgehen; willſt Du's kochen, ſo haſt Du da einen Keſſel, ich will derweil herumgehen, bis es gahr iſt; Du mußt aber nicht eher zu eſſen anfangen, als bis ich wieder zurück bin; ich will ſchon zu rechter Zeit kommen.“ — „Geh nur,“ ſagte Bruder Luſtig, ich verſtehe mich auf's Kochen, ich will's ſchon machen.“ Da ging der heilige Petrus fort und der Bruder Luſtig ſchlachtete das Lamm, machte das Feuer an, warf das Fleiſch in den Keſſel und kochte. Das Lamm war aber ſchon gahr, und der Apoſtel noch immer nicht zurück, da nahm es der Bruder Luſtig aus dem Keſſel, zerſchnitt es, und fand das Herz. „Das ſoll das Beſte ſein,“ ſprach er, und verſuchte es, zuletzt aber aß er es ganz auf. Endlich aber kam der heilige Petrus zurück, und ſprach: „Du kannſt das ganze Lamm allein eſſen; ich will nur das Herz davon, das gieb mir.“ Da nahm der Bruder Luſtig Meſſer und Gabel, that als ſuchte er in dem Lamm herum, konnte aber das Herz nicht finden; endlich ſagte er kurz weg: „Es iſt keins da.“ — „Nun, wo ſoll's denn ſein?“ ſagte der Apoſtel. „Das weiß ich nicht,“ antwortete der Bruder Luſtig, „aber ſchau, was ſind wir alle beide für Narren, ſuchen das Herz vom Lamm, und fällt keinem von uns ein, ein Lamm hat ja kein Herz.“ — „Ei,“ ſprach der heilige Petrus, „das iſt was ganz Neues, jedes Thier hat ein Herz, warum ſollt ein Lamm kein Herz haben?“ — “Nein, gewißlich, Bruder, ein Lamm hat kein Herz; denk nur recht nach, ſo wird Dir's einfallen, es hat im Ernſte keins.“ —

Digitized by Google

„Nun, es iſt ſchon gut," ſagte der heilige Petrus, „iſt kein Herz da, ſo brauch ich auch nichts vom Lamm, Du kannſt's allein eſſen." — „Was ich halt nicht aufeſſen kann, das nehm ich mit in meinem Ranzen," ſprach der Bruder Luſtig; aß das halbe Lamm, und ſteckte das übrige in ſeinen Ranzen.

Sie gingen weiter; da machte der heilige Petrus daß ein großes Waſſer quer über den Weg floß und ſie hindurch mußten. Sprach der heilige Petrus : „Geh Du voran." Der luſtige Bruder aber ſagte : „Geh Du voran, und dachte, wenn dem das Waſſer zu tief iſt, bleib ich zurück." Da ſchritt der heilige Petrus hindurch, und das Waſſer ging ihm nur bis an's Knie; nun wollte Bruder Luſtig auch hindurch; aber das Waſſer wurde größer, und ſtieg ihm an den Hals. Da rief er : „Bruder, hilf mir!" Sagte der heilige Petrus : „Willſt Du auch geſtehen, daß Du das Herz von dem Lamm gegeſſen haſt?" — „Nein," antwortete er, „ich habe es es nicht gegeſſen." Da ward das Waſſer noch größer und ſtieg ihm bis an den Mund : "Hilf mir, Bruder," rief der Soldat. Sprach der heilige Petrus noch einmal : „willſt Du auch geſtehen daß Du das Herz vom Lamm gegeſſen haſt?" — „Nein," antwortete er, "ich hab' es nicht gegeſſen." Der heilige Petrus wollte ihn doch nicht ertrinken laſſen, ließ das Waſſer wieder fallen, und half ihm hinüber.

Nun zogen ſie weiter und kamen in ein Reich, da hörten ſie daß die Königstochter todtkrank liege. „Holla Bruder," ſprach der Soldat zum heiligen Petrus, „da iſt ein Fang für uns, wenn wir die geſund machen, ſo iſt uns auf ewige Zeiten geholfen." Da war ihm der heilige Petrus nicht geſchwind genug : „Nun heb' die Beine auf, Bruderherz," ſprach er zu ihm, daß wir noch zu rechter Zeit hinkommen. „Der heilige Petrus ging aber immer langſamer, wie auch der Bruder Luſtig ihn trieb und ſchob, bis ſie endlich hörten die Königstochter wäre geſtorben. „Da haben wir's," ſprach der Bruder Luſtig, „das kömmt von Deinem ſchläfrigen Gang." — „Sei nur ſtill," antwortete der heilige Petrus, „ich kann noch mehr als Kranke geſund machen, ich kann auch Todte wieder in's Leben erwecken."

Digitized by Google

—„Nun, wenn das ist," sagte der Bruder Lustig, „so laß ich mir's gefallen, das halbe Königreich muß Du uns aber zum wenigsten damit verdienen." Darauf gingen sie in das königliche Schloß, wo alles in großer Trauer war; der heilige Petrus aber sagte zu dem König, er wollte die Todte wieder lebendig machen. Da ward er zu ihr geführt, und dann sprach er: „Bringt mir einen Kessel mit Wasser." Und wie er den bekommen hatte, hieß er Jedermann hinausgehen, und nur der Bruder Lustig durfte bei ihn bleiben. Darauf schnitt er alle Glieder der Todten los, und warf sie in's Wasser, und machte Feuer unter den Kessel und ließ sie kochen. Und wie alles Fleisch von den Knochen abgefallen war, nahm er das schöne weiße Gebein heraus, und legte es auf eine Tafel, und reihte und legte es nach seiner natürlichen Ordnung zusammen. Als das geschehen war, trat er davor und sprach dreimal: „Im Namen der allerheiligsten Dreifaltigkeit, Todte steh' auf." Und beim drittenmal erhob sich die Königstochter lebendig, gesund und schön. Nun war der König darüber in großer Freude und sprach zum heiligen Petrus: „Begehre Deinen Lohn und wenn's mein halbes Königreich wäre, so will ich Dir's geben." Der heilige Petrus aber antwortete: „Ich verlange nichts dafür." — „O, Du Hans Narr!" dachte der Bruder Lustig bei sich, und stieß seinen Kameraden in die Seite, und sprach: „Sei doch nicht so dumm, wenn Du nichts willst, so brauch ich doch was." Der heilige Petrus aber wollte nichts; doch weil der König sah, daß der andere gern was wollte, ließ er ihm vom Schatzmeister seinen Ranzen mit Gold anfüllen.

Sie zogen darauf weiter, und wie sie in einen Wald kamen, sprach der heilige Petrus zum Bruder Lustig, „Jetzt wollen wir das Gold theilen." — „Ja," antwortete er, „das können wir thun." Da theilte der heilige Petrus das Gold, und theilte es in drei Theile. Dachte der Bruder Lustig: „Was er wieder für einen Sparren im Kopf hat; macht drei Theile und unser sind zwei!" Der heilige Petrus aber sprach: „Nun habe ich genau getheilt, ein Theil für mich, ein Theil für Dich, und ein Theil für den, der das Herz vom

Digitized by Google

Lamm gegeſſen hat!“ — „O, das hab' ich gegeſſen!“ antwortete der Bruder Luſtig, und ſtrich geſchwind das Gold ein, „das kannſt Du mir glauben.“ — „Wie kann das wahr ſein,“ ſprach der heilige Petrus, „ein Lamm hat ja kein Herz.“ — „Ei was, Bruder, wo denkſt Du hin! ein Lamm hat ja ein Herz, ſo gut wie jedes Thier, warum ſollte das allein keines haben?“ — „Nun, es iſt ſchon gut,“ ſagte der heilige Petrus, „behalt das Geld allein, aber ich bleibe nicht mehr bei Dir, und will meinen Weg allein gehen.“ — „Wie Du willſt, Bruderherz,“ antwortete der Soldat, „leb' wohl!“

Da ging der heilige Petrus in eine andere Straße, Bruder Luſtig aber dachte: „es iſt gut, daß er abtrabt, es iſt doch ein wunderlicher Heiliger.“ Nun hatte er zwar Geld genug, wußte aber nicht mit umzugehen; verthats, verſchenkts; und wie eine Zeit herum war, hatte er wieder nichts. Da kam er in ein Land, wo er hörte, daß die Königstochter geſtorben wäre. „Holla,“ dachte er, „das kann gut werden, die will ich wieder lebendig machen und mir's bezahlen laſſen, daß es eine Art hat.“ Ging alſo zum König und bot ihm an die Todte wieder zu erwecken. Nun hatte der König gehört, daß ein abgedankter Soldat herum ziehe, und die Geſtorbenen wieder lebendig mache, und dachte der Bruder Luſtig wäre dieſer Mann, doch, weil er kein Vertrauen zu ihm hatte, fragte er erſt ſeine Räthe; die ſagten aber, er könnte es wagen, da ſeine Tochter doch todt wäre. Nun ließ ſich der Bruder Luſtig Waſſer im Keſſel bringen, hieß Jedermann hinausgehen, ſchnitt die Glieder ab, und warf ſie in's Waſſer und machte Feuer darunter, gerade wie er es beim heiligen Petrus geſehen hatte. Das Waſſer fing an zu kochen, und das Fleiſch fiel herab; da nahm er das Gebein heraus, und that es auf die Tafel; er wußte aber nicht, in welcher Ordnung es liegen mußte, und legte alles verkehrt durch einander. Dann ſtellte er ſich davor und ſprach. „Im Namen der allerheiligſten Dreifaltigkeit, Todte ſteh' auf,“ und ſprach's dreimal, aber die Königstochter rührte ſich nicht. Da ſprach er es noch dreimal, aber gleichfalls umſonſt. „Du Blitzmädel, ſteh'

Digitized by Google

auf," rief er, „steh' auf, oder es geht Dir nicht gut." Wie er das gesprochen, kam der heilige Petrus auf einmal in seiner vorigen Gestalt, als verabschiedeter Soldat, durch's Fenster herein gegangen, und sprach: „Du gottloser Mensch, was treibst Du da; wie kann die Todte auferstehen, da Du ihr Gebein so unter einander geworfen hast?"

„Bruderherz, ich hab's gemacht so gut ich konnte," antwortete er. „Diesmal will ich Dir aus der Noth helfen, aber das sag ich Dir, wo Du noch einmal so etwas unternimmst, so bist Du unglücklich, auch darfst Du von dem König nicht das Geringste dafür begehren oder annehmen." Darauf legte der heilige Petrus die Gebeine in ihre rechte Ordnung, sprach dreimal zu ihr: „Im Namen der allerheiligsten Dreifaltigkeit, Todte steh auf," und die Königstochter stand auf, war gesund und schön wie vorher. Nun ging der heilige Petrus wieder durchs Fenster hinaus; der Bruder Lustig war froh, daß es so gut abgelaufen war, ärgerte sich aber doch, daß er nichts dafür nehmen sollte. „Ich möchte nur wissen," dachte er, „was der für Mucken im Kopf hat, was er mit der einen Hand gibt, das nimmt er mit der andern, da ist kein Verstand drin."

Nun bot der König dem Bruder Lustig an, was er haben wollte; er durfte aber nichts nehmen, doch brachte er es durch Anspielung und Listigkeit dahin, daß ihm der König seinen Ranzen mit Gold füllen ließ, und damit zog er ab.

Als er hinaus kam, stand vor dem Thor der heilige Petrus, und sprach: „Schau, was Du für ein Mensch bist, habe ich Dir nicht verboten, etwas zu nehmen, und nun hast Du den Ranzen doch voll Gold." — „Was kann ich dafür," antwortete Bruder Lustig, „wenn mir's hinein gesteckt wird." — „Das sag' ich Dir, daß Du nicht zum zweitenmal solche Dinge unternimmst, sonst soll es Dir schlimm ergehen." — „Ei, Bruder, sorg doch nicht, jetzt hab' ich Gold, was soll ich mich da mit dem Knochenwaschen abgeben." — „Ja," sprach der heilige Petrus, „das wird lang dauern, damit Du aber hernach nicht wieder auf unerlaubten Wegen gehst, so will ich Deinem Ranzen die Kraft geben, daß alles, was Du Dir hinein

Digitized by Google

wünſcheſt, auch darin ſein ſoll. Leb' wohl, Du ſiehſt mich nun nicht wieder." — „Gott befohlen," ſprach der Bruder Luſtig, und dachte: „Ich bin froh, daß Du fortgehſt, Du wunderlicher Kerl, ich will Dir wohl nicht nachgehen." An die Wunderkraft aber, die er ſeinem Ranzen verliehen, dachte er nicht weiter.

Bruder Luſtig zog mit ſeinem Gold umher, und verthats und verſumfeits wie das erſtemal. Als er nun nichts mehr als vier Kreuzer hatte, kam er an einem Wirthshaus vorbei, und dachte: „das Geld muß fort," und ließ ſich für drei Kreuzer Wein und einen Kreuzer Brot geben. Wie er da ſaß und trank, kam ihm der Geruch von gebratenen Gänſen in die Naſe. Bruder Luſtig ſchaute und guckte, und ſah, daß der Wirth zwei Gänſe in der Ofenröhre ſtehen hatte. Da fiel ihm ein, daß ihm ſein Kamerad geſagt hatte, was er ſich in ſeinem Ranze wünſchte, das ſollte darin ſein. „Holla, das mußt Du mit den Gänſen verſuchen!" Alſo ging er hinaus, und vor der Thüre ſprach er: „So wünſch' ich die zwei gebratenen Gänſe aus der Ofenröhre in meinen Ranzen." Wie er das geſagt hatte, machte er ihn auf, und ſchaute hinein, da lagen ſie beide darin. „Ach, ſo iſt's recht," ſprach er, „nun bin ich ein gemachter Kerl," gieng fort auf eine Wieſe, und holte den Braten hervor. Wie er ſo im beſten Eſſen war, kamen zwei Handwerksburſchen daher, und ſahen die eine Gans, die noch nicht angerührt war, mit hungrigen Augen an. Dachte der Bruder Luſtig, „mit einer haſt Du genug," rief die zwei Burſchen herbei, und ſprach: „Da nehmt die Gans, und verzehrt ſie auf meine Geſundheit." Sie bedankten ſich, gingen damit ins Wirthshaus, ließen ſich eine halbe Flaſche Wein und ein Brod geben, packten die geſchenkte Gans aus, und fingen an zu eſſen. Die Wirthin ſah zu, und ſprach zu ihrem Mann: „Die zwei eſſen eine Gans, ſieh doch nach, ob's nicht eine von unſern aus der Ofenröhre iſt." Der Wirth lief hin, da war die Ofenröhre leer. „Was, Ihr Diebsgeſindel, auf die Art wollt Ihr Gänſe eſſen! gleich bezahlt, oder ich will Euch mit grünem Haſſelſaft waſchen." Die zwei ſprechen: „Wir ſind keine Diebe, ein abgedankter Soldat hat

Digitized by Google

uns die Gans draußen auf der Wiese geschenkt." — „Ihr sollt mir keine Nase drehen, der Soldat ist hier gewesen, aber als ein ehrlicher Kerl zur Thür hinaus gegangen, auf den hab' ich Acht gehabt: Ihr seid die Diebe, und sollt bezahlen." Da sie aber nicht bezahlen konnten, nahm er den Stock, und prügelte sie zur Thüre hinaus.

Bruder Lustig aber ging seiner Wege, und kam an einen Ort, da stand ein prächtiges Schloß, und nicht weit davon ein schlechtes Wirthshaus. Er ging in das Wirthshaus, und bat um ein Nachtlager, aber der Wirth wies ihn ab, und sprach: „Es ist kein Platz mehr da, das Haus ist voll vornehmer Gäste." — Das nimmt mich Wunder," sprach Bruder Lustig, „daß sie zu Euch kommen, und nicht in das prächtige Schloß gehen." — „Ja," antwortete der Wirth, „es hat was an sich, dort eine Nacht zu liegen, wer's noch versucht hat, ist nicht lebendig wieder heraus gekommen!" — „Wenn's andere versucht haben," sagte der Bruder Lustig, will ich's auch versuchen." — „Das laßt nur bleiben," sprach der Wirth, „es geht Euch an den Hals." — „Es wird nicht gleich an den Hals gehen," sagte Bruder Lustig, „gebt mir nur die Schlüssel und brav Essen und Trinken mit." Nun gab ihm der Wirth die Schlüssel, und Essen und Trinken, und damit ging der Bruder Lustig in das Schloß, ließ sich's gut schmecken, und als er endlich schläfrig wurde, legte er sich auf die Erde, denn es war kein Bett da. Er schlief auch bald ein; in der Nacht aber wurde er von einem großen Lärm aufgeweckt, und wie er sich ermunterte, sah er neun häßliche Teufel in dem Zimmer, die hatten einen Kreis um ihn gemacht, und tanzten um ihn herum. Sprach der Bruder Lustig: „Nun tanzt, so lang Ihr wollt, aber komm mir keiner zu nah." Die Teufel aber kamen immer näher und näher, und traten ihm mit ihren garstigen Füßen fast in's Gesicht. „Habt Ruh, Ihr Teufelsgespenster," sprach er, aber sie trieben's immer ärger. Da ward der Bruder Lustig bös, und rief: „Holla, ich will bald Ruhe stiften!" kriegte ein Stuhlbein, und schlug mitten hinein. Aber neun Teufel gegen einen Soldaten, war doch zu viel, und wenn er auf die vordern zu schlug, so

Digitized by Google

packten ihn die andern hinten bei den Haaren, und riſſen ihn erbärmlich. „Ei, Ihr Teufelspack,“ ſprach er, „jetzt wird mir's zu arg, wartet aber!“ und darauf rief er: „Ich wünſche alle neun Teufel in meinen Ranzen hinein.“ Huſch waren alle neun Teufel darin, und nun ſchnallte er ihn zu, und warf ihn in eine Ecke. Da war's auf einmal ſtill, und Bruder Luſtig legte ſich wieder hin, und ſchlief bis an den hellen Morgen. Nun kamen der Wirth und der Edelmann, dem das Schloß gehörte, und wollten ſehen wie es ihm ergangen wäre; als ſie ihn geſund und munter erblickten, erſtaunten ſie, und fragten: „Haben Euch denn die Geiſter nichts gethan?“ — „Warum nicht gar“, antwortete Bruder Luſtig, „ich habe ſie alle neune in meinem Ranzen. Ihr könnt Euer Schloß wieder ganz ruhig bewohnen, es wird von nun an keiner mehr darin umgehen.“ Da dankte ihm der Edelmann, und beſchenkte ihn reichlich, und bat ihn in ſeinen Dienſten zu bleiben, er wollt ihn auf ſein Lebtag verſorgen. „Nein,“ antwortete er, „ich bin an das Herumwandern gewöhnt, ich will weiter ziehen.“ Da ging der Bruder Luſtig fort, und ging in eine Schmiede, und legte den Ranzen, worin die neun Teufel waren, auf den Ambos, und bat den Schmied und ſeine Geſellen zuzuſchlagen. Sie ſchlugen mit ihren großen Hämmern aus allen Kräften zu, daß die Teufel ein erbärmliches Gekreiſch erhoben. Wie er danach den Ranzen aufmachte, waren achte todt, einer aber, der in einer Falte geſeſſen, war noch lebendig, ſchlüpfte heraus, und fuhr wieder in die Hölle.

Darauf zog der Bruder Luſtig noch lang in der Welt herum, und wer's wüßte könnte viel davon erzählen. Endlich aber wurde er alt, und dachte an ſein Ende, da ging er zu einem Einſiedler, der als ein frommer Mann bekannt war, und ſprach zu ihm: „ich bin das Wandern müde, und will nun trachten in das Himmelreich zu kommen.“ Der Einſiedler antwortete: „Es gibt zwei Wege; der eine iſt breit und angenehm, und führt zur Hölle; der andere iſt eng und rauh, und führt zum Himmel.“ — „Da müßt ich ein Narr ſein,“ dachte der Bruder Luſtig, „wenn ich den engen und

Digitized by Google

rauhen Weg gehen ſollte.“ Machte ſich auf, und ging den breiten und angenehmen Weg, und kam endlich zu einem großen ſchwarzen Thor, und das war das Thor der Hölle. Bruder Luſtig klopfte an, und der Thorwächter guckte wer da wäre. Wie er aber den Bruder Luſtig ſah, erſchrack er, denn er war gerade der neunte Teufel der mit in dem Ranzen geſteckt hatte, und mit einem blauen Auge davon gekommen war. Darum ſchob er den Riegel geſchwind wieder vor, und lief zum Oberſten der Teufel, und ſprach: „Draußen iſt ein Kerl mit einem Ranzen, und will herein, aber laßt ihn bei Leibe nicht herein, er wünſcht ſonſt die ganze Hölle in ſeinen Ranzen. Er hat mich einmal garſtig darin hämmern laſſen.“ Alſo ward dem Bruder Luſtig hinaus gerufen, er ſollte wieder abgehen, er käme nicht herein. „Wenn ſie mich da nicht wollen,“ dachte er, „will ich ſehen ob im Himmel ein Unterkommens iſt, irgend wo muß ich doch bleiben.“ Kehrte alſo um, und zog weiter, bis er vor des Himmels Thor kam, wo er auch anklopfte. Der heilige Petrus ſaß gerade dabei, und mußte es hüten; der Bruder Luſtig erkannte ihn, und dachte: „Hier findeſt Du Bekanntſchaft, da wird's beſſer gehen.“ Aber der heilige Petrus ſprach: „Ich glaube gar, Du willſt in den Himmel?“ — „Laß mich doch ein, Bruder, ich muß doch wo einkehren; hätten ſie mich in der Hölle aufgenommen, ſo wär' ich nicht hierher gegangen.“ — „Nein,“ ſagte der heilige Petrus, Du kannſt nicht herein.“ — „Nun, willſt Du mich nicht einlaſſen, ſo nimm auch Deinen Ranzen wieder, ſo will ich gar nichts von Dir haben,“ ſprach der Bruder Luſtig. „So gib ihn her,“ ſagte der heilige Petrus.“ Da reichte er ihn durch's Gitter in den Himmel hinein, und der heilige Petrus nahm ihn, und hing ihn neben ſeinem Seſſel auf. Da ſprach der Bruder Luſtig: „Nun wünſch ich mich ſelbſt in meinen Ranzen hinein.“ Huſch, war er darin, und ſaß nun im Himmel, und der heilige Petrus mußte ihn darin laſſen.

Gebrüder Grimm.

Digitized by Google

27.

Veit und Rübezahl.

Einem Bauer in der Amtspflege Reichenberg hatte ein böser Nachbar sein Haab und Gut abgerechtet, und nachdem sich die Justiz seiner letzten Kuh bemächtiget hatte, blieb ihm nichts übrig als ein abgehärmtes Weib und ein halb Dutzend Kinder, davon er gern den Gerichten die Hälfte für sein letztes Stückchen Vieh verpfändet hätte. Zwar gehörten ihm noch ein paar rüstige gesunde Arme zu, aber sie waren nicht hinreichend, sich und die Seinigen davon zu nähren. Es schnitt ihm durch's Herz, wenn die jungen Raben nach Brod schrieen, und er nichts hatte, ihren quälenden Hunger zu stillen. „Mit hundert Thalern," sprach er zu dem kummervollen Weibe, „wär' uns geholfen, unsern zerfallenen Haushalt wieder aufzurichten, und fern von dem streitsüchtigen Nachbarn ein neues Eigenthum zu gewinnen. Du hast reiche Vettern jenseits des Gebirges, ich will hin und ihnen unsere Noth klagen; vielleicht daß sich einer erbarmet, und aus gutem Herzen von seinem Überfluß uns auf Zinsen leiht, so viel wir bedürfen."

Das niedergedrückte Weib willigte mit schwacher Hoffnung eines glücklichen Erfolgs in diesen Vorschlag, weil sie keinen bessern wußte. Der Mann aber gürtete frühe seine Lenden und indem er Weib und Kinder verließ, sprach er ihnen Trost ein: „Weinet nicht! mein Herz sagt es mir, ich werde einen Wohlthäter finden, der uns förderlicher sein wird als die vierzehn Nothhelfer, zu welchen ich so oft vergeblich gewallfahrtet bin." Hierauf steckte er eine harte Brodrinde zur Zehrung in die Tasche und ging davon. Müd' und matt von der Hitze des Tages und dem weiten Wege, gelangte er zur Abendzeit in dem Dorfe an, wo die reichen Vettern wohnten; aber keiner wollte ihn kennen, keiner wollte ihn herbergen. Mit heißen Thränen klagte er ihnen sein Elend; aber die hartherzigen Filze achteten nicht darauf, und kränkten den armen Mann mit Vorwürfen und beleidigenden Sprüchwörtern. Einer sprach: „Junges Blut, spar Dein Gut;" der andere: „Hoffahrt kommt vor dem Fall;" der

Digitized by Google

dritte : „Wie Du's treibst, so gehts ;" der vierte : „Jeder iſt ſeines Glückes Schmiede." So höhnten und ſpotteten ſie ſeiner, nannten ihn einen Praſſer und Faullenzer, und endlich ſtießen ſie ihn gar zur Thüre hinaus. Einer ſolchen Aufnahme hatte ſich der arme Vetter zu der reichen Sippſchaft ſeines Weibes nicht verſehen ; ſtumm und traurig ſchlich er von dannen, und weil er nichts hatte, um das Schlafgeld in der Herberge zu bezahlen, mußte er auf einem Heuſchober im Felde übernachten. Hier wartete er ſchlaflos des zögernden Tages, um ſich auf den Heimweg zu begeben.

Da er nun weiter in's Gebirge kam, übernahm ihn Harm und Bekümmerniß ſo ſehr, daß er der Verzweiflung nahe war. Zwei Tage Arbeitslohn verloren, dachte er bei ſich ſelber, matt und entkräftet vor Gram und Hunger, ohne Troſt, ohne Hoffnung! Wenn du nun heimkehreſt, und die ſechs armen Würmer dir entgegen ſchmachten, ihre Hände aufheben, von dir Labſal zu begehren, und du für einen Biſſen Brod ihnen einen Stein bieten mußt, Vaterherz! Vaterherz! wie kannſt du's tragen! Brich entzwei, armes Herz, eh' du dieſen Jammer fühleſt! Hierauf warf er ſich unter einen Schlehenbuſch, ſeinen ſchwermüthigen Gedanken weiter nachzuhängen.

Wie aber am Rande des Verderbens die Seele noch die letzten Kräfte anſtrengt, ein Rettungsmittel auszukundſchaften, ſo verfiel unter tauſend nichtigen Anſchlägen und Einfällen der troſtloſe Veit auf den Gedanken, ſich an den Geiſt des Gebirges in ſeinem Anliegen zu wenden. Er hatte viel abentheuerliche Geſchichten von ihm gehört, wie er zuweilen die Reiſenden getrillt und gebudelt, ihnen manchen Tort und Dampf angethan, doch auch mitunter Gutes erwieſen habe. Es war ihm wohl bekannt, daß er ſich bei ſeinem Spottnamen nicht ungeſtraft rufen laſſe ; dennoch wußte er ihm auf keine andere Weiſe beizukommen : alſo wagt er's auf die Prügelei, und rief ſo ſehr er konnte : „Rübezahl! Rübezahl!"

Auf dieſen Ruf erſchien alsbald eine Geſtalt gleich einem rüſtigen Köhler, mit einem fuchsrothen Barte, der bis an den Gürtel reichte, feurigen ſtieren Augen, und mit einer Schürſtange bewaffnet, gleich

Digitized by Google

einem Weberbaum, die er mit Grimm erhob, den frechen Spötter zu erschlagen. „Mit Gunst, Herr Rübezahl," sprach Veit ganz unerschrocken, „verzeiht wenn ich Euch nicht recht titulire, hört mich nur an, dann thut was Euch gefällt. „Diese dreiste Rede und die kummervolle Miene des Mannes, die weder auf Muthwillen noch Vorwitz deutete, besänftigten den Zorn des Geistes in etwas: „Erdenwurm," sprach er, „was treibt Dich, mich zu beunruhigen? Weißt Du auch, daß Du mit Hals und Haut für Deinen Frevel büßen mußt?" — „Herr," antwortete Veit, „die Noth treibt mich zu Euch; hab' eine Bitte, die Ihr mir leicht gewähren könnt; Ihr sollt mir hundert Thaler leihen, ich zahl sie Euch mit landüblichen Zinsen in drei Jahren wieder, so wahr ich ehrlich bin!" — „Thor," sprach der Geist, „bin ich ein Wucherer oder Jude, der auf Zinsen leiht? Geh' hin zu Deinen Menschenbrüdern und borge da, so viel Dir Noth thut, mich aber laß in Ruh'." — „Ach," erwiederte Veit, „mit der Menschenbruderschaft ist's aus: auf Mein und Dein gilt keine Brüderschaft." Hierauf erzählte er ihm seine Geschichte nach der Länge und schilderte ihm sein drückendes Elend so rührend, daß ihm der Geist seine Bitte nicht versagen konnte, und wenn der arme Tropf auch weniger Mitleid verdient hätte, so schien doch dem Geist das Unterfangen, von ihm ein Kapital zu entlehnen, so neu und sonderbar, daß er um des guten Zutrauens willen geneigt war, des Mannes Bitte zu gewähren. „Komm, folge mir," sprach er, und führt' ihn darauf waldeinwärts, in ein abgelegenes Thal zu einem schroffen Felsen, dessen Fuß ein dichter Busch bedeckte.

Nachdem sich Veit nebst seinem Begleiter mit Mühe durch's Gesträuche gearbeitet hatte, gelangten sie zum Eingang einer finstern Höhle. Dem guten Veit war dabei nicht wohl zu Muthe, da er so im Dunkeln tappen mußte; es lief ihm ein kalter Schauer nach dem andern den Rücken herab, und seine Haare sträubten sich empor. Rübezahl hat schon manchen betrogen, dacht' er, wer weiß was für ein Abgrund mir vor den Füßen liegt, in welchen ich beim nächsten Schritt hinabstürze; dabei hörte er ein fürchterliches Brausen als

Digitized by Google

eines Tagewaſſers, das ſich in den tiefen Schacht ergoß. Je weiter er fortſchritt, je mehr engten ihm Furcht und Grauſen das Herz ein. Doch bald ſah er zu ſeinem Troſt in der Ferne ein blaues Flämmchen hüpfen, das Berggewölbe erweiterte ſich zu einem geräumigen Saale, das Flämmchen brannte hell und ſchwebte als ein Hangleuchter in der Mitte der Felſenhalle. Auf dem Pflaſter derſelben fiel ihm eine kupferne Pfanne in die Augen, mit eitel harten Thalern bis an den Rand gefüllt. Da Veit den Geldſchatz erblickte, ſchwand alle ſeine Furcht dahin, und das Herz hüpft' ihm vor Freuden. „Nimm," ſprach der Geiſt, „was Du bedarfſt; es ſei wenig oder viel; nur ſtelle mir einen Schuldbrief aus, wofern Du der Schreiberei kundig biſt. Der Debitor bejahete das, und zählte ſich gewiſſenhaft die hundert Thaler zu, nicht einen mehr und keinen weniger. Der Geiſt ſchien auf das Zählungsgeſchäft gar nicht zu achten, drehte ſich ein wenig um und ſuchte indeß ſeine Schreibmaterialien hervor. Veit ſchrieb den Schuldbrief ſo bündig als ihm möglich war; der Gnom ſchloß ſolchen in einen eiſernen Schatzkaſten, und ſagte zum Valet: „Zieh hin, mein Freund, und nütze Dein Geld mit arbeitſamer Hand. Vergiß nicht, daß Du mein Schuldner biſt, und merke Dir den Eingang in das Thal und dieſe Felſenkluft genau. Sobald das dritte Jahr verfloſſen iſt, zahlſt Du mir Kapital und Zins zurück; ich bin ein ſtrenger Gläubiger, hältſt Du nicht ein, ſo fordre ich es mit Ungeſtüm. Der ehrliche Veit verſprach auf den Tag gute Bezahlung zu leiſten, verſprach's mit ſeiner biedern Hand, doch ohne Schwur; verpfändete nicht ſeine Seel' und Seligkeit, wie loſe Bezahler zu thun pflegen, und ſchied mit dankbarem Herzen von ſeinem Schuldherrn in der Felſenhöhle, aus der er leicht den Ausgang fand.

Die hundert Thaler wirkten bei ihm ſo mächtig auf Seel und Leib, daß ihm nicht anders zu Muthe war, da er das Tageslicht wieder erblickte, als ob er Balſam des Lebens in der Felſenkluft eingeſogen habe. Freudig und geſtärkt an allen Gliedern ſchritt er nun ſeiner Wohnung zu, und trat in die elende Hütte, indem ſich

Digitized by Google

der Tag zu neigen begann. Sobald ihn die abgezehrten Kinder erblickten, schrieen sie ihm einmüthig entgegen: „Brod, Vater! einen Bissen Brod! hast uns lange darben lassen.“ Das abgehärmte Weib saß in einem Winkel und weinte, fürchtete nach der Denkungsart der Kleinmüthigen das schlimmste, und vermuthete, daß der Ankömmling eine traurige Litanei anstimmen werde. Er aber bot ihr freundlich die Hand, hieß sie Feuer anschüren auf dem Heerde; denn er trug Grütze und Hirse aus Rechenberg im Zwerchsack, davon die Hausmutter einen steifen Brei kochen mußte, daß der Löffel drinnen stand. Nachher gab er ihr Bericht von dem guten Erfolg seines Geschäftes „Deine Vettern, sprach er, sind gar rechtliche Leute, sie haben mir nicht meine Jugend vorgerückt, haben mich nicht verkannt, oder mich schimpflich von der Thüre abgewiesen; sondern mich freundlich beherbergt, Herz und Hand mir eröffnet, und hundert baare Thaler vorschußweise auf den Tisch gezählt. „Da fiel dem guten Weib ein harter Stein vom Herzen, der sie lange gedrückt hatte. „Wären wir, sagte sie, eher vor die rechte Schmiede gegangen, so hätten wir uns manchen Kummer ersparen können.“ Hierauf rühmte sie ihre Freundschaft, zu der sie sich vorher so wenig Gutes versehen hatte, und that recht stolz auf die reichen Vettern.

Der Mann ließ ihr nach so vielen Drangsalen gern die Freude, die ihrer Eitelkeit so schmeichelhaft war. Da sie indessen nicht aufhörte von den reichen Vettern zu kosen, und das viele Tage so forttrieb, wurde Veit des Lobposaunens der Geizdrachen satt und müde, und sprach zu seinem Weibe: „Als ich vor der rechten Schmiede war, weißt Du, was mir der Meister Schmied für eine weise Lehre gab?“ Sie sprach: „Welche?“ — „Jeder,“ sagte er, „sei seines Glückes Schmied, und man müsse das Eisen schmieden, weil's heiß sei; darum laß uns die Hände rühren, und unserm Berufe fleißig obliegen, daß wir was vor uns kriegen, in drei Jahren den Vorschuß nebst den Zinsen abzahlen können, und aller Schuld quitt und ledig sein. Drauf kauft' er einen Acker und einen Heuschlag, dann wieder einen und noch einen, dann eine ganze Hufe; es war

Digitized by Google

ein Segen in Rübezahls Gelde, als wenn ein Heckthaler darunter wäre. Veit säete und erntete, wurde schon für einen wohlhabenden Mann im Dorfe gehalten, und sein Seckel vermochte noch immer ein kleines Kapital zur Erweiterung seines Eigenthums. Im dritten Sommer hatte er schon zu seiner Hufe ein Herrengut gepachtet, das ihm reichen Wucher brachte; kurz, es war ein Mann, dem alles, was er that, zu gutem Glück gedieh.

Der Zahlungstermin kam nun heran, und Veit hatte so viel erübrigt, daß er ohne Beschwerde seine Schuld abtragen konnte; er legte das Geld zurechte und auf den bestimmten Tag war er früh auf, weckte das Weib und alle seine Kinder, hieß sie sich waschen und kämmen, und ihre Sontagskleider anziehen, auch die neuen Schuhe und Brusttücher, die sie noch nicht auf dem Leib gebracht hatten. Er selbst holte seinen Gottestischrock herbei und rief zum Fenster hinaus: „Hans, spann an!" — „Mann, was hast Du vor?" fragte die Frau, „es ist heute weder Feiertag noch ein Kirchenfest, was macht Dich so frohen Muthes, daß Du uns ein Wohlleben bereitet hast, und wo gedenkst Du uns hinzuführen?" Er antwortete: „Ich will mit Euch die reichen Bauern jenseit des Gebirges heimsuchen und dem Gläubiger, der mir durch den Vorschuß wieder aufgeholfen hat, Schuld und Zins bezahlen; denn heute ist der Zahltag. Das gefiel der Frau wohl; sie putzte sich und die Kinder stattlich heraus, und damit die reichen Vettern eine gute Meinung von ihrem Wohlstande bekämen, und sich ihrer nicht schämen dürften, band sie ein Schnur gekrümmter Dukaten um den Hals. Veit rüttelte den schweren Geldsack zusammen, nahm ihn zu sich, und da alles in Bereitschaft war, saß er auf mit Frau und Kind. Hans peitschte die vier Hengste an, und sie trabten muthig über das Blachfeld nach dem Riesengebirge zu.

Vor einem steilen Hohlwege ließ Veit den Rollwagen halten, stieg ab und hieß die andern gleiches thun; dann gebot er dem Knechte: „Hans, fahr gemachsam den Berg hinan, oben bei den drei Linden sollst Du unser warten, und ob wir auch verziehen,

Digitized by Google

ſo laß Dich's nicht anfechten; laß die Pferde verſchnauben und einsweil graſen, ich weiß hier einen Fußpfad, er iſt etwas um, doch luſtig zu wandeln! Darauf ſchlug er ſich in Geleitſchaft des Weibes und der Kinder waldein durch dicht verwachſenes Gebüſche und ſpekulirte hin und her, daß die Frau meinte, ihr Mann habe ſich verirrt, ermahnte ihn darum zurückzukehren, und der Landſtraße zu folgen. Veit aber hielt plötzlich ſtill, verſammelte ſeine ſechs Kinder um ſich her und redete alſo: „Du wähnſt, liebes Weib, daß wir zu Deiner Freundſchaft ziehen, dahin ſteht jetzt nicht mein Sinn; Deine reichen Vettern ſind Knauſer und Schurken, die, als ich weiland in meiner Armuth Troſt und Zuflucht bei ihnen ſuchte, mich gefoppt, gehöhnet und mit Übermuth von ſich geſtoßen haben. — Hier wohnt der reiche Vetter, dem wir unſern Wohlſtand verdanken, der mir aufs Wort das Geld geliehen, das in meiner Hand ſo wohl gewuchert hat. Auf heute hat er mich herbeſchieden, Zins und Kapital ihm wieder zu erſtatten. Wißt Ihr nun, wer unſer Schuldherr iſt? Der Herr vom Berge, Rübezahl genannt!" Das Weib entſetzte ſich heftig über dieſe Rede, ſchlug ein groß Kreuz vor ſich, und die Kinder bebten und gebehrdeten ſich ängſtlich vor Furcht und Schrecken, daß ſie der Vater zu Rübezahl führen wollte. Sie hatten viel in den Spinnſtuben von ihm gehöret, daß er ein ſcheußlicher Rieſe und Menſchenfreſſer ſei. Veit erzählte ihnen ſein ganzes Abentheuer, wie ihm der Geiſt in Geſtalt eines Köhlers auf ſein Rufen erſchienen ſei, und was er mit ihm verhandelt habe in der Höhle, prieß ſeine Mildthätigkeit mit dankbarem Herzen und ſo inniger Rührung, daß ihm die warmen Thränen über die freundlichen rothbraunen Backen herabträufelten. „Verzieht hier," fuhr er fort, „jetzt geh' ich in die Höhle, mein Geſchäft auszurichten. Fürchtet nichts: ich werde nicht lange aus ſein, und wenn ich's vom Gebirgsherr erlangen kann, ſo bring' ich ihn zu Euch. Scheuet Euch nicht Eurem Wohlthäter treuherzig die Hand zu ſchütteln, ob ſie gleich ſchwarz und rußig iſt; er thut Euch nichts zu Leide, und freut ſich ſeiner guten That und unſers Dankes gewiß! Seid nur

Digitized by Google

beherzt; er wird Euch goldne Äpfel mit Pfeffernüssen austheilen."

Ob nun gleich das bängliche Weib viel gegen die Wallfahrt in die Felsenhöhle einzuwenden hatte, und auch die Kinder jammerten und weinten, sich um den Vater herlagerten, und da er sie auf die Seite schob, ihn an den Rockfalten zurückzuziehen sich anstämmten, so riß er sich doch mit Gewalt von ihnen in den dicht verwachsenen Busch und gelangte zu dem wohlbekannten Felsen. Er fand alle Merkzeichen der Gegend wieder, die er sich wohl ins Gedächtniß geprägt hatte; die alte halberstorbene Eiche, an deren Wurzel die Kluft sich öffnete, stand noch wie sie vor drei Jahren gestanden hatte, doch von einer Höhle war keine Spur vorhanden. Veit versucht's auf alle Weise sich den Eingang in den Berg zu eröffnen; er nahm ein Stein, klopfte an den Felsen, er sollte, meint' er, sich aufthun; er zog den schweren Geldsack hervor, klingelte mit den harten Thalern und rief so laut er konnte: „Geist des Gebirges, nimm hin, was Dein ist;" doch der Geist ließ sich weder hören noch sehen. Also mußte sich der ehrliche Schuldner entschließen, mit seinem Seckel wieder umzukehren. Sobald ihn das Weib und die Kinder von fern erblickten, eilte sie ihm freudevoll entgegen; er aber war mißmuthig und sehr bekümmert, daß er seine Zahlung nicht an die Behörde abliefern konnte, setzte sich zu den Seinen auf den Rasenrain und überlegte, was nun zu thun sei. Da kam ihm sein altes Wagestück wieder ein: „Ich will," sprach er, „den Geist bei seinem Ekelnamen rufen; wenn's ihn auch verdreußt, mag er mich bläuen und zausen wie er Lust hat, wenigstens hört er auf diesen Ruf gewiß; schrie darauf aus Herzenskraft: „Rübezahl! Rübezahl!" Das angstvolle Weib bat ihn zu schweigen, wollt' ihm den Mund zuhalten: er ließ sich nicht wehren und triebs immer ärger. Plötzlich drängte sich der jüngste Knabe an die Mutter an, schrie bänglich: „Ach, der schwarze Mann!" Getrost fragte Veit: „Wo?" — „Dort lauscht er hinter dem Baume hervor, und alle Kinder krochen in einen Haufen zusammen, bebten vor Furcht und schrieen jämmerlich. Der Vater blickte hin und sah nichts; es war Täuschung, nur ein

Digitized by Google

leerer Schatten; kurz, Rübezahl kam nicht zum Vorschein, und alles Rufen war umsonst.

Die Familienkaravane trat nun den Rückweg an, und Vater Veit ging ganz betrübt und schwermüthig auf der breiten Landstraße vor sich hin. Da erhob sich vom Walde her ein sanftes Rauschen in den Bäumen, die schlanken Birken neigten ihre Wipfel, das bewegliche Laub der Espen zitterte, das Brausen kam näher, und der Wind schüttelte die weit ausgestreckten Äste der Steineichen, trieb dürres Laub und Grashalmen vor sich her, kräuselte im Wege kleine Staubwolken empor, an welchem artigen Schauspiel die Kinder, die nicht mehr an Rübezahl dachten, sich belustigten und nach den Blättern haschten, womit der Wirbelwind spielte. Unter dem dürren Laube wurde auch ein Blatt Papier über den Weg gewehet, auf welches der kleine Geisterseher Jagd machte; doch wenn er darnach griff, hob es der Wind auf und führt' es weiter, daß er's nicht erlangen konnte. Drum warf er seinen Hut darnach, der's endlich bedeckte; weil's nun ein schöner weißer Bogen war, und der ökonomische Vater jede Kleinigkeit in seinem Haushalt zu nutzen pflegte, so brachte ihm der Knabe den Fund, um sich ein kleines Lob zu verdienen. Als dieser das zusammengerollte Papier aufschlug, um zu sehen was es wäre, fand er, daß es der Schuldbrief war, den er dem Berggeist ausgestellt hatte, von oben herein zerrissen und unten stand geschrieben: „Zu Dank bezahlt."

Wie das Veit innen ward, rührts ihn tief in der Seele, und er rief mit freudigem Entzücken: „Freue Dich, liebes Weib und Ihr Kinder allesammt, freuet Euch; er hat uns gesehen, hat unsern Dank gehört, unser guter Wohlthäter, der uns unsichtbar umschwebte, weiß, daß Veit ein ehrlicher Mann ist. Ich bin meiner Zusage quitt und ledig, nun laßt uns mit frohem Herzen heim kehren. Eltern und Kinder weinten noch viele Thränen der Freude und des Danks, bis sie wieder zu ihrem Fuhrwerk gelangten, und weil die Frau großes Verlangen trug ihre Freundschaft heimzusuchen, um durch ihren Wohlstand die filzigen Vettern zu beschämen, denn der

Digitized by Google

Bericht des Mannes hatte ihre Galle gegen die Knauser rege gemacht: so rollten sie frisch den Berg hinab, gelangten in der Abendstunde in die Dorfschaft und hielten bei dem nämlichen Bauerhof an, aus welchem Veit vor drei Jahren war heraus gestoßen werden. Er pochte diesmal ganz herzhaft an, und fragte nach dem Wirthe. Es kam ein unbekannter Mann zum Vorschein, der gar nicht zur Freundschaft gehörte; von diesem erfuhr Veit, daß die reichen Vettern ausgewirthschaftet hatten. Der eine war gestorben, der andere verdorben, der dritte davon gegangen, und ihre Stätte ward nicht mehr gefunden in der Gemeine. Veit übernachtete nebst seiner Rollwagengesellschaft bei dem gastfreien Hauswirth, der ihm und seinem Weibe das alles weitläuftiger erzählte, kehrte Tags darauf in seine Heimath und an seine Berufsgeschäfte zurück, nahm zu an Reichthum und Gütern, und blieb ein rechtlicher wohlbehaltener Mann sein Lebenlang. Musäus. (Aus den Legenden von Rübezahl).

28.

Der geleimte Teufel.

Zu der Zeit, als Herzog Casimir von Teschen (in den Jahren 1523–1528), das Herzogthum Troppau von dem König Ludwig zum lebenslänglichen Genusse inne hatte, lebte zu Troppau ein armer Fischer, Hanns der Kurze genannt, der sich und seine Familie, zu der sieben Kinder gehörten, zwar ehrlich, aber höchst kümmerlich nährte: denn manchen Tag war eher die Sonne, als das liebe Brod in seiner Hütte zu treffen.

Im Jahre 1524, als Theuerung im Lande herrschte, ward es noch schlimmer mit ihm. Nicht nur die allgemeine Theuerung drückte ihn, sondern eine schwere Krankheit brachte ihn und seine Familie in das größte Elend. Bisher war ihm wohl von manchem Bürger Hülfe gespendet worden; nun aber, als die Noth täglich zunahm und jeder kümmerlich für sich selbst sorgen mußte, blieb er verlassen, und wußte nicht, wie er der Seinigen Hunger stillen konnte.

Eines Abends, als Weib und Kinder noch aus waren, um eß-

Digitized by Google

bare Wurzeln zu ihrer Nahrung in den Wäldern zu ſammeln, ergriff ihn ſeine betrübte Lage ſo ſehr, daß er ſein Leben verwünſchte, und nachdem er wiederholt den Himmel um ſeinen plötzlichen Beiſtand vergeblich angefleht hatte, zuletzt, erbittert, ſogar den Fürſten der Hölle um Hilfe anrief. Nun kam ſeine Familie mit betrübten Geſichtern zurück; ſie hatten nur wenig gefunden; es reichte kaum hin, ihren Hunger auf einige Stunden zu befriedigen.

Die Nacht kam heran. Sein Weib und ſeine Kinder waren in feſten Schlaf verſunken; nur ihn ließ die Größe ſeines Kummers nicht entſchlummern. Da ward ſeine Stube plötzlich von einem falben Licht erhellt, und ein Mann ſtand vor ihm da, in deſſen grinzenden Geſichtszügen er bald denjenigen ahnte, den er in der Verzweiflung um Hülfe angerufen hatte. Er irrte ſich nicht. Es war der Satan. Zwei Hörner guckten durch das dichte Haar hervor.

„Höre," ſagte der Teufel zu dem zitternden Fiſcher, „Du haſt mich um Beiſtand gebeten. Er ſei Dir gewährt, und morgen ſchon iſt alle Noth aus Deinem Hauſe verbannt. Hier haſt Du Geld, es wird hinreichen, Dich und die Deinigen einige Wochen lang vor Mangel zu ſchützen. Noch mehr ſoll in der Folge Dir werden, doch nur unter einer Bedingung. Morgen, ſobald Du Dich geſund fühlen wirſt, mache Dich ohne Abſchied auf den Weg nach Sachſen. Was Du dort zu thun haſt, wird Dir von Leuten ſchon geſagt werden; was Du nach Hauſe zurückbringſt, wahre wohl vor Waſſer. So wie es durch dieſes zerſtört, ja, wenn es nur naß wird, wird mir Deine Seele auf immer." Nach dieſen Worten verſchwand das Ungethüm, und die nächtliche Dunkelheit hüllte die Stube wieder in ihren Schleier ein. Erſchöpft ſank nun auch Hanns in einen tiefen Schlaf.

Geſtärkt erwachte er. Anfänglich hielt er Alles für einen ſchweren Traum; doch als er ſich jetzt ganz geſund fühlte, und einen Beutel mit Geld neben ſich gewahrte, ſah er mit tiefer Reue ein, daß er mit Satan gehandelt habe. Mit dieſem, das wußte er, läßt ſich kein Scherz treiben. Er legte daher das Geld neben ſeine Gattin, und machte ſich, ohne ſie zu wecken, auf den Weg nach Sachſen.

Digitized by Google

So ging er nun fort, ohne Absicht oder Plan. Endlich erreichte er Sachsen. In Dresden und Torgau hörte er kein Wort, das er als einen Wink für sich hätte halten können. Endlich kam er nach Wittemberg. Bei der St. Ursulakirsche stand eine Menge Volkes versammelt. Neugierig drängte sich Hanns durch die Zuseher. Da sah er nun die Ursache des Zusammenlaufs. Auf Luther's wiederholte Ermahnung wurden eben die geschnitzten Heiligenbilder aus der Kirche geschafft, und dort spottend mit Aexten zerspalten. Die Reihe kam endlich an ein kleines Standbild, die heilige Juliane vorstellend, wie sie den Teufel an einer Kette hält. Auch diese nebst der Teufelsfigur wurde in kleine Stücke gespalten. Da sagte lachend Einer aus den Umstehenden: „Da mag nun ein Papist kommen und den armen Teufel holen, damit er ihn zu Hause wieder zusammen leime.“ — Das bezog der arme Fischer auf sich. Er fand auch Gelegenheit, sich, als die Menge sich wieder zerstreut hatte, der Trümmer der Teufelsfigur zu bemächtigen, worauf er sofort nach Hause zurückeilte.

Indessen hatte sich seine Familie von der Bestürzung, in die sie das plötzliche Verschwinden des Hausvaters gesetzt hatte, wieder erholt. Die früheren Wohlthäter der Familie waren an demselben Tage wieder daheim gekommen, und hatten die Zurückgelassenen nicht nur durch Geschenke an Lebensmitteln, sondern auch noch durch die Nachricht erfreut, man habe den Fischer am frühen Morgen, gleich als wäre er gesund, über den Ring gehen sehen; man glaubte daher auch, er habe plötzlich ein einträgliches Geschäft übernommen, und daher rührte auch das zurückgelassene Geld. Kurz der Fischer traf seine Familie in den besten Umständen, froh und gesund, wieder an.

Alles fragte ihn nun, warum er so schnell verschwunden? woher das viele Geld? — „Ein fremder Kaufmann,“ entgegnete er, „hat mir ein wichtiges Kleinod zu retten aufgetragen. Die Reise hat mich gesund gemacht; der glückliche Erfolg derselben wird mir Vortheile bringen. Daher meine schnelle Abreise, meine Gesundheit, das Geld.“

Man fragte nicht weiter. Die nächste Nacht brachte Hanns da-

Digitized by Google

mit zu, die Fragmente des Teufels zusammen zu leimen. Einsam stand er beim Heerde. Die Flamme, an der er den Leim kochte, zeigte sonderbare verzerrte Gestalten, die entschwanden und wieder neuen Platz machten. Er leimte endlich die Figur zusammen. Da bebte der Boden unter seinen Füßen. Die Fenster klirrten, wild prasselte die Flamme; außen rollte der Donner. Der Gluth entstieg nun ein dichter Rauch, der sich zu seinen Füßen herabsenkte. Immer dichter und dichter ward er, in Wirbel sich kreisend; endlich stand vor ihm —Satanas.

„Du hast Deine Sache gut gemacht," sprach er zu dem bebenden Fischer: „geleimt ist meine Bildniß. Trage es immer bei Dir, lasse es aber nicht naß werden. Welche Summe Du nur wünschest, werden sich dann, wenn Du mein Bildniß küssest, in Deiner Tasche finden. Doch wie es naß wird und dadurch ein Glied von dem Bildniß getrennt wird, ist Deine Seele mein Eigenthum."

Er verschwand. Der Fischer schloß die geleimte Figur sorgsam in eine Kiste, in der mehrere Jahre hindurch nichts verschlossen gewesen sein mochte. Das Knarren des Schlüssels weckte die schlummernde Gattin. Sie sah ihn die Kiste verspeeren, und neugierig eilte sie herbei, das zu sehen, was ihr Mann so sorgsam aufbewahrt habe. Lange suchte Hanns ihrer Neugierde auszuweichen; endlich, als er sah, daß dies vergebens sei, erzählte er ihr, was er hier verwahre, wäre das Kleinod, das er habe für jenen fremden Handelsherrn sichern müssen; es sei zwar scheußlich, doch ein Kunststück seiner Art. Noch neugieriger gemacht, bestand sie darauf, es zu sehen. Hanns öffnete ihr endlich die Kiste, und zeigte ihr den geleimten Teufel. Entsetzt fuhr sie zurück. „Ach!" seufzte sie, „lieber hätte ich den Hungertod in Ehren gewählt, als durch solch ein häßlich Geschäft mein Leben gefristet. Du warst nicht Vater, als Du zum Wohle Deiner Kinder um das Bildniß des bösen Feindes Dich bemühtest."

Weinend sank sie auf ihr Lager zurück. Wie ein Echo tönten ihre Worte in seinem Ohre immer nach. Er sah sich bei aller Aussicht

Digitized by Google

auf Reichthum nicht glücklich. Seufzend kehrte er ſich auf ſeinem Lager um. Da drückte ihn etwas hartes in die Seite. Er griff darnach; es war der geleimte Teufel. Er ſperrte ihn nochmals in den Schrank und fand ihn wieder bei ſich. Er wiederholte es mehrere Male, aber immer fühlte er die geleimte Figur wieder bei ſich. Er ſah nun endlich ein, daß er ſie immer bei ſich tragen müſſe. Zahlloſe Thränen der Reue fruchteten nichts. Immer blieb der geleimte Teufel bei ihm.

Inzwiſchen war der Morgen herangebrochen. Das Geld war alle. Die Kinder verlangten Brod. — Da ſah ſich Hanns genöthigt, auf der Seite heimlich die Figur zu küſſen. Schwer fühlte er ſeine Taſche. Er griff hinein. Gold ohne Maß.

Der Anblick des Goldes hat etwas Eigenes. Der Menſch, läge er am Rande des Grabes, dreht gern noch einmal die Augen zu dieſem allgemein verehrten Metalle. Auch Hedwig, Hannſens Gattin vergaß über dem Anblick deſſelben die Art, wie es erworben worden. Die Familie lebte nun wohlauf, in Freuden; ſo gut iſt ein beſchwertes Gewiſſen zuletzt.

Peinlich ward es dem des Waſſers ſo gewöhnten Fiſcher, ſich des Berufsgeſchäftes zu entſchlagen, kaum wagte er es, das Haus zu verlaſſen, aus Furcht, ein Regen dürfte ihn durchnäſſen. Die plötzliche Wohlhabenheit, über die er nur falſche Kunde geben konnte, entfernte von ihm die Herzen ſeiner Freunde. Sie muthmaßten in ihm einen verſchmitzten Dieb und hörten auf, ihn durch ihre Beſuche zu zerſtreuen.

Um dieſe Zeit geſchah es, daß dem Herzog ein goldener Becher von ungemeinem Werthe entwendet worden war. Lange forſchte man vergebens nach dem Thäter. Der Argwohn blieb endlich auf dem Fiſcher haften. Man zog ihn ein. Das Gold in ſeiner Taſche ſchien ein unwiderlegſamer Beweis. Die Schmerzen der Tortur erzwangen ihm das falſche Geſtändniß, er ſei der Thäter. Sofort ward er zum Rade verurtheilt und ihm zur Todesvorbereitung ein Mönch aus dem Jägerndorfer Minoritenkloſter beigegeben. Franziskus, ſo hieß dieſer,

Digitized by Google

ſtand dazumal im Rufe der Heiligkeit. Auch Hanns hatte davon gehört; daher entdeckte er ihm den Abend vor dem, zu ſeiner Hinrichtung beſtimmten Tage reumüthig alles ohne Rückhalt, um ſo mehr, da ein ſehr regneriſches Wetter eingefallen war, und Hanns befürchten mußte, ſelbſt während ſeiner Hinrichtung durchnäßt zu werden.

Lange wiegte der Mönch bedenklich das Haupt. Endlich wußte er Rath. Er brachte es bei dem Herzoge dahin, daß Hanns noch einmal gefoltert, und zwar, nach der gewöhnlichen böhmiſchen Tortur, mit Fackeln gebrannt werden ſollte. Nackend wurde Hanns ausgezogen, aber die Teufelsfigur blieb allen Bemühungen zum Trotze auf ſeiner linken Seite haften. Die Schergen hielten nun die Fackeln daran; viel litt der arme Fiſcher, aber auch das Bild ward allgemach von der Flamme verzehrt. Kaum war dies geſchehen, als ein Kämmerling hereinſtürzte und mit der Marter einzuhalten und den Bezüchtigten frei zu laſſen befahl, weil ſich der vermißte Becher bereits wieder gefunden habe. Halbtodt ward nun Hanns in ſeine Wohnung zurückgebracht, wo, zwiſchen Freude und Leid getheilt, ſeine Familie ihn empfing.

Er ward geheilt. Das Teufelsbild ließ ſich fürder nicht mehr ſpüren, und die lang entbehrte Gewiſſensruhe kehrte wieder in Hannſens reuevolles Innere zurück. Auch ſeine Geſundheit wurde feſter als ſie es früher geweſen war. Seine Umſtände beſſerten ſich und er ſtarb erſt nach vielen Jahren, als er ſchon ſeine ganze Familie wohl verſorgt wußte.

In der St. Johanniskirche war ehedem ein Grabſtein zu ſehen, auf welchem ein Mann war, der in der einen Hand einen Fiſch, in der andern eine Fackel hielt. Dieſer ſoll die Ruheſtätte dieſes Fiſchers bezeichnet haben.

Hormayr.

29.

Des Kaiſers neue Kleider.

Vor vielen Jahren lebte ein Kaiſer, der ſo entſetzlich viel auf

neue Kleider hielt, daß er all sein Geld hingab, um nur immer recht geputzt erscheinen zu können. Er machte sich Nichts aus seinen Soldaten, kümmerte sich wenig um's Theater, und ging nur dahin, oder fuhr spazieren, um seine neuen Kleider zur Schau zu tragen. Für jede Stunde des Tages hatte er einen eigenen Anzug, und wenn man sonst von einem König oder Kaiser sagt: er ist im Rathe, so mußte man hier sagen: der Kaiser ist in der Garderobe.

In der großen Stadt, die seine Residenz war, ging es lustig her: alle Tage kamen Fremde an den Hof. Eines Tages erschienen auch zwei Betrüger, die sich Kunstweber nannten und bekannt machten, daß sie die künstlichsten Stoffe zu weben verstünden, in denen nicht nur die Farben und Muster von herrlicher Schönheit seien, sondern die daraus gefertigten Kleider besäßen die wunderbare Eigenschaft, daß sie Jedem unsichtbar blieben, der untauglich in seinem Amte oder überhaupt einfältig wäre.

Das müssen herrliche Kleider sein! dachte der Kaiser. Wenn ich ein solches Kleid hätte, so könnte ich gleich erfahren, wer seinem Amte nicht gewachsen wäre, und die klugen und einfältigen Leute könnte ich auch gleich unterscheiden! Fürwahr, einen solchen Stoff muß ich haben! Und er ließ den beiden sogenannten Künstlern große Summen auszahlen, damit sie gleich an die Arbeit gehen könnten. Diese schlugen zwei Webstühle auf und stellten sich, als wenn sie emsig arbeiteten; aber sie hatten nichts eingeschlagen. Sie verlangten die feinste Seide und das beste Gold, steckten aber Beides in die eigene Tasche, und arbeiteten an den leeren Webstühlen bis spät in die Nacht.

Ich möchte doch wissen, wie weit die beiden Künstler mit meinem Stoffe gekommen sind! sagte der Kaiser nach einiger Zeit zu sich selbst. Aber als er bedachte, daß ein Einfältiger, oder wer seinem Amte nicht gewachsen, das Gewebe nicht sehen könnte, ward er verlegen. Freilich glaubte er, daß er für sich Nichts zu fürchten hätte; doch wollte er lieber einen Andern hinschicken, um ihm Nachrichten von den Männern zu bringen, ehe er selbst sehe, wie es mit der Ar-

Digitized by Google

heit ſtehe. Alle Bewohner der Stadt hatten von der wunderbaren Eigenſchaft gehört, die dieſer Stoff beſitzen ſollte, und alle waren begierig, an ihm die Klugheit oder Unwiſſenheit ihres Nachbarn zu erproben.

Ich will meinen alten, ehrlichen Miniſter hinſchicken, ſagte endlich der Kaiſer nach langem Überlegen: er wird am beſten ſehen, wie der Stoff ausſieht, denn er hat Verſtand, und Niemand paßt beſſer für ſein Amt, als er.

Der alte Miniſter ging in den Saal, wo die beiden Betrüger aus allen Kräften an ihren Webſtühlen arbeiteten. Mein Gott, dachte der alte Mann, indem er die Augen weit aufmachte, ich kann ja nicht das Geringſte auf den Webſtühlen ſehen! Doch ließ er dieſe Gedanken nicht laut werden. Die Betrüger baten ihn ſehr höflich, gefälligſt näher an die Stühle heranzutreten, und fragten ihn, ob ihm die Deſſeins gefielen, ob die Farben nicht ſehr ſchön wären, und zeigten dabei auf den leeren Raum. Der arme alte Miniſter ſah und ſah, und konnte doch auf dem Webſtuhle Nichts ſehen, denn es war Nichts da. — Lieber Gott, dachte er bei ſich, ſollte ich wirklich ein Einfaltspinſel ſein? Das hätte ich nicht geglaubt, und das darf auch kein Menſch wiſſen. Sollte ich meinem Amte nicht gewachſen ſein? —Nein, um aller Welt willen kann ich doch nicht ſagen, ich hätte den Stoff nicht geſehen! — Nun, Herr Miniſter, ſagte der eine von den Betrügern, indem er eifrig fortarbeitete, Sie ſagen nicht, wie Ihnen das Gewebe gefällt?

O, die Arbeit iſt vortrefflich! erwiederte der alte Herr, indem er den Aufſchlagbaum durch die Brille beſah. Dieſes Muſter, dieſe Farben — ja, ich werde dem Kaiſer ungeſäumt berichten, daß ich Beides ſehr ſchön gefunden habe. — Das wird uns ſehr angenehm ſein! ſagten die Betrüger, und beſchrieben dann die verſchiedenen Farben und Muſter, woraus das Gewebe beſtünde. Der Miniſter hörte aufmerkſam zu, um dem Kaiſer ihre Worte wiederſagen zu können. Darauf begehrten die beiden Männer noch mehr Gold und Seide, um das Gewebe völlig fertigen zu können, ſteckten aber Alles,

Digitized by Google

was ihnen gegeben wurde, wieder in ihren eigenen Beutel, und arbeiteten, wie bisher, eifrig an den leeren Webstühlen.

Nach einiger Zeit sandte der Kaiser einen andern Beamten hin, um zu sehen, wie es mit dem Gewebe stehe. Diesem Herrn ging es aber, wie dem alten Minister; er starrte die Webstühle an, besah sie verwundert von allen Seiten, ohne Etwas gewahr werden zu können, weil eben Nichts darauf war. Finden Sie das Gewebe nicht schön, wie der Herr Minister? fragten die Betrüger den neuen Abgeordneten des Kaisers, während sie eifrig fortarbeiteten, und von den Farben und Mustern sprachen, wie früher. — Dumm bin ich doch nicht, dachte der Abgesandte. Es muß also mein fettes Amt sein, zu dem ich nicht tauge. Das wäre komisch; doch darf es Niemand merken. Und so rühmte er den Stoff, den er nicht sah, und bezeugte den Betrügern seine Freude, das schöne Gewebe gesehen zu haben; pries auch dem Kaiser den herrlichen Anblick, den er gehabt.

Jetzt wollte auch der Kaiser das Gewebe sehen, und ging in Begleitung eines erlesenen Gefolges von Hofbeamten, unter denen jene guten Leute auch waren, zu den Webmeistern, die bei der Kunde von des Kaisers Besuch auf das eifrigste in ihrer Arbeit fortfuhren. „Ist die Arbeit nicht wundervoll?“ riefen jene Kronbeamten. „Belieben Eure Majestät die köstlichen Desseins, die herrlichen Farben zu betrachten!“ Dabei zeigten sie auf den leeren Rahmen, da sie überzeugt waren, die Andern könnten das feine Gewebe sehen.

„Was ist das?“ sprach der Kaiser bei sich: „Ich sehe Nichts! Das ist entsetzlich! Bin ich einfältig oder tauge ich nicht zum Kaiser?“ — Aber laut lobte er den bezaubernden Stoff, und beschaute gnädig lächelnd die leeren Webstühle. Er konnte ja nicht eingestehen, Das nicht zu sehen, über dessen Anblick seine Hofleute außer sich vor Entzücken geriethen. Auch das übrige Gefolge konnte ungeachtet aller Anstrengung Nichts sehen, aber sie stimmten dennoch laut in das Lob ihres Herrn ein, und riethen dem Kaiser, sich aus dem herrlichen Stoff die Festkleider zu der bevorstehenden

Digitized by Google

Prozeſſion fertigen zu laſſen. Der Kaiſer gab hierzu den Befehl, verlieh den beiden Künſtlern einen Orden, und ernannte ſie zu ſeinen Hofwebern.

Die Nacht vor dem Tage, an welchem die Prozeſſion ſein ſollte, blieben die beiden Künſtler auf, und arbeiteten beim Glanze von ſechzehn Lichtern an dem neuen Anzuge des Kaiſers, wie Jeder ſehen konnte, ſtellten ſich dann, als ob ſie das Gewebe abnähmen, ſchnitten in der Luft hin und her, und nähten mit Nähnadeln ohne Fäden. Endlich ſprangen ſie auf und riefen: Nun ſind die neuen Kleider unſeres Kaiſers fertig.

Der Kaiſer erſchien mit ſeinem ganzen Hofſtaate, und die beiden Betrüger zeigten ihm, Stück für Stück, die Beinkleider, das Oberkleid, und den Mantel, indem ſie die Hände hoch in die Höhe hoben. Der Anzug iſt ſo leicht, wie ein Spinnengewebe; man ſollte glauben, man hätte gar Nichts an. Aber das iſt eben die Tugend dieſes feinen Zeugs!“ ſo riefen ſie, und Alle ſtimmten ihnen bei und wunderten ſich über die Pracht. Der Kaiſer ließ ſich nun entkleiden, und die Betrüger legten ihm die unſichtbaren Kleider an, während er ſich von allen Seiten im Spiegel betrachtete. Alle Anweſenden rühmten die Herrlichkeit ſeines Anzuges, und der Zug ſetzte ſich in Bewegung.

Auch in der Stadt war man begierig, das Wundergewebe zu ſehen, und als der Kaiſer vorüberſchritt, rief alles Volk aus Fenſtern, Balkonen, und auf der Straße: „Welch herrlicher Mantel! welch koſtbare Schleppe! wie hübſch ſitzt das Oberkleid!“ Denn Niemand wollte eingeſtehen, daß er einfältig ſei. Nur ein kleines Kind rief: „Aber der Kaiſer hat ja gar Nichts an!“ Man lachte Anfangs über die Einfalt des Kindes, aber bald fand doch die Menge, daß es nicht Unrecht haben könnte, und ſchrie daſſelbe ihm nach. Der Kaiſer aber und ſein Hofſtaat meinten, ſie dürften nicht zeigen, daß ſie ſich hätten betrügen laſſen, und ſchritten ernſthaft weiter, und die Kammerherren trugen die unſichtbare Schleppe

Digitized by Google

vor wie nach mit ſorgſamen Händen, obgleich ſie Nichts darin hatten. Aus den Kindermärchen von Anderſen.

30.

Das Wiſperthal.

Hinter Lorch liegt ein wildes einſames Thal, mit einigen armen Hütten. Lange war es unbewohnt, denn Viele, die es betreten hatten, wurden auf mancherlei Weiſe geneckt und geängſtigt, und einige kamen auch gar nicht wieder zum Vorſchein. Vor mehreren Jahrhunderten begab ſich's, daß drei kecke junge Geſellen in der Rheingegend Inſtreiften. Es waren Söhne reicher Kaufherren aus Nürnberg. In der Herberge zu Lorch hörten ſie von dem wunderlichen Thale, und faßten alsbald den Entſchluß, daſſelbe zu beſuchen. Muthig arbeiteten ſie ſich durch die Wildniß, und gelangten, nach einer halben Stunde, zu einer ungeheuern Felſenmaſſe, welche faſt die Geſtalt eines Schloſſes hatte. Auch waren oben ſchmale, ſpitz zulaufende Fenſter eingehauen, wie die Fenſter eines Doms. Aus einem der Fenſter ſchauten, neben und übereinander, drei wunderſchöne weibliche Köpfe. Sie riefen den Jünglingen ein wiederholtes Bſt zu, und dieſe ſagten untereinander: „das ſieht nicht ſo grauſig aus, wie man uns geſagt hat. Die ſchönen Jungfrauen mögen wohl Langeweile haben, wir wollen hinauf und ihnen die Zeit verkürzen. Der Fels hatte zur Seite eine ſchmale Thür. Die drei Geſellen gingen hinein, und kamen durch einen langen dunkeln Gang an eine Treppe. Dieſe führte in eine geräumige Vorhalle. Aber die Finſterniß war hier ſo groß, daß man die Hand vor den Augen nicht ſehen konnte. Nach langem Herumtappen gerieth einer der Wanderer an eine Thüre und öffnete ſie. — Ein Glanz von tauſend Kerzen flimmerte ihnen entgegen, und blendete ihr Geſicht. Sie befanden ſich am Eingang einen weiten Halle, deren Wände von oben bis unten mit großen Spiegeln bedeckt waren. Zwiſchen den Spiegel waren unzählige Leuchter mit brennenden Kerzen. „Seid uns

willkommen," riefen die drei Jungfrauen, und reichten ihnen die Hände entgegen, aber die Gesellen befanden sich in großer Verlegenheit, denn statt der drei sahen sie mehr als hundert schöne Mädchengestalten; aus jedem Spiegel schauten welche hervor, und boten den Fremden die Hände zum Gruß, und lachten ob ihrer Verdutztheit. Jetzt öffnete sich, in einer Nische der Halle, eine Spiegelthüre, und ein hochgestalteter Greis trat heraus, in schwarzem Gewand, und mit kreideweißem Bart. Er ging auf die Jünglinge zu, und sagte: „Ihr seid wohl gekommen, meine Töchter zu freien. Ich will nicht knickern, denn ich bin kein Kaufherr, und einem jeden von Euch tausend Pfund Goldes zur Aussteuer geben." — Da lachten die Mädchen noch mehr, und die jungen Leute wußten nicht, was sie denken oder sagen sollten. — „Nun, so nehme sich ein jeder die Seinige," rief endlich der Alte mit donnernder Stimme. Zitternd ging jeder der Jünglinge auf eines der Mädchen zu, und indem er ihr die Hand zu geben meinte, berührte er einen Spiegel. Da fing auch der Greis zu lachen an, und sagte: „Ich will's Euch bequemer machen." Er führte jetzt einem jeden eine der Jungfrauen zu, und wie unheimlich es auch den Gesellen um's Herz sein mochte, so siegte doch der Zauber der Schönheit über die Furcht, und sie entbrannten alle drei in verderblicher Glut zu den Töchtern des Alten. — „Ich erlaube Euch, Eure Bräute zu küssen," sagte dieser. Sie ließen sich das nicht zwei mal sagen, aber die Küsse bethörten ihnen Herz und Sinne noch mehr. „Jetzt müßt Ihr aber auch eine Probe Eurer Liebe geben," fing der Greis wieder an. „Meine Töchter haben seit gestern Abend ihre drei Schoosthiere verloren; das eine ist ein Staar, das andere ein Rabe, das dritte eine Elster. Wahrscheinlich sitzen sie draußen im Walde. Ihr mögt sie daran kennen, daß der Staar ein Räthsel weiß, der Rabe ein Liedchen, die Elster aber die Geschichte ihrer Großmuttet erzählt, sobald sie darum gefragt wird. — Geht nun, Ihr wackre Freier, und holt die lieben Thierchen, die fromm sind, und sich gern fangen lassen."

Die drei Gesellen thaten nach den Worten des Greises. Ohnge-

Digitized by Google

fähr eine Viertelstunde von der Felsenburg fanden sie die drei Vögel neben einander auf dem Ast einer abgestorbenen Eiche sitzen. — „Staarmatz, sag' uns dein Räthsel," rief einer der Gesellen. — Der Staar flog herab, ihm auf die Schulter, und sagte:

Sprich, was sitzt Dir im Gesicht,
Und Du siehst's im Spiegel nicht?

„Rabe, Rabe, sing dein Liedlein," rief der zweite. — Der Rabe sang, mit etwas heiserm Ton:

Einst in Schlaraffenland zogen
Drei Pfaffen auf einem Gaul;
Da kamen die Vögel geflogen,
Gebraten jedem ins Maul;
Doch keiner kam in ein Maul hinein,
Die Vögel waren groß, die Mäuler klein

Gar hungrig kehren die Pfaffen
Wieder um ins Vaterland,
Und schwören: bei den Schlaraffen
Sei doch kein Funken Verstand,
Sonst müßten die gebratenen Vögel klein,
Die Mäuler aber viel größer sein.

Kaum hatte der Vogel sein Liedlein vollendet, als er gleichfalls vom Baum herab flatterte, und sich dem zweiten Gesellen auf den Kopf setzte. „Elster, Elster, erzähl mir die Geschichte von Deiner Großmutter," rief jetzt der dritte. — Die Elster warf sich in die Brust, und erzählte: „Meine Großmutter war eine Elster, und legte Eier, und daraus wurden wieder Elstern, und wenn sie nicht gestorben wäre, so lebte sie noch." — Mit diesen Worten schlug sie ihre Fittige, und flog dem dritten Jüngling auf die Hand.

Die jungen Kaufherren waren nicht wenig erfreut; die Probe so leicht bestanden zu haben, und sie eilten Hals über Kopf der Felsenburg zu, welche sie auch mit einbrechender Nacht erreichten. Als sie aber in die Halle traten, war nichts mehr von der Pracht der Spiegelwände zu sehen, und eben so wenig von den schönen Jungfrauen. Die grauen Wände und Pfeiler des weiten Gewölbes hatten

Digitized by Google

keine Bekleidung, und in drei Nischen standen drei Tische mit Wein und Speisen besetzt. Drei uralte, zahnlose Mütterchen wackelten den Jünglingen entgegen, und reichten ihnen die welken Hände zum Gruß. „Ach, unsere lieben Freier, krähten sie, wie aus einem Munde, und umarmten die betroffenen Jünglinge so herzlich, daß es diese kalt und warm überlief. Nun fingen die Mütterchen durch einander zu schnattern und zu klappern an, der Staar sagte seine Räthsel her, der Rabe sang sein Liedlein, und die Elster erzählte die Geschichte von ihrer Großmutter. — Kurz es war ein Gequick und Gepiep, daß Niemand ein Wörtlein verstehen mochte. Jedes Mütterlein ergriff jetzt seinen Auserwählten beim Arm, und führte ihn an einen der drei Tische, und sprach von den goldenen Tagen, die sie mit einander verleben wollten auf der Felsenburg. Auch die drei Vögel sangen und schwatzten in einem fort. Die Gesellen fühlten weder Hunger noch Durst, doch ließ sich jeder einen Becher köstlichen Weins aufnöthigen, und kaum hatten sie den geleert, als ein tiefer Schlaf sich ihrer bemächtigte.

Die Sonne stand bereits hoch am Himmel, als sie erwachten. Sie lagen im dichten Gestrüpp, am Fuß einer wild zerrissenen Felsenwand, und hatten Mühe, auf die Beine zu kommen, um sich ins Freie zu arbeiten. Voll Schaam und Ärger nahmen sie den Weg durch das Thal zurück, aber von allen Seiten tönte aus den Bäumen das verwünschte Bst, Bst, herab, und es kam ihnen vor, als ob aus jedem Wipfel der Kopf eines alten Mütterchens ihnen zugrinze. Am Ausgange aus dem Thal in die Ebene saßen die drei Vögel auf einer alten Ulme, und der Rabe sang sein Lied, und der Staar sagte sein Räthsel, und die Elster erzählte ihre Geschichte. Einer der Gesellen der nun wieder keck wurde, weil er freies Feld und Menschen vor sich sah, fragte einen Bauersmann, der eben vorüberging: „Guter Freund, kannst Du uns wohl sagen, was diese verwünschten Vögel eigentlich meinen?“—„Wenn Ihr mir's nicht übel nehmen wollt,“ antwortete der Bauer, „so deut' ich Euch den Scherz. Das Räthsel des Staars geht auf eine Nase, wie sie wohl mancher schon bekom-

Digitized by Google

men hat, die aber, zum Glück, Niemand ſehen kann. Der Rabe mit ſeinem Lied will ſagen, man ſoll die gebratenen Vögel lieber mit der Hand fangen, als mit dem Maul, und die Elſter erzählt eine Geſchichte, die Eure Enkel vielleicht auch einmal von Euch erzählen werden." — Die drei Geſellen ſahen ſich einander faſt etwas einfältig an, und vermaßen ſich hoch und theuer, nie wieder auf ein Wſt zu hören, auch wenn es aus dem ſchönſten Munde kommen ſollte.

A. Schreiber.

31.

Die Geſchichte von Kalif Storch.

Der Kalif Chaſid zu Bagdad ſaß einmal an einem ſchönen Nachmittag behaglich auf ſeinem Sopha; er hatte ein wenig geſchlafen, denn es war ein heißer Tag, und ſah nun nach ſeinem Schläfchen recht heiter aus. Er rauchte aus einer langen Pfeife von Roſenholz, trank hie und da ein wenig Kaffee, den ihm ein Sklave einſchenkte, und ſtrich ſich allemal vergnügt den Bart, wenn es ihm geſchmeckt hatte. Kurz, man ſah dem Kalifen an, daß es ihm recht wohl war. Um dieſe Stunde konnte man gar gut mit ihm reden, weil er da immer recht mild und leutſelig war, deßwegen beſuchte ihn auch ſein Großvezier Manſor alle Tage um dieſe Zeit. An dieſem Nachmittag nun kam er auch, ſah aber ſehr nachdenklich aus, ganz gegen ſeine Gewohnheit. Der Kalif that die Pfeife ein wenig aus dem Mund und ſprach: „Warum machſt Du ein ſo nachdenkliches Geſicht, Großvezier?"

Der Großvezier ſchlug ſeine Arme über die Bruſt, verneigte ſich vor ſeinem Herrn und antwortete: „Herr! ob ich ein nachdenkliches Geſicht mache, weiß ich nicht, aber da unten am Schloß ſteht ein Krämer, der hat ſo ſchöne Sachen, daß es mich ärgert, nicht viel überflüſſiges Geld zu haben."

Der Kalif, der ſeinem Großvezier ſchon lange gerne eine Freude gemacht hätte, ſchickte ſeinen ſchwarzen Sklaven hinunter, um den Krämer heraufzuholen. Bald kam der Sklave mit dem Krämer zu-

Digitized by Google

rück. Dieser war ein kleiner dicker Mann, schwarzbraun im Gesicht und in zerlumptem Anzug. Er trug einen Kasten, in welchem er allerhand Waaren hatte, Perlen und Ringe, reichbeschlagene Pistolen, Becher und Kämme. Der Kalif und sein Vezier musterten alles durch, und der Kalif kaufte endlich für sich und Mansor schöne Pistolen, für die Frau des Veziers aber einen Kamm. Als der Krämer seinen Kasten schon wieder zu machen wollte, sah der Kalif eine kleine Schublade, und fragte, ob da auch noch Waaren seien. Der Krämer zog darauf die Schublade heraus und zeigte darin eine Dose mit schwärzlichem Pulver und ein Papier mit sonderbarer Schrift, die weder der Kalif noch Mansor lesen konnten. „Ich bekam einmal diese zwei Stücke von einem Kaufmann, der sie in Mecca auf der Straße fand," sagte der Krämer, „ich weiß nicht, was sie enthalten; Euch stehen sie um geringen Preis zu Dienst; ich kann doch nichts damit anfangen." Der Kalif, der in seiner Bibliothek gern alte Manuscripte hatte, wenn er sie auch nicht lesen konnte, kaufte Schrift und Dose und entließ den Krämer. Der Kalif aber dachte, er möchte gern wissen, was die Schrift enthalte, und fragte den Vezier, ob er keinen kenne, der es entziffern könnte. „Gnädigster Herr und Gebieter," antwortete dieser, „an der großen Moschee wohnt ein Mann, er heißt Selim der Gelehrte, der versteht alle Sprachen; laß ihn kommen, vielleicht kennt er diese geheimnißvollen Züge."

Der gelehrte Selim war bald herbeigeholt. „Selim," sprach zu ihm der Kalif, „Selim, man sagt, Du seist sehr gelehrt; guck einmal ein wenig in diese Schrift, ob Du sie lesen kannst; kannst Du sie lesen, so bekommst Du ein neues Festkleid von mir, kannst Du es nicht, so bekommst Du zwölf Backenstreiche, und fünf und zwanzig auf die Fußsohlen, weil man Dich dann umsonst Selim den Gelehrten nennt." Selim verneigte sich und sprach: „Dein Wille geschehe, o Herr!" Lange betrachtete er die Schrift, plötzlich aber rief er aus: „Das ist lateinisch, o Herr, oder ich laß mich hängen." — „Sag' was drin steht," befahl der Kalif, „wenn es lateinisch ist." Selim fing an zu übersetzen: „Mensch, der Du dieses findest, preise Allah für seine

„Gnade. Wer von dieſem Pulver in dieſer Doſe ſchnupft und dazu „ſpricht: Mutabor, der kann ſich in jedes Thier verwandeln, und „verſteht auch die Sprache der Thiere. Will er wieder in ſeine „menſchliche Geſtalt zurückkehren, ſo neige er ſich dreimal gen Oſten „und ſpreche jenes Wort. Aber hüte Dich, wenn Du verwandelt „biſt, daß Du nicht lacheſt, ſonſt verſchwindet das Zauberwort gänzlich „aus Deinem Gedächtniß und Du bleibſt ein Thier."

Als Selim, der Gelehrte, alſo geleſen hatte, war der Kalif über die Maßen vergnügt. Er ließ den Gelehrten ſchwören, Niemand etwas von dem Geheimniß zu ſagen, ſchenkte ihm ein ſchönes Kleid und entließ ihn. Zu ſeinem Großvezier aber ſagte er: „Das heiß ich gut einkaufen, Manſor! Wie freue ich mich, daß ich ein Thier bin! Morgen früh kommſt Du zu mir. Wir gehen dann mit einander auf's Feld, ſchnupfen etwas weniges aus meiner Doſe und belauſchen dann, was in der Luft und im Waſſer, im Wald und Feld geſprochen wird!"

Kaum hatte am andern Morgen der Kalif Chaſid gefrühſtückt und ſich angekleidet, als ſchon der Großvezier erſchien, ihn, wie er befohlen, auf dem Spaziergange zu begleiten. Der Kalif ſteckte die Doſe mit dem Zauberpulver in den Gürtel, und nachdem er ſeinem Gefolge befohlen, zurückzubleiben, machte er ſich mit dem Großvezier ganz allein auf den Weg. Sie gingen zuerſt durch die weiten Gärten des Kalifen, ſpähten aber vergebens nach etwas Lebendigem, um ihr Kunſtſtück zu probiren. Der Vezier ſchlug endlich vor, weiter hinaus an einen Teich zu gehen, wo er ſchon oft viele Thiere, namentlich Störche, geſehen habe, die durch ihr gravitätiſches Weſen und ihr Geklapper immer ſeine Aufmerkſamkeit erregt hatten.

Der Kalif billigte den Vorſchlag ſeines Veziers, und ging mit ihm dem Teich zu. Als ſie dort angekommen waren, ſahen ſie einen Storch ernſthaft auf und abgehen, Fröſche ſuchend und hie und da etwas vor ſich hinklappernd. Zugleich ſahen ſie auch weit oben in der Luft einen andern Storch dieſer Gegend zuſchweben.

„Ich wette meinen Bart, gnädigſter Herr," ſagte der Großvezier,

Digitized by Google

„diese zwei Langfüßler führen jetzt ein schönes Gespräch mit einander. Wie wäre es, wenn wir Störche würden?“

„Wohl gesprochen!“ antwortete der Kalif, „aber vorher wollen wir noch einmal betrachten, wie man wieder Mensch wird. — Richtig! dreimal gegen Osten geneigt und Mutabor gesagt, so bin ich wieder Kalif und Du Vezier. Aber nur ums Himmelswillen nicht gelacht, sonst sind wir verloren!“

Während der Kalif also sprach, sah er den andern Storch über ihrem Haupte schweben und langsam sich zur Erde lassen. Schnell zog er die Dose aus dem Gürtel, nahm eine gute Prise, bot sie dem Großvezier dar, der gleichfalls schnupfte, und beide riefen: „Mutabor!“

Da schrumpften ihre Beine ein, und wurden dünn und roth, die schönen gelben Pantoffeln des Kalifen und seine Beinkleider wurden unförmliche Storchfüße, die Armen wurden zu Flügeln, der Hals fuhr aus den Achseln und wurde eine Elle lang, der Bart war verschwunden, und den Körper bedeckten weiche Federn.

„Ihr habt einen hübschen Schnabel, Herr Großvezier;“ sprach nach langem Erstaunen der Kalif. „Beim Bart des Propheten, so etwas hab' ich in meinem Leben nicht gesehen.“

„Danke unterthänigst,“ erwiederte der Großvezier, indem er sich bückte; „aber wenn ich es wagen darf, möchte ich behaupten, Eure Hoheit sehen als Storch beinahe noch hübscher aus, denn als Kalif. Aber kommt, wenn es Euch gefällig ist, daß wir unsere Kameraden dort belauschen und erfahren, ob wir wirklich storchisch können?“

Indem war der andere Storch auf der Erde angekommen. Er putzte sich mit dem Schnabel seine Füße, legte seine Federn zurecht und ging auf den ersten Storch zu. Die beiden neuen Störche aber beeilten sich, in ihre Nähe zu kommen, und vernahmen zu ihrem Erstaunen folgendes Gespräch:

„Guten Morgen, Frau Langbein, so früh schon auf der Welt?“

„Schönen Dank, lieber Klapperschnabel! Ich habe mir ein klei-

nes Frühſtück geholt. Iſt Euch vielleicht ein Viertelchen Eider gefällig, oder ein Froſchſchenkelein?"

„Danke gehorſamſt, habe heute gar keinen Appetit. Ich komme auch wegen etwas ganz anderem auf die Wieſe. Ich ſoll heute vor den Gäſten meines Vaters tanzen und da will ich mich im Stillen ein wenig üben."

Zugleich ſchritt die junge Störchin in wunderlichen Bewegungen durch das Feld. Der Kalif und Manſor ſahen ihr verwundert nach. Als ſie aber in maleriſcher Stellung auf einem Fuß ſtand und mit den Flügeln anmuthig dazu wedelte, da konnten ſich die beiden nicht mehr halten; ein unaufhaltſames Gelächter brach aus ihren Schnäbeln hervor, von dem ſie ſich erſt nach langer Zeit erholten. Der Kalif faßte ſich zuerſt wieder. „Das war einmal ein Spaß!" rief er, „der nicht mit Gold zu bezahlen iſt. Schade! daß die dummen Thiere ſich durch unſer Gelächter haben verſcheuchen laſſen, ſonſt hätten ſie auch noch geſungen!"

Aber jetzt fiel es dem Großvezier ein, daß das Lachen während der Verwandlung verboten war. Er theilte ſeine Angſt deßwegen dem Kalifen mit.

„Potz Mecca und Medina! das wäre ein ſchlechter Spaß, wenn ich ein Storch bleiben müßte! Beſinne Dich doch auf das dumme Wort, ich bring' es nicht heraus."

„Dreimal gegen Oſten müſſen wir uns bücken und dazu ſprechen: Mu—, Mu—, Mu—."

Sie ſtellten ſich gen Oſten und bückten ſich in einem fort, daß ihre Schnäbel beinahe die Erde berührten. Aber, o Jammer! das Zauberwort war ihnen entfallen und ſo oft ſich auch der Kalif bückte, ſo ſehnlich auch ſein Vezier Mu—, Mu— dazu rief, jede Erinnerung daran war verſchwunden, und der arme Chaſid und ſein Vezier waren und blieben Störche.

Traurig wandelten die Verzauberten durch die Felder, ſie wußten gar nicht was ſie in ihrem Elend anfangen ſollten. Aus ihrer Storchenhaut konnten ſie nicht heraus; in die Stadt zurück konnten ſie

Digitized by Google

auch nicht, um ſich zu erkennen zu geben, denn wer hätte einem Storch geglaubt, daß er der Kalif ſei, und wenn man es auch geglaubt hätte, würden die Einwohner von Bagdad einen Storch zum Kalifen gewollt haben?

So ſchlichen ſie mehrere Tage umher, und ernährten ſich kümmerlich von Feldfrüchten, die ſie aber wegen ihrer langen Schnäbel nicht gut verſpeiſen konnten. Zu Eidexen und Fröſchen hatten ſie übrigens keinen Appetit. Denn ſie befürchteten, mit ſolchen Leckerbiſſen ſich den Magen zu verderben. Ihr einziges Vergnügen in dieſer traurigen Lage war, daß ſie fliegen konnten, und ſo flogen ſie oft auf die Dächer von Bagdad, um zu ſehen, was darin vorging.

In den erſten Tagen bemerkten ſie große Unruhe und Trauer in den Straßen. Aber ungefähr am vierten Tage nach ihrer Verzauberung ſaßen ſie auf dem Palaſt des Kalifen, da ſahen ſie unten in der Straße einen prächtigen Aufzug. Trommeln und Pfeifen ertönten, ein Mann in einem goldgeſtickten Scharlachmantel ſaß auf einem geſchmückten Pferd, umgeben von glänzenden Dienern. Halb Bagdad ſprang ihm nach und alle ſchrieen: „Heil Mizra! dem Herrſcher von Bagdad!“ Da ſahen die beide Störche auf dem Dache des Palaſtes einander an, und der Kalif Chaſid ſprach: „Ahnſt Du jetzt, warum ich verzaubert bin, Großvezier? Dieſer Mizra iſt der Sohn meines Todtfeindes, des mächtigen Zauberers Kaſchnur, der mir in einer böſen Stunde Rache ſchwur. Aber noch gebe ich die Hoffnung nicht auf. Komm mit mir, Du treuer Gefährte meines Elends, wir wollen zum Grabe des Propheten wandern, vielleicht daß an heiliger Stätte der Zauber gelöſt wird.

Sie erhoben ſich vom Dach des Palaſtes, und flogen der Gegend von Medina zu.

Mit dem Fliegen wollte es aber nicht gar gut gehen, denn die beiden Störche hatten noch wenig Übung. „O Herr,“ ächzte nach ein paar Stunden der Großvezier, „ich halte es mit Eurer Erlaubniß nicht mehr lange aus, Ihr fliegt gar zu ſchnell! Auch iſt es ſchon Abend und wir thäten wohl, ein Unterkommen für die Nacht zu ſuchen.

Digitized by Google

Chasid gab der Bitte seines Dieners Gehör, und da er unten im Thale eine Ruine erblickte, die ein Obdach zu gewähren schien, so flogen sie dahin. Der Ort, wo sie sich für diese Nacht niedergelassen hatten, schien ehemals ein Schloß gewesen zu sein. Schöne Säulen ragten unter den Trümmern hervor, mehrere Gemächer, die noch ziemlich erhalten waren, zeugten von der ehemaligen Pracht des Hauses. Chasid und sein Begleiter gingen durch die Gänge umher, um sich ein trockenes Plätzchen zu suchen; plötzlich blieb der Storch Mansor stehen. „Herr und Gebieter," flüsterte er leise, „wenn es nur nicht thöricht für einen Großvezier, noch mehr aber für einen Storch wäre, sich vor Gespenster zu fürchten! Mir ist es ganz unheimlich zu Muthe, denn hier neben hat es ganz vernehmlich geseufzt und gestöhnt." Der Kalif blieb nun auch stehen und hörte ganz deutlich ein leises Weinen, das eher einem Menschen, als einem Thiere anzugehören schien. Voll Erwartung wollte er der Gegend zugehen, woher die Klagetöne kamen; der Vezier aber packte ihn mit dem Schnabel am Flügel, und bat ihn flehentlich, sich nicht in neue, unbekannte Gefahren zu stürzen. Doch vergebens! Der Kalif, dem auch unter dem Storchenflügel ein tapferes Herz schlug, riß sich mit Verlust einiger Federn los und eilte in einen finstern Gang. Bald war er an einer Thüre angelangt, die nur angelehnt schien, und woraus er deutliche Seufzer, mit ein wenig Geheul, vernahm. Er stieß mit dem Schnabel die Thüre auf, blieb aber überrascht auf der Schwelle stehen. In dem verfallenen Gemach, das nur durch ein kleines Gitterfenster spärlich erleuchtet war, sah er eine große Nachteule am Boden sitzen. Dicke Thränen rollten ihr aus den großen runden Augen, und mit heiserer Stimme stieß sie ihre Klagen aus dem krummen Schnabel heraus. Als sie aber den Kalifen und seinen Vezier, der indeß auch herbeigeschlichen war, erblickte, erhob sie ein lautes Freudengeschrei. Zierlich wischte sie mit dem braungefleckten Flügel die Thränen aus dem Auge, und zu dem großen Erstaunen der Beiden rief sie in gutem menschlichem Arabisch: „Willkommen, Ihr Störche, Ihr seid mir ein gutes Zeichen meiner Errettung, denn

Digitized by Google

durch Störche werde mir ein großes Glück kommen, iſt mir einſt prophezeit worden!"

Als ſich der Kalif von ſeinem Erſtaunen erholt hatte, bückte er ſich mit ſeinem langen Hals, brachte ſeine dünnen Füße in eine zierliche Stellung, und ſprach: „Nachteule! Deinen Worten nach darf ich glauben, eine Leidensgefährtinn in Dir zu ſehen, aber ach! Deine Hoffnung, daß durch uns Deine Rettung kommen werde, iſt vergeblich. Du wirſt unſre Hülfloſigkeit ſelbſt erkennen, wenn Du unſre Geſchichte hörſt." Die Nachteule bat ihn zu erzählen, der Kalif aber hub an und erzählte, was wir bereits wiſſen.

Als der Kalif der Eule ſeine Geſchichte vorgetragen hatte, dankte ſie ihm und ſagte: „Vernimm auch meine Geſchichte und höre, wie ich nicht weniger unglücklich bin als Du. Mein Vater iſt der König von Indien, ich, ſeine einzige unglückliche Tochter, heiße Luſa. Jener Zauberer Kaſchnur, der Euch verzauberte, hat auch mich in's Unglück geſtürzt. Er kam eines Tages zu meinem Vater und begehrte mich zur Frau für ſeinen Sohn Mizra. Mein Vater aber, der ein hitziger Mann iſt, ließ ihn die Treppe hinunter werfen. Der Elende wußte ſich unter einer andern Geſtalt wieder in meine Nähe zu ſchleichen, und als ich einſt in meinem Garten Erfriſchungen zu mir nehmen wollte, brachte er mir, als Sklave verkleidet, einen Trank bei, der mich in dieſe abſcheuliche Geſtalt verwandelte. Vor Schrecken ohnmächtig, brachte er mich hieher und rief mir mit ſchrecklicher Stimme in die Ohren:

„Da ſollſt Du bleiben, häßlich, ſelbſt von den Thieren verachtet, bis an Dein Ende, oder bis einer aus freiem Willen Dich, ſelbſt in dieſer ſchrecklichen Geſtalt, zur Gattinn begehrt. So räche ich mich an Dir und Deinem ſtolzen Vater."

„Seitdem ſind viele Monate verfloſſen. Einſam und traurig lebe ich als Einſiedlerinn in dieſem Gemäuer, verabſcheut von der Welt, ſelbſt den Thieren ein Gräuel; die ſchöne Natur iſt vor mir verſchloſſen, denn ich bin blind am Tage, und nur, wenn der Mond ſein bleiches Licht über dies Gemäuer ausgießt, fällt der verhüllende Schleier von meinem Auge."

Digitized by Google

Die Eule hatte geendet, und wischte sich mit dem Flügel wieder die Augen aus, denn die Erzählung ihrer Leiden hatte ihr Thränen entlockt.

Der Kalif war bei der Erzählung der Prinzessinn in tiefes Nachdenken versunken. „Wenn mich nicht alles täuscht," sprach er, „so findet zwischem unserm Unglück ein geheimer Zusammenhang statt; aber wo finde ich den Schlüssel zu diesem Räthsel?" Die Eule antwortete ihm: „O Herr! auch mir ahnet dies; denn es ist mir einst in meiner frühesten Jugend von einer weisen Frau prophezeit worden, daß ein Storch mir ein großes Glück bringen werde, und ich wüßte vielleicht, wie wir uns retten könnten." Der Kalif war sehr erstaunt und fragte, auf welchem Wege sie meine. „Der Zauberer der uns beide unglücklich gemacht hat, „sagte sie," kommt alle Monate einmal in diese Ruinen. Nicht weit von diesem Gemach ist ein Saal. Dort pflegt er mit vielen Genossen zu schmausen. Schon oft habe ich sie dort belauscht. Sie erzählten da einander ihre schändlichen Werke; vielleicht daß er das Zauberwort, das Ihr vergessen habt, einmal ausspricht."

„O theuerste Prinzessinn," rief der Kalif, „sag an, wann kommt er, und wo ist der Saal? Die Eule schwieg einen Augenblick und sprach dann: „Nehmet es nicht ungütig; aber nur unter einer Bedingung kann ich Euren Wunsch erfüllen." — „Sprich aus! Sprich aus!" schrie Chasid. „Befehle, es ist mir jede recht."

„Nämlich, ich möchte auch gern zugleich frei sein, dies kann aber nur geschehen, wenn einer von Euch mir seine Hand reicht."

Die Störche schienen über den Antrag etwas betroffen zu sein, und der Kalif winkte seinem Diener, ein wenig mit ihm hinaus zu gehen.

„Großvezier," sprach vor der Thüre der Kalif, „das ist ein dummer Handel, aber Ihr könntet sie schon nehmen."

„So?" antwortete dieser, „daß mir meine Frau, wenn ich nach Hause komme, die Augen auskratzt? Auch bin ich ein alter Mann, und Ihr seid noch jung und unverheirathet, und könntet eher einer jungen schönen Prinzessinn die Hand geben."

Digitized by Google

„Das ist es eben," seufzte der Kalif, indem er traurig die Flügel hängen ließ, „wer sagt Dir denn, daß sie jung und schön ist? Das heißt eine Katze im Sack kaufen!"

Sie redeten einander gegenseitig noch lange zu, endlich aber, als der Kalif sah, daß sein Vezier lieber Storch bleiben als die Eule heirathen wollte, entschloß er sich, die Bedingung lieber selbst zu erfüllen. Die Eule war hoch erfreut. Sie gestand ihnen, daß sie zu keiner besseren Zeit hätten kommen können, weil wahrscheinlich in dieser Nacht die Zauberer sich versammeln würden.

Sie verließ mit den Störchen das Gemach, um sie in jenen Saal zu führen; sie gingen lange in einem finstern Gang hin; endlich strahlte ihnen aus einer halbverfallenen Mauer ein heller Schein entgegen. Als sie dort angelangt waren, rieth ihnen die Eule sich ganz ruhig zu verhalten. Sie konnten von der Lücke, an welcher sie standen, einen großen Saal übersehen. Er war ringsum mit Säulen geschmückt, und prachtvoll verziert. Viele farbige Lampen ersetzten das Licht des Tages. In der Mitte des Saales stand ein runder Tisch, mit vielen und ausgesuchten Speisen besetzt. Rings um den Tisch zog sich ein Sopha, auf welchem acht Männer saßen. In einem dieser Männer erkannten die Störche jenen Krämer wieder, der ihnen das Zauberpulver verkauft hatte. Sein Nebensitzer forderte ihn auf, ihnen seine neuesten Thaten zu erzählen. Er erzählte unter andern auch die Geschichte des Kalifen und seines Veziers.

„Was für ein Wort hast Du ihnen denn aufgegeben?" fragte ihn ein anderer Zauberer?" — „Ein recht schweres lateinisches, es heißt: Mutabor!"

Als die Störche an ihrer Mauerlücke dieses hörten, kamen sie vor Freude beinahe außer sich. Sie liefen auf ihren langen Füßen so schnell dem Thore der Ruinen zu, daß die Eule kaum folgen konnte. Dort sprach der Kalif gerührt zu der Eule: „Retterin meines Lebens und des Lebens meines Freundes, nimm zum ewigen Dank für das, was Du an uns gethan, mich zum Gemahl an." Dann aber wandte er sich nach Osten. Dreimal bückten die Störche ihre langen Hälse der

Digitized by Google

Sonne entgegen, die so eben hinter dem Gebirge heraufstieg; „Mutabor," riefen sie, und im Nu waren sie verwandelt, und in der hohen Freude des neugeschenkten Lebens, lagen Herr und Diener lachend und weinend einander in den Armen. Wer beschreibt aber ihr Erstaunen, als sie sich umsahen? Eine schöne Dame, herrlich geschmückt, stand vor ihnen. Lächelnd gab sie dem Kalifen die Hand. „Erkennt Ihr Eure Nachteule nicht mehr?" sagte sie. Sie war es. Der Kalif war von ihrer Schönheit und Anmuth so entzückt, daß er ausrief es sei sein größtes Glück, daß er Storch geworden sei.

Die drei zogen nun miteinander auf Bagdad zu. Der Kalif fand in seinen Kleidern nicht nur die Dose mit Zauberpulver, sondern auch seinen Geldbeutel. Er kaufte daher im nächsten Dorfe, was zu ihrer Reise nöthig war; und so kamen sie bald an die Thore von Bagdad. Dort aber erregte die Ankunft des Kalifen großes Erstaunen. Man hatte ihn für todt ausgegeben, und das Volk war daher hoch erfreut, seinen geliebten Herrscher wieder zu haben.

W. Hauff.

52.

Der Niagara.

Mit dem, was Sie schon hundertmal über den Niagara gelesen haben, über sein Brausen, und über die Entfernung, in welcher man ihn hört u. s. w., soll mein Bericht nichts gemein haben; jedermann weiß heute, daß der Niagara den See Ontario mit dem Erie-See verbindet, daß er im Hufeisen herunterfällt, und daß sein Fall am höchsten Orte hundert siebenzig Fuß beträgt; jedermann weiß auch, daß dieses Wunderwerk einzig in der Natur ist, und daß eine eigentliche Beschreibung desselben eben so unmöglich ist, als jene der Sonne; ich möchte Ihnen lieber von den Eindrücken sprechen, welche diese Erscheinung auf das Gemüth eines deutschen Ausgewanderten hervorbringt, ich möchte Ihnen sagen, was man denkt und empfindet, wenn man unter den Fall hinabgestiegen ist, und aus der Tiefe der ausgehöhlten Felsen durch den riesenmäßigen Was-

Digitized by Google

ferstrom und Staub hindurch die nämliche Sonne glänzen sieht, welche über den Kaiser von China und über den Fürst von Schwarzburg-Sondershausen, über den türkischen Grosherrn und über Heinrich Reuß Kreitz den neun und siebenzigsten, über Amerika und über Europa, über Newyork und über Deutschland, über den Niagara und über den Rheinstrom leuchtet, die nämliche Sonne, welche, ein Bild der allgemeinsten Gleichheit und Wohlthätigkeit, am Himmel strahlt, und allenthalben nur Verkennung dieses ersten Grundsatzes der Natur und der Schöpfung bescheint. Fürwahr, es muß sich an diesem Orte herrlich träumen lassen, und wer versteht das besser, als ein Deutscher?

Es war im September, an einem schönen heitern Tage, als wir den Riesenfall besuchten; man zeigte uns noch die Überbleibsel eines Gerüstes, welches vor einiger Zeit ein Engländer hatte errichten lassen, um in die Brandung des Falles hinabzuspringen. Dieses Gerüst war auf dem untenliegenden Erdreiche angebracht und betrug genau die nämliche Höhe wie der Fall. Es galt einer Wette; der Engländer war schon ein erstes Mal glücklich von dem gefährlichen Sprunge zurückgekehrt, dessen Vorstellung allein Grausen erregt. Das zweite Mal kam er nicht wieder zum Vorschein: englischer Humor, nicht unwürdig jenes andern Einfalles, demzufolge ein Engländer sich vor einiger Zeit auf einem dreibortigen Kahn in Newyork einschiffte, um ganz allein nach Liverpool überzufahren, woselbst er auch nach kurzen Wochen glücklich und wohlbehalten ankam. Lassen Sie mich daran eine Erzählung knüpfen, die klingt wie Poesie einer großen wilden Natur, und die gleichwohl eine wahre Begebenheit schildert; ich gebe sie Ihnen nach der Mittheilung eines Canadischen Eingebornen.

An einem Frühlingsmorgen sah ich einen Jägersmann aus dem Walde kommen und langsam auf den Fluß zu schreiten. Eine weiße Bedeckung umhüllte seine Schultern, an seinem Gürtel hing eine Bibershaut, welche wahrscheinlich sein Feuerzeug und sein Jagdgeräth enthielt; die Haare fielen ihm auf die Schultern herab und

Digitized by Google

ſein Haupt war mit dem Fell eines Bärenkopfes bedeckt, deſſen beide Ohren aufrecht ſtanden, als Siegeszeichen.

An dem Fluſſe angelangt, legte der Jäger ſeinen Bogen und die Pfeile in eine Pirogue von Baumrinden, welche trocken auf dem Ufer ſtand, und die er mit kräftigem Arme in das Waſſer ſchleuderte. Er ſetzte ſodann mit ſeiner Ruderſtange den leichten Kahn in Bewegung, zog eine feines Segel von Birkenrinde auf, und nachdem er aus einem Stück Holz ſich ein Steuerruder hergerichtet hatte, fuhr er langſam den Strom hinab.

Er konnte den aufſteigenden Waſſerſtaub der Cataracte in der Ferne ſehen und das Geräuſch des Falles deutlich vernehmen.

Als er noch eine halbe Meile von den Strömungen entfernt war, deren Gefahr er wohl kannte, und ſich bereits nach dem entgegengeſetzten Ufer hinwendete, führte das Verhängniß ihm einen Goldfalken entgegen, der, hoch in den Wolken ſchwebend, in die Richtung des Jägers zu kommen ſchien. Schnell reißt dieſer ſein Segel zuſammen, wirft ſich in den Kahn zurück und lauert athemlos, mit geſpanntem Bogen, auf die willkommene Beute. Unterdeſſen glitt der Kahn leiſe über die ſtillen Wogen hin, wie ein Bündel Schilf, das ein Ungewitter oder die Leiche eines in dem See ertrunkenen Büffels losgeſpült. Der Jäger hatte Fahrzeug und Reiſe vergeſſen und ſah nichts mehr als den Falken, der näher und näher kam. Plötzlich ſchrillt der Bogen, der Pfeil fährt ab, der Indianer ſtößt einen Schrei aus, und das Thier fällt aus der Luft herab. Unglücklicherweiſe war es nicht gut getroffen, und ſchleppte ſich noch fort, ſo daß es in einiger Ferne von dem Schützen mitten in den Strom ſtürzte.

Auf dieſe Weiſe hatte der Canader ſeinen Pfeil vergeblich verſchoſſen und den koſtbaren Vogel verloren, deſſen Goldfedern ihn auf der Verſammlung ſchmücken ſollten.

Dieſer Gedanke iſt ihm unerträglich. Blindwüthend rudert er auf ſeine Beute zu, und der Strömung, die ihn bereits erfaſſt, nicht achtend, eilt er ſeinem unvermeidlichen Verderben entgegen. Denn nur allzuwohl iſt ihm bewuſſt, daß kein menſchlicher Fuß je-

Digitized by Google

mals die Blumen- und Moosgruppen betreten, welche den Boden der hier befindlichen Inseln bilden, und daß noch kein Fahrzeug auf diesen schäumenden Wogen erblickt worden.

Bald erkannte er seine unglückliche Vermessenheit. Seine Pirogue gegen eine der Inseln zu richten, war nicht mehr möglich; er versuchte, sich an einigen Pflanzen zu halten; vergebens! die Blätter hafteten ihm in den Händen, die er mit convulsivischen Bewegungen schüttelte. Es blieb ihm nichts als der Tod.

Da erinnert er sich, daß er ein indianischer Krieger ist und daß es ihm ziemt mit Muth und Standhaftigkeit zu sterben. Er ergreift die Flasche mit Feuerwasser, die an seinem Gürtel hängt, leert sie auf einen Zug, und blickt mit gekreuzten Armen und aufrecht stehend in den ungeheuern Abgrund, der ihn in wenigen Augenblicken verschlingen soll. Der Kahn rollt von Fels zu Fels, mit Blitzesschnelle. Man sieht ihn noch unter dem Regenbogen, der durch die Strahlen der Sonne in den Dünsten des Falles gebildet wird. Der Indianer hebt die beiden Arme zum Zeichen des ewigen Lebewohls in die Höhe, und Kahn und Jäger verschwinden für immer in der Kluft.

Nacherzählt von Savoye.

Digitized by Google

Geschichtliche Züge & Anecdoten;

Lebensbeschreibungen & Charactere.

55.

Pyrrhus.

Pyrrhus war, als er nach Italien hinüberging, sieben und dreißig Jahre alt, das günstigste Alter für große Unternehmungen, wo noch das Jugendfeuer ungeschwächt glüht, und ein reges Leben schon alle Erfahrungen und Überlegungen bereitet hat, deren Mangel die frühere Jugend gefährdet. Jene Zeit war ohne allen Bestand, und eine Umwandlung drängt die andere. Die ererbten Souveraine, Fürsten und Völker, werden ihrer Hoheit beraubt: die Usurpatoren selbst waren Spiel des Glücks: und Pyrrhus verband die Vortheile der Erziehung solcher Zeitläufte mit denen einer fürstlichen Geburt. Nicht nur uns jetzt erscheint er allein königlich unter den aufgeworfenen Fürsten jener Zeit; und daher blieb er unbefleckt von den Verbrechen, die der Usurpation unvermeidlich oder gewöhnlich sind; aber der Besitz des Diadems war Lohn seiner eigenen Tüchtigkeit. Als zartes Kind Mörderhänden entrissen, als Jüngling abhängig von Höfen der neuen Könige, hatte er manche Jahre in Verhältnissen verlebt, wo die Herstellung seiner Rechte vom Wohlwollen Fremder abhing; in diesen bildete er sich die Kunst aus, jeden, der sich ihm nahte, einzunehmen und zu beherrschen. Durch solchen Zauber zog er fremde Völker an sich, und erweckte in ihnen Verlangen ihn zum Könige zu haben; aber sein großes Talent ging auf Einzelnes; und nur Erwerben hatte Reiz für ihn: er war größer in Schlachten als in Feldzügen; und wie er, mit dem Vertrauen seine Kunst und Gabe in jeder neuen Schlacht bewähren zu können, die Vereitelung eines Unternehmens fast leichtsinnig verschmerzte, so

Digitized by Google

verdroß ihn jedes Bemühen, gewonnene Anhänger sich zu erhalten, lieber ließ er sie wieder abfallen. Es war die Sorglosigkeit des Bewußtseins seiner Kräfte; diese im Üben zu genießen war sein einziges Ziel. Solches wird Andern nicht verargt: so ist es unbillig vom Kriegskünstler zu fordern, daß er nur nach der Erreichung eines außer seiner Sphäre liegenden Resultats streben solle. Einen friedlichen Zustand zu genießen, war damals unmöglich: einen segenvollen Beruf gab es, den Pyrrhus nicht erfüllte, Griechenlands Vertheidiger gegen die nördlichen Barbaren zu sein; aber bei dem ersten Eindringen der Gallier war er entfernt als Beschirmer der italiotischen Städte; und der Wankelmuth der Makedonier hinderte ihn nachher das Reich zu bilden, welches dazu vereinigt sein mußte.

Die emporgekommenen Fürsten jener Zeit waren mit Schmeichlern und Schranzen umgeben. Pyrrhus hatte Freunde, und warb um das Herz der Besten: seine Anträge an Fabricius können nicht ersonnen sein, und welcher unter den andern Königen hatte einen Kineas? Jene hatten in ihren eigenen Familien tödtliche Feinde, und Verräther in Hof und Heer: Pyrrhus Hausstand war glücklich und die Treue seiner Epiroten makellos. Er war dankbar gegen sein Volk und dankte ihnen laut, daß er durch sie sei, was er sei: und doch hatten sie seinen Vater und ihn selbst vertrieben und sein Leben nehmen wollen, als er in unmündiger Unschuld lebte. Als er die Römer kennen lernte, wie er weder sie sich vorgestellt, noch geahndet, daß ein Volk in seiner Zeit sei, vergaß er, daß der Krieg sie zu seinen Feinden mache, er erglühte von Leidenschaft, und wähnte sie gewinnen zu können, indem er das Gefühl seines Herzens laut werden ließ: wie es dem Liebenden süß ist, sich zu demüthigen, um dem Geliebten Vorzüge zu schenken, schenkte er den Römern in der Inschrift der Trophäen, wenn sie die Schlacht von Heraklea betrafen, einen Anspruch an Sieg, den sie selbst nicht machen konnten, und wenn sie den gesammten Krieg angingen, schmerzte es ihn nicht, von solchen Feinden auch besiegt zu sein.

Digitized by Google

Nur als Feldherr fordete er blinden Gehorſam: als König verzieh er auch unziemliche Freiheit. Seine Fähigkeiten als Schriftſteller mag ſich auf die Darſtellung des Geſchäftsmannes beſchränkt haben: aber wer ſolche Siegsinſchriften unter ſeinem Namen einhauen ließ, der hatte ſicher ein Herz für Dichtkunſt.

Zwei Thaten ſind die Unehre ſeines Lebens: doch mag der Tod ſeines Mitkönigs als vorbeugende Nothwehr beurtheilt werden können: für die Verſtellung gegen Sparta giebt es keine Beſchönigung, denn die Spartaner dachten nichts Feindſeliges gegen ihn. Aber das Schickſal zog ihn ſchon zum Verderben, und kaum einzelne Heilige blieben ganz rein von der Einwirkung einer ruchloſen Zeit: es gab aber keine frevelhaftere als jene makedoniſche.

Die Streitkräfte, womit Pyrrhus den Krieg unternahm, waren keineswegs ungenügend, doch war es nicht die Zahl der feindlichen Schaaren, die dieſen Krieg furchtbar machte, es war Pyrrhus ſelbſt und ſeine Taktik. Die makedoniſche Kriegsordnung und die römiſche, beide hatten damals ihre höchſte Ausbildung erlangt, und dieſe war noch nichts weniger als veraltet: beide trafen hier zuſammen, jene unter ihrem größten Meiſter, dieſe wenigſtens nur einmal unter einem Feldherrn von entſchiedener Auszeichnung. Niebuhr. (Aus der „Römiſchen Geſchichte.“)

34.

Das alte Deutſchland.

Die meiſten Verfaſſungen hatten folgende Grundzüge: Die Gewalt ging aus von der Gemeinde aller freien Männer; ſie wählte; ſie forderte Bericht und Rechenſchaft. An Neumonden und Vollmonden (dieſes Geſtirn war der erſte Kalender), kam ſie zuſammen, bewaffnet. Waffen war das Merkmal der Freiheit; lieber ſetzten ſie ſich der Gefahr des Mißbrauches aus, als daß einer ohne Waffen erſchienen wäre. Der Gemeinde ſtanden Prieſter vor; nur Gott war der allgemein gefürchtete Herr. Sie legten Stillſchweigen auf; der Fürſt („der Erſte, Vorderſte“) trug vor, wozu ſie berufen ſeien.

Digitized by Google

Die Alten, welchen lange Jahre Erfahrung gaben, die Adeligen, die von Vorvätern erblich wußten, wie der Gau zu verwalten, welche Rechte zu behaupten, und wie dem Nachbar Vortheile anzuhaben wären, redeten, einfach, kurz, nachdrücklich, mit wahrer oder scheinbarer Offenheit. Spuren dieses Alterthums dürften noch in Sprüchwörtern sein, welche hin und wieder in die ersten Gesetze aufgenommen worden; Stärke des Sinnes und ein das Gedächtniß erleichtern sollendes Zusammentreffen gewisser Töne und Worte (die das Ohr, oft zu ekel, als Wortspiel verwirft) zeichnen sie aus. Das Waffengeklirre gab den Beifall, Zischen und Gemurmel Verwerfung des Vortrags zu erkennen. Die hohen Verbrechen der Verrätherei, Feigheit und was sonst entehrend schien, kamen hier zum Urtheil vor. (Daher, als in spätern Zeiten Könige die bevollmächtigten Vertreter der Nation wurden, der Blutbann ausschließlich ihnen zukam; an ihrer Statt übten ihn Vögte, immer öffentlich; bis beim Aufblühen der Städte die Räthe, mit solchen Vogteien belehnt, unter mancherlei Vorwande die Verhandlungen in Geheim vornahmen.) Die alten Deutschen hielten für gut, Verbrechen durch öffentliche Bestrafung zu Gegenständen allgemeinen Abscheues zu machen; schmähliche Laster (wie um die Idee davon zu tilgen) durch Ertränkung in ihren Sümpfen zu strafen. Bei Erklärung der Strafen im Alterthum muß man oft auf sinnbildliche Beziehungen denken. Feigheit wurde mit dem Tode bestraft, weil ihr so, was sie vornehmlich scheute, der Tod, und durch die begleitende Schmach schmerzhafter als im Felde, widerfuhr. Die Gemeinde richtete auch über Klagen, welche gegen die Sprüche der Gerichte bei ihr angebracht wurden.

Nie hatten alle, lange nicht mehrere, Stämme Einen Vorsteher. Der Fürst eines jeden mit etwa hundert Gesellen (Comites) oder Alten (Grauen, Grafen), hatte den Vorstand der Gerichte des Gaues; jede Hofmark ihren Twing (Ding). Zum Krieg wurde ein Heermann erwählt, natürlicher Weise mit militärischer Gewalt. Nachmals geschah, daß, als Deutsche in Eroberungen kamen, sie nothwendig unter des Heermanns Kriegsgewalt waren,

Digitized by Google

und, um das Eingenommene zu behaupten, sie ihm lassen mußten; wodurch die alte Freiheit (die ordentlich den Friedenszeiten zukommende Verfassung) nach und nach in Vergessenheit gerieth. Eben so natürlich war, daß, da Eroberungen durch verbündete Stämme geschahen, alle Einen obersten Heermann erkannten, und die neue Verfassung sich nicht mehr, wie in der Heimath, auf häusliche und nachbarschaftliche Gegenstände, sondern auf Kriegserfordernisse (concentrirte, schnell, und kraftvoll wirksame Beschlüsse und Maaßregeln) bezog; so ging die väterliche Demokratie in die neuern Verfassungen über.

Wie der Fürst, so der Heermann (oder Herzog) ernannte seine Gesellen selbst; auf die Güte der Wahl kam sein Glück und Ruhm an. Denn ehe die Leidenschaften, durch südliche Reichthümer und Lüste erhitzt, eine Menge Gesetze nothwendig machten, und ehe die Gegenwirkung verschiedener Parteien die Gränzen der Macht jeder Classe der Stände bestimmte, gaben große Einsichten und kluge Rathgeber den Vorstehern der Völker mehr Gewalt, als in den meisten Regierungen Könige haben. Ein solcher Mann war die Seele seiner Nation, Schiedemann zwischen Benachbarten; seine Anstalten wurden nachgeahmt, seine Sprüche zu Regeln. Daß adelige Geburt auch damals zum Fortkommen sehr behülflich war, kam daher, weil vor der Schreibekunst Familiensagen Weisheit waren, und, wo Eigenthum herrschte, Landbesitz (er nur war Reichthum), Anhang und Einfluß gab.

Die ursprünglich deutsche Religion ist nicht bekannt genug, weil fremde Schriftsteller Alles ihrer Mythologie anpaßten. In dem kamen sie überein, daß Gott von allen Stämmen in den vornehmsten Naturkräften oder in seinen wohlthätigsten Wirkungen verehrt wurde, in der Sonne, im Monde, dem Feuer, der Erde. Auch ehrten die Deutschen ohne Bild (hiezu fehlte ihnen die Kunst) im heiligen Dunkel uralter Haine die Geister der Helden, welche um die Nation unsterbliche Verdienste erworben. Einmal jährlich nahten im Semnonenlande (in der Lausitz) Boten der Stämme mit

Digitized by Google

gebundenen Händen, als Knechte des Gottes der furchtbaren Orte, dem unzugänglichen Sonnenwalde; sie opferten einen Menschen, weil ihre Meinung noch war, Menschenlaster könne nur Menschenblut büßen; rücklings gingen sie wieder hinaus. In einem Walde auf Rügen war ein Wagen der Landesgöttin; bisweilen (das merkten die Priester) stieg sie von den seligen Wohnungen herab; dann fuhr der Wagen; dann wurde Landfriede, alle öffentliche und Privatfeindseligkeit endigte. Es ist ungewiß, ob in der Irmensäule (Heermannssäule) bei Pullerborn die Sachsen den Kriegesgott oder den großen Arminius (Heermann) verehrten, welcher, in dem fünf und zwanzigsten Jahre seines Alters, den Cäsar Augustus schreckte, und hierauf Germanicus widerstand.

Jünglinge wurden in der Gemeinde von Verwandten oder von Fürsten mit dem Schwerte begürtet. Sobald der Deutsche bewaffnet war, trat er aus des Vaters Gewalt in die Nationalrechte über; Leib, Ehre und Gut waren des Vaterlandes. Unaufhörliche Fehden übten Wachsamkeit und Muth; sie wurden in der Gemeinde beschlossen; wer dem Unternehmen sich beigeselle, wurde als ein die Waffen und den Ruhm lieben der Jüngling gelobt; keiner durfte ohne Entehrung zurücktreten. Wenn keine Ursache zu Fehden war, so suchte man sie bei andern Stämmen, um glorreich mit dem Hirnschädel eines erschlagenen Helden wieder zu kommen, ihn fassen zu lassen, und in festlicher Freude daraus Bier oder Most zu trinken. Mahlzeiten und Waffen waren der Sold; aber die Besorgniß, durch Ruhe sich entnerven zu lassen (den Cheruskern, des Arminius Volk, war dieses begegnet), billig die vornehmste Triebfeder; denn (wie Tacitus wohl anmerkt) „in der Mitte von Völkern, die vermögen, was sie wollen, und verlangen, so viel ihnen erreichbar ist, trügt scheinbarer Friede; Recht und Billigkeit sind Worte, die der Stärkere deutet."

Aus diesen Sitten bildeten sich die Eroberungen. Krieger folgten schaarenweise den edlen Jünglingen; Chlodwig, als er Frankreich gründete, war kaum zwanzig Jahre alt. Statt Mahlzeiten und

Digitized by Google

Waffen vertheilte er Güter; einer versicherte dem andern die Behauptung seines Looses (Allodium), Alle die des gemeinen Wesens, das eben sich bildete.

Die Stärke der Schaaren war im Fußvolk. In Westphalen zeichnete sich tenchterische Reiterei aus; dort erbte der herrlichste Reiter das Meiste, besonders den Stall. Zu Fuß that es kein Stamm den Hessen (Katten) vor. Diese im Katzenellbogenschen wohnhafte Nation war mehr als alle andern an Kriegeszucht und ordentliche Handgriffe gewöhnt. Die Hessen waren nicht nur besonders groß, kraftvoll und unerschrocken, und nicht nur schreckten die martialischen Züge: sie hatten befestigte Lager; sie gehorchten strenger den Hauptleuten. „Schlagen können Alle," sagt also Tacitus „nur die Hessen wissen Krieg zu führen." Übrigens zeichneten sich die Schilde der Befehlshaber (Ursprung der Wappen) durch glänzende Farben aus. Sie kannten keine andern Vertheidigungswaffen; genug, wenn der Arm geschützt ist; er kann Allem helfen. Wenige Vornehme trugen Küraß und Helm. Bei den Hessen mußten Jünglinge als Zeichen der Dienstbarkeit eiserne Ringe tragen, bis ein erschlagener Feind bewies, daß sie die Freiheit verdienten. Den Bart pflegten sie nicht eher abzuscheeren, bis genugsame Kriegesthaten ihre Mannheit erwiesen; die Langobarden und andere Völker ließen ihn (wie die Athenienser des Miltiades, wie vor den Scipionen die Römer), allezeit wachsen. Unter den Angriffswaffen war ein Pfeil furchtbar, der wie ein Pfriem in eine scharfe Spitze endigte, im Stoß gleich schlimm, wie im Wurf. Auch hatten sie Lanzen. An ihren Pferden war die Schnelligkeit das Beste. Vor den Schlachten wurde ein Bardiet angestimmt (Barden waren Sänger und Weise). Der Hauptmann hoffte oder fürchtete, je nachdem es hochklang oder niedrig ging. Bisweilen hielten sie, um den Ton fürchterlich zu machen, die hohen Schilde vor den Mund. Es ist aufgezeichnet worden, daß an den Aren (jetzt der tartarische Namen der Wotjaken in Kasan, eines Finnenvolks), die schwarze Farbe der Schilde und Waffen, besonders in nächtlichen Schlachten, geschreckt habe. Oft wurde vor

Digitized by Google

der Schlacht, manchmal compromißweise, ein Zweikampf gehalten.

Bei den Heſſen war eine Geſellſchaft Jünglinge, die ſich zum Geſetz gemacht hatte, in allen Schlachten voran zu ſein; dafür genoſſen ſie die Gaſtfreiheit. Meiſt war die Schlachtordnung keilförmig; ſie ſuchten dem Feind eine kleine Fronte darzubieten, ſeine Reihen aber zu durchbrechen. Die Schaaren waren ſtammweiſe geordnet; ſo oft als möglich waren Weiber und Kinder von ſichern Orten Zuſchauer: es war ein Stolz für die Mütter, die rühmlich erworbene Wunde zu verbinden; dem Krieger war das begeiſterte Lob der liebenden Gattin ſüßeſte Belohnung; und wie mochten ſie nicht ſtreiten, damit nicht ihre Geliebteſten in äußerſte Gefahr geriethen.

Ebenſo ſtrengten ſich die Hauptleute an, da ihr Anſehen unter dem Stamme ganz von ſolchen Tagen abhing; ihr Andenken war im Frieden der Grund alles Anſehens. Denn ſelbſt der Überwinder des Varus, der Vertheidiger deutſcher Freiheit wider Marbod, der ſchaffſinnige, heldenmüthige, der populäre, einſchmeichelnde Hermann, da er ſich größeres Anſehen in Friedenszeiten anmaßen wollte, fiel wie Cäſar (dem verglichen zu werden er verdient), in ſeinem Lande durch den Arm ſeiner Kriegsgeſellen; und nur in Heldengeſängen blieb ſein Ruhm. Es war militäriſcher Ruhm um ſo ſchwerer in hohem Grade zu erwerben, je allgemeiner dieſe innige Tugend der Barbaren (ihre übrigen guten Eigenſchaften ſind Natur, und fordern keine Aufopferung) ſein mochte; Hermann überlebte tauſend minder glänzende Namen. Wie begeiſtert mochten die Schaaren ſein, wo der Heerführer ſich ſo groß zeigen mußte, um bemerkt zu werden; wo ſeine Kriegsgeſellen wetteiferten, einer vor dem andern ſich auszuzeichnen; wo jeder Stamm nicht nur um den Sieg des Tages, ſondern um das einzige vor Einführung der Reichthümer wichtige Gut, um den Vorzug im Kriegsruhme vor allen übrigen Stämmen, ſtritt!

Und wenn man dazu nimmt, wie ſchändlich es ſchien, den Heerführer ungerochen zu überleben; und die Wunder der Freundſchaft, welche ein um ſo lebhafteres, um ſo untilgbareres Gefühl

Digitized by Google

war, als die Aufmerkſamkeit des Herzens nicht, wie in der Civiliſation, durch viele Gegenſtände zerſtreuet wurde!

Hohe Staturen, blaue Augen, rothe Haare, und Bärte bezeichneten dieſe nordiſchen Männer; zur Kriegesthat unermüdet, waren ſie für ſitzende Gewerbe träg; ſie litten geduldiger Hunger als Durſt, geduldiger die Kälte, als die Hitze des Tages. Städte verſchmäheten ſie als Zufluchtsörter eines furchtſamen, und Raubhöhlen eines treuloſen Volkes, und verbrannten ſie im Lande ihrer Eroberung, oder ließen ſie verfallen, und waren Jahrhunderte, ehe ſie ihre Flecken mit Mauern umringten. Zerſtreut, wie im Alpengebirge, lagen die Hütten der Flecken am Bach, oder an der Quelle, oder im Wald, oder mitten auf dem Gute; denn jeder Bauernhof machte Ein Ganzes; um ihn weidete das Vieh, oder (wo Feldbau üblich war), ackerten Weiber und Knechte. Die Deutſchen waren ſehr wenig bekleidet; Gewohnheit diente für Pelzwerk; Thierhäute, der Ruhm ihrer Jagd, hingen von der Schulter des Kriegers; die Weiber trugen wollene Röcke, worein ſie zierlichere Flecken von mannichfaltig glänzenden Häuten oder Federn ſtickten. Es ſchien eine Sittenverderbniß, als lange nach dieſem Mannskleider aufkamen, welche, eng anliegend, alle Theile des Körpers zu genau ausdrückten. Die Arme, auch der Weiber, waren beinahe nackt; und lang verbargen keine Hüte den ſchalkhaften Blick. Beide Geſchlechter trugen die Bruſt offen, und viele gingen barfuß.

Spät erhoben ſie ſich vom Nachtlager, denn tief in die Nacht zechten die Männer; nachdem ſie ſich gewaſchen, bekamen ſie ihr Habermuß (von geröſteten Körnern): hierauf griffen ſie zu den Waffen und gingen zuſammen. Ihre meiſte Speiſe war Fleiſch, Butter, Käſe, Früchte; Bier und Moſt von Früchten war der Sweven Getränke; den Wein lernten die Rheinländer lieben. Beim Eſſen wurden Heirathen verabredet, Fehden geſöhnt, Unternehmungen beſchloſſen; und wenn ſie mit offenem Herzen ſich beſprochen, wurde am folgenden Tag das Geſchäft in endliche Überlegung genommen. Dieſe muthvollen Männer hatten ſonſt im Umgang, beſonders der

Digitized by Google

Fremden und Vornehmen, die Scheu, welche von der Beſorgniß herrührt, in etwas zu fehlen, oder nicht auf anſtändige Weiſe zu erſcheinen. Sie hatten ſonſt jene Freimüthigkeit, welche Verſtellung und auch manchmal Mäßigung ausſchließt. Gaſtfreiheit war nicht eine Tugend, ſondern eine Ehre, über welche die Einwohner des Fleckens auf einander wetteiferten; dem Gaſt wurde gemeiniglich ein Geſchenk auf den Weg mitgegeben. Die civiliſirten Manieren haben ſonſt ihr Gutes; aber die Deutſchen waren für ihr Inneres beſſer, heldenmüthiger, geſünder, mannhaft ſchöner.

Es war nicht Sitte, vor dem zwanzigſten Jahre die Töchter des Landes zu beſuchen. Endlich ſah der Jüngling nach den größten, nach den friſcheſten. Ein Pferd, ein Ochſe, ein Pfeil, ein Schwert und Schild waren Geſchenke, welche er der künftigen Hausmutter gab, die für alle Mühe und Luſt des Lebens ſich zu ihm vergeſellſchaftete, und von ſolchen Dingen die gemeinſchaftlichen Kinder unterhalten ſollte. An Scheidung wurde nicht gedacht; Ehebruch war ſelten und als die größte Verworfenheit ſtreng beſtraft. Obſchon erlaubt war, nach des Mannes Tod einen zweiten zu nehmen, ehrten die meiſten das Andenken der nie erſetzlichen, erſten Liebe. Große pflegten wohl mehr als ein Weib zu nehmen, weil mehr als ein Stamm oder mehrere große Geſchlechter wünſchten, ſie ſich zu verſchwägern. Die Liebe der Frau, ihre ſtandhafte Treue ſchien das erſte Glück, das natürlichſte Gefühl; die Weiber beſorgten das ganze Haus; verdienſtvoll war ihr Leben und ſie nicht ohne Einfluß auf die Rathſchläge der Männer; ehrerbietig frug (fragte) man die alte Welleda, der die Götter die Zukunft öffneten. Die Deutſchen hatten keine Hausbedienten, dafür dienten Weib und Kinder; Knechte hatten ſie, die um einen Theil des Ertrages ihre Heerden und Felder beſtellten. Dieſe wurden gut gehalten; ſie lebten wie die Herren, aßen mit ihnen, kleideten ſich wie ſie, und ſchliefen unfern der Heerde auf dem Stroh; nur wurde für die Ermordung eines Knechtes dem Herrn das Leben darum nicht genommen, weil das Leben eines eigenen und eines freien Mannes von zu verſchiedenem Werth ſei, und die That

Digitized by Google

ſich ſelbſt beſtrafte. Die Knechte waren theils Männer, die ſich, um zu leben, einem Herrn eigen gaben, oder im Kriege gefangen worden.

In der That gab es Herren, ehe es Herrſchaften gab. Bei Cäſars Swewen waren Herrſchaften unmöglich; dieſes Hirtenvolk wußte nichts von erblichem Güterbeſitz; bei der jährlichen Weidentheilung bekam nie Einer die gleiche Gegend zwei Jahre. Eben ſo wenig wurde gelitten, daß die Hütten, die ſich herumfahren ließen, Häuſer würden, worin man gegen Wind und Wetter ſich weichlich ſchütze. Geld und Handel waren unbekannt. Die Swewen wollten Frieden und Freiheit; um Anderes waren ſie gleichgültig. Strabo, Mela, Tacitus gedenken dieſer Sitte, und noch ſind hievon Spuren im Alpengebirge. Sie hatten keine Weingärten, kein die Weinleſe bezeichnendes Wort; ſintemal Herbſt jede Einſammlung der Früchte bedeutet. Aber der galliſche Wein gefiel ihnen ſo, daß Domitianus für nothwendig fand, die Weinkultur auf dieſer Grenze zu verbieten, weil ſie zu Kriegen reize. Um Kunſtfleiß bekümmerten ſie ſich nicht; ſie wollten in Ruhe der Naturgaben genießen. Um große Bevölkerung machten ſie ſich weniger Sorge, als daß jeder zufrieden ſei, und mit leichter Mühe, was er braucht, haben könne. Wenn des Volkes zu viel wurde, ſo erregten ſie Krieg. Im Felde unermüdet, gingen ſie, wenn Friede war, müßig; durch Veränderungen unbemerkt, floß Morgen hin wie Geſtern, dieſes wie das vorige Jahr; Geburt, Hochzeit und Tod waren die einig merkwürdigen Zeiten [1].

Ihr Vieh war klein, aber ſtark; ihre Kühe ſehr milchreich. Man verwunderte ſich anfangs am Börnſteinufer, als der fremde Kaufmann für dieſes Naturprodukt einen Preis gab. Bei aufkommendem Handel war ihnen Silber lieber als Gold, weil der Stücke mehr ſind,

---

[1] „Heut iſt wie Geſtern war, und Morgen iſt wie Heut;
Kein ungewohnter Fall bezeichnet ihre Tage,
Kein Unſtern malt ſie ſchwarz, kein ſchwülſtig Glücke roth;
Der Jugend Luſt und Müh ruhn' ſtets auf gleicher Wage,
Des Lebens Staffeln ſind nichts als Geburt und Tod."

(Haller, von den Alpenbewohnern.)

Digitized by Google

und weil ſie es eher umwechſeln konnten. Altes Geld war ihnen am liebſten; neuem trauten ſie nicht. Waffen, Pferde, goldene Ketten (Denkmale bei den Geſchlechtern), waren ihre liebſten Geſchenke; Laufen, Ringen, Steinſtoßen, ihre Spiele; dem Würfel waren ſie äußerſt ergeben; Mancher, der ſchon ſein Vieh verſpielt, ſpielte um ſich, und wurde durch einen unglücklichen Wurf Knecht.

Gemeine Leichen wurden begraben, vornehme an vielen Orten verbrannt. Begraben wurde mit dem Krieger ſein Streitroß und ſeine Waffen. Es wurden hohe Grabhügel aufgeworfen; geweint nicht lang, aber der Freund nie vergeſſen.

Wir haben mehr Geſetze; ſie bedurften ihrer nicht. Man möchte ein Grieche und Römer ſein, die ſo mannichfaltigen, edlen, feinen Genuß hatten; aber wohin hat er ſie gebracht? Es war groß, Dictator, Cäſar zu ſein; es war aber auch nicht zu verachten, wie Hermann, der Rächer, und hierauf der Schutzgott des Landes ſeiner Väter zu heißen. In dem einfachen, freien Leben der Deutſchen gab Ruhm der Kenntniß keinen ſo verbreiteten Glanz; doch Ruhm iſt für Wenige, das Glück gebührt Allen; wo es fehlt, kann jener es nicht erſetzen; wo man ſeiner genießt, vergißt man, ſich um Ruhm zu bekümmern. Es war ein Unglück für unſere Väter, in ihren Eroberungen lauter Nationen zu finden, welche auf alle Weiſe verdorben waren; darüber bekamen ſie componirtere, nicht beſſere Sitten. Jene alte Freiheit, jene von Tacitus gerühmte Lebensmanier, jene immer ſiegreichen Waffen, und dann die lange, traurige Nacht voll Druck, voll Aberglauben, Verbrechen, zeigen genugſam, wie mißlich für ein freies Volk die Änderung der Sitten iſt. Die hohen Tugenden der Alten ſind nicht für Jedermann; Wenige haben den Geiſt, Geſetze umzuſchaffen; Wenige ſind in der Lage, daß es ihnen gelingen dürfte; der Grundſatz unſerer Voreltern in den Wäldern Deutſchlands war Einſchränkung ihrer Bedürfniſſe; das kann Jeder, allezeit, allenthalben.

J. v. Müller. (Aus „vier und zwanzig Bücher allgemeiner Geſchichten.“)

Digitized by Google

55.

Die Kimber und Teuten.

Die älteſte Geſchichte der Deutſchen beſteht aus unzuſammenhängenden Bruchſtücken. Unſere Kunde derſelben beruht auf den Mittheilungen ihrer einzigen gebildeten Nachbarn, der Römer. Dieſe Mittheilungen ſind aber in der Regel auf diejenigen Begebenheiten beſchränkt, bei welchen ein Zuſammenſtoß der Römer mit den Deutſchen Statt fand.

Die erſte Begebenheit der Art iſt die Erſcheinung der Kimber und Teuten (nach der falſchen Ausſprache Zimbern und Teutonen) in der Nähe der ſteieriſchen Alpen an der Grenze des Römerreichs. Dies Reich umfaßte damals außer Italien die Länder Illyrien und Dalmatien, die Südküſte von Frankreich, den größten Theil von Spanien, in Nordafrika die Gegend von Tunis und Tripolis, Griechenland und die Gegenden ſüdlich vom Balkan, und von Kleinaſien den größten Theil — lauter Länder, welche durch Bevölkerung, Reichthum des Bodens, Bildung und kriegeriſche Kraft der Bewohner damals ungleich bedeutender waren, als heutzutage. Weit war Roms Gebiet nicht von den deutſchen Grenzen entfernt, doch ſtieß es noch nirgends an dieſelben. Das erſte Zuſammentreffen der Römer mit jenen Teuten und Kimbern war durch einen Auszug dieſer aus ihren Sitzen an der Oſtſee veranlaßt. Waſſersnoth hatte die Söhne des Nordens aus der Heimath getrieben, Luſt am Wandern hinderte ſie, neue Sitze in der Nähe der verlaſſenen einzunehmen, der glückliche Erfolg ihrer Waffen führte ſie immer weiter ſüdlich bis ins Land der galliſchen Bojer am Böhmerwald, bis ins noriſche Land am Fuß der ſalzburger und ſteieriſchen Alpen. Als ſie im Jahre 113 vor Chr. G. hier erſchienen, ließ ihnen der in Illyrien befehligende römiſche Konſul zu wiſſen thun, daß die Noriker Freunde der Römer, daß die Plünderung des noriſchen Landes eine Beleidigung für Rom ſei. Sie erwiederten: nach ihrer Meinung habe nur der ein Recht auf Eigenthum, welcher es

Digitized by Google

mit den Waffen ſchützen könne; dem tapferen Manne gehöre Alles, was er mit ſeinem Schwerdt gewinnen möge; doch wollten ſie aus Achtung vor dem römiſchen Volk dieſe Anſicht im gegenwärtigen Fall nicht geltend machen, und ſich anderwärts hinwenden. Das thaten ſie, geführt von römiſchen Wegweiſern. Unverſehens aber wurden ſie von dem Konſul überfallen, da ſie eben raſteten; ſie raffteten ſich auf, warfen ſich auf die treuloſen Römer und zerſprengten das ganze Heer. Ohne Zweifel verdankten ſie dieſen Sieg nächſt ihrer Tapferkeit hauptſächlich dem Schrecken, den ihre Rieſengeſtalten auf die Römer machten. Einer ihrer Heerführer ſoll zehn Fuß hoch geweſen ſein. — Obwohl auf dieſe Art von den Römern gereizt, weiter ſüdwärts nach Italien zu dringen, wandten ſie ſich doch weſtwärts durch das ſüdliche Baiern und Schwaben über den Rhein. Vier Jahre lang durchzogen ſie das Land der Galen, plündernd, verwüſtend und Schrecken verbreitend bis zum atlantiſchen Meer und den Pyrenäen. Ein Theil von ihnen kam in die Nähe des Mittelmeeres an die Grenze des römiſchen Gebietes, erbot ſich erſt, gegen Anweiſung paſſender Wohnſitze in römiſchen Kriegsdienſt zu treten, griff dann, beleidigt durch die ſchnöde Zurückweiſung des Antrags, den dortigen römiſchen Befehlshaber an und ſchlugen ſein Heer in die Flucht. Dies geſchah vier Jahre nach der erſten Römerſchlacht in den ſteieriſchen Alpen. Nach abermals drei Jahren des Umherſtreifens im galiſchen Land trafen ſie am Rhon von neuem mit demſelben Feind zuſammen. In drei Schlachten wurden drei römiſche Heere aufgerieben, ſo daß Rom in dem einen Jahren 105 vor Chr. G. den Verluſt von 80,000 Kriegern zu beklagen hatte. Ganz Italien zitterte und erwartete mit Schrecken den Einbruch der Nordländer über die Alpen. Sie aber wandten ſich wieder weſtwärts; ein Theil drang über die Pyrenäen tief in Spanien ein. So ließen ſie den Römern Zeit, ſich zur Beſchirmung Italiens zu rüſten. Marius, eines Bauern Sohn, war der Feldherr, auf den Rom ſeine letzte Hoffnung ſetzte, und er entſprach dieſer Hoffnung. Er wußte ſeine Krieger an den Anblick der

Digitized by Google

deutſchen Rieſengeſtalten zu gewöhnen, er hielt ſeine Kräfte bis zum günſtigen Augenblick zuſammen. Am Rhon, in der Nähe von Marſeille gelagert, ließ er ſich durch keine Herausforderung der anrückenden Deutſchen aus ſeiner feſten Stellung herauslocken. Als aber die Deutſchen höhnend an ſeinem Lager vorbeigezogen waren mit der Frage: ob die Römer nichts daheim an ihre Weiber zu beſtellen hätten? — als er erfahren, daß die ungeheure Maſſe der Feinde ſich getheilt habe: da rückte er nach und erreichte bei Aix die hinterſte Abtheilung. Noch wagte er keine offene Feldſchlacht. Auf einem Hügel verſchanzt, reizte er die Deutſchen zum Sturm auf ſein Lager. Da erfuhren zum erſtenmal die nordiſchen Rieſen die Überlegenheit römiſcher Kriegskunſt. Sie wurden zurückgeworfen, in Unordnung gebracht und von den geordneten Schaaren der Römer völlig geſchlagen. Hunderttauſend Deutſche ſollen an jenem Tag gefallen ſein. Doch dies war nur ein Drittheil des ungeheuern Heeres, welches Italien bedrohte. Die Vorausgezogenen verirrten ſich in dem Gebirg und erſchienen erſt zu Anfang des folgenden Jahres auf dem ſüdlichen Abhang der Tiroler Alpen, von deren beſchneiten Höhen ſie auf ihren großen Schilden herabrutſchten. Auch hier mußte Marius helfen. Er eilte herbei, zog aber den entſcheidenden Kampf bis in den Sommer hinaus, deſſen Hitze den Söhnen des Nordens unerträglich war. Am 28 Juni des Jahres 102 vor Chr. G. wagte er in der Gegend von Verona den entſcheidenden Kampf in einer Stellung, wo Wind und Sonne den Deutſchen entgegen waren. Und abermals trug die römiſche Kriegskunſt über die Mehrzahl, die überlegene Körperkraft und die wilde Tapferkeit den Sieg davon. Zerſprengte Deutſche, welche Schutz hinter ihrer Wagenburg ſuchten, wurden von ihren erzürnten Frauen niedergeſtoßen. Als die Römer ſich des Troſſes der Überwundenen bemächtigen wollten, wehrten ſich die Weiber mit der Wuth der Verzweiflung, erwürgten ihre Kinder und dann ſich ſelbſt unter einander. Wenn wir den Römern glauben, ſo fielen auf den Ebenen an der Etſch 120,000 Deutſche und wurden

Digitized by Google

60,000 gefangen. Doch auch die Gefangenen fanden zum Theil ſpäter noch einen ehrenvollen Tod. Dreißig Jahre ſpäter zerriſſen ſie, ſo viel ihrer noch übrig waren, ihre Sklavenketten, machten Kriegsgefangene anderer Stämme frei, und bildeten mit dieſen furchtbare Heere, welche abermals Rom an den Rand des Verderbens brachten. Sie unterlagen, aber ſie ſtarben würdig ihrer bei Verona gefallenen Brüder.

F. Funk. (Aus „Überblick der älteſten deutſchen Geſchichte.“)

36.

Die Hunnenſchlacht im Jahr 450.

Die Heere des Aetius und Theodorichs, des Königs der Gothen, hatten ſich vereinigt: Avitus, der nachmals Kaiſer geworden iſt, war an den Hof des Königs geſandt, um die Rüſtung desſelben und den Ausmarſch ſeiner Krieger zu beſchleunigen. Sie richteten ihren Zug auf Orleans, und erſchienen in der Nähe dieſer hart bedrängten Stadt, als die Noth aufs höchſte geſtiegen war, und der Biſchof Anianus, wie Gregorius von Tours erzählt, die verzweifelnden Einwohner nur durch Gebet und Flehen kaum noch im Vertrauen zu erhalten vermochte. Attila hob die Belagerung auf und zog ſich zurück, theils wohl, um die verſchiedenen Abtheilungen ſeines Heeres an ſich zu ziehen, theils wohl auch, um für ſeine zahlreiche hunniſche Reiterei ein geeigneteres Feld zu haben. In der weiten Ebene, die unter dem Namen der katalauniſchen Fluren bekannt war, der Gegend bei Chalons an der Marne, nahm er eine feſte Stellung und erwartete ſeine Feinde. Dieſe zögerten nicht. Ein weiterer Rückzug würde einer Flucht gleich geſehen haben; eine Schlacht aber mußte Attila's ganzes Schickſal beſtimmen. Er fühlte die Schwere des Augenblicks, und zitterte, ſeinem alten Glücke gegenüber, nach Menſchenweiſe vor der Entſcheidung. Auch war er mit Recht mißtrauiſch gegen die fremden Schaaren, die ſich nur, von der Furcht getrieben, unter ſeinen Befehl geſtellt hatten, Haß und Zorn in der Seele. Deßwegen befragte er Wahrſager über den

Digitized by Google

Ausgang. Ihre Antwort, aus Eingeweiden und Knochen von Thieren gewonnen, verkündigte ihm Unglück, aber auch den Fall des Hauptführers der Feinde. Attila sah diesen Hauptführer in dem Aetius, und hielt den Verlust einer Schlacht durch den Tod des Mannes vollkommen ausgeglichen, der seinen Entwürfen so erfolgreich entgegengetreten war. Also beschloß er die Schlacht; aber nicht eher als um die neunte Stunde des Tages wollte er sie beginnen, damit die nahe Nacht durch Unterbrechung des Kampfes dem Unglück ein Ziel setzen möchte.

Beide Heere stellten sich, durch einen Hügel getrennt, in Schlachtordnung. Auf der einen Seite nahm Theodorich mit seinen Westgothen den rechten Flügel ein, Aetius mit den Römern und den übrigen Verbündeten, den linken. Dem König Sangiban mit seinen Alanen wieß man, der Sicherheit wegen, zwischen Beiden seine Stelle an, weil das Mißtrauen nicht verschwunden war. Auf der andern Seite hielt Attila mit den Hunnen die Mitte. Zur Linken stellte er die Ostgothen, angeführt von ihrem König Walamir, und dessen Brüdern Theodemir und Widemir, weil er auf die Erbitterung des Bruderkampfes zwischen ihnen und den Westgothen rechnete. Zur Rechten stand der getreue Ardarich an der Spitze seiner Gepiden. Die übrigen Völker waren mit ihren Königen unter die Anführung Walamirs und Ardarichs gegeben, und er selbst, Attila, stand über Allen und gab Allen seinen Befehl, welcher mit gewohnter Hoheit ausgesprochen, in gewohnter Demuth vernommen ward. Der Gipfel des Hügels aber wurde von Aetius und Thorismund, dem Sohne des Königs Theodorich, gewonnen und ein Versuch Attila's, ihn zu besetzen, blieb ohne Erfolg. Dieser Vorfall schien das hunnische Heer zu beunruhigen. Deßhalb versammelte Attila die Führer seiner Schaaren, und sprach zu ihnen in folgender Weise: „Ich halte für unnöthig, Euren Muth nach so großen Siegen mit Worten anzuregen. Reden sind für junge Feldherren und für ungeübte Heere. Mir geziemet nicht, etwas Gemeines zu sagen, Euch nicht, es zu hören. Ihr versteht den Krieg. Für den

Digitized by Google

Tapfern ist nichts süßer, als die Züchtigung des Feindes; und ein großes Geschenk der Natur ist es, das Herz mit Rache zu sättigen. Geht also rasch los auf den Feind; am kühnsten ist immer der Angreifende. Verachtet diese vereinigten ungleichartigen Massen. Der bekennt seine Furcht, der in fremder Hülfe seine Vertheidigung sucht. Siehe, schon vor dem Angriffe treibet sie der Schrecken: sie erstreben die Höhen: zu spät werden sie im Gefild eine Zuflucht suchen. Wir kennen die leichten Waffen der Römer: nicht nur von der ersten Wunde, nein, vom Staube selbst werden sie beästigt. Ihre Schlachtordnung, ihre Schilddächer könnet Ihr verachten. Die Alanen greift an; auf die Westgothen werfet Euch. Da müssen wir den Sieg suchen, wo der Krieg sich hält. Sind die Nerven durchschnitten, so fallen die Glieder hin, und der Leib stehet nicht, dem die Knochen entzogen sind. Also erhebt den Geist, und zeigt Eure alte Wuth. Als Hunnen bewähret Eure Klugheit, als Hunnen Eure Waffen. Der Verwundete fordere den Tod des Gegners, der Gesunde sättige sich an der Ermordung der Feinde. Wer zum Leben bestimmt ist, den trifft kein Geschoß; wer sterben soll, den findet das Schicksal auch auf ruhigem Lager. Der zusammengetriebene Haufe wird den Anblick der Hunnen nicht ertragen. Hier ist das Feld unserer Erfolge. Ich selbst werfe, der Erste, den Speer auf den Feind. Der ist dem Tode verfallen, der ruhig zu bleiben vermag, wo Attila kämpft!"

Sogleich stürzten sich Alle in die Schlacht. Sie war schrecklich, verworren, hartnäckig, und dauerte bis in die stürmische Nacht hinein. Jornandes, der sich bei dem Anblick solches Greuels des Gedankens nicht erwehren kann, daß das Menschengeschlecht nur für die Könige da sei, ist der Meinung, das ganze Alterthum habe keinen solchen Kampf gesehen, und Niemand werde jemals solche ungeheure Thaten erblicken, als hier vollbracht wurden. Nach der Sage schwoll ein kleiner Fluß, der durch das Schlachtfeld lief, vom Blute der Erschlagenen und Verwundeten zu einem Strom an, und führte die Leichname hinweg. Der brennende Durst trieb Viele zu

Digitized by Google

dieſem Strom, und nöthigte ſie zum Trinken der gräßlichen Miſchung. Hundert und zwei und ſechzig Tauſend, ja faſt dreimal hundert Tauſend ſollen auf beiden Seiten gefallen ſein in dieſer Schlacht. Solchen Angaben wird Niemand einen geſchichtlichen Werth beilegen, aber ſie bezeigen die Vorſtellung jener Zeiten von dem großen Ereigniſſe. König Theodorich war unter den Todten. Indem er ſeine Schaaren mit ermunterndem Zurufe durcheilte, ward er vom Pferde geworfen und von den Seinigen zertreten. So ward die Wahrſagung erfüllt. Die Weſtgothen, von ſchmerzlicher Wuth über den Fall ihres Königs durchdrungen, wandten ihre Waffen, von den Oſtgothen, wie es ſcheint, wenig bedrängt, gegen Attila, und ihrem Ungeſtüme vermochte der gewaltige Krieger nicht zu widerſtehn; er ging zurück in ſeine Wagenburg, und ließ hier einen Scheiterhaufen bauen, um durch den Flammentod der Gefangenſchaft zu entgehen, wenn etwa auch dieſe Befeſtigung keinen Schutz gewähren ſollte gegen das Unglück. Aber er wurde nicht angegriffen. Thorismund, Theodorichs Sohn, hatte den Gipfel des Berges behauptet. In der dunkeln Nacht vorgehend, ſtieß er unerwartet auf die hunniſche Wagenburg. Er ward am Kopfe verwundet und fiel vom Pferde; zwar wurde er von den Seinigen gerettet, mußte aber dem fernern Kampf entſagen. Auch Aetius ward von den Seinigen getrennt, und irrte mitten unter den Feinden umher; als er endlich das Lager der Gothen auffand, da dachte er nur noch auf Vertheidigung. Vielleicht war er, auf Attila's alte Freundſchaft rechnend, im Lager der Feinde geweſen.

Die unruhige Nacht verging, und der Morgen zeigte die leichenbedeckten Fluren. Römer und Weſtgothen ſahen es als einen Sieg an, daß Attila den Angriff nicht erneuerte; aber aus ſeinem Lager ſchallte laut das Geräuſch der Waffen herüber und der Geſang ſeiner Schaaren; Schrecken und Angſt ging durch die Seelen der Sieger, ſo wie das Land zittert vor dem Brüllen des Löwen, der von Jägern umſtellt iſt in ſeiner Höhle. Inzwiſchen war des gefallenen Königs der Weſtgothen Leichnam aufgefunden worden. Er

Digitized by Google

wurde unter Wehklagen und Trauergesängen feierlich zur Erde bestattet, und Thorismund, der tapfere Sohn des gefallenen Helden, ward über der Leiche als König begrüßet, nach der Weise seines Volks. Alsobald wünschte der neue König, im Schmerze seines Herzens und im Gefühle seiner Tapferkeit, Rache zu nehmen an den Hunnen; Aetius aber hielt einen Angriff auf Attila's Lager für zu gefährlich, und meinte, durch Hunger werde der Furchtbare mit mehr Sicherheit zu bezwingen sein. Bald gab er sogar dem jungen Könige den Rath, heim zu ziehen in sein Reich, damit es ihm nicht von seinen Brüdern entrissen und er zu einem heillosen Kriege wider dieselben gezwungen werden möchte. Thorismund erkannte an diesem seltsamen Rathe die Lauheit der Bundesgenossenschaft, und sah wohl nicht ohne Mißtrauen auf den Mann, der ihn aussprach. Er befolgte also den Wink, und kehrte zurück in sein Reich. Das übrige Heer löste sich auf und Aetius zog gleichfalls hinweg. Da verließ auch Attila seine Stellung und ging über den Rhein zurück. Luden. („Geschichte des deutschen Volks.")

37.

Roms Fall.

Die Römer waren kaum vor den Hunnen sicher, als Genserich, König der Vandalen, aus Afrika nach Italien überging (455), Rom eroberte und plünderte.

Bei allen diesen Zerrüttungen blieb immer noch die kaiserliche Würde in einigem Ansehen; wenn gleich die Kaiser durch die Ausländer, welche in Staatssachen die größte Gewalt hatten, oft abgesetzt wurden. Odoacer, ein Fürst der Rügen, der sich in Kriegsdiensten der Römer hervorgethan hatte und von den unter dem abendländischen Heere dienenden Herulern, Rügen und Sciren zum König ausgerufen ward, wagt es endlich (476), nach Gefangennehmung des abendländischen Kaisers Romulus, diese Würde unbesetzt zu lassen, und sich selbst zum Herrn über Italien zu machen. So fiel zuletzt, durch eine Reihe von Jahrhunderten allmählich erschüttert und geschwächt,

Digitized by Google

der Riesenstaat der Römer, der vom kleinsten Anfang, durch Menschen, die nie ein Volk größer hatte, und durch den ihm eigenthümlichen Geist von Muth, Einfalt und Hobheit zur Weltherrschaft sich emporgeschwungen hatte, und von den karthagischen Kriegen bis auf die Entscheidungsschlacht bei Philippi das Erstaunen der Völker, so wie nachher, unter wenigen Ausnahmen besserer Kaiser, erst ihr Abscheu, dann ihre Verachtung war. Sein Untergang selbst war mehr Folge inniger Schwäche, als einer äußeren, deutlichen Macht der Feinde. Mit der Freiheit hatten die Römer einen großen Theil jener Tapferkeit und Vaterlandsliebe verloren, die in Freistaaten allezeit stärker ist, weil jeder mehr empfindet, daß er ein Glied des Staates ist. Ihre Helden, ihre edelsten Staatsmänner waren gefallen in den Bürgerkriegen. Schon unter den erstern Cäsarn war das Verdienst verhaßt und fürchterlich. Selten wagten sie's, denen, die beim Volk beliebt waren, die Anführung der Kriegsheere zu vertrauen. Die vielen Empörungen und die Gegenherrscher, die oft von den Soldaten gewählt wurden, rechtfertigten das Betragen in eben dem Grade, wie sie das Reich noch immer mehr schwächten. Die Cäsarn wurden weichlich, wollüstig, nur noch stark zum Menschenquälen. Von ihrem Hofe kam die Erschlaffung über Rom und Italien. Der Reichthum dieses Landes, die Entfernung der Feinde von seinen Grenzen machte, daß die Italiäner bald die Kriegskunst vergaßen; jene Kunst, die sonst ihnen auszeichnend eigen war, und die allein ihre Vorväter zu Herren der Welt gemacht hatten — und daß die römischen Heere größtentheils von Leuten aus den Provinzen und fremden Völkern zusammengesetzt werden mußten. Die Kriegszucht nahm ab: wenn auch ein edler er Mann zur höchsten Würde gewählt ward, so kosteten ihm doch die Versuche zu deren Herstellung das Leben, oder viele Zeit. Die schweren Waffen, welche vormals den Römern ein solches Übergewicht gegeben hatten, wurden endlich mit leichtern vertauscht, weil sie für entnervte Körper zu beschwerlich waren. Als Commodus und Caracalla anfingen von deutschen Völkern den Frieden zu erkaufen, fühlten diese ihre Überlegenheit noch mehr. Sie

Digitized by Google

wiederholten ihre Anfälle, um neue Reichthümer zu ſammeln. Durch dieſe Streifereien wurden beträchtliche Striche Landes verwüſtet und entvölkert. An den Gränzen mußten große Kriegsheere und Feſtungen mit beträchlichten Koſten unterhalten werden. Viele Lebensmittel wurden ihnen aus Britannien zugeführt. Dies alles erſchöpfte die kaiſerliche Schatzkammer, und machte ſchwere Auflagen nöthig. Die römiſchen Statthalter und Feldherrn vermehrten dieſe Übel durch Geiz und Grauſamkeit. Die Bewohner der Provinzen wünſchten deswegen eine Veränderung, die ihr Elend nicht vergrößern konnte; ſie wollten lieber fremden Völkern gehorchen, als den Römern. Die Künſte und Wiſſenſchaften wurden vernachläſſigt; Unwiſſenheit und Aberglauben verbreiteten ſich in Ländern, welche vormals die aufgeklärteſten waren. Man fing endlich gar an, die wichtigſten Hof-, Staats- und Kriegsbedienungen an Deutſche zu vergeben. Dieſe behielten die Liebe zu ihrem Vaterland und riethen nicht zu den ſo nöthigen ernſtern Maaßregeln. Einige von ihnen wurden beſchuldigt, ihren Landsleuten die Anſchläge der Römer entdeckt zu haben. Sie machten ſich endlich zu Häuptern mächtiger Parteien in dem Staate ſelbſt. Alle dieſe Umſtände blieben den Deutſchen nicht unbekannt; ſie, welche durch genaue Verbindungen, beſſere Waffen und ſtrengere Kriegszucht fürchterlicher als vormals waren, verachteten jetzt die Römer. „Wir wundern uns," ſagte ein gothiſcher Fürſt, „daß die römiſchen Soldaten noch die Dreiſtigkeit haben, ein Land gegen uns zu behaupten."

Poſſelt. („Geſchichte der Deutſchen.")

38.

Die Fehme.

Wie in Friesland, ſo erhielten ſich auch im alten weſtphäliſchen Sachſenſtamme die alterthümlichen Formen am längſten. Dort richteten noch bis auf Heinrich den Löwen die Gaugrafen unter dem Herzoge. Als das Herzogthum Weſtphalen dann unter das geiſtliche Regiment von Köln fiel, blieben die Gaugrafen beibehalten, nur

Digitized by Google

daß sie seitdem vom Erzbischofe belehnt wurden. Das Gericht, das sie nach alter Weise unter freiem Himmel mit Zuziehung gewählter Schöppen im Beisein der freien Bauern hielten, ward zum Unterschiede vom Sind- und Landgericht das Freigericht genannt, der Gerichtsstuhl Freistuhl, der Graf Freigraf, die Schöppen Freischöppen. Sie übten nach altem Rechte den Blutbann, und waren frei von jedem geistlichen, Fürsten-, Lehns- oder Stadtgerichte. In jedem Gaue waren mehrere Stühle, entsprechend den alten Centen.

Im dreizehnten Jahrhundert aber kam über dies Gericht ein anderer Geist, und es entstand daraus das Fehmgericht oder das heimliche Gericht, Stillgericht (secreta judicia). In den letzten Zeiten der Hohenstaufen, nahm das Faustrecht dergestalt überhand, daß der edle Reichsverweser, Erzbischof Engelbert von Köln, sich mit einer Anzahl redlicher Männer aus allen Ständen verband, um die Verbrecher heimlich zu richten und zu strafen. Das Geheimniß war nöthig, weil jeder Richter, wenn sein Name bekannt gewesen wäre, die Rache der zahllosen Unruhestörer hätte fürchten müssen. Der Erzbischof, als Erzbischof in Westphalen, verband dieses Gericht mit den unter seiner Obhut stehenden Freigerichten, und brachte diese letzteren in die Hände des geheimen Rechtsbundes, der „Wissenden." Der Nutzen dieser Fehmrichter erprobte sich sobald, daß sie sich schnell über ganz Deutschland ausbreiteten, und im vierzehnten Jahrhundert schon hundert tausend Wissende zählten.

Ein feierlicher Schwur verband die Wissenden. Ein Verräther ward sieben Fuß höher gehängt, als ein anderer Verbrecher. Sie theilten sich in vier Klassen. Vom ersten Range war der Stuhlherr oder Vorsteher des ganzen Gerichtes, ein Fürst, der Erzbischof von Köln, später sogar der Kaiser selbst. Vom zweiten Range waren die Freigrafen, welche der Stuhlherr wählte. Vom dritten Range waren die Freischöppen, welche der Freigraf wählte. Vom vierten endlich waren die Frohnboten, welche das Gericht und die Beklagten beriefen und die Strafe vollzogen. Alle Wissenden erkannten sich an geheimer Losung.

Digitized by Google

Es ward kein Geiſtlicher, mit Ausnahme der geiſtlichen Fürſten, kein Jude, kein Weib und kein Knecht unter die Wiſſenden aufgenommen, aber auch von dieſem Gerichte nicht verurtheilet. Nur freie Layen wurden hier von ihres Gleichen gerichtet. Auch wurden nur ſolche Klagen aufgenommen, die vor einem andern Gerichte nicht erledigt worden waren oder werden konnten. Diebſtahl, Mord, Raub, Gewalt, Kirchenfrevel, Ketzerei, ſchlechter Lebenswandel waren die wichtigſten Gegenſtände der Klage.

Das Gericht verſammelte ſich heimlich. Ein Wiſſender trat als Kläger auf. Der Beklagte ward dreimal vorbeſchieden. Appellation fand nicht ſtatt, außer wenn das Gericht getheilt war, und dann nur an Kaiſer und Papſt. Wenn der Beklagte nicht erſchien, ſo reichte der Eid des wiſſenden Klägers hin, ihn als ſchuldig zu verurtheilen. Wiederum konnte jeder Wiſſende, der ſelbſt angeklagt worden, ſich durch bloßen Eid reinigen. Wer aber verurtheilt oder verfehmt worden, den traf die Strafe eben ſo heimlich, als er vor Gericht gefordert worden. Man fand in nicht langer Zeit ſeine Leiche, in welcher ein Dolch ſteckte, mit den Zeichen SS.GG. (Stock, Stein, Gras, Grein).

W. Menzel. („Geſchichte der Deutſchen.“)

(Folgende Scene aus „Götz von Berlichingen“ wird das Bild der alten Fehme anſchaulicher machen).

In einem finſtern Gewölbe.

Die Richter des heimlichen Gerichts. (Alle vermummt).

Älteſter. Richter des heimlichen Gerichts, ſchwört auf Strang und Schwert unſträflich zu ſein, zu richten im Verborgenen, Gott gleich! Sind Eure Herzen rein und Eure Hände, hebt die Arme empor, ruft über die Miſſethäter: Wehe! Wehe!

Alle. Wehe! Wehe!

Älteſter. Rufer, beginne das Gericht.

Rufer. Ich Rufer rufe die Klag' gegen den Miſſethäter. Deß Herz rein iſt, deſſen Hände rein ſind zu ſchwören auf Strang

und Schwert, der klage bei Strang und Schwert: klage! klage!

Kläger (tritt vor). Mein Herz iſt rein von Miſſethat, meine Hände von unſchuldigem Blut; verzeih mir Gott böſe Gedanken und hemme den Weg zum Willen. Ich hebe meine Hand auf und klage! klage! klage!

Älteſter. Wen klagſt Du an?

Kläger. Klage an auf Strang und Schwert Adelheiden von Weislingen. Sie hat Ehebruchs ſich ſchuldig gemacht; ihren Mann vergiftet durch ihren Knaben. Der Knab' hat ſich ſelbſt gerichtet, der Mann iſt todt.

Älteſter. Schwörſt Du zu dem Gott der Wahrheit, daß Du Wahrheit klagſt!

Kläger. Ich ſchwöre.

Älteſter. Würd' es falſch befunden, beutſt Du Deinen Hals der Straf des Mords und des Ehebruchs?

Kläger. Ich biete.

Älteſter. Eure Stimmen. (Sie reden heimlich mit ihm).

Kläger. Richter des heimlichen Gerichts, was iſt Euer Urtheil über Adelheiden von Weislingen, bezüchtigt des Ehebruchs und Mords?

Älteſter. Sterben ſoll ſie! ſterben des bittern doppelten Todes; mit Strang und Dolch büßen, doppelt, doppelte Miſſethat. Streckt Eure Hände empor, und rufet: Weh über ſie! Weh! Weh! in die Hände des Rächers.

Alle. Weh! Weh! Weh!

Älteſter. Rächer! Rächer, tritt auf.

Rächer (tritt vor).

Älteſter. Faß hier Strang und Schwert, ſie zu tilgen, von dem Angeſicht des Himmels, binnen acht Tage Zeit. Wo Du ſie findeſt, nieder mit ihr in den Staub! — Richter! die Ihr richtet im Verborgenen, Gott gleich, bewahrt Euer Herz vor Miſſethat und Eure Hände vor unſchuldigem Blut. Göthe.

Digitized by Google

39.

Saladin.

Saladin ward im Jahre 1137 zu Takrit, einer meſopotamiſchen Stadt, geboren. Sein Vater Eyub (von dem dieſer Herrſcherſtamm den Namen Eyubiden erhielt) und ſein Oheim Schirkuh zogen aus Turkiſtan zum Kalifen nach Bagdad und dienten ihm mit Auszeichnung, bis Schirkuh im heftigen Zorn einen von deſſen Beamten erſtach. Beide Brüder wandten ſich hierauf nach Moſul und gewannen zuerſt bei Zenki, dann bei Nureddin das größte Anſehen. Saladin verlebte einen Theil ſeiner Jugend in der prachtvollen, Eyubs Leitung anvertrauten, Stadt Balbek und hatte, bei ſeiner heitern fröhlichen Natur, eine Abneigung vor Staatsgeſchäften; bis ſich ihm bei ſeiner zweiten Anweſenheit in Egypten die Möglichkeit darbot, Herrſchaft zu erwerben. Sein Benehmen gegen Schawer und die Erben Nureddins unterliegt, nach abendländiſch-chriſtlichen Anſichten, gerechtem Tadel: nach morgenländiſchem Standpunkte war aber der Sturz eines zweideutig oder gar feindlich geſinnten Veziers etwas ganz Gewöhnliches, und der Gedanke eines geſetzlich umwandelbaren Erbrechtes der Herrſcherſtämme nie aufgeſtellt, viel weniger anerkannt und befolgt worden. Von dem Augenblicke wo Saladin ſeine Herrſcherlaufbahn betrat, zeigte er männlichen Ernſt und große Thätigkeit, ohne daß dieſe in Kleinigkeitsſucht, oder jener in finſtere Strenge ausgeartet wäre. Alle Gebote des Islam befolgte er genau, und kannte ſelbſt die wiſſenſchaftlichen Anſichten und Streitigkeiten über dieſe Lehre; ſo wenig er ſich aber, Gott und ſeiner eigenen Kraft vertrauend, von Spitzfindigkeiten, Sterndeuterei, und Aberglauben übermannen ließ, ſo wenig mochte er Freidenker und Neuerer leiden. Bei dieſen Geſinnungen mußte ihm der Krieg gegen die Chriſten politiſch und religiös von der höchſten Wichtigkeit ſein; auch verfolgte er den Plan der Eroberung Syriens beharrlich und trotz aller Hinderniſſe. Zweimal in der Woche wohnte er in der Regel den Gerichten bei, wo man ſelbſt

Digitized by Google

wider des Sultans nächste Verwandten mit Erfolg klagen konnte; ja er stellte sich persönlich, wenn gegen ihn Streit erhoben ward, und unterwarf sich dem Spruche.

Einst saß er vor seinem Zelte und sagte, als ihm jemand eine Bittschrift überreichte: „das Schreibzeug fehlt, ich kann nicht sogleich Bescheid ertheilen;“ jener aber erwiederte: „es steht im Zelte,“ und Saladin holte es und schrieb.

Das Maulthier Bohadins, seines Geschichtschreibers, der neben ihm ritt, bespritzte ihn sehr mit Koth; er scherzte darüber und erlaubte jenem nicht, sich deshalb zu entfernen. Einem Christenweibe war ihre Tochter geraubt worden; dem Rufe vertrauend, suchte sie Hülfe bei Saladin. Dieser erforschte, wer das Mädchen gekauft hatte, und gab es der Mutter zurück. Züge solcher Art zeigen freilich, in gewissem Sinne, nur das Natürliche und Gewöhnliche; allein bei Sultanen ist leider zu oft die greulichste Unnatur das Gewöhnlichste, und selbst die Franken erhoben sich damals nicht zu der Redlichkeit, Gerechtigkeit, Großmuth und Milde Saladins. Ungeachtet dieser herablassenden Milde des Sultans und der Gewandtheit, für jeden sogleich einen angenehmen Gegenstand des Gesprächs aufzufinden, fehlte doch nie der gebührende Anstand in seiner Gesellschaft, nie wurden zweideutige Reden gehört. Wissenschaftliche Beschäftigungen galten ihm für Erholung; kein Gelehrter wurde von ihm abgewiesen, keiner entlassen, ohne ein Geschenk empfangen zu haben. Oft ließ er sich geistliche oder weltliche Geschichten vorlesen, und die Darstellung großer gewaltiger Thaten bewegte ihn nicht minder zu Thränen, als Erzählungen von einfachen, die Theilnahme ansprechenden Begebenheiten. Ohne Ziererei verstattete er seinen Gefühlen freien Lauf; selten aber übermannte ihn den Zorn; nie verließ ihn in ungünstigen Lagen die Heiterkeit und Fassung, nie in Krankheiten die Geduld; nur Verläumder konnten ihn heftiger aufreizen. Sein Geist zeigte sich weit erhaben über die bloße Leidenschaft des Besitzes, und größer selbst als die Unbescheidenheit der Fordernden, war seine Neigung

Digitized by Google

zum Bewilligen. Er wußte, daß die Quellen reichlich floſſen, und gab nicht minder bei geleerter, als bei gefüllter Schatzkammer; weshalb die Schatzmeiſter oft heimlich Summen zu außerordentlichen Ausgaben zurücklegten. Betrogen ihn jene, ſo verloren ſie zwar ihre Stellen, erlitten aber keine weitere Strafe: denn Geldgier erſchien dem Sultan ſo allgemein als gemein.

Am 4ten März 1193 ſtarb Saladin im ſieben und fünfzigſten Jahre ſeines Alters an einem heftigen Fieber. „Nimm dies Kleid," ſprach er auf dem Krankenlager zu ſeinem Fahnenträger, „zeige es als Todtenfahne und verkünde, daß der Beherrſcher des ganzen Morgenlandes nichts mit ſich zu nehmen vermag; nur ein einziges Kleid begleitet ihn in das Grab." Auch hinterließ Saladin weder Haus, noch Garten, noch Landgut, und überhaupt kein Eigenthum, ausgenommen ſieben und vierzig Silberlinge und ein tyriſches Goldſtück. Zu ſeinem Sohne Afdal ſagte Saladin beim Abſchiede: „Verehre das höchſte Weſen, und befolge ſeine Gebote, denn es iſt die Wurzel aller Güter, und in ihm ruht alles Heil. Vergieße kein Blut, denn es ſchläft nicht, ſondern kommt auf Dein Haupt. Erhalte die Herzen Deiner Unterthanen durch Liebe und Sorgſamkeit, denn ſie ſind Dir von Gott durch mich übergeben. Begünſtige die Edeln, denn nur durch Milde bin ich zu irdiſcher Größe gelangt. Beleidige Niemand, denn erſt nach geübter Rache pflegen ſich die Menſchen wieder zu verſöhnen. Haſſe Niemand, denn allen ſteht der gleiche Tod bevor. Haſt Du gegen Gott gefehlt, ſo ſei reuig: er iſt barmherzig."

Raumer. („Geſchichte der Hohenſtaufen.")

40.

Einnahme von Jeruſalem.

Der Tag wurde auserſehen, an welchem die Stadt berennt werden ſollte. Da gedachten die Prieſter, daß einſt Gott die Stadt Jericho in die Hände der Iſraeliten nach einem ſiebenmaligen feierlichen Umgange um ihre Mauer gegeben, und riethen dieſes Bei-

Digitized by Google

ſpiel nachzuahmen. Um ihrem Rathe mehr Gewicht zu geben, erſchien der heilige Erzbiſchof Ademar einem Prieſter und forderte ihn auf, die Fürſten zu einem feierlichen Umgang zu ermahnen. Denſelben Rath gab ein alter, in einem hohen Thurme auf dem Ölberge wohnender, und durch die Gabe der Weiſſagung berühmter Einſiedler. Zugleich ſollte dieſe Prozeſſion benutzt werden, um Tankred und Raimund, welche aufs Neue wegen des Geldes, das dieſer jenem zu bezahlen verſprochen, aber nicht bezahlt hatte, zankten, und andre mit einander ſtreitende Fürſten, auf dem Ölberge, wo der Heiland ſo ſchmerzlich für die Menſchen gelitten, zu verſöhnen.

Am Freitag, den 8ten Julius (1099), verſammelten ſich alle Prieſter, die Ritter und das Volk, und verließen das Lager zum feierlichen Umgang um die Stadt. Die Prieſter zogen in weißen Gewänder mit Kreuzen, den Reliquien und den Bildern der Heiligen voran, und ihnen folgten alle Ritter und das Volk, in völliger Waffenrüſtung, Trompeten und Fähnlein tragend und mit entblößten Füßen, indem ſie die Heiligen um ihre Fürſprache bei Gott flehentlich anriefen. Die Prozeſſion begab ſich zuerſt auf den, Tauſend Schritt von der Stadt öſtlich liegenden, Ölberg, wo Arnulf, ein ſehr beredter Geiſtlicher aus Flandern, von einem erhabenen Orte herab in einer ſo eindriegenden Rede den Fürſten die Eintracht empfahl, daß alle Streitenden verſöhnt einander die Rechte gaben. Auch Peter der Einſiedler trat auf, und ermunterte das Volk auszudauern, um den Heiland, der noch immer in der heiligen Stadt gekreuziget werde, zu befreien. Von da zogen die Wallbrüder zu der Kirche der Mutter Gottes auf dem Berge Zion, ſüdlich von der Stadt. Die Ungläubigen ſahen zum Theil, auf der Mauer ſtehend, den Umgang mit Verwunderung an, andere warfen Pfeile nach den andächtigen Kreuzfahrern und verwundeten ihrer mehrere, andere richteten auf den Mauern Kreuze auf und übten an ihnen ihren Muthwillen; andre, die Prozeſſion nachäffend, folgten auf der Mauer den Chriſten und kränkten ſie durch ihren Spott. Nachdem die Prozeſſion ins Lager zurückgekehrt, ward auf den

Digitized by Google

nächsten Donnerstag der allgemeine Angriff auf die heilige Stadt bestimmt.

In der Nacht vor diesem ersehnten Tage brachten Herzog Gottfried, der Herzog von der Normandie und der Graf von Flandern, mit unsäglicher Mühe ihre Maschinen stückweise von dem Orte, wo sie erbauet waren, fast tausend Schritte weit, an die östliche Mauer, zwischen dem Thore des heiligen Stephan und dem eckigen Thurme, welcher nördlich über dem Thale Josaphats stand, und verlegten dahin auch ihr Lager, weil diese Gegend Kundschafter ihnen als die am schwächsten besetzte bezeichnet hatten. Als der Tag anbrach, waren die kleinen Maschinen aufgerichtet, und die Wallbrüder erkannten aus der Überwindung der Schwierigkeiten, welche diesem Beginnen sich entgegengestellt, daß Gottes Hand mit ihnen war. Auch Raimund und die andern Fürsten hatten in der Nacht da, wo sie die Mauer zu bestürmen übernommen, Maschinen aufgerichtet. Alle nahmen hierauf das heilige Abendmahl, und begaben sich zu ihren Führern. Selbst Greise und Weiber erschienen bewaffnet, um zur Eroberung der heiligen Stadt zu helfen. Um aber die großen Thürme an die Mauer zu bringen, mußte zuvor die vordere Mauer der Stadt niedergeworfen und das Thal ausgefüllt werden. Beides war ein nicht geringes Werk. Die Mauer wurde zwar mit Mauerbrechern berannt, aus großen und kleinen Maschinen wurden Steine auf die Vertheidiger der Mauern geschleudert; aber die Belagerten minderten durch Säcke voll Wolle und Stroh und durch schräge Balken, welche sie an der Mauer befestigt hatten, ihre Wirkung, die schon wegen der Breite des Thales, welche sie von der Mauer trennte, schwach war. Viel größer war die Heftigkeit, mit welcher die Belagerten aus ihren Maschinen von der Höhe herab Steine auf die Kreuzfahrer schleuderten; ihre Feuerbrände, und die mit Schwefel, Pech und andern brennbaren Dingen versehenen Pfeile setzten bald die christlichen Maschinen so in Brand, daß das Löschen alle Hände der Kreuzfahrer beschäftigte. Wenige wagten daher zur Ausfüllung des Thales Steine und Erde herbeizutra-

Digitized by Google

gen, obgleich Graf Raimund durch den Ruf der Herolde jedem, welcher da, wo er ſtehe, drei große Steine ins Thal werfen würde, einen Denar als Belohnung verhieß. Die Nacht fiel ein, ehe die Wallbrüder ihr Ziel erreicht hatten.

Kaum aber war das Morgenroth des folgenden Tages erſchienen, als jeder Wallbruder in den Waffen wieder an den Ort eilte, welchen er geſtern verlaſſen. Der Kampf begann wieder mit vermehrter Lebhaftigkeit. Die Ungläubigen warfen nicht nur Steine und Pfeile wider die Wallbrüder, ſondern auch Töpfe mit brennbaren Materien und Balken, von einem mit Waſſer unlöſchbaren Feuer ergriffen, wider ihre Maſchinen; den Wallbrüdern aber war verrathen worden, daß Weineſſig dies Feuer löſche, und damit hatten ſie reichlich ſich verſehen. Als durch Feuer und Steine die Maſchinen der Chriſten nicht verderbt wurden, wurden Hexen auf die Mauern geführt, um durch Zauberformeln ihre Wirkſamkeit zu hemmen; aber ein ungeheurer Stein, aus einer Maſchine geworfen, zerſchmetterte zwei Hexen, welche dieſe Maſchinen zu beſprechen auf die Mauer gekommen waren, und drei Mädchen, welche ſie begleiteten. Zwei Boten, welche von Askalon kamen, um die Vertheidiger von Jeruſalem zur ausharrenden Gegenwehr zu ermuntern, indem in vierzehn Tagen ein Heer zum Entſatz der Stadt kommen werde, wurden ergriffen, weil es an Tankred durch zwei Muſelmänner verrathen war, daß durch das unbeſetzte Thor im Thale Joſaphat die Boten von Askalon gewöhnlich eingelaſſen würden. Der Eine von ihnen ward von einem hitzigen Jünglinge mit einer Lanze durchbohrt, der Andere, nachdem er ſeinen Auftrag ausgeſagt, aus einer Maſchine gegen die Mauer geſchleudert.

Ungeachtet aller dieſer Vortheile war um die ſiebente Stunde, ſelbſt nachdem der Herzog von der Normandie und Tankred beim Stephansthore die Mauer durchbrochen hatten, ſo wenig Hoffnung zur Eroberung der heiligen Stadt, daß die Fürſten beſchloſſen, die von dem Feuer und den Steinen der Belagerten ſehr beſchädigten Maſchinen zu entfernen, und an dem folgenden Tage den Angriff

Digitized by Google

zu erneuern. Die Ritter jammerten laut, daß Gott sie nicht würdig halte, die heilige Stadt einzunehmen, das Kreuz anzubeten und das heilige Grab zu erblicken; das Volk kehrte betrübt ins Lager zurück. Plötzlich, um die Stunde, in welcher der Heiland ans Kreuz gebracht war, erblickte Herzog Gottfried von Bouillon auf dem Ölberge einen Ritter, welcher seinen blitzenden Schild schwenkte und damit dem Volke Gottes das Zeichen zur Fortsetzung des Kampfes gab. Herzog Gottfried rief die Ritter und das Volk zurück; alle begannen die Arbeit mit neuen Kräften, des Sieges gewiß; die Weiber erquickten die Männer durch Speise und Getränke, und ermunterten sie zu muthigem Kampfe und unverdrossener Arbeit. Binnen einer Stunde war die vordere Mauer niedergeworfen, das Thal ausgefüllt und des Herzogs Thurm stand an der Mauer. Das auf seiner Spitze von Gold blitzende Kreuz mit des Herrn Jesu Bilde, nach welchem die Ungläubigen immer vergeblich gezielt, kündigte den Sieg Christi über Mohamed dem Volke Gottes an. Bald darauf ward auch des Grafen Raimund Thurm der Mauer so nahe gebracht, daß die Walbrüder mit ihren Lanzen die Ungläubigen auf der Mauer erreichen konnten.

Die Wallbrüder erneuerten nun den Kampf mit hoffendem Muthe. Die Muselmänner widerstanden mit verzweifelter Tapferkeit; aber dem nahe an die Mauer gerückten Thurme des Herzogs konnten ihre Maschinen wenig schaden; und wo die Hürden, womit er bedeckt war, beschädigt wurden, da half Herzog Gottfried mit eigener Hand den Schaden verbessern. Desto wirksamer waren die Wurfmaschinen aus den Thürmen, indem Herzog Gottfried diejenigen, welche sie bedienten, zu unverdrossener Arbeit aufmunterte. Es gelang endlich einigen Jünglingen, die mit Stroh und Baumwolle gefüllten Säcke, womit die Ungläubigen die Mauer zu schützen gesucht, vermittelst brennender Pfeile in Brand zu bringen; der Rauch ward durch einen Wind aus Norden auf die Mauer getrieben; die Streiter, durch ihn im Kämpfen gehindert, verließen verzweifelnd ihren Stand, und aus dem zweiten Stock-

Digitized by Google

werke des Thurms fiel die Fallbrücke auf die Mauer, unterſtützt von zwei Balken, mit welchen die Ungläubigen die Steine der Belagerer abgewehrt hatten. Die beiden Brüder Ludolph und Engelbert waren die erſten, welche die Mauer Jeruſalems erſtiegen, und ihnen folgten bald Herzog Gottfried ſelbſt, der in dem oberſten Stockwerke ſich befand, ſein Bruder Euſtach, der Herzog von der Normandie und der Graf von Flandern nach. Die andern Wallbrüder, welche nicht durch den Thurm auf die Mauer kommen konnten, erſtiegen ſie mit Leitern, und bald war die Mauer da, wo der Herzog ſtand, ganz verlaſſen von den Ungläubigen, welche in die Gaſſen der Stadt flohen. Die Wallbrüder eilten ihnen nach; der Herzog Gottfried ließ durch einige Ritter das Stephansthor öffnen; das übrige Volk drang theils durch dieſes, theils da, wo der Herzog von der Normandie und Tankred die Mauer durchbrochen hatten, in die Stadt, und bald erſchallte ſie von dem Geſchrei der ſiegenden Wallbrüder: „Gott hilft, Gott will es.“ In das Siegesgeſchrei miſchte ſich bald das Angſtgewinſel der Sterbenden, und das Flehen um Gnade der fliehenden Ungläubigen; denn Ritter und Knechte verbreiteten ſich in die Stadt, und würgten, wen ſie antrafen, ohne Rückſicht auf Alter und Geſchlecht. Die heilige Stadt war ſchon mit Leichen angefüllt, als wider den Grafen Raimund, der bei der Burg Zion ſtand, die Ungläubigen noch immer tapfer ſtritten, und ſeinem Belagerungszeuge großen Schaden zufügten; denn von den vierzehn Maſchinen auf der Mauer waren gegen den Grafen neun gerichtet. Raimund erfuhr erſt durch das Waffengetöſe in der Stadt und durch die Flucht der wider ihn ſtreitenden Ungläubigen von der Mauer, daß der Heiland den andern Fürſten den Steg verliehen habe. „Was weilt Ihr jetzt noch länger!“ rief Raimund den Seinigen zu, und die begeiſterten Provenzalen drangen mit Leitern über die Mauern in die Stadt. Dann ward auch das ſüdliche Thor geöffnet, und das vor ihm wartende Volk drang mit ſolcher Heftigkeit hinein, daß ſechzehn Wallbrüder im Gedränge umkamen.

Jetzt wurde das Würgen der Ungläubigen in der Stadt allge-

Digitized by Google

mein. Welche den Schwerdtern deren unter Gottfried, dem Normannen und dem Flanderer entrannten, liefen in die Schwerdter der Provenzalen. In die verborgensten Winkel, wo die Muselmänner Sicherheit suchten, drang das spähende Auge der wilden Mörder. Hätten sie nur mit dem Blute der Ungläubigen die Schmach des Heilandes und das Blut der vor Jerusalem erschlagenen Wallbrüder rächen wollen! aber Viele, nicht zufrieden, das Blut der Ungläubigen fließen zu sehen, weideten sich an ihren Qualen, indem sie bald sie nöthigten, von hohen Thürmen sich herabzustürzen, bald mit schwachem Feuer bis zum langsamen Tode sie marterten. Wenige entkamen in die Burg Zions. Aber eine weit größere Anzahl gewann den Tempel Salomonis, damals eine Moschee, hinter dessen festen Mauern Sicherheit suchend. Aber Tankred durchbrach mit den Seinigen diese Feste. Mehr als zehntausend Muselmänner und unter ihnen viele Imans, Ulemas und Fakirs fielen von ihrem Schwerdte. Drei Hunderten von diesen, welche auf das Dach des Tempels geflohen waren, gab Tankred Gnade, und steckte sein Panier dort auf; aber dennoch wurden diese von andern Wallbrüdern am andern Tage ermordet, worüber Tankred so ergrimmte, daß er mit dem Schwerdte den Frevel gerochen hätte, wenn nicht den andern Fürsten es gelungen wäre, ihn zu besänftigen. Die Beute, welche Tankred im Tempel Salomonis fand, war unermeßlich. Zwei Tage wurden erfordert, um sie wegzubringen; denn Tankred ließ nichts zurück, als das goldene Gefäß, zweihundert Mark an Gewicht, welches nach einiger Meinung Manna, nach andern Blut des Erlösers enthielt. Vierzig große silberne Leuchter, hundert und fünfzig kleinere, von denen zwanzig von ägyptischem Golde, die übrigen von Silber waren, einen großen silbernen Kronleuchter, und viele andere Geräthe konnte Tankred sich und den Seinigen zueignen, weil ausgemacht war, daß jedem die Beute bleiben sollte, welche er gewönne; er theilte sie aber mit Gottfried, weil er in dessen Solde stand. Jedem Wallbruder blieb das Haus, dessen er sich bemächtigte. Darum wurde die Stadt nicht wie eine ero-

Digitized by Google

berte Stadt behandelt, sondern die Wallbrüder schonten ihrer, als ihrer künftigen Heimath, und mancher Arme ward der Besitzer eines prächtigen Palastes.

Als die Wallbrüder des Blutes der Muselmänner satt waren, traf die Juden ihre Mordlust. Sie wurden in ihre Synagoge zusammen getrieben, und mit ihr verbrannt.

Weder an den Gräueln, noch an dem Jagen nach Beute nahm Herzog Gottfried Antheil. Er rächte zwar tapfer mit dem Schwerdt das Blut der Seinigen, welche während der Belagerung gefallen waren, und die Beschimpfung, welche die Pilgrime so oft von den ungläubigen Beherrschern der heiligen Stadt erfahren. Dann aber begab er sich, noch während des Mordgetümmels, von drei Rittern begleitet, in wollenem Pilgerhemd und mit entblößten Füßen aus der Stadt, wallte um ihre Mauern, ging durch das Thor, welches gegen den Ölberg liegt, nach der Kirche des heiligen Grabes, und überließ sich der Andacht.

Plötzlich änderte sich auch in der Stadt die Scene. Die Wallbrüder, des Mordens müde, legten, nachdem durch ausgestellte Wächter die Stadt gegen einen plötzlichen Überfall gesichert war, ihre Waffen ab, reinigten sich von dem Blute der erschlagenen Türken, und eilten mit entblößtem Haupt und entblößten Füßen zu den noch von Blut rauchenden heiligen Orten. Die Stadt, in welcher kurz vorher nur das wilde Geschrei der Würger und das Gewinsel der Sterbenden gehört wurden, erschallte jetzt von den Lobgesängen zur Ehre Gottes, und den Gebeten der zum Grabe des Heilandes Wallenden, und die grausamen Krieger, deren Gemüth jeder milden Empfindung noch eben verschlossen war, beugten jetzt demüthig ihre Kniee, und vergossen Thränen der Andacht an den Orten, wo das noch warm fließende Blut an ihre Grausamkeiten sie erinnerte. Viele, die mit gieriger Habsucht geraubt, opferten jetzt mit ausschweifender Freigebigkeit ihren Raub dem Herrn, oder brachten ihn als Almosen den Alten, den Armen und den Kranken. Andere bekannten laut ihre Sünden, und gelobten Besserung. Wo sah man je eine so schnelle Umwandlung?

Digitized by Google

An der Thüre der Kirche des heiligen Grabes ſtanden die Chriſten von Jeruſalem mit ihren Geiſtlichen, außer dem Patriarchen, der vor dem Anfange der Belagerung nach Cypern gereiſet war, um Almoſen zu ſammeln, und von hier aus die chriſtlichen Fürſten in den Mühſeligkeiten und Entbehrungen während der Belagerung der heiligen Stadt mit Granatäpfeln, Cedernäpfeln vom Libanon, köſtlichem Wein und gemäſteten Pfauen erfreut hatte. Sie führten die Wallbrüder in die Kirche, und erhuben mit ihnen ihre Stimme, um Gott zu danken für die Befreiung ſeiner heiligen Stadt von dem ſchmählichen Joche der Türken. Die größte Ehre wiederfuhr Petern dem Einſiedler, welchem die chriſtlichen Prieſter knieend dankten, und nächſt Gott den meiſten Antheil an ihrer Rettung aus den bisherigen Trübſalen zuſchrieben.

Wilken. („Geſchichte der Kreuzzüge.“)

41.

Papſt Gregor der Siebente.

Selten hat wohl ein Menſch ein ſo ungünſtiges Gericht in der Nachwelt gefunden, als dieſer; ſelten iſt andererſeits ein ſo unbedingtes Lob, eine ſo unbegrenzte Hochachtung über einen großen Mann der Weltgeſchichte ausgeſprochen, als über ihn. Hier finden wir ihn „frech, boshaft und voll von Ränken, einen tollkühnen Waghals“ genannt, der jedoch ein Weltmann von feinſter Klugheit und ein Held von entſchloſſenſtem, ſtandhafteſtem Muthe geweſen; dabei „verſchmitzt und niederträchtig, mit dem Anſcheine von edlem Stolze; ein eingebildeter Heiliger, den ſeine Nachkommen angebetet haben, und ein Menſch ohne Religion, ohne Treue und Glauben, den ein vertrauter Freund ſeinen heiligen Satan nannte.“ Dort ſehen wir ſeine bewundernswerthe Langmuth und Nachſicht, ſeine zuvorkommende Güte und Sanftmuth und wahrhafte Heiligkeit des Wandels hoch gerühmt. Von dieſem wird ſein großer Geiſt, werden ſeine ungemeinen Gaben, ſeine Menſchenkenntniß und Klugheit bewundert, aber ihm dennoch Verſtellung, Liſt und Ränke,

Digitized by Google

unbändiger Stolz, grenzenloſe Herrſchbegierde, trotziger Starrſinn vorgeworfen; von jenem wird er ſtandhaft wie ein Held, klug wie ein Senator, eifrig wie ein Prophet, ſtreng in ſeinen Sitten, genannt. Wir wollen mit keinem von dieſen hier rechten; die erzählten Thaten, ihr Sinn und ihre Art richten über ſeine Richter.

Es iſt unmöglich über Gregorius ein Urtheil zu fällen, welches für Jedermann als ein in ſich Vollkommenes daſtehen, und Alle für ihn gewinnen könnte. Sein großer Gedanke — er hatte nur Einen, in dem all' ſein Denken, Streben und Trachten aufging — liegt vor uns: die Freiheit der Kirche. Er iſt die Sonne ſeines Lebens, deren Strahlen ſich in alle Welt ausdehnten, er iſt der Brennſpiegel ſeines Wirkens, auf welchem alle ſeine Thaten und Worte ſich wie Sonnenflammen wieder ſammeln; in ihm ging ſein ganzes Leben auf, für ihn opferte er alle ſeine Tage; er iſt die Seele ſeines Seins und Handelns. Wie die Staatsmacht geſtrebt, ein in und durch ſich geſchloſſenes Ganze zu ſein, ſo wollte er die Gewalt der Kirche dahin erheben, daß ſie eine vollkommene Einheit und Erhabenheit über alle andern Gewalten bilde. Die Kirche ſollte groß und frei und allmächtig, der Staat aber unterthänig und der Kirche unterworfen ſein, weil jene von Gott und für etwas Unbedingtes angeordnet, dieſer aber von Menſchen und für etwas Bedingtes entſtanden ſei. Dieſes zu erringen, zu befeſtigen und für alle Zeiten und alle Lande geltend zu machen, das war Gregor's Lebenszweck, und nach ſeiner Überzeugung, Pflicht ſeines Amtes. Das liegt klar in ſeinen Briefen, überhaupt der beſten Quelle zu ſeiner Beurtheilung.

Was aber ward zur Ausführung eines ſolchen Plans erfordert? Faſt Alles, was Gregor that. Er mußte ſtreben, in allen Landen die Kirche über den Staat zu erheben, die Kirchendiener der Obergewalt weltlicher Herrſchaft zu entziehen, ihre Wahl, ihr Amt, ihren Unterhalt, ihr Handeln und Denken, ihre Belohnung und Beſtrafung, ihr Gericht, kurz ihr ganzes Leben und Treiben den Händen der Regenten zu entnehmen. Wer hatte in dieſen Zeiten unter den Menſchen die nöthige Kenntniß und Fähigkeit, zu prüfen, ob

Digitized by Google

dieſer oder jener zum heiligen Biſchofsamte geſchickt und würdig war? Hatten es mehr die weltlichen Regenten, oder mehr die Geiſtlichen? Worauf hatten jene bei der Wahl für geiſtliche Stellen zumeiſt geſehen? Auf Fähigkeit im Prieſteramte, oder auf eine zur Führung des Schwerdts rüſtige Hand? — Gregorius wollte alſo die Freiheit der Kirche durch die Losreißung der Biſchöfe von der Abhängigkeit weltlicher Macht.

Nicht bloß wichtig, ſondern nothwendig war es für Gregor's Plan, den Glauben geltend zu machen, der Kaiſer und mit ihm alle weltliche Herrſchaft ſei unter der Kirche. So lange das Gegentheil geglaubt war, ſo war an das Gelingen ſeines großen Gedankens nicht zu denken. Ordnete fortbin der Kaiſer die Papſtwahl, konnte er noch ferner des Papſtes Befehle und Anordnungen beſchränken und vernichten, galt des römiſchen Biſchofs Wort erſt nach dem des Kaiſers, ſo war nichts erreicht. Darum verlangte er Anfangs in Güte vom Könige Unterthänigkeit, und da ſie nicht erfolgte, forderte er ſie mit Strenge. Heinrich gab ſie. Der Gedanke der Freiheit der Kirche erforderte Zertretung der Obergewalt weltlicher Regenten über den Biſchof zu Rom.

Wenn Gregorius Anſprüche auf Spanien und Frankreich, auf Dänemark, Rußland, Dalmatien, Ungarn, Korſika und Sardinien erhob, wenn er eine Abgabe in England fordern zu können glaubte, ſo lag ihm gewiß derſelbe Gedanke der Freiheit der Kirche in der Seele. Nach Gregor's feſter Überzeugung konnte in die Welt Heil, Glück und allgemeiner Friede nur durch die Religion kommen, deren Göttlichkeit er mit aller Kraft des Glaubens erfaßt hatte; er meinte, das Organ der Religion ſei kein anderes, als die Kirche, und die Kirche ſchien ihm der Herold Gottes. Dieſe wollte und bedurfte, um zu beſtehen, einen Unterhalt. Je mehr nun die Kirche andererſeits durch Zerbrechung der Feſſeln, welche bisher ihre Glieder an die weltliche Gewalt gebunden hatten, vom Staate entfernt ward, deſto gerechter und nothwendiger ſchien es, den Unterhalt auf eine andere Weiſe zu ſuchen; auf eine Weiſe, die dem Statthalter

Digitized by Google

Christi auf Erden in jedem Lande frei zu stehen schien. Die Kirche konnte in ihrem freien Verhältnisse nicht mehr auf der Wohlthat des Staats, sie sollte durch ihre Rechte bestehen. Die Kirche war, wo man Christum anbetete; Christus hatte sie auf seinen Fels, den Apostel Petrus, gebaut, also war, wo die Kirche, Petri Eigenthum, Recht des Statthalters, Vollmacht des Papstes.

Wenn Rom Gallien und Spanien und Britannien, wenn es Griechenland und Macedonien und Syrien und den ganzen Orient unter seine Fesseln legt, wenn auf Ruinen in Afrika der Koloß seiner Herrschaft errichtet wird, so nennen wir den Geist, mit dem gewürgt und gemordet, zertreten und vertilgt ward, um zu erreichen, was erstrebt ward, groß und gewaltig, denn wir glauben, daß, um Römer zu sein in der ganzen Fülle ihres Seins, sie handeln mußten, wie sie handelten. Für Roms Größe waren alle Thaten löblich, bewundernswerth, zweckvoll. Wer das Streben der Römer will und setzt, muß natürlich auch die Äußerungen des Strebens mit wollen. Wem geht nicht die Seele von Jammer und Ingrimm über, wenn er, die Sache menschlich betrachtend, Karthago rauchen, Numantia in Trümmern, und Korinth mit all seinem Glanze und seinen Schätzen in Vernichtung sieht? Wie anders, wenn er betrachtet, was Roms Sicherheit und Erhabenheit heischten?

Was geschah anders zu Gregors Zeiten? Abermals wollte die alte, hehre Roma die Welt zu ihren Füßen sehen, abermals die Könige der Erde vor ihrem geistlichen Triumpfwagen heranführen, abermals die Völker durch ein Machtgebot im Herrscherzaume halten. Wiederum waren die Zeiten gekommen, wo ein Geist die Welt erfassen wollte. Die Zeiten hatten diesen Geist erzeugt; es war die Idee der Weltherrschaft im Papstthume. Die Erscheinung dieser Idee war nothwendig im großen Gange des Lebens. Das Gesetz im Leben der Menschen, welches Griechenlands Geist und Art so herrlich aufblühen ließ und alles Schöne zu seiner Zeit wiederum zu Grabe brachte, welches dem Scepter Macedoniens so schnell allbewunderten Glanz verlieh und ihn eben so bald wieder zerbrechen ließ,

Digitized by Google

welches das Gebot des Konsuls oder des Senats zu Rom in Afrika und in Asien und fast in ganz Europa hören ließ, und dann das große Weltreich vor einem Barbarenhaufen zittern machte, dasselbe Gesetz war's, welches den Bischof zu Rom aus einem schwachen Geistlichen zum Gebieter erhob, fast über die ganze christliche Menschheit setzte und dann in der Hand eines Tyrannen zum Gefangenen machte; dieses Gesetz, dieser große gemeinsame Gang, welchen alle Völker der Geschichte durchgegangen sind, forderte das Papstthum ganz so, wie es erschienen ist; und wie es in Griechenland einen Lycurgus und Solon, einen Themistocles und die dreißig Tyrannen; in Rom einen Marius, einen Cäsar, einen Nero; so wollte es im Papstthume einen Leo, der Rom erlöste, einen Gregorius, der Rom erhöhte, einen Alexander, der Rom erniedrigte. Dieses Gesetz, welches, wie die leitende Hand Gottes, über dem Geschlechte der Menschen in allen Zeiten obwaltet, handelt durch die Menschen; die großen Veränderungen im Laufe des Lebens sind sein Werk; und an den Individuen geht es nur in die Erscheinung, zeigt seine Entwickelungen, seine Wirksamkeit, also daß die Menschen nur das Organ dieses heiligen Geistes in der Geschichte sind.

Der Papst Gregorius handelte als Papst und als solcher groß, bewundernswerth und einzig. Seine Thaten erhalten nur dann die richtige Beurtheilung, wenn sie als Handlungen eines Papstes für das Papstthum, im Sinne des Papstthums betrachtet werden. Freilich der Deutsche, als solcher, entbrennt von Zorn, wenn er seinen Kaiser vor Kanossa in solchem Jammer sieht und nennt den Papst einen grausamen, unversöhnlichen, ehrgierigen Tyrannen; der Franzose, als solcher, flucht über das Unglück seines Landes und seines Königs, welches vom Papste kam. Aber der Historiker, im Streben, das Leben in einer universal-historischen Ansicht zu begreifen, steht über dem Gesichtspunkte des Deutschen oder des Franzosen, und findet recht, was geschah, obgleich jene es tadeln.

Wer gereinigte Luft will, muß auch die Bangigkeit des Gewitters, unglücksschwangere Stunden, Blitz und Donnerschlag

Digitized by Google

wollen. Wer hat die Himmelsflamme getadelt, daß sie einschlägt und zündet und zehrt? Wie in der Natur lange Hitze und Schwüle das große Ereigniß erzeugt und Stoff häuft, der darauf sich furchtbar entladet, so mit dem Menschen in der Weltgeschichte. Es kommen Zeiten vor den Blick des Forschenden, die durch vielfache Kennzeichen verrathen, daß sie die vorbereitenden zu großen und bedeutungsvollen Stunden sind, in denen die Völker langgehäufte Sünden abbüßen und die schwere Schuld bezahlen. Beispiele liegen vor Aller Augen. Die Männer aber, welche das Schicksal, das wir die Hand Gottes nennen, heranführt, um an ihnen und durch sie auszusprechen, was das Gesetz des Lebens will, um zu handeln, wie der Gang der Welt erfordert, nennen wir die Großen; sie sind die Werkzeuge, welche der Geist des Lebens bedurfte, sie sind der Arm, durch den die Vorzeit und Mitwelt handelt, die Sprache, durch welche jene und diese spricht. J. v. Müller.

42.

Schloß Trifels und König Richard Löwenherz.

Eine der schönsten Gegenden Deutschlands, wir könnten sagen Europas, liegt auf der Grenzscheide zwischen Deutschland und Frankreich, von letzterem kaum geahnet, von dem ersten nur wenig beachtet. Sie hat uns oft an große, herrliche Menschen erinnert, die zeitlebens ungewürdigt, so zu sagen unentdeckt bleiben. Diese Gegend ist der Strich des linken Rheinufers, der von Weißenburg her über Bergzabern, das wunderliebliche, nach Landau, Edenkoben, Neustadt an der Haardt und Dürkheim bis nach Grünstadt hinab, sich erstreckt, und einen reichen bunten Kranz von Wald, Weinbergen und üppigen Ackerfeldern, von wohlhabenden Ortschaften und altehrwürdigen Bergschlössern bildet, der die Vergleichung mit keinem andern ähnlicher Art zu fürchten hat. Es sind die mehr und mehr nach der Ebene sich sehnenden Anhöhen der Vogesen, nicht mehr so wild wie gegen die Schweizergrenze, nicht mehr so stolz wie im Ober-

Digitized by Google

elsaß, aber noch überreich an gefälliger Wölbung und hier und da selbst großartige Spitzen zeigend.

Kein Reisender hat dieses schöne Land je besucht, ohne von Bewunderung hingerissen zu werden, keiner hat es je durchwandert, ohne über seine Unbekanntheit in beklagendes Erstaunen auszubrechen. Und wer gar eine jener Anhöhen besteigt, die, nach Norden und Süden eine freie Aussicht eröffnend, dem rüstigem Auge in einem Überblicke hier das Strasburger Münster mit seinem unvollendeten Thurme, dort den Speierer Dom, das Grab der deutschen Kaiser, weiter unten, den Dom zu Worms, im Lande der Nibelungen, des Reiches und Luthers Kampfplatz, rechts über den Rhein hin, die Ruinen des Heidelberger Schlosses, links den Donnersberg mit seinem hervorragenden Haupte vorführen, der möchte auf immer da verweilen und sich Hütten bauen, und allen denen, die rastlos stets nur in weiter Ferne Schönheit und Größe zu finden wähnen, mit Göthe zurufen:

Willst Du immer weiter schweifen?
Sieh' das Schöne liegt so nah.

Auf diese Fluren wünschte ich die Franzosen zu führen, die in einem Gemälde Deutschlands nur Eiszapfen, schaurige Brandung der Nordsee, heulende Winde und traurige Nadelwälder in melancholischer Sandwüste erblicken! Wie würden sie in enthusiastischer Überraschung Dich anstaunen, herrliches, gesegnetes, treffliches Land!

Einige Stunden weit von der Vauban'schen Festung Landau, im baierischen Rheinkreise, eine halbe Meile von dem Städtchen Annweiler, liegt, wie an den Eingang in die Landes-Au gewälzt, eine seltsame Masse von Berg, Fels, Wald und Ruine. Erst gewahrt man eine steile Anhöhe mit einer Schloßruine, sodann eine zweite, und alsbald eine dritte in dem nämlichen Zustande. Trifels (Trois-Rochers) heißt dieser dreifache Berg in der Landessprache und in den alten Urkunden. Nur die Deutelei der Archeologen

Digitized by Google

konnte bei so klarem Sinne einen andern Ursprung für diesen Namen auftreiben wollen. Der Zusammenhang der drei Bergspitzen unter sich ist noch zu erkennen; die Hauptburg mochte die erstere, der Trifels in engerem Sinne, gewesen sein, zu der die beiden übrigen, Anebos und Scharfenberg, in Abhängigkeitsverhältniß stunden. So mühsam das Besteigen des Trifels ist, so hundertfach lohnend ist der Eindruck, den die Aussicht südwestlich in das bunte, abwechselnde Annweiler Thal, nordöstlich nach der weiten Rheinebene und ihren unzähligen Ortschaften gewährt.

In welcher Zeit dieses Bergschloß, dessen Überbleibsel heute sich auf einen Thurm, einen Brunnen und mehrere Öffnungen eines ehemaligen unterirdischen Verließes beschränken, erbaut worden? von wem? liegt in jenem Dunkel begraben, das die meisten Monumente des Mittelalters umhüllt. Gewissen Zeugnissen noch vorhandener Baureste zufolge würde sein Ursprung in die früheste Zeit der fränkischen Herrschaft hinaufreichen, ein fabelhafter Chronist schreibt ihn sogar dem Drusus zu. Mit Gewißheit kann nur das Einzige behauptet werden, daß der Trifels bereits unter den deutschen Kaisern des salischen Stammes in den Urkunden genannt wird, von ihnen auf die Hohenstaufen, sodann auf die Habsburger übergegangen, im Jahr 1333, durch Ludwig den Baiern, an Churpfalz verpfändet, und endlich durch Theilungsvertrag von 1410 in das Privateigenthum der Herzoge von Zweibrücken gelangt ist. Eben so unbezweifelbar ist, das die Hohenstaufen häufig und gern hier verweilt haben; die Sage ist voll der Erinnerung an Friedrich Rothbart, den sie bald als den kaiserlichen Begründer und Bewohner der Burg mit allen Reichsinsignien und von glänzendem Gefolge begleitet hier einziehen, bald in gespenstiger Unruhe von seinem Palaste in Hagenau allnächtlich nach dem Trifels wandern läßt, um sein Bett zu verwühlen.

Nicht erbaut, wohl aber bedeutend verschönert und vergrößert hat Barbarossa den Trifels, namentlich mochte der in den Chroniken berühmte Marmorsaal, von dem heute keine Spur mehr vorhanden

Digitized by Google

iſt, von ihm herrühren. Dagegen bleibt im höchſten Grade wahrſcheinlich, daß Kaiſer Konrad II. aus ſaliſchem Geſchlechte den Trifels nach ſeinem Siege über den Herzog Friedrich von Lothringen, im Jahre 1027, begründet hat, um den Engpaß nach dieſem Lande durch eine feſte Burg gegen fernere Einfälle zu ſchützen. Mehrere andere Schlöſſer auf der lothringiſchen Grenze wurden von ihm in gleicher Abſicht angelegt, und von ſeiner Luſt an großen Baudenkmälern geben das Kloſter Limburg und der Dom zu Speier Zeugniß.

Die Beſtimmung des Trifels im Mittelalter ware eine dreifache, er diente als Reichsveſte, als Schatzkammer und als Staatsgefängniß. Als Reichsveſte war, in den häufigen Kämpfen um den deutſchen Kaiſerthron, ſein Beſitz oft ein entſcheidender Grund des Sieges; als Schatzkammer bewahrte er die Reichsinſignien: die Krone, den Scepter, den Reichsapfel, den Mantel, die Dalmatica und das Schwerdt Karls des Großen, den Gürtel, den goldenen Rock, die mit Edelſteinen gezierten Handſchuhe ganz von Gold ꝛc.; ſodann den Speer des heiligen Mauritius, das Eiſen der Lanze, mit welcher die Seite des Heilandes durchſtochen wurde, die Dornenkrone, die Nägel und ein Stück vom heiligen Kreuz, ein Stück vom Arme der heiligen Anna, einen Zahn Johannes des Täufers, ein Stück vom Stricke, womit der Herr gebunden wurde, den Schwamm, womit man ihm zu trinken gereicht. Heinrich der V., der letzte Salier, hatte vor ſeinem Tode, im Jahr 1125, verordnet, daß dieſe Inſignien und heiligen Reliquien auf dem Trifels ſo lange bewahrt bleiben ſollten, bis man zur gültigen Wahl eines neuen Kaiſers geſchritten. Zu dieſem Ende ſcheint die Kapelle erbaut worden zu ſein, deren Spuren heute noch erkennbar ſind. Nach Dufresne, glossarium medii ævi, war es im Mittelalter der allgemein herrſchende Gebrauch, Schätze und andere Koſtbarkeiten in Kapellen, als an heiligem Orte, gleichſam zu deren größerer Sicherheit zu bewahren; und in der Nachbarſchaft dieſer Gegenſtände zu wohnen, wurde für ein ſeltenes Glück erachtet. Begreiflicherweiſe ſtanden alſo der Trifels und ſeine Heiligthümer in großem An-

Digitized by Google

— —

sehen bei dem Volke, dessen sagenreiche Phantasie ihn mit Geistern und Drachen und geheimnißvollen Wesen aller Art, zur bessern Hut der Schätze, bevölkerte.

Als Staatsgefängniß insbesondere scheint der Trifels einen schreckensvollen Ruf gehabt zu haben. Seine Entlegenheit, seine furchtbaren Felsenverließe, die Festigkeit seiner Zugänge boten der politischen Rache, die man Gerechtigkeit nennt, eine zu kostbare Gelegenheit, um sie nicht zu reizen. Welche traurige, verzweiflungsvolle Geschichte würde aus den dumpfen Gemächern heraufwimmern, könnte man ihren Wänden Sprache verleihen!

Auf dem Trifels hatte schon Kaiser Heinrich V. mehrere wichtigen Staatsgefangenen, wie seinen eignen Kanzler, Adelbert, ersten Erzbischof von Mainz, der sich mit dem Papste gegen den Kaiser verbunden, und Graf Wiprecht von Groitsch, der mit andern deutschen Fürsten eine Meuterei gegen das Reichsoberhaupt gestiftet, verwahren lassen. Besonders aber hatte ihn Heinrich VI., der blutdürstige Nachfolger von Friedrich Rothbart, ausersehen, um seinen Haß gegen einen großen Theil seiner politischen Gegner zu befriedigen. So verurtheilte er einen berüchtigten Seeräuber Margaritone, dessen er sich in Italien bemächtigt hatte, wie auch einen nahen Anverwandten seiner Gemahlin, den Grafen Richard, wegen Meuterei, zu lebenslänglicher Gefangenschaft auf dem Trifels, nachher beide zuvor, der barbarischen Sitte des Zeitalters gemäß, hatte blenden lassen. Aller andern Großen und Adeligen nicht zu gedenken, die er aus Italien nach Deutschland geführt hat, und deren eine namhafte Zahl höchst wahrscheinlich auf dem Trifels ihr Leben geendigt haben. „Gegen die Verwandten seiner Gemahlin," sagt ein sächsischer Chronist, „hat er wegen Empörung und Aufruhr gar streng verfahren, indem er davon einen Theil lebendig schinden, andern die Augen ausstechen, sie verbrennen, mit spitzigen Pfählen an die Erde spießen, in siedendem Wasser kochen, in Säcke nähen und ins Meer werfen, dem Vornehmsten aber, mit Namen Jordanus, auf einem eisernen glühenden Stuhl, eine eiserne glühende Krone

Digitized by Google

auf das Haupt setzen und mit vier Nägeln anheften lassen, sagend: „Da hast Du die Krone, nach welcher Du gejagt hast, Niemand wird sie Dir mißgönnen, genieße nunmehr derselben. Wegen dieser Thaten ist er genannt worden **Henricus asper**, und haben nach seinem Tode seine deutschen Soldaten der Italiener Haß und Rache empfunden."

Auch seine Reichthümer und Schätze, die er in Apulien, Kalabrien und Sicilien erbeutet, ließ Heinrich VI. auf den Trifels bringen, und er selbst bezog die Burg im Jahr 1194 mit vier und zwanzig Fürsten, Grafen und Edeln, ein Umstand, der auf den bedeutenden Umfang der Gebäulichkeiten schließen läßt.

Auf diese Veste ließ Heinrich VI. den englischen König Richard führen, der ihm am Mittwoch vor Ostern 1193 war abgeliefert worden, und, wahrlich, nicht des Kaisers Güte war es zu verdanken, daß sein königlicher Gefangener nicht, gleich den übrigen, ein elendes Leben hier verhaucht hat.

Richard ließ seinen kühnen Muth nicht beugen. Er trieb Kurzweil mit seinen Wächtern, machte sie betrunken und setzte sie durch seine außerordentliche Leibesstärke in Erstaunen. Auch Liebes- und Spottlieder, deren er viele dichtete und zur Zither sang, füllten einen Theil seiner Zeit aus. So mochte er bereits eine geraume Weile auf dem Trifels gesessen haben, als sich ihm unvermuthet ein Retter nahte. Richard hatte in England einen treuen Diener und Freund zurückgelassen, Blondel, der sein Gefährte in Liebeshändeln und sein Lehrer in der Sing- und Dichtkunst war. Nicht sobald vernahm Blondel die unglückliche Kunde, daß sein königlicher Freund und Gebieter, vom Sturme zerschlagen, in feindliche Hände gefallen sei, und nunmehr in deutscher Gefangenschaft zeufze, als er, nach einer Chronik aus dem dreizehnten Jahrhundert, die auf der königlichen Bibliothek zu Paris aufbewahrt wird, beschloß und durch feierlichen Schwur besiegelte, seinen Herrn durch alle Länder aufzusuchen, « qu'il querroit son Signor en toute terre. » Denn nur daß Richard gefangen saß, nicht aber der Ort seines Aufenthal-

Digitized by Google

tes war dem Freunde bekannt. Blondel machte ſich auf den Weg, von wenigen treuen Rittern und einem kleinen Gefolge tapferer Mannen begleitet, und ſie durchzogen lange Europa in die Länge und die Queere, ihre Aufmerkſamkeit vor allem auf die feſten Burgen und Schlöſſer heftend.

So manchen ſteilen Abhang hatten ſie bereits erſtiegen, ſo manches Thal bereits durchſpäht, an ſo manchem Felsufer des Rheines und der Donau hatten ſie vergeblich gelauert, als ſie endlich in das wildromantiſche ſchöne Thal von Annweiler gelangten, und auf drei ſpitzen Bergkegeln drei ſtarkbefeſtigte Felſenneſter auf einmal erblickten. Wahrlich, das ſind Käfige, eines königlichen Gefangenen würdig, rief Blondel, von Angſt und freudiger Ahnung gepreſſt; laßt uns ſehen, ob wir hier vielleicht glücklicher ſind, und unſern Herrn endlich finden.

Blondel vertheilte ſeine Leute im nahen Forſte und am Fuße des Trifels, er ſelbſt aber ſtieg den Berg hinan, um ſich die Burg mehr in der Nähe zu beſchauen, und etwa Erkundigungen über deren Inneres einzuziehen. Eine junge Maid, ſo wird berichtet, fand ſich auf ſeinem Weg; ihr unſchuldiges, kindliches Weſen zogen ihn an, und eine Miſchung von ſinnendem Ernſt und jugendlicher Fröhlichkeit machten ihn länger bei ihr verweilen, als er gewollt. Sie erzählte ihm von der furchtbaren Burg da oben, und ihren ſchwarzen Verließen, ſie ſchilderte ihm die ſtrenge Wache, die dort herrſche, und beklagte das Loos der armen Gefangenen, die dort ihr Leben vertrauerten. Blondel, der mit geſteigerter Aufmerkſamkeit dieſen Worten gelauſcht hatte, verſank in trauriges Nachdenken, und, wie er ſonſt wohl in gleicher Gemüthsſtimmung mit Richard gethan haben mochte, ergriff ſeine Zither und ſang ein altes provenzaliſches Liebeslied. Die Kleine nickte ihm dankend Beifall zu, und ſetzte, wie von einem plötzlichen Gedanken überraſcht, hinzu: „das klingt ja wie das Lied des armen Ritters, der oben auf der Burg gefangen ſitzt....“ Gern hätte ſie ihr unbeſonnenes Wort zurückgenommen, aber Blondel hielt ſie feſt, und ſie mußte ihm Alles erzählen, was

Digitized by Google

ſie von dem Schickſale des unbekannten Ritters erfahren hatte. Sie hatte ihn ja geſprochen, ſie war ſein Troſt, und es ſcheint ſogar, daß die Wälle und Mauern des Trifels den königlichen Sänger nicht abgehalten hatten, in das wehrloſe Herz der lieblichen Mathilde zu dringen; die Röthe ihrer Wangen zeugte deſſen lauter als Worte. Blondel hatte genug gehört, um ſich der freudigſten Hoffnung hinzugeben.

In der Dämmerung ſchlich er auf einſamem Pfade zu den Wällen des Schloſſes und ſtimmte zu ſeiner Zither leiſe folgenden Geſang an, deſſen Original in romaniſcher Sprache iſt:

« Personne, charmante dame, ne peut vous voir sans aimer; mais votre cœur froid ne satisfait aucune passion; c'est pourquoi je supporte mon mal; puisque tous souffrent comme moi. »

Es war das Lieblingslied des Königs, das er an eine gewiſſe Gräfinn Mathilde, an dem Hofe der Königinn Sibilla zu Jeruſalem, gerichtet, und das er häufig mit Blondel geſungen hatte.

Kaum waren die letzten Töne von Blondel's Zither verklungen, als aus dem Innern der Burg eine andere Stimme in ähnlicher Weiſe die zweite Strophe ſang:

« Aucune dame ne peut dompter mon cœur si elle garde sa faveur pour tous sans la fixer sur un seul. J'aime mieux être haï tout seul que d'être aimé avec d'autres. »

„Biſt Du es, mein treuer Blondel, rief ſodann eine Stimme aus dem Innern der Wälle herab?" Ja, lieber Herr, erwiederte der Sänger, ich bin es, Euer ergebener Knecht. Gott ſei gelobt, daß wir Euch endlich gefunden; nicht länger mehr ſollt Ihr in ungerechter Haft verweilen. Bereitet Euch zum Kampfe; auf baldiges Wiederſehen, denn morgen ſeid Ihr frei."

Dem Worte folgte alsbald die That. In der Nacht des andern

Digitized by Google

Tages ſtand Blondel mit ſeiner Schaar vor den Thoren des Trifels. „Sie banden ihre Roſſe an die Bäume des Waldes, heißt es in der Volkschronik, und da die Brücke des Grabens aufgezogen war, ſo bahnten ſie ſich mit Eichſtämmen, im Thale gehauen, den Weg. Das eherne Burgthor ward von mächtigen Arthieben geſprengt, und Blondel, der ſich auch mit Lanze und Schwerdt gewaffnet, und die Ritter, drangen, nebſt ihrer Schaar, in das Schloß.“ Der Befreite ward bewaffnet, und von dieſem Augenblick an war alle Gegenwehr des herbeieilenden Burgvogtes und ſeiner Streiter vergeblich. Richard beſtieg ein ſtolzes Roß, und zog von ſeinem improviſirten Hofſtaate begleitet, in das Thal hinab, und von da „ungehemmt bis zum Meeresſtrand,“ wo er ſich nach England einſchiffte. Auf ſeinem Wege begegnete er der guten, ſanften Maid, die ihn ſo liebevoll getröſtet, und die zuletzt ſeinen Rettern den Weg gezeigt hatte: „Komm mit mir nach dem ſchönen England, ſagte ihr der König, „Du ſollſt meine Geliebte ſein.“

Aber mit ſanfter Würde ſchlug Mathilde die blauen Augen empor, und verſetzte: „Eure Gattin kann ich nicht werden, hoher König, denn Euch gebührt ein Weib vom Fürſtenſtamm; und Eure Geliebte darf ich nicht ſein, weil dies die Tugend kränken würde. Laſſt mich weinen, für Euch beten, und zieht mit Gott!“

So die Sage. Mit welcher köſtlichen Leichtigkeit ſie über die Schwierigkeiten ſiegt und der Unmöglichkeit ſpottet! In der That, was wäre der Volkspoeſie unmöglich! Ein unzugängliches Bergſchloß, des Reiches Veſte, Schatzkammer und Staatsgefängniß, errichtet zum Schutz gegen äußere und innere Feinde an einem der wichtigſten Päſſe des Landes, fällt vor dem Andrange von fünfzig Reitern, die „ihre Roſſe an die Bäume binden,“ mittelſt Eichſtämmen über den Graben, und durch die „ehernen“ Thore dringen; und die königliche Schaar zieht von dem Trifels aus „ungehemmt“ bis an den Meeresſtrand!

Ich möchte wohl wiſſen, welchen Weg ſie genommen haben!

Die Geſchichte, freilich, iſt viel karger und proſaiſcher. Wer ſich

Digitized by Google

bei ihr belehren will, den verweisen wir besonders auf das vorzügliche Geschichtswerk: Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit, von Friedrich von Raumer, und auf Michaud's Histoire des croisades. Nach den historischen Überlieferungen kann Richard überhaupt nur sehr kurze Zeit auf dem Trifels verweilt haben; denn um Ostern 1193 daselbst angelangt, ist er bereits im April des nämlichen Jahres auf der kaiserlichen Versammlung zu Hagenau, von wo er den in der Geschichte berühmten Brief an seine Mutter, Eleonore von England, schreibt, und ihr und den Großen des Reichs und allen seinen Unterthanen, bei Vermeidung seiner königlichen Ungnade, empfiehlt, das Lösegeld für seine Befreiung aufzutreiben.

Dieses Lösegeld ward durch endlichen Vertrag zwischen Richard und Heinrich VI. auf 150,000 Mark Silber festgesetzt; und nachdem Richard 100,000 baar bezahlt, und für die übrigen 50,000 dem Kaiser Geißel gestellt hatte, wurde er endlich im Februar 1194 zu Mainz wirklich frei gegeben, und landete darauf am 13. März zu Sandwich. Es bleibt jedoch zweifelhaft, daß die Lösesumme allein hingereicht hätte, ihn zu befreien, da sowohl Philipp August als Richard's Bruder, Johann ohne Land, Einsprüche erhoben, und ihre Vorstellungen mit Gelderbieten unterstützten, denen der habsüchtige Kaiser nur allzu willig sein Ohr lieh. Aber auf einer Reichsversammlung zu Worms erhob sich der Unwillen der deutschen Fürsten gegen das kaufmännische Betragen des Reichsoberhauptes mit solcher Gewalt und Einhelligkeit, daß dieses nothgedrungen seinen Gefangenen losgeben mußte.

Mancherlei Schicksale sind seit der Gefangenschaft des Löwenherz über den Trifels hingegangen. Nach den Hohenstaufen, die um diesen kaiserlichen Aufenthalt, wie um über ihre übrigen Residenzen einen eigenen Glanz und eine eigene Poesie verbreitet hatten, geht seine Geschichte abwärts, und eilt mehr und mehr einem unaufhaltsamen Verfalle zu.

Nach mehrfachem Wechsel verschwanden auch die Reichsinsig-

Digitized by Google

nien von der Burg, um zuletzt nach Nürnberg, ihrem langjährigen Bewahrungsorte, zu wandern.

Der Bauernkrieg im sechzehnten Jahrhundert, der dreißigjährige im siebzehnten, die französischen Verwüstungszüge unter Monclar, und endlich eine pestartige Krankheit in der Umgegend, brachten Zerstörung, Aufruhr, Noth und Verlassenheit über die sonst so glanzvolle Kaiserburg und ihr Gebiet.

Die Oberherrlichkeit der Herzoge von Zweibrücken war nicht geeignet, die Ruine wieder zu erheben. Alles kostbare Geräth, die Marmorsäulen und Böden verschwanden nach und nach aus dem Innern des Schlosses, und die Verwaltungsrechnungen des Amtes Annweiler aus dem siebzehnten Jahrhundert liefern uns einen merkwürdigen Beleg für die Kunstliebe und den poetischen Sinn dieser Fürsten. Im Jahre 1670 wurde dem damals regierenden Herzoge ehrerbietigst vorgestellt, daß mittelst einer Ausbesserung des Dachwerks an dem Thurme des, seiner Tiefe wegen, weit und breit berühmten Schloßbrunnens, dieses kostbare Denkmal erhalten werden könnte. Da es sich aber, nach einem gemachten Überschlage, herausstellte, daß die Kosten sich auf ohngefähr fünfzig Gulden (cent et quelques francs) belaufen dürften, so wurde verfügt, „daß Alles in statu quo zu verbleiben habe." Aber diesen status quo zu erhalten, stand nicht in der Macht des Herzogs. Der Brunnen verfiel gänzlich, besonders durch das beständige Herabwerfen von Steinen, da jeder Besucher dessen Tiefe messen wollte, so daß die Quelle selbst sich endlich einen Ausgang an dem Fuße des Berges suchen mußte.

Von dem einst so herrlichen Schlosse Trifels bestehen heute nur mehr unförmliche Überreste, ein Thurm und mehrere Öffnungen in ein unterirdisches Gefängniß; selbst an dem harten Mauersteine scheint die Zeit ihre unwiderstehliche Gewalt zu üben, und ihm eine baldige gänzliche Zerstörung zu bereiten.

Noch fließt, wie vor Jahrhunderten, der alte ehrwürdige Rhein im schönen Thale, noch begrenzen die Bergrücken an beiden Enden

Digitized by Google

seines Uferlandes den Horizont in unveränderter Majestät, und erfüllen die Brust des Wanderers mit frommer Bewunderung.

Nur was der Mensch geschaffen, erleidet das unerbittliche Gesetz der Hinfälligkeit, das über alle menschliche Dinge waltet, und läßt ihn in jeder verwitterten Spur sein eignes Loos erkennen.

„Vergänglich sind wir, und unsre Werke."

Savoye.

43.

Verurtheilung und Hinrichtung Konradins.

Auf unpartheiischem, leidenschaftslosem, rechtlichem Wege, so hieß es, müsse über das Schicksal der Gefangenen entschieden werden; deshalb ließ der König[1] Richter und Rechtsgelehrte aus mehreren Theilen des Reiches nach Neapel kommen, welche untersuchen und das Urtheil sprechen sollten. „Jeder von ihnen," das hoffte er, „werde der Anklage beistimmen, Konradin sei ein Frevler gegen die Kirche, ein Empörer und Hochverräther an seinem rechtmäßigen Könige, und, gleich allen seinen Freunden und Mitgefangenen, des Todes schuldig."

Als die Richter diese Anklage hörten, erschracken sie sehr, wagten aber, der wilden Grausamkeit Karls eingedenk, lange nicht, ihre entgegengesetzte Ansicht unverholen darzulegen. Da trat endlich Guido von Suzara hervor und sagte mit lauter und fester Stimme: „Konradin ist nicht gekommen als ein Räuber oder Empörer, sondern im Glauben und Vertrauen auf sein gutes Recht. Er frevelte nicht, indem er versuchte sein angestammtes väterliches Reich durch offenen Krieg wieder zu gewinnen; er ist nicht einmal im Angriffe, sondern auf der Flucht gefangen, und Gefangene schonend zu behandeln, gebietet göttliches, wie menschliches Recht." Erstaunt über diese unerwartete Erklärung wandte König Karl, das niedrige Geschäft eines Anklägers selbst übernehmend, hiegegen ein, daß

[1] Karl von Anjou.

Digitized by Google

Konradins Leute ſogar Klöſter angezündet hätten; worauf aber Guido ungeſchreckt erwiederte: „Wer kann beweiſen, daß Konradin und ſeine Freunde dies anbefohlen haben? Iſt nicht Ähnliches von andern Heeren geſchehen? Und ſteht es nicht allein der Kirche zu, über Vergehen wider die Kirche zu urtheilen?“ Alle Richter, bis auf Einen, den unbedeutenden, knechtiſch geſinnten Robert von Bari, ſprachen jetzt Konradin und ſeine Gefährten frei; welches preiswürdige Benehmen den König indeß ſo wenig zur Mäßigung und zur Beſonnenheit zurückbrachte, daß er vielmehr in verdoppelter Leidenſchaft jeden Schein von Form und Recht ſelbſt zerſtörte, und, frech jener einzelnen Knechtsſtimme folgend, aus eigener Macht das Todesurtheil über alle Gefangene ausſprach.

Als Konradin dieſe Nachricht beim Schachſpiele erhielt, verlor er die Faſſung nicht, ſondern benutzte, gleich ſeinen Unglücksgefährten, die wenige ihm gelaſſene Zeit, um ſein Teſtament zu machen, und ſich mit Gott durch Beichte und Gebet auszuſöhnen.

Unterdeß errichtete man in aller Stille das Blutgerüſt dicht vor der Stadt, nahe bei dem ſpäter ſogenannten neuen Markte und der Kirche der Karmeliter. Es ſchien, als ſei dieſer Ort boshaft ausgewählt worden, um Konradin alle Herrlichkeiten ſeines Reiches vor dem Tode noch einmal zu zeigen. Die Wogen des hier ſo ſchönen als friedlichen Meeres bringen nämlich bis dahin, und der dieſen herrlichſten aller Meerbuſen einſchließende Zauberkreis von Portici, Kaſtellamare, Sorrento und Maſſa ſtellte ſich, durch den blendenden Glanz ſüdlich reiner Lüfte noch verklärt, dem erſtaunten Beobachter dar. Auf furchtbare Mächte der Natur deutet das zur Linken ſich erhebende ſchwarze Haupt des Veſuv's, und rechts begrenzen den Geſichtskreis die ſchroffen zackigen Felſen der Inſel Kapri, wo einſt Tiberius, ein würdiger Genoſſe Karls von Anjou, hauſete.

Am 29. October 1268 wurden die Verurtheilten zum Richtplatze geführt, wo der Henker mit bloßen Füßen und aufgeſtreiften Ärmeln ſchon ihrer wartete. Nachdem König Karl in dem Fenſter

Digitized by Google

einer benachbarten Burg einen angeblichen Ehrenplatz eingenommen hatte, sprach Robert von Bari, jener ungerechte Richter, auf dessen Befehl: „Versammelte Männer! Dieser Konradin, Konrads Sohn, kam aus Deutschland, um als ein Verführer seines Volks fremde Saaten zu erndten, und mit Unrecht rechtmäßige Herrscher anzugreifen. Anfangs siegte er durch Zufall, dann aber wurde durch des Königs Tüchtigkeit der Sieger zum Besiegten, und der, welcher sich durch kein Gesetz für gebunden hielt, wird jetzt gebunden vor das Gericht des Königs geführt, welches er zu vernichten trachtete. Dafür wird, nach dem Rathe der Weisen und Gesetzverständigen und mit Erlaubniß der Geistlichen, über ihn und seine Mitschuldigen als Räuber, Empörer, Aufwiegler, Verräther, das Todesurtheil gesprochen, und damit keine weitere Gefahr entstehe, auch sogleich vor Aller Augen vollzogen."

Als die Gegenwärtigen dies sie größtentheils überraschende Urtheil hörten, entstand ein dumpfes Gemurmel, welches die lebhafte Bewegung der Gemüther verkündete; Alle aber beherrschte die Furcht, und nur Graf Robert von Flandern, des Königs eigener Schwiegersohn, ein so schöner als edler Mann, sprang, seinem gerechten Zorne freien Lauf lassend, hervor, und sprach zu Robert von Bari: „Wie darfst Du frecher, ungerechter Schurke einen so großen und herrlichen Ritter zum Tode verurtheilen?" und zu gleicher Zeit traf er ihn mit seinem Schwerdte dergestalt, daß er für todt hinweggetragen wurde. Der König verbiß seinen Zorn, als er sah, daß die französischen Ritter des Grafen That billigten; das Urtheil aber blieb ungeändert. Hierauf bat Konradin, daß man ihm noch einmal das Wort verstatte, und sprach mit großer Fassung: „Vor Gott habe ich als Sünder den Tod verdient; hier aber werde ich ungerecht verdammt. Ich frage alle die Getreuen, für welche meine Vorfahren hier väterlich sorgten, ich frage alle Häupter und Fürsten dieser Erde: ob der des Todes schuldig ist, welcher seine und seiner Völker Rechte vertheidigt? Und wenn auch ich schuldig wäre, wie darf man die Unschuldigen grausam strafen,

Digitized by Google

welche, keinem Andern verpflichtet, in löblicher Treue mir anhingen?" Dieſe Worte erzeugten Rührung, aber keine That, und der, deſſen Rührung allein hätte in Thaten übergehen können, blieb nicht bloß verſteinert gegen die Gründe des Rechts, ſondern auch gegen die Eindrücke, welche Stand, Jugend und Schönheit der Verurtheilten auf Jeden machten. Da warf Konradin ſeinen Handſchuh vom Blutgerüſte herab, damit er dem Könige Peter von Arragonien als ein Zeichen gebracht werde, daß er ihm alle Rechte auf Apulien und Sicilien übertrage. Ritter Truchſeß von Waldburg nahm den Handſchuh auf und erfüllte den letzten Wunſch ſeines Fürſten.

Dieſer, aller Hoffnung einer Änderung eines ungerechten Spruches beraubt, umarmte ſeine Todesgenoſſen, beſonders Friedrich von Öſterreich, zog dann ſein Oberkleid aus und ſagte, Arme und Hände gen Himmel hebend: „Jeſus Chriſtus, Herr aller Kreaturen, König der Ehren! Wenn dieſer Kelch nicht vor mir vorübergehen ſoll, ſo befehle ich meinen Geiſt in deine Hände!" Jetzt kniete er nieder, rief aber dann noch einmal, ſich emporrichtend aus: „O Mutter, welches Leiden bereite ich Dir!" Nach dieſen Worten empfing er den Todesſtreich. Als Friedrich von Öſterreich das Haupt ſeines Freundes fallen ſah, ſchrie er in unermeßlichem Schmerz ſo gewaltſam auf, daß Alle anfingen zu weinen. Aber auch ſein Haupt fiel. Nach dieſen mordete man noch mehrere. Im Allgemeinen findet es ſich bezeugt, daß über tauſend allmählig auf ſolche Weiſe ihr Leben verloren. Die Leichen der Hingerichteten wurden nicht in geweihter Erde begraben, ſondern am Strande des Meeres, oder, wie Andere erzählen, auf dem Judenkirchhofe verſcharrt. Raumer. („Geſchichte der Hohenſtaufen.")

44.

Agnes Bernauer und Albrecht von Baiern.

1435.

Dieſer hoffnungsvolle Fürſt, deſſen Jugend in ritterlichen oder

Digitized by Google

gottesfürchtigen Übungen, zum Theile am Hofe seiner Muhme, der böhmischen Königin Sophie, verflossen war, wohnte als Statthalter seines Vaters gewöhnlich auf der Burg zu Straubing, seit dieser Strich Niederbaierns an München gekommen. Voll tiefer Gemüthlichkeit Alles inbrünstig erfassend, darum in guten und bösen Tagen sich selbst nicht gleich, war er meistens gütig und mild, und mehr dem friedlichen Stillleben, als dem Geräusch der Höfe oder Schlachtfelder zugethan. Jedem Bittenden stand sein Haus gern offen. Was gerecht und billig, ehrte er auch am Niedrigsten. Als er einst, während ein armer Mann klagte, gleichgültig zum Fenster hinaus sah, dieser aber empfindlich sprach: „Gnädiger Herr, Euer Auslugen ist mein großes Verderben, wenn Ihr doch solltet merken meine Klage, die ich Eurer Gnaden thue, daß mir geholfen werde!“ wandte er sich lächelnd zu ihm, zürnte des strafenden Wortes nicht; sah auch nie wieder zum Fenster hinaus, wenn arme Leute vor ihn kamen. Die Tonkunst verschönte seine einsamen Stunden; er selbst war Meister in ihr. Nicht minder ergötzte ihn die Jagd. Oft trieb er im Muthwillen das Jagen tief in die Bezirke des Herzogs Heinrich von Landshut hinein, und pürschte demselben die allerschönsten Hindinnen und Hirsche hinweg, dem knausernden Herrn zum großen Ärger. Denn Heinrichs zunehmender Geiz, vielen lästig, war noch mehreren ein reicher Stoff der Belustigung.

Schon hatte Albrecht ein Alter von acht und zwanzig Jahren, ohne vermählt zu sein. Er liebte die Weiber; weniger die Ehe. Sein Vater verlobte ihn zwar mit Elisabeth von Würtemberg. Doch das junge Fräulein, heimlich dem Grafen Johann von Wardenberg hold, hätte auch den Kaiserthron verachtet, entwich mit ihrem Geliebten und ward dessen Gattin. Wenig um die Flucht der Braut bekümmert, belustigte sich Albrecht zu Augsburg, wo ihm zu Ehren die Adelgeschlechter Speerrennen, Gastmähler und Tänze gaben. Da erschienen die edeln Töchter der Stadt in aller Lieblichkeit ihres Reizes, gehoben durch Schmuck und Reichthum der Gewänder; ihre Haare mit Perlenschnüren oder Ketten umhängt,

Digitized by Google

oder unter perlendurchflochtenen Netzen, oder goldenen Hauben, oder Hüten mit Federn, oder kleinen Bireten von Sammet; den Busen sittig verhüllt, eine große Halskrause mit kostbaren Spitzen unter dem Kinn zusammen geschlossen; über die reichen, seidenen Röcke ein schwarzes, faltiges Obergewand, ohne Ärmel; Ringe, Gürtel von edeln Steinen blitzend.

Aber Albrecht hatte eine Jungfrau erblickt, von niedriger Herkunft und arm, doch in Schönheit und Tugend strahlender, denn Alle. Die frische Blüthe ihrer Jugend, ihrer Glieder feines Ebenmaß und der Goldglanz ihrer langen Haare mochte die Bewunderung Vieler sein; noch edler als ihr Leib, war ihr Gemüth. Sie hieß Agnes, die Tochter des Baders Kaspar Bernauer. In der Stadt nannte man sie den Engel. Süße Leidenschaft bethörte den Fürsten, als er sie erblickte; und Agnes konnte, bei den Anbetungen des liebenswürdigen Herrn, ihre Gleichgültigkeit nicht bewahren. Zu fromm und stolz aber Buhlerin zu sein, ließ sie Albrechts Liebe unerhört, bis er die strengen Gesetze seines Standes dem Besitze so vieler Holdseligkeit opferte. Er führte die ihm heimlich Anvermählte auf sein Schloß Vohburg, welches er aus dem Vermächtnisse seiner Mutter Elisabeth von Mailand besaß. Da wollte er in verborgener Liebe glücklich sein, bis er sie einst, vielleicht nach seines Vaters Hinscheiden, offenbaren könnte.

Herzog Ernst, welchem des Sohnes Leidenschaft eine der vorübergehenden schien, deren er selbst nicht frei gewesen, entwarf nach einigen Jahren die Vermählung desselben mit Annen, Herzog Erichs von Braunschweig Tochter. Jetzt erst belehrte ihn Albrechts beharrlicher Widerspruch, daß die Liebe desselben zur Augsburgerin stärker, als alle Ehrfurcht vor dem väterlichen Willen und dem Urtheil der Welt sei. Und erschreckt von dem Gedanken, eines unehrlichen Baders Tochter könne jemals den Thron der Schyren besteigen, trug er kein Bedenken, auch das schmerzlichste Mittel zur Heilung des verblendeten Sohnes zu wählen.

Also ward ein Speerbrechen zu Regensburg veranstaltet. Es

Digitized by Google

kamen die Fürsten und Ritter aus Pfalz- und Baierland, auch Albrecht zum Feste. Ihm aber verschlossen sie die Schranken, als Einem, der wider Turnierordnung mit einer Jungfrau in Unzucht lebe. Er schwor, Agnes sei seine Gemahlin. Er ward zurück gestoßen. Entrüstet kehrte er um, ließ fortan Agnesen als Herzogin von Baiern öffentlich ehren, gab ihr Dienerschaft zu, und Frauenzimmer, gleich einer Fürstin; und die Burg von Straubing zum Wohnsitz. Sie, voll schwermüthiger Ahnung eines finstern Schicksals, stiftete sich hier im Kreuzgang bei den Brüdern von Karmel Betgewölb und Grabstätte. Doch so lange Albrechts Oheim, Herzog Wilhem, noch am Leben war, geschah ihr kein Weh. Denn Wilhelm liebte Albrechten sehr.

Nach seines Bruders Tode aber zähmte Herzog Ernst den väterlichen Zorn nicht länger. In Albrechts Abwesenheit ward dessen Geliebte verhaftet. Die schöne Frau, mit Stolz vor den Richtern, wies deren Fragen ab: sie sei ihres Herrn fürstliches Weib. Ernst befahl schleunige Hinrichtung. Dem Volke wurde gesagt, sie habe dem Sohne des Landesherrn mit Liebestränken angethan, der sei darum der Tage nimmer froh; und Herzog Wilhems Kindlein habe sie mit Gift aus dem Leben getrieben. Gebunden, von Henkersknechten zur Donaubrücke geschleppt, ward sie, vor allem Volk, hinab in dem Strom geworfen. Die Fluthen trugen sie schwimmend wieder ans Ufer. Man hörte ihr Geschrei. Der Henker einer rannte hin, erfaßte mit langer Stange ihr goldenes Haar und drückte sie damit unter die Wellen nieder. So ward der grausame Mord vollbracht, welchen der Stolz fürstlichen Vorurtheils begehrte.

Albrecht, durch die Botschaft sinnlos zu Boden gestürzt, ermannte sich nur zum Schwur, sein Haupt nicht ruhig zu legen, bis er Agnesens theuerem Schatten schreckliche Genugthuung geleistet habe. Er floh aus dem befleckten Straubing zum bärtigen Ludwig nach Ingolstadt, und machte ihn zum Gesellen seiner Rache. Wiewohl der Graf von Mortain zu dieser Zeit blutige Fehde gegen Bischof und Rath von Passau führte, deren Gebiet er, von seinen

Digitized by Google

Burgen zu Schärding und Königstein aus, mit Raub und Brand heimsuchte, war er doch schnell bereit, die Empörung des ergrimmten Sohnes gegen den Vater zu unterstützen. Von ihm begleitet, zog Albrecht würgend durch die Lande seines Vaters. Dessen Dörfer mußten zum Sühnopfer aufflammen; er raſete mit Feuer und Schwerdt, als wollte er im wahnsinnigen Schmerz sein eigenes Erbtheil vertilgen. Vergebens schonte Herzog Ernst und suchte den Sohn mit Bitten zu erweichen. Boten um Boten flogen aus München zu ihm, wie zu Kaiser Sigmund, daß dieser dem Wüthenden gebiete, zur Pflicht und zur Ehre zurück zu kehren.

Erst die alles heilenden Stunden, auch der weiche Zauber der Tonkunst, milderten Albrechts Schmerz. Des Vaters Kummer, des Kaisers Mahnungen, der Freunde Bitten besiegten ihn. Albrecht ging nach München zurück, wo ihn Ernst mit Rührung empfing. Sei es, die verlorne Liebe des Sohnes wieder zu finden, oder aus aufrichtiger Reue um den Mord der schuldlosen Agnes, Herzog Ernst selbst befahl über dem Grabe der Unglückseligen ein Betkirchlein aufzubauen.

Nun weich und gehorsam gab Albrecht dem Wunsche seines Vaters, dem Gebote seines Herkommens nach. Er ließ sich mit Annen von Braunschweig vermählen; lieben konnte er sie nicht. Zwölf Jahre nach Agnesens Ermordung erneuerte er an ihrem Namenstage feierlich die Stiftung ihres Jahrestages und ewigen Lichtes in der Altar-Zelle; ließ auch die Gebeine der „ehrsamen Frau" in die von ihr einst ersehene Ruhestätte tragen, und mit marmornem Grabstein decken. Lange sang das Volk von Albrechts und Agnesens unglücklicher Liebe.

Zschokke. („Geschichte des baierischen Volks.")

45.

Irinys Tod.

562.

Am achten September, nachdem die äußere Festung in Asche zusammengesunken, von der innern nur der Thurm, worin die Pul-

verkammer, noch unversehrt, und der Augenblick sich zu ergeben oder zu sterben gekommen war, wählte Zriny den Tod des Helden mit besonnener Standhaftigkeit und Würde. Von seinem Kämmerer Franz Eserenkö forderte er ein kurzes, seidenes Wamms, die goldene Kette um den Hals, und den schwarzen, mit Gold gestickten Federhut, unter dessen Reiherbusch ein Diamant funkelte. Darauf läßt er hundert Dukaten wohlgezählt, und daß ja kein türkischer darunter, sondern lauter ungarische, in sein Wamms stecken, „damit," spricht er, „wer mich auszieht, nicht sagen könne, er habe nichts an mir gefunden." Dann fordert er die Schlüssel des Schlosses, steckt sie zu den Dukaten, und sagt: „So lange ich meine Hand bewegen kann, soll mir Niemand das Gold und die Schlüssel entreißen. Nach meinem Tode mag's haben wers will; ich habe geschworen, daß man im türkischen Lager nicht mit Fingern auf mich weisen soll." Von vier mit Gold beschlagenen Säbeln, wählte er den ältesten. „Mit diesem," sagte er, „habe ich zuerst Ehre und Ruhm erworben, mit diesem will ich tragen, was Gottes Gericht über mich verhängt." Voraus ließ er die Fahne, hinter sich den Schild tragen. Ohne Panzer, ohne Helm trat er auf die Straße, unter die Schaar der sechshundert, die sich mit ihm dem Tode geweiht, und feuerte ihren Muth noch durch kurze Anreden an, die er mit dem dreimaligen Rufe: „Jesus!" beschloß.

Schon brannte von allen Seiten das innere Schloß, es war die höchste Zeit zum letzten Ausfalle. Unter dem Thor lag ein großer Mörser, mit zerschnittenem Eisen geladen, diesen befiehlt er abzufeuern, und gegen sechshundert der auf die Brücke andrängenden Stürmer stürzen zu Boden. Unter dem Rauche des abgefeuerten Mörsers bricht Zriny, wie der Blitz aus der Donnerwolke, hervor; mit Lorenz Juranitsch, dem treuen Fahnenjunker, der das kaiserliche Panier schwang, voraus, stürzt er in der Feinde dichteste Reihen, und sogleich, von zwei Kugeln in der Brust, von einem Pfeile am Kopf getroffen, darnieder. Dreimal ertönt das Freudengeschrei: Allah! Die Janitscharen tragen ihn ober ihren Köpfen zum Aga;

noch lebend wird er auf die Lavette von Katzianer's Kanone, mit dem Gesichte vorunter gelegt, und ihm der Kopf abgeschnitten; auf der Kanone Katzianer's! Diesen, den Verräther am Kaiser, hatte Zriny, ein Verräther am Gastrechte, auf seinem Schlosse ermorden lassen; auf diese Weise hat der ungarische Leonidas des Gastfreundes Mord auf der Kanone desselben, und den abgeschnittenen Kopf des gefangenen Aga mit seinem eigenen gebüßt.

In dem Schlosse wüthete unterdessen Mord und Brand fort; der Weg ging nur über Haufen von Leichen; Weiber und Kinder wurden weggeschleppt, und oft von den Janitscharen, die sich darum stritten, zerhauen. Zriny's Kämmerer, Schatzmeister und Mundschenk waren lebendig gefangen und denselben sogleich zum Spotte der Bart abgeschnitten und versengt worden. Der Großwesir ließ sie durch den Dolmetsch Ibrahim um Zriny's Schätze befragen. Der Mundschenk, ein Jüngling voll edlen ungarischen Stolzes, antwortete: „Hunderttausend ungarische Dukaten, hunderttausend Thaler, tausend große und kleine Becher und Gefäße hatte Zriny, aber Alles hat er vernichtet; kaum sind Sachen vom Werthe von fünftausend Dukaten in einer Kiste noch übrig, aber desto mehr hatte er Pulver, das jetzt, während wir sprechen, auffliegen wird, so daß das Feuer, ohne welches ihr das Schloß nie erobert hättet, Eures eignen Heeres Verderben wird." Des Mundschenkes Aussage bestätigten die beiden Andern. Der Großwesir, aufgelärmt, befahl dem Tschauschbaschi, mit den Tschauschen aufzusitzen, und die nöthigen Vorkehrungen zur Abwendung solchen Unheils zu treffen. Kaum konnten sie die Anführer warnen, aus dem Wege zu gehen; ehe sie noch zum Schlosse hinkamen, flog der Thurm mit einem Gekrache, als ob der Himmel einstürzte, und mit dem Thurme über dreitausend Soldaten in die Luft. Zriny's Kopf mit seiner Sammthaube und goldenen Kette, beförderte der Großwesir Sokolli noch am selben Tage durch den Oberstkämmerer Gulati Aga an seinen Neffen, der Statthalter von Ofen, mit dem Auftrage, denselben in des Kaisers Lager zu senden. Dieser vollzog sogleich den empfange-

Digitized by Google

nen Auftrag, indem er das Haupt an den Grafen Eck von Salm überſandte. Später ward er durch Balthaſar Bacſanyi nach Tſchakathurn gebracht, und dort im Helenenkloſter, an der Seite ſeiner erſten Gemahlin, einer gebornen Frangipan, beſtattet.

Hammer-Purgſtall. („Geſchichte des osmaniſchen Volks.“)

46.

Univerſitäten. — Paris. — Prag.

Das Studium des römiſchen Civilrechtes, der ſcholaſtiſchen Philoſophie und der Heilkunde waren die herrſchenden Disciplinen mittelalterlicher Wiſſenſchaft. Die erſte und die dritte blühten in Italien. Man ſpricht ſchon von einer mediciniſchen Hochſchule in Salerno vor 1100, aber ſie war noch nicht das, was wir Univerſität nennen. Bologna ward es zuerſt, obwohl man vorzugsweiſe nur Recht lehrte, und bald darauf Paris, das kurz nach 1200 organiſirt und privilegirt wurde, und wo man vorzugsweiſe ſcholaſtiſche Philoſophie trieb. Pierre de Sorbonne gründete ſchon 1250 das Collegium, das man nach ihm Sorbonne nennt. Aber man darf dabei nicht an die jetzigen Hörſäle und großen Gebäude, an Examina und Beſoldungen denken. Wer ſich klug genug erachtete, erhob ſeine Stimme, ſammelte Freunde und Anhänger um ſich, und las in ſeinem Zimmer. Erſt ſpäter kam die Regierung, und zwar früh und zuerſt der Kanzler in Paris, und nahm das Recht, Erlaubniß geben und weigern zu können.

Eigentlich hat man die Univerſitäten nicht geſtiftet, ſie haben ſich gebildet, und man hat ſie dann geweiht, oder entweiht. Die Verfaſſung geſtaltete ſich nach Art der Zünfte, und war von vornherein ganz demokratiſch. Die Päpſte, welche bekanntlich gegen Demokratie nichts einzuwenden hatten, ſegneten freigebig mit ihrer Beſtätigung, hielten aufrecht gegen Eingriffe der Kanzler, waren voll förderſamer Thätigkeit für ein Schwerdt, das ſich ſpäter gegen ſie ſelbſt kehrte.

Die litterariſche Gemeinde ordnete ſich nach Nationen, deren

Digitized by Google

Zahl frühe auf vier bestimmt wurde. Jede Nation war ein selbstständiger Körper mit Prokuratoren, und zerfiel wieder in Provinzen mit Dekanen, und die Provinzen spalteten sich wieder in Sprengel. Das Ganze bildete eine freie Körperschaft, die sich ihr Oberhaupt, den Rektor, selbst wählte, und sich selbst regierte. Paris wurde das Muster, und es muß erwähnt sein, daß sich in Deutschland die Universität Wien durch demokratischen Geist auszeichnete, welches vor ungefähr 500 Jahren, also vor beruhigend langer Zeit geschah. Die Buchhandlungen waren unter Aufsicht der Universitäten und die Pariser hatten die Censur.

Allmählig entstanden die sogenannten Fakultäten: Bettelmönche und Weltgeistliche schlossen sich den vier Nationen an, und bildeten die theologische Fakultät, indem sie die Ordensgeistlichen ausschlossen, gleichsam des höheren theologischen Verstandes unwürdig oder unfähig erklärten. Die Lehrer der Medizin und des kanonischen Rechtes thaten sich eben so auf als medizinische und juristische Fakultät. Die vier Nationen, immer Stamm und Mittelpunkt, bildeten die Fakultät der Künste und behielten die Rektorwahl aus ihrer Mitte. Diese Fakultät ist im Journal und Theater heute noch Rektor in Paris. Freie Kunst war also von früh auf Hauptsache, und die so entstandenen vier Fakultäten waren nur Attribut.

Herbergen, Bursen, Hospitäler, Freitische, Stipendienstiftungen traten auf, es gestaltete sich das buntbevölkerte, wohlfeile Leben, das in Paris und Frankreich früh gefesselt ward, auf den hohen Schulen zu Rheims, Montpellier, Toulouse, Lyon, Orleans, Cahors, Avignon, Perpignan, Angers, Aix u. s. w., und das sich, Jahrhunderte dauernd, in Deutschland ausbildete.

Hier findet Ihr von jenen Bursen her Bursarii, die heute noch „Burschen" heißen, Landsmannschaften, die aus den Provinzen, Klubbs, die aus den Sprengeln entstanden, den Rector Magnificus, die Fakultäten des 13. Jahrhunderts heute noch.

Verfügt Euch mit mir eine Stunde lang über den Rhein, und blickt in ein Land, das Ihr jetzt viel auf den Lippen habt. Prag,

Digitized by Google

Wien und Heidelberg waren hier die ersten Universitäten. Der kluge Luxemburger Kaiser Karl IV., welcher an Frankreichs Bildung großes Interesse nahm, stiftete nach dem Muster der Pariser Universität die erste deutsche in Prag, und berief sogar Lehrer aus Paris.

Kommt eines Tages nach Prag, und betrachtet die alterthümliche steinerne Stadt, welche so stolz nach einer Hauptstadt aussieht. An Bergeshängen, und an Bergesfüßen sitzt sie wie ein alter König, dessen Hand welk geworden ist. Alte Herrlichkeit steigt noch mitunter in das matt gewordene Auge, sieht aus den Falten der verblichenen, aber noch stolzen Gewänder. Zwischen den zwei großen Stadttheilen strömt die Moldau hindurch, buschreiche Inseln neben sich duldend. Über das Wasser hin von der Kleinseite nach der Altstadt führt eine mächtige steinerne Brücke, auf deren Mitte eine steinerne Bildsäule steht. Dies ist der heilige Nepomuck, den Ihr für Eure Melodramata noch vergessen habt, und der sich so vortrefflich eignet zu den kleinen artigen Verläumdungen melodramatisch-historischer Komposition. Die schöne Königin von Böhmen hat ihm ein zartes Geheimniß unter dem Siegel der Beichte anvertraut, der wilde rohe König Wenzel will es wissen, und da Nepomuck es standhaft verweigert, wird er von der Brücke hinabgestürzt in die Moldau, wo sie am tiefsten ist. Fünf schwebende Sterne sind erschienen auf der Stelle, wo ihn das Wasser verschlungen hat — allenfalls auch sieben, wenn dies den romantischen Effekt erhöhen sollte. Ich habe diese Ersäufung schon unvollständig auf dem deutschen Theater gesehen, aber Ihr würdet sie ohne Zweifel schauerlicher und interessanter behandeln. Nepomuck ist seit jenem Sturz von der Brücke Schutzpatron aller Brücken in Deutschland, und seine Bildsäulen haben die Reformation überlebt; Ihr findet sie heute noch, auch bei streng protestantischen Flüssen. Wir sind toleranter gegen alte Embleme, die uns einst theuer gewesen, als Ihr, z. B. gegen die Lilien, gegen die Abzeichen der Republik. Praktischer ist Eure Art gewiß: wo keine Erinnerung mehr geweckt

Digitized by Google

werden kann, da ist der Tod sichrer. Aber wir sind eine pietätsvolle Familie, nichts, was einst entferntes Glied derselben gewesen ist, mögen wir ganz todt sehen, deshalb ist unsre Geschichte so lang und so gutmüthig, und es sind so viel kleine Gedanken darin, welche das Resultat derselben so sublim machen, so metaphysisch, wie Ihr sagt. Deshalb haben wir noch die Universitäten, die bei Euch vergeßen sind, und die Nepomucke. Auch sie, auch diese Nepomucke, denen der Gassenjunge hie und da die Nase oder den Goldfinger lädirt hat, sind ein steinern Bild von Deutschland. Sie sind im Priesterornate, der allzu regelmäßige Falten wirft, und zu wenig Figur zeigt; gewöhnlich hat man sie blaugrau angestrichen, ein gelber Messingreif mit jenen Wassersternen steht über dem Kopfe. Wenn Ihr diese Figur auf einer Brücke seht, dann seid Ihr in Deutschland.

Den ganzen thätigen Katholizismus und die Hunderte von kleinen Fürsten des spätern Mittelalters seht Ihr in Prag: Thurm an Thurm aus hohen Kirchschiffen erhebt sich über die Häusermasse, das sind alles Kirchthürme, und wenn alle Glocken der Altstadt, der Kleinseite und des Wisherad zugleich läuten, so ist es ein Summen und Klingen, daß nichts Anderes daneben aufkommen kann, nicht Euer eigenes Wort. Eine alte, verstorben gedachte Kirche scheint in der Luft zu schweben, lockend und drohend mit einer ewigen unfaßbaren Welt erhebt sie ein unabweisliches Getümmel. Die Götter der Menschen haben das zähste Leben und darin mehr Ewigkeit als Euer Zweifel, so sehr Ihr lächelt; alle Kirchen sind von besonders hartem Steine. Welche Religionsstürme sind über dies Böhmen gefahren, die katholische Kirche ist hier bekämpft worden mit einem Fanatismus, wie nirgends, der größte Theil des Landes war ganz und dauernd vom Papste abgefallen — und jetzt läutet Rom friedlich und Andacht weckend über das ganze Land.

Die Paläste, welche zum linken Moldauufer, von der Kleinseite herab sich ziehen, steinern und schwarzgrau, sie erzählen von gro-

Digitized by Google

ßem Grundbeſitz und von einer Ariſtokratie, nicht ſo glatt, aber eben ſo ſchwer, wie bei Euch im Faubourg St. Germain. Auch das ſtille Haus Wallenſteins iſt darunter.

Aus vielen hundert Fenſtern blickend ſieht mitten aus ihnen, aber hoch, oben die Königsburg, der Hradſchin, wo auch Karl X. wohnte, nachdem er die Tuilerien und Holyrood verlaſſen. Er gemahnte da oben an einen Geiſt des Mittelalters, welcher die Runde macht auf den alten Stammſchlöſſern des mächtigſten Adels und nirgends ruhe findet. Wenn der Geiſt geht, kommen die Geiſter.

Mit der Univerſität wuchs Prag erſt auf; denn das Hauptleben Deutſchlands im eigentlichen Mittelalter war am Rhein und in Schwaben; erſt der Herbſt des Mittelalters brachte Regung nach Öſterreich mit den Habsburgern, nach Böhmen mit den Luxemburger Kaiſern. Karl IV. war Karl der Große dieſes öſtlichen Deutſchlands.

Wie dieſe Univerſität und Stadt raſch gewachſen waren, das ſagt Euch der Name Huß. Nur ein halbes Jahrhundert war verfloſſen, ſeit der Papſt dieſe erſte Univerſität Deutſchlands privilegirt hatte, da war ſie ſchon mannbar zu tödtlichem Streite gegen ihn. Sie war ſo gefüllt, daß 5000 Profeſſoren und Studenten abgehen konnten, da Huß die Suprematie der Böhmen geltend machte, und noch Tauſende genug übrig blieben, um die huſſitiſche Kirchenopposition zu unterſtützen. In allen Straßen Prags wogte ein vorlautes Studentenmeer. Prag erhielt, als erſte Univerſität Deutſchlands, welche der Papſt beſtätigte, auch die erſte Stelle aller thatſächlichen Reform, die über Kirche und Staat hereinbrach.

Laube.

47.

Erfindung des Schießpulvers.

Wo und wann das Schießpulver zuerſt erfunden worden iſt, kann nicht genau beſtimmt werden; es ſcheint wahrſcheinlich, daß

die Chineſen es ſchon ſehr früh gekannt haben, daß es von ihnen zu den Arabern und durch dieſe nach Europa gebracht iſt. Allein es wurde noch nicht zum Kriege gebraucht und kann alſo vorher auch eigentlich noch nicht Schießpulver genannt werden. Als ſolches findet es ſich erſt nach dem Jahr 1350 im Gebrauch, und man ſchreibt dieſe Erfindung einem deutſchen Mönche, Berthold Schwarz, zu. Er hatte, ſo erzählt man, eine Miſchung von Salpeter, Schwefel und Kohlen in einem Mörſer zerrieben, es kam zufällig ein Funken hinein, die Maſſe entzündete ſich und warf den Stein, mit welchem er gerieben hatte, mit großer Gewalt in die Höhe. Dieſer Zufall leitete auf den Gedanken, große metallene Mörſer für den Gebrauch im Kriege zu verfertigen, aus denen man Steine und Kugeln gegen eine feindliche Stadt ſchleudern könnte, und ſo wurde das ſchwere Geſchütz erfunden, deſſen Gebrauch ſchon um das Jahr 1400 ziemlich allgemein war. Das kleine Geſchütz oder die Handbüchſen, die ein einzelner Menſch mit ſich fortträgt, erfand man etwas ſpäter, doch wird derſelben ſchon in einer Urkunde vom Jahr 1381 Erwähnung gethan, indem die Stadt Augsburg zu dem Kriege der Städte gegen den Adel dreißig Büchſenſchützen zu ſtellen ſich verpflichtete.

Durch dieſe neuerfundenen Waffen mußte die ganze Geſtalt und Weiſe des Kriegs umgewandelt werden. In der alten Zeit wurde der Kampf faſt nur in der Nähe geführt, Mann gegen Mann, mit Lanze und Schwerdt; die perſönliche Kraft, Übung, Gewandtheit und der Muth der Bruſt gaben die Entſcheidung. Falls nicht eines der Heere aus Feigheit frühe floh, ſo war die Schlacht nur entſchieden, wenn der Kampfplatz mit einem großen Theile der fechtenden Krieger bedeckt war; die Schlachten waren blutiger, aber entſcheidender. Nachdem nun aber der Kampf aus der Ferne die Hauptſache wurde und der Einzelne ſeinem Gegner nicht mehr ins Auge ſah, ſondern dem Zufall überlaſſen mußte, ob ſeine Kugel das Schickſal des Tages entſcheiden helfe, oder ohne Wirkung im leeren Raume ſich verliere; da er ſich immer mehr der Berechnung des Heerführers

hingeben mußte, und des Letztern Kunst und Verstand als die Quelle der Entscheidung zu gelten anfing; da mußte der Geist des Ritterthums durch die neue Kriegsweise vernichtet werden. Jenes stützte sich auf höchst mögliche Ausbildung der persönlichen Kraft und gab dem Einzelnen solches Übergewicht, daß ein ganzer Haufe gemeiner Fußknechte gegen den überall geharnischten Mann auf seinem gepanzerten Streitrosse nicht zu bestehen vermochte; nun aber konnte der feigste Mann den tapfersten Ritter mit seiner Büchse aus der Ferne erlegen. Mit äußerster Erbitterung des Gemüths eiferte lange Zeit der Adel gegen die neue heimtückische und unehrliche Waffe; endlich, da sie die Oberhand gewonnen hatte, zog er sich immer mehr vom Kriegswesen zurück.

Doch ging auch diese Veränderung nicht schnell vor sich. Noch lange nach Erfindung des Schießgewehrs, da die Schützen nur noch einen kleinen Theil des Heeres ausmachten und das grobe Geschütz nur bei Belagerungen gebraucht wurde, blieb der geharnischte Reiterhaufen der Kern der Heere und erhielt sich der Adel in seiner kriegerischen Erziehung. Die Turniere blieben seine Hauptfeste, wo der Jüngling schon früh mit der Gefahr spielen lernte. Noch in dem fünfzehnten Jahrhunderte findet sich fast kein deutsches fürstliches Geschlecht, welches nicht eines seiner Glieder bei solchen Kampfspielen verloren hätte; denn die Scharfrennen, da man mit scharfer Lanze gegen einander rannte, waren höchst gefährlich. Dennoch wird von dem Markgrafen Albrecht von Brandenburg, den man wegen seiner herrlichen Heldenkraft den deutschen Achilles nannte, erzählt, er habe bis siebenzehnmal scharf gerennt; und selbst der Kaiser Maximilian hat es mehrere Male gewagt. Die Waffenspiele waren noch so hoch in Ehren, daß vorzüglich starke und geübte Ritter wohl zu Festen andrer Völker zogen, um für den Waffenruhm ihrer Nation zu streiten. So erzählt man, wie auf dem Reichstage zu Worms, 1495, ein französischer Ritter, Claudius Barre, erschienen sei, und die ganze deutsche Nation zur Probe der Waffen herausgefordert habe. Kaiser Maximilian ließ sich das Recht, für die Ehre seines Vol-

Digitized by Google

kes zu ſtreiten, nicht nehmen, und ſetzte den fremden Ritter ſelbſt in den Sand.

So wie dieſer Kaiſer der letzte der eigentlich ritterlichen Kaiſer iſt, und wie ſein Zeitalter überhaupt das Mittelalter beſchließt, ſo erſcheint in einigen ſeiner Zeitgenoſſen, wie in Götz von Berlichingen, Franz von Sickingen und Ulrich von Hutten, noch einmal der Kampf der alten Herrlichkeit ihres Standes gegen den gewaltigen Wechſel der Zeiten, bis ſie erliegen.

Die Umwandlung des ganzen Kriegsweſens war indeß immer entſchiedener geworden. An die Stelle der alten Lehnsheere waren die Soldtruppen gekommen, und damit das ganze volle Übel der Abſonderung des kriegeriſchen Standes von dem Bürger eingetreten. In älterer Zeit war der Vogt, der die Rechtspflege und die bürgerliche Ordnung in einem Bezirke verwaltete, zugleich der Befehlshaber der Stadt und Burg und der Anführer im Felde; eben ſo die Räthe und Hofbeamten der Fürſten; die Geſchäfte des Lebens ſtanden im Einklange und wurden mit den gleichen Geiſteskräften geführt. Jetzt trennte man ſie, und der Kriegsdienſt wurde ein Gewerbe. Kohlrauſch. („Deutſche Geſchichte.“)

48.

Luther in Worms.

Luther predigte einmal unterwegs von Wittenberg nach Worms; des Abends ſchlug er in der Herberge wohl die Laute an. Alle Politik lag außer ſeinem Geſichtskreis. Über jede perſönliche Rückſicht, ſogar auf ſich ſelbſt, war er erhaben. Auf dem Wege vor ihm her waren die Decrete angeſchlagen worden, durch welche ſeine Bücher verdammt wurden, ſo daß der Herold ihn ſchon zu Weimar fragte, ob er fortziehen wolle. Er antwortete: er wolle ſich des kaiſerlichen Geleites halten. Dann kam die Einladung Sickingens. Er erwiederte: habe der kaiſerliche Beichtvater mit ihm zu reden, ſo könne er das wohl in Worms thun. Noch auf der letzten Station ließ ihm ein Rath ſeines Churfürſten ſagen: er möge doch lieber nicht kom-

Digitized by Google

men, leicht könne ihn das Schicksal Hussens treffen. „Huß," antwortete Luther, „ist verbrannt worden, aber nicht die Wahrheit mit ihm: ich will hinein, und wenn so viel Teufel auf mich zielen, als Ziegel auf den Dächern sind." So langte er in Worms an: den 16ten April 1521, einen Dienstag gegen Mittag, als man eben bei Tische war. Wie der Thürmer vom Dom in die Trompete stieß, lief alles auf die Straße den Mönch zu sehen. Er saß auf dem offenen Rollwagen, den ihm der Rath zu Wittenberg zur Reise gegeben, in seiner Augustinerkutte. Vor ihm ritt der Herold, den Wappenrock mit dem Reichsadler über den Arm. So zogen sie durch die verwunderte, mannichfaltig bewegte, gaffende, theilnehmende Menge. Indem Luther sie übersah, verwandelte sich in ihm der kühne Muth in die feste Zuversicht; er sagte: Gott wird mit mir sein; so stieg er ab.

Und sogleich des andern Tages gegen Abend ward er in die Versammlung des Reiches geführt. Der junge Kaiser, unter den sechs Churfürsten sein eigner Herr, so viele andre geistliche und weltliche Fürsten, vor denen die Unterthanen ihre Kniee beugten, zahlreiche, durch Thaten in Krieg und Frieden berühmte Oberhäupter, würdige Abgeordnete der Städte, Freunde und Feinde, erwarteten den Mönch. Der Anblick einer so erhabenen, prächtigen Versammlung schien ihn doch einen Augenblick zu blenden. Er sprach mit ziemlich schwacher, unvernehmlicher Stimme; viele glaubten, er sei erschrokken. Auf die Frage, ob er seine Bücher, deren Titel verlesen wurden, sämmtlich wie sie seien vertheidigen, oder sich zu einem Widerruf verstehen wolle, bat er sich Bedenkzeit aus: auch er nahm, wie wir sehen, die Förmlichkeiten des Reichs für sich in Anspruch.

Den andern Tag erschien er aufs Neue in der Versammlung. Es wurde spät, eh' er vorgelassen ward; schon zündete man Fackeln an. Die Versammlung war vielleicht noch zahlreicher als gestern; das Gedränge des Volkes so stark, daß kaum die Fürsten zu sitzen kamen; die Aufmerksamkeit auf den entscheidenden Augenblick noch gespannter. Jetzt aber war in Luther keine Spur von Befangenheit. Auf die

Digitized by Google

ihm wiederholte frühere Frage antwortete er mit männlich fester, ſtarker Stimme, mit dem Ausdruck freudiger Ruhe. Er theilte ſeine Werke ein in Bücher der chriſtlichen Lehre, Schriften wider die Mißbräuche des Stuhles zu Rom, und in Streitſchriften. Die erſten widerrufen zu müſſen, ſagte er, würde unerhört ſein, da ſelbſt die päpſtliche Bulle viel Gutes darin anerkenne; die zweiten, das würde den Romaniſten ein Anlaß werden, Deutſchland vollends zu unterdrücken; das dritte würde ſeinen Gegnern nur neuen Muth machen, ſich der Wahrheit entgegen zu ſetzen: eine Antwort, die nun mehr der falſch geſtellten Form der Frage entſprach, als der Abſicht, welche die Reichsſtände mit dem Verhör verbanden. Der Official von Trier kam der Sache näher, indem er ihn erinnerte, den Widerruf nicht durchaus und gänzlich abzulehnen.— Hätte Arius Einiges zurückgenommen, ſo würden nicht auch zugleich ſeine guten Bücher vernichtet worden ſein: auch bei ihm werde man Mittel finden, ſeine Bücher nicht alle zu verbrennen, wenn er nur das widerrufe, was von dem Concilium zu Coſtnitz verdammt worden ſei, und was er dieſem Urtheil zum Trotz wieder aufgenommen habe. Mehr auf die Infallibilität der Concilien als auf die des Papſtes bezog er ſich.

Aber Luther glaubte jetzt an die eine ſo wenig wie an die andere: er entgegnete, auch ein Concilium könne irren; der Official ſtellte das in Abrede: Luther wiederholte, er wolle beweiſen, daß es geſchehen könne und geſchehen ſei. Natürlich konnte der Official darauf nicht in dieſer Umgebung eingehn: er fragte jetzt nochmals definitiv, ob Luther alle ſeine Sachen als rechtgläubig vertheidigen, oder ob er etwas davon widerrufen wolle; er kündigte ihm an, wenn er jeden Widerruf abſchlage, ſo würde das Reich wiſſen, wie es mit einem Ketzer zu verfahren habe. Aber auch in Luther, der in Worms Disputation oder Widerlegung, irgend eine Art von Belehrung, erwartet hatte, ſtatt deſſen aber ſich ohne Weiteres als Irrlehrer behandelt ſah, hatte ſich in dem Geſpräch, das volle Bewußtſein einer von keiner Willkühr abhängenden, in Gottes Wort gegründeten, um Concilium und Papſt unbekümmerten Über-

Digitized by Google

zeugung erhoben; Drohungen ſchreckten ihn nicht; die allgemeine Theilnahme, deren Odem er um ſich wehen fühlte, hatte ihn erſt recht befeſtigt; ſein Gefühl war, wie er im Hinausgehen ſagte, hätte er tauſend Köpfe, ſo wolle er ſie ſich eher abſchlagen laſſen, ehe er einen Widerruf leiſte. Er erwiederte nach wie vor, werde er nicht mit Sprüchen der heiligen Schrift überwieſen daß er irre, ſo könne und wolle er nicht widerrufen, weil ſein Gewiſſen in Gottes Wort gefangen ſei. „Hier ſtehe ich," rief er aus, „ich kann nicht anders; Gott helfe mir. Amen."

Es iſt auffallend, wie verſchiedenartig die Erſcheinung Luthers die Anweſenden berührte. Die vornehmen Spanier, die ſchon immer auf ihn geſcholten, die man wohl eine Schrift von Hutten oder Luther vor einer Bücherbude zerreißen, und in den Koth treten geſehen, fanden den Mönch aberwitzig. Ein übrigens ganz unparteiiſcher Venezianer bemerkte doch: Luther habe ſich weder ſehr gelehrt gezeigt, noch beſonders klug, noch auch tadellos in ſeinem Leben: er habe der Erwartung nicht entſprochen, die man von ihm gehegt. Man kann denken, wie Aleander (der päpſtliche Nuntius) ihn beurtheilte. Aber auch der Kaiſer hatte einen ähnlichen Eindruck bekommen. „Der," rief er aus, „ſoll mich nicht zum Ketzer machen." Gleich des nächſten Tages, am 19ten April, that er den Reichsſtänden in einer eigenhändigen, franzöſiſch abgefaßten Erklärung ſeinen Entſchluß kund, den Glauben zu behaupten, den ſeine Vorfahren, rechtgläubige Kaiſer und katholiſche Könige, gehalten. Dazu rechne er alles, was in den Concilien, namentlich auch in dem Coſtnitzer, feſtgeſetzt worden ſei. Seine ganze Macht, Leib und Leben, ja die Seele ſelbſt wolle er dafür verwenden. Nach den Äußerungen der Hartnäckigkeit, die man geſtern von Luther gehört, fühle er Reue, daß er ihn bisher geſchont habe, und werde gegen ihn verfahren, wie gegen einen offenbaren Ketzer. Er forderte die Fürſten auf, in demſelben Sinne zu handeln, wie ihre Pflicht ſei und ſie ihm verſprochen.

Seinen deutſchen Landsleuten dagegen hatte Luther vollkommen

Digitized by Google

Genüge gethan. Die versuchten Kriegshauptleute hatten ihre Freude an seiner Unerschrockenheit: der alte Georg von Frundsberg klopfte ihm im Hineingehn ermuthigend auf die Schulter. Der tapfere Erich von Braunschweig schickte ihm in dem Gedränge der Versammlung einen Trunk Eimbecker Biers in silberner Kanne. Beim Herausgehen will man eine Stimme gehört haben, welche die Mutter eines solchen Mannes selig pries. Auch der vorsichtige und bedachtsame Friedrich war mit seinem Professor zufrieden: „O," sagte er zu Spalatin, Abends in seiner Schlafkammer, „o wie gut hat Doctor Martinus vor Kaiser und Reich gesprochen!" Es hatte ihn besonders gefreut, daß Luther seine deutsche Erklärung so geschickt lateinisch zu wiederholen verstanden. Seitdem suchten ihn die Fürsten wetteifernd in seiner Wohnung auf. „Habt Ihr Recht," Herr Doctor," sagte Landgraf Philipp von Hessen, nach einigen Scherzworten, über die ihn dieser lächelnd zurückgewiesen, „so helf Euch Gott." Man hatte Luther wohl früher gesagt, ehe ihn die Gegner verbrennen sollten, müßten sie alle mit verbrennen. Die entschiedne Erklärung des Kaisers, so außerhalb aller Form des Reiches, brachte diese theilnehmende Gesinnung in Bewegung. In den kaiserlichen Gemächern fand man einen Zettel mit den Worten: „Weh dem Lande, dessen König ein Kind ist." Ein Anschlag an dem Rathhaus kündigte den Herrn Romanisten und vor allen dem Erzbischof von Mainz die Feindschaft angeblich von vierhundert verbundenen Rittern an, weil man Ehre und göttlich Recht unterdrücke. Sie seien dagegen verschworen, den gerechten Luther nicht zu verlassen. „Schlecht schreib ich," schließt dieser Anschlag, „doch einen großen Schaden mein' ich: mit acht tausend Mann Kriegsvolk: Bundschuh! Bundschuh! Bundschuh!" — Eine Vereinigung der Ritterschaft und der Bauern schien man den Gegnern Luthes zu dessen Schutze anzukündigen. In der That ward zuweilen den Mitgliedern des Hofes nicht ganz wohl zu Muth, wenn sie sich so ohne Rüstung noch Waffen in der Mitte einer gäh renden, kriegslustigen, von feindseligen Tendenzen ergriffenen Nation erblickten.

Digitized by Google

Zunächst war jedoch nichts zu fürchten, da Sickingen und so viele andre Ritter und Kriegsanführer in Carls Dienste getreten, unter seinen Fahnen in Kurzem Ehre und Gewinn davon zu tragen hofften.

Ehe die Stände auf die Eröffnung des Kaisers eingingen, trugen sie erst noch einen Versuch an, Luthern von einigen seiner schroffsten Meinungen zurückzubringen: es werde eine Empörung zu befürchten sein, wenn man mit so rücksichtsloser Raschheit gegen ihn verfahre. Der Kaiser gestattete zu dem Ende eine Frist von einigen Tagen.

Es ließ sich aber von vorn herein nicht erwarten, daß man damit etwas ausrichten werde. Man machte Luthern Vorstellungen wegen seiner Meinung über die Concilien: er blieb dabei, Huß sei zu Costnitz mit Unrecht verdammt worden. Man schlug ihm aufs Neue vor, den Kaiser und die Stände als Richter über seine Lehre anzuerkennen: er erklärte, er wolle Menschen nicht über Gottes Wort urtheilen lassen.

Aleander behauptet, es sei Luthern wirklich einmal gerathen worden, von einigen seiner zuletzt geäußerten Meinungen abzustehen und nur die unmittelbar gegen Rom gerichteten zu verfechten. In deutschen Schriften findet sich hievon keine Andeutung. Es zeigt sich selbst nicht, daß ihm die Frage, wie sie in jener Eingabe der Stände lag, sehr präcis gestellt worden wäre; allein alle seine Erklärungen waren so unumwunden, so durchdrungen von dem religiösen Element, daß sich keine Rücksicht von ihm erwarten ließ: er hatte sich von den Formen der römischen Kirche auf ewig losgesagt: mit Einem Concilium verwarf er die ganze Idee, auf der sie beruhten: an eine Vermittlung war da nicht zu denken.

Ranke. („Europa im Zeitalter der Reformation.“)

49.

Wilhelm von Oranien.

Wilhelm der Erste, Prinz von Oranien, stammte aus dem deutschen Fürstenhause Nassau, welches schon acht Jahrhunderte geblüht,

Digitized by Google

mit dem österreichischen eine Zeit lang um den Vorzug gerungen, und dem deutschen Reiche einen Kaiser gegeben hatte. Außer verschiedenen reichen Ländereien in den Niederlanden, die ihn zu einem Bürger dieses Staats und einem gebornen Vasallen Spaniens machten, besaß er noch in Frankreich das unabhängige Fürstenthum Oranien. Wilhelm ward im Jahr 1533 zu Dillenburg, in der Grafschaft Nassau, von einer Gräfin Stollberg geboren. Sein Vater, der Graf von Nassau, desselben Namens, hatte die protestantische Religion angenommen, worin er auch seinen Sohn erziehen ließ; Karl der Fünfte aber, der dem Knaben schon frühzeitig wohl wollte, nahm ihn sehr jung an seinen Hof, und ließ ihn in der römischen aufwachsen. Dieser Monarch, der in dem Kinde den künftigen großen Mann schon erkannte, behielt ihn neun Jahre um seine Person, würdigte ihn seines eigenen Unterrichts in den Regierungsgeschäften, und ehrte ihn durch ein Vertrauen, welches über seine Jahre ging. Ihm allein war es erlaubt, um den Kaiser zu bleiben, wenn er fremden Gesandten Audienz gab; ein Beweis, daß er als Knabe schon angefangen haben mußte, den ruhmvollen Beinamen des Verschwiegenen zu verdienen. Der Kaiser erröthete sogar nicht, einmal öffentlich zu gestehen, daß dieser junge Mensch ihm öfters Anschläge gäbe, die seiner eigenen Klugheit würden entgangen sein. Welche Erwartungen konnte man nicht von dem Geiste eines Mannes hegen, der in einer solchen Schule gebildet war!

Wilhelm war drei und zwanzig Jahre alt, als Karl die Regierung niederlegte, und hatte schon zwei öffentliche Beweise der höchsten Achtung von ihm erhalten. Ihm übertrug er, mit Ausschließung aller Großen seines Hofes, das ehrenvolle Amt, seinem Bruder Ferdinand die Kaiserkrone zu überbringen. Als der Herzog von Savoyen, der die kaiserliche Armee in den Niederlanden kommandirte, von seinen eigenen Landesangelegenheiten nach Italien gerufen ward, vertraute der Kaiser ihm den Oberbefehl über diese Truppen an, gegen die Vorstellungen seines ganzen Kriegsraths, denen es allzugewagt schien, den erfahrnen französischen Feldherren einen

Digitized by Google

Jüngling entgegenzusetzen. Abwesend und von niemand empfohlen, zog ihn der Monarch der lorbeervollen Schaar seiner Helden vor, und der Ausgang ließ ihn seine Wahl nie bereuen.

Die vorzügliche Gunst, in welcher dieser Prinz bei dem Vater gestanden hatte, wäre allein schon ein wichtiger Grund gewesen, ihn von dem Vertrauen seines Sohnes auszuschließen. Philipp, scheint es, hatte es sich zum Gesetze gemacht, den spanischen Adel an dem niederländischen wegen des Vorzugs zu rächen, wodurch Karl der Fünfte diesen letztern stets unterschieden hatte. Aber wichtiger waren die geheimen Beweggründe, die ihn von dem Prinzen entfernten. Wilhelm von Oranien gehörte zu den hagern und blassen Menschen, wie Cäsar sie nennt, die des Nachts nicht schlafen und zu viel denken, vor denen das furchtloseste aller Gemüther gewankt hat. Die stille Ruhe eines immer gleichen Gesichts verbarg eine geschäftige, feurige Seele, die auch die Hülle, hinter welcher sie schuf, nicht bewegte, und der List und der Liebe gleich unbetretbar war; einen vielfachen, fruchtbaren, nie ermüdeten Geist, weich und bildsam genug, augenblicklich in alle Formen zu schmelzen; bewährt genug, in keiner sich selbst zu verlieren; stark genug, jeden Glückswechsel zu ertragen. Menschen zu durchschauen und Herzen zu gewinnen, war kein größerer Meister, als Wilhelm; nicht daß er, nach der Weise des Hofs, seine Lippen eine Knechtschaft bekennen ließ, die das stolze Herz Lügen strafte; sondern weil er mit den Merkmalen seiner Gunst und Verehrung weder karg noch verschwenderisch war, und durch eine kluge Wirthschaft mit demjenigen, wodurch man Menschen verbindet, seinen wirklichen Vorrath an diesen Mitteln vermehrte. So langsam sein Geist gebar, so vollendet waren seine Früchte; so spät sein Entschluß reifte, so standhaft und unerschütterlich ward er vollstreckt. Den Plan dem er einmal als dem besten gehuldigt hatte, konnte kein Widerstand ermüden, keine Zufälle zerstören; denn alle hatten, noch ehe sie wirklich eintraten, vor seiner Seele gestanden. So sehr sein Gemüth über Schrecken und Freude erhaben war, so unterworfen war es der Furcht; aber seine Furcht

Digitized by Google

war früher da, als die Gefahr, und er war ruhig im Tumulte, weil er in der Ruhe gezittert hatte. Wilhelm zerstreute sein Gold mit Verschwendung, aber er geizte mit Sekunden. Die Stunde der Tafel war seine einzige Feierstunde, aber diese gehörte seinem Herzen auch ganz, seiner Familie und der Freundschaft, ein bescheidener Abzug, den er dem Vaterlande machte. Hier verklärte sich seine Stirn beim Weine, den ihm fröhlicher Muth und Enthaltsamkeit würzten, und die ernste Sorge durfte hier die Jovialität seines Geistes nicht umwölken. Sein Hauswesen war prächtig; der Glanz einer zahlreichen Dienerschaft, die Menge und das Ansehen derer, die seine Person umgaben, machten seinen Wohnsitz einem souveränen Fürstenhofe gleich. Eine glänzende Gastfreiheit, das große Zaubermittel der Demagogen, war die Göttin seines Palastes. Fremde Prinzen und Gesandte fanden hier eine Aufnahme und Bewirthung, die Alles übertraf, was das übrige Belgien ihnen anbieten konnte. Eine demüthige Unterwürfigkeit gegen die Regierung kaufte den Tadel und Verdacht wieder ab, den dieser Aufwand auf seine Absichten werfen konnte. Aber diese Verschwendungen unterhielten den Glanz seines Namens bei dem Volke, dem nichts mehr schmeichelt, als die Schätze des Vaterlandes vor Fremdlingen ausgestellt zu sehen, und der hohe Gipfel des Glücks, worauf er gesehen wurde, erhöhte den Werth der Leutseligkeit, zu der er herabstieg. Niemand war wohl mehr zum Führer einer Verschwörung geboren, als Wilhelm der Verschwiegene. Ein durchdringender fester Blick in die vergangene Zeit, die Gegenwart und die Zukunft, schnelle Besitznehmung der Gelegenheit, eine Obergewalt über alle Geister; ungeheure Entwürfe, die nur dem weitentlegenen Betrachter Gestalt und Ebenmaß zeigen; kühne Berechnungen, die an der langen Kette der Zukunft hinunterspinnen, standen unter der Aufsicht einer erleuchteten und freien Tugend, die mit festem Tritte auch auf der Grenze noch wandelt.

Ein Mensch, wie dieser, konnte seinem ganzen Zeitalter undurchdringlich bleiben, aber nicht dem mißtrauischesten Geiste seines

Digitized by Google

Jahrhunderts. Philipp der Zweite schaute schnell und tief in einen Charakter, der, unter den gutartigen, seinem eigenen am ähnlichsten war. Hätte er ihn nicht so vollkommen durchschaut, so wäre es unerklärbar, wie er einem Menschen sein Vertrauen nicht geschenkt haben sollte, in welchem sich beinahe alle Eigenschaften vereinigten, die er am höchsten schätzte, und am besten würdigen konnte. Aber Wilhelm hatte noch einen andern Berührungspunkt mit Philipp dem Zweiten, welcher wichtiger war. Er hatte seine Staatskunst bei demselben Meister gelernt, und war, wie zu fürchten stand, ein fähigerer Schüler gewesen. Nicht, weil er den Fürsten des Machiavell zu seinem Studium gemacht, sondern weil er den lebendigen Unterricht eines Monarchen genossen hatte, der jenen in Ausübung brachte, war er mit den gefährlichen Künsten bekannt worden, durch welche Throne fallen und steigen. Philipp hatte hier mit einem Gegner zu thun, der auf seine Staatskunst gerüstet war, und dem bei einer guten Sache auch die Hülfsmittel der schlimmen zu Gebote standen. Und eben dieser letztere Umstand erklärt uns, warum der König unter allen gleichzeitigen Sterblichen diesen am unversöhnlichsten haßte, und so unnatürlich fürchtete.

Den Argwohn, welchen man bereits gegen den Prinzen gefaßt hatte, vermehrte die zweideutige Meinung von seiner Religion. Wilhelm glaubte an den Papst, so lange der Kaiser, sein Wohlthäter lebte; aber man fürchtete mit Grund, daß ihn die Vorliebe, die seinem jungen Herzen für die Lehre der Reformation gegeben worden, nie ganz verlassen habe. Welche Kirche er auch in gewissen Perioden seines Lebens mag vorgezogen haben, so hätte sich jede damit beruhigen können, daß ihn keine einzige ganz gehabt hat. Wir sehen ihn in spätern Jahren mit beinahe eben so wenigem Bedenken zum Kalvinismus übergehen, als er in früher Kindheit die lutherische Religion für die römische verließ. Gegen die spanische Tyrannei vertheidigte er mehr die Menschenrechte der Protestanten, als ihre Meinungen; nicht ihr Glaube, ihre Leiden hatten ihn zu ihrem Bruder gemacht. Schiller. („Abfall der Niederlande.“)

Digitized by Google

50.

Graf von Egmont.

Nicht minder edlen Stammes, als Wilhelm, war Lamoral, Graf von Egmont und Prinz von Gavre, ein Abkömmling der Herzoge von Geldern, deren kriegerischer Muth die Waffen des Hauses Östreich ermüdet hatte. Sein Geschlecht glänzte in den Annalen des Landes; einer von seinen Vorfahren hatte schon unter Maximilian die Statthalterschaft über Holland verwaltet. Egmonts Vermählung mit der Herzogin von Sabina von Baiern erhöhte noch den Glanz seiner Geburt, und machte ihn durch wichtige Verbindung mächtig. Karl der Fünfte hatte ihn im Jahre 1546 in Utrecht zum Ritter des goldenen Vließes geschlagen; die Kriege dieses Kaisers waren die Schule seines künftigen Ruhms, und die Schlachten bei St. Quentin und Gravelingen machten ihn zum Helden seines Jahrhunderts. Jede Wohlthat des Friedens, den handelnde Völker am dankbarsten fühlen, brachte das Gedächtniß der Siege zurück, durch die er beschleunigt worden, und der flämische Stolz machte sich, wie eine eitle Mutter, mit dem herrlichen Sohne des Landes groß, der ganz Europa mit seiner Bewunderung erfüllte. Neun Kinder, die unter den Augen seiner Mitbürger aufblühten, vervielfältigten und verengten die Bande zwischen ihm und dem Vaterlande, und die allgemeine Zuneigung gegen ihn übte sich im Anschauen derer, die ihm das Theuerste waren. Jede öffentliche Erscheinung Egmonts war ein Triumphzug; jedes Auge, das auf ihn geheftet war, erzählte sein Leben; in der Ruhmredigkeit seiner Kriegsgefährten lebten seine Thaten; ihren Kindern hatten ihn die Mütter bei ritterlichen Spielen gezeigt. Höflichkeit, edler Anstand und Leutseligkeit, die liebenswürdigen Tugenden der Ritterschaft, schmückten mit Grazie sein Verdienst. Auf einer freien Stirn erschien seine freie Seele; seine Offenherzigkeit verwaltete seine Geheimnisse nicht besser, als seine Wohlthätigkeit seine Güter, und ein Gedanke gehörte Allen, sobald er sein war. Sanft und menschlich

Digitized by Google

war seine Religion, aber wenig geläutert, weil sie von seinem Herzen und nicht von seinem Verstande ihr Licht empfing. Egmont besaß mehr Gewissen, als Grundsätze; sein Kopf hatte sich sein Gesetzbuch nicht selbst gegeben, sondern nur eingelernt; darum konnte der bloße Name einer Handlung ihm die Handlung verbieten. Egmont vereinigte alle Vorzüge, die den Helden bilden: er war ein besserer Soldat, als Oranien, aber als Staatsmann tief unter ihm: dieser sah die Welt, wie sie wirklich war; Egmont in dem magischen Spiegel einer verschönerten Phantasie. Menschen, die das Glück mit einem Lohn überrascht, zu welchem sie keinen natürlichen Grund in ihren Handlungen finden, werden sehr leicht versucht, den nothwendigen Zusammenhang zwischen Ursache und Wirkung überhaupt zu verlernen, und in die natürliche Folge der Dinge jene höhere Wunderkraft einzuschalten, der sie endlich tolldreist, wie Cäsar seinem Glücke, vertrauen. Von diesen Menschen war Egmont. Trunken von Verdiensten, welche die Dankbarkeit gegen ihn übertrieben hatte, taumelte er in diesem süßen Bewußtsein, wie in einer lieblichen Traumwelt dahin. Er fürchtete nichts, weil er dem unsichern Pfande vertraute, das ihm das Schicksal in der allgemeinen Liebe gegeben, und glaubte an Gerechtigkeit, weil er glücklich war. Selbst die schrecklichste Erfahrung des spanischen Meineids konnte nachher die Zuversicht nicht aus seiner Seele vertilgen, und auf dem Blutgerüste selbst war Hoffnung sein letztes Gefühl. Eine zärtliche Furcht für seine Familie hielt seinen patriotischen Muth an kleinern Pflichten gefangen. Weil er für Eigenthum und Leben zu zittern hatte, konnte er für die Republik nicht viel wagen. Wilhelm von Oranien brach mit dem Thron, weil die willkührliche Gewalt seinen Stolz empörte: Egmont war eitel, darum legte er einen Werth auf Monarchengnade. Jener war ein Bürger der Welt; Egmont ist nie mehr als ein Fläminger gewesen.

Schiller. („Abfall der Niederlande.“)

Digitized by Google

51.

Herzog von Alba bei einem Frühstück auf dem Schlosse zu Rudolstadt, im Jahr 1547.

Eine deutsche Dame aus einem Hause, das schon ehedem durch Heldenmuth geglänzt und dem deutschen Reich einen Kaiser gegeben hat, war es, die den fürchterlichen Herzog von Alba durch ein entschlossenes Betragen beinahe zum Zittern gebracht hätte. Als Kaiser Karl der V. im Jahre 1547 nach der Schlacht bei Mühlberg auf seinem Zuge nach Franken und Schwaben auch durch Thüringen kam, wirkte die verwittwete Gräfin Katharina von Schwarzburg, eine geborne Fürstin von Henneberg, einen Sauve-Garde-Brief bei ihm aus, daß ihre Unterthanen von der durchziehenden spanischen Armee nichts zu leiden haben sollten. Dagegen verband sie sich, Brod, Bier und andere Lebensmittel gegen billige Bezahlung aus Rudolstadt an die Saalbrücke schaffen zu lassen, um die spanischen Truppen, die dort übersetzen würden, zu versorgen. Doch gebrauchte sie dabei die Vorsicht, die Brücke, welche dicht bei der Stadt war, in der Geschwindigkeit abbrechen, und in einer größern Entfernung über das Wasser schlagen zu lassen, damit die allzugroße Nähe der Stadt ihre raublustigen Gäste nicht in Versuchung führte. Zugleich wurde den Einwohnern aller Ortschaften, durch welche der Zug ging, vergönnt, ihre besten Habseligkeiten auf das Rudolstadter Schloß zu flüchten.

Mittlerweile näherte sich der spanische General, von Herzog Heinrich von Braunschweig und dessen Söhnen begleitet, der Stadt, und bat sich durch einen Boten, den er voranschickte, bei der Gräfin von Schwarzburg auf ein Morgenbrod zu Gaste. Eine so bescheidene Bitte, an der Spitze eines Kriegsheers gethan, konnte nicht wohl abgeschlagen werden. Man würde geben, was das Haus vermöchte, war die Antwort; seine Excellenz möchten kommen und vorlieb nehmen. Zugleich unterließ man nicht, der Sauve-Garde noch einmal zu gedenken und dem spanischen General die gewissenhafte Beobachtung derselben ans Herz zu legen.

Digitized by Google

Ein freundlicher Empfang und eine gut beſetzte Tafel erwarten den Herzog auf dem Schloſſe. Er muß geſtehen, daß die thüringiſchen Damen eine ſehr gute Küche führen, und auf die Ehre des Gaſtrechtes halten. Noch hat man ſich kaum niedergeſetzt, als ein Eilbote die Gräfin aus dem Saal ruft. Es wird ihr gemeldet, daß in einigen Dörfern unterwegs die ſpaniſchen Soldaten Gewalt gebraucht, und den Bauern das Vieh weggetrieben hätten. Katharina war eine Mutter ihres Volks; was dem Ärmſten ihrer Unterthanen widerfuhr, war ihr ſelbſt zugeſtoßen. Aufs Äußerſte über dieſe Wortbrüchigkeit entrüſtet, doch von ihrer Geiſtesgegenwart nicht verlaſſen, befiehlt ſie ihrer ganzen Dienerſchaft, ſich in aller Geſchwindigkeit und Stille zu bewaffnen und die Schloßpforten wohl zu verriegeln; ſie ſelbſt begibt ſich wieder nach dem Saale, wo die Fürſten noch bei Tiſche ſitzen. Hier klagt ſie ihnen in den beweglichſten Ausdrücken, was ihr eben hinterbracht worden, und wie ſchlecht man das gegebene Kaiſerwort gehalten. Man erwiedert ihr mit Lachen, daß dies nun einmal Kriegsgebrauch ſei, und daß bei einem Durchmarſch von Soldaten dergleichen kleine Unfälle nicht zu verhüten ſtünden. „Das wollen wir doch ſehen," antwortete ſie aufgebracht, „Meinen armen Unterthanen muß das Ihrige wieder werden, oder, bei Gott!" — indem ſie drohend ihre Stimme anſtrengte, — „Fürſtenblut für Ochſenblut!" Mit dieſer bündigen Erklärung verließ ſie das Zimmer, das in wenigen Augenblicken von Bewaffneten erfüllt war, die ſich, das Schwerdt in der Hand, doch mit vieler Ehrerbietigkeit, hinter die Stühle der Fürſten pflanzten und das Frühſtück bedienten. Beim Eintritt dieſer kampfluſtigen Schaar veränderte Herzog Alba die Farbe; ſtumm und betreten ſah man einander an. Abgeſchnitten von der Armee, von einer überlegenen handfeſten Menge umgeben, was blieb ihm übrig, als ſich in Geduld zu faſſen, und auf welche Bedingung es auch ſei, die beleidigte Dame zu verſöhnen. Heinrich von Braunſchweig faßte ſich zuerſt, und brach in ein lautes Gelächter aus. Er ergriff den vernünftigen Ausweg, den ganzen Vorgang ins Luſtige zu kehren, und

Digitized by Google

hielt der Gräfin eine Lobrede über ihre landesmütterliche Sorgfalt und den entschlossenen Muth, den sie bewiesen. Er bat sie, sich ruhig zu verhalten, und nahm es auf sich, den Herzog von Alba zu Allem, was billig sei, zu vermögen. Auch brachte er es bei dem Letztern wirklich dahin, daß er auf der Stelle einen Befehl an die Armee ausfertigte, das geraubte Vieh den Eigenthümern ohne Verzug wieder auszuliefern. Sobald die Gräfin von Schwarzburg der Zurückgabe gewiß war, bedankte sie sich aufs Schönste bei ihren Gästen, die sehr höflich von ihr Abschied nahmen. Schiller.

52.

Kaiserliches Blutgericht zu Prag.

1621.

Zu dem Blutgericht, welches unter dem Vorsitz Karls von Lichtenstein begann, kamen als Beisitzer mehrere kaiserliche Räthe von Wien. Weitläufiger Untersuchungen bedurfte es nicht, denn das Vergehen der Gefangenen war vor aller Welt offenbar und ihr Urtheil schon am kaiserlichen Hofe gesprochen. Einige von ihnen waren sofort bei der Verhaftung ihres Todes gewiß. In dieser Überzeugung säumte der Rechtsgelehrte und einer der thätigsten unter den ehemaligen Direktoren, Martin Frühewein von Podoli, keinen Augenblick, als er zum Verhör geführt werden sollte, sich aus einem Fenster des weißen Thurms in den Schloßgraben hinabzustürzen. Sein Leichnam ward noch an demselben Tage geviertheilt, und bei den Jesuiten fehlte es nicht an der Bemerkung, daß dieser Tag der neunte Junius sei, an welchem sie vor einem Jahre Böhmen schmählig verlassen mußten, unaussprechlich ergrimmt über Ausdruck und Beschuldigungen des Verbannungsbeschlusses, welchen Frühewein verfaßt hatte.

Weil Bouquoi schon vor einiger Zeit nach Mähren abgezogen war, hielt man Prags Besatzung unter Tilly nicht für stark genug, um das Blutgericht ausführen zu dürfen. Deßwegen rückten am

Digitized by Google

siebenzehnten Junius sieben Schwadronen sächsischer Reiter unter dem Herzog von Sachsenlauenburg ein, und den folgenden Tag ward an dem Rathhause der Altstadt ein geräumiges Blutgerüst vier Ellen hoch errichtet, zu welchem eine Thür des Rathhauses hinaufführte. Am neunzehnten brachte man drei und zwanzig Gefangene bürgerlichen Standes aus den Gefängnissen der Alt- und Neustadt, und zwei und zwanzig Herren und Ritter aus dem weißen Thurm in das Schloß zusammen. Einer ward nach dem andern vor die Richter geführt, und sieben und zwanzig von ihnen wurden zum Tode verurtheilt. Diesen gestattete man eine Frist von zwei Tagen, binnen welcher sie die Besuche ihrer Familien und Freunde annehmen dürften. Nur den Utraquisten unter ihnen erlaubte man, Geistliche ihrer Religion zu sehen, nicht den Picarden, nicht den Kalvinisten. Die Jesuiten und Kapuziner waren sehr bemüht, einige der Verurtheilten zum katholischen Glauben überzuziehen; doch es gelang ihnen bei keinem. In der Frühe des zwanzigsten Junius erschien eine große Schaar von Frauen, Kindern, Verwandten der Verurtheilten vor dem Hause des Statthalters und flehten um Gnade für sie unter lautem Weinen und Wehklagen. Lichtenstein durfte ihnen keinen Trost geben, und gegen Abend ward das Blutgerüst am Rathhaus mit schwarzem Tuch überdeckt. Die Gefangenen, welche hier nicht verwahrt wurden, brachte man in verschlossenen Kutschen noch an diesem Tage dahin. Früh am andern Morgen um fünf Uhr hörte die Stadt einige Kanonenschüsse von der Burg fallen, und wußte, daß nun das Todesurtheil an vielen ihrer kräftigsten und talentvollsten Männer, die lange ein Gegenstand öffentlicher Verehrung gewesen, vollzogen werden sollte. Alle Thore wurden gesperrt, auch das Brückenthor; alle Gassen, die zum großen Ring der Altstadt führen, mit Truppen besetzt, die ohne Unterbrechung die Trommel rührten; der Platz selbst mit drei Fahnen Fußvolk und zwei Fahnen Reiter. Kürassiere zogen ohne Unterbrechung durch alle Gassen, und auf allen Plätzen hielt außerdem Mannschaft. Die kaiserlichen Richter nahmen ihren Sitz auf

Digitized by Google

dem Altane des Rathhauſes, mit ihnen Bürgermeiſter und Rathmänner der Altſtadt. Ein Regenbogen ſpannte ſich über das Blutgerüſt hin, und der Himmel fing an zu tröpfeln; aber der heiterſte Tag breitete ſich bald über den ſchauerlichen Anblick.

Graf Joachim Andreas von Schlick ward zuerſt von den Verurtheilten auf die Blutbühne geführt, einſt Oberſtlandrichter Böhmens, dann der Direktoren einer. Er war glücklich nach Sachſen entkommen; doch der Kurfürſt hatte ihn auf Andringen ſeines Hofpredigers, des lutheriſchen Eiferers, Hon von Honeeg, gefangen nehmen und nach Prag ausliefern laſſen. Unerſchrocken trat er in der Mitte evangeliſcher Prediger hervor, und wieß einen Jeſuiten, der ſich ihm nahete, hinweg mit den Worten: laß mich endlich fahren. Er betete, die Hände gegen das Kruzifix auf der Bühne gefaltet. Dann entkleidete er ſich ſelbſt, ſein Haupt fiel; und als ihm die rechte Hand abgehauen war, trugen ſchwarz vermummte Männer ſeine Leiche weg, ohne daß ſie der Nachrichter berührt hatte. Alſo geſchah mit allen, die mit dem Schwert hingerichtet wurden. Ohne einen Prediger ſeines Glaubens, weil ihm als einem böhmiſchen Bruder deſſen Geleit nicht geſtattet war, ging darauf der vortreffliche Rechtsgelehrte Wenzel Budwecz, Freiherr von Budowa, der Direktoren einer, furchtlos zum Tode, und ward enthauptet, wie der ihm folgende Chriſtoph Harrant, Herr auf Bedruzicz, welcher zum böhmiſchen Kammerpräſidenten von Friedrich beſtellt, auch von dem kaiſerlichen Hofe Dank zu verdienen glaubte, weil er in ſeinem Amte ſtets für den Unterhalt der katholiſchen Geiſtlichkeit geſorgt hatte. Ein ſechsundachtzigjähriger Greis folgte nun, der oberſte Landſchreiber Kaplirz von Sulewicz. Ihm war Gnade angetragen, wenn er um ſie flehen würde. „Dann geſtünde ich," war ſeine Antwort, „daß mein Leben durch Schuld verfallen ſei." Er bat den begleitenden Geiſtlichen, ihn zu unterſtützen, weil er zu ſchwach ſei, die Treppe allein hinaufzuſteigen, und ſeine Feinde es ſeiner Verzweiflung zuſchrieben, wenn er fiele und den Hals bräche. Mit einer Weſte von weißer Leinwand, mit einem ſammtnen Man-

Digitized by Google

tel hatte er sich zu dem Todesfeste geschmückt. Er bat den Nachrichter, ihn schnell zu enthaupten, weil er länger knieend in Ohnmacht fallen könnte. Trutziger war keiner gegen das kaiserliche Gericht gewesen, als der Ritter Prokop Dworzeczky von Ollbramowitz. Er forderte, sie sollten ihrem Kaiser sagen, wie er nun vor seinem ungerechten Gericht stehe, werde sich derselbe einst vor ein gerechtes und schreckliches stellen müssen. Seine Reden an das Volk von der Blutbühne herab hatte man am meisten gefürchtet: der laute Wirbel der Trommeln ließ keine Stimme der zum Tode Geführten unten verständlich bleiben. Beim Entkleiden sah er an seinem Halse die Denkmünze auf Friedrichs Krönung. Er beschwur einen der Umstehenden, sie diesem König zu überreichen, wenn derselbe einst wieder auf seinem Thron sitze; aus Liebe zu ihm habe er sie auf seiner Brust bis zum Tode getragen. Der Ritter Wilhelm von Kochleczchlumsky rief unwillig, als er geheißen ward zum Tode hinauf zu steigen: „ich will gehen, aber ich weiß nicht warum.“ Bohuslaw von Michalowicz drängte sich dagegen ungestüm zu dem Schwerdte des Nachrichters. „Gott will,“ sagte er, „daß wir für die Wahrheit nicht mehr fechten, nur bluten sollen.“ Dieser Tod sei ihm wünschenswerther, als das Leben und seine Ehren und Würden, wenn er die Unterdrückung der Evangelischen in dem geliebten Böhmen ansehen solle. Auch ihm ward nach der Enthauptung die rechte Hand abgehauen. Der Karlsteiner Burggraf Heinrich Otto von Los empfing den tödtlichen Streich voll schwärmerischer Seligkeit, denn in der Nacht vorher hatte ein Traum ihm den Heiland gezeigt, der einen Tropfen Blut auf sein Herz fallen ließ. Aber der Schloßhauptmann von Prag, Dionys Czerin von Chudiniez, der einzige Katholik unter den Verurtheilten, war höchst unmuthig, daß er mit lauter Männern eines andern Glaubens sterben müsse. Schauder ergriff die Richter, als Johann Jessenius von Jessen zu seiner qualvollen Hinrichtung heraustrat: seinem Ursprung nach ein Unger, und vor allen dem Hofe verhaßt, als solcher, und weil er seine Landsleute zum Verein mit den Böhmen

Digitized by Google

bewogen hatte. Man gedachte seines hohen Ruhmes in der Heilkunde, seiner ausgebreiteten Gelehrsamkeit, die er als Rektor der hohen Schule zu Prag, und als Lehrer am Karolinum oft dargethan, und mit Entsetzen der großen Beredsamkeit seiner Zunge. Ehe sie von dem Nachrichter abgeschnitten ward, sprach er: „umsonst sucht Ferdinand durch solche Härte seine Herrschaft zu befestigen.“ Er wurde dann enthauptet, und am folgenden Tage sein Leichnam unter dem Galgen geviertheilt. Die Stücke desselben steckte man auf Pfählen an verschiedenen Straßen, den Kopf mit noch eilf andern, worunter auch die von Schlick, Budowa, Kaplirz, Dworzeczky, an dem Brückenthurm, so daß sechs auf die Brücke, sechs gegen die Altstadt gerichtet waren. Auch an diesem Tage dauerte noch die Vollziehung der Urtheile. Männer von Ansehen wurden öffentlich ausgepeitscht und auf ewig verwiesen; den Stadtschreiber der Altstadt, Niklas Diwiß, nagelte man mit der Zunge an den Galgen, und eine ganze Stunde mußte er so stehen.

Nur der einzige Sirt von Ottersdorf ward noch auf der Blutbühne begnadigt. Etlichen andern, worunter Wilhem Popel von Lobkowitz, denen das Leben auch abgesprochen war, hatte Ferdinand das Urtheil in ewiges Gefängniß verwandelt. Auch ließ er den Wittwen der Hingerichteten, deren Güter sämmtlich verfallen waren, wenigstens das Witthum. Die entflohenen und vor das Gericht geladenen Empörer wurden ihrer Güter verlustig erklärt, und ihre Namen auf schwarzen Tafeln vom Scharfrichter am Galgen aufgehängt. Selbst das Vermögen derjenigen, die für den Pfalzgrafen gewesen, und inzwischen gestorben waren, fiel dem Kaiser anheim.

Woltmann.

53.

Schlacht bei Lützen.

1632.

Drei Kanonenschüsse, welche Graf Koloredo von dem Schlosse zu Weißenfels abbrannte, verkündigten den Marsch des Königs, und

Digitized by Google

auf dieſes verabredete Signal zogen ſich die Friedländiſchen Vortruppen, unter dem Kommando des Kroatengenerals Iſolani, zuſammen, die an der Rippach gelegenen Dörfer zu beſetzen. Ihr ſchwacher Widerſtand hielt den anrückenden Feind nicht auf, der bei dem Dorfe Rippach über das Waſſer dieſes Namens ſetzte, und ſich unterhalb Lützen der kaiſerlichen Schlachtordnung gegenüber ſtellte. Die Landſtraße, welche von Weißenfels nach Leipzig führt, wird zwiſchen Lützen und Markranſtädt von dem Floßgraben durchſchnitten, der ſich von Zeitz nach Merſeburg erſtreckt und die Elſter mit der Saale verbindet. An dieſen Kanal lehnte ſich der linke Flügel der Kaiſerlichen und der rechte des Königs von Schweden, doch ſo, daß ſich die Reiterei beider Theile noch jenſeits deſſelben verbreitete. Nordwärts hinter Lützen hatte ſich Wallenſteins rechter Flügel, und ſüdwärts von dieſem Städtchen der linke Flügel des ſchwediſchen Heeres gelagert. Beide Armeen kehrten der Landſtraße ihre Fronte zu, welche mitten durch ſie hinging, und eine Schlachtordnung von der andern abſonderte. Aber eben dieſer Landſtraße hatte ſich Wallenſtein am Abend vor der Schlacht, zum großen Nachtheil ſeines Gegners bemächtigt, die zu beiden Seiten derſelben fortlaufenden Gräben vertiefen und durch Musketiere beſetzen laſſen, daß der Übergang ohne Beſchwerlichkeit und Gefahr nicht zu wagen war. Hinter denſelben ragte eine Batterie von ſieben großen Kanonen hervor, das Musketenfeuer aus den Gräben zu unterſtützen, und an den Windmühlen, nahe hinter Lützen, waren vierzehn kleinere Feldſtücke auf einer Anhöhe aufgepflanzt, von der man einen großen Theil der Ebene beſtreichen konnte. Die Infanterie, in nicht mehr als fünf große und unbehülfliche Brigaden vertheilt, ſtand in einer Entfernung von dreihundert Schritten hinter der Landſtraße in Schlachtordnung, und die Reiterei bedeckte die Flanken. Alles Gepäcke ward nach Leipzig geſchickt, um die Bewegungen des Heeres nicht zu hindern, und bloß die Munitionswagen hielten hinter dem Treffen. Um die Schwäche der Armee zu verbergen, mußten die Troßjungen und Knechte zu Pferde zu ſitzen, und ſich an den lin-

Digitized by Google

ken Flügel anschließen; doch nur so lange, bis die Pappenheimischen Völker anlangten. Diese ganze Anordnung geschah in der Finsterniß der Nacht, und ehe der Tag graute, war alles zum Empfang des Feindes bereit.

Noch eben an diesem Abend erschien Gustav Adolph auf der gegenüber liegenden Ebene, und stellte seine Völker zum Treffen. Die Schlachtordnung war dieselbe, wodurch er das Jahr vorher bei Leipzig gesiegt hatte. Durch das Fußvolk wurden kleine Schwadronen verbreitet, unter die Reiterei hin und wieder eine Anzahl Musketiere vertheilt. Die ganze Armee stand in zwei Linien, den Floßgraben zur Rechten und hinter sich, vor sich die Landstraße, und die Stadt Lützen zur Linken. In der Mitte hielt das Fußvolk unter des Grafen von Brahe Befehlen, die Reiterei auf den Flügeln, und vor der Fronte das Geschütz. Einem deutschen Helden, dem Herzog Bernhard von Weimar, war die deutsche Reiterei des linken Flügels untergeben, und auf dem rechten führte der König selbst seine Schweden an, die Eifersucht beider Völker zu einem edlen Wettkampfe zu erhitzen. Auf ähnliche Art war das zweite Treffen geordnet, und hinter demselben hielt ein Reservekorps unter Hendersons, eines Schottländers, Kommando.

Also gerüstet erwartete man die blutige Morgenröthe, um einen Kampf zu beginnen, den mehr der lange Aufschub, als die Wichtigkeit der möglichen Folgen, mehr die Auswahl, als die Anzahl der Truppen furchtbar und merkwürdig machten. Die gespannten Erwartungen Europens, die man im Lager vor Nürnberg hinterging, sollten nun in den Ebenen Lützens befriedigt werden. Zwei solche Feldherren, so gleich an Ansehen, an Ruhm und an Fähigkeit, hatten im ganzen Laufe dieses Kriegs noch in keiner offenbaren Schlacht ihre Kräfte gemessen, eine so hohe Wette noch nie die Kühnheit geschreckt, ein so wichtiger Preis noch nie die Hoffnung begeistert. Der morgende Tag sollte Europa seinen ersten Kriegsfürsten kennen lehren, und einen Überwinder dem nie Überwundenen geben. Ob am Lechstrom und bei Leipzig Gustav Adolphs Genie, oder

Digitized by Google

nur die Ungeſchicklichkeit ſeines Gegners den Ausſchlag beſtimmte, mußte der morgende Tag außer Zweifel ſetzen. Morgen mußte Friedlands Verdienſt die Wahl des Kaiſers rechtfertigen, und die Größe des Mannes die Größe des Preiſes aufwägen, um den er erkauft worden war. Eiferſüchtig theilte jeder einzelne Mann im Heere ſeines Führers Ruhm, und unter jedem Harniſche wechſelten die Gefühle, die den Buſen der Generale durchflammten. Zweifelhaft war der Sieg, gewiß die Arbeit und das Blut, das er dem Überwinder, wie dem Überwundenen koſten mußte. Man kannte den Feind vollkommen, dem man jetzt gegenüber ſtand und die Bangigkeit, die man vergeblich bekämpfte, zeugte glorreich für ſeine Stärke.

Endlich erſcheint der gefürchtete Morgen; aber ein undurchdringlicher Nebel, der über das ganze Schlachtfeld verbreitet liegt, verzögert den Angriff noch bis zur Mittagsſtunde. Vor der Fronte knieend hält der König ſeine Andacht; die ganze Armee, auf die Kniee hingeſtürzt, ſtimmt zu gleicher Zeit ein rührendes Lied an, und die Feldmuſik begleitet den Geſang. Dann ſteigt der König zu Pferde, und bloß mit einem ledernen Koller und einem Tuchrock bekleidet (eine vormals empfangene Wunde erlaubte ihm nicht mehr, den Harniſch zu tragen) durchreitet er die Glieder, den Muth der Truppen zu einer frohen Zuverſicht zu entflammen, die ſein eigner ahnungsvoller Buſen verläugnet. Gott mit uns, war das Wort der Schweden; das der Kaiſerlichen: Jeſus Maria. Gegen eilf Uhr fängt der Nebel an ſich zu zertheilen, und der Feind wird ſichtbar. Zugleich ſieht man Lützen in Flammen ſtehen, auf Befehl des Herzogs in Brand geſteckt, damit er von dieſer Seite nicht überflügelt würde. Jetzt tönt die Loſung, die Reiterei ſprengt gegen den Feind und das Fußvolk iſt im Anmarſch gegen die Gräben.

Von einem fürchterlichen Feuer der Musketen und des dahinter gepflanzten groben Geſchützes empfangen, ſetzen dieſe tapfern Bataillons mit unerſchrockenem Muth ihren Angriff fort; die feindlichen Musketiere verlaſſen ihren Poſten, die Gräben ſind überſprungen,

Digitized by Google

die Batterie selbst wird erobert, und sogleich gegen den Feind gerichtet. Sie dringen weiter mit unaufhaltsamer Gewalt, die erste der fünf Friedländischen Brigaden wird niedergeworfen, gleich darauf die zweite, und schon wendet sich die dritte zur Flucht; aber hier stellt sich der schnell gegenwärtige Geist des Herzogs ihrem Andrang entgegen. Mit Blitzesschnelligkeit ist er da, der Unordnung seines Fußvolkes zu steuern, und seinem Machtwort gelingts, die Fliehenden zum Stehen zu bewegen. Von drei Kavallerieregimentern unterstützt, machen die schon geschlagenen Brigaden aufs neue Fronte gegen den Feind, und dringen mit Macht in seine zerrissenen Glieder. Ein mörderischer Kampf erhebt sich, der nahe Feind giebt dem Schießgewehr keinen Raum, die Wuth des Angriffs keine Frist mehr zur Ladung; Mann ficht gegen Mann; das unnütze Feuerrohr macht dem Schwerdt und der Picke Platz, und die Kunst der Erbitterung. Überwältigt von der Menge weichen endlich die ermatteten Schweden über die Gräben zurück, und die schon eroberte Batterie geht bei diesem Rückzug verloren. Schon bedecken tausend verstümmelte Leichen das Land, und noch ist kein Fußbreit Erde gewonnen.

Indessen hat der rechte Flügel des Königs, von ihm selbst angeführt, den linken des Feindes angefallen. Schon der erste machtvolle Andrang der schweren finnländischen Küraſſiere zerstreute die leicht berittenen Polen und Kroaten, die sich an diesen Flügel anschlossen, und ihre unordentliche Flucht theilte auch der übrigen Reiterei Furcht und Verwirrung mit. In diesem Augenblick hinterbringt man dem König, daß seine Infanterie über die Gräben zurück weiche, und auch sein linker Flügel durch das feindliche Geschütz von den Windmühlen aus furchtbar geängstigt und schon zum Weichen gebracht werde. Mit schneller Besonnenheit überträgt er dem General von Horn, den schon geschlagenen linken Flügel des Feindes zu verfolgen, und er selbst eilt an der Spitze des Steinbockischen Regiments davon, der Unordnung seines eignen linken Flügels abzuhelfen. Sein edles Roß trägt ihn pfeilschnell über die Gräben; aber schwerer wird den nachfolgenden Schwadronen der Übergang, und

Digitized by Google

nur wenige Reiter, unter denen Franz Albert, Herzog von Sachsen-Lauenburg, genannt wird, waren behend genug, ihm zur Seite zu bleiben. Er sprengte geraden Weges demjenigen Orte zu, wo sein Fußvolk am gefährlichsten gedrängt war, und indem er seine Blicke umher sendet, irgend eine Blöße des feindlichen Heeres auszuspähen, auf die er den Angriff richten könnte, führt ihn sein kurzes Gesicht zu nahe an dasselbe. Ein kaiserlicher Gefreiter bemerkt, daß dem Vorübersprengenden Alles ehrfurchtsvoll Platz macht, und schnell befiehlt er einem Musketier, auf ihn anzuschlagen. „Auf den dort schieße," ruft er, „das muß ein vornehmer Mann sein." Der Soldat drückt ab, und dem König wird der linke Arm zerschmettert. In diesem Augenblick kommen seine Schwadronen daher gesprengt, und ein verwirrtes Geschrei: Der König blutet — der König ist erschossen! breitet unter den Ankommenden Schrecken und Entsetzen aus. „Es ist nichts, folgt mir," ruft der König, seine ganze Stärke zusammen raffend: aber überwältigt von Schmerz und der Ohnmacht nahe, bittet er in französischer Sprache den Herzog von Lauenburg, ihn ohne Aufsehen aus dem Gedränge zu schaffen. Indem der Letztere auf einem weiten Umweg, um der muthlosen Infanterie diesen niederschlagenden Anblick zu entziehen, nach dem rechten Flügel mit dem Könige umwendet, erhält dieser einen zweiten Schuß durch den Rücken, der ihm den letzten Rest seiner Kräfte raubt. „Ich habe genug, Bruder" ruft er mit sterbender Stimme, „suche Du nur Dein Leben zu retten." Zugleich sank er vom Pferde, und von noch mehrern Schüssen durchbohrt, von allen seinen Begleitern verlassen, verhauchte er unter den räuberischen Händen der Kroaten sein Leben. Bald entdeckte sein ledig fliehendes, im Blute gebadetes Roß der schwedischen Reiterei ihres Königs Fall, und wüthend dringt sie herbei, dem gierigen Feind diese heilige Beute zu entreißen. Um seinen Leichnam entbrennt ein mörderisches Gefecht, und der entstellte Körper wird unter einem Hügel von Todten begraben.

Die Schreckenspost durcheilt in kurzer Zeit das ganze schwedische

Digitized by Google

Heer; aber anſtatt den Muth dieſer tapfern Schaaren zu ertödten, entzündet ſie ihn vielmehr zu einem neuen, wilden, verzehrenden Feuer. Das Leben fällt in ſeinem Preiſe, da das heiligſte aller Leben dahin iſt, und der Tod hat für den Niedrigen keine Schrekken mehr, ſeitdem er das gekrönte Haupt nicht verſchonte. Mit Löwengrimm werfen ſich die nyländiſchen, ſmaländiſchen, finniſchen, oſt- und weſtgothiſchen Regimenter zum zweiten Mal auf den linken Flügel des Feindes, der dem General von Horn nur noch ſchwachen Widerſtand leiſtet, und jetzt völlig aus dem Felde geſchlagen wird. Zugleich giebt Herzog Bernhard von Weimar dem verwaiſ'ten Heere der Schweden in ſeiner Perſon ein fähiges Oberhaupt, und der Geiſt Guſtav Adolphs führt von neuem ſeine ſiegreichen Schaaren. Schnell iſt der linke Flügel wieder geordnet, und mit Macht dringt er auf den rechten der Kaiſerlichen ein. Das Geſchütz an den Windmühlen, das ein ſo mörderiſches Feuer auf die Schweden geſchleudert hatte, fällt in ſeine Hand, und auf die Feinde ſelbſt werden jetzt dieſe Donner gerichtet. Auch der Mittelpunkt des ſchwediſchen Fußvolks ſetzt unter Bernhards und Kniephauſens Anführung aufs neue gegen die Gräben an, über die er ſich glücklich hinwegſchwingt, und zum zweiten Mal die Batterie der ſieben Kanonen erobert. Auf die ſchweren Bataillons des feindlichen Mittelpunks wird jetzt mit gedoppelter Wuth der Angriff erneuert, immer ſchwächer und ſchwächer wiederſtehen ſie, und der Zufall ſelbſt verſchwört ſich mit der ſchwediſchen Tapferkeit, ihre Niederlage zu vollenden. Feuer ergreift die kaiſerlichen Pulverwagen und unter ſchrecklichem Donnerknalle ſieht man die aufgehäuften Granaten und Bomben in die Lüfte fliegen. Der in Beſtürzung geſetzte Feind wähnt ſich von hinten angefallen, indem die ſchwediſchen Brigaden von vorn ihm entgegen ſtürmen. Der Muth entfällt ihm. Er ſieht ſeinen linken Flügel geſchlagen, ſeinen rechten im Begriff zu erliegen, ſein Geſchütz in des Feindes Hand. Es neigt ſich die Schlacht zu ihrer Entſcheidung, das Schickſal des Tages hängt nur noch an einem einzigen Augenblick — da erſcheint Pappenheim auf dem

Digitized by Google

Schlachtfelde mit Küraſſieren und Dragonern; alle erhaltenen Vortheile ſind verloren, und eine ganz neue Schlacht fängt an.

Der Befehl, welcher dieſen General nach Lützen zurückrief, hatte ihn zu Halle erreicht, eben da ſeine Völker mit Plünderung dieſer Stadt noch beſchäftigt waren. Unmöglich war es, das zerſtreute Fußvolk mit der Schnelligkeit zu ſammeln, als die dringende Ordre und die Ungeduld dieſes Kriegers verlangten. Ohne es zu erwarten, ließ er acht Regimenter Kavallerie aufſitzen, und eilte an der Spitze derſelben ſpornſtreichs auf Lützen zu, an dem Feſte der Schlacht Theil zu nehmen. Er kam noch eben recht, um die Flucht des kaiſerlichen linken Flügels, den Guſtav Horn aus dem Felde ſchlug, zu bezeugen, und ſich anfänglich ſelbſt darein verwickelt zu ſehen. Aber mit ſchneller Gegenwart des Geiſtes ſammelte er dieſe flüchtigen Völker wieder, und führte ſie aufs neue gegen den Feind. Fortgeriſſen von ſeinem wilden Muth, und voll Ungeduld, dem König ſelbſt, den er an der Spitze dieſes Flügels vermuthet, gegenüber zu fechten, bricht er fürchterlich in die ſchwediſchen Schaaren, die, ermattet vom Sieg und an Zahl zu ſchwach, dieſer Fluth von Feinden nach dem männlichſten Widerſtand unterliegen. Auch den erlöſchenden Muth des kaiſerliſchen Fußvolks ermuntert Pappenheims nicht mehr gehoffte Erſcheinung, und ſchnell benutzt der Herzog von Friedland den günſtigen Augenblick, das Treffen aufs neue zu formiren. Die dicht geſchloſſenen ſchwediſchen Bataillons werden unter einem mörderiſchen Gefechte über die Gräben zurückgetrieben, und die zweimal verlornen Kanonen zum zweiten Mal ihren Händen entriſſen. Das ganze gelbe Regiment, als das trefflichſte von allen, die an dieſem blutigen Tage Beweiſe ihres Heldenmuths gaben, lag todt dahingeſtreckt, und bedeckte noch in derſelben ſchönen Ordnung den Wahlplatz, den es lebend mit ſo ſtandhaftem Muthe behauptet hatte. Ein ähnliches Loos traf ein anderes blaues Regiment, welches Graf Piccolomini mit der kaiſerlichen Reiterei nach dem wüthendſten Kampfe zu Boden warf. Zu ſieben verſchiedenen Malen wiederholte dieſer treffliche General den Angriff;

Digitized by Google

ſieben Pferde wurden unter ihm erſchoſſen, und ſechs Musketenkugeln durchbohrten ihn. Dennoch verließ er das Schlachtfeld nicht eher, als bis ihn der Rückzug des ganzen Heeres mit fortriß. Den Herzog ſelbſt ſah man, mitten unter dem feindlichen Kugelregen, mit kühler Seele ſeine Truppen durchreiten, dem Nothleidenden nahe mit Hülfe, dem Tapfern mit Beifall, dem Verzagten mit ſeinem ſtrafenden Blick. Um und neben ihm ſtürzen ſeine Völker entſeelt dahin, und ſein Mantel wird von vielen Kugeln durchlöchert. Aber die Rachegötter beſchützen heute ſeine Bruſt, für die ſchon ein anderes Eiſen geſchliffen iſt; auf dem Bette, wo Guſtav erblaßte, ſollte Wallenſtein den ſchuldbefleckten Geiſt nicht verhauchen.

Nicht ſo glücklich war Pappenheim, der Telamonier des Heers, der furchtbarſte Soldat des Hauſes Öſterreich und der Kirche. Glühende Begier, dem König ſelbſt im Kampfe zu begegnen, riß den Wüthenden mitten in das blutigſte Schlachtgewühl, wo er ſeinen edlen Feind am wenigſten zu verfehlen hoffte. Auch Guſtav hatte den feurigen Wunſch gehegt, dieſen geachteten Gegner von Angeſicht zu ſehen; aber die feindſelige Sehnſucht blieb ungeſtillt, und erſt der Tod führte die verſöhnten Helden zuſammen. Zwei Musketenkugeln durchbohrten Pappenheim's narbenvolle Bruſt, und gewaltſam mußten ihn die Seinen aus dem Mordgewühl tragen. Indem man beſchäftigt war, ihn hinter das Treffen zu bringen, drang ein Gemurmel zu ſeinen Ohren, daß der, den er ſuchte, entſeelt auf dem Wahlplatz liege. Als man ihm die Wahrheit dieſes Gerüchts bekräftigte, erheiterte ſich ſein Geſicht, und das letzte Feuer blitzte in ſeinen Augen. „So hinterbringe man denn dem Herzog von Friedland," rief er aus, „daß ich ohne Hoffnung zum Leben darnieder liege, aber fröhlich dahin ſcheide, da ich weiß, daß dieſer unverſöhnliche Feind meines Glaubens an einem Tage mit mir gefallen iſt."

Mit Pappenheim verſchwand das Glück der Kaiſerlichen von dem Schlachtfelde. Nicht ſobald vermißte die ſchon ein Mal geſchlagene und durch ihn allein wieder hergeſtellte Reiterei des linken Flügels ihren ſieghaften Führer, als ſie alles verloren gab, und mit muth-

Digitized by Google

loſer Verzweiflung das Weite ſuchte. Gleiche Beſtürzung ergriff auch den rechten Flügel, wenige Regimenter ausgenommen, welche die Tapferkeit ihrer Oberſten, Götz, Terzky, Kolloredo, und Piccolimini, nöthigte Stand zu halten. Die ſchwediſche Infanterie benutzte mit ſchneller Entſchloſſenheit die Beſtürzung des Feindes. Um die Lücken zu ergänzen, welche der Tod in ihr Vordertreffen geriſſen, ziehen ſich beide Linien in eine zuſammen, die den letzten entſcheidenden Angriff wagt. Zum dritten Mal ſetzt ſie über die Gräben und zum dritten Mal werden die dahinter gepflanzten Stücke erobert. Die Sonne neigt ſich eben zum Untergang, indem beide Schlachtordnungen auf einander treffen. Hitziger erhitzt ſich der Streit an ſeinem Ende, die letzte Kraft ringt mit der letzten Kraft, Geſchicklichkeit und Wuth thun ihr Äußerſtes, in den letzten theuren Minuten den ganzen verlornen Tag nachzuholen. Umſonſt, die Verzweiflung erhebt jede über ſich ſelbſt, keine verſteht zu ſiegen, keine zu weichen, und die Taktik erſchöpft *hier* ihre Wunder nur, um *dort* neue, nie gelernte, nie in Übung gebrachte Meiſterſtücke der Kunſt zu entwickeln. Endlich ſetzen Nebel und Nacht dem Gefecht eine Grenze, dem die Wuth keine ſetzen will, und der Angriff hört auf, weil man ſeinen Feind nicht mehr findet. Beide Kriegsheere ſcheiden mit ſtillſchweigender Übereinkunft auseinander, die erfreuenden Trompeten ertönen, und jedes, für unbeſiegt ſich erklärend, verſchwindet aus dem Gefilde.

Die Artillerie beider Theile blieb, weil die Roſſe ſich verlaufen, die Nacht über auf dem Wahlplatze verlaſſen ſtehen, zugleich der Preis und die Urkunde des Sieges für den, der die Wahlſtatt eroberte. Aber über der Eilfertigkeit, mit der er von Leipzig und Sachſen Abſchied nahm, vergaß der Herzog von Friedland, ſeinen Antheil daran von dem Schlachtfelde abzuholen. Nicht lange nach geendigtem Treffen erſchien das Pappenheimiſche Fußvolk, das ſeinem voraus eilenden General nicht ſchnell genug hatte folgen können, ſechs Regimenter ſtark, auf dem Wahlplatz; aber die Arbeit war gethan. Wenige Stunden früher würde dieſe beträchtliche Ver-

Digitized by Google

ſtärkung die Schlacht wahrſcheinlich zum Vortheil des Kaiſers entſchieden, und ſelbſt noch jetzt durch Eroberung des Schlachtfelds die Artillerie des Herzogs gerettet und die ſchwediſche erbeutet haben. Aber keine Ordre war da, ihr Verhalten zu beſtimmen, und zu ungewiß über den Ausgang der Schlacht, nahm ſie ihren Weg nach Leipzig, wo ſie das Hauptheer zu finden hoffte.

Dahin hatte der Herzog von Friedland ſeinen Rückzug genommen, und ohne Geſchütz, ohne Fahnen, und beinahe ohne alle Waffen folgte ihm am andern Morgen der zerſtreute Überreſt ſeines Heeres. Zwiſchen Lützen und Weißenfels, ſcheint es, ließ Herzog Bernhard die ſchwediſche Armee von den Anſtrengungen dieſes blutigen Tages ſich erholen; nahe genug an dem Schlachtfeld, um jeden Verſuch des Feindes zu Eroberung deſſelben ſogleich vereiteln zu können. Von beiden Armeen lagen über neuntauſend Mann todt auf dem Wahlplatze; noch weit größer war die Zahl der Verwundeten, und unter den Kaiſerlichen beſonders befand ſich kaum Einer, der unverletzt aus dem Treffen zurückgekehrt wäre. Die ganze Ebene von Lützen bis an den Floßgraben war mit Verwundeten, mit Sterbenden, mit Todten bedeckt. Viele von dem vornehmſten Adel waren auf beiden Seiten gefallen; auch der Abt von Fulda, der ſich als Zuſchauer in die Schlacht gemiſcht hatte, büßte ſeine Neugier mit dem Tode. Von Gefangenen ſchweigt die Geſchichte, ein Beweis mehr für die Wuth der Armeen, die keinen Pardon gab oder keinen verlangte.

Pappenheim ſtarb gleich am folgenden Tage zu Leipzig an ſeinen Wunden; ein unerſetzlicher Verluſt für das kaiſerliche Heer, das dieſer treffliche Krieger ſo oft zum Sieg geführt hatte. Die Prager Schlacht, der er zugleich mit Wallenſtein als Oberſter beiwohnte, öffnete ſeine Heldenbahn. Gefährlich verwundet warf er durch das Ungeſtüm ſeines Muths mit wenigen Truppen ein feindliches Regiment darnieder, und lag viele Stunden lang, mit andern Todten verwechſelt, unter der Laſt ſeines Pferdes auf der Wahlſtatt, bis ihn die Seinigen bei Plünderung des Schlachtfeldes entdeckten.

Digitized by Google

Mit wenigem Volk überwand er die Rebellen in Österreich, vierzigtausend an der Zahl, in drei verschiedenen Schlachten, hielt in dem Treffen bei Leipzig die Niederlage des Tilly lange Zeit durch seine Tapferkeit auf, und machte die Waffen des Kaisers an der Elbe und an dem Weserstrom siegen. Das wilde stürmische Feuer seines Muths, den auch die entschiedenste Gefahr nicht schreckte, und kaum das Unmögliche bezwang, machte ihn zum furchtbarsten Arm des Feldherrn, aber untüchtig zum Oberhaupt des Heeres; das Treffen bei Leipzig ging, wenn man dem Ausspruch Tillys glauben darf, durch seine ungestüme Hitze verloren. Auch er tauchte bei Magdeburgs Zerstörung seine Hand in Blut; sein Geist, durch frühen jugendlichen Fleiß und vielfältige Reisen zur schönsten Blüthe entfaltet, verwilderte unter den Waffen. Auf seiner Stirne erblickte man zwei rothe Striemen, Schwertern ähnlich, womit die Natur schon bei der Geburt ihn gezeichnet hatte. Auch noch in spätern Jahren erschienen diese Flecken, so oft eine Leidenschaft sein Blut in Bewegung brachte, und der Aberglaube überredete sich leicht, daß der künftige Beruf des Mannes schon auf der Stirne des Kindes angedeutet worden sei. Ein solcher Diener hatte auf die Dankbarkeit beider österreichischen Linien den gegründetsten Anspruch; aber den glänzensten Beweis derselben erlebte er nicht mehr. Schon war der Eilbote auf dem Wege, der ihm das goldene Vließ von Madrid überbringen sollte als der Tod ihn zu Leipzig dahinraffte.

Schiller. („Geschichte des dreißigjährigen Krieges.“)

54.

Wallensteins Absetzung und Tod.

Wallenstein hatte über eine Armee von beinahe hundert tausend Mann zu gebieten, von denen er angebetet wurde, als das Urtheil der Absetzung ihm verkündigt werden sollte. Die meisten Offiziere waren seine Geschöpfe; seine Winke, Aussprüche des Schicksals für den gemeinen Soldaten. Gränzenlos war sein Ehrgeiz, unbeugsam sein Stolz, sein gebieterischer Geist nicht fähig, eine Kränkung un-

Digitized by Google

gerochen zu erdulden. Ein Augenblick ſollte ihn jetzt von der Fülle der Gewalt in das Nichts des Privatſtandes herunterſtürzen. Eine ſolche Sentenz gegen einen ſolchen Verbrecher zu vollſtrecken, ſchien nicht viel weniger Kunſt zu koſten, als es gekoſtet hatte, ſie dem Richter zu entreißen. Auch hatte man deswegen die Vorſicht gebraucht, zwei von Wallenſteins genaueſten Freunden zu Überbringern dieſer ſchlimmen Botſchaft zu wählen, welche durch die ſchmeichelhafteſten Zuſicherungen der fortdauernden kaiſerlichen Gnade ſo ſehr als möglich gemildert werden ſollte.

Wallenſtein wußte längſt den ganzen Inhalt ihrer Sendung, als die Abgeſandten des Kaiſers ihm vor die Augen traten. Er hatte Zeit gehabt, ſich zu ſammeln, und ſein Geſicht zeigte Heiterkeit, während daß Schmerz und Wuth in ſeinem Buſen ſtürmten. Aber er hatte beſchloſſen zu gehorchen. Dieſer Urtheilsſpruch überraſchte ihn, ehe zu einem kühnen Schritte die Umſtände reif, und die Anſtalten fertig waren. Seine weitläufigen Güter waren in Böhmen und Mähren zerſtreut; durch Einziehung derſelben konnte der Kaiſer ihm den Nerven ſeiner Macht zerſchneiden. Von der Zukunft erwartete er Genugthuung, und in dieſer Hoffnung beſtärkten ihn die Prophezeihungen eines italieniſchen Aſtrologen, der dieſen ungebändigten Geiſt, gleich einem Knaben, am Gängelbande führte. Seni, ſo hieß er, hatte es in den Sternen geleſen, daß die glänzende Laufbahn ſeines Herrn noch lange nicht geendigt ſei, daß ihm die Zukunft noch ein ſchimmerndes Glück aufbewahre. Man brauchte die Sterne nicht zu bemühen, um mit Wahrſcheinlichkeit vorher zu ſagen, daß ein Feind wie Guſtav Adolph einen General wie Wallenſtein nicht lange entbehrlich laſſen würde.

„Der Kaiſer iſt verrathen," antwortete Wallenſtein den Geſandten, ich bedaure ihn, aber ich vergeb' ihm. Es iſt klar, daß ihn der hochfahrende Geiſt des Baiern dominirt. Zwar thut mir's wehe, daß er mich mit ſo wenigem Widerſtande hingegeben hat, aber ich will gehorchen." Die Abgeordneten entließ er fürſtlich beſchenkt, und den Kaiſer erſuchte er in einem demüthigen Schrei-

Digitized by Google

ben, ihn seiner Gunst nicht zu berauben, und bei den erworbenen Würden zu schützen. Allgemein war das Murren der Armee, als die Absetzung ihres Feldherrn bekannt wurde, und der beste Theil seiner Offiziere trat sogleich aus dem kaiserlichen Dienst. Viele folgten ihm auf seine Güter nach Böhmen und Mähren; andere fesselte er durch beträchtliche Pensionen, um sich ihrer bei Gelegenheit sogleich bedienen zu können.

Sein Plan war nichts weniger als Ruhe, da er in die Stille des Privatstandes zurücktrat. Der Pomp eines Königs umgab ihn in dieser Einsamkeit, und schien dem Urtheilsspruch seiner Erniedrigung Hohn zu sprechen. Sechs Pforten führten zu dem Palaste, den er in Prag bewohnte, und hundert Häuser mußten niedergerissen werden, um dem Schloßhofe Raum zu machen. Ähnliche Paläste wurden auf seinen übrigen zahlreichen Gütern erbaut. Kavaliere aus den edelsten Häusern wetteiferten um die Ehre, ihn zu bedienen, und man sah kaiserliche Kammerherren den goldenen Schlüssel zurückgeben, um bei Wallenstein eben dieses Amt zu bekleiden. Er hielt sechzig Pagen, die von den trefflichsten Meistern unterrichtet wurden; sein Vorzimmer wurde stets durch fünfzig Trabanten bewacht. Seine gewöhnliche Tafel war nie unter hundert Gängen, sein Haushofmeister eine vornehme Standesperson. Reiste er über Land, so wurde ihm Geräthe und Gefolge auf hundert sechs- und vierspännigen Wagen nachgefahren; in sechzig Karossen mit fünfzig Handpferden folgte ihm sein Hof. Die Pracht der Livreen, der Glanz der Equipage und der Schmuck der Zimmer war dem übrigen Aufwande gemäß. Sechs Barone und eben so viele Ritter mußten beständig seine Person umgeben, um jeden Wink zu vollziehen, zwölf Patrouillen die Runde um seinen Palast machen, um jeden Lärm abzuhalten. Sein immer arbeitender Kopf brauchte Stille; kein Gerassel der Wagen durfte seiner Wohnung nahe kommen, und die Straßen wurden nicht selten durch Ketten gesperrt. Stumm, wie die Zugänge zu ihm, war auch sein Umgang. Finster, verschlossen, unergründlich, sparte er seine

Digitized by Google

Worte mehr als seine Geschenke, und das Wenige, was er sprach, wurde mit einem widrigen Ton ausgestoßen. Er lachte niemals, und den Verführungen der Sinne widerstand die Kälte seines Bluts. Immer geschäftig und von großen Entwürfen bewegt, entsagte er allen leeren Zerstreuungen, wodurch andere das kostbare Leben vergeuden. Einen durch ganz Europa ausgebreiteten Briefwechsel besorgte er selbst, die meisten Aufsätze schrieb er mit eigener Hand nieder, um der Verschwiegenheit Anderer so wenig als möglich anzuvertrauen. Er war von großer Statur, und hager, von gelblicher Gesichtsfarbe, röthlichen kurzen Haaren, kleinen aber funkelnden Augen. Ein furchtbarer, zurückschreckender Ernst saß auf seiner Stirne, und nur das Übermaß seiner Belohnungen konnte die zitternde Schaar seiner Diener festhalten.

In dieser prahlerischen Dunkelheit erwartete Wallenstein still, doch nicht müßig, seine glänzende Stunde, und der Rache aufgehenden Tag; bald ließ ihn Gustav Adolphs reißender Siegeslauf ein Vorgefühl desselben genießen. Von seinen hochfliegenden Planen war kein einziger aufgegeben; der Undank des Kaisers hatte seinen Ehrgeiz von einem lästigen Zügel befreit. Der blendende Schimmer seines Privatlebens verrieth den stolzen Schwung seiner Entwürfe, und verschwenderisch wie ein Monarch, schien er die Güter seiner Hoffnung schon unter seine gewissen Besitzungen zu zählen.

Das Schicksal selbst hatte sich zu seinem Rächer aufgestellt, und eine ununterbrochene Reihe von Unglücksfällen, die seit dem Tage seiner Abdankung über Österreich hereinstürmte, dem Kaiser selbst das Geständniß entrissen, daß mit diesem Feldherrn sein rechter Arm ihm abgehauen sei. Jede Niederlage seiner Truppen erneuerte diese Wunde, jeder verlorene Platz warf dem betrogenen Monarchen seine Schwäche und seinen Undank vor. Glücklich genug, hätte er in dem beleidigten General nur einen Anführer seiner Heere, nur einen Vertheidiger seiner Staaten verloren, aber er fand in ihm einen Feind, und den gefährlichsten von allen, weil er gegen den Streich des Verräthers am wenigsten vertheidigt war.

Digitized by Google

Entfernt von der Kriegesbühne, und zu einer folternden Unthätigkeit verurtheilt, während daß seine Nebenbuhler auf dem Felde des Ruhms sich Lorbeeren sammelten, hatte der stolze Herzog dem Wechsel des Glücks mit verstellter Gelassenheit zugesehen, und im schimmernden Gepränge eines Theaterhelden die düstern Entwürfe seines arbeitenden Geistes verborgen. Von einer glühenden Leidenschaft aufgerieben, während daß eine fröhliche Außenseite Ruhe und Müßiggang log, brütete er still die schreckliche Geburt der Rachbegierde und Ehrsucht zur Reife, und näherte sich langsam, aber sicher, dem Ziele. Erloschen war Alles in seiner Erinnerung, was er durch den Kaiser geworden war; nur, was Er für den Kaiser gethan hatte, stand mit glühenden Zügen in sein Gedächtniß geschrieben. Seinem unersättlichen Durst nach Größe und Macht war der Undank des Kaisers willkommen, der seinen Schuldbrief zu zerreißen, und ihn jeder Pflicht gegen den Urheber seines Glücks zu entbinden schien. Entsündigt und gerechtfertigt erschienen ihm jetzt die Entwürfe seiner Ehrsucht im Gewand einer rechtmäßigen Wiedervergeltung. In eben dem Maß, als sein äußerer Wirkungskreis sich verengte, erweiterte sich die Welt seiner Hoffnungen, und seine schwärmende Einbildungskraft verlor sich in unbegränzten Entwürfen, die in jedem andern Kopf als dem seinigen nur der Wahnsinn erzeugen kann. So hoch, als der Mensch nur immer durch eigene Kraft sich zu erheben vermag, hatte sein Verdienst ihn emporgetragen; nichts von allem dem, was dem Privatmann und Bürger innerhalb seiner Pflichten erreichbar bleibt, hatte das Glück ihm verweigert. Bis auf den Augenblick seiner Entlassung hatten seine Ansprüche keinen Widerstand, sein Ehrgeiz keine Gränzen erfahren; der Schlag, der ihn auf dem Regensburger Reichstage zu Boden streckte, zeigte ihm den Unterschied zwischen ursprünglicher und übertragener Gewalt, und den Abstand des Unterthans von dem Gebieter. Aus dem bisherigen Taumel seiner Herrschergröße durch diesen überraschenden Glückswechsel aufgeschreckt, verglich er die Macht, die er besessen, mit derjenigen, durch welche sie

Digitized by Google

ihm entrissen wurde, und sein Ehrgeiz bemerkte die Stufe, die auf der Leiter des Glücks noch für ihn zu ersteigen war. Erst nachdem er das Gewicht der höchsten Gewalt mit schmerzhafter Wahrheit erfahren, streckte er lüstern die Hände darnach aus; der Raub, der an ihm selbst verübt wurde, machte ihn zum Räuber. Durch keine Beleidigung gereizt, hätte er folgsam seine Bahn um die Majestät des Thrones beschrieben, zufrieden mit dem Ruhme, der glänzendste seiner Trabanten zu sein; erst nachdem man ihn gewaltsam aus seinem Kreise stieß, verwirrte er das System, dem er angehörte, und stürzte sich zermalmend auf seine Sonne.

Indem der Herzog, von Eger aus, die Unterhandlungen mit dem Feinde lebhaft betrieb, die Sterne befragte und frischen Hoffnungen Raum gab, wurde beinahe unter seinen Augen der Dolch geschliffen, der seinem Leben ein Ende machte. Der kaiserliche Urtheilsspruch, der ihn für vogelfrei erklärte, hatte seine Wirkung nicht verfehlt, und die rächende Nemesis wollte, daß der Undankbare unter den Streichen des Undanks erliegen sollte. Unter seinen Offizieren hatte Wallenstein einen Irländer, Namens Leßlie, mit vorzüglicher Gunst beehrt, und das ganze Glück dieses Mannes gegründet. Eben dieser war es, der sich bestimmt und berufen fühlte, das Todesurtheil an ihm zu vollstrecken, und den blutigen Lohn zu verdienen. Nicht sobald war dieser Leßlie im Gefolge des Herzogs zu Eger angelangt, als er dem Kommandanten dieser Stadt, Obersten Buttler, und dem Oberstlieutenant Gordon, zweien protestantischen Schottländern, alle schlimmen Anschläge des Herzogs entdeckte, welche ihm dieser Unbesonnene auf der Herreise vertraut hatte. Leßlie fand hier zwei Männer, die eines Entschlusses fähig waren. Man hatte die Wahl zwischen Verrätherei und Pflicht, zwischen dem rechtmäßigen Herrn und einem flüchtigen, allgemein verlassenen Rebellen; wiewohl der letztere der gemeinschaftliche Wohlthäter war, so konnte die Wahl doch keinen Augenblick zweifelhaft bleiben. Man verbindet sich fest und feierlich zur Treue gegen den Kaiser, und diese fordert die schnellsten Maßregeln gegen den

Digitized by Google

öffentlichen Feind. Die Gelegenheit ist günstig, und sein böser Genius hat ihn von selbst in die Hände der Rache geliefert. Um jedoch der Gerechtigkeit nicht in ihr Amt zu greifen, beschließt man, ihr das Opfer lebendig zuzuführen; und man scheidet von einander mit dem gewagten Entschluß, den Feldherrn gefangen zu nehmen. Dieses Geheimniß umhüllt dieses schwarze Komplott, und Wallenstein, ohne Ahndung des ihm so nahe schwebenden Verderbens, schmeichelt sich vielmehr, in der Besatzung von Eger seine tapfersten und treuesten Verfechter zu finden.

Um eben diese Zeit werden ihm die kaiserlichen Patente überbracht, die sein Urtheil enthalten und in allen Lagern gegen ihn bekannt gemacht sind. Er erkennt jetzt die ganze Größe der Gefahr, die ihn umlagert, die gänzliche Unmöglichkeit der Rückkehr, seine fürchterliche verlassene Lage, die Nothwendigkeit, sich auf Treu und Glauben dem Feinde zu überliefern. Gegen Leßlie ergießt sich der ganze Unmuth seiner verwundeten Seele, und die Heftigkeit des Affekts entreißt ihm das letzte noch übrige Geheimniß. Er entdeckt diesem Offizier seinen Entschluß, Eger und Elnbogen, als die Pässe des Königreichs, dem Pfalzgrafen von Birkenfeld einzuräumen, und unterrichtet ihn zugleich von der nahen Ankunft des Herzogs Bernhard in Eger, wovon er noch in eben dieser Nacht durch einen Eilboten benachrichtigt worden. Diese Entdeckung, welche Leßlie seinen Mitverschwornen aufs schleunigste mittheilt, ändern ihren ersten Entschluß. Die dringende Gefahr erlaubt keine Schonung mehr. Eger konnte jeden Augenblick in feindliche Hände fallen, und eine schnelle Revolution ihren Gefangenen in Freiheit setzen. Diesem Unglück zuvorzukommen, beschließen sie, ihn sammt seinen Vertrauten in der folgenden Nacht zu ermorden.

Damit dies mit um so weniger Geräusch geschehen möchte, sollte die That bei einem Gastmahle vollzogen werden, welches der Oberste Buttler auf dem Schlosse zu Eger veranstaltete. Die andern alle erschienen; nur Wallenstein, der viel zu bewegt war, um in fröhliche Gesellschaft zu taugen, ließ sich entschuldigen. Man mußte also,

Digitized by Google

in Anſehung ſeiner, den Plan abändern; gegen die Andern aber beſchloß man der Abrede gemäß zu verfahren. In ſorgloſer Sicherheit erſchienen die drei Oberſten: Illo, Terzky, und Wilhelm Kinsky, und mit ihnen Rittmeiſter Neumann, ein Offizier voll Fähigkeit, deſſen ſich Terzky bei jedem verwickelten Geſchäfte, welches Kopf erforderte, zu bedienen pflegte. Man hatte vor ihrer Ankunft die zuverläſſigſten Soldaten aus der Beſatzung, welche mit in das Complott gezogen waren, in das Schloß eingenommen, alle Ausgänge aus demſelben wohl beſetzt, und in einer Kammer neben dem Speiſeſaal ſechs buttleriſche Dragoner verborgen, die auf ein verabredetes Signal hervorbrechen und die Verräther niederſtoßen ſollten. Ohne Ahndung der Gefahr, die über ihrem Haupte ſchwebte, überließen ſich die ſorgloſen Gäſte den Vergnügungen der Mahlzeit, und Wallenſteins, nicht mehr des kaiſerlichen Dieners, ſondern des ſouveränen Fürſten, Geſundheit wurde aus vollen Bechern getrunken. Der Wein öffnete ihnen die Herzen, und Illo entdeckte mit vielem Übermuth, daß in drei Tagen [illegible]armee da ſtehen werde, dergleichen Wallenſtein niemals angeführt [illegible]. — „Ja,“ fiel Neumann ein, „und dann hoffe er ſeine Hände in der Öſterreicher Blut zu waſchen.“ Unter dieſen Reden wird das Deſſert aufgetragen, und nun giebt Leßlie das verabredete Zeichen, die Aufzugbrücke zu ſperren, und nimmt ſelbſt alle Thorſchlüſſel zu ſich. Auf einmal füllt ſich der Speiſeſaal mit Bewaffneten an, die ſich mit dem unerwarteten Gruße: Vivat Ferdinandus! hinter die Stühle der bezeichneten Gäſte pflanzen. Beſtürzt und mit einer üblen Ahndung ſpringen alle vier zugleich von der Tafel auf. Kinsky und Terzky werden ſogleich erſtochen, ehe ſie ſich zur Wehr ſetzen können. Neumann allein findet Gelegenheit, während der Verwirrung in den Hof zu entwiſchen, wo er aber von den Wachen erkannt und ſogleich niedergemacht wird. Nur Illo hatte Gegenwart des Geiſtes genug, ſich zu vertheidigen. Er ſtellte ſich an ein Fenſter, von wo er dem Gordon ſeine Verrätherei unter den bitterſten Schmähungen vorwarf, und ihn aufforderte, ſich ehrlich und ritter-

Digitized by Google

lich mit ihm zu schlagen. Erst nach der tapfersten Gegenwehr, nachdem er zwei seiner Feinde todt dahingestreckt, sank er, überwältigt von der Zahl, und von zehn Stichen durchbohrt, zu Boden. Gleich nach vollbrachter That eilte Leßlie nach der Stadt, um einem Auflauf zuvor zu kommen. Als die Schildwachen am Schloßthor ihn außer Athem daher rennen sahen, feuerten sie, in dem Wahne, daß er mit zu den Rebellen gehöre, ihre Flinten auf ihn ab, doch ohne ihn zu treffen. Aber diese Schüsse brachten die Wachen in der Stadt in Bewegung, und Leßlie's schnelle Gegenwart war nöthig, sie zu beruhigen. Er entdeckte ihnen nun mehr umständlich den ganzen Zusammenhang der friedländischen Verschwörung, und die Maßregeln, die dagegen bereits getroffen worden, das Schicksal der vier Rebellen, so wie dasjenige, welches den Anführer selbst erwartete. Als er sie bereitwillig fand, seinem Vorhaben beizutreten, nahm er ihnen aufs Neue einen Eid ab, dem Kaiser getreu zu sein, und für die gute Sache zu leben, und zu sterben. Nun wurden hundert buttlerische Dragoner von der Burg aus in die Stadt eingelassen, die alle Straßen durchreiten mußten, um die Anhänger des Herzogs im Zaum zu halten, und jedem Tumult vorzubeugen. Zugleich besetzte man alle Thore der Stadt Eger, und jeden Zugang zum friedländischen Schlosse, das an den Markt stieß, mit einer zahlreichen und zuverlässigen Mannschaft, daß der Herzog weder entkommen noch Hülfe von außen erhalten konnte.

Bevor man aber zur Ausführung schritt, wurde von den Verschwornen auf der Burg noch eine lange Berathschlagung gehalten, ob man ihn wirklich ermorden, oder sich nicht lieber begnügen sollte, ihn gefangen zu nehmen. Bespritzt mit Blut, und gleichsam auf den Leichen seiner erschlagenen Genossen, schauderten diese wilden Seelen zurück vor der Gräuelthat, ein so merkwürdiges Leben zu enden. Sie sahen ihn, den Führer in der Schlacht, in seinem glücklichen Tagen, umgeben von seiner siegenden Armee, im vollen Glanz seiner Herrschergröße; und noch einmal ergriff die langgewohnte Furcht ihre zagenden Herzen. Doch bald erstickt die Vorstellung der drin-

Digitized by Google

genden Gefahr dieſe flüchtige Regung. Man erinnert ſich der Drohungen, welche Neumann und Illo bei der Tafel ausgeſtoßen, man ſieht die Sachſen und Schweden ſchon in der Nähe von Eger mit einer furchtbaren Armee, und keine Rettung, als in dem ſchleunigen Untergange des Verräthers. Es bleibt alſo bei dem erſten Entſchluß, und der ſchon bereit gehaltene Mörder, Hauptmann Deveroux, ein Irländer, erhält den blutigen Befehl.

Während jene drei auf der Burg von Eger ſein Schickſal beſtimmten, beſchäftigte ſich Wallenſtein in einer Unterredung mit Seni, es in den Sternen zu leſen. „Die Gefahr iſt noch nicht vorüber," ſagte der Aſtrolog mit prophetiſchem Geiſte. „Sie iſt es," ſagte der Herzog, der an dem Himmel ſelbſt ſeinen Willen wollte durchgeſetzt haben. „Aber daß Du mit nächſtem wirſt in den Kerker geworfen werden," fuhr er mit gleich prophetiſchem Geiſte fort, „das, Freund Seni, ſteht in den Sternen geſchrieben!" Der Aſtrolog hatte ſich beurlaubt, und Wallenſtein war zu Bette, als Hauptmann Deveroux mit ſechs Hellebardieren vor ſeiner Wohnung erſchien, und von der Wache, der es nichts Außerordentliches war, ihn zu einer ungewöhnlichen Zeit bei dem General aus- und eingehen zu ſehen, ohne Schwierigkeit eingelaſſen wurde. Ein Page, der ihm auf der Treppe begegnet, und Lärm machen will, wird mit einer Pike durchſtochen. In dem Vorzimmer ſtoßen die Mörder auf einen Kammerdiener, der aus dem Schlafgemach ſeines Herrn tritt, und den Schlüſſel zu demſelben ſo eben abgezogen hat. Den Finger auf den Mund legend, bedeutet ſie der erſchrockene Sclav, keinen Lärm zu machen, weil der Herzog eben eingeſchlafen ſei. „Freund," ruft Deveroux ihn an, „jetzt iſt es Zeit zu lärmen." Unter dieſen Worten rennt er gegen die verſchloſſene Thüre, die auch von innen verriegelt iſt, und ſprengt ſie mit einem Fußtritte.

Wallenſtein war durch den Knall, den eine losgehende Flinte erregte, aus dem erſten Schlaf aufgepocht worden, und aus Fenſter geſprungen, um die Wache zu rufen. In dieſem Augenblick hörte er aus den Fenſtern des anſtoßenden Gebäudes das Heulen und Weh-

Digitized by Google

klagen der Gräfinnen Terzky und Kinsky, die so eben von dem gewaltsamen Tod ihrer Männer benachrichtigt worden. Ehe er Zeit hatte diesem schrecklichen Vorfalle nachzudenken, stand Deveroux mit seinen Mordgehülfen im Zimmer. Er war noch im bloßen Hemde, wie er aus dem Bette gesprungen war, zunächst an dem Fenster an einen Tisch gelehnt. „Bist Du der Schelm," schreit Deveroux ihn an, „der des Kaisers Volk zu dem Feind überführen, und Seiner Majestät die Krone vom Haupte herunter reißen will? Jetzt mußt Du sterben." Er hält einige Augenblicke inne, als ob er eine Antwort erwartete; aber Überraschung und Trotz verschließen Wallensteins Mund. Die Arme weit auseinander breitend, empfängt er vorn in der Brust den tödtlichen Stoß der Partisane, und fällt dahin in seinem Blut, ohne einen Laut auszustoßen.

So endigte Wallenstein, in einem Alter von fünfzig Jahren, sein thatenreiches und außerordentliches Leben; durch Ehrsucht gestürzt, bei allen seinen Mängeln noch groß und bewundernswerth, unübertrefflich, wenn er Maß gehalten hätte. Die Tugenden des Herrschers und Helden, Klugheit, Gerechtigkeit, Festigkeit und Muth, ragen in seinem Charakter kolossalisch hervor; aber ihm fehlten die sanftern Tugenden des Menschen, die den Helden zieren, und dem Herrscher Liebe erwerben. Furcht war der Talisman, durch den er wirkte; ausschweifend im Strafen wie im Belohnen wußte er den Eifer seiner Untergebenen in immerwährender Spannung zu erhalten, und gehorcht zu sein wie er, konnte kein Feldherr in mittlern und neuern Zeiten sich rühmen.

Mehr als Tapferkeit galt ihm die Unterwürfigkeit gegen seine Befehle, weil durch jene nur der Soldat, durch diese der Feldherr handelt. Er übte die Folgsamkeit der Truppen durch eigensinnige Verordnungen, und belohnte die Willigkeit, ihm zu gehorchen, auch in Kleinigkeiten, mit Verschwendung, weil er den *Gehorsam* höher als den *Gegenstand* schätzte.

Sein freier Sinn und heller Verstand erhob ihn über die Religionsvorurtheile seines Jahrhunderts, und die Jesuiten vergaben es

Digitized by Google

ihm nie, daß er ihr System durchschaute, und in dem Papste nichts als einen römischen Bischof sah. Aber, wie schon seit Samuels des Propheten Tagen, keiner, der sich mit der Kirche entzweite, ein glückliches Ende nahm, so vermehrte auch Wallenstein die Zahl ihrer Opfer. Durch Mönchsintriguen verlor er zu Regensburg den Commandostab und zu Eger das Leben. Durch mönchische Künste verlor er vielleicht was mehr als Beides: seinen ehrlichen Namen und seinen guten Ruf vor der Nachwelt. Denn endlich muß man zur Steuer der Gerechtigkeit gestehen, daß es nicht ganz treue Federn sind, die uns die Geschichte dieses außerordentlichen Mannes überliefert haben; daß die Verrätherei des Herzogs und sein Entwurf auf die böhmische Krone sich auf keine streng bewiesene Thatsache, bloß auf wahrscheinliche Vermuthungen gründen. Noch hat sich das Document nicht gefunden, das uns die geheimen Triebfedern seines Handelns mit historischer Zuverlässigkeit aufdeckte, und unter seinen öffentlichen, allgemein beglaubigten Thaten ist keine, die nicht endlich aus einer unschuldigen Quelle könnte geflossen sein. Viele seiner getadeltsten Schritte beweisen bloß seine ernstliche Neigung zum Frieden; die meisten andern erklärt und entschuldigt das gerechte Mißtrauen gegen den Kaiser, und das verzeihliche Bestreben seine Wichtigkeit zu behaupten. Zwar zeugt seine Betragen gegen den Kurfürsten von Baiern von einer unedeln Rachsucht und einem unversöhnlichen Geiste; aber keine seiner Thaten berechtigt uns ihn der Verrätherei für überwiesen zu halten. Wenn endlich Noth und Verzweiflung ihn antrieben, das Urtheil wirklich zu verdienen, das gegen den Unschuldigen gefällt war, so kann dieses dem Urtheil selbst nicht zur Rechtfertigung gereichen; so fiel Wallenstein, nicht weil er Rebell war, sondern er rebellirte, weil er fiel. Ein Unglück für den Lebenden, daß er eine siegende Parthei sich zum Feinde gemacht hatte, ein Unglück für den Todten, daß ihn dieser Feind überlebte und seine Geschichte schrieb.

Schiller. („Geschichte des dreißigjährigen Krieges.“)

Digitized by Google

55.

Friedrich Wilhelm I.

Der boshafte Witz der in der französischen Schule gebildeten Spötter hat sich der Geschichte dieses Königs bemächtigt, und hat seine Schattenseite so grell gemacht, daß man Mühe hat, die Manier dieser kräftigen Regenten-Natur aus dem Standpunkte der Zeit und der Bildung, welche eine solche Diktatur oder Despotie forderte, ohne Vorurtheil zu betrachten. Der Meister des bittern Spotts und geistreicher Verhöhnung, Voltaire, hat auf den ersten Seiten des Buchs, das er seine Denkwürdigkeiten nennt, alles Lächerliche und Gehässige zusammengestellt, was sich von einem geizigen und tyrannischen Regenten, und von der unseligen Vereinigung der Verwaltung und Gerechtigkeitspflege, die unter ihm in Deutschland Statt fand und hie und da noch Statt findet, Nachtheiliges und Empörendes sagen läßt. Pölnitz, ein Mann von ähnlichem Witz und gleicher Bildung wie Voltaire, hat zu der allgemeinen Schilderung, die dieser gegeben hatte, die einzelnen Züge hinzugesetzt: und Voltaire's Freundin und Correspondentin, die Fürstin von Bayreuth, hat ihren eigenen Vater in den Denkwürdigkeiten, die man vor fünf und zwanzig Jahren hervorgezogen hat, fast noch schlimmer behandelt, als Voltaire selbst. Wer indessen das Buch der preußischen Prinzessin, welches wohl hätte ungeschrieben oder wenigstens ungedruckt bleiben können, aufmerksam liest, würde gewiß, wenn er wählen müßte, der durch Beispiel und Wirkung abschreckenden, geraden, derben, einfachen und doch wieder biedern deutschen Rohheit und Barbarei des Königs vor der falschen, prahlenden, eiteln, boshaften, verschwenderischen, französischen Hofbildung seiner Tochter, wie sie sich in dem Buche ausspricht, den Vorzug geben. Des Königs Geiz, dessen Übermaas lächerlich und gehässig ward, schaffte in einer Zeit, wo Verschwendung an der Tagesordnung der Höfe war, seinem Nachfolger die Mittel, den deutschen Namen, der damals unter allen Nationen ein Spott geworden war,

Digitized by Google

zu Ehren zu bringen. Friedrich Wilhelm zeigte außerdem dem deutschen Bürgersmann, den er dadurch ehrte, daß er sich nach seiner Weise kleidete, daß er wie dieser lebte und speisete und redete, auf welche Art der Bürgerstand eigentlich seine Unabhängigkeit sichern kann und muß. Der König ward reich und mächtig, nicht durch Speculationen, Banken, Papier, Kauf und Verkauf, sondern durch Sparsamkeit und Haushalten mit geringem Einkommen; er zeigte dem deutschen Bürger, dem die Erwerbsmittel der Holländer und Engländer, der Lage des Landes und den Umständen nach, nie zu Theil werden können, und dem die Reichthümer des verschwendenden Adels fehlten, daß nicht der Besitz großer Güter, sondern die Verachtung kostbarer Vergnügungen und einfaches Leben reich machen. Von Völlerei, von Virtuosität im Trinken, von Maitressen und genialer Liederlichkeit, von fremden Künsten und Künstlern, Sängern und Tänzern und Geigern war in Berlin keine Rede; aber freilich auch von keiner Bildung und keinem Streben, das nicht unmittelbaren Nutzen zum Zwecke hatte. Um zu begreifen, woher des Königs Verachtung der Wissenschaft kam, muß man bedenken, daß die französische Bildung, welche seine Mutter und sein Erzieher der derben, nur auf das unmittelbar Nützliche gerichteten deutschen Natur Friedrich Wilhelms hatten aufdringen wollen, diesem eben so widrig und lästig war, als der unsinnige Aufwand und die französisch-italiänisch-spanische Etikette am Hofe seines Vaters. Eine deutsche Bildung gab es gar nicht, und Weber in seinem „veränderten Rußland" versichert uns ganz ausdrücklich, daß alle deutschen Vornehmen die deutsche Sprache und ihren Gebrauch verachteten; die Frommen aber, denen Friedrich Wilhelm neben Offizieren und Soldaten ganz allein einiges Vertrauen schenkte, haßten und verfolgten jede Philosophie und Poesie, wenn sie nicht etwa geistlich war.

Sollte man die Verbindung der Frömmigkeit und Barbarei bei Friedrich Wilhelm auffallend finden und ihn tadeln, daß er den Philosophen Wolf wie einen Räuber aus Halle jagte, so muß man wissen, daß die beiden frommen Männer in Halle, Lange und

Digitized by Google

Franke, den König deshalb lobten. Einige Beispiele werden übrigens zeigen, daß Fürsten und freie Städte für die Sache des reinen und wahren Glaubens damals nicht weniger grausam waren, als die vorgeblichen Freunde der Freiheit und Gleichheit in Frankreich zur Schreckenszeit für ihre Träume.

Wäre hier der Ort, die Pedanterei und Tyrannei der Schulen, Kirchen, und ihrer lächerlichen Monarchen ausführlich anschaulich zu machen von dem Hochmuth und dem Trotz der Beamten und des Adels zu handeln, und dieses Alles mit den vorher angeführten Lastern und der Verschwendung der Höfe zu vergleichen, so wäre es leicht, Friedrich Wilhelms Autokratie zu rechtfertigen. Er übte im Namen und im Sinn des Bürgerstandes eine gleichmachende Willkühr: edel und liebenswürdig war er freilich nicht. Um zu zeigen wie er gegen die Adelsbildung und academische französische Gelehrsamkeit der Zeiten seines Vaters die deutsche Derbheit seines Charakters geltend machte, mögen einige Beispiele folgen. In seiner Zeit, wie heutiges Tages, war es an den Höfen vornehm, französisch zu sprechen; nur mit Gemeinen und Bürgerlichen redete man deutsch, unter sich radbrechte man lieber französisch, als daß man sich in gutem Deutsch unterhalten hätte. Friedrich Wilhelm war zwar der französischen Sprache ganz mächtig, er ließ, weil er die herrschende Sitte der Höfe nicht ändern konnte, auch seine Familie französisch erziehen, sprach, wenn der Anstand bei fremdem Besuch es erforderte, selbst französisch, duldete aber gleichwohl nur die deutsche Sprache in seinen Abendzirkeln, unterhielt sich nur deutsch mit seiner Familie und mit den Gesandten deutscher Mächte. Sein gesunder Sinn verspottete und verhöhnte daher auch seines Vaters oder vielmehr seiner Mutter ganz nach französischem Muster eingerichteten, in Deutschland, wo so vieles Nützliche fehlte, ganz unpassende Berliner Academie als ein leeres Schaugepränge. Nur ein Mal, bei einer wunderbaren Genesung, erkannte er die Arzneiwissenschaft als abhängig von den Naturwissenschaften und schenkte der Academie für diese eine kleine Summe. Er umgab sich auch nicht, wie alle andern Fürsten, mit Franzosen und Italiänern;

Digitized by Google

er schickte nicht fremde Grafen und Markis, wie man damals zu thun pflegte, als seine Gesandten an fremde Höfe, weil er sehr verständig behauptete, zu seinen Geschäften habe er Deutsche genug, und ein zierliches Compliment in französischer und italiänischer Sprache an einem fremden Hofe ablegen zu lassen, sei des Geldes nicht werth, welches er den Fremden geben müsse.

Die derbe Unwissenheit des Königs und sein Haß gegen Wissenschaft wird dadurch entschuldigt, daß Gelehrsamkeit und Wissen seiner Zeit dem Leben ganz fremd geworden waren. Wohin er blickte, sah er, im Leben und in Büchern, nur das Abgeschmackte der deutschen Gelehrsamkeit, des Bücherschreibens und der unsinnigen Citirwuth, die sein natürlicher Verstand in ihrem wahren Lichte sah. Der König sagte mit Recht: er wolle von den Leuten, die in dreißig Sprachen Verse machten und alle Bücher, die über die verschiedenen Theile der Wissenschaften geschrieben worden, an den Fingern herzählen könnten, gar nichts wissen; er wolle Leute, die Urtheilskraft hätten, und Fähigkeit und Übung, diese schnell zu gebrauchen. Wenn er daher jemanden befragte, und dieser nach der in Schulen und Universitäten auch jetzt noch immer gebräuchlichen Weise einen berühmten Mann, wie das heißt, nach dem andern citirte, der dieses oder jenes gesagt habe, so schnitt die deutsche Natur gleich ab und sagte: er wolle nicht wissen was dieser oder jener gesagt habe, sondern was der Befragte davon halte. Er selbst, wie der Theil seiner Nation dessen Vertreter er war, hatte von Poesie und Philosophie, oder was damit verwandt war, freilich keinen Begriff, er schrieb eben so ungrammatisch als unorthographisch; allein er sah gleichwohl das Bedürfniß der praktischen Wissenschaften für eine Zeit, wo Deutschland noch im Zustande des Mittelalters verharrte, sehr gut ein.

Friedrich Wilhelms Polizei duldete freilich keine freie Äußerung irgend einer Meinung über Staatssachen: es fiel aber auch damals keinem Deutschen ein, gegen die Obrigkeit, wie man sagte, eine Meinung zu haben. Das Nützliche der Zeitungen sah der König gleichwohl sehr gut ein. Er selbst hielt statt kostbarer Gesandschaften

Digitized by Google

die holländiſchen Zeitungen (die einzigen außer den engliſchen, worin man politiſche Nachrichten von einiger Bedeutung aufnehmen durfte), die Pariſer, Frankfurter, Hamburger, Leipziger, Breslauer und Wiener, und einer von ſeinen Leuten mußte aus dieſen bei Tiſch oder in der Tabacksgeſellſchaft erzählen, oder die Artikel erklären. Er wollte Anfangs in ſeinen Staaten gar keine Zeitung dulden; als aber ſeine Armee rühmlich gegen die Schweden focht, durften, weil er gern ihre Thaten bekannt machen wollte, die Berliner Zeitungen wieder erſcheinen; aber dieſe ſtanden unter ſo ſtrenger Cenſur, daß, wer wiſſen wollte, was in Potsdam vorging, die Leidner Zeitung halten mußte. Der Erklärer der Zeitungen, von Grundling, den der König, um die damalige lächerliche Gelehrſamkeit, Titel und Rangſucht zu verſpotten, mit allen gelehrten Würden, mit Titeln und Auszeichnungen überhäufte, um ihn hernach auf eine ſehr unzarte und rohe Weiſe der brutalſten Behandlung preis zu geben, hatte viele gelehrte, hiſtoriſche Bücher geſchrieben und war das Bild des todten Wiſſens und der damit verbunden Gemeinheit der Seele, die in Deutſchland gehegt wurden.

Die gelehrte römiſche Rechtswiſſenſchaft ſchien dem König ebenfalls für das praktiſche Leben in Deutſchland mehr hinderlich als förderlich, weil die Dauer der Prozeſſe und die Chikane der Rechtsgelehrten durch die übertriebene Ängſtlichkeit, irgend eine Form und Formel zu übergehen, unendlich werde. Wenn er daher den berühmten Heineccius, den die Holländer nach Leiden beriefen, und um deſſen Verabſchiedung ſie ihn baten, nicht aus dem Lande laſſen wollte, ſo war dies nicht Achtung gegen die Rechtsgelehrſamkeit; ſondern theils wollte er die Hallenſer des Mannes nicht berauben, den er als ſein Eigenthum betrachtete, theils antwortete er den Holländern ganz offen: „Da ſie nicht litten, daß er große Leute für ſein Regiment aus den Niederlanden ziehe, ſo wolle er auch nicht zugeben, daß der Juriſt zu ihnen komme. Was er vom römiſchen Recht in deutſchem Lande hielt, zeigte er auch dadurch, daß er den verrückten Bartholdy, der in ſeiner Geſellſchaft ebenfalls mit bar-

Digitized by Google

bariſchem handgreiflichem Spotte verhöhnt ward, als Profeſſor der Pandekten nach Frankfurt an der Oder ſchickte.

Wie unglücklich übrigens das Verhältniß war, welches Eigengenthum und Leben der Unterthanen ohne alle ſchützende Form dem geſunden Verſtand eines nach Bauern Art urtheilenden Königs unterwarf, davon giebt die Rechtspflege, die er übte, ein ſchreckliches Beiſpiel. Nach ſeinem geſunden Verſtande urtheilte er, wenn von Prozeſſen die Rede war, ganz richtig, daß es ja unſinnig ſei, wenn ein Bauer um einen Acker in Pommern Streit habe, die Gelehrten erſt zu fragen, was die alten Juriſten und Juſtinian in ähnlichen Fällen für Recht gehalten, und einen Beklagten Jahre lang in Haft zu halten, ehe nur ſein Proceß angefangen werde; wenn er aber die Procedur nach ſeiner Art abkürze, dann ſah man den Nutzen der Form freilich. Er erleichterte das Rechtſprechen und half ſchnell zu Recht oder Unrecht; allein alle geſetzliche Ordnung hörte dabei auf, und ſelbſt unter Türken und Barbaren wagt der Regent ſelten ungeſtraft, was der König von Preußen wagen durfte. Er miſchte ſich, wie es ihm einfiel, in die Criminalgerichtsbarkeit, wie in die Geſetzgebung, und verordnete, was ihm beliebte, ohne auf das vorher beſtandene Geſetz, auf das Herkommen oder auf Menſchlichkeit, Rückſicht zu nehmen. Er verhängte die grauſamſten Torturen und Strafen. Perſonen, die durch irgend eine Handlung oder auch nur durch Worte ſein Mißfallen auf ſich zogen, oder ſeinen Ideen von Keuſchheit und ſeinem löblichen Eifer für eheliche Treue entgegen handelten, wurden entweder von ihm perſönlich mißhandelt, wenn ſie ihm begegneten, oder zu den grauſamſten Strafen verurtheilt. Jedermann, beſonders Kinder und Frauen, zitterten, wenn ſie den König aus der Ferne kommen ſahen, weil er ſie über Geſchäfte oder über ihre Kleidung zu befragen, und wenn das Eine oder das Andere ihm mißfiel, ſie mit dem Stocke zu beſſerer Zucht zu treiben pflegte. Auch die Flucht war nicht immer rathſam; denn der König, mochte er nun zu Pferde, im Wagen oder zu Fuß ſein, ſandte jemand hinter ſie her, und ſie waren glücklich, wenn ſie mit harten Vorwürfen oder mit Stockſchlägen

Digitized by Google

davon kamen und nicht auf einige Tage oder Wochen in's Zuchthaus oder nach Spandau geschickt wurden. Von seinen Strafen geben seine Lebensschreiber die Beispiele, daß er Kindesmörderinnen in Säcken, die sie selbst machen mußten, ins Wasser werfen; daß er junge Leute, die ihr Haab und Gut verschwendeten, nach Spandau oder in ein anderes Zuchthaus bringen ließ. Des Königs Lobredner fügt hinzu, ein solcher sitze noch jetzt im Zuchthaus in Halle, wo er es übrigens, meint dieser Schriftsteller im Geiste seiner Zeit hinzusetzen zu müssen, ganz gut habe und auch unterrichtet werde. Viele wurden ohne weiteres auf den hölzernen Esel gesetzt, oder an den Pranger gestellt, oder in Ketten und Banden nach Wusterhausen geholt, wo der König selbst unmittelbar über sie entschied und die Strafe augenblicklich vollziehen ließ.

In seinem Palast und in seiner Familie hielt er übrigens auf dieselbe Ordnung, die er in Bürgerhäusern wollte beobachtet wissen.

Diese Manier des Königs machte ihn zum mächtigen Schützer der Bürger gegen übermüthige Junker. Das erklärte er selbst, als ihm die ritterschaftlichen Herren eine französisch abgefaßte Vorstellung übergaben und er spöttisch und laconisch, deutsch, französisch und lateinisch antwortete. Die vornehmen Säufer und Schuldenmacher, von denen alle Höfe damals voll waren, durften sich bei Friedrich Wilhelm nicht sehen lassen, und die Junker mußten, so sehr sie widerstrebten, die Vorrechte des Mittelalters, die mit den Forderungen der neuen Zeit nicht zu vereinigen waren, aufgeben. Sie mußten statt der Stellung der Ritterpferde eine regelmäßige Abgabe entrichten, mußten die Verwandlung der Lehen in Eigenthum, womit sie Anfangs wegen der allerdings eigenmächtig aufgedrungenen Bedingungen nicht zufrieden waren, sich gefallen lassen; sie mußten ihrem Anspruch, die Domänen nach ihrer Art zu benutzen, entsagen; adlige Pachtungen hörten auf, damit bessere Bewirthschaftung eintreten könne. Der König zeigte sich, wenn es Gerechtigkeit oder sein Geldinteresse galt, ganz unerbittlich und jede Rücksicht des Standes verschwand. Das zeigte er, als er den Sprö-

Digitized by Google

ling der älteſten und angeſehenſten ritterſchaftlichen Familie ſummariſch aufknüpfen ließ; er bewies es auch gegen ſeinen eigenen Sohn, den großen Friedrich, als ihn deſſen allerdings anſtößiger Lebenswandel und Schulden ärgerten, und gegen deſſen Freund von Katt, der ſterben mußte, obgleich die erſten und würdigſten Herren des Reichs ſeine nächſten Anverwandten waren.

Schauſpieler duldete Friedrich Wilhelm nicht, am wenigſten italiäniſche und franzöſiſche, die damals alle Höfe bevölkerten. Er war aller Poeſie Feind, war aber ein Muſter bürgerlicher Rechtlichkeit und Frömmigkeit.

Schloſſer. („Geſchichte des achtzehnten Jahrhunderts.")

56.

Bettina's Jugend.

Vom Geiſt in ſeiner wahren Form, als menſchlichem Geiſt, von Anfang an umgeben, war Bettina doch noch nie von dem Strahle deſſelben im Innerſten getroffen worden; dazu war erforderlich, daß er ihr, herausgehoben aus den alltäglichen Umgebungen und Verhältniſſen, und auf eine Weiſe entgegenträte, die ihre Thätigkeit ſo ſtark und romantiſch wie gewiſſe Naturſcenen, und doch als rein menſchliche, in Anſpruch nähme. Die Möglichkeit hiervon führte der Krieg herbei. Die Franzoſen hatten ſich in die Stadt geworfen und nun ſprengten die Oeſtreicher heran, um ſie daraus zu vertreiben. Die Stadt wurde beſchoſſen; Bettina's Familie flüchtete ſich in den Keller; eine Bombe platzte im Hof. Da fiel der Großmutter manches an Büchern und Bildern ein, das ſie gern in den Keller gerettet hätte. Während Jedermann dies für eine Unmöglichkeit erklärte, ſchlich Bettina heimlich aus dem Keller in den Saal hinauf, und holte zuerſt das Bild, an dem der Großmutter am meiſten gelegen war, hierauf mit Erlaubniß derſelben ein Stück um das andere, bis ſie endlich das Amt bekam, für die Bedürfniſſe Aller zu ſorgen. So war ſie einmal oben, als das Schießen wieder angefangen hatte; ſie hörte Reiter vorüberſprengen, ſah durch's

Digitized by Google

Fenſter und erblickte einen Rothmantel, die ihrer Wildheit wegen der Schrecken Aller waren. Er ſprengte die Straße hinab — dann Alles wieder todtenſtill. „Da rennt," ſo erzählt Bettina weiter, „ein junger Menſch in Hemdärmeln, bloßem Kopf, todtenblaß, blutbeſpritzt, verzweiflungsvoll in der Straße hin und wieder, raſſelt an den Hausthüren, klopft an den Läden: keiner thut ſich auf; mir klopft das Herz; ich winke — er ſieht es nicht. Jetzt eilt er auf mich zu, bittend — da ertönt der Schall eines Pferdes; er ſchmiegt ſich in die Vertiefung des Hofthors. Der Reiter, der ihn ſuchend verfolgt, ſprengt an ihm vorüber, hält einen Augenblick, ſpäht in die Ferne, wendet um und fort. O jeder Blick, jede Bewegung des Reiters und des Pferdes haben ſich tief in mein Gehirn geprägt, und der arme Angſterfüllte eilt hervor, ſchwingt ſich am ſchwachen Kinderarm herein in die rettenden Wände; aber kaum: da iſt der Reiter ſchon wieder, er ſprengt an mich heran, ich rühr mich nicht vom Fenſter; er verlangt Waſſer, ich eile in die Küche, es ihm zu holen; nachdem er getrunken, und nachdem ich ihn die Straße hinabreiten ſehen erſt mache ich meinen Laden zu, und nun ſehe ich mich nach meiner geretteten Beute um. Hätte ſich der Rothmantel auf ſeinem Pferde in die Steigbügel geſtellt, ſo hätte er meinen Geretteten entdeckt; dieſer küßte mir zitternd die Hände, und ſetzte mit leiſer Stimme hinzu: « O mon Dieu! mon Dieu! » Ich lachte vor Freuden, aber dann brach ich in Thränen aus, denn es rührte mich, der Retter eines Menſchen geworden zu ſein, ſo ohne mich zu beſinnen, ſo ohne zu wiſſen wie: « Sauvez-moi, cachez-moi! » ſagte er, « mon père et ma mère prieront pour vous. » Nun führte ihn Bettina an der Hand in den Holzſtall, unterſuchte ſeine Wunde, und um nicht von dem Nachbarn bemerkt zu werden, wenn ſie Waſſer über den Hof trüge, leckte ſie ihm das Blut ab, und legte die Haut eines Eies, das im Stalle zu finden war, auf die Wunde. Nachdem ſie ihn mit Speiſe und Trank erquickt und vor der ängſtlichen Familie mühſam den Tag über verborgen gehalten hatte, ſchaffte ſie ihm in der Nacht Kleider und einen Zehr-

Digitized by Google

pfenning von ihrem erſparten Gelde, und nun, erzählt ſie ſelbſt: „führte ich ihn durch den mondbeglänzten blüthebuftenden Garten; wir gingen langſamen Schrittes Hand in Hand bis hinter die Pappelwand, an die Mauer, wo alle Jahre die Nachtigall in der Roſenhecke ihr Neſt baute; es war grade die Zeit — was half's? dies Jahr mußte ſie geſtört werden. Da wollte er mir danken, er nahm mich auf ſeine Arme und hob mich, er warf die Mütze ab, und legte den verbundenen Kopf auf meine Bruſt; was hatte ich zu thun? ich hatte die Arme frei; ich faltete ſie über ſeinem Kopf zum Gebet; er küßte mich, ſtieg über die Roſenheckenmauer in einen Garten, der zum Main führte, da konnte er ſich überſetzen, denn es waren Nachen am Ufer. — Es gibt unerwartete Erfahrungen, ſetzt die Verfaſſerinn hinzu, die ſind vergeſſen, gleich als ob ſie nicht erlebt wären, und erſt dann, wenn ſie wieder aus dem Gedächtnißbrunnen heraufſteigen, ergibt ſich ihre Bedeutung. Wie Du (zu Göthe ſprechend) mich fragteſt, wer mir den erſten Kuß gegeben habe, deſſen ich mich deutlich erinnere, da ſchweifte mein Beſinnen hin und her, wie ein Weberſchiffchen, bis allmählig das Bild des Erretteten lebhaft und deutlich hervortrat, und in dieſem Wiederhall des Gefühles erſt werde ich gewahr, welche tiefe Spuren es in mir zurückgelaſſen." Dr. Strauß über Bettina.

57.

England und Georg III.

Alle Reiſebeobachter ſind gewöhnt, allgemeine Schlüſſe auf einzelne Thatſachen zu gründen; daher rührt das ſchiefe Urtheil, welches man mit kühnem Leichtſinn über Menſchen und Staaten ausſpricht. Wer die hieſige Verfaſſung nicht kennt, und den König, an einem feierliche Tage, unter ſeinen Hofämtern erblickt, wie er im glänzenden Haufen, wo er ſein Auge hinlenkt, alle Großen niederbeugt, die ihn mit den Zeichen ihrer Würde, mit dem weißen und ſchwarzen Stab, in dem Kanzler- und Biſchofsornat, in ſchweigen-

Digitized by Google

der Ehrfurcht umgeben, der glaubt nicht im Lande der Freiheit, ſondern an dem Hofe eines morgenländiſchen Sultans zu ſein. Wenige Schritte von dieſem Schauſpiel, in dem Café zu St. James, findet er dann ein öffentliches Blatt, welches über die Regierung mit aufrühreriſchem Frevel läſtert. Lange kann er nicht entſcheiden, welche von beiden Erſcheinungen ein Traum war: er weiß den Widerſpruch nicht zu erklären; endlich glaubt er, mit dem großen Haufen, daß das Hofgepräng nur eine leere Theaterpracht, und die Zeitung der Geiſt und die Stimme eines zügelloſen Volkes ſei. Welche Bosheit, ruft er aus, bringt die geprieſenene Freiheit hervor! Wie eingeſchränkt iſt die Gewalt des Monarchen, der dieſen Trotz nicht bändigen kann! Jeder arme Teufel zuckt dann bedeutend die Schultern und preiſt aufrichtig ſein Schickſal, daß er nicht König von England iſt.

Dennoch iſt ein engliſcher König, ſobald er nicht eigenwillig, ſondern nach den Geſetzen regiert, ein mächtiger; und, wenn das Glück auf irgend einem Throne weilt, auch ein glücklicher Herr. Die Verfaſſung hat ſeine Würde zuverläßiger gegen alle Gefahren verſchanzt, ſcharfſinniger von den traurigſten Pflichten, von den Leiden der Menſcheit befreit, als es irgend ein Staatskünſtler ausdenken mag. Er kann nur wohlthun, ehren, belohnen, nur vergeben, und nicht ſtrafen, ſelbſt das Richteramt, welches immer den einen Theil beleidigt, iſt von dem Throne unabhängig; denn auch im Prozeſſe gegen die Pairs wird der König, durch den High Steward, allein ſymboliſch vorgeſtellt. Er darf ſeinen Unterhalt nicht durch Kammerkünſte aus dem Lande peinigen; was er einnimmt, iſt ein freies Geſchenk: und wenn ſein Volk unter Auflagen ſeufzet, ſo haben es ſeine gewählten Vertreter, nicht der König, dazu verurtheilt. Auch ſeine Miniſter ſind ſicher, unter allem Geheule der Partheien, wenn ſie's nur verſtehen, im Parlamente der größeren Anzahl zu gefallen. Cheſterfield und Pulteney[1] haben Robert

[1] Der nachher Graf von Bath wurde, und die Oppoſitionsparthey verließ.

Digitized by Google

Walpolen viele Jahre lang, Schritt vor Schritt, durch Philippiken im Craftsmann [1] verfolgt, ohne daß es ihnen gelang, dieſen ſtromkundigen Steuermann des Parlaments zu ſtürzen.

Jetzt ſind unter den namenloſen brittiſchen Aretinen und Volkstribunen dergleichen wichtige Männer nicht mehr; ein Paragraphenſchreiber (ſo nennt man hier einen Zeitungspolitiker), und ein elender Kerl ſind meiſt gleichbedeutende Wörter. Die verwegenſte Schrift beweiſt ſelten etwas mehr, als daß es einen tollkühnen Dürftigen gibt, der, mit Gefahr am Pranger zu ſtehen, ſein Mittagseſſen erſchimpft.

Der Catilina [2] dieſes Landes, der nur an Bosheit, nicht an Einfluß, ſeinem Vorbilde gleicht, büßt jetzt ſeine Ritterzüge durch ein langes Gefängniß. Sein Leben war eine Reihe von Glücksritterſtreichen [3].

Wenn ihm die Sänftenträger Beifall zujauchzen, ſo verachtet ihn der beſſere Theil der Nation; und dennoch, als ihn das Geſetz niederwarf, wagte ſelbſt der Pöbel nicht einen Laut; der neue Brutus ward ohne Lärmen, wie ein gemeiner Taſchendieb, eingeſteckt.

Freilich beſſert ihn wohl dieſe Züchtigung nicht; ihm bleibt allein die verdrießliche Wahl, entweder fortzuempören, oder im Gedränge zu verſchwinden. Durch redliche Thaten wird er nicht glänzen; ſelbſt als Schriftſteller iſt er nur mittelmäßig; wäre er nicht Staatsverbeſſerer, Thronerſchütterer, ſo würde er höchſtens zum politiſchen Romanenſchreiber, oder zum Kunſtrichter taugen [4].

---

[1] Eine periodiſche Schrift.

[2] Wilkes.

[3] Ich beziehe mich auf die Thatſachen, die ihm der Paſtor Horne in ſeinem Streite mit ihm vorwarf, und die er nicht ablehnen konnte, auf ſeine öffentliche Lebensart in Frankreich und Italien, und auf ſeine Verſchwendung in London, welche die Bill of Right's Society bezahlen mußte.

[4] Er verſuchte eine Geſchichte von England zu ſchreiben; aber die erſten Hefte waren ſo elend, wurden mit einem ſolchen Hohngelächter aufgenommen, daß er den Einfall klüglich aufgab. Mit einem Fluß von Worten und vieler Inſolenz wird man im Partheienzank berühmt: aber über Schriften, wo dieſes Intereſſe fehlt, urtheilt das kalte Publikum ſtrenger.

Digitized by Google

Indeſſen kränkt der Frevel, welchen die Preßfreiheit ſchützt, alle Freunde der Ordnung und der bürgerlichen Ruhe, und ſelbſt eifrige Whigs haben ſtrengere Mittel gegen ihren Mißbrauch gewünſcht; aber man fürchtet die Hand der Regierung zu waffnen, und ſo erträgt man des Übel, weil es aus der Freiheit, dem größten Vorrechte der Menſchheit entſpringt, wie hier und da eine ſchädliche Pflanze aus einem wohlthätigen Boden ſproßt. Weder Locke, noch Rouſſeau, noch Hume, haben je eine Regimentsverfaſſung erkünſtelt, welche frei von Gebrechen und Widerſprüchen wäre; alle neigen ſich in verſchiedenen Zeiten nach Anarchie, oder Knechtſchaft hin; oft ſind die Mittel giftiger, als die Krankheit: wenn man es zugeben muß, daß Freiheitsliebe bei dieſem Volk zur unanſtändigen Schimpfſucht ausartet, ſo dulden die Britten auch wieder, daß man ſie in dringenden Staatsgefahren, wie Negerſklaven, zum Dienſte preßt. In den bitterſten Schriften dieſer Zeit wird jedoch der perſönliche Charakter des Königs geſchont. Wahre Tugend erzwingt unwillkürliche Ehrfurcht, und ſchreckt auch die verwegenſte Bosheit zurück. Alle Unzufriedene geſtehen, daß er ſeine hohen Pflichten mit warmer eifriger Treue erfüllt. Er hat ſeinen Tag nach einer ſtrengen Ordnung getheilt, und verſchwendet für ſich nicht eine Stunde, welche ſeinem Volke gehört. Kein Staatskundiger in dieſem Lande iſt gründlicher, als er, von dem Zuſtand der Finanzen, der Flotte, der Kriegsmacht unterrichtet. Wer den täglichen Wandel dieſer Gegenſtände und ihren weiten Umfang kennt, begreift es kaum, daß er auch ſeine deutſchen Staaten mit einer ergreifenden, durchſchauenden, alles umfaſſenden Sorgfalt regiert: und dennoch iſt er nur bei ſeinen Miniſtern, im Rath, und in St. James König; er erübrigt ſich Zeit für den Genuß des häuslichen Glücks. In der Königinn Palaſt iſt er Freund und Beſchützer der Wiſſenſchaften und Künſte, liebevoller Vater und zärtlicher Gatte. Wahre Freuden gedeihen ſelten am Thron: aber ſelbſt in der Hütte würde ſo ein Paar die Ehrfurcht des Weiſen verdienen. Charlotte verherrlicht die Wahl des Monarchen durch ihre ſanften Herzen gewinnenden Ga-

Digitized by Google

ben. Sie wandelt in einer verdorbenen Zeit, im Gewühle der Hofintriguen und Künste, mit einer Grazie, welche den Weltmann entzückt, und einer Tugend, die den Himmel befriedigt.

Ich habe vor wenig Tagen ihren Palast mit einem lebhaften Vergnügen besehen. Unten wohnt der König, im zweiten Stock die Königinn; die obern Zimmer sind einer Büchersammlung gewidmet, welche merkwürdiger durch ihre Wahl, als durch ihre Menge ist. Hier fehlt der Raum für den Haufen Müßiggänger, welcher sonst in den Schlössern der Könige wimmelt; außer der königlichen Familie ist nur für unentbehrliche Bediente Platz. Sie glauben in dem räumlichen Hause eines weisen begüterten Privatmanns zu sein; was vielleicht allein den Besitzer verräth, sind die herrlichsten Werke der Kunst, welche man aus alten Schlössern hier versammelt und zum täglichen Genuß aufgestellt hat.

In den Königspaläsen hat mich immer der Mißklang zwischen Pracht und Mangel, die wenige Achtung für Einheit im Ganzen beleidigt; vergoldete Gemächer und schlechtes Geräth, überladene Kabinette und öde Säle, neuer und veralteter Zierrath, Verschwendung ohne Bequemlichkeit: alles trägt das Gepräg mannichfaltiger Launen, je nachdem Marschälle, Günstlinge, Hofintendanten ihr kurzes Dasein verewigen wollten; hier aber athmet durch Alles der Geist des Monarchen, vernünftige Wahl und gefällige Ordnung, ein sanfter geläuterter Geschmack.

Ein rechtschaffener Mann, und noch viel mehr ein tugendhafter, rechtschaffener König, ist Gottes erhabenstes, edelstes Werk. Ich werde nie an Georg den Dritten, als mit der reinsten Verehrung denken; demungeachtet ist es möglich, daß seine menschenfreundliche Regierung für England nicht die glücklichste sein kann. Großbritanien nähert sich der Epoche, in der sich Rom befand, als Asien geplündert war. Seine Triumphe im letzten Kriege, die Eroberungen in Indien, haben Reichthum und verdorbene Sitten, Üppigkeit und Hochmuth verbreitet.

Heldenkraft eines Volkes wird durch Widerstand genährt, und

Digitized by Google

ermattet jenseits des Zieles. Dieser Staat ist auf dem Punkt der Reife, welcher an das Verfallen gränzt. Eigener Trotz und fremder Neid, Ohnmacht und Verachtung aller Gefahren nehmen in bedenklichen Verhältnissen zu.

Diese periodische Flut und Ebbe, welche alle Staaten fortreißt, hält keines Königs Weisheit auf, weil die Vorsehung keiner Tugend einen Freibrief gegen ihre Rathschlüsse verleiht. Aber auch unter widrigen Schicksalen strahlt diese Tugend auf die Folgezeit, und die Geschichte sondert das Verdienst des Monarchen von seinem Glück.

Sturz. („Briefe eines Reisenden, im Jahre 1768.“)

58.

Das Fest des 14. Julius auf dem Marsfelde.

Die Arbeiten auf dem Marsfelde waren im Anfange des Julius noch fern von ihrer Vollendung, da ergriff der Eifer, daran zu helfen, die Pariser; Alt und Jung, Weib und Kind, Vornehme und Geringe, zogen schaarenweise heran, der rohe Haufe sang das Ça ira, Musik begleitete die Arbeit, und das Werk ward zur rechten Stunde vollendet. Ein Triumphbogen stand der Seine gegenüber am Eingange des Marsfeldes; rund um dieses erhoben sich amphitheatralische Reihen von Sitzen, wo 300,000 Menschen Raum hatten, eine bedeckte Galerie mit blauem, goldverziertem Stoffe bekleidet, war für den König und dessen Familie, die Gesandten und Deputirten der Nationalversammlung bestimmt, in der Mitte des Circus war ein Hügel und auf diesem eine fünf und zwanzig Fuß hohe Pyramide — der Altar des Vaterlandes: eine Reihe Stufen führten hinauf; an den vier Ecken waren Plattformen, auf denen Räucherwerk duften sollte. Patriotische Inschriften las man am Triumphbogen und Altar. Über die Seine war eine Schiffbrücke geschlagen, wo jetzt die Brücke von Jena. Die Föderirten aus den Departements wurden von den Parisern mit ungemeiner Hospitalität aufgenommen, die Nationalgarde äußerte Ehrerbietung gegen den König und eine tüchtige patriotische Gesinnung; eine schöne Fest-

Digitized by Google

stimmung verbreitete sich durch Paris, die bösen Leidenschaften zogen sich ins Dunkel zurück: doch der Geist des Scandals und der Anarchie spähte, wie er die Erscheinungen, darob die guten Bürger frohlockten, mit seinem Gifte bespritzen möge. Am 13. Julius musterte der König die vor den Tuilerien vorbeiziehenden Nationalgarden und Soldtruppen der Departements, welche ihm Lafayette vorführte; der Anführer der breronischen Nationalgarden huldigte ihm als Bürgerkönig (roi citoyen); die Föderirten drückten aufrichtige Ergebenheit aus. Der König blieb wegen heftigen Regens unter dem Treppendach. Daran nahmen die nimmer rastenden demagogischen Krittler Anstoß.

Am 14. Julius sammelten sich mit Tagesanbruch die Föderirten auf den Boulevards der Oper und der Antonsvorstadt und empfingen hier drei und achtzig Föderationsbanner. Um neun Uhr brach der Zug auf. Pariser Nationalgarden, die Wahlherren, die Municipalität und die Distriktspräsidenten eröffneten ihn; darauf folgte ein Bataillon Kinder, die Nationalversammlung, ein Bataillon Greise, und zur Seite dieser Abtheilung die Fahnen der sechzig Distrikte; hierauf die Föderatarmee, gegen vierzigtausend Mann, zum Schluß abermals Pariser Miliz. Lafayette auf prächtigem weißen Rosse war bei dem Zuge als Stellvertreter des Königs im Oberbefehl über sämmtliche Nationalgarden. Das Amphitheater des Marsfeldes hatte sich seit sechs Uhr Morgens mit Menschen gefüllt; auf dem Altar des Vaterlandes harrten des Zugs zweihundert Priester mit weißen Gewändern und dreifarbigen Gürteln, Talleyrand an ihrer Spitze. Gegen drei Uhr langte der Zug durch die drei Arcaden des Triumphbogens an; Kanonendonner verkündigte ihn. Der König, durch einen besondern Eingang eingetreten, nahm seinen Sitz auf dem Throne in der bedeckten Gallerie; er hatte kein Scepter, keine Krone, keinen königlichen Mantel. Der Himmel war unfreundlich; es regnete heftig. Der Festenthusiasmus aber war heftiger als das Element; es wurde gleich gelacht, getanzt. Ein Orchester von zwölf hundert Musikern führte ein Hiero-

Digitized by Google

drama auf, wozu die Worte aus der heiligen Schrift, zum Gegenstande aber die Einnahme der Bastille genommen war. Nun weihte Talleyrand das Oriflamm und die um den Altar aufgestellten Banner der drei und achtzig Departements, darauf folgte die Messe unter dem Schall von drei hundert Trommeln und rauschender Kriegsmusik. Jetzt schritt Lafayette den Altar hinauf und sprach den Föderationseid : Treue gegen Nation, Gesetz und König, Aufrechthaltung der Constitution, Schutz für Person und Eigenthum, für freien Vertrieb des Getreides und Lebensunterhaltes und zur Erhebung der Abgaben, Einigkeit in unauflöslichen Banden der Brüderschaft. Kanonendonner und Waffengeklirre begleiteten den Schwur der Föderirten, ein unendlicher Jubelruf von viermal hunderttausend Stimmen : „Es lebe die Nation, es lebe der König," übertönte das Schmettern der Trompeten und Wirbeln der Trommeln. Es war der Moment der Föderation, eines Freudenrausches der höchsten Begeisterung : die Herzen frohlockten, Thränen füllten die Augen : Frankreichs Geschichte hat keine heiligere Stunde. Nun stürzten sich Tausende von Föderirten auf Lafayette zu, der die Stufen des Altars herabkam; sie brachten ihm die Bezeugungen enthusiastischer Ergebenheit dar; sie küßten ihm Antlitz, Hände, Gewand; nur mit Mühe konnte er zu seinem Rosse gelangen. Er war der Held des Tages; sein Triumph getragen von reiner Freude und in weitem Abstande davon die Volksbewegung für Necker im Jahre vorher und für Petion zwei Jahre später. Mit gleichem Ungestüm drängten sich die Föderirten nun nach der Galerie, wo der König und die Nationalversammlung ihren Sitz hatten : mit Ruf und Gebehrden sprachen sie ihre Verehrung aus. Noch ergoß sich der Regen stromweise; der Präsident der Nationalversammlung und zuletzt der König leisteten, ohne sich zu dem Altar zu begeben, den Eid die Constitution aufrecht halten zu wollen. Das Volk hatte erwartet, der König werde den Schwur auf dem Altar leisten; eine düstere Stimmung drohte sich der Gemüther zu bemeistern; doch in dem Augenblicke, als der König schwur, durchbrach

Digitized by Google

die Sonne das Regengewölk, ein Strahl fiel auf die Stirn des Königs. Dies rief neuen stürmischen Freudenruf hervor. Die Königinn dadurch bewegt, hob ihren Sohn empor und hielt ihn dem Volke entgegen; auch ihr wurde laute und freudige Begrüßung zu Theil. Ein Tedeum beschloß die Feier; um sechs Uhr Abends verkündete der Donner des Geschützes ihren Ausgang. Die Festlust aber schwelgte noch in den nächstfolgenden Tagen; die Municipalität, die Distriktsversammlungen und die einzelnen Bürger boten Alles auf, die Föderirten als liebe Gäste zu ehren, ein Fest drängte das andere.

Wachsmuth. („Geschichte Frankreichs im Revolutions-Zeitalter.")

59.

Napoleons Despotie.

Die Franzosen, aufgebläht von Triumphen, erkannten noch nicht, daß die Siege von Ulm und Austerlitz über sie selbst nicht minder als über das Ausland erfochten worden; und welche die Fortschritte des Despotismus auch wahrnahmen, die trösteten sich darüber mit dem eitlen Genuß des soldatischen Glanzes. Schon war der republikanische Kalender als verhaßtes Denkmal verhaßter Ideen abgeschafft, und der gregorianische wieder eingeführt worden, — eine an sich gebilligte Verfügung, doch verwerflich wegen des unlautern Geistes, dem sie entflossen. Die republikanischen Feste hörten jetzt auf; dafür wurde unter päpstlicher Autorität jenes des 15. August als Gedächtnißtages des „heiligen Napoleon" eingeführt, nicht minder jenes der Jahrestage von der Kaiserkrönung und von der Schlacht bei Austerlitz. Bald verschwand auch der Name der Republik, und man las an dessen Statt in Verkündungen und Gesetzen nur vom französischen Reich und vom Kaiser der Franzosen.

Die Unersättlichkeit der Herrschsucht ward nur übertroffen von der Ausschweifung der Schmeichelei. Alle Umgebungen Napoleons wetteiferten in Ausdrücken der Knechtschaft und der Vergötterung. An

Digitized by Google

der Spitze des kriechenden Ungeziefers aber stund immer der Senat, schlechter als jener, über welchen einst Tiberius seinen Ekel äußerte. Bei der Heimkehr von Austerlitz legte der Senat Napoleon feierlich den Namen des Großen bei, denn es sei die Stimme des Volkes, und hier wirklich die Stimme Gottes, die ihm solches befehle. Dieses Volk aber hatte längst keine Stimme mehr; bis zum Unerhörten — heuchlerischen Verkündungen der Preßfreiheit zum Trotz — stieg der Preßzwang in Sachen der Politik und der Gewalt. Kein nachfolgender Tyrann wird hier Bonaparte übertreffen; und für immer fluchwürdig bleibt der Gewaltsräuber, der so unübertreffliches, leider zur Nachahmung einladendes, Muster aufstellte. Selbst der Rumpf des Tribunats, welcher nach erlittener Verstümmelung noch übrig geblieben, selbst das unmächtige Recht der Vorstellung und Bitte beunruhigte den Despoten. Sofort trug der Senat ihm ein Senatus-Consult entgegen, wodurch das Tribunat völlig abgeschafft, und durch einige aus dem gesetzgebenden Körper zu wählende, insgeheim berathende Ausschüsse ersetzt ward. Das Tribunat stammelte noch, sich auflösend, einen Dank für seine Hinrichtung!

Damit aber nicht nur das freie Wort verstumme, sondern auch kein freier Gedanke mehr aufkomme, ward mehr und mehr — und hiedurch vor Allem bleibt Napoleon fluchwürdig — die Volkserziehung und das System des Unterrichts durch sklavische Formen und sklavischen Geist vergiftet. Ein neuer Katchismus wurde auf kaiserlichen Befehl in allen katholischen Gemeinden als ausschließliches Lehrbuch eingeführt. Die Religion ward darin frevelhaft herabgewürdigt zur Dienstmagd der Usurpation. Das Conscriptionsgesetz mit seinen barbarischen Bestimmungen und Strafen, erhielt dadurch noch eine himmlische Sanktion, und alles Volk ward niedergeworfen zum abgöttischen Dienst gegen den Kaiser als Ebenbild Gottes auf Erden.

Die Kaiserliche Universität, welche etwas später ins Leben trat, war die Vollendung des künstlich ersonnenen Erziehungsplans für ein Volk von Knechten. Ein Großmeister mit fast unumschränkter Gewalt stund an der Spitze dieser, alle Unterrichtsan-

Digitized by Google

ſtalten des ganzen Reichs in ſich faſſenden Univerſität, von welcher die in jedem Sprengel eines Appellations-Gerichtshofes anzuordnenden Academien die Beſtandtheile waren. Die Academien faßten in ſich die in verſchiedenen Orten ihres Sprengels nach Bedürfniß zu errichtenden — aber vereinzelten — Fakultäten der Theologie, der Rechtswiſſenſchaft, der Arzneikunde, der mathematiſchen und Naturwiſſenſchaften und der ſchönen Litteratur, nicht minder die unter jenen ſich befindenden Lyceen, Gemeindeſekundärſchulen und Penſionate. Die Prinzipien militäriſch äußerlicher Disciplin bei den Zöglingen, und die durch alle Abſtufungen ſich fortſetzende ſtrenge Subordination der Lehrer und Vorſteher bildeten aus der Univerſität eine wohlorganiſirte Maſchine, in welcher, wie in irgend einem Verwaltungszweig durch den Wink des Miniſters, ſo hier durch jenen des unmittelbar vom Kaiſer gelenkten Großmeiſters das ganze Unterrichtsgeſchäft im weiten Reiche gleichförmig, pünktlich in Allem, den Intereſſen der oberſten Gewalt dienſtbar, alſo geiſtlos, weil des edlern, freien Lebens beraubt, geführt ward. Nur ſolche Wiſſenſchaften und Künſte, welche materiellen Nutzen geben, welche den Reichthum, das heißt die Steuerfähigkeit, oder die Streitkräfte, das heißt, die Zahl und Fertigkeit der Kriegswerkzeuge mehren oder den Glanz des Thrones erhöhen mögen, wurden geſchätzt von Napoleon. Die den Geiſt belebenden, das Gemüth bekräftigenden, dem Charakter Würde gebenden, ein freies Urtheil lehrenden wurden gehaßt, ja ängſtlich geſcheut, und durch geäußerte Geringſchätzung, ja Verfolgung niedergedrückt: daher erfreuten ſich wohl die Mathematik, Chirurgie, Chemie, Theologie, Baukunſt und ähnliche Disciplinen einer ſorgſamen Pflege, dagegen die Philoſophie, vor allem das natürliche Recht und die freiſinnige Politik waren geächtet, die Geſchichte theils zum Schweigen verdammt, theils erniedrigt zur knechtiſchen Schmeichelei, ſelbſt Moral und Theologie herabgewürdigt zu Dienſtmägden des Despotismus. Hiedurch ward aber eine fortſchreitende Verfinſterung unausweichlich vorbereitet. Bald würde das Erlöſchen der Philoſophie auch

Digitized by Google

die Realwissenschaften um ihren geistigen Werth gebracht, alles Wissen in mechanisches Nachbilden verwandelt, und Frankreich — oder vielmehr Europa, wenn der Plan des Weltreichs reifte — in den traurigen Zustand versenkt haben, worin wir das römische Reich unter seinen Kaisern gesehen haben, und das chinesische seit Jahrtausenden sehen.

Noch ermangelte, damit durchaus Alles nur auf die Person des Kaisers bezogen würde und außer ihm nicht ein Funke von selbständiger Würde vorhanden bliebe, die Unterwerfung seines eigenen Hauses. Er bewirkte sie durch das kaiserliche Familienstatut, wodurch er gleichmäßig die Fesseln der französischen, wie jene der Bundesstaaten enger zusammenzog. Alle Glieder des kaiserlichen Hauses wurden dadurch für ihr Lebenlang, und wenn sie auch auf fremden Thronen säßen, in die unbedingteste Abhängigkeit vom Kaiser versetzt. Für sie gab es keine Rechte der Großjährigkeit in Schließung von Ehen, Wahl des Aufenthaltsortes, Erziehung der Kinder u. s. w. Des Kaisers Wille blieb für und für ihr höchstes Gesetz, und er konnte willkürliche Strafen über sie gleich einem Zuchtmeister verhängen. Zu ähnlicher Unterwürfigkeit wurden gleichzeitig auch die Großwürdenträger des Reichs, und die Herzoge verurtheilt. Ausdrücklich und öffentlich ward denjenigen, welche er zu Regenten erhoben, eingeschärft, ihre erste Pflicht bände sie an den Kaiser, die zweite an Frankreich, und erst nach diesen beiden folgejene für ihre Völker. Und man wagte noch, solche Völker, die Knechte von Knechten, frei und selbständig zu heißen.

Doch diese Larve ward jetzt abgeworfen. Unumwunden erklärten die Blätter der Regierung: Unabhängigkeit und Gleichheit der Staaten, so wie das Gleichgewicht derselben, seien Chimären, welche zu lange schon die Welt getäuscht und unglücklich gemacht hätten. Eine präponderirende Macht sei nothwendig, um in das Völkerleben Rechtsbestand, Ruhe und Frieden zu bringen. Ein gemeinsamer Schwerpunkt müsse in einem Staatensystem sein, solle dieses anders sich der Stätigkeit und gesicherter Wohlfahrt erfreuen. Also

ward Frankreich vorerst in dem System der ihm verbündeten, d. h. seiner Vasallenstaaten als die zum Wohl Aller präponderirende Macht dargestellt; ein System, welches nach Zweck und Anlage allmählig ganz Europa, ja die ganze civilisirte Welt umfassen sollte. Diese schalen, und dem wahren Völkerrecht, weil der Freiheit und Selbstständigkeit der Völker, Hohn sprechenden Deklamationen fanden viele gläubige und viele bezahlte Nachbeter, nicht nur in Frankreich, sondern auswärts, zumal, leider, in Deutschland.

Rotteck. („Allgemeine Geschichte.“)

60.

Das Fest des Fürsten von Schwarzenberg zu Paris,

1810.

Der österreichische Botschafter, Fürst Karl von Schwarzenberg, bewohnte das ehemalige Hotel de Montesson, in der Rue du Mont-Blanc, ein ansehnliches, zwischen Hof und Garten gelegenes Gebäude, das jedoch für die außerordentliche Feierlichkeit nicht genügend schien; man hatte auch das nebenliegende Hotel für diese Zeit gemiethet, und überall die nöthige Verbindung angebracht. Diese weitläuftigen Räume waren mit geschickter Anordnung eingetheilt, und den verschiedenen Scenerien und Momenten des Festes zugewiesen. Zunächst den Prachtsälen des ersten Hotels hatte man seitwärts einen Gartenraum, der über Gras und Blumen gegen die vertiefte Mitte hin zu einer mäßigen Wasserstelle führte, mit großen Balken überlegt, und auf diesen, nach damals in Paris üblicher und auch bei allen vorigen Festen angewandter Sitte, den ungeheuern Hauptsaal von starkem Zimmerwerk aufgeschlagen. Die für solchen Fall schon bewährten und empfohlenen Baumeister hatten diesen Aufbau, gleich den früheren, so geschickt als geschmackvoll ausgeführt, und in dieser Hinsicht war alles nur in der hergebrachten Ordnung geschehen. Die Decke und die Seitenwände, nach außen

Digitized by Google

mit Wachsleinwand überhangen, wurden inwendig mit den prächtigsten Tapeten bekleidet, mit großen Spiegeln, Wandleuchtern, farbigen Lampen und glänzendem Zierrath ausgestattet, die Säulenbalken, welche den mittlern Raum von einer galerieartigen Umfassung absonderten, mit den kostbarsten Stoffen reich umhüllt, und durch zahllose Gewinde gemachter Blumen und durch Gehänge von Musselin, Gaze und andern zarten Geweben schön verbunden; mächtige Kronleuchter von Krystall schwebten im Innern, luftig getragen von gold- und silberdurchzogenen Blumenketten, durch Draperien und Bänderschleifen mit den übrigen Verzierungen in gedrängter Fülle zusammenfließend. Im Hintergrunde des Saales, auf einer mäßig erhöhten, mit golddurchwirkten Teppichen belegten Bühnenstufe, waren zwei prachtvolle Thronsitze aufgestellt; vor diesen gab der schön zusammengesetzte und sorgsam geglättete Fußboden dem Tanze freien Raum. Der Saal hatte drei Ausgänge; einer derselben, im Hintergrunde, zunächst den Thronsitzen, führte in das Innere des Hotels, und sollte nur den nöthigen Verkehr der Hausgenossen erleichtern; im Vorgrunde, nach der Gartenseite hin, ging zuerst links eine breite und lange Galerie ab, welche, gleicherweise wie der Saal gebaut und verziert, sich längst des Hotels hinzog, und dessen Gemächern, wie dem Garten, sich in vielfacher Verbindung unmittelbar anfügte; rechts, dieser Galerie gegenüber, in halber Höhe des Saales, befand sich eine Bühne für die Musiker, zu der aber nur mittelst einer äußern Treppe zu gelangen war; der Hauptausgang des Saales, ein prächtiges Portal, eröffnete sich in der Mitte des Vorgrundes, und führte über mehrere breit- und wohlgelegte Stufen in den Garten hinab, dessen nächster Raum hier auch für das Aus- und Einströmen einer großen Menschenmenge gehörig erweitert und eingerichtet war.

Für Pracht und Bequemlichkeit, für Ordnung und Angemessenheit, war von allen Seiten bestens Sorge getragen, und nichts versäumt, was dem Feste zur Auszeichnung dienen konnte. Im Gefühle jedoch, daß hier einmal, mitten in Paris, und vor den Augen

Digitized by Google

Napoleons, auch die Deutschheit sich in voller Gültigkeit dürfe sehen lassen, hatte Jemand den Einfall gehabt, da doch über dem Portal des Saales billig eine Inschrift Platz finde, so müsse der Nationalstolz darauf bestehen, daß sie in deutscher Sprache verfaßt sei, und wenn sich die Franzosen darüber wundern und ärgern wollten, so möchten sie es thun, denn sie dürften es doch nicht allzu laut werden lassen, da es die Sprache der Kaiserinn sei, die man anwende, und die österreichische Botschaft gewiß das Recht habe, bei einem jener zu Ehren gegebenen Feste ihr, wie die Bilder, so auch die Sprache der Heimath zu vergegenwärtigen. Dies fand allseitige Zustimmung, und noch am letzten Tage wurde die Hand ans Werk gelegt. Für zwei Zeilen war der Raum leicht ermittelt, aber auch nur zwei Zeilen nicht sogleich schicklich ausgesonnen. Die es vielleicht besser gemacht hätten, z. B. ich selbst, lehnten die Aufforderung klüglich ab, und so drang freiwilliger Eifer um so leichter vor, und lieferte die beiden zwar nicht von bestem Korn, aber doch von gehörigem Schrot befundenen, und durch den Reim wohlgelötheten Alexandriner:

„Mit sanfter Schönheit Reiz strahlt Heldenkraft verbunden,
Heil! Heil! die goldne Zeit ist wieder uns gefunden."

Von Lapidarstil eben kein Muster, aber in Pappe, für transparentes Ölpapier ausgeschnitten, von guter Wirkung; die Hauptsache waren die deutschen Lettern, und diese prangten in bedeutender Größe an ihrer hohen Stelle stolz genug.

Der große Tag war endlich angebrochen, und unter letzten raschen Nachhülfen schon großentheils dahingeschwunden, die Anstalten waren vollendet, und auch die Letztbeschäftigten konnten sich nun eilig und ganz der Sorge für die persönliche Erscheinung widmen. Nichts war versäumt, diese prächtig und geschmackvoll auszustatten. Der Reichthum und die Schönheit der österreichischen Uniformen überstrahlte alles, was die Franzosen in dieser Art aufbieten konnten. Die Dienerschaft, schon immer zahlreich und prächtig, war auf

Digitized by Google

mehrere Hundert verstärkt, deren ein Theil in französischer Staatskleidung prangte.

Bei guter Zeit erschien eine Abtheilung Grenadiere der kaiserlichen Garde, und bezog als Ehren- und Sicherheitswache die angewiesenen Posten. Noch war es heller Tag, als schon das ganze Hotel mit Angebäuden und Garten in tausendfacher Beleuchtung schimmerte, und zwischen dem, zu beiden Seiten der Straßen gehäuften, Volksgedränge bereits die Wagen der Gäste heranrollten. Sämmtliche Österreicher hielten sich zum Empfange der Aussteigenden bereit, die Damen wurden mit schönen Blumensträußen beschenkt und zu dem großen Saale hinbegleitet.

Schon füllten sich die ringsgestellten Sitze desselben, und schon fluthete in seinem mittleren Raume die Bewegung enger. Die Schönheit, der Reiz, die Erlauchtheit und Bedeutung der Personen wetteiferten steigend mit jedem Augenblicke. Schon waren Könige und Königinnen eingeführt, aber diese selbst harrten noch der höchsten Erscheinung. Endlich verkündigte der kriegerische Befehlsruf und das Anschlagen der Waffen, dann das Wirbeln der Trommeln und das Schmettern der Kriegsmusik, die Ankunft des Kaisers und der Kaiserinn, deren Prachtwagen unter zahlreicher Begleitung zwischen den aufgestellten Truppenreihen glänzend einfuhr. An den Stufen des Eingangs empfingen die Familien Schwarzenberg und Metternich diese erhabenen Gäste; der Botschafter hielt eine kurze Anrede, und die fürstlichen Frauen überreichten auserlesene frische Blumen, welche der Kaiser annahm und seiner Gemahlin einhändigte, darauf ihr den Arm gab und sie in das Innere führte, geleitet von dem Botschafter, und gefolgt von nachdringenden dichten Schaaren. Ich sah den Kaiser hier ganz nah, und blickte ihn fest an; zum ersten Male war ich von der Schönheit seiner Gesichtszüge getroffen, aber auch von der Macht seines eisernen Aussehens. Seine Miene war streng, unbiegsam, fast böse, sein Blick vor sich hingeworfen, von Freundlichkeit keine Spur, aus diesem Munde konnten jeden Augenblick furchtbare Befehlsworte

Digitized by Google

hervorgehen. Ich suchte diesem Eindrucke, der mich befangen wollte, Trotz zu bieten, und es gelang mir, ihn soweit zu bemeistern, daß ich Gedanken verfolgen konnte, deren sich zu rühmen damals nicht rathsam gewesen wäre.

Unter schmetternden Fanfaren schritt der Kaiser durch die Vorsäle und die erwähnte Galerie bis in den Hauptsaal, wo er einige Minuten verweilte, den Ort und die Menschenmenge mit scharfen Blicken flüchtig überschaute, die dargebotenen Erfrischungen zurückwies, und mit wenigen abgerissenen Worten einige nächststehende Personen nachlässig anredete. Auf die Einladung des Botschafters zu einem Gange durch den Garten, folgte er nebst der Kaiserinn dem vortretenden Führer durch das Portal, und die ganze Versammlung zog gedrängt nach. In den kunstreich erleuchteten Gängen und Gebüschen waren an gewählten Punkten Sänger- und Musikchöre vertheilt, die bei Annäherung des Kaisers ihre Lieder und Harmonien begannen, und solchergestalt dem Fortschreitenden eine ununterbrochene Triumphbegleitung bildeten. Andere schmeichelhafte Überraschungen, Sinnbilder und Anspielungen, waren gleichzeitig für das Auge vorbereitet.

Vor einem großen, sorgfältig geebneten Rasenplatze wurde Halt gemacht. Für das kaiserliche Paar und einige andere höchste Personen waren Sitze geordnet, und die Aussicht von da geradehin auf das Schloß Laxenburg gerichtet, das in glücklicher Nachbildung täuschend dastand. Um den heimathlichen Erinnerungen der Kaiserinn noch lebendiger zu schmeicheln, erschienen aus den Gebüschen, welche eine ländliche Bühne begränzten, in österreichischer Tracht, Tänzer und Tänzerinnen; es waren die der großen Oper, und sie führten mit unübertrefflicher Kunst österreichische Volkstänze und eine artige Pantomime auf, welche für diesen Anlaß eigens ausgesonnen war; Krieg und Frieden spielten darin die Hauptrollen, von jenem blieben nach allen Schrecknissen nur glorreiche Siegesehren zurück, und dieser vereinte mit ihnen seine gabenreichen Segnungen.

Digitized by Google

Dieſes Schauſpiel endete kaum, als die Aufmerkſamkeit ſchon durch einen neuen Gegenſtand angezogen war. Wiederholtes Peitſchenknallen und andringendes Pferdegeſtampf verkündigte einen Kurier, der beſtäubt mitten aus der glänzenden und geſchmückten Verſammlung hervordrang, ſich achtlos bis zu dem Kaiſer Bahn machte, und ihm beeifert ſeine Depeſchen überreichte. Ein freudiges Gemurmel von großen Siegesnachrichten aus Spanien durchlief einen Augenblick die geſpannte Menge, allein der Kaiſer, der im Geheimniß war, ſagte ſogleich mit Lächeln, es ſeien Briefſchaften aus Wien, und ſtellte der Kaiſerinn ein wirkliches Schreiben ihres Vaters zu, welches für den Gebrauch eines ſolchen Augenblicks eigens abgefaßt und dafür aufbewahrt worden war.

Nach dieſer Scene, die nicht ohne heitere Theilnahme der Zuſchauer vorüberging, wurden die Sinne wieder in vollen Anſpruch genommen durch ein plötzlich aufblitzendes Feuerwerk, bei welchem die Kunſt alle ihre Erfindung angeſtrengt und keine Verſchwendung geſcheut hatte. Mitten im feuerſprühenden Getöſe drangen jedoch plötzlich zwiſchen den kunſtgerechten auch wilde Flammen hervor, durch einen Zufall war eines der Gerüſte in Brand gerathen, und der Anblick erregte Beſorgniß und Unruhe; allein mit größter Schnelligkeit rückten die ſchon bereitgeſtandenen Spritzenleute aus ihrem Hinterhalte zum Löſchen heran, und ſogleich war auch der Brand glücklich erſtickt. Man freute ſich des raſchen Erfolgs, belobte die Anſtalten und den Eifer der Leute, und Niemand dachte, daß ſchon im nächſten Augenblicke ihre Hülfe noch dringender nöthig, und, wo nicht gänzlich vermißt, doch durchaus unzureichend ſein würde!

Der glänzende Zug hatte ſich ſchon wieder in Bewegung geſetzt, und war durch mannichfach geſchmückte Wege allmählig zu dem großen Saale zurückgelangt. Hier brannte die deutſche Inſchrift über dem Portal den Kommenden hell entgegen, und wurde geleſen, buchſtabirt, gedollmetſcht. Der Kaiſer ſoll Anfangs über die fremde Sprache geſtutzt, dann aber ſchnöde gelächelt haben, und manche

Digitized by Google

franzöſiſche Anmerkung gloſſirte den deutſchen Text. Von abermaligen Fanfaren begrüßt, traten der Kaiſer und die Kaiſerinn in den Saal, nahmen die im Grunde deſſelben bereiteten Sitze ein, und die Muſik für den Tanz hob unverzüglich an. Die Zeit neigte ſich ſchon zur Mitternacht. Der glänzendſte und ſchwierigſte Theil des Feſtes war zurückgelegt, der noch übrige beſtens im Gange, und Ball und Banket verhießen ihm in rauſchenden Freuden und üppigen Genüſſen die prunkvollſte Dauer bis zum andern Morgen. Die Königinn von Neapel hatte den Ball mit dem Fürſten von Eſterhazy und der Vicekönig Eugen von Italien mit der Fürſtinn von Schwarzenberg, der Schwägerinn des Botſchafters, eröffnet.

Nach den Quadrillen wurde eine Ecoſſaiſe getanzt. Während dieſes Tanzes waren der Kaiſer und die Kaiſerinn aufgeſtanden und nach entgegengeſetzten Seiten längſt den Reihen der Zuſchauenden vorgetreten, wandten das Wort an mehrere Perſonen, und ließen ſich einige zum erſten Mal Erſcheinende vorſtellen. Die Kaiſerinn beendigte ihren Umgang ſehr bald und war bereits zu ihrem Seſſel zurückgekehrt, der Kaiſer aber weilte noch am andern Ende des Saales, wo ihm ſo eben durch die Fürſtinn Pauline von Schwarzenberg, geborne Prinzeſſinn von Aremberg und Schwägerinn des Botſchafters, ihre Töchter waren vorgeſtellt worden, und er ſetzte hin und wieder einiges Geſpräch fort, als unverſehens nahebei, in der hinter den Säulen umlaufenden Galerie, unfern des Ausgangs zu der großen Galerie, welche den Saal mit dem Hotel verband, eine der tauſend Kerzen und Lampen ihre Flamme, von einem zufälligen Luftſtrome bewegt, gegen eine leichte Gaze züngeln ließ, welche kaum berührt ſogleich aufflackerte und einen augenblicklichen hellen Schein gab, der indeß gleich wieder verſchwand und nur noch ſchwach in ein paar getheilten Flocken nachſchimmerte. So gering war die Sache anfangs anzuſehen, daß der Graf von Bentheim durch Anwerfen ſeines Hutes eines der Flämmchen glücklich erſticken konnte, der Graf Dumanoir aber, Kammerherr des Kaiſers, an einem der Säulenbalken emporkletternd, einen Theil des ſchon im Fallen erlöſchenden

Digitized by Google

zarten Gewebes herabriß und auf dem Boden völlig austrat. Einige Flocken jedoch hatten sich schon aufwärts mitgetheilt, höhere Gehänge, den Händen nicht mehr erreichbar, nahmen das Feuer an, und augenblicklich schlugen in verschiedenen Richtungen rasche Flammen auf, die überall in nährende Stoffe fielen, über dem Sims der Säulen hin unaufhaltsam in den höheren Mittelraum des Saales übersprangen, und schnell die ganze Decke des Saales durchkreuzten. Die Musik verstummte, und erschreckt verließen die Musiker ihre zunächst bedrohte Bühne, die zu einer äußern Treppe führende Thüre ließ eine stürmische Gewitterluft eindringen, welche mit aller Wuth in die Flammen stürzte und sie noch wilder anfachte. Der Tanz war schon aufgelöst, man drängte verworren durcheinander, doch suchte man nur erst zu fassen, was geschah, was geschehen könne.

Napoleon hatte den Ursprung der Sache mit angesehen und wurde daher durch kein falsches Urtheil gestört, er war zu der Kaiserinn getreten, und stand kalt und ruhig, den weitern Verlauf beobachtend, während mehrere seiner Getreuen, die im ersten Taumel Verrath und schwarze Verbrechen fürchteten, sich ungestüm zu ihm durchdrängten und zu seinem Schutze die Degen zogen. Der österreichische Botschafter jedoch, voll Ruhe und Würde, war dem Kaiser unverrückt zur Seite geblieben, und als er die Flammen mit erschreckender Eile weitergreifen sah, forderte er ihn dringend auf, den Saal, der nicht zu retten sein würde, augenblicklich zu verlassen. Napoleon, ohne zu antworten, gab der Kaiserinn sogleich den Arm und folgte dem Botschafter gemessenen Schrittes zu dem Gartenportale, indem er die rechts und links Raum gebende Menge mit kurzen Worten zur Ordnung und Besonnenheit ermahnte. Auch hielt sich Alles in leidlicher Fassung, bis der Kaiser hinausgetreten war, dann aber hörte jede Rücksicht auf, und angstvoll und gewaltsam drängte sich die tobende Masse dem Ausgange zu.

Der Botschafter hatte kaum vernommen, daß der Kaiser sogleich wegfahren wolle, als er auch schon mit klugem Vorbedachte von unterwegs einen seiner Adjutanten abschickte, um die kaiserlichen Wa-

Digitized by Google

gen von dem Hofe des Hotels, wo sie hielten, und wo jetzt die größte Verwirrung und Gefahr zu befürchten stand, nach einer stilleren Seitenstraße beordern zu lassen, die den Garten begränzte, und wo der Kaiser an einer kleinen Pforte ungestört einsteigen und unbemerkt abfahren, dadurch aber jedem Anschlage, wenn ein solcher mit diesem unglücklichen Zufalle sich verbinden möchte, am sichersten entgehen konnte. Allein Napoleon, bei dem weiteren Gange durch den Garten sogleich der veränderten Richtung inne, stand plötzlich still, fragte wohin man ihn führe, und den erhaltenen Bescheid des Botschafters nicht gutheißend, sagte er kurz und bestimmt: „Nein, nach der Hauptpforte will ich," kehrte stracks um und hieß die Wagen, welche schon in die Seitenstraße eingelenkt hatten, an die erste Stelle zurückfahren, wodurch ein großer Zeitverlust entstand, welchen der Botschafter in qualvoller Unruhe, doch äußerlich gelassen, Napoleon aber mit vieler Geduld abwartete, indem er einen feindlichen Streich dort viel eher als hier für möglich zu halten schien. Die Angabe des Moniteurs, daß der Kaiser bei der Gartenpforte eingestiegen sei, ist, wie manche andere seiner Schilderung des Vorganges, eine irrthümliche.

Späterhin erst wurden diese Umstände mir aus dem Munde der unmittelbaren Zeugen so genau bekannt. Wie mich selbst aber das Ereigniß zunächst traf und in Anspruch nahm, will ich kürzlich angeben.

Ich war aus der ungeheuern Hitze, welche durch das Gewühl der Menschen im Saale auf einen unerträglichen Grad gesteigert wurde, einen Augenblick zurückgewichen, und suchte in der freiern Galerie frische Luft zu athmen, als das Geschwirr und Geräusch des Festes unerwartet in einen anderartigen Lärm überging; ich höre hinter mir einzelne Schreie, aufbrausende verwirrte Stimmen, ich wende mich um und will neugierig zu dem Saale zurückkehren, mein erster Blick sieht helle Flammen zucken, die sich rasch ausbreiten; aber weder Zeit zum Erkennen, noch Raum zum Vordringen ist mehr frei, eine wogende Menschenfluth strömt auf mich

Digitized by Google

ein und reißt mich ungestüm in ihrer Bahn fort; einige stark beleibte Generale, die voll Entsetzen schrieen: „O mein Gott, der Kaiser, der Kaiser ist nicht gerettet," und Andere, die ebenso nach Wasser riefen, hatten mich so in ihre Flucht verwickelt, daß ich mich erst im dritten Zimmer von ihnen losmachen und nach dem Schauplatze des Unheils zurückeilen konnte. Hier hatte die Galerie ihre Flüchtenden schon größtentheils in den Garten entlassen, der Zugang war durch Menschen nicht mehr versperrt, allein der ganze Saal stand in heller Gluth, während an dem Portale noch ein furchtbares Fluchtgedränge wogte, das unter entsetzlichem Weh- und Angstgeschrei mit gewaltsamer Eile in den Garten hinabstürzte, während von innen die Flammen jeden Moment in verstärkter Wuth nach ihrer Beute griffen, glühende Rauchwolken wirbelnd aufstiegen, schwere Kronleuchter prasselnd niederfielen, Latten, Bretter und Balken brennend übereinander stürzten, und der ganze Raum nur Gluth und Zerstörung zeigte. Das in der Sommerhitze viele Tage hindurch ausgedörrte Holz, die feuerfangenden Stoffe aller Art, die Farbenfirnisse, die Bekleidungen, Alles brannte wie vorbereitet zum Lustfeuer, die Eimer Wassers, die man hineingoß, zerstiebten augenblicklich in Dämpfe, und überall fand die Gluth Nahrung, nirgends Einhalt. Kein Gedanke an Hülfe, an Rettung konnte hier aufkommen. Schneller, als es sich hier lesen läßt, war Alles geschehen, und in den paar Augenblicken, die ich zum Heraneilen und Hineinschauen im Fluge verwendete, liefen auch über mir selbst die Flammen an der Decke der Galerie schon weit hinaus, fielen in meinem Rücken schon brennende Draperien, Lampen und Leuchter herab, und ich durfte nicht säumen, ehe der Weg versperrt wurde, in den Garten zu entkommen.

Hier zeigte sich nun das gräßlichste, bewegteste Schauspiel! Wer vermöchte es zu beschreiben! Das ganze Festbauwerk loderte in Flammensäulen empor; die noch eben in diesen geschmückten Räumen versammelte Welt, an Pracht, Schönheit, Auszeichnung und Bedeutung jeder Art ein Inbegriff der Herrlichkeiten Europas,

Digitized by Google

brauſte aufgelöſt durcheinander; allgemeiner Schrecken, perſönliche Gefahr, Angſt und Sorge für die Nächſten, waren an die Stelle des freudigen Reizes, der ehrgeizigen Spannung getreten. Man ſuchte und rief die Seinigen, man durchbrach rückſichtslos das Gedränge, jeder hatte nur ſein perſönliches Ziel im Auge, ſtieß hinweg, was ihn hemmte, trat ohne Wahrnehmung darüber hin. Männer ſuchten ihre Frauen, Mütter waren von ihren Töchtern getrennt, hatten ſie zuletzt nur in den Reihen des Tanzes noch geſehen, oder dort glücklich fortgezogen, ohne ſie an der Hand behalten zu können. Keiner wußte das Schickſal des Andern, man hörte Jammernde und heftig Tobende, man erblickte Andere, die ſich mit leidenſchaftlicher Freude den wiedergefundenen Lieben in die Arme warfen, man ſah Ohnmächtige, Verwundete. Die Stufen des Portals waren unter der Laſt der Rettungſuchenden eingebrochen, viele Perſonen geſtürzt, von Nachdringenden zertreten, von fallenden Bränden ſchwer verletzt, von den Flammen ereilt worden. Die Königinn von Neapel war zu Boden geſunken, der Großherzog von Würzburg wurde ihr Retter. Die Königinn von Weſtphalen dankte ihrem Gemahl und dem Grafen von Metternich die Rettung aus größter Gefahr. Der ruſſiſche Botſchafter, Fürſt von Kurakin, wurde brennend und ohnmächtig durch den Dr. Koreff mit Hülfe öſterreichiſcher und franzöſiſcher Offiziere aus dem Gewühl hervorgezogen, und von andern hülfreichen Händen mit Pfützenwaſſer gelöſcht, während noch andere ihm die diamantenen Knöpfe vom Rock ſchnitten. Beſonders hatten viele Frauen das Unglück, durch das Feuer an ihren leicht brennbaren Kleidern erfaßt und lebensgefährlich verwundet zu werden.

Zwiſchen dieſes Gewühl drängten ſich die Diener und Arbeiter aller Art, die theils für die Aufwartung, theils für andre Bedürfniſſe der Feſtlichkeit zahlreich vorhanden waren, und jeder Unterſchied des Standes ſchien aufgehoben, nie wurde Stern und Ordensband gleichgültiger beh andelt, nie Hohheit und Majeſtät weniger angeſehen. Auch die vo m Trinken abgerufenen Spritzenleute machten ſich

für ihre spät Hülfleistung gewaltthätig Raum, und die von festlicher Bewirthung aufgeschreckten Tänzer und Tänzerinnen drängten sich in ihren flitterhaften Kostümen und mit noch geschminkten Gesichtern neugierig zwischen dem reichen Prunk und Staat der stolzen Hofwelt umher, die in solcher Zerrüttung jede Gleichheit unbeachtet walten ließ.

Mit leidenschaftlicher Innigkeit hatte der Fürst Joseph von Schwarzenberg im Garten seine gerettete, doch schwer verletzte Tochter umarmt, aber um so verzweiflungsvoller suchte er nun die noch vermißte Gattinn. Die Tochter war an ihrer Seite gewesen, aber durch brennendes Gebälk, das zwischen Beide niederstürzte, von ihr getrennt worden, und sie hatte darauf die Mutter aus den Augen verloren. Wir schalten hier am besten die Worte ein, mit welchen der Major von Prokesch, in seinen lesenswerthen Denkwürdigkeiten Schwarzenberg's die folgenden Umstände wiedergibt: „Der Fürst Joseph hatte, als der Brand ausbrach, unfern der Kaiserinn im Gespräche gestanden. Er wandte sich auf den ersten Ruf der Gefahr hin nach dem Raume, wo die Reihen der Tanzenden so eben zerstoben, und wies noch, da ihm die Gemahlinn des Prinzen Eugen entgegenkam, dieser und dem Vicekönige selbst eine nahe Seitenthüre, durch welche beide entkamen. Im Saale kämpften bereits Flammen und Dampf um die Herrschaft. Er eilte hinauf, hinab; er fand seine Gemahlinn nicht. Er gelangte glücklich über die Treppe in den Garten; er fragte diesen, jenen; man wollte sie gesehen haben; man versicherte endlich sogar mit Gewißheit, sie sei bereits im Garten. „Dort ist sie!" rief eine Stimme ihm zu. Er stürzt nach dem Orte hin, und — es ist eine Dame, die ihr ähnlich sah. Da faßt seine Seele ein unnennbares Grauen. Die Folter der Ahndung, die ihn ergriffen hatte, war alle Grade durchgelaufen, und die Gewißheit leuchtete, ein schrecklicherer Brand, vor ihm auf. Er kehrt zurück zum Saale. Die Treppe ist gestürzt. Über einander wälzt sich die fallende Menge. Man bringt sein Kind halb verbrannt in schonender Verhüllung vorbei. Man schleppt die

Gemahlinn seines Bruders, der aller Schmuck vom Haupte getreten war, an ihm vorüber. Sein Blick fällt, in der fürchterlichen Beleuchtung des Brandes, auf eine winselnde Gestalt, der das Kleid am Leibe verzehrt, und das ganze Diadem tief in die Stirne geglüht war. Es ist die Fürstin von der Leyen. Ein schwedischer Offizier, der diese so eben aus dem Saale getragen hatte, versichert, mitten in den Flammen eine Gestalt wandeln gesehen zu haben, wunderbar zugleich und entsetzlich! Fürst Joseph kommt an den Eingang. Er will hinaufklettern über die brennenden Stufen. Da stürzt mit dumpfem Gerassel die ganze Fußdecke des Saales ein, und wie aus hohler Esse wallt Rauch und Gluth aus den Trümmern empor. Alles ist verloren."

Seit dem Ausbruche des Feuers bis zu diesem bezeichneten Augenblicke war kaum eine Viertelstunde verflossen, und ich fortwährend auf dem Schauplatze des Ereignisses zugegen. Die mannigfachste Hülfsthätigkeit für die Beschädigten, Suchenden, Auffodernden, und die stürmende Eile aller Vorgänge ließen den flüchtig aufgedrungenen Eindrücken keine sorgsame Prüfung zu. Allein für manche Angaben durften sowohl die Wahrnehmungen des einzelnen Beobachters, als auch die allseitigen damit verglichenen Aussagen aller andern Augenzeugen, ein ziemlich festes Ergebniß liefern. Wenn der Moniteur die Fürstinn von Schwarzenberg schon außerhalb des Saales, im Garten, mit dem Könige von Westphalen, dem Fürsten Borghese und dem Grafen Regnault sprechen läßt, so ist dies zuverlässig unbegründet; die Verwechslung des Namens war so leicht, auch konnte gutgemeinte Absicht solche Versicherung im Augenblicke hervorrufen. Wenn aber gar der ehemalige Palastpräfekt von Beausset in seinen Denkwürdikeiten erzählt: « On vit s'élancer une femme jeune, belle, d'une taille élégante,..... poussant des cris douloureux, des cris de mère..... » und in dieser Weise fortfährt, die « désolante apparition » zu beschreiben, so folgt er lediglich einer dichterischen Einbildung. Niemand hat die unglückliche Fürstinn als schon gerettet außerhalb des Saales ge-

Digitized by Google

sehen oder gesprochen, Niemand sie in denselben zurückkehren gesehen. Eine solche Rückkehr wäre sogar eine völlige Unmöglichkeit gewesen. In der ersten Zeit würde der entgegenstürzende Menschenstrom es verhindert haben, und gleich nachher, ehe dieser noch ganz versiegt war, die ungeheure Gluth selber, welcher ihn jagte und schon ereilte, und unmittelbar seine Stelle einnahm. Diese Gluth wurde in wenigen Minuten so heftig, daß man dem brennenden Eingange, wie ich als Augenzeuge, der selber das Äußerste hierin versucht, betheuern darf, auf zehn Schritte nicht ohne die Gefahr nahen konnte, in dem versengenden Anhauche des tödtlichen Qualms niederzustürzen, ja selbst der Blick vermochte in dieses Meer von Flammen und Rauch nicht mehr einzudringen, und die erwähnten Darstellungen, so wie jede künftige, sind nach diesen verbürgten Angaben zu berichtigen. Von dem Schicksale der Fürstinn hatte man anfangs noch keine so schlimme Vermuthung, man durfte sie gerettet hoffen, sie konnte mit andern Personen weggefahren, sie konnte ohnmächtig irgendwo im Garten hingesunken, oder unerkannt in einem der Nachbarhäuser aufgenommen sein; man hörte nicht auf, sie zu suchen, zu erforschen, und der unglückliche Fürst Joseph erschöpfte sich in thätiger Nachfrage, in Sendungen und Versprechungen.

Mittlerweile waren Saal und Galerie völlig niedergebrannt, und ungeachtet die Feuerspritzen schon eine Weile thätig wirkten, hatte die Flamme doch das Hotel selbst ergriffen, und drohte auch dieses in Asche zu legen. Das Archiv gerieth zuerst in Gefahr, es zu retten, war die größte Anstrengung nöthig; alle Österreicher legten Hand an, Wasser zu tragen, Geräthe fortzuschaffen, Haken und Äxte, wo es nöthig, anzuwenden. Man warf Hut und Degen ab, selbst die Uniform, die in der Hitze nur lästig, und wie die ganze Bekleidung, durch Brand, Wasser und Arbeit schon vielfach beschädigt war.

Die Fremden hatten sich größtentheils verzogen; nur noch die näheren Angehörigen und einige vertraute Bekannte des Hauses,

Digitized by Google

ſowie mehrere franzöſiſche amtliche Perſonen, arbeiteten und forſchten noch immer auf dem Schauplatze ſo großen Unheils und Jammers. Anſtatt der geſchmückten und frohen Gäſte füllten kaiſerliche Gardeſoldaten, durch herbeigeeilte Verſtärkung wohl gegen tauſend Mann betragend, den Hof, die Säle und den Garten, und dieſer neue ernſtprächtige Anblick ergriff das Gemüth durch den Kontraſt mit eigenthümlicher Macht. Ein noch ſtärkerer Eindruck ſtand bevor.

Der Kaiſer hatte die Kaiſerinn nur bis zu ihrem Wagengefolge gebracht, das zur Rückfahrt nach St. Cloud in den elyſäiſchen Feldern ihrer harrte, und war dann nebſt einem Adjutanten ſtracks zurückgekehrt. Unvermuthet trat er hervor im grauen Überrock, und ſein Erſcheinen verbreitete Ernſt und Schweigen. Er hieß alle vorhandenen Fremde ſogleich den Platz räumen, befahl die Zugänge überall zu beſetzen, und ordnete ſelbſt die Anſtalten gegen das noch nicht völlig bezwungene Feuer; der Waſſerſtrahl einer Spritze ſoll ihn hiebei unverſehens getroffen und faſt umgeworfen haben, ohne daß er ſich dadurch ſtören ließ. Die Erkundigungen über die Beſchädigten brachten nunmehr bald eine zuverläſſige Überſicht zuwege, die Nachforſchungen wegen der noch ſtets vermißten Fürſtinn wurden mit durchgreifender Macht betrieben. Zugleich ging ein furchtbares Gericht über die Anſtalten und die dabei betheiligten Behörden. Der Polizeipräfekt von Paris, Graf Dubois, hatte einen harten Stand, er ſollte Alles wiſſen, Allem vorgeſehen haben, von Allem Rechenſchaft geben; die rauhe Strenge Napoleons beeiferte den geſchmeidigen Diener nur zu erhöhter Thätigkeit, er entſchuldigte ſich nur leiſe, wandte ſich nach allen Seiten, ordnend, bittend, fragend, jeden Augenblick zu dem Kaiſer zurückeilend, und ihm die inzwiſchen angehäuften neuen Vorwürfe und anfahrenden Worte demüthig abnehmend. Am ſchlimmſten erging es dem Anführer der Spritzenleute. Der General, Graf . . . . ., der ſeinen Eifer zeigen und auch wohl zu eignem Beſten den Zornausbrüchen des Kaiſers einen Gegenſtand anweiſen wollte, ſtürmte

Digitized by Google

mit brutaler Gewalt auf den armen Mann los, ſtieß ihn mit der Fauſt mehrmals vor die Bruſt und trat mit dem Fuße nach dem Zurücktaumelnden, unter heftigen Vorwürfen und Schimpfreden; Napoleon ſah ſtreng und blitzend in einiger Entfernung zu. Der Auftritt endete mit Verhaftung und Hinwegführung des Spritzenmeiſters, der nach langer Gefängnißſtrafe ſchimpflich aus dem Dienſt entlaſſen wurde. Von einiger Schuld der Fahrläſſigkeit mag er, wie der Herzog von Rovigo behauptet, nicht freizuſprechen geweſen ſein, die Hülfe war nicht ſchlagfertig, nicht im erſten Augenblicke wirkſam, allein es gab damals viele Stimmen, die ihn entſchuldigten, und allgemein war die Überzeugung, daß ſchon bei dem Austritte des Kaiſers aus dem Saale, — und vorher konnte keine Spritze auf dem Platze, ja kaum gerufen ſein, — keine Macht der Löſchanſtalten das brennende Gebäude könnte gerettet haben.

Indeſſen wurden die Bemühungen, über das Geſchick der vermißten Fürſtinn Auskunft zu erlangen, heftig und angſtvoll fortgeſetzt. Die vornehmen Hof- und Staatsdiener Napoleons flogen hin und her, die Boten eilten nach allen Richtungen und kamen wieder, immer fruchtlos, nirgends war eine Spur der Geretteten, ſo wenig als der Verunglückten zu finden. Alle Wohnungen der Freunde und Bekannten waren beſchickt, die ganze Nachbarſchaft, jeder Winkel des Gartens, und auch die noch ſprühende Brandſtätte ſo viel als möglich durchſucht; Alles umſonſt. Ein Bild des troſtloſeſten Jammers irrte der unglückliche Fürſt umher, bald in den Gartengängen, bald in den Sälen erſcheinend, die körperliche Erſchöpfung ließ ihn faſt ſchon zuſammenſinken, während die Qual des Gemüths ihn zu immer neuen Anſtrengungen aufregte. Man ſuchte ihn fortzubringen, zu beruhigen, aber nichts wirkte auf ihn, auch die Gegenwart und Anrede des Kaiſers glitten ſtumpf an dieſer ſtarren Verzweiflung ab.

Napoleon, des fruchtloſen Daſeins überdrüſſig, und, nachdem das Feuer bis auf einzelne Gluthſtellen bezwungen worden, ſchon ohne Gegenſtand perſönlicher Thätigkeit, kehrte nach St. Cloud

Digitized by Google

zurück. Die Grenadiere seiner Garde aber richteten sich zum Übernachten ein, und selten mag ein Biwack so glänzende und köstliche Bewirthung gefunden haben. Die für das Gastmahl des Hofes bestimmten Speisen und Weine wurden ohne vielen Unterschied ausgetheilt.

Auch wir Andern, nach so vielfacher Arbeit und Erregung endlich müßig und matt, von den auf einander gefolgten heftigen Eindrücken verstört und überwältigt, mußten zuletzt Erholung und Stärkung suchen, setzten uns zu den ersten den besten der reich gedeckten Tische, und genossen der vorhandenen Labung. Begierig tauschten wir jetzt unsere einzelnen Wahrnehmungen und Vermuthungen aus, hier erläuterten sich die mannigfachen Umstände, ergänzten sich die getheilten Anschauungen, stellte sich allmählig einiger Zusammenhang auf; man hatte so vieles zu fragen, so vieles zu berichten, allein Schrecken und Besorgniß wogten noch immer auf und nieder, und bei so vielem Unglück, das man wußte, blieben noch unruhige Zweifel und bange Ahndungen genug.

Das Gewitter, welches schon lange am Himmel gestanden, brach jetzt als ein grausenvolles Zwischenspiel hervor, gräßliche Blitze entzündeten den Himmel, furchtbare Donner folgten Schlag auf Schlag. die Gebäude erzitterten, der Regen rauschte in Strömen nieder, und die letzten Gluthen des Brandes wurden erst durch ihn gelöscht.

Als nach kurzem Austoben die Gewitternacht sich wieder zertheilte, sah zwischen den schweren Wolken schon die Tageshelle durch, und die Unruhe trieb uns neuerdings auf, die so eben durchlebten Ereignisse, welche, wie ein verworrener Traum, nicht faßbar noch verscheuchbar auf der Seele lagen, in ihren daliegenden Überbleibseln zu untersuchen, zu betrachten. Wir waren nur noch wenige Männer und vereinzelten uns bald in schweigendem Umherwandeln. Ich betrat die Brandstätte, ein düsteres Angehäuf von Schutt und Wust; verkohlte Balken, zertrümmerte Mauersteine, Geräth und Scherben durcheinander geworfen, in den zufälligen

Digitized by Google

Tieflücken schmutzige Wasserpfuhle zusammengestockt. Man fand Theile von Kronleuchtern, zerkrümmte Degen, Armbänder und andern Schmuck, den die Gluth fast unkenntlich gemacht. Nicht weit von mir stiegen Graf Hulin und Dr. Gall forschend über die Trümmer hin. Auf einmal bleibt Hulin stehen, sieht starr vor sich hinab, und ich höre die halblaut gerufenen Worte: „Doctor Gall, kommen Sie hierher, hier ist ein menschlicher Körper!" Ich gedenke noch mit Schauder des furchtbar eindringenden Tones, den diese Worte hatten; jeder Nerv wurde erschüttert, die Brust mit Angst erfüllt. Gall trat hinzu, ich war der Dritte, wir mieden jedes Geräusch und suchten uns im Stillen des gefundenen Anblicks zu vergewissern; erst nach und nach wurde er unsern Augen deutlich. Von Balken und Kohlen halb verdeckt lag in der Tiefe ein schwarz gebrannter eingeschrumpfter Leichnam, ganz unkenntlich, die menschliche Gestalt in dieser Zerrüttung nur mit Hülfe der Einbildungskraft herauszufinden. Die eine Brust nur, welche zufällig im angesammelten Wasser zu liegen gekommen war, hatte sich erhalten, und ihre frische Weiße stach gräßlich gegen die übrigen mumienschwarzen Körpertheile ab. Von Jugend auf nicht ungewohnt solcher Zerstörungsanblicke, stieß doch dieser mein Auge unwillkürlich zurück. Gall stieg in die Vertiefung hinab und glaubte die Fürstinn von Schwarzenberg zu erkennen; ein paar Ringe und ein Halsband fanden sich an dem Körper, sie wurden dem Botschafter gebracht, der unsern im Garten mit einigen Begleitern umherging, und es blieb kein Zweifel mehr, das Halsband führte die Namenszüge ihrer Kinder; sie hatte deren acht, ein neuntes, noch nicht geboren, theilte ihren Tod. In diesem Augenblicke der sich entfaltenden Gewißheit entsank Allen der Muth, tiefe Trauer senkte jedes Haupt, Thränen entquollen dem Auge. Ein paar starke Gewitterschläge, die letzten, erschütterten gleichzeitig die Atmosphäre, und ein betäubender Donner hallte lange nach.

Jetzt war die Sorge, dem Fürsten Joseph von Schwarzenberg sein Unglück beizubringen, und zu gleicher Zeit die nöthige Vorkehr

Digitized by Google

in Betreff der Leiche gehörig anzuordnen. Der Ort und die Umstände ihrer Lage gaben wenigstens die tröstliche Vermuthung, daß die Unglückliche nicht lebendig verbrannt sei. Wahrscheinlich hatte sie, abgeschnitten von dem Hauptausgange, oder das dort stockende Gedränge zu meiden wünschend, den Nebenausgang in das Innere des Hotels zu gewinnen gesucht, war unterwegs gefallen, durch Rauch erstickt und erst nachher durch die Flammen selbst ergriffen worden, mit dem einstürzenden Bretterboden aber in jene Wassertiefung hinabgesunken.

Wir verließen nunmehr den Ort der Zerstörung und des Jammers; doch an Schlaf und Ruhe war nirgends zu denken, die furchtbarsten Traumbilder schreckten das hinsinkende Haupt schnell wieder zum wachen Anschauen der Wirklichkeit auf, und in den Straßen, welche durch das Ereigniß der Nacht nur um so volkreicher belebt waren, zeigte der Morgen schon seine volle Thätigkeit.

Ganz Paris war durch Schrecken und Neugier in unruhige Bewegung versetzt. Die Nachricht von dem Brande, durch den Gluthschein unmittelbar verkündet, hatte sich mit Schnelligkeit weithin ausgebreitet. Man vermuthete Anschläge gegen das Leben des Kaisers, den Ausbruch irgend einer großen Verschwörung, Ungewißheit jeder Art spannte die Gemüther. Der Verdacht, daß das Feuer angelegt gewesen sei, daß die Feinde des Kaisers, innere und äußere, durch einen kühnen Streich sich des verhaßten Herrschers, seiner Familie und seiner anhänglichsten Diener entledigen gewollt, bestand einen Augenblick allgemein, streifte wenigstens die Vorstellung der meisten Franzosen, und war bei Manchen auch späterhin nicht leicht auszutilgen, die dawider laufenden Berichte und Zeugnisse wurden zweifelnd angehört; erst am dritten Tage erschien der ausführliche Bericht im Moniteur, dessen absichtsvolle Fassung wiederum nicht ganz befriedigte. Doch konnte gegen die Übereinstimmung so vieler Augenzeugen und gegen den starken Beweis, welcher in Napoleons vorgesetztem Benehmen lag, kein grundloser Wahn sich halten, und

Digitized by Google

zuletzt mußte in Frankreich, wie im Auslande, die verbürgte Wahrheit doch den Sieg behaupten.

Varnhagen von Enſe. („Denkwürdigkeiten.“)

61.

Graf Raſtoptſchin.

. . . . . Von Jugend auf eingeweiht in franzöſiſche Bildung und wohlgeübt in allen Feinheiten und allem Witze franzöſiſcher Unterhaltung, feſſelte Graf Raſtoptſchin durch ſeine leichte freie Mittheilungsweiſe, deren Reiz noch erhöht wurde, wenn man bald gewahrte, daß dieſes reiche Spiel von Geiſtesgaben einen Hintergrund von eiſerner Willenskraft und rückſichtsloſer Selbſtbeſtimmung hatte, von denen die Vorſtellung halbwilder Leidenſchaft und roher Gewalt kaum zu trennen war. In der That miſchte ſich in den Genuß, den Jedermann in ſeiner Unterhaltung fand, oft unwillkürlich ein Schauder und ein Staunen, und man fühlte das Bedürfniß dieſem Manne gegenüber ſich zu faſſen und zuſammenzunehmen. An Talent, an Witz und Scherz, an Unerſchöpflichkeit der Laune ſtand Raſtoptſchin dem Fürſten von Ligne nicht nach, aber unendlich verſchieden war der Eindruck. Wenn man ſich bei Ligne's heiterem Scherze wie auf weichem Mooſe geſchaukelt fühlte, ſo ahnete man bei Raſtoptſchin den Boden von ſcharfen Stacheln beſäet, zwiſchen denen der Fuß vorſichtig zu ſetzen war. Ich glaube wirklich, daß ohne ſeine Rednergabe ſein Weſen nur abſtoßend geweſen wäre; doch dieſe zog unwiderſtehlich an. Es war ein Feſt ihn die ſcharfſinnigen, zum Theil höchſt eigenthümlichen Wahrnehmungen, die er bei ſeinem Aufenthalt in Paris gemacht, nach ſeiner Weiſe in gelaſſener Erzählung und in ſpringenden Vergleichen darſtellen zu hören. Frankreich und die Franzoſen, Paris und die Pariſer ſchienen ſeine ganze Vorſtellungskraft ergriffen zu haben, und wie ſehr ſein treffendes Urtheil ſich unbefangen über dieſen Gegenſtänden zu halten wußte, ſo ſah man doch wie ihn dieſe Gegenſtände mit Liebe erfüllten. Seine Anſichten waren unbe-

Digitized by Google

ſchränkt, durch keine Übereinkommniſſe der Politik noch durch Wünſche des eigenen Herzens geſtört. Er urtheilte frei und ſprach dreiſt aus, was er dachte. Daß die damalige Ordnung der Dinge beim erſten Anſtoß in Frankreich zuſammenfallen müſſe, war ihm ein unzweifelhaftes Ergebniß aller ſeiner Beobachtungen. Mit unglaublicher Kühnheit beſprach er insbeſondere die ruſſiſchen Verhältniſſe, ja mit wahrer Bitterkeit, zum großen Kreuz des Grafen Goloffkin, der noch allenfalls mitlachte, wenn jener in Tone eines erfahrnen Weiſen verſicherte, nirgends machten die Leute von Verdienſt ſo ſicher ihr Glück, als in England, hätten es die Weiber ſo gut wie in Frankreich, dahingegen Rußland das Paradies der Lumpen (des gueux) heißen müſſe, weil es ihnen dort entſchieden am beſten ginge; aber es kamen andere Reden vor, welche anzuhören die amtliche Würde eines Geſandten ſchlechterdings nicht einwilligen konnte. Die ganze Wildheit ungezähmter Leidenſchaft lag dann hinter dem Gitternetze der zugeſpitzten franzöſiſchen Redensarten und lauerte auf deren Wirkung. Er fühlte ſich von der Heimath, zu deren Rettung ſein großer Entſchluß weſentlich mitgewirkt, durch Undank und Kränkung ausgeſchieden, und hätte ſeine jetzigen Feinde nicht ungern eben ſo durchgreifend und furchtbar treffen mögen, als er damals die Franzoſen getroffen hatte. Es war gefährlich ihn dieſe Vorſtellungen ungeſtört verfolgen zu laſſen; er ſchien ſich dann kaum noch zu beherrſchen, ſein Geſicht bekam einen ſchreckenvollen Ausdruck, und um ihn her war alles in peinlicher Verſtimmung. Doch glaubte ich trotz dieſer Ausbrüche noch Spuren weichen Gefühls in ihm zu entdecken, und ich mußte ihm, wie früher mit Ligne, nun auch mit Wilhelm von Humboldt eine gewiſſe Ähnlichkeit zuſchreiben, dieſelbe ſcheinbare Kälte, unter welcher ſich dann doch die Wärme der Empfindung nicht ganz verdecken kann, dieſelbe ſcharfe Quelle des ſcharfen und eigenthümlichen Witzes, nämlich die Ungeduld ſich der Langeweile zu fügen, die den gewöhnlichen Geſprächen ſich ſo leicht anheftet, und der man, wenn der fremde ausbleibt, nur durch eigenen Witz entgehen kann.

Digitized by Google

Dieſer außerordentliche Mann hatte ſchon früh ſeine Handlungsweiſe durch ungemeine Herbheit bemerkbar gemacht. Unter Kaiſer Paul Miniſter der auswärtigen Angelegenheiten, ſchien er mit der rauhen Sinnesart ſeines Herrn trefflichſt einzuſtimmen. Allgemein wurde über die ſchneidende Härte geklagt, mit der er die Leute abfertigte; doch war faſt immer Geiſt oder Witz in ſeinen Äußerungen. Dem Grafen Michael Oginski, der mit der Empfehlung des preußiſchen Miniſters Grafen von Haugwitz bei dem Kaiſer die Erlaubniß zur Rückkehr nach Polen erbeten hatte, ertheilte Raſtoptſchin am 29. März 1799 den abſchlägigen Beſcheid, in folgenden lakoniſchen Zeilen: « Monsieur le comte. Sa majesté l'empereur ayant reçu votre lettre en date du 12 du courant, a jugé à propos de refuser vos demandes, et m'a ordonné de vous en faire part. J'ai l'honneur d'être, etc. » In der Zeit des Einbruchs der Franzoſen war ſeine zuſammengedrängte Heftigkeit bis zur Wuth geſteigert. Seine ſchrecklichen Aufrufe an das Volk, ſeine dem Feinde zur Schmach angehefteten Inſchrifttafeln können nie vergeſſen werden. Drei Tage vor der Räumung von Moskau ſchrieb er noch an Bagrathion in derbem Ruſſiſch, er werde Moskau ſuchen zu halten ſo gut als möglich, und wenn es auf das Äußerſte käme, gelte das Sprüchwort: „Beſſer zum Teufel fahren, als in des Feindes Hände fallen.“ Aber auch in Glück und Erfolg dauerte in ihm die gereizte Simmung fort, welche das Unglück und die Verzweiflung ihm gegeben hatte. Die Franzoſen hatten die Brandſtätte von Moskau wieder verlaſſen, die zurückgebliebenen Verwundeten wurden von den einrückenden Ruſſen niedergemacht; nur einigen, die mit ſchwachen Kräften das große Spital im Findelhauſe zu vertheidigen wagten, wurde die Gnade zu Theil, in harter Gefangenſchaft zu ſchmachten; ſie wandten ſich in ihrer drängenden Noth bittend an Raſtoptſchin; die Kaiſerinn Mutter hatte ſich der Unglücklichen erbarmend angenommen, ganz durfte er ihre Bitte nicht abſchlagen, aber er gewährte ſie mit folgenden, eigenhändig von ihm geſchriebenen grauſamen Worten: « Le comte

Digitized by Google

Rastoptschin accorde le temps nécessaire à M. Guzo, père, de se remettre de sa maladie : après quoi il faudra qu'il se rende avec son fils dans le gouvernement de Wologda. La conversation qu'il me demande n'amenerait aucun résultat; il n'y a ni calomnie ni malveillance qui agissent auprès du comte Rastoptschin : mais une nation qui n'a ni foi ni loi, et qui n'a d'autres titres depuis vingt ans que des crimes et des forfaits, ne doit jamais prendre à témoin l'Être suprême, dont la justice est méconnue chez les brigands. » Der eiserne Mann war im Franzosenhasse doch nicht so ausdauernd wie der Minister von Stein; Paris hatte das widerstrebende Metall zu schmelzen gewußt, der Held von Moskau dort Zuflucht und Lebensreiz gefunden, wie die Heimath sie nicht gewährte.

Eines Abends, da der Kreis bei Tettenborn nur klein und vertraut war, gab uns Rastoptschin unerwartet die vollständige Erzählung des Brandes von Moskau und seiner Betheiligung dabei. Er spottete der Meinung, welche glaubte, er habe die ungeheure Hauptstadt mit einer Fackel angezündet, wie man auf der Bühne den Brand von Persopolis bloß durch die Hand der Thais aufflammen sähe. „Ich habe," sagte er, „die Gemüther der Menschen entzündet : an diesem furchtbarsten Feuer entzünden sich die Pechfackeln leicht." Er gab nun die Maßregeln an, die er als Gouverneur ergriffen, die Fortschaffung der Feuerspritzen, wobei noch die besondere Rücksicht waltete, daß die Spritzenleute ein militärischer Körper waren, der dem Feinde nicht überlassen werden konnte; ferner die Öffnung der Gefängnisse, die Anstalten aller Art, um die Franzosen keine an Hülfsmitteln überreiche Hauptstadt, sondern nur eine Stätte der Verwüstung finden zu lassen; endlich das entscheidende Beispiel, das er selbst durch Niederbrennung seines außerhalb Moskau's gelegenen Palastes gegeben. Er legte seine Gedankenfolge, seine Triebfedern und Empfindungen dar und gestand daß er nichts gefühlt habe, als den Unwerth aller Güter, wenn das Vaterland zu Grunde gehe. Daß er in diesem Gefühle mit dem Volke

Digitized by Google

gleich empfunden, habe der Eifer gezeigt mit welchem sein Gedanke ausgeführt worden sei. Pechkränze und Pechfackeln waren bald in den Händen der wilden Rotten, die sich selber eine Art von Ordnung gaben und die Rollen wie die Stadtviertel unter einander vertheilten, wiewohl dies alles in der Wuth und Eile der Ausführung sich wieder verwirrte, so wie auch mehrere Pulverschläge, die dem Feinde zu besonderem Schaden berechnet waren, durch Übereilung oder Versäumniß in ihrem Zweck vereitelt wurden. Die Zerstörung im Ganzen aber war ungeheuer, sie übertraf alle Voraussicht, und wenn der dadurch dem Feinde angethane Schaden sich bald als ein tödtlicher und eine neue Wendung der Geschichte erwies, so war im Augenblick doch der Preis des Gewinnes zu gräßlich vor Augen, als daß man den Urheber hatte rühmen mögen. Einen Werth von 500,000,000 Rubel und gegen 3,000 Menschen hatte der Brand von Moskau verzehrt. Ob, die wir den Mann der solches Ungeheure eingeleitet, jetzt so fein und artig als friedlichen Erzähler desselben in unserer Mitte sahen, nicht einigen Schauder des Staunens empfanden, möge der Leser am eigenen Gefühl ermessen!

Auch durfte die That in Rußland geraume Zeit nicht eingestanden werden, im Volk und Heer befestigte sich der Glaube, der Feind habe Moskau verbrannt, und man fand gerathen, diesem Glauben nicht zu widersprechen. Rastoptschin selbst erntete von vielen Seiten Vorwürfe und Mißbilligung; durch einen Vorgang, dessen wir gleich näher gedenken werden, hatte er sich den Unwillen des menschenfreundlichen Kaisers Alexander noch besonders zugezogen; bald sah er den russischen Boden, der von Sieg und Ruhm neu erglänzte, unter seinen Füßen überall wanken, und säumte nicht ihn mit dem von Deutschland und Frankreich zu vertauschen.

Es ist ein merkwürdiger Zug in Rastoptschin und unseres Bedünkens nur ein neues Zeugniß seiner innern Macht, daß er in späteren Jahren, um nach Rußland zurückzukehren und dort friedliche Verhältnisse zu finden, durch eine besondere Druckschrift

ſich von dem Brande Moskau's losſagte, ſeinen allbekannten Antheil an dieſem Ereigniß verläugnete und ſomit auch den unſterblichen Ruhm preis gab, der von daher an ſeinem Namen haftete. Der nächſte Zweck überragte in ihm alles andere; man kann ſagen, daß er Moskau nochmals opferte, jetzt das ſeinige! Wir müſſen wirklich in dieſer Handlung, die man als die eines ſchmiegſamen Höflings hat anſehen wollen, eine Art von Größe anerkennen; denn nicht leicht wird Jemand um eines zeitlichen kurzen Vortheils willen den gerechten Anſpruch auf Bewunderung und Staunen der Nachwelt aufgeben, die dem Helden auch um den Preis des Lebens nicht zu theuer erkauft dünken. Doch mochte er bei der erſten perſönlichen Opferung Moskau's noch mehr als bei der zweiten vaterländiſchen des guten Glaubens ſein, daß er mehr rette als zerſtöre; gewiß durfte er bei der geſchärften Prüfung, zu welcher er die Geſchichtsforſcher durch ſeine Verneinung aufreizte, nur zu gewinnen hoffen, indem die an das Licht gerufene Wahrheit nur um ſo heller ſeinen Namen herausſtellen mußte, und gewiß konnte er wie Galilei diejenigen belächeln, welche durch den Widerruf auch die Thatſache geändert wähnten.

Was den Kaiſer Alexander gegen Raſtoptſchin unheilbar mißſtimmte, war folgende bejammernswerthe Geſchichte, die ich wiedergebe, wie ſie mir von einem vornehmen, wohlunterrichteten Ruſſen ſpäterhin erzählt worden iſt. Als die Franzoſen im Anzuge gegen Moskau waren, traf eines Tages die Polizeiwache eine Gruppe junger Ruſſen, welche einem andern begierig zuhörten, der ihnen aus einem franzöſiſchen Blatte den neueſten von Napoleon erlaſſenen Aufruf überſetzte. Der Dolmetſcher wurde ſogleich als Verbrecher behandelt und fortgeſchleppt. Es war ein junger Mann von vier und zwanzig Jahren, Hauptmann außer Dienſten, Namens Weriſhalin. Kein Verdacht einer böſen Abſicht konnte bei ſeiner Unklugheit ihn treffen; im Gegentheil, alle Zeugniſſe erhärteten, daß er ſeinen Landsleuten die Worte des Feindes in Ungunſt und zum Mißfallen vorgetragen. Doch Raſtoptſchin hielt ſich an die äu-

sterliche Thatsache des Verbreitens französischer Aufrufe, wollte nichts weiter hören, und fühlte im eigenen Grimm, daß auch der des Volkes eines Opfers bedürfe, an ihm sich zu sättigen, zu stärken. Er pflegte die vor seiner Wohnung versammelte und oft tobende Menge von dem Absatz einer hohen Freitreppe herab anzureden, die aufgeregten Gemüther durch seine kurzen zündenden Worte noch heftiger aufzuregen. Dorthin ließ er den jungen Werishalin herausführen, und als er ihn erblickte, rief er im größten Zorn: „Aber mehr als die Franzosen sind die Verräther unsere Feinde! Die verdienen tausendmal mehr als jene unsern Haß, das ausgesuchteste Verderben. Da seht Ihr einen, der Napoleons Aufgebote verbreitet hat, da seht Ihr Euren ärgsten Feind!“ Nun ergoß er sich in Vorwürfen und Schimpfreden gegen den Gefangenen selbst, und zuletzt, indem er sich abwandte, befahl er dem nächsten Polizeibeamten: „Schlag ihn!“ Der Soldat gab ihm einen Hieb mit flacher Klinge. „Ei was! rief Rastoptschin, der sich wieder herzuwandte, „das will nichts sagen, überlaß ihn dem Volke, das wird schon besser mit ihm herumspringen!“ Sogleich wurde der Unglückliche zu dem wüthenden Pöbel hinabgestoßen und in wenig Augenblicken war er in tausend Stücke zerrissen, seine Glieder, sein ganzer Körper verschwand völlig, ein Stück Hand mit einem Paar Fingern war alles, was sich auf dem Platze noch fand, als die Menge sich endlich zerstreut hatte!

Diese Gräuelgeschichte war jedoch so nicht abgethan, sie tauchte furchtbar wieder auf. Im Anfange des Jahres 1813, an einem Ort in Polen, wohin den Kaiser Alexander die Bahn des Sieges geführt hatte, wurde ihm ein Greis vorgeführt, der ihn zu sprechen verlangte. Dem Alten schlotterten die Kniee und bebten die Lippen; als er vor dem Kaiser war, fiel er weinend und flehend hin und konnte wohl fünf Minuten lang kein Wort herausbringen. Der Kaiser, in peinlichster Unruhe, schien mit sich selber zu ringen. Er wußte, daß der alte Werishalin vor ihm lag. Dieser kam endlich zu Worte, forderte Untersuchung und, im Fall sein Sohn unschuldig befunden

Digitized by Google

würde, Wiederherſtellung der Ehre deſſelben; er wehklagte über ſein nun kinderloſes Alter, ſeine nun erbloſen Güter. Der Kaiſer ſuchte ihn zu beruhigen, ſprach ihm liebreich zu, verhieß ihm Gerechtigkeit; er wiſſe ſchon, ſagte er, daß der junge Mann keiner Verrätherei ſchuldig geweſen, daß er keine Verbindung mit dem Feinde gehabt, und entließ den Alten tröſtend und begütigend. Am folgenden Tage reichte Raſtoptſchin ſein Abſchiedsgeſuch ein; der Kaiſer nahm es an und ſagte mit finſterm Blicke, er wolle ihn keinen Augenblick aufhalten und wünſche ihn niemals wiederſehen zu müſſen. So war Raſtoptſchin von der Sieges- und Ruhmesbahn, zu welcher die Flammen von Moskau geleuchtet, plötzlich ausgeſtoßen, von Macht und Einfluß entfernt, unter dem glänzenden Vorſtreben und den ſich täglich mehrenden Erfolgen des Heeres und des ganzen Volkes ein Unthätiger, Ausgewieſener, und da die Heimath ſelber keine mehr für ihn ſein durfte, ſo zog er voll dunkeln Grimmes einſam hinter den Truppen in die durch ſie befreiten Länder nach, anfangs in Berlin eine kurze Ruhe findend, zuletzt in Paris aufathmend im Gewirr der Zerſtreuungen. Sein eiskalter Witz wurde jetzt den Seinen furchtbar; eingeweiht in alle Verhältniſſe, hielt er noch mächtige Verbindungen in der Hand, und ſein ſchneidendes Wort konnte unheilbar verwunden, konnte tödtlich treffen.

Doch gegen den Feind, den er ſelber im Innern hegte, war er waffenlos. Ihn befielen mit Einbruch der Dunkelheit nicht ſelten geſpenſtiſche Schreckbilder, die ihn furchtbar aufregten. In Paris, wohin er nach ſeinem Aufenthalte in Baden-Baden zurückkehrte, wurden ſpäter dieſe düſtern Stunden nur häufiger und quälender. Zu ſolcher Zeit drangen einmal zwei nähere Bekannte, vornehme Ruſſen, trotz aller angſtvollen Abwehr des Kammerdieners zu ihm ein; ſie meinten höchſtens ein hübſches Abenteuer zu ſtören, aber wie erſchracken ſie, als ſie das abgelegene Zimmer betraten! Hager und bleich ſaß Raſtoptſchin da, und als er die Kommenden erblickte, rief er grauſenhaft, die Hände zur Abwehr vorhaltend: „Was wollt

Digitized by Google

Ihr von mir? Geht, geht, nicht ich bin es der Euch geschlagen, der Euch hinabgestoßen hat!" Entsetzen war in ihm und Entsetzen ging von ihm aus. Die beiden Freunde verstanden, daß er Vater und Sohn Werishalin zu sehen glaubte; sie nannten ihre Namen, riefen ihn bei dem seinigen an und weckten ihn endlich aus seinen jammervollen Träumereien; nun erkannte er die Besuchenden, nahm sich zusammen, strich mit der Hand seine Stirn und Augen, trank ein paar Gläser Wasser, nnd nach einer Weile war er im Stande wieder zu sprechen wie sonst. Der Eindruck dieses Vorganges aber blieb den beiden Zeugen unauslöschlich, und einer derselben hat mir lange nachher mit allem Schauder des Frischerlebten diese Umstände buchstäblich so erzählt, wie ich sie hier wiedergegeben. Noch lange, sagt man, blieb Rastoptschin von solchen Erscheinungen gepeinigt, die doch hauptsächlich auf körperlicher Krankheit beruhten, da sie beim Gebrauch angemessener Arzneimittel schwanden. Er brachte bekanntlich seine letzte Lebenszeit wieder in Rußland zu, wohin die gewünschte Rückkehr [1] sich ihm endlich noch eröffnet hatte, und die Ehrfurcht und die Bewunderung, die ihm gezollt wurden, gaben seinem Ehrgeize denn doch die befriedigende Überzeugung, als einer der Helden der Befreiung Rußlands anerkannt zu sein.

Übrigens sind die dämonischen Züge in diesem Bilde den heitern und liebenswürdigen ein unentbehrlicher Hintergrund. Dieser Mann hatte Stunden, in welchen er mit harmloser Unbefangenheit den unschuldigsten Vergnügen nachging, der Betrachtung einer Blume, eines Schmetterlings, wo er mit Lächeln dem Spiele der Kinder zusah, diese vor Schaden hütete, ihre Freude durch Geschenke belebte; andere, die ihn als den zuvorkommendsten, freundschaftlichsten Gesellschafter zeigten, voll feiner Aufmerksamkeit auch für Männer, und sich den Frauen mit zarter Huldigung anschließend. Während er nicht verhehlte, daß die Schönheit und gesellige Anmuth einer

[1] Rastoptschin starb nach seiner Rückkehr nach Rußland, in Moskau im Anfang des Jahrs 1826.

Digitized by Google

Künſtlerinn aus Stuttgart ihn angezogen, verhehlte eine lebhafte Franzöſinn nicht, daß ſie von ihm eingenommen ſei, und daß er dies bemerken ſolle, ſo daß es eine Spannung war, den Helden von Moskau auch noch als den eines franzöſiſchen Intriguenſtücks zu ſehen, aber ſein guter Sinn bewahrte ihn vor jeder Lächerlichkeit. Er ſcherzte ſelbſt über das ihm Zugemuthete, und meinte, in ſeinen Jahren müſſe man der Freundſchaft ſelten, der Liebe gar nicht mehr trauen.

Varnhagen von Enſe. („Denkwürdigkeiten.“)

62.

Beſuch bei Göthe.

Im Verlauf des Geſprächs, kamen wir auf Sir Walter Scott. Göthe war eben nicht ſehr enthuſiaſtiſch für den großen Unbekannten eingenommen. „Er zweifle gar nicht,“ ſagte er, „daß er ſeine Romane ſchreibe, wie die alten Maler mit ihren Schülern gemeinſchaftlich gemalt hätten, nämlich, er gebe Plan und Hauptgedanken, das Skelett der Scenen an, laſſe aber die Schüler dann ausführen, und retouchire nur zuletzt.“ Es ſchien faſt, als wäre er der Meinnng, daß es gar nicht der Mühe werth ſei, für einen Mann von Walter Scott's Eminenz ſeine Zeit zu ſo viel faſtidieuſen Details herzugeben. „Hätte ich,“ ſetzte er hinzu, „mich zu bloßem Gewinnſuchen verſtehen mögen, ich hätte früher mit Lenz und Andern, ja ich wollte noch jetzt Dinge anonym in die Welt ſchicken, über welche die Leute nicht wenig erſtaunen, und ſich den Kopf über den Autor zerbrechen ſollten, aber am Ende würden es doch nur Fabrikarbkiten bleiben.“ Ich äußerte ſpäter, daß es wohlthuend für die Deutſchen ſei, zu ſehen, wie jetzt unſere Litteratur die fremden Nationen gleichſam erobere, und hierbei, fuhr ich fort, wird unſer Napoleon kein Waterloo erleben.

„Gewiß,“ erwiederte er, mein etwas fades Kompliment überhörend, „ganz abgeſehen von unſern eignen Produktionen, ſtehen wir ſchon durch das Aufnehmen und völlige Aneignen des Fremden auf einer ſehr hohen Stufe der Bildung. Die andern Natio-

Digitized by Google

nen werden bald schon deshalb deutsch lernen, weil sie inne werden müssen, daß sie sich damit das Lernen fast aller andern Sprachen gewissermaßen ersparen können. Denn von welcher besitzen wir nicht die gediegensten Werke in vortrefflichen deutschen Übersetzungen? die alten Klassiker, die Meisterwerke des neuren Europas, indische und morgenländische Litteratur, hat sie nicht alle der Reichthum und die Vielseitigkeit der deutschen Sprache, wie der treue deutsche Fleiß und tief in sie eindringende Genius besser wiedergegeben, als es in andern Sprachen der Fall ist? Frankreich," fuhr er fort, „hat gar viel seines einstigen Übergewichts in der Litteratur dem Umstande zu verdanken gehabt, daß es am frühesten aus dem Griechischen und Lateinischen leidliche Übersetzungen lieferte; aber wie vollständig hat Deutschland es seitdem übertroffen!

Im politischen Felde schien er nicht viel auf die so beliebten Konstitutions-Theorien zu geben. Ich vertheidigte mich und meine Meinung indeß ziemlich warm. Er kam hier auf seine Lieblings-Idee, die er mehrmals wiederholte, nämlich, daß Jeder nur darum bekümmert sein solle, in seiner speziellen Sphäre, groß oder klein, recht treu und mit Liebe fortzuwirken, so werde der allgemeine Segen auch unter keiner Regierungsform ausbleiben. Er für seine Person habe es nicht anders gemacht, und ich mache es in Muskau ja ebenfalls so, setzte er gutmüthig hinzu, unbekümmert was andere Interessen geböten. Ich meinte nun freilich, mit aller Bescheidenheit, daß, so wahr und herrlich dieser Grundsatz sei, ich doch glaube, eine konstitutionelle Regierungsform müsse ihn eben erst recht ins Leben rufen, weil sie offenbar in jedem Individuum die Überzeugung größerer Sicherheit für Person nnd Eigenthum, folglich die freudigste Thatkraft und zugleich damit die zuverlässigste Vaterlandsliebe begründe, hierdurch aber dem stillen Wirken in eines Jeden Kreise eben eine weit solidere allgemeine Basis gegeben würde, und führte endlich, vielleicht ungeschickt, England als Beleg für meine Behauptung an. Er erwiederte gleich, das Beispiel sei nicht zum besten gewählt, denn in keinem Lande herrsche eben Egoismus

Digitized by Google

mehr vor, kein Volk sei vielleicht wesentlich inhumaner in politischen und Privatverhältnissen, nicht von außen herein durch Regierungsform komme das Heil, sondern von innen heraus durch weise Beschränkung und bescheidene Thätigkeit eines Jeden in seinem Kreise. Dies bleibe immer die Hauptsache zum menschlichen Glücke, und sei am leichtesten und einfachsten zu erlangen.

Von Lord Byron redete er nachher mit vieler Liebe, fast wie ein Vater von seinem Sohne, was meinem hohen Enthusiasmus für diesen großen Dichter sehr wohl that. Er widersprach unter andern auch der albernen Behauptung, daß Manfred eine Nachbetung seines Faust sei, doch sei es ihm allerdings als etwas Interessantes aufgefallen, sagte er, daß Byron unbewußt sich derselben Maske des Mephistopheles wie er bedient habe, obgleich freilich Byron sie ganz anders spielen lasse. Er bedauerte es sehr, den Lord nie persönlich kennen gelernt zu haben, und tadelte streng, und gewiß mit dem höchsten Rechte, die englische Nation, daß sie ihren großen Landsmann so kleinlich beurtheile und im Allgemeinen so wenig verstanden habe. Doch hierüber hat sich Göthe so genügend und schön öffentlich ausgesprochen, daß ich nichts weiter hinzuzufügen brauche. Ich erwähnte zuletzt der Aufführung des Faust auf einem Privattheater zu Berlin, mit Musik vom Fürsten Radziwil, und lobte den ergreifenden Effekt einiger Theile dieser Darstellung. „Nun," sagte Göthe gravitätisch, „es ist ein eigenes Unternehmen, aber alle Ansichten und Versuche sind zu ehren."

Ich grolle meinem schlechten Gedächtniß, daß ich mich nicht mehr aus unsrer ziemlich belebten Unterhaltung eben erinnern kann. Mit hoher Ehrfurcht und Liebe verließ ich den großen Mann, den dritten im Bunde mit Homer und Shakespeare, dessen Name unsterblich glänzen wird, so lange deutsche Zunge sich erhält, und wäre irgend etwas von Mephistopheles in mir gewesen, so hätte ich auf der Treppe gewiß auch ausgerufen:

Es ist doch schön von einem großen Herrn,
Mit einem armen Teufel so human zu sprechen.
Fürst Pückler-Muskau. („Briefe eines Verstorbenen.")

Digitized by Google

63.

Kaspar Hauser.

Eines Tages, als er bereits längere Zeit in Nürnberg war, unternahm Kaspar Hauser, seine frühere Lebensgeschichte zu schreiben. Er begann also:

„Die Geschichte von Kaspar Hauser, ich will es selbst beschreiben, wie hart es mir ergangen hat. Da wo ich immer eingespirt (eingesperrt) war, in diesem Gefängniß, da war es mir recht „gut vorkommen (vorgekommen), weil ich von der Welt nichts gewußt habe und so lange ich eingespirt war und keinen Menschen „niemals gesehen habe. Ich habe zwei hölzerne Pferd und ein „Hund gehabt, mit diesen habe ich immer gespielt, aber ich kann „es nicht sagen, ob ich den ganzen Tag gespielt habe oder nicht, „weil ich nicht wußte, was ein Tag oder eine Woche ist," u. s. w.

Dies war der erste Versuch. Ein späterer ist in ganz anderem Styl abgefaßt, und gebt, mit dem ersten verglichen, auf Stelzen:

„Lebensgeschichte von Kaspar Hauser in Nürnberg. Welcher „Erwachsene gedächte nicht mit trauriger Rührung an meine unschuldige Einspirung für meine jungen Jahre, die ich in meiner „blüthesten (blühendsten) Lebenszeit zugebracht habe. Das sich so „manche Jugend das Leben erfreut hat, in entzückenden goldenen „Träumen und Vergnügen lebten, da meine Natur noch gar nicht „erweckt war," u. s. w.

Diese zwei Ergebnisse der Hauser'schen eigenen Arbeit, das eine aus der Zeit, wo noch die ungekünstelte Natur vorherrschte, das zweite aus einer Epoche, in welcher bereits die Glätte der Civilisation ein gewisses Streben nach zierlicher Form in dem Findelkinde hervorgebracht hatte, sind mehr als vieles Andre geeignet, die Bezweifeler der Wahrhaftigkeit seiner Person zu widerlegen, weil es keiner Kunst in der Welt gelingen würde, die Naivheit des ersten Aufsatzes und den psychologisch so wichtigen Contrast der spätern Periode zu heu-

Digitized by Google

cheln. Sie stehen zudem in vollständigem Einklang mit den an Hauser gemachten Wahrnehmungen.

In dem ersten Zeitabschnitt seiner Anwesenheit in Nürnberg war er sich selbst noch fremd und sein ganzer körperlicher Organismus ihm ein Räthsel.

Als ein Arzt seinen Kopf untersuchen wollte und mit beiden Händen daran griff, bat er dringend, man möge ihm den Kopf nicht herunternehmen. Ein andresmal, als er mit den Händen seine Ohren befühlte, zeigte er sich sehr verwundert darüber, und glaubte, das sei etwas Ungehöriges, das von seinem Körper weggeschafft werden müsse.

Die Röthe seiner früher bläßern Wange entlockte ihm die Frage, wer ihm das Roth dahin gemacht habe?

In seiner Gefangenschaft war er gewohnt, seine hölzernen Spielsachen als lebende Wesen zu betrachten und so verfuhr er auch in Nürnberg mit den ihn umgebenden Gegenständen: Er glaubte, sein Wasser und Brot, seine frühere Nahrung, sei davongelaufen; er sprach mit dem Brot, und mit einem Ofen, dessen glänzende Farbe ihn anzog. Eine Statue in dem Garten gab ihm Ärgerniß, weil sie sich, wie er sagte, nicht reinigte noch putzte. Wehte ihm der Wind ein Papier vom Tische weg, so sagte er, es sei „heruntergelaufen," und da ihm sein Lehrer bemerklich machte, daß es der Wind heruntergeweht habe, entgegnete er, sich beschwerend, das solle der Wind nicht thun, indem er den Wind als ein persönliches Wesen nahm.

So machte er es mit dem Winter, indem er sagte, er wundre sich, daß es ihn nicht selber friere, „da er doch so kalt mache."

Er konnte sich lange nicht überzeugen, daß eine gerollte Kugel sich nicht von selbst und willkührlich bewege, sondern daß ihr Lauf nur Folge der Schwungkraft sei; er blieb dabei, daß die Kugel von selbst springen und laufen könne, und wenn er einen gerollten Apfel in seinem Laufe einhalten sah, meinte er, „der Apfel sei jetzt müde, und man müsse ihn nicht länger plagen."

Digitized by Google

Einem Einäugigen gab er den Rath, er möge sich ein Auge „einmachen" lassen, und da man bemerkte, das ginge nicht an, sagte er, wer das eine gemacht habe, könne auch ein andres machen.

Natürlich, da er zwischen leblosen Dingen und lebenden Geschöpfen nicht unterschied, so war ihm der Abstand zwischen Thier und Mensch noch weniger begreiflich. Er wollte die Hauskatze aufrecht gehen und mit den Pfoten essen lehren, er ergriff sie bei der Pfote und ermahnte sie, mit derselben ihren Fraß zu fassen und in das Maul zu bringen. Er wunderte sich sehr, daß seine Ermahnungen zu nichts frommten.

Da er Ochsen auf dem Pflaster ruhen sah, fragte er, warum sie sich auf den harten Boden lagerten und nicht lieber nach Hause gingen, um sich niederzulegen. Er beschwerte sich darüber, daß die Thiere, z. B. Ochsen, Pferde, den Weg verunreinigten und nicht, wie er, an den dazu bestimmten Ort gingen. Noch im Herbst 1828 hielt er sich darüber auf, daß ein Pferd im Stalle, „vor allen Leuten," sein Wasser lasse. Wie die Unbekanntschaft mit allen weltlichen Dingen und ihren Gesetzen, sprach auch eine an das Wunderbare gränzende Schärfe seiner Sinne und Verstandeskräfte für einen Zustand so außerordentlicher Art, daß man im animalischen Magnetismus allein eine lösende Deutung derselben glaubte finden zu können.

Hauser glich einem im magnetischen Zustande Liegenden, der in diesem gereizten und geistig erhöhten Nervenzustande die Dinge um ihn her erfasst und beurtheilt.

Wir können für den Gesichtspunkt dieses außergewöhnlichen und erhöhten Nervenzustandes, in welchem er die Dinge um sich her auffasste und würdigte, einige Wahrnehmungen seines ersten Lehrers und Erziehers, Professor Daumer's in Nürnberg, mittheilen.

Es war ihm ein Leichtes, im Finstern die Farben, wie Dunkelroth und Dunkelbraun, Dunkelgrün und Schwarz zu unterscheiden und er erblickte an einer zerlegten Blume Bildungen, die anderen nur mit bewaffnetem Auge erkennbar waren. Bei einbrechender Dämmerung, wo ein gewöhnliches, weitsichtiges Auge nur erst drei

Digitized by Google

oder vier Sterne sah, gewahrte er bereits die Sterngruppen und konnte die einzelnen Sterne darin nach ihrer Größe und ihrem eigenthümlichen Farbenspiel unterscheiden.

Unter der Voraussetzung einer langjährigen Kerkernacht wird die Schärfe des Sehorgans begreiflich; anders wäre sie ein Räthsel.

Sehr merkwürdig ist, daß Hauser durch seine allmählige Gewöhnung an Fleischkost die er anfänglich nicht wollte, das Wasser und Brot, seine Kerkerkost, vorziehend, nach und nach diese Eigenthümlichkeit seiner Sinneswerkzeuge, auch hinsichtlich des Gehöres, des Geruches u. s. w. völlig wieder verlor, und überhaupt mit seiner Natur immer mehr in den Kreis der gewöhnlichen Lebenserscheinungen einkehrte.

Länger andauernd war die an ihm bemerkte Beziehung zum thierischen Magnetismus und die besondere Beschaffenheit seines Gefühlsvermögens und seiner Empfindlichkeit, namentlich für Metallreize.

Er konnte die verschiednen Metallmassen nach der Art und Weise des Zuges, in dem sie auf ihn wirkten, und ihn gewissermaßen „anbließen," wie er es zu nennen pflegte, unterscheiden. Bei Berührung von Metallen, Edelsteinen, Glas u. s. f. lief es ihm erkältend durch die Finger und alle Glieder, und der Schweiß trat auf seine Stirn.

Beim Reiten fühlte er durch den Sattel den Zug des darunter befindlichen Eisens, auch behauptete er, er sei deshalb weniger in Gefahr den Steigbügel zu verlieren, weil das Metall desselben ihn anziehe. Er sagte, er werde von dem unter dem Sattel befindlichen Eisen angezogen und sitze darum so fest im Sattel. Von einem Diamant fühlte er auf zwei Schritte weit einen Zug, und wenn er mehrere Minuten lang den Finger gegen denselben hielt, zog sich die Wirkung vom Arm in die Herzgrube hinüber, wo er einen schmerzlichen Druck empfand.

Professor Daumer legte einst in Kaspar's Abwesenheit einen goldenen Ring, einen Zirkel von Stahl und Messing, nebst einer sil-

Digitized by Google

bernen Reisfeder unter Papier, so daß es unmöglich war, zu bemerken, was darunter verborgen war. Daumer befahl ihm, mit seinem Finger, jedoch ohne das Papier zu berühren, darüber hinzufahren, und Hauser unterschied richtig an der Verschiedenheit und Stärke des Zuges, den die Metalle gegen seine Fingerspitzen übten, alle Gegenstände nach ihrem Stoffe wie nach ihrer Form.

Das entschiedenste Zeugniß von seinem damaligen magnetischen Zustande giebt aber sein Verhalten zu Personen, von denen er ebenfalls bei jeder Berührung Anwehungen und dergleichen empfand. Wenn man in einiger Entfernung mit den Händen gegen ihn herab strich, behauptete er, man blase ihn an, und ein kühler Wind gehe an ihm hin, die Stirn wurde ihm heiß, die Hände kalt, er bekam Drücken in der Herzgrube, wie wenn, nach seinem Ausdrucke, ein Brocken oder Stein sie belästigte.

Je mehr Hauser die ihm neu aufgegangne Welt anzuschauen lernte, je mehr bot sich ihm Gelegenheit dar, seine eignen Eindrücke und Vorstellungen auszusprechen. Er that dies meistens mit einer rührenden Unschuld und Einfalt und ließ sich nicht träumen, daß in seinen Worten oft Satyre lag. So mit dem weiblichen Geschlecht. Es entdeckte sich, daß er mit dem Worte „Frauenzimmer," lediglich die Vorstellung von jungen Personen verband, die sich mit keiner ernsten Arbeit beschäftigen, wie er sie öfters in Gesellschaft wahrgenommen hatte. Frauenzimmer, sagte er dann, seien zu Nichts nütze, als zum Dasitzen und ein wenig zu nähen oder zu stricken. Von der Mutter seines Lehrers dagegen, die er immer würdig beschäftigt fand, behauptete er, sie sei kein Frauenzimmer, sondern eine Mutter.

Träume hatte er erst, seitdem er in dem Hause des Professors Daumer auf einem Federbette schlief. Er wußte aber nicht sogleich den Unterschied zwischen Träumen und Wachen zu fassen, sondern hielt die Bilder seiner Träume anfangs für wirkliche Begegnisse, die ihm zugestoßen seien.

Kaspar Hauser war gewissermaßen der jugendlichen Gläubigkeit

Digitized by Google

beraubt und bemaß alle Überzeugung nach den Vorschriften der Anschauung und des analitischen Verstandes. Darum hielt es sehr schwer, ihm religiöse Glaubensbegriffe und eine Vorstellung von der Allgüte, und Allgegenwart Gottes beizubringen. „Wenn Gott allmächtig ist, so muß er auch die Zeit rückgängig machen können," sprach er mit ironischer Beziehung auf seine verlorne Jugend. „Wenn Gott allgütig ist, so kann er mir nicht verweigern, meine Augen zu heilen, da ich ihre Genesung nur wünsche, um fleißiger lernen und arbeiten zu können."

„Wie kommt es," sagte er einst, „daß Gott nicht mehr, wie sonst, auf die Erde herabsteigt um die Menschen über so Vieles, was dunkel und streitig ist, zu belehren; ist er denn nicht mehr allewig, allmächtig und allgegenwärtig?"

Im Dezember 1833, starb Hauser plötzlich an einem Dolchstiche, den er in die Brust erhalten hatte, zu Ansbach, wo er damals unter dem Schutze eines reichen Engländers, Lord Stanhope's, lebte. Ein Fremder hatte ihn eingeladen, sich im Hofgarten einzufinden, und ihm, während er einen ihm dargereichten Brief und einen seidnen Beutel öffnete, die tödtliche Wunde beigebracht.

Über die Geschichte und die Herkunft dieses räthselhaften Wesens, so wie über seinen Mörder, ist bis jetzt nichts Befriedigendes zu Tage gefördert worden. In der ersten Zeit war in Baiern zur Erforschung seiner Person und seiner Abstammung, so wie der nähern Umstände seiner Einsperrung eine Untersuchung angeordnet worden. Der berühmte Criminalist Feuerbach, der diese Untersuchung zum Theil selbst leitete, hat über den ganzen Gegenstand eine sehr anziehende Schrift herausgegeben, in welcher die Thatsachen mit juristischer Genauigkeit geprüft und mit philosophischem Auge beurtheilt sind. Er hat an der Wahrheit der von Hauser gemachten Erzählung seines frühern Schicksals im geringsten nicht gezweifelt. Seine Überzeugung muß gewaltige Gründe gehabt, sein Gewissen einen mächtigen Drang empfunden haben, als er folgende Worte niederschrieb:

Digitized by Google

„Dem Arme der bürgerlichen Gerechtigkeit sind nicht alle Fernen, noch alle Tiefen und Höhen erreichbar, und bezüglich mancher Orte, hinter welchen sie den Riesen eines solchen Verbrechens zu suchen Gründe hat, müsste sie, um bis zu ihm vorzudringen, über Josua's Schlachthörner, oder wenigstens über Oberon's Horn gebieten können, um die mit Flegeln bewehrten hochgewaltigen Kolosse, die vor goldnen Burgthoren Wache stehen, und so hageldicht dreschen, daß zwischen Schlag und Schlag sich unzerknicket kein Lichtstrahl drängen mag, für einige Zeit in ohnmächtige Ruhe zu bannen.

„Doch was verübt die schwarze Mitternacht
Wird endlich, wenn es tagt, an's Sonnenlicht gebracht."

Einstweilen aber, bis die etwas schwülstige Verheißung des Criminalisten in Erfüllung gehe, und ein durchdringender Lichtstrahl in dieses nächtliche Dunkel falle, deckt ein schlichter Leichenstein Kaspar Hauser's Grab, mit folgender Inschrift:

HIC JACET
GASPARUS HAUSER
ÆNIGMA
SUI TEMPORIS
IGNOTA NATIVITAS
OCCULTA MORS
1833[1].

Savoye.

64.

Heinrich Zschokke's Sehergabe.

Bekanntlich pflegt nicht selten das Urtheil, welches wir über unbekannte Personen bei deren erstem Anblick fällen, richtiger zu sein, als jenes nach längerer Bekanntschaft mit denselben. Der erste

[1] Hier liegt Kaspar Hauser, das Räthsel seiner Zeit. Seine Geburt, ist unbekannt, sein Tod ein Geheimniß.

Digitized by Google

Eindruck, der uns, wie durch seelischen Instinkt, zu dem Fremden hinzieht, oder von ihm abstößt, wird später durch dessen Anderserscheinen, oder durch unser Gewöhnen, endlich verdunkelt und zerstreut. Man spricht auch von unwillkürlichen Sympathieen und Antipathieen in solchen Fällen, und nimmt dergleichen zuweilen sogar bei Kindern wahr, denen Menschenkenntniß abgeht. Andere sind ungläubig daran und thun sich lieber ein wenig auf physiognomische Kunst zu Gute. Nun von mir.

Es begegnete mir zuweilen beim erstmaligen Zusammentreffen mit einer unbekannten Person, wenn ich schweigend ihr Reden hörte, daß dann ihr bisheriges Leben, mit vielen kleinen Einzelheiten darin, oft nur diese oder jene besondere Scene daraus, traumhaft und doch klar an mir vorüberging, ganz unwillkührlich und im Zeitraum weniger Minuten. Während dessen ist mir gewöhnlich, als wär' ich in das Bild des fremden Lebens so völlig versunken, daß ich zuletzt weder das Gesicht des Unbekannten, in welchem ich absichtslos las, deutlich mehr sehe, noch die Stimme des Sprechenden verständlich höre, die mir vorher gewissermaßen wie Kommentar zum Text der Gesichtszüge klang. Ich hielt solche flüchtige Visionen lange Zeit für Tändeleien der Phantasie; um so mehr, da mir die Traumgesichte sogar Kleidung, Bewegung der handelnden Personen, Zimmer, Geräthe und andere Nebendinge zeigten.

Nur um muthwilligen Scherz zu treiben, erzählte ich einmal im traulichen Familienkreise Kirchberg die geheimen Geschichtchen einer Näherin, die sich eben aus dem Zimmer und Hause entfernt haben mochte. Ich hatte die Person nie vorher gesehen; aber man erstaunte und lachte, und ließ sich nicht ausreden, daß ich die Verhältnisse der Besprochenen wisse; denn was ich gesagt, sei vollkommene Wahrheit. Nun erstaunte ich nicht weniger, daß meinen Traumbildern Etwas in der Wirklichkeit entspreche. Ich ward aufmerksamer, und wenn es die Schicklichkeit erlaubte, erzählte ich Denen, deren Leben an mir vorübergegangen war, den Inhalt meiner Traumseherei, um Widerlegung oder Bestätigung zu erfahren. Jedesmal

Digitized by Google

aber erfolgte Bestätigung, nicht ohne Bestürzung Derer, die sie gaben [1].

Am wenigsten konnte ich selber Vertrauen zu diesen Gaukelspielen der seelischen Natur fassen. So oft ich Jemandem meine ihn betreffende Traumseherei kund that, erwartete ich mit Zuversicht, die Antwort zu hören: „So war es nicht!" Mich wandelte immer heimliches Grauen an, wenn der Zuhörende entgegnete: „So war es!" oder wenn mir, noch bevor er's sagte, seine Verwunderung verrieth, ich irre nicht. Statt vieler Beispiele führe ich eines an, welches mich ganz vorzüglich betroffen machte.

An einem Markttag in der Stadt Waldshut kehrt' ich hier mit zwei jungen Forstzöglingen (die noch leben), von einer Waldbereisung ermüdet, Abends im Gasthof zum Rebstock ein. Wir speisten an der zahlreich besetzten Wirthstafel zu Nacht, wo man sich eben über allerlei Eigenthümlichkeiten und Sonderbarkeiten der Schweizer, über Mesmer's Magnetismus, Lavater's Physiognomik u. dgl. herzlich lustig machte. Einer meiner Begleiter, dessen Nationalstolz die Spötterei beleidigte, bat mich, Etwas zu erwiedern, besonders einem hübschen jungen Manne, der uns gegenüber saß, und den ausgelassensten Witz trieb. Gerade das Leben desselben war an mir vorbei geschwebt. Ich wandte mich an ihn mit der Frage, ob er ehrlich antworten werde, wenn ich ihm das Geheimste aus seinem Leben erzählen würde, während er mich so wenig kenne, als ich ihn. Das wäre denn doch mehr, meint' ich, als Lavater's Physionogmik. Er versprach, offen zu gestehen, wenn ich Wahrheit berichten würde. So erzählt' ich was mir mein Traumgesicht gegeben, und die ganze Tischgesellschaft erfuhr die Geschichte des jungen Kaufmanns, seiner Lehrjahre, seiner kleinen Verirrun-

[1] „Welcher Dämon inspirirt Sie? Soll ich wieder an Besessene glauben? rief der geistreiche Jochmann von Riga, als ich ihm in der ersten Stunde unsrer Bekanntschaft seine Vergangenheit erzählte, mit der ihm erklärten Absicht, zu wissen, ob ich mich täusche. Wir riethen lange am Räthsel herum; aber auch sein Scharfsinn konnte es nicht lösen.

Digitized by Google

gen, endlich auch eine von ihm begangene kleine Sünde an der Kasse seines Prinzipals. Ich beschrieb ihm dabei das unbewohnte Zimmer mit geweißten Wänden, wo, rechts der braunen Thür, auf einem Tische der schwarze Geldkasten gestanden u. s. w. Es herrschte Todtenstille in der Gesellschaft bei der Erzählung, die ich nur zuweilen mit einer Frage unterbrach, ob ich Wahrheit rede. Jeden Umstand bestätigte der Schwerbetroffene, sogar, was ich nicht erwarten konnte, den letzten. Da reichte ich ihm, gerührt von seiner Aufrichtigkeit, freundlich die Hand über'n Tisch und endete. Er verlangte nachher meinen Namen. Ich gab ihn. Wir blieben plaudernd bis Mitternacht beisammen. Er lebt vielleicht jetzt noch.

Wohl konnte ich mir erklären, wie eine lebhafte Einbildungskraft aus dem gemuthmaßten Charakter einer Person Handeln und Gebahren derselben, unter gewissen Umständen, romanartig zusammenstellen könne. Woher aber kam mir das unwillkürliche Wissen von Nebensachen, an denen mir Nichts gelegen sein konnte, und von Leuten, meistens mir sehr gleichgültigen, mit denen ich keine Verbindung weiter hatte oder verlangte? Oder war das zufällig Eintreffende dabei ein sich immer und immer wiederholender Zufall? Oder hatte der Zuhörer jedesmal, wenn ich ihm seine Erlebnisse schilderte, vielleicht dabei ganz andere Vorstellungen, als die meinigen, während er in erster Überraschung die meinigen und seinigen wegen einiger Ähnlichkeiten für gleichartig hielt? Und doch hatte ich, eben um dieses Zweifels willen, mir mehrmals Mühe gegeben, die geringfügigsten Dinge zur Sprache zu bringen, die mir das Wachträumen gezeigt hatte.

Kein Wort weiter von dieser seltsamen Sehergabe, von der ich nicht einmal sagen kann, daß sie mir je genützt habe, die sich nur selten, und dann unabhängig von der Macht des Willens, und mehrentheils in Beziehung auf Personen geäußert hat, an deren Durchschauung mir wenig gelegen war. Ich bin auch wohl nicht der Einzige, der in ihrem Besitz ist. Auf einer Reise mit zweien meiner Söhne traf ich einst mit einem alten Tyroler, der mit Zitronen und

Digitized by Google

Pomeranzen im Lande umherzog, im Wirthshause des untern Hauensteines, eines der Jurapässe, zusammen. Er richtete eine Zeitlang die Augen auf mich, mischte sich in unser Gespräch, und sagte: obwohl er mich nicht kenne, kenne er mich doch, und fing an von meinen Bestrebungen und Erstrebungen zu erzählen, zu nicht geringem Befremden der anwesenden Bauern und zur Verwunderung meiner Kinder, die es belustigte, daß auch Andere die Gabe ihres Vaters hätten. Wie der alte Zitronenhändler zu seinem Wissen komme, wußte er weder sich selber noch mir anzugeben. Er schien sich aber doch auf diese geheime Weisheit etwas einzubilden.

Zschokke. („Selbstbiographie.“)

65.

Eine calabresische Vendetta.

Die Begebenheit, die wir hier erzählen, fällt in das Jahr 1837; der Schauplatz ist das kleine calabresische Städten Misura.

Nicht nur in den Annalen der mächtigen italienischen Staaten begegnen wir auf jedem Blatt jenen blutigen Zügen, welche Jahrhunderte hindurch die Halbinsel zum Schauplatz innerlicher Zwietracht, der Bürgerfehden und der Fremdherrschaft machten; auch die Chroniken der kleineren Städte und Ortschaften spiegeln sie uns zurück, und zeigen allüberall dasselbe traurige Schauspiel der um die Herrschaft kämpfenden Edeln, von Parteihaß zerrissener Mauern, von Verbrechen, die, von Leidenschaft eingegeben, straflos unter dem Deckmantel der Gesetze verübt wurden, von Bürgern, welche sich auf den Wink ihrer Tyrannen hinschlachteten, statt ihre vereinten Kräfte gegen ihre Unterdrücker zu wenden.

So war auch Misura seit undenklichen Zeiten Zeuge der Kämpfe zweier adeliger Geschlechter gewesen, und durch die Feindschaft der Familien Longobuco und Polizzi zerspalten. Von den jedesmaligen Zeitverhältnissen bedingt hatten die Farben der Streitenden gewechselt, nur ihr Beweggrund, der Haß, nicht. Als die Ritter von den Felsennestern in die Städte hinabstiegen und den Eisen-

Digitized by Google

harniſch mit dem Bürgergewande vertauſchten, war jener unverſöhnliche Groll ihr treuer Begleiter geblieben. Ihre Waffe wurde ſtatt des Schwertes die Feder, das Schlachtfeld ihrer Kämpfe die Gerichtsſtube, und die wechſelſeitige Erbitterung wurde durch den geſetzlichen Schein, mit welchem jede Partei ihre Angriffe zu rechtfertigen ſtrebte, nur noch geſteigert.

Die Häupter der Familien waren in der letzten Zeit Felice Longobuco und Aloiſio Polizzi, welcher das Amt eines Stadtſyndicus bekleidete; letzterer war verheirathet und Vater einer Tochter, während Don Felice noch unvermählt war und eine ältere Schweſter ſeinem Hausweſen vorſtand.

Miſura iſt nicht groß genug, daß zwei Todfeinde ſich ausweichen könnten, der öffentlichen Orte zu wenige, um nicht eine tägliche Begegnung zu bedingen; eine jede war aber nur ein neuer in die offene Wunde geträufelter Gifttropfen, ein um ſo tiefer ätzender, je weniger die verfeinerte Sitte den rohen Ausbruch der Leidenſchaft geſtattete, je mehr Don Aloiſio auf Bewahrung ſeiner obrigkeitlichen Würde bedacht ſein mußte, und Don Felice Longobuco die Verletzung der oberſten Magiſtratsperſon zu ſcheuen hatte.

Eines Abends trafen die Gegner ſich wieder in dem einzigen Kaffeehauſe des Orts. Don Felice ſpielte Domino; hinter ſeinem Seſſel ſtand zufällig der Syndicus im Geſpräch mit andern Gäſten, anfangs ohne das Spiel zu beachten, ſpäterhin gedankenlos dem Aufdecken und Aneinanderreihen der Steine zuſchauend: er mochte wohl nicht einmal eine Ahnung von der Nähe ſeines Widerſachers haben. Don Felice war im Unglück. Iſt nun aber an und für ſich ſchon jeder Spieler mit irgend einem Aberglauben behaftet, ſo iſt es der Verlierende gewiß in noch höherem Grade, und gleich bereit, ſein Mißgeſchick weniger den begangenen Fehlern oder der Ungunſt des Glücks, als zufälligen äußeren Einwirkungen zuzuſchreiben. Mißlaunig wandte ſich Don Felice um und wurde ſeinen Gegner gewahr. Die Gelegenheit, ſeinem Unmuth auf Koſten des Feindes Luft zu machen, war günſtig. „Ihr ſtört mein Spiel, Don Aloiſio,“

Digitized by Google

hob er mit gebieterisch-wegwerfendem Ton an, „und würdet mich verpflichten, wenn Ihr den eingenommenen Platz gegen einen andern vertauschtet.“ Im Syndicus keimte augenblicklich der Entschluß, dem Zufalle, welcher ihn auf diesen Platz geführt hatte, den Anschein der Absichtlichkeit zu leihen. Weit entfernt daher zu weichen, lehnte er sich vielmehr auf dem in den Boden gebohrten Rohrstuhl vorwärts, maß Don Felice mit kalt verächtlichem Blick und warf schweigend um ein Weniges den Kopf zurück, als halte er den Gegner einer Antwort für unwürdig. „Hört Ihr nicht, was ich Euch sage, Don Aloisio,“ wiederholte Longobuco mit steigendem Ingrimm, „Eure Nähe ist mir lästig. Ihr steht mir im Wege — hier, wie überall.“ — „Gereicht Euch meine Nähe zum Ärgerniß,“ erwiederte Polizzi höhnisch, „so hoff' ich zu Gott, daß es Euch in den ersten zwanzig Jahren nicht daran mangeln solle.“ — „Vielleicht ließe die Frist sich abkürzen,“ war die Antwort. Dieser Wortwechsel ward laut genug geführt, um von jedem der Anwesenden vernommen worden zu sein. Die Feindschaft der beiden Stammhäupter war jedoch zu offenkundig, und Reibungen hatten zu häufig stattgefunden, als daß diese neue feindselige Begegnung eben besondere Sensation hervorgebracht hätte.

Am nächstfolgenden Morgen ritt Hr. Polizzi nach seinem fünf Miglien von der Stadt gelegenen Landgut Monfelice. Der mit niedrigen Steinmauern eingefaßte Weg führte ihn durch eine Olivenwaldung bergan. Es war in der Mitte des Sommers. Weit und breit war kein lebendes Wesen zu sehen, Alles hatte sich vor der höher und höher steigenden Gluth der Sonne geflüchtet, und nur das betäubende Schrillen der Cicaden, welches aus den Carruben und Myrtensträuchen tönte, unterbrach das Schweigen. In Gedanken versunken und von der Hitze erdrückt, ließ der Reiter die Zügel des lässig berganklimmenden Rosses aus der Hand schlüpfen. Da hörte er sich laut bei Namen rufen, fuhr auf und sah einen wilden bärtigen Kerl mit spitzem buntbebändertem Hut hinter der Mauer das Gewehr auf ihn anschlagen. Don Aloisio griff rasch zum

Digitized by Google

Carabiner, ohne welchen kein Calabrese sich nur eine Viertelstunde Weges über Land wagt, und spannte den Hahn. „Fort mit der Flinte!“ schrie der Bandit. „Macht keinen unnützen Lärm. Wir sind unser Zehn.“

Wirklich tauchte auch hinter den Steinen und Aloestauden ein halbes Dutzend sonnenbrauner, bis an die Zähne bewaffneter Gesellen, als Bürgen für das Wort des Redners hervor. Das Auge des Sindaco überflog die Rotte. Einen Moment lang schwankte er, ob er nicht rasch seinen Schuß abgeben, das Pferd herumwerfen und sein Heil in der Flucht suchen solle. Da übersprang der Erste die Mauer, warf mit trotziger Sicherheit sein Gewehr über die Schulter und fiel dem Reiter in die Zügel. „Nehmt Vernunft an, Don Aloisio,“ sprach er, „steigt ab, legt die Waffe nieder und fürchtet nichts. Wir sind Galantuomini.“ Der Sindaco überzeugte sich nun wohl, daß Widerstand und Flucht gleich unmöglich seien, und folgte der Anweisung des Räubers. Die Übrigen hatten sich mittlerweile genähert.

„Ich kenne Dich wohl,“ sprach Hr. Polizzi zum Ersten, „Du heißest Valentino, mit dem Beinamen Monocolo, und hast schon einmal vor zwei Jahren wegen Straßenraubs im Gefängniß zu Misura gesessen.“—„Wenn Ihr mich so gut kennt,“ versetzte der Einäugige, „so werdet Ihr auch wissen, daß ich von je zum Läugnen zu stolz war.“—„Und Du,“ wandte sich Aloisio zu dem Nächststehenden, bist Marco Donnola, und wurdest zu lebenslänglicher Zuchthausstrafe verurtheilt, wegen“ — “Was soll das Geschwätz, Signor?“ unterbrach ihn der Einäugige. „Hier sitzt Ihr nicht zu Gericht, und wir stehen nicht vor den Schranken. Wollt Ihr Euch fügen —gutwillig, sonst zwingt Ihr uns zur Gewalt.“—Noch eine Frage denn,“ rief der Syndicus, „Ihr seid von Logobuco angestellt?“— „Wahrlich,“ entgegnete Marco, „Ihr kennt den Vogel am Gesange.“ — „Und wie viel hat er für den Fang euch geboten?“ — „Wenig, spottwenig,“ brummte Monocolo, „aber was hilft's, ist der Handel einmal geschlossen, so hinkt das Markten wie ein lah-

Digitized by Google

mer Gaul hinter dem Wagen. Zweihundert Ducati bringt Ihr uns ein, Signor, keinen Quattrino mehr." — „Ich zahle Euch das Doppelte für meine Freilassung." — Ein unwilliges Murren durchlief die Bande. „Wir sind Männer, rief Marco, und halten auf Manneswort. Geht, Signore, das schmeckt einmal wieder nach der Schreibstube. Kein Wort weiter und laßt Euch die Augen verbinden."

Nach einem halbstündigen beschwerlichen Steigen, während dessen Don Aloisio von zwei Briganden geführt wurde, machte der Trupp Halt. Die Binde fiel von den Augen des Gefangenen; er stand in einer räumigen Höhle. Weiber, erwachsene Dirnen und Kinder lagerten um ein flackerndes Feuer, an welchem der Kessel brodelte, starrten ihn mit stumpfer Neugier an und flüsterten dann heimlich unter einander. In der hintern Vertiefung lagen andere Gesellen schlafend und in einem Haufen welker Blätter halb versteckt. Ein hagerer, hartknochiger Greis richtete sich im Winkel auf, trat an den Syndicus und hieß ihn willkommen. Don Aloisio nickte stumm. „Ihr scheint mich nicht zu kennen, Eccellenza," fuhr der Alte fort, „freilich war der graue Fuchs Euch bisher zu schlau, um in Eure Eisen zu gehen. Mein Namen aber dürfte Euch wohl kaum unbekannt sein; leben doch nicht Viele zwischen Neapel und Reggio, sollte ich meinen, die noch nie vom alten Trenta-tre gehört hätten."

Aloisio war eben kein schwachnerviger verzärtelter Mann, als er jedoch den Namen des Räubers vernahm und seine Rechte von dessen eiserner Faust geschüttelt fühlte, überlief ihn ein Schauer. Trenta-tre war der gefürchtetste, fühlloseste Bandit in den Abruzzen: seinen Namen führte er von der Zahl der drei und dreißig von ihm begangenen Mordthaten. „Seid ohne Furcht, Don Aloisio, fügte der Brigand hinzu, ohne Noth soll Euch kein Haar gekrümmt werden. Befehlt über mich, über die Meinigen, über die ganze Wirthschaft — Ihr seid Padrone."

Der Charakter des calabresischen Briganden ist ein wunderliches

Digitized by Google

Gemiſch von Rohheit und feinerem Gefühl, von Verworfenheit und Ehrgeiz. In der Ausübung ſeines Handwerks ſieht er nur den ehrenvollen Kampf des Unterdrückten gegen den Gewalthaber, des Bedürfniſſes gegen den todten Buchſtaben des Geſetzes; er gefällt ſich, ſeinem Treiben einen ſchimmernden, faſt möcht' ich ſagen chevalereſken Anſtrich zu geben, gegen Arme den Großmüthigen zu ſpielen, den Gaſtfreien ſeinem Gefangenen gegenüber. Er iſt Räuber und Mörder, beides aber als galantuomo. Trenta-tre und ſeine Gefährten wetteiferten in Aufmerkſamkeiten gegen den Syndicus. Ein Fürſt, welcher das Haus eines Vaſallen mit ſeinem Beſuch beehrt, hätte nicht ehrerbietiger aufgenommen, nicht ſorgſamer bedient werden können. Wohl fühlend, wie drückend ihre Nähe für den unfreiwilligen Gaſt ſei, räumten die Söhne des Gebirgs ihre Höhle, um ſich auf einem freien Platz vor derſelben niederzulaſſen und mit Wein und Tanz den glücklichen Fang des Tages zu feiern. Nur Marco Donnola blieb als Wächter am Eingange.

Es dunkelte ſchon, als ein Fremder in die Höhle trat, langſam auf Don Aloiſio zuſchritt und mit verſchränkten Armen vor ihm ſtehen blieb. Es war Don Felice Longobuco. Der Syndicus ſah auf, warf ſeinem Gegner einen Blick des tödtlichſten Haſſes zu, und richtete wiederum das Auge auf die in Aſche verſinkenden Kohlen. Jeder fühlte das Gewicht der verhängnißvollen Stunde, und wie der lebenswierige Kampf nun der Entſcheidung nahe; jeder wog im Geiſte die Worte, welche er dem Todfeinde zuſchleudern wolle, und ſann, wie er den Stachel der Rede ſchärfen, das freſſendſte Gift in die Wunde des Gegners träufeln möge.

Longobuco brach das Stillſchweigen zuerſt: „Ihr ſeid in meiner Gewalt, Polizzi. Der langerſehnte Augenblick iſt gekommen, wo ich meine Rache befriedigen, wo ich Euch vernichten kann. Und ich will's — ich werd' es." — „Vielleicht," entgegnete Don Aloiſio verächtlich, „wenn Ihr den Muth dazu hättet." — „Meint Ihr? In Wahrheit? Ein Wort von mir, und Trenta-tre würde an

Digitized by Google

Euch zum Trenta-quattro." — „Ihr kämt mir nur zuvor." — „Hört mich an, Polizzi. Ich bin nicht hierher gekommen, um Eure knabenhaften Großsprechereien anzuhören, und meinem Groll auf Weiberart mit Scheltworten Luft zu machen. Wir haſſen einander tödtlich, neben einander können wir nicht beſtehen. Einer von uns muß das Feld räumen, und dieſer Eine ſeid Ihr. Es koſtet mich nur einen Wink, um Euch ermorden zu laſſen — geb' ich ihn nicht, ſo geſchieht es lediglich, um Euch lebenslänglich mit dem Bewußtſein zu martern, daß Ihr jeden Athemzug der Großmuth Eures Feindes verdankt. Schweigt, ſage ich Euch. Kein Wort. Ich laſſe Euch frei. Dafür tretet Ihr mir Euer Landgut Monfelice ab — gerichtlich, verſteht mich wohl. Ein Scheinkauf ſichert mir den Beſitz. Ihr verkauft Haus und Hof in Miſura — Ihr wandert aus — wohin, gleichviel; ſo weit als möglich — über die Gränze. Das Königreich hat nicht Raum für uns Beide. Antwort! Wollt Ihr?" — Polizzi warf bitter lachend den Kopf zurück. — „Ich habe Eure Weigerung erwartet," fuhr Longobuco fort, indem er ſeinem Gegner um einen Schritt näher trat. „Ich würde eben ſo wenig als Ihr auf den Vorſchlag eingegangen ſein. Hört denn den zweiten. Erwägt ihn wohl. Ihr habt nur zwiſchen ihm und dem Tode die Wahl. Eure Tochter Vittoria iſt ſchön — gebt ſie mir zum Weibe." — Eher dem elendeſten Schurken aus Trenta-tre's Bande," fuhr der Syndicus auf, als einem Longobuco!" — „Polizzi, ich warne Euch, reizt mich nicht; bei der Seele der Madonna, Ihr ſeid ſonſt verloren." — „Lieber todt, als mein Kind dem Feind unſeres Geſchlechts opfern." — „In Wochenfriſt dürftet Ihr vielleicht kälter über dieſen Punkt urtheilen. So lange geb' ich Euch Bedenkzeit. Auf Wiederſehen, Hr. Sindaco!"

Drei Tage waren bereits ſeit dem Ausbleiben Polizzi's verſtrichen. Die Beſtürzung der Seinigen wuchs mit der Wiederkehr eines jeden der nach Monfelice geſandten Boten. Niemand wollte den Syndicus weder dort noch unterwegs geſehen haben. Frau Gone-

gonda Polizzi kannte den Charakter ihrer Landsleute, besonders den des Feindes ihres Gatten zu genau, als daß sie einen Augenblick hätte im Zweifel bleiben sollen, von welcher Seite der Streich geführt worden sei. Eben so wohl aber wußte sie auch, daß das Einschreiten der öffentlichen Behörde nur dazu dienen könne, die Rachsucht des Gegners zu reizen und die tragische Katastrophe zu beschleunigen. Die Befreiung ihres Gatten hing allein von der Willkühr Don Felice's ab, und wie wenig auch von dieser Seite zu hoffen war, so hielt es Signora Polizzi dennoch für Pflicht, wenigstens einen Versuch zu machen, den Feind des Hauses umzustimmen. In Trauergewändern zog sie mit ihrer Tochter nach dessen Hause und drang in das Zimmer von Longobuco's Schwester. Dort warfen die beiden Frauen sich auf die Kniee, und erhoben, ohne ein Wort hervorzubringen, flehend die Hände.

Marina Longobuco theilte die feindseligen Gesinnungen, welche ihr Geschlecht gegen die Polizzi hegte. Das erste Gefühl der Calabreserin war das des Triumphs über die verhaßte Familie, später erst machte die Weiblichkeit ihre sanfteren Rechte geltend. „Signora, Ihr eine Bittende, eine Knieende? Und vor mir, vor einer Longobuco? Steht auf, redet, was führt Euch zu mir?"

Diese Beiden verharrten lautlos weinend in ihrer demüthigen Stellung. Verwirrt trat Fräulein Marina an die Mutter und ersuchte sie dringend, ihre entwürdigende Stellung aufzugeben. Mildere, gütigere, ihr unwillkürlich entschlüpfende Worte bezeugten, daß ihr Herz für jenen stummen Jammer nicht unempfindlich bleibe. Allmählich begann sie die Feindin über der Unglücklichen zu vergessen, und beschwor sie dringend, ihr den Grund ihrer Thränen zu vertrauen, was in ihrer Macht stände, diese zu trocknen, gelobe sie heilig zu thun.

„Meinen Gatten, meinen Vater!" riefen die Frauen. „Gebt ihn uns zurück. Euer Bruder hält ihn gefangen. Seid barmherzig, Signora. Bei den Schmerzen der Madonna beschwören wir Euch, bittet ihn frei!"

Digitized by Google

Marina erſchrack heftig. Sie kannte den Haß und den rachſüchtigen Charakter ihres Bruders zu gut, als daß ſie ihn nicht eines gewaltſamen Ausbruchs ſeiner Leidenſchaft hätte fähig halten ſollen. Die Kunde von dem letzten Streit war auch ihr zu Ohren gekommen: erſt jetzt aber brachte ſie das räthſelhafte Verſchwinden des Syndicus mit jenem Wortwechſel in Verbindung.

„Ihr äußert da einen entſetzlichen Verdacht, Signora," erwiederte ſie mit zitternder Stimme. „Ich weiß gar wohl, daß mein Bruder mit dem Syndicus in Feindſchaft lebte — einen ſo gewaltigen, verbrecheriſchen Schritt aber — nein, nein. Steht auf, Signora. Augenblicklich verfüge ich mich zu Don Felice. Er muß ſich in Euern Augen rechtfertigen; er iſt es Euch ſchuldig, mir, ſich ſelber. Erwartet mich hier."

Nach einer Viertelſtunde kehrte Marina von ihrem Bruder zurück. Er hatte ſie mit harten Worten angelaſſen, und ſie geſcholten, daß ſie ſich für die Mitglieder jenes verhaßten Stamms verwende. „Von dem Sindaco wiſſe er nichts. Sei er verſchollen — um deſto beſſer. Er für ſeinen Theil habe keine Schuld daran." — Die Heftigkeit, mit welcher er ſich weigerte, den beiden Frauen dieſe Verſicherung zu geben, ja ſie nur ſehen zu wollen, war jedoch ſeiner Schweſter in einem zweideutigen Licht erſchienen, und hatte ſie im Verdacht, als ob Don Felice doch wohl nicht ſo ganz ſchuldlos bei jenem Handel ſein könne, nur noch beſtärkt. Mit ungeheuchelter Bekümmerniß unterrichtete ſie Mutter und Tochter von dem unbefriedigenden Erfolg ihres Fürworts. Einen andern Troſt aber als ihre aufrichtige Theilnahme vermochte ſie ihnen nicht zu reichen.

Andere fünf Tage verfloſſen, und noch immer war keine Spur vom Syndicus ausfindig gemacht worden. Die übrigen Familienglieder und Anhänger der Polizzi theilten den Verdacht der Frau Gonegonda und ſprachen ihn unverhohlen aus. Keiner aber wollte den erſten Schritt wagen, den gefürchteten Gegner zur Rechenſchaft zu ziehen. Ihre moraliſche Überzeugung, daß Longebuco das Haupt ihres Stammes bei Seite geräumt habe, konnte den Mangel

an gerichtlichen Beweisen nicht aufwiegen. Da beschlossen Gonegonda und Vittoria noch einen zweiten Versuch zur Befreiung ihres Gatten und Vaters zu machen, und sich geradezu an Don Felice zu wenden. Sie ersahen den Augenblick, wo er die Treppe hinab stieg, fielen ihm zu Füßen und umklammerten, noch ehe er sich ihrer erwehren konnte, schluchzend und wehklagend seine Kniee.

Vergeblich strebte der verwirrte Longobuco sich loszumachen, und seine unverkennbare Bestürzung unter der Maske des Zorns zu verbergen. „Was wollt Ihr von mir, wahnsinniges Weiberwolk?" schrie er mit unsicherer Stimme und abgewandtem Gesicht. „Laßt mich los! Was hängt Ihr Euch an meine Kleider, Vittoria? — Laßt mich — sage ich Euch — Ich kann nichts mehr thun — Ihr kommt zu spät!"

Als Frau Gonegonda jenes unwillkürliche Zugeständniß und die grausame Bestätigung ihres Verdachts vernahm, stieß sie einen lauten Schrei aus und fiel in Ohnmacht. Andere Hausbewohner eilten hülfreich herbei — Zeuge von Longobuco's Worten war keiner gewesen.

Am andern Morgen des nämlichen Tages war der Marchese Santaspina, einer der reichsten Grundbesitzer von Misura, auf die Jagd geritten. Die Hunde waren bereits losgekoppelt und durchstreiften das Dickicht, da vernahm der Marchese das mit Bellen untermischte klagende Geheul eines seiner Spürer. In der Meinung, daß dieser auf einen in den Bergen nicht seltenen wilden Eber gestoßen und von diesem geschlagen worden sei, gebot er seinen Dienern, hinzuspringen, brach selber durch das Gestrüpp und gelangte, von des Hundes Stimme geleitet, auf einen kleinen, baumfreien Rasenplatz. Das Thier stand vor einem dampfenden Aschenhaufen, sprang seinem Herrn entgegen, zerrte ihn nach der Brandstelle und brach wiederum in ein klägliches Winseln aus. Mit Schaudern erkannte der Marchese in der Asche halbverbrannte Knochen. Der noch vollkommen kenntliche Schädel löste jeden Zweifel, daß jene Gebeine einem Menschen angehört hatten. Eine furchtbare Gräuelthat ab-

Digitized by Google

nend, hieß der Marchese seine Diener den ganzen Fleck mit genauester Sorgfalt durchsuchen, und jedes Kennzeichen, welches zur Spur führen könne, beachten. Endlich erblickte einer der Jäger einen kleinen auf der Asche liegenden Schlüssel. Der Marchese Santaspina nahm ihn zu sich und machte heimgekehrt augenblicklich Anzeige von seinem Funde bei der obrigkeitlichen Behörde. Der Schlüssel ward von Frau Polizzi als das Eigenthum ihres Gatten anerkannt, und öffnete auch ohne Schwierigkeit die Schatulle, zu welcher er der Angabe nach passen sollte. Es blieb kein Zweifel mehr, daß der Syndicus ermordet, daß seine Leiche verbrannt worden sei. Die Wittwe klagte Don Felice Longobuco als den Mörder ihres Gatten an. Der Angeschuldigte ward zur Haft gebracht und die Untersuchung eingeleitet.

Ein Ziegenhirt aus der Gegend stellte sich aus freiem Antrieb als Zeuge und sagte aus: „Im Laufe der vergangenen Woche habe ich Don Felice zu wiederholtenmalen in den Bergen gesehen, und einmal auch in eifrigem Gespräch mit dem mir wohl bekannten Briganden Trenta-tre. In der Dämmerung jenes Morgens, an welchem der Marchese die Überreste des Ermordeten auffand, trieb ich meine Heerde an dem genannten Gebüsch vorüber. Auf einem kleinen Platz im Gehölz saßen mehrere Männer um ein mächtiges Feuer, von welchem der Wind mir einen widrigen brandigen Geruch zuwehte. Als ich mich dem verdächtigen Orte nähere sprangen zwei von jenen Männern auf, und riefen mir mit vorgehaltenem Gewehr zu, mich augenblicklich zu entfernen. Beide gehörten aber zu Trenta-tre's Gefährten."

Auf Befehl des Governatore wurde die Guardia civica aufgeboten und das Gebirg umstellt. Zwei Räuber fielen in die Hände der Gendarmen: es waren dies der Einäugige und Marco Donnola. Der Erstere gestand augenblicklich, das Trenta-tre von Longobuco den Auftrag erhalten, den Syndicus zu fangen. „Wir vollzogen den Befehl, lautete das Geständniß, und brachten Don Aloisio nach der Höhle. Longobuco erschien am Abend des nämlichen Tages, um sich

Digitized by Google

mit dem Syndicus zu beſprechen. Der Streit der Beiden ward laut genug geführt, daß man ihn draußen vernehmen konnte. Don Felice verlangte von ſeinem Gegner Abtretung der Güter und Entfernung aus dem Königreich, und, als dieſer den erſten Vorſchlag verwarf, die Hand ſeiner Tochter. Als Don Felice unverrichteter Sache aus der Grotte trat, hörte ich ihn zu Trenta-tre ſagen, daß er am folgenden Morgen die verſprochenen zweihundert Ducati abholen laſſen könne. Meine Frau ging nach Miſura, empfing das Geld baar und richtig aus Longobuco's Händen, und noch obendrein eine hübſche buon' mano. Unſern Gefangenen haben wir jederzeit wohlbehalten, er hat wahrlich keine Urſache gehabt über uns zu klagen. Nach vier Tagen kam Longobuco wieder und beſprach ſich abermals mit ſeinem Feinde, ohne ſich jedoch mit ihm einigen zu können. Nach andern drei Tagen erſchien er zum letztenmal. Der Wortſtreit war heftiger als jemals. Don Felice trat mit zornbleichem Geſicht aus der Grotte und an Trenta-tre: „Der Starrkopf," ſprach er, „will ſich nicht beugen. Sein Blut komme über ihn. Ich übergebe ihn Dir. Mach's kurz. Jede Spur von ihm muß vertilgt werden." — Der Alte fragte noch einmal leiſe wegen des Preiſes an. Don Felice fuhr ungeduldig auf: „Ich hab' Dir's ſchon einmal geſagt — vierhundert!" — worauf ſich Trenta-tre begütigt abwandte, und Longobuco ſich aufs Pferd warf, um heimzujagen. Kurz darauf ging unſer Hauptmann zu dem Gefangenen und verkündigte ihm, daß er ſterben müſſe. Er ließ ihm noch zwei Stunden Zeit, um ſich mit dem Himmel zu verſöhnen, lieh ihm auch ſeinen eigenen geweihten Roſenkranz. Nach Ablauf jener Friſt vollzog er das Gebot. Wir trugen die Leiche ins Gebüſch, wo wir ſie auf zuſammengethürmtes Reiſig warfen und verbrannten. Einen neugierigen Hirten habe ich ſelber mit der Kugel bedroht, wenn er nicht unverzüglich ſeiner Wege ginge."

Marco Donnola's Verhör gab im Weſentlichen dieſelben Reſultate. Beider Ausſagen, ſo wie die des Hirten, wurden Longobuco vorgehalten, und von den Briganden ihm ins Angeſicht wiederholt,

Digitized by Google

ohne jedoch den Angeschuldigten zum Geständniß bewegen zu können. Man brachte ihm seine eigenen Worte, welche er gegen die Wittwe geäußert: „daß es jetzt zu spät sei," in Erinnerung. Er läugnete, sie jemals ausgesprochen zu haben; andere Zeugen hatten sie aber nicht gehört, und die Aussagen der Gattin und Tochter des Ermordeten hatten nach neapolitanischem Gesetz keine Kraft.

Der König befahl, nach erstattetem Bericht, daß ein außerordentlicher Criminalhof für diese Angelegenheit eingesetzt werde. Dieser darf ohne Appellation über Tod und Leben entscheiden, vorausgesetzt, daß eine entschiedene Mehrzahl sich Für oder Wider herausstelle. Longobuco ward nach Neapel abgeführt. Er gewann dort Don Aurelio Tosta, den geschicktesten Advocaten der Hauptstadt für seine Sache, und verhieß ihm 5000 Ducati, wenn er seine Lossprechung bewerkstellige. Hierauf bewies Don Aurelio: daß die Aussagen zweier Verwandten von keiner Glaubwürdigkeit, die zweier Räuber ungültig, und die des einzigen Hirten bei einem Capitalverbrechen ungenügend sey; daß ferner jener Schlüssel des Syndicus von dessen Angehörigen später und aus Rachesucht gegen seinen Clienten auf die Brandstelle gelegt worden sey, indem er auf der Asche gelegen und nicht innerhalb derselben. Die Stimmen des Criminalhofs wurden durch diese 5000 Ducati schwere Folgerung hinreichend getheilt, um den Proceß dem Appellationshofe überweisen zu können. Das Endurtheil ist noch nicht gefällt. — Niemand zweifelt aber, daß Don Felice Longobuco wegen Mangels an gültigen Beweisen von der Anschuldigung des Mordes freigesprochen werde.

Aus der „Allgemeinen Zeitung."

Romane und erzählende Werke.

66.

Aus „Werther.“

Eine wunderbare Heiterkeit hat meine ganze Seele eingenommen, gleich den süßen Frühlingsmorgen die ich mit ganzem Herzen genieße. Ich bin allein, und freue mich meines Lebens in dieser Gegend, die für solche Seelen geschaffen ist, wie die meine. Ich bin so glücklich, mein Bester, so ganz in dem Gefühle von ruhigem Dasein versunken, daß meine Kunst darunter leidet. Ich könnte jetzt nicht zeichnen, nicht einen Strich, und bin nie ein größerer Maler gewesen, als in diesen Augenblicken. Wenn das liebe Thal um mich dampft, und die hohe Sonne an der Oberfläche der undurchdringlichen Finsterniß meines Waldes ruht, und nur einzelne Strahlen sich in das innere Heiligthum stehlen, ich dann im hohen Grase am fallenden Bache liege, und näher an der Erde tausend mannichfaltige Gräschen mir merkwürdig werden; wenn ich das Wimmeln der kleinen Welt zwischen Halmen, die unzähligen unergründlichen Gestalten der Würmchen, der Mückchen, näher an meinem Herzen fühle, und fühle die Gegenwart des Allmächtigen, der uns nach seinem Bilde schuf, das Wehen des Allliebenden, der uns in ewiger Wonne schwebend trägt und erhält. — Mein Freund! wenn's dann um meine Augen dämmert, und die Welt um mich her und der Himmel ganz in meiner Seele ruhn wie die Gestalt einer Geliebten; dann sehne ich mich oft und denke: Ach! könntest du das wieder ausdrücken, könntest dem Papier das einhauchen, was so voll, so warm in dir lebt, daß es würde der Spiegel deiner Seele, wie deine Seele ist der Spiegel des unendlichen Gottes. — Mein Freund! — Aber ich gehe darüber zu Grunde, ich erliege unter der Gewalt der Herrlichkeit dieser Erscheinungen. Göthe.

Digitized by Google

67.

Aus „Werther.“

Du kennst von Alters her meine Art mich anzubauen, mir irgend an einem vertraulichen Orte ein Hüttchen aufzuschlagen, und da mit aller Einschränkung zu herbergen. Auch hier habe ich wieder ein Plätzchen angetroffen, das mich angezogen hat.

Ungefähr eine Stunde von der Stadt liegt ein Ort, den sie Wahlheim nennen. Die Lage an einem Hügel ist sehr interessant, und wenn man oben auf dem Fußpfade zum Dorfe herausgeht, übersieht man auf Einmal das ganze Thal. Eine gute Wirthinn, die gefällig und munter in ihrem Alter ist, schenkt Wein, Bier, Kaffee aus; und was über Alles geht, sind zwei Linden, die mit ihren ausgebreiteten Ästen den kleinen Platz vor der Kirche bedecken, der rings um mit Bauernhöfen, Scheuern und Höfen eingeschlossen ist. So vertraulich, so heimlich hab' ich nicht leicht ein Plätzchen gefunden, und dahin laß ich mein Tischchen aus dem Wirthshause bringen und meinen Stuhl, trinken meinen Kaffee da, und lese meinen Homer. Das erstemal als ich, durch einen Zufall, an einem schönen Nachmittage unter die Linden kam, fand ich das Plätzchen so einsam. Es war alles im Felde; nur ein Knabe von ungefähr vier Jahren saß an der Erde, und hielt ein anderes, etwa halbjähriges, vor ihm zwischen seinen Füßen sitzendes Kind mit beiden Armen wider seine Brust, so daß er ihm zu einer Art von Sessel diente, und ungeachtet der Munterkeit, womit er aus seinen schwarzen Augen herumschaute, ganz ruhig saß. Mich vergnügte der Anblick: ich setzte mich auf einen Pflug, der gegenüber stand, und zeichnete die brüderliche Stellung mit vielem Ergötzen. Ich fügte den nächsten Zaun, ein Scheunenthor, und einige gebrochene Wagenräder bei, alles wie es hinter einander stand, und fand nach Verlauf einer Stunde, daß ich eine wohlgeordnete, sehr interessante Zeichnung verfertigt hatte, ohne das mindeste von dem meinen hinzu zu thun. Das bestärkte mich in meinem Vorsatze, mich künf-

Digitized by Google

tig allein an die Natur zu halten. Sie allein ist unendlich reich, und sie allein bildet den großen Meister. Göthe.

68.

Aus „Werther."

Mußte denn das so sein, daß das, was des Menschen Glückseligkeit macht, wieder die Quelle seines Elendes würde?

Das volle, warme Gefühl meines Herzens an der lebendigen Natur, das mich mit so vieler Wonne überströmte, das rings umher die Welt mir zu einem Paradiese schuf, wird mir jetzt zu einem unerträglichen Peiniger, zu einem quälenden Geist, der mich auf allen Wegen verfolgt. Wenn ich sonst vom Felsen über den Fluß bis zu jenen Hügeln das fruchtbare Thal überschaute, und alles um mich her keimen und quellen sah; wenn ich jene Berge, vom Fuße bis zum Gipfel, mit hohen dichten Bäumen bekleidet, jene Thäler in ihren mannichfaltigen Krümmungen von den lieblichsten Wäldern beschattet sah, und der sanfte Fluß zwischen den lispelnden Rohren dahin gleitete, und die lieben Wolken abspiegelte, die der sanfte Abendwind am Himmel herüber wiegte; wenn ich dann die Vögel um mich den Wald beleben hörte, und die Millionen Mückenschwärme im letzten rothen Strahle der Sonne muthig tanzten, und ihr letzter zuckender Blick den summenden Käfer aus seinem Grase befreite; und das Schweben und Weben um mich her mich auf den Boden aufmerksam machte, und das Moos, das meinem harten Felsen seine Nahrung abzwingt, und das Geniste, das den dürren Sandhügel hinunter wächst, mir das innere, glühende, heilige Leben der Natur eröffnete: wie faßte ich das Alles in mein warmes Herz, fühlte mich in der überfließenden Fülle wie vergöttert, und die herrlichen Gestalten der unendlichen Welt bewegten sich allbelebend in meiner Seele. Ungeheure Berge umgaben mich, Abgründe lagen vor mir, und Wetterbäche stürzten herunter, die Flüsse strömten unter mir, und Wald und Gebirg erklang; und ich sah sie wirken und schaffen in einander in den Tiefen der Erde,

Digitized by Google

alle die unergründlichen Kräfte; und nun über der Erde und unter dem Himmel wimmeln die Geschlechter der mannichfaltigen Geschöpfe; alles, alles bevölkert mit tausendfachen Gestalten; und die Menschen dann sich in Häuslein zusammensichern, und sich anniſten, und herrschen in ihrem Sinne über die weite Welt! Armer Thor, der Du alles so gering achtest, weil Du so klein bist. — Vom unzugänglichen Gebirge über die Einöde, die kein Fuß betrat, bis an's Ende des unbekannten Oceans, weht der Geist des Ewigschaffenden, und freut sich jedes Staubes, der ihn vernimmt und lebt. — Ach damals, wie oft habe ich mich mit Fittigen eines Kranichs, der über mich hinflog, zu dem Ufer des ungemessenen Meeres gesehnt, aus dem schäumenden Becher des Unendlichen jene schwellende Lebenswonne zu trinken, und nur einen Augenblick, in der eingeschränkten Kraft meines Busens, einen Tropfen der Seligkeit des Wesens zu fühlen, das alles in sich und durch sich hervorbringt.

Bruder, nur die Erinnerung jener Stunden macht mir wohl. Selbst diese Anstrengung, jene unsäglichen Gefühle zurück zu rufen, wieder auszusprechen, hebt meine Seele über sich selbst, und läßt mich dann das Bange des Zustandes doppelt empfinden, der mich jetzt umgibt.

Es hat sich vor meiner Seele, wie ein Vorhang, weggezogen, und der Schauplatz des unendlichen Lebens verwandelt sich vor mir in den Abgrund des ewig offenen Grabes. Kannst Du sagen: das ist! da alles vorüber geht? da alles mit der Wetterschnelle vorüber rollt, so selten die ganze Kraft seines Daseins ausdauert, ach! in den Strom fortgerissen, untergetaucht, und an Felsen zerschmettert wird? da ist kein Augenblick, der nicht Dich verzehrte, und die Deinigen um Dich her, kein Augenblick, da Du nicht ein Zerstörer bist, sein mußt; der harmloseste Spaziergang kostet tausend armen Würmchen das Leben, es zerrüttet Ein Fußtritt die mühseligen Gebäude der Ameisen, und stampft eine kleine Welt in ein schmähliches Grab. Ha! nicht die große, seltne Noth der Welt, diese Flu-

Digitized by Google

then, dieſe Erdbeben, die Eure Städte verſchlingen, rühren mich; mir untergräbt das Herz die verzehrende Kraft, die in dem All der Natur verborgen liegt, die nichts gebildet hat, das nicht ſeinen Nachbar, nicht ſich ſelbſt zerſtörte. Und ſo taumle ich beängſtigt, Himmel und Erde und ihre webenden Kräfte um mich her: ich ſehe nichts, als ein ewig verſchlingendes, ewig wiederkäuendes Ungeheuer.

Göthe.

69.

Aus „Werther.“

Ich habe einen Verdruß gehabt, der mich von hier wegtreiben wird. Ich knirſche mit den Zähnen! Teufel! er iſt nicht zu erſetzen, und Ihr ſeid doch allein Schuld daran, die Ihr mich ſporntet und triebt und quältet, mich in einen Poſten zu begeben, der nicht nach meinem Sinne war. Nun habe ich's! nun habt Ihr's! Und daß Du nicht wieder ſageſt, meine überſpannten Ideen verdürben alles, ſo haſt Du hier, lieber Herr, eine Erzählung, plan und nett, wie ein Chronikenſchreiber das aufzeichnen würde.

Der Graf von L... liebt mich, diſtinguirt mich, das iſt bekannt, das habe ich Dir ſchon hundertmal geſagt. Nun war ich geſtern bei ihm zur Tafel, aber an dem Tage, da Abends die noble Geſellſchaft von Herren und Frauen bei ihm zuſammenkommt, an die ich nicht gedacht habe, auch mir nie aufgefallen iſt, daß wir Subalternen nicht hinein gehören. Gut! Ich ſpeiſe bei dem Grafen, und nach Tiſche gehen wir in dem großen Saale auf und ab; ich rede mit ihm, mit dem Obriſten B.., der dazu kommt, und ſo rückt die Stunde der Geſellſchaft heran. Ich denke, Gott weiß, an nichts. Da tritt herein die übergnädige Dame von S... mit ihrem Herrn Gemahl und wohlausgebrüteten Gänslein Tochter, mit der flachen Bruſt und niedlichem Schnürleib, machen en passant ihre hergebrachten hochadeligen Augen und Naslöcher, und wie mir die Nation von Herzen zuwider iſt, wollte ich mich eben empfehlen, und wartete nur, bis der Graf vom garſtigen Gewäſche frei wäre, als

Digitized by Google

meine Fräulein B... hereintrat. Da mir das Herz immer ein bischen aufgeht, wenn ich sie sehe, blieb ich eben, stellte mich hinter ihren Stuhl, und bemerkte erst nach einiger Zeit, daß sie mit weniger Offenheit, als sonst, mit einiger Verlegenheit mit mir redete. Das fiel mir auf. Ist sie auch wie alle das Volk! dachte ich, und war angestochen, und wollte gehen; und doch blieb ich, weil ich sie gerne entschuldigt hätte, und es nicht glaubte, und noch ein gut Wort von ihr hoffte, und — was Du willst. Unterdessen füllt sich die Gesellschaft. Der Baron F... mit der ganzen Garderobe von den Krönungszeiten Franz des Ersten her, der Hofrath R..., hier aber in qualitate Herr von R... genannt, mit seiner tauben Frau ꝛc., den übel fournirten J... nicht zu vergessen, der die Lücken seiner altfränkischen Garderobe mit neumodischen Lappen ausflickt, das kommt zu Hauf, und ich rede mit einigen meiner Bekanntschaft, die alle sehr lakonisch sind. Ich dachte — und gab nur auf meine B... Acht. Ich merkte nicht, daß die Weiber am Ende des Saales sich in die Ohren flüsterten, daß es auf die Männer circulirte, daß Frau von S... mit dem Grafen redete (das alles hat mir Fräulein B... nachher erzählt), bis endlich der Graf auf mich los ging, und mich in ein Fenster nahm. „Sie wissen," sagte er, „unsere wunderbaren Verhältnisse; die Gesellschaft ist unzufrieden, merke ich, Sie hier zu sehen." — „Ich wollte nicht um Alles, Ihro Excellenz," fiel ich ein, „ich bitte tausendmal um Verzeihung; ich hätte eher dran denken sollen, und ich weiß, Sie vergeben mir diese Inconsequenz; ich wollte schon vorhin mich empfehlen; ein böser Genius hat mich zurückgehalten," setzte ich lächelnd hinzu, indem ich mich neigte. Der Graf drückte meine Hand mit einer Empfindung, die Alles sagte. Ich strich mich sachte aus der vornehmen Gesellschaft, ging, setzte mich in ein Cabriolet, und fuhr nach M..., dort vom Hügel die Sonne untergehen zu sehen, und dabei in meinem Homer den herrlichen Gesang zu lesen, wie Ulyß von dem trefflichen Schweinhirten bewirthet wird. Das war alles gut.

Des Abends kam ich zurück zu Tische; es waren noch wenige in

Digitized by Google

der Gaſtſtube; die würfelten auf einer Ecke, hatten das Tiſchtuch zurückgeſchlagen. Da kommt der ehrliche A... hinein, legt ſeinen Hut nieder, indem er mich anſieht, tritt zu mir, und ſagt leiſe: „Du haſt Verdruß gehabt?“ — „Ich?“ ſagte ich. — „Der Graf hat Dich aus der Geſellſchaft gewieſen.“ — „Hole ſie der Teufel!“ ſagt' ich, „mir war's lieb, daß ich in die freie Luft kam.“ — „Gut,“ ſagte er, „daß Du es auf die leichte Achſel nimmſt! Nur verdrießt mich's, es iſt ſchon überall herum.“ — Da fing mich das Ding erſt an zu wurmen. Alle, die zu Tiſche kamen, und mich anſahen, dachte ich, die ſehen Dich darum an. Das gab böſes Blut.

Und da man nun heute gar, wo ich hintrete, mich bedauert, da ich höre, daß meine Neider nun triumphiren, und ſagen: Da ſähe man's, wo es mit den Übermüthigen hinausginge, die ſich ihres bischen Kopfs überhöben, und glaubten ſich darum über alle Verhältniſſe hinausſetzen zu dürfen, und was des Hundegeſchwätzes mehr iſt — da möchte man ſich ein Meſſer in's Herz bohren; denn man rede von Selbſtſtändigkeit, was man will, den will ich ſehen, der dulden kann, daß Schurken über ihn reden, wenn ſie einen Vortheil über ihn haben; wenn ihr Geſchwätze leer iſt, ach! da kann man ſie leicht laſſen.

Göthe.

70.

Aus „der italiäniſchen Reiſe.“

Venedig, 3. October, 1786.

Heute ſah ich eine Komödie, die mich ſehr gefreut hat. Im herzoglichen Palaſt hörte ich eine Rechtsſache öffentlich verhandeln; ſie war wichtig und zu meinem Glück in den Ferien vorgenommen. Der eine Advokat war alles, was ein übertriebener Buffo nur ſein ſollte. Figur dick, kurz, doch beweglich, ein ungeheuer vorſpringendes Profil, eine Stimme wie Erz, und eine Heftigkeit, als wenn es ihm aus tiefſtem Grunde des Herzens Ernſt wäre, was er ſagte. Ich nenne dies eine Komödie, weil Alles wahrſcheinlich ſchon fertig iſt,

Digitized by Google

wenn dieſe öffentliche Vorſtellung geſchieht; die Richter wiſſen was ſie ſprechen ſollen, und die Partei weiß was ſie zu erwarten hat. Indeſſen gefällt mir dieſe Art unendlich beſſer, als unſere Stuben- und Kanzlei-Hockereien. Und nun von den Umſtänden, und wie artig, ohne Prunk, wie natürlich alles zugeht, will ich ſuchen einen Begriff zu geben.

In einem geräumigen Saal des Palaſtes ſaßen an einer Seite die Richter im Halbzirkel. Gegen ihnen über, auf einem Katheder, der mehrere Perſonen neben einander faſſen konnte, die Advokaten beider Parteien; unmittelbar vor demſelben, auf einer Bank, Kläger und Beklagte in eigner Perſon. Der Advokat des Klägers war vor dem Katheder herabgeſtiegen, denn die heutige Sitzung war zu keiner Controvers beſtimmt. Die ſämmtlichen Documente für und wider, obgleich ſchon gedruckt, ſollten vorgeleſen werden.

Ein hagerer Schreiber, in ſchwarzem kümmerlichem Rocke, ein dickes Heft in der Hand, bereitete ſich die Pflicht des Leſenden zu erfüllen. Von Zuſchauern und Zuhörern war übrigens der Saal gedrängt voll. Die Rechtsfrage ſelbſt, ſo wie die Perſonen, welche ſie betraf, mußten den Venetianern höchſt bedeutend ſcheinen.

Fideicommiſſe haben in dieſem Staate die entſchiedenſte Gunſt; ein Beſitzthum, welchem einmal dieſer Charakter aufgeprägt iſt, behält ihn für ewige Zeiten; es mag, durch irgend eine Wendung oder Umſtand, vor mehrern hundert Jahren veräußert worden, durch viele Hände gegangen ſein, zuletzt, wenn die Sache zur Sprache kommt, behalten die Nachkommen der erſten Familie Recht und die Güter müſſen herausgegeben werden.

Diesmal war der Streit höchſt wichtig, denn die Klage ging gegen den Doge ſelbſt, oder vielmehr gegen ſeine Gemahlin, welche denn auch in Perſon auf dem Bänkchen, vom Kläger nur durch einen kleinen Zwiſchenraum getrennt, in ihren Zendal gehüllt, da ſaß. Eine Dame von gewiſſem Alter, edlem Körperbau, wohlgebildetem Geſicht, auf welchem ernſte, ja wenn man will, etwas verdrießliche Züge zu ſehen waren. Die Venetianer bildeten ſich viel darauf ein,

Digitized by Google

daß die Fürstinn in ihrem eignen Palast, vor dem Gericht und ihnen erscheinen müsse.

Der Schreiber fing zu lesen an und nun ward mir erst deutlich, was ein im Angesicht der Richter, unfern des Katheders der Advokaten, hinter einem kleinen Tische, auf einem niedern Schemel sitzendes Männchen, besonders aber die Sanduhr bedeute, die er vor sich niedergelegt hatte. So lange nämlich der Schreiber lies't, so lange läuft die Zeit nicht, dem Advokaten aber, wenn er dabei sprechen will, ist nur im Ganzen eine gewisse Frist gegönnt. Der Schreiber lies't, die Uhr liegt, das Männchen hat die Hand daran. Thut der Advokat den Mund auf, so steht auch die Uhr schon in der Höhe, die sich sogleich niedersenkt, sobald er schweigt. Hier ist nun die große Kunst, in den Fluß der Vorlesung hineinzureden, flüchtige Bemerkungen zu machen, Aufmerksamkeit zu erregen und zu fordern. Nun kommt der kleine Saturn in die größte Verlegenheit. Er ist genöthigt den horizontalen und verticalen Stand der Uhr jeden Augenblick zu verändern, er befindet sich im Fall der bösen Geister im Puppenspiel, die auf das schnell wechselnde Verlicke! Verlocke! des muthwilligen Hanswurstes nicht wissen wie sie gehen oder kommen sollen.

Wer in Kanzleien hat collationiren hören, kann sich eine Vorstellung von dieser Vorlesung machen, schnell, eintönig, aber doch articulirt und deutlich genug. Der kunstreiche Advokat weiß nun durch Scherze die Langeweile zu unterbrechen und das Publikum ergötzt sich an seinen Späßen in ganz unmäßigem Gelächter. Eines Scherzes muß ich gedenken, des auffallendsten unter denen die ich verstand. Der Vorleser recitirte so eben ein Document, wodurch einer jener unrechtmäßig geachteten Besitzer über die fraglichen Güter disponirte. Der Advokat hieß ihn langsamer lesen, und als er die Worte deutlich aussprach: ich schenke, ich vermache, fuhr der Redner heftig auf den Schreiber los und rief: Was willst Du schenken? was vermachen? Du armer ausgehungerter Teufel! gehört Dir doch gar nichts in der Welt an. Doch, fuhr er fort, indem er sich zu

beſinnen ſchien, war doch jener erlauchte Beſitzer in eben dem Fall: er wollte ſchenken, wollte vermachen, was ihm ſo wenig gehörte als Dir. Ein unendlich Gelächter ſchlug auf, doch ſogleich nahm die Sanduhr die horizontale Lage wieder an. Der Vorleſer ſummte fort, machte dem Advokaten ein flämiſch Geſicht; doch das ſind alles verabredete Späße. Göthe.

71.

Dichtkunſt und Dichter.

(Aus „Meiſter's Lehrjahren.“)

Bis jetzt hatte Wilhelm Meiſter alles ſorgfältig aufgehoben, was ihm von der früheſten Entwicklung ſeines Geiſtes an, aus der Feder gefloſſen war. Noch lagen ſeine Schriften in Bündel gebunden auf dem Boden des Koffers, wohin er ſie gepackt hatte, als er ſie auf ſeiner Flucht mitzunehmen hoffte. Wie ganz anders eröffnete er ſie jetzt, als er ſie damals zuſammen band!

Wenn wir einen Brief, den wir unter gewiſſen Umſtänden geſchrieben und geſiegelt haben, der aber den Freund, an den er gerichtet war, nicht antrifft, ſondern wieder zu uns zurückgebracht wird, nach einiger Zeit eröffnen, überfällt uns eine ſonderbare Empfindung, indem wir unſer eignes Siegel erbrechen und uns mit unſerm veränderten Selbſt, wie mit einer dritten Perſon unterhalten. Ein ähnliches Gefühl ergriff mit Heftigkeit unſern Freund, als er das erſte Packet eröffnete, die zertheilten Hefte ins Feuer warf, die eben gewaltſam aufloderten, als Werner hereintrat, ſich über die lebhafte Flamme verwunderte, und fragte, was hier vorgehe?

Ich gebe einen Beweis, ſagte Wilhelm, daß es mir Ernſt iſt, ein Handwerk aufzugeben, wozu ich nicht geboren ward; und mit dieſen Worten warf er das zweite Packet in das Feuer. Werner wollte ihn abhalten, allein es war geſchehen.

Ich ſehe nicht ein, wie Du zu dieſem Extrem kommſt, ſagte dieſer. Warum ſollen denn nun dieſe Arbeiten, wenn ſie nicht vortrefflich ſind, gar vernichtet werden?

Digitized by Google

Weil ein Gedicht entweder vortrefflich ſein, oder gar nicht exiſtiren ſoll. Weil jeder, der keine Anlage hat, das Beſte zu leiſten, ſich der Kunſt enthalten, und ſich vor jeder Verführung dazu ernſtlich in Acht nehmen ſollte. Denn freilich regt ſich in jedem Menſchen ein gewiſſes unbeſtimmtes Verlangen, dasjenige was er ſieht, nachzuahmen; aber dies Verlangen beweiſt gar nicht, daß auch die Kunſt in uns wohne, mit dem was wir unternehmen, zu Stande zu kommen. Sieh mir die Knaben an, wie ſie jedesmal, ſo oft Seiltänzer in der Stadt geweſen, auf allen Planken und Balken hin und wieder gehen und balanciren, bis ein anderer Reiz ſie wieder zu einem ähnlichen Spiele hinzieht. Haſt Du es nicht in dem Zirkel unſerer Freunde bemerkt? So oft ſich ein Virtuoſe hören läßt, finden ſich immer einige, die ſogleich daſſelbe Inſtrument zu lernen anfangen. Wie viele irren auf dieſem Wege herum! Glücklich wer den Einfluß von ſeinen Wünſchen auf ſeine Kräfte bald gewahr wird!

Werner widerſprach; die Unterredung ward lebhaft, und Wilhelm konnte nicht ohne Bewegung die Argumente, mit denen er ſich ſelbſt ſo oft gequält hatte, gegen ſeinen Freund wiederholen. Werner behauptete, es ſei nicht vernünftig, ein Talent, zu dem man nur einigermaßen Neigung und Geſchick habe, deswegen, weil man es niemals in der größten Vollkommenheit ausüben werde, ganz aufzugeben. Es finde ſich ja ſo manche leere Zeit, die man dadurch ausfüllen, und nach und nach etwas hervorbringen könne, wodurch wir uns und andern ein Vergnügen bereiten. Unſer Freund, der hierin ganz anderer Meinung war, fiel ihm ſogleich ein, und ſagte mit großer Lebhaftigkeit:

„Wie ſehr irrſt Du, lieber Freund, wenn Du glaubſt, daß ein Werk, deſſen ernſte Vorſtellung die ganze Seele füllen muß, in unterbrochenen, zuſammengegeizten Stunden könne hervorgebracht werden. Nein, der Dichter muß ganz ſich, ganz in ſeinen geliebten Gegenſtänden leben. Er, der vom Himmel innerlich auf das Köſtlichſte begabt iſt, der einen ſich immer ſelbſt vermehrenden Schatz

Digitized by Google

im Busen bewahrt, er muß auch von außen ungestört mit seinen Schätzen in der stillen Glückseligkeit leben, die ein Reicher vergebens mit aufgehäuften Gütern um sich hervorzubringen sucht. Sieh die Menschen an, wie sie nach Glück und Vergnügen rennen! Ihre Wünsche, ihre Mühe, ihr Geld jagen rastlos, und wonach? nach dem, was der Dichter von der Natur erhalten hat, nach dem Genuß der Welt, nach dem Mitgefühl seiner selbst in andern, nach einem harmonischen Zusammensein mit vielen oft unvereinbaren Dingen.

Was beunruhigt die Menschen, als daß sie ihre Begriffe nicht mit den Sachen verbinden können, daß der Genuß sich ihnen unter den Händen wegstiehlt, daß das Gewünschte zu spät kommt, und daß alles Erreichen und Erlangen auf ihr Herz nicht die Wirkung thut, welche die Begierde uns in der Ferne ahnden läßt. Gleichsam wie einen Gott hat das Schicksal den Dichter über dieses alles hinüber gesetzt. Er sieht das Gewirre der Leidenschaften, Familien und Reiche sich zwecklos bewegen, er sieht die unauflöslichen Räthsel der Mißverständnisse, denen oft nur ein einsylbiges Wort zur Entwicklung fehlt, unsäglich verderbliche Verwirrungen verursachen. Er fühlt das Traurige und das Freudige jedes Menschenschicksals mit. Wenn der Weltmensch in einer abzehrenden Melancholie über großen Verlust seine Tage hinschleicht, oder in ausgelassener Freude seinem Schicksal entgegen geht, so schreitet die empfängliche, leicht bewegliche Seele des Dichters, wie die wandelnde Sonne, von Nacht zu Tag fort, und mit leisen Übergängen stimmt seine Harfe zu Freude und Leid. Eingeboren auf dem Grund seines Herzens wächst die schöne Blume der Weisheit hervor, und wenn die andern wachend träumen, und von ungeheuern Vorstellungen aus allen ihren Sinnen geängstigt werden, so lebt er den Traum des Lebens als ein Wachender, und das seltenste, was geschieht, ist ihm zugleich Vergangenheit und Zukunft. Und so ist der Dichter zugleich Lehrer, Wahrsager, Freund der Götter und der Menschen. Wie! willst Du, daß er zu einem kümmerlichen Gewerbe

Digitized by Google

herunter ſteige? Er, der wie ein Vogel gebaut iſt, um die Welt zu überſchweben, auf hohen Gipfeln zu niſten, und ſeine Nahrung von Knospen und Früchten, einen Zweig mit dem andern leicht verwechſelnd, zu nehmen, er ſolle zugleich wie der Stier am Pfluge ziehen, wie der Hund ſich auf eine Fährte gewöhnen, oder vielleicht gar an die Kette geſchloſſen, einen Meierhof durch ſein Bellen ſichern.

Werner hatte, wie man ſich denken kann, mit Verwunderung zugehört. Wenn auch die Menſchen, fiel er ihm ein, wie die Vögel gemacht wären, und, ohne daß ſie ſpinnen und weben, holdſelige Tage in beſtändigem Genuß zubringen könnten; wenn ſie auch bei Ankunft des Winters ſich ſo leicht in ferne Gegenden begeben können, dem Mangel auszuweichen, und ſich vor dem Froſte zu ſichern — — So haben die Dichter in Zeiten gelebt, wo das Ehrwürdige mehr erkannt ward, rief Wilhelm aus, und ſo ſollten ſie immer leben. Genugſam in ihrem Innerſten ausgeſtattet, bedurften ſie wenig von außen; die Gabe, ſchöne Empfindungen, herrliche Bilder der Menſchen in ſüßen, ſich an jeden Gegenſtand anſchmiegenden Worten und Melodieen mitzutheilen, bezauberte von jeher die Welt, und war für den Begabten ein reichliches Erbtheil. An der Könige Höfen, an den Tiſchen des Reichen, vor den Thüren der Verliebten, horchte man auf ſie, indem ſich das Ohr und die Seele für alles andere verſchloß, wie man ſich ſelig preiſt, und entzückt ſtille ſteht, wenn aus den Gebüſchen, durch die man wandelt, die Stimme der Nachtigall gewaltig rührend hervordringt! Sie fanden eine gaſtfreie Welt, und ihr niedrig ſcheinender Stand erhöhte ſie nur deſto mehr. Der Held lauſchte ihren Geſängen, und der Überwinder der Welt huldigte einem Dichter, weil er fühlte, daß, ohne dieſen, ſein ungeheures Daſein nur wie ein Sturmwind vorüber fahren würde; der Liebende wünſchte ſein Verlangen und ſeinen Genuß ſo tauſendfach und ſo harmoniſch zu fühlen, als ihn die beſeelte Lippe zu ſchildern verſtand; und ſelbſt der Reiche konnte ſeine Beſitzthümer, ſeine Abgötter nicht mit eigenen Augen ſo koſtbar ſehen, als ſie

Digitized by Google

ihm vom Glanze des allen Werth fühlenden und erhöhenden Geistes beleuchtet erschienen. Ja, wer hat, wenn Du willst, Götter gebildet, uns zu ihnen erhoben, sie zu uns herniedergebracht, als der Dichter?

Göthe.

72.

Klopstock's Messias in Göthe's Elternhause.

(Aus „Wahrheit und Dichtung.")

Aus der Ferne machte der Name Klopstock auch schon auf uns eine große Wirkung. Im Anfang wunderte man sich, wie ein so vortrefflicher Mann so wunderlich heißen könne; doch gewöhnte man sich bald daran und dachte nicht mehr an die Bedeutung dieser Sylben. In meines Vaters Bibliothek hatte ich bisher nur die früheren, besonders die zu seiner Zeit nach und nach heraufgekommenen und gerühmten Dichter gefunden. Alle diese hatten gereimt, und mein Vater hielt den Reim für poetische Werke unerläßlich. Canitz, Hagedorn, Drollinger, Gellert, Kreutz, Haller, standen in schönen Franzbänden in Einer Reihe. An diese schlossen sich Neukirch's Telemach, Koppen's befreites Jerusalem und andere Übersetzungen. Ich hatte diese sämmtlichen Bände von Kindheit auf fleißig durchgelesen und theilweise memorirt, weshalb ich denn zur Unterhaltung der Gesellschaft öfers aufgerufen wurde. Eine verdrießliche Epoche im Gegentheil eröffnete sich für meinen Vater, als durch Klopstock's Messias Verse, die ihm keine Verse schienen, ein Gegenstand der öffentlichen Bewunderung wurden. Er selbst hatte sich wohl gehütet, dieses Werk anzuschaffen; aber unser Hausfreund, Rath Schneider, schwärzte es ein, und steckte es der Mutter und den Kindern zu.

Auf diesen geschäftsthätigen Mann, welcher wenig las, hatte der Messias gleich bei seiner Erscheinung einen mächtigen Eindruck gemacht. Diese so natürlich ausgedrückten und doch so schön veredelten frommen Gefühle, diese gefällige Sprache, wenn man sie auch nur für harmonische Prosa gelten ließ, hatten den übrigens trockenen

Digitized by Google

Geſchäftsmann ſo gewonnen, daß er die zehn erſten Geſänge, denn von dieſen iſt eigentlich die Rede, als das herrlichſte Erbaungsbuch betrachtete, und ſolches alle Jahre Einmal in der Charwoche, in welcher er ſich von allen Geſchäften zu entbinden wußte, für ſich im Stillen durchlas und ſich daran für's ganze Jahr erquickte. Anfangs dachte er ſeine Empfindungen ſeinem alten Freunde mitzutheilen; allein er fand ſich ſelbſt beſtürzt, als er eine unheilbare Abneigung vor einem Werke von ſo köſtlichem Gehalte, wegen einer wie es ihm ſchien gleichgültigen äußern Form, gewahr werden mußte. Es fehlte, wie ſich leicht denken läßt, nicht an Wiederholung des Geſprächs über dieſen Gegenſtand; aber beide Theile entfernten ſich immer weiter von einander, es gab heftige Scenen, und der nachgiebige Mann ließ ſich endlich gefallen, von ſeinem Lieblingswerke zu ſchweigen, damit er nicht zugleich einen Jugendfreund und eine gute Sonntagsſuppe verlöre.

Proſelyten zu machen iſt der natürlichſte Wünſch eines jeden Menſchen, und wie ſehr fand ſich unſer Freund im Stillen belohnt, als er in der übrigen Familien für ſeinen Heiligen ſo offen geſinnte Gemüther entdeckte. Das Exemplar, das er jährlich nur eine Woche brauchte, war uns für die übrige Zeit gewidmet. Die Mutter hielt es heimlich, und wir Geſchwiſter bemächtigten uns deſſelben, wann wir konnten, um in Freiſtunden, in irgend einem Winkel verborgen, die auffallendſten Stellen auswendig zu lernen, und beſonders die zarteſten und heftigſten ſo geſchwind als möglich in's Gedächtniß zu faſſen. Porcia's Traum recitirten wir um die Wette, und in das wilde verzweifelnde Geſpräch zwiſchen Satan und Abramelech, welcher in's rothe Meer geſtürzt worden, hatten wir uns getheilt. Die erſte Rolle, als die gewaltſamſte, war auf mein Theil gekommen, die andere, um ein wenig kläglicher, übernahm meine Schweſter. Die wechſelſeitigen, zwar gräßlichen, aber doch wohlklingenden Verwünſchungen floſſen nur ſo vom Munde, und wir ergriffen jede Gelegenheit, uns mit dieſen hölliſchen Redensarten zu begrüßen.

Digitized by Google

Es war ein Samstagsabend im Winter — der Vater ließ sich immer bei Licht rasiren, um Sonntags frühe sich zur Kirche bequemlich anziehen zu können — wir saßen auf einem Schemel hinter dem Ofen, und murmelten, während der Barbier einseifte, unsere herkömmlichen Flüche ziemlich leise. Nun hatte aber Adramelech den Satan mit eisernen Händen zu fassen; meine Schwester packte mich gewaltig an, und recitirte, zwar leise genug aber doch mit steigender Leidenschaft:

Hilf mir! ich flehe Dich an, ich bete, wenn Du es forderst,
Ungeheuer, Dich an! Verworfener, schwarzer Verbrecher,
Hilf mir! ich leide die Pein des rächenden ewigen Todes!...
Vormals konnt' ich mit heißem, mit grimmigem Hasse Dich hassen!
Jetzt vermag ich's nicht mehr! Auch dies ist stechender Jammer!

Bisher war alles leidlich gegangen; aber laut, mit fürchterlicher Stimme, rief sie die folgenden Worte:

O wie bin ich zermalmt!.....

Der gute Chirurgus erschrack und goß dem Vater das Seifenbecken in die Brust. Da gab es einen großen Aufstand, und eine strenge Untersuchung ward gehalten, besonders in Betracht des Unglücks, das hätte entstehen können, wenn man schon im Rasiren begriffen gewesen wäre. Um allen Verdacht des Muthwillens von uns abzulehnen, bekannten wir uns zu unsern teuflischen Rollen, und das Unglück, das die Hexameter angerichtet hatten, war zu offenbar, als daß man sie nicht auf's neue hätte verrufen und verbannen sollen. Göthe.

73.

Der Franziskaner.

(Aus dem „Geisterseher".)

Es mögen nun fünf Jahre sein, daß ich in Neapel, wo ich mit ziemlichem Glück meine Künste trieb, mit einem gewissen Lorenzo del M..nte, Chevalier des Ordens von St. Stephan, Bekannt-

Digitized by Google

ſchaft machte, einem jungen und reichen Kavalier aus einem der erſten Häuſer des Königreichs, der mich mit Verbindlichkeiten überhäufte, und für meine Geheimniſſe große Achtung zu tragen ſchien. Er entdeckte mir, daß der Marcheſe del M..nte, ſein Vater, ein eifriger Verehrer der Kabbala wäre, und ſich glücklich ſchätzen würde, einen Weltweiſen (wie er mich zu nennen beliebte) unter ſeinem Dache zu wiſſen. Der Greis wohnte auf einem ſeiner Landgüter an der See, ungefähr ſieben Meilen von Neapel, wo er beinah in gänzlicher Abgeſchiedenheit von Menſchen das Andenken eines theuern Sohnes beweinte, der ihm durch ein ſchreckliches Schickſal entriſſen ward. Der Chevalier ließ mich merken, daß er und ſeine Familie in einer ſehr ernſthaften Angelegenheit meiner wohl gar ein Mal bedürfen könnten, um von meiner geheimen Wiſſenſchaft vielleicht einen Aufſchluß über etwas zu erhalten, wobei alle natürliche Mittel fruchtlos erſchöpft worden wären. Er insbeſondere, ſetzte er ſehr bedeutungsvoll hinzu, würde einſt vielleicht Urſache haben, mich als den Schöpfer ſeiner Ruhe und ſeines ganzen irdiſchen Glücks zu betrachten. Die Sache ſelbſt aber verhielt ſich folgender Geſtalt: Dieſer Lorenzo war der jüngere Sohn des Marcheſe, weßwegen er auch zu dem geiſtlichen Stand beſtimmt war; die Güter der Familie ſollten an ſeinen ältern Bruder fallen. Jeronymo, ſo hieß dieſer ältere Bruder, hatte mehrere Jahre auf Reiſen zugebracht, und kam ungefähr ſieben Jahre vor der Begebenheit, die jetzt erzählt wird, in ſein Vaterland zurück, um eine Heirath mit der einzigen Tochter eines benachbarten gräflichen Hauſes von C...tti zu vollziehen, worüber beide Familien ſchon ſeit der Geburt dieſer Kinder überein gekommen waren, um ihre anſehnlichen Güter dadurch zu vereinigen.

Die Entzückungen des Wiederſehens waren noch nicht vorüber, und die Anſtalten zur Vermählung wurden auf das lebhafteſte betrieben, als der Bräutigam — verſchwand. Er pflegte öfters ganze Abende auf einem Landhauſe zuzubringen, das die Ausſicht auf's Meer hatte, und ſich da zuweilen mit einer Waſſerfahrt zu vergnü-

Digitized by Google

gen. Nach einem ſolchen Abende geſchah es, daß er ungewöhnlich lange ausblieb. Man ſchickte Boten nach ihm aus, Fahrzeuge ſuchten ihn auf der See; niemand wollte ihn geſehen haben; von ſeinen Bedienten wurde keiner vermißt, daß ihn alſo keiner begleitet haben konnte. Es wurde Nacht, und er erſchien nicht. Es wurde Morgen — es wurde Mittag und Abend, und noch kein Jeronymo. Schon fing man an, den ſchrecklichſten Muthmaßungen Raum zu geben, als die Nachricht einlief, ein algieriſcher Korſar habe vorigen Tages an dieſer Küſte gelandet, und verſchiedene von den Einwohnern ſeien gefangen weggeführt worden. Sogleich werden zwei Galeeren bemannt, die eben ſegelfertig liegen; der alte Marcheſe beſteigt ſelbſt die erſte, entſchloſſen, ſeinen Sohn mit Gefahr ſeines eigenen Lebens zu befreien. Am dritten Morgen erblicken ſie den Korſaren, vor welchem ſie den Vortheil des Windes voraus haben; ſie haben ihn bald erreicht, ſie kommen ihm ſo nahe, daß Lorenzo, der ſich auf der erſten Galeere befindet, das Zeichen ſeines Bruders auf dem feindlichen Verdeck zu erkennen glaubt, als plötzlich ein Sturm ſie wieder von einander trennt. Mit Mühe ſtehen ihn die beſchädigten Schiffe aus; aber die Priſe iſt verſchwunden, und die Noth zwingt ſie, auf Maltha zu landen. Der Schmerz der Familie iſt ohne Gränzen; troſtlos rauft ſich der alte Marcheſe die eisgrauen Haare aus, man fürchtet für das Leben der jungen Gräfinn.

Fünf Jahre gehen in fruchtloſen Erkundigungen hin. Nachfragen geſchehen längs der ganzen barbariſchen Küſte; ungeheure Preiſe werden für die Freiheit des jungen Marcheſe geboten; aber niemand meldet ſich, ſie zu verdienen. Endlich blieb es bei der wahrſcheinlichen Vermuthung, daß jener Sturm, welcher beide Fahrzeuge trennte, das Räuberſchiff zu Grunde gerichtet habe, und daß ſeine ganze Mannſchaft in den Fluthen umgekommen ſei.

Gram und Alter näherten den alten Marcheſe dem Grabe; mit jedem neu vereitelten Verſuch ſank die Hoffnung, den Verſchwundenen wieder zu finden; er ſah den Untergang ſeines Hauſes, der durch eine kleine Ungerechtigkeit zu verhüten war, wenn er ſich

Digitized by Google

nämlich nur entschließen wollte, den jüngern Bruder auf Unkosten des ältern zu begünstigen. Um seine Verbindungen mit dem gräflichen Hause von C...tti zu erfüllen, brauchte nur ein Name geändert zu werden; der Zweck beider Familien war auf gleiche Art erreicht, Gräfinn Antonie mochte nun Lorenzo's oder Jeronymo's Gattinn heißen. Die schwache Möglichkeit einer Wiedererscheinung des Letztern kam gegen das gewisse und dringende Übel, den gänzlichen Untergang der Familie, in keine Betrachtung; und der alte Marchese, der die Annäherung des Todes mit jedem Tag stärker fühlte, wünschte mit Ungeduld, von dieser Unruhe wenigstens frei zu sterben.

Wer diesen Schritt allein verzögerte und am hartnäckigsten bekämpfte, war derjenige, der das meiste dabei gewann — Lorenzo. Ungerührt von dem Reiz unermeßlicher Güter, unempfindlich selbst gegen den Besitz des liebenswürdigsten Geschöpfs, weigerte er sich mit der edelmüthigsten Gewissenhaftigkeit, einen Bruder zu berauben, der vielleicht noch am Leben wäre, und sein Eigenthum zurück fordern könnte. „Ist das Schicksal meines theuern Jeronymo," sagte er, „durch diese lange Gefangenschaft nicht schon schrecklich genug, daß ich es noch durch einen Diebstahl verbittern sollte, der ihn um alles bringt, was ihm das theuerste war? Mit welchem Herzen würde ich den Himmel um seine Wiederkunft anflehen? Mit welcher Stirne ihm, wenn endlich ein Wunder ihn uns zurück bringt, entgegen eilen? Und gesetzt, er ist uns auf ewig entrissen, wodurch können wir sein Andenken besser ehren, als wenn wir die Lücke ewig unausgefüllt lassen, die sein Tod in unsern Zirkel gerissen hat? als wenn wir alle unsre Hoffnungen auf seinem Grabe opfern, und das, was sein war, gleich einem Heiligthum unberührt lassen?

Aber alle Gründe, welche die brüderliche Delikatesse ausfand, waren nicht vermögend, den alten Marchese mit der Idee auszusöhnen, einen Stamm erlöschen zu sehen, der bereits neun Jahrhunderte geblüht. Alles, was Lorenzo ihm abgewann, war noch eine Frist von zwei Jahren, ehe er die Braut seines Bruders zum

Digitized by Google

Altare führete. Während dieſes Zeitraums wurden die Nachforſchungen auf's eifrigſte fortgeſetzt. Lorenzo ſelbſt that verſchiedene Seereiſen, ſetzte ſeine Perſon manchen Gefahren aus; keine Mühe, keine Koſten wurden geſpart, den Verſchwundenen wieder zu finden. Aber auch dieſe zwei Jahre verſtrichen fruchtlos, wie alle vorige.

Antoniens Zuſtand war der ſchrecklichſte Kampf zwiſchen Pflicht und Neigung, Haß und Bewunderung. Die uneigennützige Großmuth der brüderlichen Liebe rührte ſie; ſie fühlte ſich hingeriſſen, den Mann zu verehren, den ſie nimmermehr lieben konnte; zerriſſen von widerſprechenden Gefühlen blutete ihr Herz.

Sie beſtand darauf, den Schleier zu nehmen, wovon ſie nur durch die nachdrücklichſten Gegenvorſtellungen ihres Beichtvaters, in welchen ſie ein unumſchränktes Vertrauen ſetzte, abzubringen war. Endlich gelang es den vereinigten Bemühungen dieſes Mannes und der Familie, ihr das Jawort abzuängſtigen. Der letzte Tag der Trauer ſollte der glückliche Tag ſein, den der alte Marcheſe durch Abtretung aller ſeiner Güter an den rechtmäßigen Erben noch feſtlicher zu machen geſonnen war.

Es erſchien dieſer Tag, und Lorenzo empfing ſeine bebende Braut am Altare. Der Tag ging unter, ein prächtiges Mahl erwartete die frohen Gäſte im hellerleuchteten Hochzeitſaal, und eine lärmende Muſik begleitete die ausgelaſſene Freude. Der glückliche Greis hatte gewollt, daß alle Welt ſeine Fröhlichkeit theilte; alle Zugänge zum Palaſte waren geöffnet, und willkommen war jeder, der ihn glücklich pries. Unter dieſem Gedränge nun —

Der Erzählende hielt hier inne, und ein Schauder der Erwartung hemmte unſern Odem — —

Unter dieſem Gedränge alſo, fuhr er fort, ließ mich derjenige, welcher zunächſt an mir ſaß, einen Franciskanermönch bemerken, der unbeweglich wie eine Säule ſtand, langer hagerer Statur und aſchbleichen Angeſichts, einen ernſten und traurigen Blick auf das Brautpaar geheftet. Die Freude, welche rings herum auf allen

Digitized by Google

Geſichtern lachte, ſchien an dieſem einzigen vorüber zu gehen; ſeine Miene blieb unwandelbar dieſelbe, wie eine Büſte unter lebenden Figuren. Das Außerordentliche dieſes Anblicks, der — weil er mich mitten in der Luſt überraſchte, und gegen alles, was mich in dieſem Augenblick umgab, auf eine ſo grelle Art abſtach — um ſo tiefer auf mich wirkte, ließ einen unauslöſchlichen Eindruck in meiner Seele zurück. Oft verſucht' ichs, die Augen von dieſer ſchreckhaften Geſtalt abzuwenden, aber unfreiwillig fielen ſie wieder darauf, und fanden ſie jedes Mal unverändert. Ich ſtieß meinen Nachbar an, dieſer den ſeinigen, dieſelbe Neugierde, dieſelbe Befremdung durchlief die ganze Tafel, das Geſpräch ſtockte; eine allgemeine plötzliche Stille; den Mönch ſtörte ſie nicht. Der Mönch ſtand unbeweglich und immer derſelbe, einen ernſten und traurigen Blick auf das Brautpaar geheftet. Einen jeden entſetzte dieſe Erſcheinung; die junge Gräfinn allein fand ihren eigenen Kummer im Geſicht dieſes Fremdlings wieder, und hing mit ſtiller Wolluſt an dem einzigen Gegenſtand in der Verſammlung, der ihren Gram zu verſtehen, zu theilen ſchien. Allgemach verlief ſich das Gedränge, Mitternacht war vorüber, die Muſik fing an ſtiller und verlorner zu tönen, die Kerzen dunkler und endlich nur einzeln zu brennen, das Geſpräch leiſer und immer leiſer zu flüſtern — und öder ward es, und immer öder im trüberleuchteten Hochzeitſaal; der Mönch ſtand unbeweglich, und immer derſelbe, einen ſtillen und traurigen Blick auf das Brautpaar geheftet. Die Tafel wird aufgehoben, die Gäſte zerſtreuen ſich dahin und dorthin, die Familie tritt in einen engern Kreis zuſammen, der Mönch bleibt ungeladen in dieſem engeren Kreis. Ich weiß nicht, woher es kam, daß niemand ihn anreden wollte; niemand redete ihn an. Schon drängen ſich ihre weiblichen Bekannten um die zitternde Braut herum, die einen bittenden, Hülfe ſuchenden Blick auf den ehrwürdigen Fremdling richtet; der Fremdling erwiedert ihn nicht. Die Männer ſammeln ſich auf gleiche Art um den Bräutigam — eine gepreßte erwartungsvolle Stille — „Daß wir unter einander ſo glücklich ſind," hub endlich

der Greis an, der allein unter uns allen den Unbekannten nicht zu bemerken, oder sich doch nicht über ihn zu verwundern schien: „daß wir so glücklich sind," sagte er, „und mein Sohn Jeronymo muß fehlen!" — „Hast Du ihn denn geladen, und er ist ausgeblieben?" fragte der Mönch. Es war das erste Mal, daß er den Mund öffnete — Mit Schrecken sahen wir ihn an.

„Ach! er ist hingegangen, wo man auf ewig ausbleibt," versetzte der Alte. „Ehrwürdiger Herr, Ihr versteht mich unrecht. Mein Sohn Jeronymo ist todt."

„Vielleicht fürchtet er sich auch nur, sich in solcher Gesellschaft zu zeigen," fuhr der Mönch fort. „Wer weiß, wie er aussehen mag, Dein Sohn Jeronymo! — Laß ihn die Stimme hören, die er zum letzten Mal hörte! — Bitte Deinen Sohn Lorenzo, daß er ihn rufe."

„Was soll das bedeuten?" murmelte alles. Lorenzo veränderte die Farbe. Ich läugne nicht, daß mir das Haar anfing zu steigen.

Der Mönch war unterdessen zum Schenktisch getreten, wo er ein volles Weinglas ergriff, und an die Lippe setzte — „Das Andenken unsers theuern Jeronymo!" rief er. „Wer den Verstorbenen lieb hatte, thue mir's nach."

„Woher Ihr auch sein mögt, ehrwürdiger Herr," rief endlich der Marchese, „Ihr habt einen theuern Namen genannt. Seid mir willkommen! — Kommt, meine Freunde! (indem er sich gegen uns kehrte, und die Gläser herum gehen ließ) laßt einen Fremdling uns nicht beschämen! — Dem Andenken meines Sohnes Jeronymo!"

Nie, glaube ich, ward eine Gesundheit mit so schlimmem Muthe getrunken.

„Ein Glas steht noch voll da — warum weigert sich mein Sohn Lorenzo, auf diesen freundlichen Trunk Bescheid zu thun?"

Bebend empfing Lorenzo das Glas aus des Franciskaners Hand — bebend brachte er's an den Mund — „meinem geliebten Bruder Jeronymo!" stammelte er, und schauernd setzte er's nieder.

„Das ist meines Mörders Stimme," rief eine fürchterliche Ge-

Digitized by Google

ſtalt, die auf ein Mal in unſrer Mitte ſtand, mit bluttriefendem Kleide und entſtellt von gräßlichen Wunden.—

Aber um das Weitere frage man mich nicht mehr, ſagte der Erzähler, alle Zeichen des Entſetzens in ſeinem Angeſichte. Meine Sinne hatten mich von dem Augenblick an verlaſſen, als ich die Augen auf die Geſtalt warf; ſo wie jeden, der zugegen war. Da wir wieder zu uns ſelber kamen, rang Lorenzo mit dem Tode, Mönch und Erſcheinung waren verſchwunden. Den Ritter brachte man unter ſchrecklichen Zuckungen zu Bette; niemand als der Geiſtliche war um den Sterbenden, und der jammervolle Greis, der ihm, wenige Wochen nachher, im Tode folgte. Seine Geſtändniſſe liegen in der Bruſt des Paters verſenkt, der ſeine letzte Beichte hörte, und kein lebendiger Menſch hat ſie erfahren. Nicht lange nach dieſer Begebenheit geſchah es, daß man einen Brunnen auszuräumen hatte, der im Hinterhofe des Landhauſes unter wildem Geſträuche verſteckt, und viele Jahre lang verſchüttet war; da man den Schutt durch einander ſtörte, entdeckte man ein Todtengerippe. Das Haus, wo ſich dieſes zutrug, ſteht nicht mehr; die Familie del M..nte iſt erloſchen, und in einem Kloſter, ohnweit Salerno, zeigt man Ihnen Antoniens Grab.

Schiller.

74.

Der Verbrecher aus verlorner Ehre.

In der ganzen Geſchichte des Menſchen iſt kein Capitel unterrichtender für Herz und Geiſt, als die Annalen ſeiner Verirrungen. Bei jedem großen Verbrechen war eine verhältnißmäßig große Kraft in Bewegung. Wenn ſich das geheime Spiel der Begehrungskraft bei dem matten Licht gewöhnlicher Affekte verſteckt, ſo wird es im Zuſtand gewaltſamer Leidenſchaft deſto hervorſpringender, koloſſaliſcher, lauter; der feinere Menſchenforſcher, welcher weiß, wie viel man auf die Mechanik der gewöhnlichen Willensfreiheit eigentlich rechnen darf, und wie weit es erlaubt iſt, analogiſch zu ſchließen, wird manche Erfahrung aus dieſem Gebiete in ſeine

Digitized by Google

Seelenlehre herübertragen und für das sittliche Leben verarbeiten.

Es ist etwas so Einförmiges und doch wieder so Zusammengesetztes, das menschliche Herz. Ein und eben dieselbe Fertigkeit oder Begierde kann in tausenderlei Formen und Richtungen spielen, kann tausend widersprechende Phänomene bewirken, kann in tausend Charakteren anders gemischt erscheinen, und tausend ungleiche Charaktere und Handlungen können wieder aus einerlei Neigung gesponnen sein, wenn auch der Mensch, von welchem die Rede ist, nichts weniger denn eine solche Verwandschaft ahnet. Stünde einmal, wie für die übrigen Reiche der Natur, auch für das Menschengeschlecht, ein Linnäus auf, welcher nach Trieben und Neigungen classificirte, wie sehr würde man erstaunen, wenn man so manchen, dessen Laster in einer engen bürgerlichen Spähre und in der schmalen Umzäunung der Gesetze jetzt ersticken muß, mit dem Ungeheuer Borgia in einer Ordnung beisammen fände!

Von dieser Seite betrachet, läßt sich Manches gegen die gewöhnliche Behandlung der Geschichte einwenden, und hier, vermuthe ich, liegt auch die Schwierigkeit, warum das Studium derselben für das bürgerliche Leben noch immer so fruchtlos geblieben. Zwischen der heftigen Gemüthsbewegung des handelnden Menschen und der ruhigen Stimmung des Lesers, welchem diese Handlung vorgelegt wird, herrscht ein so widriger Contrast, herrscht ein so breiter Zwischenraum, daß es dem Letztern schwer, ja unmöglich wird, einen Zusammenhang nur zu ahnen. Es bleibt eine Lücke zwischen dem historischen Subjekt und dem Leser, die alle Möglichkeit einer Vergleichung oder Anwendung abschneidet, und statt jenes heilsamen Schreckens, der die stolze Gesundheit warnet, ein Kopfschütteln der Befremdung erweckt. Wir sehen den Unglücklichen, der doch in eben der Stunde, wo er die That beging, so wie in der, wo er dafür büßet, Mensch war wie wir, für ein Geschöpf fremder Gattung an, dessen Blut anders umläuft, als das unsrige, dessen Willen andern Regeln gehorcht, als der unsrige; seine Schicksale rühren uns wenig, denn Rührung gründet sich ja nur auf ein dunkles Bewußtsein

Digitized by Google

ähnlicher Gefahr, und wir sind weit entfernt, eine solche Ähnlichkeit auch nur zu träumen. Die Belehrung geht mit der Beziehung verloren und die Geschichte, anstatt eine Schule der Bildung zu sein, muß sich mit einem armseligen Verdienste um unsere Neugier begnügen. Soll sie uns mehr sein, und ihren ganzen Endzweck erreichen, so muß sie nothwendig unter diesen beiden Methoden wählen: entweder der Leser muß warm werden wie der Held, oder der Held wie der Leser erkalten.

Ich weiß, daß von den besten Geschichtschreibern neuerer Zeit und des Alterthums manche sich an die erste Methode gehalten, und das Herz ihres Lesers durch hinreißenden Vortrag bestochen haben. Aber diese Manier ist eine Usurpation des Schriftstellers und beleidigt die republikanische Freiheit des lesenden Publikums, dem es zukommt, selbst zu Gericht zu sitzen; sie ist zugleich eine Verletzung der Gränzen-Gerechtigkeit, denn diese Methode gehört ausschließlich und eigenthümlich dem Redner und Dichter. Dem Geschichtschreiber bleibt nur die Letztere übrig.

Der Held muß kalt werden, wie der Leser, oder was hier eben so viel sagt, wir müssen mit ihm bekannt werden, eh' er handelt; wir müssen ihn seine Handlung nicht bloß vollbringen, sondern auch wollen sehen. An seinen Gedanken liegt uns unendlich mehr, als an allen seinen Thaten, und noch weit mehr an den Quellen seiner Gedanken, als an den Folgen seinen Thaten. Man hat das Erdreich des Vesuvs untersucht, sich die Entstehung seines Brandes zu erklären; warum schenkt man einer moralischen Erscheinung weniger Aufmerksamkeit als einer physischen? Warum achtet man nicht in eben dem Grade auf die Beschaffenheit und Stellung der Dinge, welche einen solchen Menschen umgeben, bis der gesammelte Zunder in seinem Inwendigen Feuer fing? Den Träumer, der das Wunderbare liebt, reizt eben das Seltsame und Abenteuerliche einer solchen Erscheinung; der Freund der Wahrheit sucht eine Mutter zu diesen verlorenen Kindern. Er sucht sie in der unveränderlichen Structur der menschlichen Seele

und in den veränderlichen Bedingungen, welche sie von außen bestimmten, und in diesen beiden findet er sie gewiß. Ihn überrascht es nun nicht mehr, in dem nämlichen Beete, wo sonst überall heilsame Kräuter blühen, auch den giftigen Schierling gedeihen zu sehen, Weisheit und Thorheit, Laster und Tugend in einer Wiege beisammen zu finden.

Wenn ich auch keinen der Vortheile hier in Anschlag bringe, welche die Seelenkunde aus einer solchen Behandlungsart der Geschichte zieht, so behält sie schon allein darum den Vorzug, weil sie den grausamen Hohn und die stolze Sicherheit ausrottet, womit gemeiniglich die ungeprüfte aufrechtstehende Tugend auf die gefallene herunterblickt; weil sie den sanften Geist der Duldung verbreitet, ohne welchen kein Flüchtling zurückkehrt, keine Aussöhnung des Gesetzes mit seinem Beleidiger statt findet, kein angestecktes Glied der Gesellschaft von dem gänzlichen Brande gerettet wird.

Ob der Verbrecher, von dem ich jetzt sprechen werde, auch noch ein Recht gehabt hätte, an jenen Geist der Duldung zu appelliren? Ob er wirklich ohne Rettung für den Körper des Staates verloren war? —Ich will dem Ausspruche des Lesers nicht vorgreifen. Unsere Gelindigkeit fruchtet ihm nichts mehr, denn er starb durch des Henkers Hand, aber die Leichenöffnung seines Lasters unterrichtet vielleicht die Menschlichkeit und — es ist möglich, auch die Gerechtigkeit.

Christian Wolf war der Sohn eines Gastwirths in einer ...schen Landstadt (deren Namen man aus Gründen, die sich in der Folge aufklären, verschweigen muß), und half seiner Mutter, denn der Vater war todt, bis in sein zwanzigstes Jahr die Wirthschaft besorgen. Die Wirthschaft war schlecht und Wolf hatte müßige Stunden. Schon von der Schule her war er für einen losen Buben bekannt. Erwachsene Mädchen klagten über seine Frechheit, und die Jungen des Städtchens huldigten seinem erfinderischen Kopfe. Die Natur hatte seinen Körper verabsäumt. Eine kleine unscheinbare Figur, krauses Haar von einer unangenehmen Schwärze, eine plattgedrückte Nase und eine geschwollene Oberlippe, welche noch überdies

durch den Schlag eines Pferdes aus ihrer Richtigkeit gewichen war, gaben seinem Anblick eine Widrigkeit, welche alle Weiber von ihm zurückscheuchte und dem Witz seiner Kameraden eine reichliche Nahrung darbot.

Er wollte ertrotzen, was ihm verweigert war; weil er mißfiel, setzte er sich vor zu gefallen. Er war sinnlich und beredete sich daß er liebe. Das Mädchen, das er wählte, mißhandelte ihn; er hatte Ursache zu fürchten, daß seine Nebenbuhler glücklicher wären; doch das Mädchen war arm. Ein Herz, das seinen Betheuerungen verschlossen blieb, öffnete sich vielleicht seinen Geschenken; aber ihn selbst drückte Mangel, und der eitle Versuch, seine Außenseite geltend zu machen, verschlang noch das Wenige, was er durch eine schlechte Wirthschaft erwarb. Zu bequem und zu unwissend, seinem zerrütteten Hauswesen durch Speculation aufzuhelfen; zu stolz, auch zu weichlich, den Herrn, der er bisher gewesen war, mit dem Bauer zu vertauschen und seiner angebeteten Freiheit zu entsagen, sah er nur einen Ausweg vor sich — den Tausende vor ihm und nach ihm mit besserm Glücke ergriffen haben — den Ausweg, honett zu stehlen. Seine Vaterstadt gränzte an eine landesherrliche Waldung, er wurde Wilddieb, und der Ertrag seines Raubes wanderte treulich in die Hände seiner Geliebten.

Unter den Liebhabern Hannchens war Robert, ein Jägerbursche des Försters. Frühzeitig merkte dieser den Vortheil, den die Freigebigkeit seines Nebenbuhlers über ihn gewonnen hatte, und mit Scheelsucht forschte er nach den Quellen dieser Veränderung. Er zeigte sich fleißiger in der Sonne—dies war das Schild zu dem Wirthshause — sein lauerndes Auge, von Eifersucht und Neid geschärft, entdeckte ihm bald, woher dieses Geld floß. Nicht lange vorher war ein strenges Edict gegen die Wildschützen erneuert worden, welches den Übertreter zum Zuchthause verdammte. Robert war unermüdet, die geheimen Gänge seines Feindes zu beschleichen: endlich gelang es ihm auch, den Unbesonnenen über der That zu ergreifen. Wolf wurde eingezogen, und nur mit Aufopferung seines

ganzen kleinen Vermögens brachte er es mühsam dahin, die zuerkannte Strafe durch eine Geldbuße abzuwenden.

Robert triumphirte. Sein Nebenbuhler war aus dem Felde geschlagen, und Hannchens Gunst für den Bettler verloren; Wolf kannte seinen Feind, und dieser Feind war der glückliche Besitzer seiner Johanna. Drückendes Gefühl des Mangels gesellten sich zu beleidigtem Stolze. Noth und Eifersucht stürmen vereinigt auf seine Empfindlichkeit ein, der Hunger treibt ihn hinaus in die weite Welt, Rache und Leidenschaft halten ihn fest. Er wird zum zweiten Male Wilddieb; aber Roberts verdoppelte Wachsamkeit überlistet ihn zum zweiten Male wieder. Jetzt erfährt er die ganze Schärfe des Gesetzes: denn er hat nichts mehr zu geben, und in wenigen Wochen wird er in das Zuchthaus der Residenz abgeliefert.

Das Strafjahr war überstanden, seine Leidenschaft durch die Entfernung gewachsen, und sein Trotz unter dem Gewicht des Unglücks gestiegen. Kaum erlangt er die Freiheit, so eilt er nach seinem Geburtsort, sich seiner Johanna zu zeigen. Er erscheint; man flieht ihn. Die dringende Noth hat endlich seinen Hochmuth gebeugt und seine Weichlichkeit überwunden, — er bietet sich den Reichen des Ortes an, und will für den Taglohn dienen. Der Bauer zuckt über den schwachen Zärtling die Achsel; der derbe Knochenbau seines handfesten Mitbewerbers sticht ihn bei diesem gefühllosen Gönner aus. Er wagt einen letzten Versuch. Ein Amt ist noch ledig, der äußerste verlorne Posten des ehrlichen Namens — er meldet sich zum Hirten des Städtchens, aber der Bauer will seine Schweine keinem Taugenichts anvertrauen. In allen Entwürfen getäuscht, an allen Orten zurückgewiesen, wird er zum dritten Mal Wilddieb, und zum dritten Mal trifft ihn das Unglück, seinem wachsamen Feinde in die Hände zu fallen.

Der doppelte Rückfall hatte seine Verschuldung erschwert, die Richter sahen in das Buch der Gesetze, aber nicht einer in die Gemüthsfassung des Beklagten. Das Mandat gegen die Wilddiebe bedurfte einer solennen und exemplarischen Genugthuung, und Wolf wurde

Digitized by Google

verurtheilt, das Zeichen des Galgens auf den Rücken gebrannt, drei Jahre auf der Festung zu arbeiten.

Auch diese Periode verlief, und er ging von der Festung — aber ganz anders, als er dahin gekommen war. Hier fängt eine neue Epoche in seinem Leben an; man höre ihn selbst, wie er nachher gegen seinen geistlichen Beistand und vor Gerichte bekannt hat. „Ich beirat die Festung, sagte er, als ein Verirrter, und verließ sie als ein Lotterbube. Ich hatte noch etwas in der Welt gehabt, das mir theuer war, und mein Stolz krümmte sich unter der Schande. Wie ich auf die Festung gebracht war, sperrte man mich zu drei und zwanzig Gefangenen ein, unter denen zwei Mörder und die übrigen berüchtigte Diebe und Vagabunden waren. Man verhöhnte mich, wenn ich von Gott sprach, und setzte mir zu, schändliche Lästerungen gegen den Erlöser zu sagen. — — Kein Tag verging, wo nicht irgend ein schändlicher Anschlag geschmiedet ward. Anfangs floh ich dieses Volk und verkroch mich vor ihren Gesprächen, so gut mirs möglich war; aber ich brauchte ein Geschöpf, und die Barbarei meiner Wächter hatte mir auch meinen Hund abgeschlagen. Die Arbeit war hart und tyrannisch, mein Körper kränklich; ich brauchte Beistand, und wenn ichs aufrichtig sagen soll, ich brauchte Bedauerung, und diese mußte ich mit dem letzten Überreste meines Gewissens erkaufen. So gewöhnte ich mich endlich an das Abscheulichste, und im letzten Vierteljahr hatte ich meine Lehrmeister übertroffen."

„Von jetzt an lechzte ich nach dem Tage meiner Freiheit, wie ich nach Rache lechzte. Alle Menschen hatten mich beleidigt, denn alle waren besser und glücklicher als ich. Ich betrachtete mich als den Märtyrer des natürlichen Rechts und als ein Schlachtopfer der Gesetze. Zähnknirschend rieb ich meine Ketten, wenn die Sonne hinter meinem Festungsberg heraufkam; eine weite Aussicht ist zweifache Hölle für einen Gefangenen. Der freie Zugwind, der durch die Luftlöcher meines Thurmes pfiff, und die Schwalbe, die sich auf dem eisernen Stabe meines Gitters niederließ, schienen mich mit

Digitized by Google

ihrer Freiheit zu necken, und machten mir meine Gefangenschaft desto gräßlicher. Damals gelobte ich unversöhnlichen glühenden Haß Allem, was dem Menschen gleicht, und was ich gelobte, habe ich redlich gehalten."

„Mein erster Gedanke, sobald ich mich frei sah, war meine Vaterstadt. So wenig auch für meinen künftigen Unterhalt da zu hoffen war, so viel versprach sich mein Hunger nach Rache. Mein Herz klopfte wilder, als der Kirchthum von weitem aus dem Gehölze stieg Es war nicht mehr das herzliche Wohlbehagen, wie ich's bei meiner ersten Wallfahrt empfunden hatte — das Andenken alles Ungemachs, aller Verfolgungen, die ich dort einst erlitten hatte, erwachte mit Einemmal aus einem schrecklichen Todesschlaf; alle Wunden bluteten wieder, alle Narben gingen auf. Ich verdoppelte meine Schritte, denn es erquickte mich im Voraus, meine Feinde durch meinen plötzlichen Anblick in Schrecken zu setzen, und ich durstete jetzt eben so sehr nach neuer Erniedrigung, als ich ehemals davor gezittert hatte."

„Die Glocken läuteten zur Vesper, als ich mitten auf dem Markte stand. Die Gemeinde wimmelte zur Kirche. Man erkannte mich schnell; Jedermann, der mir aufstieß, trat scheu zurück. Ich hatte von jeher die kleinen Kinder sehr lieb gehabt und auch jetzt übermannte mich's unwillkührlich, daß ich einem Knaben, der neben mir vorbeihüpfte, einen Groschen bot. Der Knabe sah mich einen Augenblick starr an, und warf mir den Groschen in's Gesicht. Wäre mein Blut nur etwas ruhiger gewesen, so hätte ich mich erinnert, daß der Bart, den ich noch von der Festung mitbrachte, meine Gesichtszüge bis zum Gräßlichen entstellte — aber mein böses Herz hatte meine Vernunft angesteckt, Thränen, wie ich sie nie geweint hatte, liefen über meine Backen."

„Der Knabe weiß nicht wer ich bin, noch woher ich komme, sagte ich halblaut zu mir selbst, und doch meidet er mich wie ein schändliches Thier. Bin ich denn irgendwo auf der Stirn gezeichnet, oder habe ich aufgehört, einem Menschen ähnlich zu sehen, weil ich

Digitized by Google

fühle, daß ich keinen mehr lieben kann? — Die Verachtung dieſes Knaben ſchmerzte mich bitterer, als dreijähriger Galiotendienſt, denn ich hatte ihm Gutes gethan und konnte ihn keines perſönlichen Haſſes beſchuldigen."

„Ich ſetzte mich auf einen Zimmerplatz, der Kirche gegenüber; was ich eigentlich wollte, weiß ich nicht; doch ich weiß noch, daß ich mit Erbitterung aufſtand, als von allen meinen vorübergehenden Bekannten keiner mich nur eines Grußes gewürdigt hatte, auch nicht Einer. Unwillig verließ ich meinen Standort, eine Herberge aufzuſuchen. Als ich an der Ecke einer Gaſſe umlenkte, rannte ich gegen meine Johanne.

„Sonnenwirth!" ſchrie ſie laut auf, und machte eine Bewegung, mich zu umarmen. „Du wieder da, lieber Sonnenwirth! Gott ſei Dank, daß Du wieder kommſt!" Hunger und Elend ſprach aus ihrer Bedeckung, eine ſchändliche Krankheit aus ihrem Geſichte; ihr Anblick verkündete die verworfenſte Creatur, zu der ſie erniedrigt war. Ich ahnete ſchnell, was hier geſchehen ſein möchte, einige fürſtliche Dragoner, die mir eben begegnet waren, ließen mich errathen, daß Garniſon in dem Städtchen lag. „Soldatendirne," rief ich, und drehte ihr lachend den Rücken zu. Es that mir wohl, daß noch ein Geſchöpf unter mir war im Rang der Lebendigen. Ich hatte ſie niemals geliebt.

„Meine Mutter war todt. Mit meinem kleinem Hauſe hatten ſich meine Creditoren bezahlt gemacht. Ich hatte Niemand und nichts mehr. Alle Welt floh mich wie einen Giftigen; aber ich hatte endlich verlernt, mich zu ſchämen. Vorher hatte ich mich dem Anblick der Menſchen entzogen, weil Verachtung mir unerträglich war. Jetzt drang ich mich auf, und ergötzte mich, ſie zu verſcheuchen. Es war mir wohl, weil ich nichts mehr zu verlieren und nichts mehr zu hüten hatte. Ich brauchte keine gute Eigenſchaft mehr, weil man keine mehr bei mir vermuthete."

„Die ganze Welt ſtand mir offen, ich hätte vielleicht in einer fremden Provinz für einen ehrlichen Mann gegolten, aber ich hatte

Digitized by Google

den Muth verloren, es auch nur zu ſcheinen. Verzweiflung und Schande hatten mir endlich dieſe Sinnesart aufgezwungen. Es war die letzte Ausflucht, die mir übrig war, die Ehre entbehren zu lernen, weil ich an keine mehr Anſpruch machen durfte. Hätten meine Eitelkeit und mein Stolz meine Erniedrigung erlebt, ſo hätte ich mich ſelbſt entleiben müſſen."

„Was ich nunmehr eigentlich beſchloſſen hatte, war mir ſelber noch unbekannt. Ich wollte Böſes thun, ſo viel erinnere ich mich noch dunkel. Ich wollte mein Schickſal verdienen. Die Geſetze, meinte ich, wären Wohlthaten für die Welt, alſo faßte ich den Vorſatz, ſie zu verletzen. Ehemals hatte ich aus Nothwendigkeit und Leichtſinn geſündigt, jetzt that ich's aus freier Wahl zu meinem Vergnügen."

„Mein Erſtes war, daß ich mein Wildſchießen fortſetzte. Die Jagd überhaupt war mir nach und nach zur Leidenſchaft geworden, und außerdem mußte ich ja leben. Aber dies war es nicht allein; es kitzelte mich, das fürſtliche Edict zu verhöhnen und meinem Landesherrn nach allen Kräften zu ſchaden. Ergriffen zu werden beſorgte ich nicht mehr, denn jetzt hatte ich eine Kugel für meinen Entdecker bereit, und das wußte ich, daß mein Schuß ſeinen Mann nicht fehlte. Ich erlegte alles Wild, das mir aufſtieß, nur weniges machte ich auf der Grenze zu Gelde, das meiſte ließ ich verweſen. Ich lebte kümmerlich, um nur den Aufwand an Blei und Pulver zu beſtreiten. Meine Verheerungen in der großen Jagd wurden ruchbar, aber mich drückte kein Verdacht mehr. Mein Anblick löſchte ihn aus. Mein Name war vergeſſen."

„Dieſe Lebensart trieb ich mehrere Monate. Eines Morgens hatte ich nach meiner Gewohnheit das Holz durchſtrichen, die Fährte eines Hirſches zu verfolgen. Zwei Stunden hatte ich mich vergeblich ermüdet, und ſchon fing ich an, meine Beute verloren zu geben, als ich ſie auf einmal in ſchußgerechter Entfernung entdeckte. Ich will anſchlagen und abdrücken — aber plötzlich erſchreckt mich der Anblick eines Hutes, der wenige Schritte vor mir auf der Erde liegt. Ich forſche genauer und erkenne den Jäger Robert, der hinter dem dicken

Digitized by Google

Stamme einer Eiche auf eben das Wild anſchlägt, dem ich den Schuß beſtimmt hatte. Eine tödtliche Kälte fährt bei dieſem Anblick durch meine Gebeine. Juſt das war der Menſch, den ich unter allen lebendigen Dingen am gräßlichſten haßte, und dieſer Menſch war in die Gewalt meiner Kugel gegeben. In dieſem Augenblicke dünkte mich's, als ob die ganze Welt in meinem Flintenſchuß läge, und der Haß meines ganzen Lebens in die einzige Fingerſpitze ſich zuſammendrängte, womit ich den mörderiſchen Schuß thun ſollte. Eine unſichtbare, fürchterliche Hand ſchwebte über mir, der Stundenweiſer meines Schickſals zeigte unwiderruflich auf dieſe ſchwarze Minute. Der Arm zitterte mir, da ich meiner Flinte die ſchreckliche Wahl erlaubte — meine Zähne ſchlugen zuſammen wie im Fieberfroſt, und der Odem ſperrte ſich erſtickend in meiner Lunge. Eine Minute lang blieb der Lauf meiner Flinte ungewiß zwiſchen dem Menſchen und dem Hirſch mitten inne ſchwanken — eine Minute — und noch eine — und wieder eine. Rache und Gewiſſen rangen hartnäckig und zweifelhaft, aber die Rache gewann's, und der Jäger lag todt am Boden."

Mein Gewehr fiel mit dem Schuſſe .....Mörder..... ſtammelte ich langſam — Der Wald war ſtille wie ein Kirchhof — ich hörte deutlich, daß ich Mörder ſagte. Als ich näher ſchlich, ſtarb der Mann. Lange ſtand ich ſprachlos vor dem Todten; ein helles Gelächter endlich machte mir Luft. „Wirſt Du jetzt reinen Mund halten, guter Freund!" ſagte ich und trat keck hinzu, indem ich zugleich das Geſicht des Ermordeten auswärts kehrte. Die Augen ſtanden ihm weit auf. Ich wurde ernſthaft und ſchwieg plötzlich wieder ſtille. Es fing mir an, ſeltſam zu werden."

„Bis hieher hatte ich auf Rechnung meiner Schande gefrevelt; jetzt war etwas geſchehen, wofür ich noch nicht gebüßt hatte. Eine Stunde vorher, glaube ich, hätte mich kein Menſch überredet, daß es noch etwas Schlechteres, als mich unter dem Himmel gebe; jetzt fing ich an zu muthmaßen, daß ich vor einer Stunde wohl gar zu beneiden war."

Digitized by Google

„Gottes Gerichte fielen mir nicht ein, wohl aber eine, ich weiß nicht welche? verwirrte Erinnerung an Strang und Schwert, und die Execution einer Kindermörderin, die ich als Schuljunge mit angesehen hatte. Etwas ganz besonders Schreckliches lag für mich in dem Gedanken, daß von jetzt an mein Leben verwirkt sei. Auf Mehreres besinne ich mich nicht mehr. Ich wünschte gleich darauf, daß er noch lebte. Ich that mir Gewalt an, mich lebhaft an alles Böse zu erinnern, das mir der Todte im Leben zugefügt hatte, aber sonderbar! mein Gedächtniß war wie ausgestorben. Ich konnte nichts mehr von allem dem hervorrufen, was mich vor einer Viertelstunde zum Rasen gebracht hatte. Ich begriff gar nicht, wie ich zu dieser Mordthat gekommen war."

„Noch stand ich vor der Leiche, noch immer. Das Knallen einiger Peitschen, und das Geknarre von Frachtwagen, die durchs Holz fuhren, brachten mich zu mir selbst. Es war kaum eine Viertelstunde abseits der Heerstraße, wo die That geschehen war. Ich mußte auf meine Sicherheit denken."

„Unwillkürlich verlor ich mich tiefer in den Wald. Auf dem Wege fiel mir ein, daß der Entleibte sonst eine Taschenuhr besessen hatte. Ich brauchte Geld, um die Grenze zu erreichen — und doch fehlte mir der Muth, nach dem Platze umzuwenden, wo der Todte lag. Hier erschreckte mich ein Gedanke an den Teufel und an eine Allgegenwart Gottes. Ich raffte meine ganze Kühnheit zusammen; entschlossen es mit der Hölle aufzunehmen, ging ich nach der Stelle zurück. Ich fand, was ich erwartet hatte, und in einer grünen Börse noch etwas Weniges über einen Thaler an Gelde. Eben, da ich Beides zu mir stecken wollte, hielt ich plötzlich ein und überlegte. Es war keine Anwandlung von Scham, auch nicht Furcht, mein Verbrechen durch Plünderung zu vergrößern. — Trotz, glaube ich, war es, daß ich die Uhr wieder von mir warf, und von dem Gelde nur die Hälfte behielt. Ich wollte für einen persönlichen Feind des Erschossenen, aber nicht für seinen Räuber gehalten sein."

Digitized by Google

„Jetzt floh ich waldeinwärts. Ich wußte, daß das Holz sich vier deutsche Meilen nordwärts erstreckte, und dort an die Grenze des Landes stieß. Bis zum hohen Mittage lief ich athemlos. Die Eilfertigkeit meiner Flucht hatte meine Gewissensangst zerstreut; aber sie kam schrecklicher zurück, wie meine Kräfte mehr und mehr ermatteten. Tausend gräßliche Gestalten gingen an mir vorüber, und schlugen wie schneidende Messer in meine Brust. Zwischen einem Leben voll rastloser Todesfurcht und einer gewaltsamen Entleibung, war mir jetzt eine schreckliche Wahl gelassen, und ich mußte wählen. Ich hatte das Herz nicht, durch Selbstmord aus der Welt zu gehen, und entsetzte mich vor der Aussicht, darin zu bleiben. Geklemmt zwischen die gewissen Qualen des Lebens und die ungewissen Schrecken der Ewigkeit, gleich unfähig zu leben und zu sterben, brachte ich die sechste Stunde meiner Flucht dahin, eine Stunde, vollgepreßt von Qualen, wovon noch kein lebendiger Mensch zu erzählen weiß."

„In mich gekehrt und langsam, ohne mein Wissen den Hut tief in's Gesicht gedrückt, als ob mich dies vor den Augen der leblosen Natur hätte unkenntlich machen können, hatte ich unvermerkt einen schmalen Fußsteig verfolgt, der mich durch das dunkelste Dickicht führte — als plötzlich eine rauhe befehlende Stimme vor mir her: „Halt!" rufte. Die Stimme war ganz nahe, meine Zerstreuung und der heruntergedrückte Hut hatten mich verhindert, um mich herumzuschauen. Ich schlug die Augen auf und sah einen wilden Mann auf mich zukommen, der eine große knotige Keule trug. Seine Figur ging in's Riesenmäßige — meine erste Bestürzung wenigstens hatte mich dies glauben gemacht — und die Farbe seiner Haut war von einer gelben Mulattenschwärze, woraus das Weiße eines schielenden Auges bis zum Grassen hervortrat. Er hatte, statt eines Gurts, ein dickes Seil zweifach um einen grünen wollenen Rock geschlagen, worin ein breites Schlachtmesser bei einer Pistole stack. Der Ruf wurde wiederholt, und ein kräftiger Arm hielt mich fest. Der Laut eines Menschen hatte mich in Schrecken gejagt, aber der Anblick eines Bösewichts gab mir Herz.

Digitized by Google

In der Lage, worin ich jetzt war, hatte ich Ursache vor jedem redlichen Manne, aber keine mehr, vor einem Räuber zu zittern."

"Wer da?" sagte diese Erscheinung."

„Deinesgleichen," war die Antwort, „wenn Du der wirklich bist, dem Du gleich siehst!"

„Dahinaus geht der Weg nicht. Was hast Du hier zu suchen?"

„Was hast Du hier zu fragen?" versetzte ich trotzig."

„Der Mann betrachtete mich zweimal vom Fuß bis zum Wirbel. Es schien, als ob er meine Figur gegen die seinige und meine Antwort gegen meine Figur halten wollte. — „Du sprichst brutal, wie ein Bettler," sagte er endlich.

„Das mag sein. Ich bin's noch gestern gewesen."

„Der Mann lachte. „Man sollte darauf schwören," rief er, „Du wolltest auch noch jetzt für nichts Besseres gelten."

„Für etwas Schlechteres also" — Ich wollte weiter.

„Sachte, Freund! Was jagt Dich denn so? Was hast Du für Zeit zu verlieren?"

„Ich besann mich einen Augenblick. Ich weiß nicht, wie mir das Wort auf die Zunge kam: „Das Leben ist kurz," sagte ich langsam, „und die Hölle währt ewig."

„Er sah mich stier an. „Ich will verdammt sein," sagte er endlich, „oder Du bist irgend an einem Galgen hart vorbeigestreift."

„Das mag wohl noch kommen. Also auf Wiedersehen, Camerad!"

„Topp, Camerade!" schrie er, indem er eine zinnerne Flasche aus seiner Jagdtasche hervorlangte, einen kräftigen Schluck daraus that, und mir sie reichte. Flucht und Beängstigung hatten meine Kräfte aufgezehrt, und diesen ganzen entsetzlichen Tag war noch nichts über meine Lippen gekommen. Schon fürchtete ich, in dieser Waldgegend zu verschmachten, wo auf drei Meilen in der Runde kein Labsal für mich zu hoffen war. Man urtheile, wie froh ich auf diese angebotene Gesundheit Bescheid that. Neue Kraft floß mit diesem Erquicktrunk in meine Gebeine, und frischer Muth in mein

Digitized by Google

Herz, und Hoffnung und Liebe zum Leben. Ich fing an zu glauben, daß ich doch wohl nicht ganz elend wäre; so viel konnte dieser willkommene Trank. Ja, ich bekenne es, mein Zustand gränzte wieder an einen glücklichen, denn endlich, nach tausend fehlgeschlagenen Hoffnungen, hatte ich eine Creatur gefunden, die mir ähnlich schien. In dem Zustand, worein ich versunken war, hätte ich mit dem hölliſchen Geiſte Camerad ſchaft getrunken, um einen Vertrauten zu haben."

„Der Mann hatte ſich auf's Gras hingeſtreckt, ich that ein gleiches."

„Dein Trunk hat mir wohlgethan!" ſagte ich endlich. „Wir müſſen bekannter werden."

„Er ſchlug Feuer, ſeine Pfeife anzuzünden."

„Treibſt Du das Handwerk ſchon lange?"

„Er ſah mich feſt an. „Was willſt Du damit ſagen?"

„War das ſchon oft blutig?" Ich zog das Meſſer aus ſeinem Gürtel."

„Wer biſt Du?" ſagte er ſchrecklich, und legte die Pfeife von ſich."

„Ein Mörder, wie Du — aber nur erſt ein Anfänger."

„Der Menſch ſah mich ſteif an und nahm ſeine Pfeife wieder."

„Du biſt nicht hier zu Hauſe?" ſagte er endlich."

„Drei Meilen von hier. Der Sonnenwirth in L..., wenn Du von mir gehört haſt."

„Der Mann ſprang auf, wie ein Beſeſſener. „Der Wildſchütze Wolf!" ſchrie er haſtig."

„Der nämliche."

„Willkommen, Camerad! Willkommen!" ſchrie er und ſchüttelte mir kräftig die Hände. „Das iſt brav, daß ich Dich endlich habe, Sonnenwirth! Jahr und Tag ſchon ſinn' ich darauf, Dich zu kriegen. Ich kenne Dich recht gut. Ich weiß um Alles. Ich habe lange auf Dich gerechnet."

„Auf mich gerechnet? Wozu denn?"

Digitized by Google

„Die ganze Gegend ist voll von Dir. Du hast Feinde, ein Amtmann hat Dich gedrückt, Wolf! Man hat Dich zu Grunde gerichtet, himmelschreiend ist man mit Dir umgegangen!"

„Der Mann wurde hitzig. — „Weil Du ein paar Schweine geschossen hast, die der Fürst auf unsern Äckern und Feldern füttert, haben sie Dich Jahre lang im Zuchthause und auf der Festung herumgezogen, haben sie Dich um Haus und Wirtschaft bestohlen, haben sie Dich zum Bettler gemacht. Ist es dahin gekommen, Bruder, daß der Mensch nicht mehr gelten soll, als ein Hase? Sind wir nicht besser, als das Vieh auf dem Felde? — Und ein Kerl, wie Du, konnte das dulden?"

„Konnt' ich's ändern?"

„Das werden wir ja wohl sehen. Aber sage mir doch, woher kommst Du denn jetzt und was führst Du im Schilde?"

„Ich erzählte ihm meine ganze Geschichte. Der Mann, ohne abzuwarten, bis ich zu Ende war, sprang mit froher Ungeduld auf, und mich zog er nach. „Komm, Bruder Sonnenwirth," sagte er, „jetzt bist Du reif, jetzt hab' ich Dich, wo ich Dich brauchte. Ich werde Ehre mit Dir einlegen. Folge mir!"

„Wo willst Du mich hinführen?"

„Frage nicht lange, folge!" — Er schleppte mich mit Gewalt fort."

„Wir waren eine kleine Viertelstunde gegangen. Der Wald wurde immer abschüssiger, unwegsamer und wilder; keiner von uns sprach ein Wort, bis mich endlich die Pfeife meines Führers aus meinen Betrachtungen aufschreckte. Ich schlug die Augen auf, wir standen am schroffen Absturz eines Felsen, der sich in eine tiefe Kluft hinunterdrückte. Eine zweite Pfeife antwortete aus dem innersten Bauche des Felsen, und eine Leiter kam, wie von sich selbst, langsam aus der Tiefe gestiegen. Mein Führer kletterte zuerst hinunter, mich hieß er warten, bis er wieder käme. „Erst muß ich den Hund an Ketten legen lassen," setzte er hinzu, „Du bist hier fremd, die Bestie würde Dich zerreißen." Damit ging er."

Digitized by Google

„Jetzt stand ich allein vor dem Abgrund, und ich wußte recht gut, daß ich allein war. Die Unvorsichtigkeit meines Führers entging meiner Aufmerksamkeit nicht. Es hätte mir nur einen beherzten Entschluß gekostet, die Leiter heraufzuziehen, so war ich frei und meine Flucht war gesichert. Ich gestehe, daß ich das einsah. Ich sah in den Schlund hinab, der mich jetzt aufnehmen sollte; es erinnerte mich dunkel an den Abgrund der Hölle, woraus keine Erlösung mehr ist. Mir fing an, vor der Laufbahn zu schaudern, die ich nunmehr betreten wollte; nur eine schnelle Flucht konnte mich retten. Ich beschließe diese Flucht — schon streckte ich den Arm nach der Leiter aus — aber auf einmal donnert's in meinen Ohren, es umhallt mich wie Hohngelächter der Hölle: „Was hat ein Mörder zu wagen?" — und mein Arm fällt gelähmt zurück. Meine Rechnung war völlig, die Zeit der Reue war dahin, mein begangener Mord lag hinter mir aufgethürmt, wie ein Fels, und sperrte meine Rückkehr auf ewig. Zugleich erschien auch mein Führer wieder und kündigte mir an, daß ich kommen solle. Jetzt war ohnehin keine Wahl mehr. Ich kletterte hinunter."

„Wir waren wenige Schritte unter der Felsmauer weggegangen, so erweiterte sich der Grund, und einige Hütten wurden sichtbar. Mitten zwischen diesen öffnete sich ein runder Rasenplatz, auf welchem sich eine Anzahl von achtzehn bis zwanzig Menschen um ein Kohlfeuer gelagert hatte."

„Hier, Cameraden," sagte mein Führer, und stellte mich mitten in den Kreis. „Unser Sonnenwirth! heißt ihn willkommen!"

„Sonnenwirth!" schrie Alles zugleich, und Alles fuhr auf und drängte sich um mich her, Männer und Weiber. Soll ich's gestehen? Die Freude war ungeheuchelt und herzlich. Vertrauen, Achtung sogar erschien auf jedem Gesichte; dieser drückte mir die Hand, jener schüttelte mich vertraulich am Kleide, der ganze Auftritt war wie das Wiedersehen eines alten Bekannten, der einem werth ist. Meine Ankunft hatte den Schmaus unterbrochen, der eben anfangen sollte. Man setzte ihn sogleich fort und nöthigte mich, den Will-

Digitized by Google

komm zu trinken. Wildpret aller Art war die Mahlzeit, und die Weinflasche wandelte unermüdet von Nachbar zu Nachbar. Wohlleben und Einigkeit schien die ganze Bande zu beseelen, und Alles wetteiferte seine Freude über mich zügelloser an den Tag zu legen."

Man hatte mich zwischen zwei Weibspersonen sitzen lassen, welches der Ehrenplatz an der Tafel war. Ich erwartete den Auswurf ihres Geschlechtes; aber wie groß war meine Verwunderung, als ich unter dieser schändlichen Rotte die schönsten weiblichen Gestalten entdeckte, die mir jemals vor Augen gekommen. Margarethe, die älteste und schönste von beiden, ließ sich Jungfer nennen, und konnte kaum fünf und zwanzig sein. Sie sprach sehr frech, und ihre Gebärden sagten noch mehr. Marie, die jüngere, war verheirathet, aber einem Manne entlaufen, der sie mißhandelt hatte. Sie war feiner gebildet, sah aber blaß aus und schmächtig, und fiel weniger in's Auge, als ihre feurige Nachbarinn. Beide Weiber eiferten auf einander, meine Begierden zu entzünden; die schöne Margarethe kam meiner Blödigkeit durch freche Scherze zuvor, aber das ganze Weib war mir zuwider, und mein Herz hatte die schüchterne Marie auf immer gefangen."

„Du siehst, Bruder Sonnenwirth," fing der Mann jetzt an, der mich hergebracht hatte, „Du siehst, wie wir untereinander leben, und jeder Tag ist dem heutigen gleich. Nicht wahr, Cameraden?"

„Jeder Tag wie der heutige," wiederholte die ganze Bande."

„Kannst Du Dich also entschließen, an unserer Lebensart Gefallen zu finden, so schlag ein und sei unser Anführer. Bis jetzt bin ich es gewesen, aber Dir will ich weichen. Seid Ihr's zufrieden, Cameraden?"

„Ein fröhliches „Ja!" antwortete aus allen Kehlen."

„Mein Kopf glühte, mein Gehirn war betäubt; von Wein und Begierden siedete mein Blut. Die Welt hatte mich ausgeworfen, wie einen Verpesteten — hier fand ich brüderliche Aufnahme, Wohlleben und Ehre. Welche Wahl ich auch treffen wollte, so erwartete mich Tod; hier aber konnte ich wenigstens mein Leben um einen

Digitized by Google

höhern Preis verkaufen. Wollust war meine wüthendste Neigung; das andere Geschlecht hatte mir bis jetzt nur Verachtung bewiesen; hier erwarteten mich Gunst und zügellose Vergnügungen. Mein Entschluß kostete mich wenig. „Ich bleibe bei Euch, Cameraden," rief ich laut mit Entschlossenheit und trat mitten unter die Bande; „ich bleibe bei Euch," rief ich nochmals, „wenn Ihr mir meine schöne Nachbarinn abtretet!" — Alle kamen überein, mein Verlangen zu bewilligen, und somit war ich erklärter Eigenthümer einer Verworfenen, und das Haupt einer Diebesbande."

Den folgenden Theil der Geschichte übergehe ich ganz; das blos Abscheuliche hat nichts Unterrichtendes für den Leser. Ein Unglücklicher, der bis zu dieser Tiefe herabsank, mußte sich endlich Alles erlauben, was die Menschheit empört — aber einen zweiten Mord beging er nicht mehr, wie er selbst auf der Folter bezeugte.

Der Ruf dieses Menschen verbreitete sich in kurzem durch die ganze Provinz. Die Landstraßen wurden unsicher, nächtliche Einbrüche beunruhigten den Bürger, der Name des Sonnenwirths wurde der Schrecken des Landvolks, die Gerechtigkeit suchte ihn auf, und eine Prämie wurde auf seinen Kopf gesetzt. Er war so glücklich, jeden Anschlag auf seine Freiheit zu vereiteln und verschlagen genug, den Aberglauben des wundersüchtigen Bauern zu seiner Sicherheit zu benutzen. Seine Gehülfen mußten ausstreuen, er habe einen Bund mit dem Teufel gemacht und könne hexen. Der District, auf welchem er seine Rolle spielte, gehörte damals noch weniger als jetzt zu den aufgeklärten Deutschlands; man glaubte diesem Gerüchte, und seine Person war gesichert. Niemand zeigte Lust, mit dem gefährlichen Kerl anzubinden, dem der Teufel zu Diensten stände!

Ein Jahr schon hatte er das traurige Handwerk getrieben, als es anfing, ihm unerträglich zu werden; die Rotte, an deren Spitze er sich gestellt hatte, erfüllte seine glänzenden Erwartungen nicht. Eine verführerische Außenseite hatte ihn damals im Taumel des Weines geblendet, jetzt wurde er mit Schrecken gewahr, wie abscheu-

Digitized by Google

sich er hintergangen worden. Hunger und Mangel traten an die Stelle des Überflusses, womit man ihn eingewiegt hatte; sehr oft mußte er sein Leben an eine Mahlzeit wagen, die kaum hinreichte, ihn vor dem Verhungern zu schützen. Das Schattenbild jener brüderlichen Eintracht verschwand; Neid, Argwohn und Eifersucht wütheten im Innern dieser verworfenen Bande. Die Gerechtigkeit hatte demjenigen, der ihn lebendig ausliefern würde, Belohnung, und, wenn es ein Mitschuldiger wäre, noch eine feierliche Begnadigung zugesagt — eine mächtige Versuchung für den Auswurf der Erde! Der Unglückliche kannte seine Gefahr. Die Redlichkeit derjenigen, die Menschen und Gott verriethen, war ein schlechtes Unterpfand seines Lebens. Sein Schlaf war von jetzt an dahin; ewige Todesangst zerfraß seine Ruhe; das gräßliche Gespenst des Argwohns rasselte hinter ihm her, wo er hinfloh, peinigte ihn, wenn er wachte, bettete sich neben ihn, wenn er schlafen ging, und schreckte ihn in entsetzlichen Träumen. Das verstummte Gewissen gewann zugleich seine Sprache wieder, und die schlafende Natter der Reue wachte bei diesem allgemeinen Sturme seines Busens auf. Sein ganzer Haß wandte sich jetzt von der Menschheit und kehrte seine schreckliche Schneide gegen ihn selber. Er vergab der ganzen Natur, und fand Niemand, als sich allein zu verfluchen.

Das Laster hatte seinen Unterricht an dem Unglücklichen vollendet; sein natürlich guter Verstand siegte endlich über die traurige Täuschung. Jetzt fühlte er, wie tief er gefallen war; ruhige Schwermuth trat an die Stelle knirschender Verzweiflung. Er wünschte mit Thränen die Vergangenheit zurück. Jetzt wußte er gewiß, daß er sie ganz anders wiederholen würde. Er fing an zu hoffen, daß er noch rechtschaffen werden dürfe, weil er bei sich empfand, daß er es könne. Auf dem höchsten Gipfel seiner Verschlimmerung war er dem Guten näher, als er vielleicht vor seinem ersten Fehltritte gewesen war.

Um eben diese Zeit war der siebenjährige Krieg ausgebrochen, und die Werbungen gingen stark. Der Unglückliche schöpfte Hoff-

Digitized by Google

nung von diesem Umstand, und schrieb einen Brief an seinen Landesherrn, den ich auszugsweise hier einrücke.

„Wenn Ihre fürstliche Huld sich nicht ekelt, bis zu mir herunter zu steigen, wenn Verbrecher meiner Art nicht außerhalb Ihrer Erbarmung liegen, so gönnen Sie mir Gehör, durchlauchtigster Oberherr! Ich bin Mörder und Dieb, das Gesetz verdammt mich zum Tode, die Gerichte suchen mich auf — und ich biete mich an, mich freiwillig zu stellen. Aber ich bringe zugleich eine seltsame Bitte vor Ihren Thron. Ich verabscheue mein Leben und fürchte den Tod nicht, aber schrecklich ist mir's zu sterben, ohne gelebt zu haben. Ich möchte leben, um einen Theil des Vergangenen gut zu machen, um den Staat zu versöhnen, den ich beleidigt habe. Meine Hinrichtung wird ein Beispiel sein für die Welt, aber kein Ersatz meiner Thaten. Ich hasse das Laster und sehne mich feurig nach Rechtschaffenheit und Tugend. Ich habe Fähigkeiten gezeigt, meinem Vaterlande furchtbar zu werden; ich hoffe, daß mir noch einige übrig geblieben sind, ihm zu nützen.

„Ich weiß, daß ich etwas Unerhörtes begehre. Mein Leben ist verwirkt, mir steht es nicht an, mit der Gerechtigkeit Unterhandlung zu pflegen. Aber ich erscheine nicht in Ketten und Banden vor Ihnen — noch bin ich frei — und meine Furcht hat den kleinsten Antheil an meiner Bitte.

„Es ist Gnade, um was ich flehe. Einen Anspruch auf Gerechtigkeit, wenn ich auch einen hätte, wage ich nicht mehr geltend zu machen. — Doch an etwas darf ich meinen Richter erinnern. Die Zeitrechnung meiner Verbrechen fängt mit dem Urtheilsspruch an, der mich auf immer um meine Ehre brachte. Wäre mir damals die Billigkeit minder versagt worden, so würde ich jetzt vielleicht keiner Gnade bedürfen.

„Lassen Sie Gnade für Recht ergehen, mein Fürst! Wenn es in Ihrer fürstlichen Macht steht, das Gesetz für mich zu erbitten, so schenken Sie mir das Leben. Es soll Ihren Diensten von nun an gewidmet sein. Wenn Sie es können, so lassen Sie mich Ihren gnä-

Digitized by Google

digsten Willen aus öffentlichen Blättern vernehmen, und ich werde mich auf Ihr fürstliches Wort in der Hauptstadt stellen. Haben Sie es anders mit mir beschlossen, so thue die Gerechtigkeit das Ihrige, ich muß das Meinige thun."

Diese Bittschrift blieb ohne Antwort, wie auch eine zweite und dritte, worin der Supplicant um eine Reiterstelle im Dienste des Fürsten bat. Seine Hoffnung um einen Pardon erlosch gänzlich, er faßte also den Entschluß, aus dem Lande zu fliehen, und im Dienste des Königs von Preußen als ein braver Soldat zu sterben.

Er entwischte glücklich seiner Bande und trat diese Reise an. Der Weg führte ihn durch eine kleine Landstadt, wo er übernachten wollte. Kurze Zeit vorher waren durch das ganze Land geschärftere Mandate zu strenger Untersuchung der Reisenden ergangen, weil der Landesherr, ein Reichsfürst, im Kriege Partei genommen hatte. Einen solchen Befehl hatte auch der Thorschreiber dieses Städtchens, der auf einer Bank vor dem Schlage saß, als der Sonnenwirth geritten kam. Der Aufzug dieses Mannes hatte etwas Possierliches, und zugleich etwas Schreckliches und Wildes. Der hagre Klepper den er ritt, und die burleske Wahl seiner Kleidungsstücke, wobei wahrscheinlich weniger sein Geschmack, als die Chronologie seiner Entwendungen zu Rathe gezogen war, contrastirte seltsam genug mit einem Gesicht, worauf so viele wüthende Affecte, gleich den verstümmelten Leichen auf einem Wahlplatz, verbreitet lagen. Der Thorschreiber stutzte beim Anblick dieses seltsamen Wanderers. Er war am Schlagbaum grau geworden, und eine vierzigjährige Amtsführung hatten in ihm einen unfehlbaren Physiognomen aller Landstreicher erzogen. Der Falkenblick dieses Spürers verfehlte auch hier seinen Mann nicht. Er sperrte sogleich das Stadtthor und forderte dem Reiter den Paß ab, indem er sich seines Zügels versicherte. Wolf war auf Fälle dieser Art vorbereitet, und führte auch wirklich einen Paß bei sich, den er unlängst von einem geplünderten Kaufmann erbeutet hatte. Aber dieses einzelne Zeugniß war nicht genug, eine vierzigjährige Observanz umzustoßen, und das

Orakel am Schlagbaume zu einem Widerruf zu bewegen. Der Thorschreiber glaubte seinen Augen mehr als diesem Papiere, und Wolf war genöthigt, ihm nach dem Amthause zu folgen.

Der Oberamtmann des Orts untersuchte den Paß und erklärte ihn für richtig. Er war ein starker Anbeter der Neuigkeit und liebte besonders, bei einer Bouteille, über die Zeitung zu plaudern. Der Paß sagte ihm, daß der Besitzer geradeswegs aus den feindlichen Ländern käme, wo der Schauplatz des Krieges war. Er hoffte Privatnachrichten aus dem Fremden herauszulocken und schickte einen Secretär mit dem Paß zurück, ihn auf eine Flasche Wein einzuladen. Unterdessen hält der Sonnenwirth vor dem Amthause; das lächerliche Schauspiel hat den Janhagel des Städtchens schaarenweise um ihn her versammelt. Man murmelt sich in die Ohren, deutet wechselsweise auf das Roß und den Reiter; der Muthwille des Pöbels steigt endlich bis zu einem lauten Tumult. Unglücklicherweise war das Pferd, worauf jetzt Alles mit Fingern wies, ein geraubtes; er bildet sich ein, das Pferd sei in Steckbriefen beschrieben und erkannt. Die unerwartete Gastfreundlichkeit des Ober-Amtmanns vollendet seinen Verdacht. Jetzt hält er's für ausgemacht, daß die Betrügerei seines Passes errathen und diese Einladung nur die Schlinge sei, ihn lebendig und ohne Widersetzung zu fangen. Böses Gewissen macht ihn zum Dummkopf, er giebt seinem Pferde die Sporen und rennt davon, ohne Antwort zu geben.

Diese plötzliche Flucht ist die Losung zum Aufstand.

„Ein Spitzbube!" ruft Alles, und Alles stürzt hinter ihm her. Dem Reiter gilt es um Leben und Tod, er hat schon den Vorsprung, seine Verfolger keuchen athemlos nach, er ist seiner Rettung nahe — aber eine schwere Hand drückt unsichtbar gegen ihn, die Uhr seines Schicksals ist abgelaufen, die unerbittliche Nemesis hält ihren Schuldner an: die Gasse, der er sich anvertraute, endigt in einem Sack, er muß rückwärts gegen seine Verfolger umwenden.

Der Lärm dieser Begebenheit hat unterdessen das ganze Städtchen

Digitized by Google

in Aufruhr gebracht, Haufen sammeln sich zu Haufen, alle Gassen sind gesperrt, ein Heer von Feinden kommt im Anmarsch gegen ihn her. Er zeigt eine Pistole, das Volk weicht, er will sich mit Macht einen Weg durch's Gedränge bahnen. „Dieser Schuß," ruft er, „soll dem Tollkühnen, der mich halten will. —" Die Furcht gebietet eine augenblickliche Pause — ein beherzter Schlossergeselle endlich fällt ihm von hinten her in den Arm und faßt den Finger, womit der Rasende eben losdrücken will, und drückt ihn aus dem Gelenke. Die Pistole fällt, der wehrlose Mann wird vom Pferde herabgerissen und im Triumphe nach dem Amthause zurück geschleppt.

„Wer seid Ihr?" fragt der Richter mit ziemlich brutalem Ton.

„Ein Mann, der entschlossen ist, auf keine Frage zu antworten, bis man sie höflicher einrichtet."

„Wer sind Sie?"

„Für was ich mich ausgab. Ich habe ganz Deutschland durchreis't, und die Unverschämtheit nirgends, als hier, zu Hause gefunden."

„Ihre schnelle Flucht macht Sie sehr verdächtig. Warum flohen Sie?"

„Weil ich's müde war, der Spott Ihres Pöbels zu sein."

„Sie drohten, Feuer zu geben."

„Meine Pistole war nicht geladen." Man untersuchte das Gewehr, es war keine Kugel darin.

„Warum führen Sie heimliche Waffen bei sich?"

„Weil ich Sachen von Werth bei mir trage, und weil man mich vor einem gewissen Sonnenwirth gewarnt hat, der in der Gegend streifen soll."

„Ihre Antworten beweisen sehr viel für Ihre Dreistigkeit, aber nichts für Ihre gute Sache. Ich gebe Ihnen Zeit bis Morgen, ob Sie mir die Wahrheit entdecken wollen."

„Ich werde bei meiner Aussage bleiben."

„Man führe ihn nach dem Thurm."

Digitized by Google

„Nach dem Thurm? — Herr Ober-Amtmann, ich hoffe, es giebt noch Gerechtigkeit in diesem Lande. Ich werde Genugthuung fordern."

„Ich werde sie Ihnen geben, sobald Sie gerechfertigt sind."

Den Morgen darauf überlegte der Ober-Amtmann, der Fremde möchte doch wohl unschuldig sein, die befehlshaberische Sprache würde nichts über seinen Starrsinn vermögen, es wäre vielleicht besser gethan, ihm mit Anstand und Mäßigung zu begegnen. Er versammelte die Geschwornen des Orts und ließ den Gefangenen vorführen.

„Verzeihen Sie es der ersten Aufwallung, mein Herr, wenn ich Sie gestern etwas hart anließ."

„Sehr gern, wenn Sie mich so fassen!"

„Unsere Gesetze sind streng, und Ihre Begebenheit machte Lärm. Ich kann Sie nicht frei geben, ohne meine Pflicht zu verletzen. Der Schein ist gegen Sie. Ich wünschte, Sie sagten mir etwas, wodurch er widerlegt werden könnte."

„Wenn ich nun nichts wüßte?"

„So muß ich den Vorfall an die Regierung berichten, und Sie bleiben so lange in Verwahrung."

„Und dann?"

„Dann laufen Sie Gefahr, als ein Landstreicher über die Grenze gepeitscht zu werden, oder, wenn's gnädig geht, unter die Werber zu fallen."

Er schwieg einige Minuten, und schien einen heftigen Kampf zu kämpfen; dann drehte er sich rasch zu dem Richter.

„Kann ich auf eine Viertelstunde mit Ihnen allein sein?"

Die Geschwornen sahen sich zweideutig an, entfernten sich aber auf einen gebietenden Wink ihres Herrn.

„Nun, was verlangen Sie?"

„Ihr gestriges Betragen, Herr Ober-Amtmann, hätte mich nimmermehr zu einem Geständniß gebracht, denn ich trotze der Gewalt. Die Bescheidenheit, womit Sie mich heute behandeln, hat mir Ver-

Digitized by Google

trauen und Achtung gegen Sie gegeben. Ich glaube, daß Sie ein edler Mann sind."

„Was haben Sie mir zu sagen?"

„Ich sehe, daß Sie ein edler Mann sind. Ich habe mir längst einen Mann gewünscht, wie Sie. Erlauben Sie mir Ihre rechte Hand."

„Wo will das hinaus?

„Dieser Kopf ist grau und ehrwürdig. Sie sind lange in der Welt gewesen — haben der Leiden wohl viele gehabt. — Nicht wahr? und sind menschlicher geworden."

„Mein Herr — Wozu soll das?"

„Sie stehen noch einen Schritt von der Ewigkeit, bald — bald brauchen Sie Barmherzigkeit bei Gott. Sie werden sie Menschen nicht versagen. Ahnen Sie nichts? Mit wem glauben Sie, daß Sie reden?"

„Was ist das? Sie erschrecken mich."

„Ahnen Sie noch nicht — Schreiben Sie es ihrem Fürsten, wie Sie mich fanden und daß ich selbst aus freier Wahl mein Verräther ward. — Bitten Sie für mich, alter Mann, und lassen Sie dann auf Ihren Bericht eine Thräne fallen: Ich bin der Sonnenwirth."

Schiller.

75.

Aus „William Lovell."

Mein Eduard, ich schreibe Dir nun schon aus dem Mittelpunkte von Italien, aus der freundlichsten Stadt, die ich bis jetzt gesehen habe, die in der fruchtbarsten Ebne und unterden anmuthigsten Hügeln und Bergen liegt. Hier, wo die Kunstwerke der größten Genien um mich versammelt sind, bespreche ich mich im stillen Anschauen mit den erhabenen Geistern der Künstler, die Natur erquickt meine Seele mit ihrer unendlichen Schönheit. Ich fühle mein Herz oft hoch anschwellen, wenn mich die tausendfaltigen Reize der Natur und Kunst begeistern; o wie sehr wünsche ich Dich an meine Seite,

Digitized by Google

um mit Dir zu genießen, um in Deinen trunkenen Augen den Spiegel meiner eigenen Freude zu ſehn. Ich vermiſſe Dich oft und gerade dann am meiſten, wenn ich die übrige Welt umher vergeſſe. So wird denn nun endlich mein Trieb zu Reiſen, zu wunderbaren Fernen befriedigt. Schon als Kind, wenn ich vor dem Landhauſe meines Vaters ſtand, und über die fernen Berge hinweg ſah, und ganz am Ende des blauen Horizonts eine Windmühle entdeckte, ſo war mir's, als wenn ſie mich mit ihrer Bewegung zu ſich winkte, das Blut ſtrömte mir ſchneller zum Herzen, mein Geiſt flog zur fernen Gegend hin, eine freude Sehnſucht füllte oft mein Auge mit Thränen. — Wie ſchlug mir dann das Herz, wenn ein Poſthorn über den Wald ertönte und ein Wagen vom Abhange des Berges fuhr! Am Abend ging ich traurig und mit trüber Seele in mein Zimmer zurück: meine Gedanken kehrten ungern aus den fernen, fremden Gegenden wieder, die bekannte Heimath umher drückte meinen Geiſt zu Boden. Wenn ich an jene Empfindungen meiner Kindheit zurückdenke, ſo empfind' ich meine jetzige glückliche Lage um ſo lebhafter.

Ich muß Dir einen kleinen Vorfall erzählen, der wenigſtens in meiner Reiſe, die bisher an Begebenheiten ſo leer geweſen iſt, einem Abentheuer noch am meiſten ähnlich ſieht. Roſa hat aus Paris einen kleinen Bedienten mitgenommen, einen jungen Burſchen, der ſich faſt ſeit dem erſten Tage unſrer Reiſe an mich vorzüglich attachirt hat; er iſt ſehr freundlich, willig und gut geartet, ſo daß ich ihn ſehr gern um mich leiden mag. Von Chambery habe ich den größten Theil der Reiſe zu Pferde gemacht, und der muntere Ferdinand war ſehr oft mein Begleiter, vorzüglich, als wir die piemonteſiſchen Alpen paſſirten, wo ihn die rauhe Gegend und die ſo plötzlich abwechſelnden Ausſichten eben ſo ſehr als mich entzückten. Wir verließen an einem trüben neblichten Morgen ein Dorf, das tief im Grunde lag; Roſa und Balder fuhren langſam die Anhöhe hinauf, und ich und Ferdinand folgten zu Pferde. Oben auf dem Berge gab uns die Natur einen wunderbaren Anblick. Wie ein Chaos lag die Gegend, ſo weit wir ſie erkennen konnten, vor uns;

Digitized by Google

ein dichter Nebel hatte sich um die Berge gewickelt, und durch die Thäler schlich ein finstrer Dampf. Wolken und Felsen, die das Auge nicht von einander unterscheiden konnte, standen in verworrenen Haufen durcheinander; ein finstrer Himmel brütete über den grauen, in einander fließenden Gestalten. Jetzt brach von Morgen her durch die dämmernde Verwirrung ein schräger rother Strahl, hundertfarbige Scheine zuckten durch die Nebel und flimmerten in mannichfaltigen Regenbogen, die Berge erhielten Umrisse, und wie Feuerkugeln standen ihre Gipfel über dem sinkenden Nebel. — Ich hielt, und betrachtete lang die wunderbaren Veränderungen der Natur, die hier schnell auf einander folgten; ich hatte nicht bemerkt, daß der Wagen indeß voran gefahren war; als ich wieder aufsah, erblickte ich fünf Menschen, die aus dem nahen Wald auf uns zueilten. Ferdinand machte mich zuerst auf ihr zweideutiges Äußere aufmerksam und als wir noch darüber sprachen und eben im Begriffe waren, unsre Freunde wieder einzuholen, ergriff der eine von diesen Kerlen plötzlich die Zügel meines Pferdes, indem ein anderer in eben dem Augenblicke nach Ferdinand schoß, ihn aber glücklicherweise verfehlte. Ich fühlte mich kalt und wenig verlegen, doch meine beiden Pistolen versagten; Ferdinand aber erschoß sogleich den einen dieser Räuber und stürzte auf die beiden andern mit einem Muthe mit seinem Hirschfänger zu, den ich ihm nie zugetraut hätte. Ich verwundete jetzt einen zweiten, der sogleich die Flucht ergriff; kaum sahen die beiden übrigen, daß die Kämpfenden nun gleich und wir zu Pferde ihnen selbst überlegen waren, als sie sich schnell in den Wald zurückzogen. Rosa und Balder, die die Schüsse hatten fallen hören, kamen jetzt herbeigeeilt und bewunderten den Muth Ferdinands, vorzüglich Rosa; Ferdinand schien sich darin glücklich zu fühlen, daß er mich gerettet habe; er sagte, für sich selbst seiner nicht besorgt gewesen, aber die Gefahr, in welcher er mich gesehen, habe ihn anfangs erschreckt. Auch der alte Willy keuchte jetzt den Berg wieder herauf, und bedauerte nichts herzlicher, als daß die Spitzbuben schon davon gelaufen wären, er hätte sich

Digitized by Google

ſonſt mit ihnen herumſchlagen wollen. — Der Todte ward in das Dorf geſchafft, das wir erſt kürzlich verlaſſen hatten, und ſo endigte dieſer Unfall mit einer allgemeinen Freude über unſre Rettung.

Der fruchtbare und heitere Herbſt gibt den Gegenden hier eine eigenthümliche Schönheit; die üppige Natur prangt mit allen ihren Schätzen; das friſche Grün, der blaue Himmel, erquicken das Auge und die Seele. Ich habe ſchon Vall' ombroſa geſehen, die reizendſte Einſamkeit, ich bin oft oben auf Fieſola, und gehe über die Gebirge hinweg und zur lachenden Stadt hernieder; ich beſuche die anmuthigen Haine, oder ich durchwandle die Tempel und ergötze mich an den Denkmalen alter Kunſt. Täglich fühl' ich mich entzückt, alles iſt mir ſchon bekannt, und der Reiz des Fremdartigen verbindet ſich mit dem Gefühl des Heimiſchen.

Aber was iſt es (o könnteſt Du es mir anklären!) daß ein Genuß nie unſer Herz ganz ausfüllt? — Welche unnennbare, wehmüthige Sehnſucht iſt es, die mich zu neuen ungekannten Freuden drängt? — Im vollen Gefühl meines Glücks, auf der höchſten Stufe meiner Begeiſterung ergreift mich kalt und gewaltſam eine Nüchternheit, eine dunkle Ahnung, — wie ſoll ich es Dir beſchreiben? — wie ein feuchter nüchterner Morgenwind auf der Spitze des Berges nach einer durchwachten Nacht, wie das Auffahren aus einem ſchönen Traume in einem engen, trüben Zimmer. — Ehedem glaubt' ich, dieſes beklemmende Gefühl ſei Sehnſucht nach Liebe, Drang der Seele, ſich in Gegenliebe zu verjüngen; — aber es iſt nicht das, auch neben Amalien quälte mich dieſe tyranniſche Empfindung, die, wenn ſie Herrſcherinn in meiner Seele würde, mich in einer ewigen Herzensleerheit von Pol zu Pol jagen könnte. Ein ſolches Weſen müßte das elendeſte unter Gottes Himmel ſein: jede Freude flieht heimtückiſch zurück, indem er darnach greift, er ſteht wie ein vom Schickſal verhöhnter Tantalus in der Natur da, wie Irion wird er in einem unaufhörlichen martervollen Wirbel herumgejagt: auf einen ſolchen kann man den orientaliſchen Ausdruck anwenden, daß er vom böſen Feinde verfolgt wird. — Man fühlt ſich gewiſ-

Digitized by Google

ſermaßen in eine ſolche Lage verſetzt, wenn man ſeiner Phantaſie erlaubt, zu weit auszuſchweifen, wenn ſie alle Regionen der ſchwärmenden Begeiſterung durchfliegt, wir gerathen endlich in ein Gebiet ſo excentriſcher Gefühle, indem wir gleichſam an die letzte Gränze alles Empfindbaren gekommen ſind, und die Phantaſie ſich durch hundertmalige Exaltationen erſchöpft hat, — daß die Seele endlich ermüdet zurückfällt: alles umher erſcheint uns nun in einer ſchaalen Trübheit, unſre ſchönſten Hoffnungen und Wünſche ſtehn da, von einem Nebel dunkel und verworren gemacht, wir ſuchen mißvergnügt den Rückweg nach jenen Extremen, aber die Bahn iſt zugefallen, und ſo befällt uns endlich jene Leerheit der Seele, jene dumpfe Trägheit, die alle Federn unſers Weſens lahm macht. Man hüte ſich daher vor jener Trunkenheit des Geiſtes, die uns zu lange von der Erde entrückt; wir kommen endlich als Fremdlinge wieder herab, die ſich in eine unbekannte Welt verſetzt glauben, und die doch die Schwingkraft verloren haben, ſich wieder über die Wolken hinauszuheben. Auch bei den poetiſchen Genüſſen ſcheint mir eine gewiſſe Häuslichkeit nothwendig; man muß nicht verſchwenden, um nachher nicht zu darben, — ſonderbar! daß ich alles dies vor wenigen Monaten von Mortimer ſchon hörte und es doch damals nicht glauben wollte! Seit ich es aber ſelbſt empfunden zu haben glaube, bin ich vollkommen davon überzeugt. — Iſt dies nicht ein ziemlich kleinlicher Eigenſinn?

Tieck.

76.

Die Rückkehr.

(Aus „Sternalds Wanderungen.“)

Es war noch am Morgen, als Franz in dem Wäldchen ſtand, das vor dem Dorfe lag. Hier war ſein Spielplatz geweſen, hier war er oft in der ſtillen Einſamkeit des Abends voll Nachdenken gewandelt, wenn die Schatten immer dichter zuſammenwuchſen und das Roth der ſinkenden Sonne tief unten durch die Baumſtämme äugelte und mit zuckenden Strahlen um ihn ſpielte. Hier hatte ſich zuerſt ſein Trieb entzündet, und er betrat den Wald mit einer Emp-

Digitized by Google

findung wie man in einen heiligen Tempel tritt. Er hatte vor allen einen Lieblingsbaum gehabt, von dem er ſich immer kaum hatte trennen können; dieſen ſuchte er jetzt mit großer Emſigkeit auf. Es war eine dicke Eiche mit vielen weit ausgebreiteten Zweigen, die Kühlung und Schatten gaben. Er fand den Baum und den Raſen am Fuße deſſelben noch eben ſo weich und friſch, als ehemals. Wie vieler Gefühle aus ſeiner Kindheit erinnerte er ſich an dieſer Stelle! wie er gewünſcht hatte, oben in dem krauſen Gipfel zu ſitzen und von da ins weite Land hineinzuſchauen; mit welcher Sehnſucht er den Vögeln nachgeſehen hatte, die von Zweig zu Zweig ſprangen und auf den dunkelgrünen Blättern ſcherzten, die nicht wie er nach einem Hauſe zurückkehrten, ſondern im ewig frohen Leben von glänzenden Stunden angeſchienen, die friſche Luft einathmeten und Geſang zurückgaben, die das Abend- und Morgenroth ſahen, die keine Schulen hatten und keinen ſtrengen Lehrer. Ihm fiel alles ein, was er vormals gedacht hatte, alle kindiſchen Begriffe und Empfindungen gingen an ihm vorüber, und reichten ihm die kleinen Hände und hießen ihn ſo herzlich willkommen, daß er heftig im Innerſten erſchrack, daß er nun wieder unter dem alten Baume ſtehe und wieder daſſelbe denke und empfinde, er noch derſelbe Menſch ſei. Alle zwiſchenliegenden Jahre, und alles was ſie an ihm vermocht hatten, fiel in einem Augenblicke von ihm ab und er ſtand wieder als Knabe da, die Zeit ſeiner Kindheit lag ihm ſo nah, ſo nah, daß er alles Übrige nur für einen vorbeifliegenden Traum halten wollte. Ein Wind rauſchte herüber und ging durch die großen Äſte des Baums, und alle Gefühle, die fernſten und dunkelſten Erinnerungen wurden mit herübergeweht und wie Vorhänge fiel es immer mehr von Franzens Seele zurück, und er ſah nur ſich und die liebe Vergangenheit. Alle frommen Empfindungen gegen ſeine Eltern, der Unterricht, den ihm ſeine erſten Bücher gaben, ſein Spielzeug fiel ihm wieder bei und ſeine Zärtlichkeit gegen lebloſe Geſtalten.

Wer bin ich? ſagte er zu ſich ſelber und ſchaute langſam um

ſich her. Was iſt es, daß die Vergangenheit ſo lebendig in meinem Innern aufſteigt? Wie konnte ich alles, wie konnte ich meine Eltern ſo lange, faſt, wenn ich wahr ſeyn ſoll, vergeſſen? Wie wäre es möglich, daß uns die Kunſt gegen die beſten und theuerſten Gefühle verhärten könnte? Und doch kann es nur das ſein, daß dieſer Trieb mich zu ſehr beſchäftigte, ſich mir vorbaute und die Ausſicht des übrigen Lebens verdeckte.

Er ſtand in Gedanken, und die Mahlerſtube und Albrecht Dürer und ſeine Kopien kamen ihm wieder in die Gedanken; er ſetzte ſeinen Freund Sebaſtian ſich gegen über und hörte ſchnell wieder durch, was ſie nur je mit einander geſprochen hatten; dann ſah er wieder um ſich, und die Natur ſelbſt, der Himmel, der rauſchende Wald und ſein Lieblingsbaum ſchienen Athem und Leben zu ſeinen Gemählden herzugeben, Vergangenheit und Zukunft bekräftigten ſeinen Trieb, und alles was er gedacht und empfunden, war ihm nur deswegen werth, weil es ihn zur Kunſtliebe geführt hatte. Er ging mit ſchnellen Schritten weiter und alle Bäume ſchienen ihm nachzurufen, aus jedem Buſche traten Erſcheinungen hervor und wollten ihn zurückhalten; er taumelte aus einer Erinnerung in die andere, und verlor ſich in ein Labyrinth von ſeltſamen Empfindungen.

Er kam auf einen freien Platz im Walde, und plötzlich ſtand er ſtill. Er wußte ſelbſt nicht, warum er inne hielt, und verweilte um darüber nachzudenken. Ihm war als habe er ſich hier auf etwas zu beſinnen, das ihm ſo lieb, ſo unausſprechlich theuer geweſen ſei; jede Blume im Graſe nickte ſo freundlich, als wenn ſie ihm auf ſeine Erinnerungen helfen wollte. Es iſt hier, gewißlich hier! ſagte er zu ſich ſelber, und ſuchte ämſig nach dem glänzenden Bilde, das wie von ſchwarzen Wolken in ſeiner innerſten Seele zurückgehalten wurde. Mit einem Mahle brachen ihm die Thränen aus den Augen, er hörte vom Felde herüber eine einſame Schalmei eines Schäfers, und nun wußte er alles. Als ein Knabe von ſechs Jahren war er hier im Walde gegangen, auf dieſem Platze hatte er Blumen ge-

Digitized by Google

ſucht, ein Wagen kam dahergefahren und hielt ſtill; eine Frau ſtieg ab und hob ein Kind herunter, und beide gingen auf dem grünen Platze auf und ab und vor dem kleinen Franz vorüber. Das Kind, ein liebliches blondes Mädchen, kam zu Franz und bat um ſeine Blumen; er ſchenkte ſie ihr alle, ohne ſelbſt ſeine Lieblinge zurückzubehalten, indeß ein alter Bedienter auf einem Waldhorne blies, und Töne hervorbrachte, die dem jungen Franz damals äußerſt wunderbar in die Ohren klangen. So verging eine Zeit, und Franz hatte alles vergeſſen: dann fuhren die Fremden wieder fort, und er erwachte wie aus einem Entzücken zu ſich und den gewöhnlichen Empfindungen, den gewöhnlichen Spielen, dem gewöhnlichen Leben von einem Tage zum andern hinüber. Dazwiſchen klangen immer die holden Waldhornstöne in ſeine Exiſtenz hinein, und vor ihm ſtand wie der Mond das holde Angeſicht des Kindes, dem er ſeine Blumen geſchenkt hatte, nach denen er im Schlummer oft die Hände ausſtreckte, weil ihn dünkte, er erhielte ſie von dem Mädchen wieder. Alles Liebe und Holde entlehnte er von ihrem Bilde, alles Schöne was er ſah, trug er zu ihrer Geſtalt hinüber; wenn er von Engeln hörte, glaubte er einen zu kennen, und ſich von ihm gekannt: er war es überzeugt, daß die Felblumen einſt ein Erkennungszeichen zwiſchen ihnen beiden ſein würden.

Als er ſo deutlich wieder an alles dieſes dachte, als ihm einfiel, daß er es in ſo langer Zeit gänzlich vergeſſen hatte, ſetzte er ſich ins grüne Gras nieder und weinte; er drückte ſein heißes Geſicht an den Boden und küßte mit Zärtlichkeit die Blumen die dort ſtanden. Er hörte in der Trunkenheit wieder die Melodie eines Waldhorns, und konnte ſich vor Wehmuth, vor Schmerzen der Erinnerung und ſüßen ungewiſſen Hoffnungen nicht faſſen. Bin ich wahnſinnig, oder was iſt es mit dieſem thörichten Herzen? rief er aus. Welche unſichtbare Hand fährt ſo zärtlich und grauſam zugleich über alle Saiten in meinem Innern hinweg, und ſcheucht alle Träume und Wundergeſtalten, Seufzer und Thränen und verklungene Lieder

aus ihrem fernen Hinterhalte hervor? O mein Geiſt, ich fühle es in mir, ſtrebt nach etwas Überirdiſchem, das keinem Menſchen gegönnt iſt. Mit magnetiſcher Gewalt zieht der unſichtbare Himmel mein Herz an ſich und bewegt alle Ahndungen durch einander, die längſt ausgeweinten Freuden, die unmöglichen Wonnen, die Hoffnungen, die keine Erfüllung zugeben. Und ich kann es keinem Menſchen, keinem Bruder einmal klagen, wie mein Gemüth zugerichtet iſt, denn keiner würde meine Worte verſtehen. Daher aber gebricht mir die Kraft, die den übrigen Menſchen verliehen iſt, und die uns zum Leben nothwendig bleibt; ich matte mich ab in mich ſelber und keiner hat deſſen Gewinn; mein Muth verzehrt ſich, ich wünſche was ich ſelbſt nicht kenne. Wie Jakob ſeh' ich im Traume die Himmelsleiter mit ihren Engeln, aber ich kann nicht ſelbſt hinaufſteigen, um oben in das Paradies zu ſchauen; denn der Schlaf hat meine Glieder bezwungen, und was ich ſehe und höre, ahnde und hoffe und lieben möchte, iſt nur Traumgeſtalt in mir.

Jetzt ſchlug die Glocke im Dorfe. Er ſtand auf und trocknete ſich die Augen, indem er weiter ging, und nun ſchon die Hütte und die kleine Kirche durch das grüne Laub auf ſich zuſchimmern ſah. Er ging an einem Garten vorbei, und über den Zaun hing ein Zweig voll rother ſchöner Kirſchen. Er konnte es nicht unterlaſſen, einige abzubrechen und ſie zu koſten, weil die Frucht dieſes Baumes ihn in der Kindheit oft erfreuet hatte; es waren dieſelben Zweige, die ſich ihm auch jetzt freundlich entgegenſtreckten, aber die Frucht ſchmeckte ihm nicht wie damals. In der Kindheit wird der Menſch von den blanken, glänzenden und vielfarbigen Früchten und ihrem ſüßen Geſchmacke angelockt, das Leben liebzugewinnen, wie es die Schulmeiſter in den Schulen machen, die mit Süßigkeiten dem Kinde Luſt zum Lernen beibringen wollen; nachher verliert ſich im Menſchen dieſes frohe Vorgefühl des Lebens, er iſt der Lockungen gewohnt und dagegen abgeſtumpft.

Franz ging über den Kirchhof und las die Kreuze im Vorbeigehen ſchnell, aber an keinem war der Name ſeines Vaters oder ſeiner

Digitized by Google

Mutter angeſchrieben, und er fühlte ſich zuverſichtlicher. Die Mauer des Thurms kam ihm nicht ſo hoch vor, alles war ihm beengter; das Haus ſeiner Eltern kannte er kaum wieder. Er zitterte als er die Thür anfaßte, und doch war es ihm ſchon wieder ſo gewöhnlich, dieſe Thür zu öffnen. In der Stube ſaß ſeine Mutter mit verbundenem Kopf und weinte; als ſie ihn erkannte weinte ſie noch heftiger; der Vater lag im Bette und war krank. Er umarmte ſie beide mit gepreßtem Herzen, er erzählte ihnen, ſie ihm; ſie ſprachen durcheinander und fragten ſich, und wußten doch nicht recht was ſie reden ſollten. Der Vater war matt und bleich; Franz hatte ihn ſich ganz anders vorgeſtellt, und darum war er nun ſo gerührt und konnte ſich gar nicht wieder zufrieden geben. Der alte Mann ſprach viel vom Sterben, von der Hoffnung der Seligkeit; er fragte den jungen Franz, ob er auch Gott noch ſo treu anhange, wie er ihn immer gelehrt habe. Franz drückte ihm die Hand und ſagte: „Haben wir in dieſem irdiſchen Leben etwas anders zu ſuchen, als die Ewigkeit? Ihr liegt nun da an der Gränze, Ihr werdet nun bald in Eurer Andacht nicht mehr geſtört werden, und ich will mir gewiß auch alle Mühe geben, mich von den Eitelkeiten zu entfernen.“

„Liebſter Sohn,“ ſagte der Vater, „ich ſehe, mein Lehren iſt an Dir nicht verloren gegangen. Wir müſſen arbeiten, ſinnen und denken, weil wir einmal in dieſem Leben, in dieſem Joch eingeſpannt ſind, aber darum müſſen wir doch nie das Höhere aus den Augen verlieren. Sei redlich in Deinem Gewerbe, damit es Dich ernähre; aber laß nicht Deine Nahrung, Deine Bekleidung der letzte Gedanken Deines Lebens ſein: trachte auch nicht nach dem irdiſchen Ruhme; denn alles iſt doch nur eitel, alles bleibt hinter uns, wenn der Tod uns fordert. Male, wenn es ſein kann, die heiligen Geſchichten recht oft, um auch in weltlichen Gemüthern die Andacht zu erwecken.“

Franz aß wenig zu Mittage, der Alte ſchien ſich gegen Abend zu erholen. Die Mutter war nun ſchon daran gewöhnt, daß Franz

Digitized by Google

wieder da sei; sie machte sich seinetwegen viel zu thun, und vernachläßigte den Vater beinahe. Franz war unzufrieden mit sich, er hätte dem Kranken gern alle glühende Liebe eines guten Sohns gezeigt, auf seine letzten Stunden gern alles gehäuft, was ihn durch ein langes Leben hätte begleiten sollen; aber er fühlte sich so verworren und sein Herz so matt, daß er über sich selber erschrack. Er dachte an tausend Gegenstände die ihn zerstreuten, vorzüglich an ein Gemälde von Kranken, von trauernden Söhnen und wehklagenden Müttern, und darüber machte er sich dann die bittersten Vorwürfe.

Als sich die Sonne zum Untergange neigte, ging die Mutter hinaus, um aus ihrem kleinen Garten, der etwas entfernt war, Gemüse zu holen zur Abendmahlzeit. Der Alte ließ sich von seinem Sohn mit einem Sessel vor die Hausthür tragen, um sich von den rothen Abendstrahlen bescheinen zu lassen.

Es stand ein Regenbogen am Himmel, und im Westen regnete der Abend in goldnen Strömen nieder. Schafe weideten gegenüber, und Birken säuselten; der Vater schien stärker zu sein. „Nun sterb' ich gerne," rief er aus, „da ich Dich doch noch vor meinem Tode gesehen habe."

Franz konnte nicht viel antworten, die Sonne sank tiefer und schien dem Alten feurig ins Gesicht, der sich wegwendete und seufzte: „Wie Gottes Auge blickt es mich noch zu guter Letzt an und straft mich Lügen; ach! wenn doch erst alles vorüber wäre!" Franz verstand diese Worte nicht, aber er glaubte zu bemerken, daß sein Vater von Gedanken beunruhigt würde. „Ach! wenn man so mit hinuntersinken könnte!" rief der Alte aus, „mit hinunter mit der lieben Gottes-Sonne! O wie schön und herrlich ist die Erde, und jenseits muß es noch schöner sein; dafür ist uns Gottes Allmacht Bürge. Bleib immer fromm und gut, lieber Franz, und höre mir aufmerksam zu, was ich Dir jetzt noch zu entdecken habe."

Franz trat ihm näher, und der Alte sagte: „Du bist mein Sohn nicht, liebes Kind." — Indem kam die Mutter zurück; man konnte sie aus der Ferne hören, weil sie mit lauter Stimme ein geistliches

Digitized by Google

Lied sang; und der Alte brach sehr schnell ab und sprach von gleichgültigen Dingen. „Morgen," sagte er heimlich zu Franz, „morgen!"

Die Heerden kamen vom Felde mit den Schnittern, alles war fröhlich, aber Franz war sehr in Gedanken versunken; er betrachtete die beiden Alten in einem ganz neuen Verhältnisse zu sich selber; er konnte kein Gespräch anfangen: die letzten Worte seines vermeintlichen Vaters schallten ihm noch immer in den Ohren, und er erwartete mit Ungeduld den Morgen.

Es ward finster, der Alte war hineingetragen, und legte sich nieder schlafen; Franz aß mit der Mutter. Plötzlich hörten sie nicht mehr den Athemzug des Vaters, sie eilten hinzu und er war verschieden. Sie sahen sich stumm an, und nur Brigitte konnte weinen. „Ach! so ist er denn gestorben ohne von mir Abschied zu nehmen?" sagte sie seufzend; ohne Priester und Einsegnung ist er entschlafen! — Ach! wer auf der weiten Erde wird nun noch mit mir sprechen, da sein Mund stumm geworden ist? Wem soll ich mein Leid klagen, wer wird mir sagen wenn die Bäume blühen, und wenn wir die Früchte abnehmen? — Ach! der gute alte Vater, nun ist es also vorbei mit unserm Umgang, mit unsern Abendgesprächen, und ich kann gar nichts dazu thun, sondern ich muß mich nun so eben darein finden. Unser aller Ende sei eben so sanft!"

Die Thränen machten sie stumm, und Franz tröstete sie. Er sah in Gedanken betende Einsiedler, die verehrungswürdigen Märtyrer, und alle Leiden der armen Menschheit gingen in mannichfaltigen Bildern seinem Geiste vorüber. Tieck.

77.

Der feine Beobachter.

(Aus „dem Aufruhr in den Cevennen.")

Das Feuer wurde von neuem aufgeschürt; der Vater setzte sich in einen Sessel, indeß Edmund im Saale unruhig auf und nieder ging; der Pfarrer rückte seinen Stuhl dem Parlamentsrath näher

Digitized by Google

und ſagte: der gnädige Herr leiden wohl zuweilen am Podagra im linken Fuße.

„Woher ſchließen Sie das?“ fragte der Alte; „mir ſcheint das Bein eben nicht geſchwollen, obgleich Sie richtig gerathen haben.“

„Die Geſchwulſt,“ fuhr der Prediger fort, „iſt freilich faſt unmerklich; aber dadurch, daß Sie oft mit dieſem Fuße ſanfter und leichter auftreten, wahrſcheinlich, ohne es zu wiſſen, immerdar, hat ſich im Verhältniß zum rechten dieſer Knöchel etwas mehr eingezogen, und hat alſo auch nothwendig die Kraft des andern nicht.“

„Das iſt ſehr fein beobachtet,“ ſagte der Rath.

„Mein gnädiger Herr,“ erwiederte der Pfarrer, „es iſt unglaublich, wie die Natur in allen ihren Hervorbringungen konſequent und verſtändig iſt. Auch im geringſten Theil ſie beobachten iſt lehrreich, wenn es auch dem Ungeübten lächerlich erſcheinen mag. Vor mehr als hundert Jahren hat der Neapolitaner della Porta ein gutes Buch über die Phyſiognomien geſchrieben und die menſchlichen mit den thieriſchen verglichen; man hat ſchon im frühen Alterthum verſucht, aus dem Antlitz die Tugenden oder Laſter und die Eigenſchaften des Gemüthes zu leſen. Glauben Sie mir, wenn ich meine ganze Muße darauf wenden könnte, ich traute mir, es dahin zu bringen, aus einem Schuh oder Stiefel, der eine Zeitlang getragen iſt, viele Fehler oder Beſonderheiten des Eigenthümers zu entziffern.“

„In der That?“ rief Herr von Beauvais lachend.

„Es verräth ſich in dem Kleidungsſtücke, wenn man es genauer betrachtet, der haſtige oder ſtockende Gang; das Einknicken, das Schiefſtreten bei Frauenzimmern iſt gewiß ſehr bedeutend; ein gewiſſes Ablatſchen, ein hoffärtiges Niedertreten der Ferſen, ein affektirtes und eitles Wegſchleifen der Spitze, ein charakterloſes Zittern und Zwinkeln des Fußes, wodurch der Schuh alle Form verliert, die Eigenſchaften abgerechnet, die ſich ſchon aus dem hohen oder niedern Spann, oder aus den Plattfüßen prognoſtiziren laſſen. Aber nun gar die Beine! Hat man dieſe in Natura vor ſich, da kann

Digitized by Google

man kaum irren, um Stand und Gewerbe oder Lebensweise zu finden; so gibt es Schneider- und Bäckerbeine, die unverkenntlich sind, Infanteristen- und Cavalleristenbeine, Weber- und Tischlerbeine, und dergleichen mehr."

„Das sind höchst interessante Beobachtungen," sagte der Rath, „doch wagten Sie es wohl, zum Beispiel, von der frühern Lebensweise meines Franz etwas aus seinen Beinen herauszudeuten?"

„Aus meinen Beinen?" rief der alte Diener, der noch mit Abräumen beschäftigt war, „hier sind dieselben, Herr Pfarrer."

„Bückt Euch ein wenig, — nun geht dort hin, — kommt wieder, — stellt Euch ganz aufrecht — Herr Parlamentsrath, ich möchte darauf schwören, daß Ihr Franz in der Jugend, und noch wohl tief ins Mannesalter hinein, ein Seemann gewesen ist."

Der Diener sah den Geistlichen verblüfft an, und der Herr von Beauvais sagte: „Sie haben es getroffen, geistlicher Herr, aber woran erkennen Sie es?"

„Kein Seemann," sagte dieser, verliert jemals ganz den gespreizten und etwas gebückten Gang, den er sich auf dem Schiffe angewöhnt; er senkt im Gehen das Kreuz, und behält zeitlebens ein gelindes Taumeln."

Als der zweite Diener sich näherte, rief der Geistliche sogleich: „bemüht Euch nicht weiter, man sieht auf einen Büchsenschuß weit sogleich, daß der gute Mann in seiner Jugend ein Schneider gewesen ist, ja daß er gewiß noch jetzt die Beschäftigung treibt, denn die zurückgeschlagenen Schienbeine geben es deutlich kund.

Ihr seid also ein Waidmann (indem er sich zum stehenden Jäger wandte), es muß wohl so sein, obgleich ich Euch eher für einen Soldaten, und dem Auge nach für einen Contrebandier genommen hätte. Indessen, — was ist denn das mit dem rechten Knie? Vom Messedienen habt Ihr es gewiß nicht, woher kommt denn hier die kleine Erhöhung? Solltet Ihr denn wohl gar die seltsame Gewohnheit angenommen haben, beim Schießen auf's rechte Knie zu fallen."

„Herr Pfarrer," rief der Jäger aus, „Sie mögen wohl selber

ein Stück von einem Herenmeister sein, so haben Sie's getroffen. Von Jugend auf hab' ich nie anders schießen können, als kniend; läuft mir ein Hase auch vor der Nase vorbei, im Stehen treffe ich gewiß nicht, ich muß mich erst niederwerfen. Hab' ich doch von meinen Kameraden in allen Zeiten so viel deßhalb leiden müssen." — „Übrigens habt Ihr," fuhr der Pfarrer fort, „Bergbeine, und müßt aus den hohen Cevennen oder den Pyrenäen gebürtig sein; auch hat Euer Auge den Charakter eines Bergbewohners, der an das Fernsehen gewöhnt ist."

„Richtig," sagte der Jäger, „ich bin da oben aus Lozere, aus dem wildesten Gebirge."

„Nun, mein junger Freund," wandte sich der Beinforscher an den jungen Burschen, — Ihr wollt ein Müller sein und habt keine Müllerbeine, wie geht denn das zu? Seht, von dem Tragen der Säcke senkt sich früh des Müllers Rücken und wird breit und rund, die Hauptlast aber drückt auf die stützenden Waden, diese und die Sehnen der Kniekehle werden unverhältnißmäßig stark, dies sind aber bei Euch grade die schwächsten Theile; ebenfalls sind die Knöchel nicht groß genug: hier fehlt Summa Summarum der Müllercharakter, denn meine Wissenschaft kann nicht trügen."

„Da kann ich Ihnen nicht helfen, mein Herr," sagte der Jüngling verdrüßlich, „denn ich bin und bleibe doch nun einmal, was ich bin."

„Meinethalb," eiferte der Kritiker, „ich will Eurer Müllerehre auch nicht zu nahe treten, Ihr mögt wohl so ein weichliches verzogenes Mutterſöhnchen sein, dem sie nie viel haben aufsacken dürfen; auch habt Ihr in Blick, Wange, Haar, ganz den Mehlcharakter, die Stimme klingt auch nach der Mehlglocke und dem Aufschütter; aber wenn ich Eure Kniee betrachte, so sind es Bäckerkniee, die werden so innen zusammengedrückt vom Ausholen und Einschieben des Brodes, wo der Mensch sich bei der Arbeit und bei der Ofenhitze spreizt und auf die Kniee stützt. Den sonderbarsten Widerspruch finde ich aber in Euren Schenkeln, denn es sind die eines Reiters,

der viel zu Pferde ſitzt; und ſo hat auch Euer Auge den Soldatencharakter, es blitzt ſchnell hin und her, und ſieht nicht ruhig, wie es beim Müller muß, der ſein Geſchäft abwartet. Kurz, Ihr ſeid mir in Beinen und im ganzen Weſen ein konfuſer junger Menſch."

Der junge Müller wurde roth vor Verdruß, und der Parlamentsrath ſuchte mit Scherz und Lächeln die Sache völlig zu begütigen.

Tieck.

78.

Freitag's Rettung.

(Aus „Robinſon der Jüngere.")

Es war an einem ſchönen, warmen Morgen, als Robinſon in einiger Entfernung von ſich unvermuthet einen ſtarken Rauch aufſteigen ſah. Seine erſte Empfindung bei dieſem Anblicke war Schrecken, die zweite Neugier, und beide trieben ihn an, ſo geſchwind er konnte, nach dem Berge hinter ſeiner Wohnung zu laufen, um von da herab zu entdecken, was doch wohl die Urſache davon ſein möchte. Kaum hatte er den Berg erſtiegen, als er, zu ſeiner noch weit größern Beſtürzung, wenigſtens fünf Kähne am Strande, und bei einem großen Feuer wenigſtens dreißig Wilde erblickte, die unter barbariſchen Geberden und Freudenbezeugungen einen Rundtanz hielten.

So ſehr nun auch Robinſon auf ein ſolches Schauſpiel ſeit vielen Jahren vorbereitet war, ſo fehlte doch nicht viel, daß er vor Angſt und Schrecken alle Beſonnenheit verloren hätte. Doch rief er allen ſeinen Muth und ſein Vertrauen auf Gott geſchwind zurück, ſtieg eiligſt hinab in ſeine Feſtung, um ſich in den nöthigen Vertheidigungszuſtand zu ſetzen, legte ſeine ganze Rüſtung an, und faßte den männlichen Entſchluß, ſein Leben, ſo lange er könne, zu vertheidigen. Kaum hatte er dieſe Entſchließung genommen, und durch ein kurzes Gebet ſich darin geſtärkt, als es ihm ſo leicht um's Herz wurde, daß er Muth genug fühlte, die Strickleiter wieder hin-

Digitized by Google

aufzuklettern, um die Bewegungen der Feinde von dem Gipfel des Berges hinab zu beobachten.

Aber wie schlug ihm das Herz vor Unwillen und Entsetzen, als er ziemlich deutlich zwei unglückliche Menschen aus den Kähnen holen und nach dem Feuerplatze schleppen sah. Er zweifelte nicht, daß sie zur Schlachtbank geführt werden sollten, und in demselben Augenblick wurde diese Vermuthung auf die schrecklichste Weise bestätigt. Einige der Unmenschen schlugen nämlich den einen Gefangenen zu Boden, und ein paar andere fielen über ihn her, vermuthlich um ihn aufzuschneiden und ihn zu ihrem abscheulichen Gastmahle zuzubereiten. Unterdeß stand der andere Gefangene als Zuschauer bei diesem unmenschlichen Schauspiele, bis die Reihe auch an ihn kommen würde. Aber plötzlich, als dieser arme Mensch merkte, daß Alle mit seinem geschlachteten Unglücksgefährten beschäftigt waren, und eben nicht so sehr auf ihn achteten, ergriff er, in der Hoffnung sein Leben zu retten, die Flucht, und lief mit unglaublicher Geschwindigkeit grade auf die Gegend zu, wo Robinson's Wohnung war.

Freude, Hoffnung, Furcht und Grauen ergriffen zugleich das Herz unsres Freundes und färbten seine Wangen bald mit hoher Röthe, bald mit Todtenblässe : Freude und Hoffnung, weil er bemerkte, daß der Entronnene viel schneller laufen konnte, als diejenigen, welche ihn verfolgten; Furcht und Grauen hingegen, weil der Verfolgte und die Verfolger ihren Weg gerade nach seiner Burg nahmen. Jetzt war zwischen dieser und jenem noch ein kleiner Meerbusen, den der Unglückliche durchschwimmen mußte, wenn er sich nicht gefangen geben wollte. Allein kaum war er dabei angekommen, als er, ohne sich einen Augenblick zu besinnen, hineinplumpte, und mit eben der Schnelligkeit, die er im Laufen bewiesen hatte, nach dem gegenseitigen Ufer schwamm.

Zwei seiner Verfolger, welches die Vordersten waren, schwammen ihm nach, die Übrigen kehrten zu ihrem verruchten Gastmahle zurück. Mit innigem Vergnügen bemerkte Robinson, daß diese

Digitized by Google

Beiden auch im Schwimmen dem Erſten bei weitem nicht gleich kamen. Dieſer floh ſchon gegen ſeine Wohnung zu, indeß jene noch nicht zur Hälfte durchgeſchwommen waren.

In dieſem Augenblicke fühlte ſich Robinſon von einem Muthe beſeelt, der ſo feurig noch nie in ihm erwacht war. Seine Blicke ſprühten Feuer; ſein Herz drängte ihn, dem Unglücklichen beizuſpringen; er ergriff, ohne ſich einen Augenblick länger zu bedenken, ſeine Lanze, rannte den Berg hinab, und war in einem Hui zwiſchen dem Verfolgten und ſeinen Verfolgern. Halt! rief er dem Erſten mit lauter donnernder Stimme zu, indem er aus dem Gebüſche hervorſprang, halt! — Der arme Flüchtling ſah ſich um, und erſchrack bei dem Anblick des über und über in Felle gehüllten Robinſons, den er vermuthlich für ein übermenſchliches Weſen hielt, dergeſtalt, daß er nicht wußte, ob er ſich vor ihm niederwerfen oder entfliehen ſollte.

Robinſon winkte ihm mit der Hand, gab ihm zu erkennen, daß er zu ſeiner Beſchützung da wäre, und rückte dabei allmählig gegen ſeine beiden Verfolger an. Jetzt war er ſo weit gekommen, daß er den erſten mit ſeinem Spieße erreichen konnte. Er ermannte ſich und verſetzte ihm einen ſo nachdrücklichen Stoß in den nackten Leib, daß er zu Boden ſtürzte. Der Andere, welcher noch ohngefähr hundert Schritte entfernt war, ſtutzte, holte darauf einen Pfeil hervor, und ſchoß auf Robinſon, indem dieſer auf ihn losgehen wollte. Der Pfeil traf gerade die Stelle des Herzens, aber glücklicherweiſe nur ſchwach, daß er von der harten Pelzjacke wie von einem Panzer zurückprallte, ohne ihn auch nur im geringſten zu verletzen.

Robinſon ließ dem Feinde nicht Zeit, einen zweiten Schuß zu thun, er rannte auf ihn zu, und ſtreckte ihn in den Sand, indem dieſer eben wieder den Bogen ſpannte, und jetzt ſah er ſich nach dem Geretteten um.

Der Flüchtling ſtand zwiſchen Furcht und Hoffnung noch auf eben derſelben Stelle, auf der ihm Robinſon zugerufen hatte, unge-

wiß, ob das, was vorging, zu seiner Rettung geſchehe, oder ob die Reihe jetzt an ihn kommen werde. Der Sieger rief ihm zu, und winkte ihm, herbeizukommen. Er gehorchte; ſtand aber bald wieder ſtill, trat abermals etwas näher, und ſtand von neuem ſtill, und zwar mit ſichtbarer Angſt und in der Stellung eines Betenden. Robinſon gab ihm alle erſinnlichen Zeichen von Freundſchaft, und winkte ihm abermals, herzutreten. Er that's, doch kniete er alle zehn oder zwölf Schritte mit den demüthigſten Geberden nieder, als wenn er ihm danken und zugleich ihm hüldigen wollte.

Robinſon nahm hierauf ſeine Larve ab, um ihm ein menſchliches und freundliches Geſicht zu zeigen, worauf er ohne Bedenken näher trat, vor ihm niederkniete, den Boden küßte, ſich platt niederlegte, und Robinſon's Fuß auf ſeinen Nacken ſetzte, vermuthlich zur Verſicherung, daß er ſein Sklave ſein wollte. Unſer Held, dem es mehr um einen Freund, als um einen Sklaven zu thun war, hob ihn liebreich auf, und ſuchte ihn auf jede nur mögliche Weiſe zu überzeugen, daß er nichs als Gutes und Liebes von ihm zu erwarten habe. Allein da war noch mehr zu thun.

Einer der Erſchlagenen, der den Stich nur in den Unterleib empfangen hatte, und vermuthlich nicht tödtlich verwundet war, fing an, ſich wieder zu erholen, und etwas ausgeriſſenes Gras in die Wunde zu ſtopfen, um das Blut zu ſtillen. Robinſon machte ſeinen Wilden aufmerkſam darauf, und dieſer antwortete ihm einige Worte in ſeiner Landesſprache, die jener zwar nicht verſtand, aber welche ihm doch wie Tonſpiel klangen, weil es die erſte menſchliche Stimme war, die er nach ſo vielen Jahren wieder hörte. Hierauf zeigte der Indier auf ſein ſteinernes Beil, dann auf ſich, und gab zu verſtehen, daß er ſeinem Feinde vollends den Reſt damit zu geben wünſche. Robinſon, der ungern Menſchenblut vergoß, und gleichwohl die Nothwendigkeit, den Verwundeten umzubringen, erkannte, gab ſeinem Schutzgenoſſen das Beil und wandte ſeine Augen weg. Dieſer lief darauf hin, und ſpaltete dem Verwundeten den Schädel bis in die Schulter herab Dann kam er la

Digitized by Google

chend wieder zurück, und legte mit vielen sonderbaren Geberden das Beil und die Hirnschale des Erschlagenen, zum Zeichen des Sieges, zu Robinson's Füßen nieder.

Dieser gab ihm durch Zeichen zu verstehen, daß er die Bogen und die Pfeile der Getödteten nehmen und ihm folgen sollte. Der Wilde hingegen bedeutete ihm, daß er erst die todten Körper im Sande verscharren wollte, damit ihre Gefährten, wenn sie etwa nachfolgen sollten, sie nicht finden möchten. Robinson bezeigte ihm Beifall über diese Vorsichtigkeit, und da war er mit seinen Händen so hurtig darüber her, daß er in weniger als einer Viertelstunde schon beide Leichname verscharrt hatte. Dann wanderten Beide nach Robinson's Wohnung und erstiegen den Berg. — Seine Lage war noch immer sehr gefährlich; denn was konnte man wahrscheinlicher vermuthen, als daß die Wilden, sobald sie ihre unmenschliche Mahlzeit würden vollendet haben, ihren ausgebliebenen beiden Gefährten nachgehn und den entkommenen Gefangenen aufsuchen würden? Und thaten sie das, wie leicht stand dann nicht zu besorgen, daß sie Robinson's Wohnung entdecken, sie mit Gewalt erstürmen und ihn mit seinem Schutzgenossen abschlachten würden.

Robinson schauderte bei diesem Gedanken, indem er auf dem Gipfel des Berges hinter einem Baum stand, und den abscheulichen Freudenbezeugungen und Tänzen der wilden Unmenschen von ferne zusah. Er überlegte in der Geschwindigkeit, was wohl am besten sei: zu fliehen oder sich in seine Burg zu begeben. Ein Gedanke an Gott gab ihm Kraft und Muth, das Letzte zu erwählen. Er kroch also, um nicht gesehen zu werden, hinter niedrigem Gesträuche bis zu seiner Strickleiter fort, und befahl seinem Gefährten ein Gleiches zu thun. Und so stiegen Beide hinab.

Hier gab Robinson dem Wilden durch Zeichen zu verstehen, was er von seinen grausamen Landsleuten für ihn und sich besorgte, und bedeutete ihm, daß er entschlossen wäre, sein Leben bis auf den letzten Blutstropfen gegen sie zu vertheidigen. Der Wilde verstand ihn, machte ein grimmiges Gesicht, schwenkte das Beil, welches er noch in

Digitized by Google

den Händen hatte, einigemal über dem Kopfe, und wandte ſich darauf mit fürchterlichen Geberden drohend nach der Seite hin, wo ſeine Feinde waren, als wenn er ſie zum Kampf herausforderte, um durch dieſes Alles ſeinem Schutzherrn zu erkennen zu geben, daß es ihm gleichfalls nicht an Muth fehle, ſich tapfer gegen ſie zu wehren. Robinſon lobte ſeine Herzhaftigkeit, gab ihm einen ſeiner Spieße in die Hand, und ſtellte ihn als Schildwache an ein kleines Loch, wodurch man den Zwiſchenraum überſehen konnte, der das von ihm gepflanzte Gebüſch von der Baumwand trennte. Er ſelbſt trat in ſeiner ganzen Rüſtung an die andere Seite der Wand, wo er gleichfalls ein ſolches Wachtloch offen gelaſſen hatte.

In dieſer Stellung hatten ſie ungefähr eine Stunde zugebracht, als ſie plötzlich durch ein wildes, aber noch ziemlich fernes Geſchrei vieler Stimmen erſchreckt wurden. Beide machten ſich fertig zum Streite, und winkten Einer dem Andern zu, um ſich gegenſeitig aufzumuntern. Es wurde wieder ſtill; dann ertönte abermals ein ähnliches Geſchrei, und zwar ſchon etwas näher, worauf von neuem eine fürchterliche Stille folgte. Jetzt ließ ſich ziemlich nahe eine einzige rauhe Stimme hören, die in das Gebüſch fürchterlich hineinſchrie, und von dem Wiederhalle des Berges zurückgerufen wurde. Schon ſtanden unſere muthigen Kämpfer bereit; ſchon hatte jeder ſeinen Bogen geſpannt, um dem Erſten, der ſich würde blicken laſſen, einen Pfeil in den Leib zu ſchießen. Ihre Augen funkelten von muthiger Erwartung, und waren unverwandt auf diejenige Gegend des Gebüſches gerichtet, aus welcher die Stimme erſchollen war.

Robinſon und ſein Bundesgenoſſe blieben in dieſer kriegeriſchen Stellung bis gegen Abend ſtehen, ohne fernerhin das Geringſte zu ſehen und zu hören. Endlich ward es beiden ſehr wahrſcheinlich, daß die Wilden von ihrem vergeblichen Nachſuchen wohl mußten abgeſtanden ſein, und in ihren Kähnen ſich wieder nach ihrer Heimath zurückbegeben haben. Sie legten ihre Waffen nieder.

Weil dieſer merkwürdige Tag, der in der Geſchichte unſers Freundes ſich vorzüglich auszeichnet, gerade ein Freitag war, ſo beſchloß

er, seinem geretteten Wilden den Namen desselben zu geben, und nannte ihn also Freitag. Campe.

79.

Wie der Ritter zu dem Fischer kam.

(Aus „Undine.“)

Es mögen nun wohl schon viele hundert Jahre her sein, da gab es einmal einen alten guten Fischer, der saß eines schönen Abends vor der Thüre und flickte seine Netze. Er wohnte aber in einer überaus anmuthigen Gegend. Der grüne Boden, worauf seine Hütte gebaut war, streckte sich weit in einen großen Landsee hinaus, und es schien eben so wohl, die Erdzunge habe sich, aus Liebe zu der bläulich-klaren, wunderhellen Fluth, in diese hineingedrängt, als auch, das Wasser habe mit verliebten Armen nach der schönen Aue gegriffen, nach ihren hochschwankenden Gräsern und Blumen, und nach dem erquicklichen Schatten ihrer Bäume. Eines ging bei dem andern zu Gaste, und eben deshalb war jegliches so schön. Von Menschen freilich war an dieser hübschen Stelle wenig oder gar nichts anzutreffen, der Fischer und seine Hausleute ausgenommen. Denn hinter der Erdzuge lag ein sehr wilder Wald, den die mehrsten Leute wegen seiner Finsterniß und Unwegsamkeit, wie auch wegen der wundersamen Kreaturen und Gaukeleien, die man darin antreffen sollte, allzusehr scheuten, um sich ohne Noth hinein zu begeben. Der alte fromme Fischer jedoch durchschritt ihn ohne Anfechtung zu vielen Malen, wenn er die köstlichen Fische, die er auf seiner grünen Landzunge fing, nach einer großen Stadt trug, welche nicht weit hinter dem großen Walde lag. Es ward ihm wohl mehrentheils so leicht, durch den Forst zu ziehen, weil er fast keine andere als fromme Gedanken hegte, und noch außerdem jedesmal, wenn er die verrufenen Schatten betrat, ein geistliches Lied aus heller Kehle und aufrichtigem Herzen anzustimmen gewohnt war.

Da er nun an diesem Abende ganz arglos bei den Netzen saß, kam

Digitized by Google

ihn doch ein unversehener Schrecken an, als er es im Walddunkel rauschen hörte, wie Roß und Mann, und sich das Geräusch immer näher nach der Landzunge herauszog. Was er in manchen stürmigen Nächten von den Geheimnissen des Forstes geträumt hatte, zuckte ihm nun auf einmal durch den Sinn; vor Allem das Bild eines riesenmäßig langen, schneeweißen Mannes, der unaufhörlich auf eine seltsame Art mit dem Kopfe nickte. Ja, als er die Augen nach dem Walde aufhob, kam es ihm ganz eigentlich vor, als sehe er durch das Laubgegitter den nickenden Mann hervor kommen. Er nahm sich aber bald zusammen, erwägend, wie ihm doch niemals in dem Walde selbsten was Bedenkliches widerfahren sei, und also auf der freien Landzunge der böse Geist wohl noch minder Gewalt über ihn ausüben dürfe. Zugleich betete er recht kräftiglich einen biblischen Spruch laut aus dem Herzen heraus, wodurch ihm der kecke Muth auch zurücke kam, und er fast lachend sah, wie sehr er sich geirrt hatte. Der weiße nickende Mann ward nämlich urplötzlich zu einem ihm längst wohlbekannten Bächlein, das schäumend aus dem Forste hervorrann, und sich in den Landsee ergoß. Wer aber das Geräusch verursacht hatte, war ein schön geschmückter Ritter, der zu Roß durch den Baumschatten gegen die Hütte vorgeritten kam. Ein scharlachrother Mantel hing ihm über sein veilchenblaues, goldgesticktes Wamms herab; von dem goldfarbigen Barette wallten rothe und veilchenblaue Federn; am goldenen Wehrgehänge blitzte ein ausnehmend schönes und reichverziertes Schwert. Der weiße Hengst, der den Ritter trug, war schlankeren Baues, als man es sonst bei Streitrossen zu sehen gewohnt ist, und trat so leicht über den Rasen hin, daß dieser grünbunte Teppich auch nicht die mindeste Verletzung davon zu empfangen schien. Dem alten Fischer war es noch immer nicht ganz geheuer zu Muthe, obwohl er einzusehen meinte, daß von einer so holden Erscheinung nichts Übles zu befahren sei, weßhalb er auch seinen Hut ganz sittig vor dem näher kommenden Herrn abzog, und gelassen bei seinen Netzen verblieb. Da hielt der Ritter stille und fragte, ob er wohl mit seinem Pferde auf diese Nacht hier

Unterkommen und Pflege finden könne? — „Was Euer Pferd betrifft, lieber Herr," entgegnete der Fischer, „so weiß ich ihm keinen bessern Stall anzuweisen, als diese beschattete Wiese, und kein besseres Futter, als das Gras, welches darauf wächst. Euch selbst aber will ich gerne in meinem kleinen Hause mit Abendbrod und Nachtlager bewirthen, so gut es unser Einer hat." — Der Ritter war damit ganz wohl zufrieden, er stieg von seinem Rosse, welches die Beiden gemeinschaftlich losgürteten und loszügelten und ließ es alsdann auf den blumigen Anger hinlaufen, zu seinem Wirthe sprechend: „Hätt' ich Euch auch minder gastlich und wohlmeinend gefunden, mein lieber alter Fischer, Ihr wäret mich dennoch wohl für heute nicht wieder los geworden, denn, wie ich sehe, liegt vor uns ein breiter See, und mit sinkendem Abende in den wunderlichen Wald zurückzureiten, davor bewahre mich der liebe Gott!" — „Wir wollen nicht allzuviel davon reden," sagte der Fischer, und führte seinen Gast in die Hütte.

Drinnen saß bei dem Heerde, von welchem aus ein spärliches Feuer die dämmernde, reinliche Stube erhellte, auf einem großen Stuhle, des Fischers betagte Frau; beim Eintritte des vornehmen Gastes stand sie freundlich grüßend auf, setzte sich aber an ihren Ehrenplatz wieder hin, ohne diesen dem Fremdling anzubieten, wobei der Fischer lächelnd sagte: „Ihr müßt es ihr nicht verübeln, junger Herr, daß sie Euch den bequemsten Stuhl im Hause nicht abtritt, das ist so Sitte bei armen Leuten, daß der den Alten ganz ausschließlich gehört." — „Ei, Mann," sagte die Frau mit ruhigem Lächeln, „wo denkst Du auch hin? Unser Gast wird doch zu den Christenmenschen gehören, und wie könnte alsdann dem lieben jungen Blute einfallen, alte Leute von ihren Sitzen zu verjagen?" — „Setzt Euch, mein junger Herr," fuhr sie, gegen den Ritter gewandt, fort, „es steht dorten noch ein recht artiges Sesselein, nur müßt Ihr nicht allzu ungestüm damit hin und her rutschen, denn das eine Bein ist nicht allzu fest mehr." — Der Ritter holte den Sessel achtsam herbei, ließ sich freundlich darauf nieder, und es war

Digitized by Google

ihm zu Muthe, als sei er mit diesem kleinen Haushalt verwandt, und eben jetzt aus der Ferne dahin heimgekehrt.

Die drei guten Leute fingen an, höchst freundlich und vertraulich mit einander zu sprechen. Vom Walde, nach welchem sich der Ritter einige Male erkundigte, wollte der alte Mann freilich nicht viel wissen; am wenigsten, meinte er, passe sich das Reden davon jetzt in der einbrechenden Nacht; aber von ihrer Wirthschaft und sonstigem Treiben erzählten die beiden Eheleute desto mehr, und hörten auch gerne zu, als ihnen der Rittersmann von seinen Reisen vorsprach, und daß er eine Burg an den Quellen der Donau habe, und Herr Huldbrand von Ringstetten geheißen sei. Mitten durch das Gespräch hatte der Fremde schon bisweilen ein Plätschern am niedrigen Fensterlein vernommen, als spritze Jemand Wasser dagegen. Der Alte runzelte bei diesem Geräusche jedesmal unzufrieden die Stirn; als aber endlich ein ganzer Guß gegen die Scheiben flog, und durch den schlechtverwahrten Rahmen in die Stube herein sprudelte, stand er unwillig auf und rief drohend nach dem Fenster hin: „Undine! wirst Du endlich einmal die Kindereien lassen. Und ist noch obenein heut ein fremder Herr bei uns in der Hütte.“ — Es ward auch draußen stille, nur ein leises Gekicher ließ sich noch vernehmen, und der Fischer sagte, zurückkommend: „Das müßt Ihr nun schon zu Gute halten, mein ehrenwerther Gast, und vielleicht noch manche Ungezogenheiten mehr, aber sie meint es nicht böse. Es ist unsere Pflegetochter Undine, die sich das kindische Wesen gar nicht abgewöhnen will, ob sie gleich bereits in ihr achtzehntes Jahr gehen mag. Aber, wie gesagt, im Grunde ist sie doch von ganzem Herzen gut.“ — „Du kannst wohl sprechen,“ entgegnete kopfschüttelnd die Alte. „Wenn Du so vom Fischfang heimkommst oder von der Reise, da mag es mit ihren Schäckereien ganz was Artiges sein. Aber sie den ganzen Tag lang auf dem Halse haben, und kein kluges Wort hören, und statt bei wachsendem Alter Hülfe im Hauswesen zu finden, immer nur dafür sorgen müssen, daß uns ihre Thorheiten nicht vollends zu Grunde richten, — da ist es gar ein Andres, und die

Digitized by Google

heilige Geduld selbsten würd' es am Ende satt." — „Nun, nun," lächelte der Hausherr, „Du hast es mit Undinen, und ich mit dem See. Reißt mir der doch oftmals meine Dämme und Netze durch; aber ich hab' ihn dennoch gern, und Du mit allem Kreuz und Elend das zierliche Kindlein auch. Nicht wahr?" — „Ganz böse kann man ihr eben nicht werden," sagte die Alte, und lächelte beifällig.

Da flog die Thüre auf, und ein wunderschönes Blondchen schlüpfte lachend herein, und sagte: „Ihr habt mich nur gefoppt, Vater, wo ist denn nun Euer Gast?" — Selben Augenblicks aber ward sie auch den Ritter gewahr, und blieb staunend vor dem schönen Jünglinge stehen. Huldbrand ergötzte sich an der holden Gestalt und wollte sich die lieblichen Züge recht achtsam einprägen, weil er meinte, nur die Überraschung lasse ihm Zeit dazu, und sie werde sich bald nachher in zwiefacher Blödigkeit vor seinen Blicken abwenden. Es kam aber ganz anders, denn als sie ihn nun recht lange angesehen hatte, trat sie zutraulich näher, kniete vor ihm nieder, und sagte, mit einem goldenen Schaupfennige, den er an einer reichen Kette auf der Brust trug, spielend: „Ei, Du schöner, Du freundlicher Gast, wie bist Du denn endlich in unsere arme Hütte gekommen? Mußtest Du denn Jahre lang in der Welt herumstreichen, bevor Du Dich auch einmal zu uns sandest? Kommst Du aus dem wüsten Walde, mein Freund?" — Die scheltende Alte ließ ihm zur Antwort keine Zeit. Sie ermahnte das Mädchen fein sittig aufzustehen, und sich an ihre Arbeit zu begeben. Undine aber zog, ohne zu antworten, eine kleine Fußbank neben Huldbrands Stuhl, setzte sich mit ihrem Gewebe darauf nieder, und sagte freundlich: hier will ich arbeiten." Der alte Mann that, wie Eltern mit verzogenen Kindern zu thun pflegen. Er stellte sich, als merkte er von Undinens Unart nichts, und wollte von etwas Anderm anfangen. Aber das Mädchen ließ ihn nicht dazu. Sie sagte: „Woher unser holder Gast kommt, habe ich ihn gefragt, und er hat mir noch nicht geantwortet." — „Aus dem Walde komme ich, Du schönes Bildchen;" entgegnete Huldbrand, und sie sprach weiter: „So mußt Du

Digitized by Google

mir erzählen, wie Du da hineinkamst, denn die Menschen scheuen ihn sonst, und was für wunderliche Abenteuer Du darinnen erlebt hast, weil es doch ohne dergleichen dorten nicht abgehen soll." — Huldbrand empfand einen kleinen Schauer bei dieser Erinnerung, und blickte unwillkührlich nach dem Fenster, weil es ihm zu Muthe war, als müsse eine von den seltsamlichen Gestalten, die ihm im Forste begegnet waren, von dort hereingrinzen: er sah nichts als die tiefe, schwarze Nacht, die nun bereits draußen vor der Scheibe lag. Da nahm er sich zusammen, und wollte eben seine Geschichte anfangen, als ihn der Alte mit den Worten unterbrach: „Nicht also, Herr Ritter; zu dergleichen ist es jetztund keine gute Zeit." — Undine aber sprang zornmüthig von ihrem Bänkchen auf, setzte die schönen Arme in die Seiten, und rief, sich dicht vor den Fischer hinstellend: „Er soll nicht erzählen, Vater? er soll nicht? ich aber will's, er soll! er soll doch!" — Und damit trat das zierliche Füßchen heftig gegen den Boden, aber das Alles mit solch einem drolligen anmuthigen Anstande, daß Huldbrand jetzt in ihrem Zorne fast weniger noch die Augen von ihr wegbringen konnte, als vorher in ihrer Freundlichkeit. Bei dem Alten hingegen brach der zurückgehaltene Unwillen in volle Flammen aus. Er schalt heftig auf Undinens Ungehorsam und unsittiges Betragen gegen den Fremden, und die gute alte Frau stimmte mit ein. — Da sagte Undine: „Wenn Ihr zanken wollt und nicht thun, was ich haben will, so schlaft allein in Eurer alten räuchrigen Hütte!" — Und wie ein Pfeil war sie aus der Thür, und flüchtigen Laufes in die finstre Nacht hinaus.

Lamotte Fouqué.

80.

Peter Schlemihl, der Schattenlose.

(Aus „Peter Schlemihl.")

Die Gesellschaft war sehr aufgeräumt, es ward getändelt und gescherzt, man sprach zuweilen von leichtsinnigen Dingen wichtig, von wichtigen öfters leichtsinnig, und gemächlich erging besonders der

Digitized by Google

Witz über abwesende Freunde und deren Verhältnisse. Ich war da zu fremd, um von alle dem Vieles zu verstehen, zu bekümmert und in mich gekehrt, um den Sinn auf solche Räthsel zu haben. Wir hatten den Rosenhain erreicht. Die schöne Fanny, wie es schien, die Herrinn des Tages, wollte aus Eigensinn einen blühenden Zweig selbst brechen, sie verletzte sich an einem Dorn, und wie von den dunkeln Rosen, floß Purpur auf ihre zarte Hand. Dieses Ereigniß brachte die ganze Gesellschaft in Bewegung. Es wurde englisch Pflaster gesucht. Ein stiller, dünner, hagrer, länglicher, ältlicher Mann, der neben mitging, und den ich noch nicht bemerkt hatte, steckte sogleich die Hand in die knapp anliegende Schooßtasche seines altfränkischen, grautaffentnen Rockes, brachte eine kleine Brieftasche daraus hervor, öffnete sie, und reichte der Dame mit devoter Verbeugung das Verlangte. Sie empfing es ohne Aufmerksamkeit für den Geber, und ohne Dank; die Wunde war verbunden, und man ging weiter den Hügel hinan, von dessen Rücken man die weite Aussicht über das grüne Labyrinth des Parkes nach dem unermeßlichen Ocean genießen wollte.

Der Anblick war wirklich groß und herrlich. Ein lichter Punkt erschien am Horizont zwischen der dunklen Fluth und der Bläue des Himmels. „Ein Fernrohr her," rief John, und noch bevor das auf den Ruf erscheinende Dienervolk in Bewegung kam, hatte der graue Mann, bescheiden sich verneigend, die Hand schon in die Rocktasche gesteckt, daraus einen schönen Dollond hervorgezogen, und es dem Herrn John gehändigt. Dieser, es sogleich an das Aug' bringend, benachrichtigte die Gesellschaft, es sei das Schiff, das gestern ausgelaufen, und das widrige Winde im Angesicht des Hafens zurückhielten. Das Fernrohr ging von Hand zu Hand, und nicht wieder in die des Eigenthümers; ich aber sah verwundert den Mann an, und wußte nicht, wie die große Maschine aus der winzigen Tasche herausgekommen war; es schien aber Niemandem aufgefallen zu sein, und man bekümmerte sich nicht mehr um den grauen Mann, als um mich selber.

Digitized by Google

Man hätte sich gern auf dem Rasen, am Abhange des Hügels, der ausgespannten Landschaft gegenüber, gelagert, hätte man die Feuchtigkeit der Erde nicht gescheut. Es wäre göttlich, meinte Einer aus der Gesellschaft, wenn man türkische Teppiche hätte, sie hier auszubreiten. Der Wunsch war nicht sobald ausgesprochen, als schon der Mann im grauen Rock die Hand in der Tasche hatte, und mit bescheidener, ja demüthiger Geberde einen reichen, golddurchwirkten türkischen Teppich daraus zu ziehen bemüht war. Bediente nahmen ihn in Empfang, als müsse es so sein, und entfalteten ihn am begehrten Orte. Die Gesellschaft nahm ohne Umstände Platz darauf; ich wiederum sah betroffen den Mann, die Tasche, den Teppich an, der über zwanzig Schritte in der Länge und zehn in der Breite maß, und rieb mir die Augen, nicht wissend, was ich dazu denken sollte, besonders da Niemand etwas Merkwürdiges darin fand.

Ich hätte gern Aufschluß über den Mann gehabt, und gefragt, wer er sei, nur wußt' ich nicht, an wen ich mich richten sollte, denn ich fürchtete mich fast noch mehr vor den Herren Bedienten, als vor den bedienten Herren. Ich faßte endlich ein Herz, und trat an einen jungen Mann heran, der mir von minderem Ansehen schien als die Andern, und der öfter allein gestanden hatte. Ich bat ihn leise, mir zu sagen, wer der gefällige Mann sei dort im grauen Kleide. — „Dieser, der wie ein Ende Zwirn aussieht, der einem Schneider aus der Nadel entlaufen ist?"—„Ja, der allein steht." — „Den kenne ich nicht," gab er mir zur Antwort, und, wie es schien, eine längere Unterhaltung mit mir zu vermeiden, wandt' er sich weg und sprach von gleichgültigen Dingen mit einem Andern.

Die Sonne fing jetzt stärker zu scheinen an, und war den Damen beschwerlich. Die schöne Fanny richtete nachlässig an den grauen Mann, den, so viel ich weiß, noch Niemand angeredet hatte, die leichtsinnige Frage: ob er nicht auch vielleicht ein Zelt bei sich habe? Er beantwortete sie durch eine so tiefe Verbeugung, als wider-

Digitized by Google

führe ihm eine unverdiente Ehre, und hatte schon die Hand in der Tasche, aus der ich Zeuge, Stangen, Schnüre, Eisenwerke, kurz Alles, was zu dem prachtvollsten Lustzelt gehört, herauskommen sah. Die jungen Herren halfen es ausspannen, und es überhing die ganze Ausdehnung des Teppichs, und Keiner fand noch etwas Außerordentliches darin. Mir war schon lang unheimlich, ja graulich zu Muthe, wie ward mir vollends, als beim nächst ausgesprochenen Wunsch ich ihn noch aus seiner Tasche drei Reitpferde, ich sage Dir, drei schöne, große Rappen mit Sattel und Zeug herausziehen sah! — Denke Dir, um Gotteswillen! drei gesattelte Pferde noch aus derselben Tasche, woraus schon eine Brieftasche, eine Fernrohr, ein gewirkter Teppich, zwanzig Schritte lang und zehn Schritte breit, ein Lustzelt von derselben Größe, und alle dazu gehörigen Stangen und Eisen, herausgekommen waren! — Wenn ich Dir nicht betheuerte, es selbst mit eignen Augen angesehen zu haben, würdest Du es gewiß nicht glauben. — So verlegen und demüthig der Mann selbst zu sein schien, so wenig Aufmerksamkeit ihm auch die Andern schenkten, so ward mir doch seine blasse Erscheinung, von der ich kein Auge abwenden konnte, so schauerlich, daß ich sie nicht länger ertragen konnte. Ich beschloß mich aus der Gesellschaft zu stehlen, was bei der unbedeutenden Rolle, die ich darinnen spielte, mir ein Leichtes schien. Ich wollte nach der Stadt zurückkehren, am andern Morgen mein Glück bei Herrn John wieder versuchen, und, wenn ich den Muth dazu fände, ihn über den seltsamen grauen Mann befragen. — Wäre es mir nur so zu entkommen geglückt!

Ich hatte mich schon wirklich durch den Rosenhain, den Hügel hinab, glücklich geschlichen, und befand mich auf einem freien Rasenplatz, als ich aus Furcht, außer den Wegen durch's Gras gehend angetroffen zu werden, einen forschenden Blick um mich warf. Wie erschrack ich, als ich den Mann im grauen Rock hinter mir her und auf mich zukommen sah. Er nahm sogleich den Hut vor mir ab, und verneigte sich so tief, als noch niemand vor mir gethan hatte. Es war kein Zweifel, er wollte mich anreden, und ich konnte,

Digitized by Google

ohne grob zu sein, es nicht vermeiden. Ich nahm den Hut auch ab, verneigte mich wieder, und stand da in der Sonne mit bloßem Haupte wie angewurzelt. Ich sah ihn voller Furcht stier an, und war wie ein Vogel, den eine Schlange gebannt hat. Er selbst schien sehr verlegen zu sein, er hob den Blick nicht auf, verbeugte sich zu verschiedenen Malen, trat näher, und redete mich an mit leiser unsicherer Stimme, ungefähr im Tone eines Bettelnden:

„Möge der Herr meine Zudringlichkeit entschuldigen, wenn ich es wage ihn so unbekannter Weise aufzusuchen, ich habe eine Bitte an ihn. Vergönnen Sie gnädigst." — „Aber um Gottes willen, mein Herr!" brach ich in meiner Angst aus, „was kann ich für einen Mann thun, der" — wir stutzten Beide, und wurden, wie mir deucht, roth. Er nahm nach einem Augenblick des Schweigens wieder das Wort: „Während der kurzen Zeit, wo ich das Glück genoß, mich in Ihrer Nähe zu befinden, hab' ich, mein Herr, einige Mal — erlauben Sie, daß ich es Ihnen sage — wirklich mit unaussprechlicher Bewunderung den schönen Schatten betrachten können, den Sie in der Sonne und gleichsam mit einer gewissen edeln Verachtung, ohne selbst darauf zu merken, von sich werfen, den herrlichen Schatten da zu Ihren Füßen. Verzeihen Sie mir die freilich kühne Zumuthung. Sollten Sie sich wohl nicht abgeneigt finden, mir diesen Ihren Schatten zu überlassen?"

Er schwieg, und mir ging's wie ein Mühlrad im Kopfe herum. Was sollt' ich aus dem seltsamen Antrag machen, mir meinen Schatten abzukaufen? Er muß verrückt sein, dacht' ich, und mit verändertem Tone, der zu der Demuth des seinigen besser passte, erwiederte ich also:

„Ei, ei! guter Freund, habt Ihr denn nicht an Eurem Schatten genug? das heiß ich mir einen Handel von einer ganz absonderlichen Sorte." Er fiel sogleich wieder ein: „Ich habe in meiner Tasche Manches, was dem Herrn nicht ganz unwerth scheinen möchte. Für diesen unschätzbaren Schatten halt' ich den höchsten Preiß zu gering."

Digitized by Google

Nun überlief es mich wieder kalt, da ich an die Tasche erinnert ward, und ich wußte nicht, wie ich ihn hatte „guter Freund" nennen können. Ich nahm wieder das Wort, und suchte es, wo möglich, mit unendlicher Höflichkeit, wieder gut zu machen.

Aber, mein Herr, verzeihen Sie Ihrem unterthänigsten Knecht. Ich verstehe wohl Ihre Meinung nicht gut, wie könnt' ich nur meinen Schatten — —" Er unterbrach mich: „Ich erbitte mir nur die Erlaubniß, hier auf der Stelle diesen edeln Schatten aufheben zu dürfen und zu mir zu stecken; wie ich das mache, sei meine Sorge. Dagegen als Beweis meiner Erkenntlichkeit gegen den Herrn, überlasse ich ihm die Wahl unter allen Kleinodien, die ich in der Tasche bei mir führe, die ächte Springwurzel, die Alraunwurzel, Wechselpfennige, Laubthaler, das Tellertuch von Rolands Knappen, ein Galgenmännlein zu beliebigem Preis; doch das wird wohl nichts für Sie sein: besser, Fortunati Wünschhütlein neu und haltbar wieder restaurirt; auch ein Glücksseckel, wie der seine gewesen." — „Fortunati Glücksseckel," fiel ich ihm in die Rede, und wie groß meine Angst auch war, mit dem einen Wort hatte er meinen ganzen Sinn gefangen. Ich bekam einen Schwindel, und es flimmerte mir wie doppelte Dukaten vor den Augen." —

Belieben gnädigst der Herr diesen Seckel zu besichtigen und zu erproben. Er steckte die Hand in die Tasche und zog einen mäßig großen, festgenähten Beutel von starkem Korduanleder, an zwei tüchtigen ledernen Schnüren heraus, und händigte mir selbigen ein. Ich griff hinein, und zog zehn Goldstücke heraus, und wieder zehn, und wieder zehn, und wieder zehn; ich hielt ihm schnell die Hand hin. „Topp! der Handel gilt, für den Beutel haben Sie meinen Schatten." Er schlug ein, kniete dann ungesäumt vor mir nieder, und mit einer bewundernswürdigen Geschicklichkeit sah ich ihn meinen Schatten, vom Kopf bis zu meinen Füßen, leise von dem Grase lösen, aufheben, zusammenrollen und falten, und zuletzt einstecken. Er stand auf, verbeugte sich noch einmal vor mir, und

Digitized by Google

zog sich dann nach dem Rosengebüsche zurück. Mich dünkt, ich hörte ihn da leise für sich lachen. Ich aber hielt den Beutel bei den Schnüren fest, und um mich her war die Erde sonnenhell, und in mir war noch keine Besinnung.

Ich kam endlich wieder zu Sinnen, und eilte, diesen Ort zu verlassen, wo ich hoffentlich nichts mehr zu thun hatte. Ich füllte erst meine Taschen mit Gold, dann band ich mir die Schnüre des Beutels um den Hals fest, und verbarg ihn selbst auf meiner Brust. Ich kam unbeachtet aus dem Park, erreichte die Landstraße, und nahm meinen Weg nach der Stadt. Wie ich in Gedanken dem Thore zuging, hört' ich hinter mir schreien: „Junger Herr! He, junger Herr! hören Sie doch." — Ich sah mich um, ein altes Weib rief mir nach: „Sehe sich der Herr doch vor, Sie haben Ihren Schatten verloren." — „Danke Mütterchen!" ich warf ihr ein Goldstück für den wohlgemeinten Rath hin, und trat unter die Bäume. Am Thore mußt ich gleich wieder von der Schildwacht hören: „Wo hat der Herr seinen Schatten gelassen?" und gleich wieder darauf von ein paar Frauen: „Jesus Maria! der arme Mensch hat keine Schatten!" das fing an mich zu verdrießen, und ich vermied sehr sorgfältig in die Sonne zu treten. Das ging aber nicht überall an, zum Beispiel nicht über die breite Straße, die ich zunächst durchkreuzen mußte, und zwar, zu meinem Unheil, in eben der Stunde, wo die Knaben aus der Schule gingen. Ein verdammter buckelichter Schlingel, ich seh ihn noch, hatte es gleich weg, daß mir mein Schatten fehle. Er verrieth mich mit großem Geschrei der sämmtlichen litterarischen Straßenjugend der Vorstadt, welche sofort mich zu recensiren und mit Koth zu bewerfen anfing: „Ordentliche Leute pflegten ihren Schatten mit sich zu nehmen, wenn sie in die Sonne gingen." Um sie von mir abzuwehren, warf ich Gold zu vollen Händen unter sie, und sprang in einen Miethswagen, zu dem mir mitleidige Seelen verhalfen.

Sobald ich mich in der rollenden Kutsche allein fand, fing ich bitterlich an zu weinen. Es mußte schon die Ahnung in mir auf-

Digitized by Google

ſteigen, daß, um ſo viel das Gold auf Erden Verdienſt und Tugend überwiegt, um ſo viel der Schatten höher als ſelbſt das Gold geſchätzt werde, und wie ich früher den Reichthum meinem Gewiſſen aufgeopfert, hatte ich jetzt den Schatten für bloßes Gold hingegeben; was konnte, was ſollte auf Erden aus mir werden!

Ich war noch ſehr verſtört, als der Wagen vor meinem alten Wirthshauſe hielt; ich erſchrack über die Vorſtellung nur noch jenes ſchlechte Dachzimmer zu betreten. Ich ließ mir meine Sachen herabholen, empfing den ärmlichen Bündel mit Verachtung, warf einige Goldſtücke hin, und befahl, vor das vornehmſte Hotel vorzufahren. Das Haus war gegen Norden gelegen, ich hatte die Sonne nicht zu fürchten. Ich ſchickte den Kutſcher mit Gold weg, ließ mir die beſten Zimmer vorn heraus anweiſen, und verſchloß mich darin, ſobald ich konnte.

Was denkſt Du, daß ich nun anfing? — O mein lieber Chamiſſo, ſelbſt vor Dir es zu geſtehen, macht mich erröthen. Ich zog den unglücklichen Säckel aus meiner Bruſt hervor, und mit einer Art Wuth, die, wie eine flackernde Feuersbrunſt, ſich in mir durch ſich ſelbſt mehrte, zog ich Gold heraus, und Gold, und Gold, und immer mehr Gold, und ſtreute es auf den Eſtrich, und ſchritt darüber hin und ließ es klirren, und warf, mein armes Herz an dem Glanze, an dem Klange weidend, immer des Metalles mehr zu dem Metalle, bis ich ermüdet ſelbſt auf das reiche Lager ſank und ſchwelgend darin wühlte, mich darüber wälzte. So verging der Tag, der Abend, ich ſchloß meine Thür' nicht auf, die Nacht fand mich liegend auf dem Golde, und darauf übermannte mich der Schlaf.

Da träumt es mir von Dir, es ward mir, als ſtände ich hinter der Glasthüre Deines kleinen Zimmers, und ſähe Dich von da an Deinem Arbeitstiſche zwiſchen einem Skelet und einem Bunde getrockneter Pflanzen, vor Dir waren Haller, Humboldt und Linné aufgeſchlagen, auf Deinem Sopha lagen ein Band Göthe und der Zauberring; ich betrachtete Dich lange und jedes Ding in Deiner

Digitized by Google

Stube, und dann Dich wieder, Du rührteſt Dich aber nicht, du holteſt auch nicht Athem Du warſt todt.

Ich erwachte. Es ſchien noch ſehr früh zu ſein. Meine Uhr ſtand. Ich war wie zerſchlagen, durſtig und hungrig auch noch; ich hatte ſeit dem vorigen Morgen nichts gegeſſen. Ich ſtieß von mir mit Unwillen und Ueberdruß dieſes Gold, an dem ich kurz vorher mein thörichtes Herz geſättiget; nun wußt' ich verdrießlich nicht mehr, was ich damit anfangen ſollte. Es durfte nicht ſo liegen bleiben — ich verſuchte, ob es der Beutel wieder verſchlingen wollte — Nein. Keines meiner Fenſter öffnete ſich über die See. Ich mußte mich bequemen, es mühſam und mit ſaurem Schweiß zu einem großen Schrank, der in einem Kabinet ſtand, zu ſchleppen, und es darin zu verpacken. Ich ließ nur einige Handvoll da liegen. Nachdem ich mit der Arbeit fertig geworden, legt' ich mich erſchöpft in einen Lehnſtuhl, und erwartete, daß ſich Leute im Hauſe zu regen anfingen. Ich ließ, ſobald es möglich war, zu eſſen bringen und den Wirth zu mir kommen.

Ich beſprach mit dieſem Manne die künftige Einrichtung meines Hauſes. Er empfahl mir für den näheren Dienſt um meine Perſon einen gewiſſen Bendel, deſſen treue und verſtändige Phyſiognomie mich gleich gewann. Derſelbe war's, deſſen Anhänglichkeit mich ſeither tröſtend durch das Elend des Lebens begleitete, und mir mein düſtres Loos ertragen half. Ich brachte den ganzen Tag auf meinen Zimmern mit herrenloſen Knechten, Schuſtern, Schneidern und Kaufleuten zu, ich richtete mich ein, und kaufte beſonders ſehr viele Koſtbarkeiten und Edelſteine, um nur etwas des vielen aufgeſpeicherten Goldes los zu werden; es ſchien aber gar nicht, als könne der Haufen ſich vermindern.

Ich ſchwebte indeß über meinen Zuſtand in den ängſtigendſten Zweifeln. Ich wagte keinen Schritt aus meiner Thür' und ließ Abends vierzig Wachskerzen in meinem Saal anzünden, bevor ich aus dem Dunkel heraus kam. Ich gedachte mit Grauen des fürchterlichen Auftritts mit den Schulknaben. Ich beſchloß, ſo viel Muth

Digitized by Google

ich auch dazu bedurfte, die öffentliche Meinung noch einmal zu prüfen. — Die Nächte waren zu der Zeit mondhell. Abends spät warf ich einen weiten Mantel um, drückte mir den Hut tief in die Augen, und schlich, zitternd wie ein Verbrecher, aus dem Hause. Erst auf einem entlegenen Platz trat ich aus dem Schatten der Häuser, in deren Schutz ich so weit gekommen war, an das Mondeslicht hervor; gefaßt, mein Schicksal aus dem Munde der Vorübergehenden zu vernehmen.

Erspare mir, lieber Freund, die schmerzliche Wiederholung alles dessen, was ich erdulden mußte. Die Frauen bezeugten oft das tiefste Mitleiden, das ich ihnen einflößte; Äußerungen, die mir die Seele nicht minder durchbohrten, als der Hohn der Jugend und die hochmüthige Verachtung der Männer, besonders solcher dicken, wohlbeleibten, die selbst einen breiten Schatten warfen. Ein schönes holdes Mädchen, die, wie es schien, ihre Eltern begleitete, indem diese bedächtig nur vor ihre Füßen sahen, wandte von ungefähr ihr leuchtendes Auge auf mich, sie erschrack sichtbarlich, da sie meine Schattenlosigkeit bemerkte, verhüllte ihr schönes Antlitz in ihren Schleier, ließ den Kopf sinken und ging lautlos vorüber.

Ich ertrug es länger nicht. Salzige Ströme brachen aus meinen Augen, und mit durchschnittenem Herzen zog ich mich schwankend in's Dunkel zurück. Ich mußte mich an den Häusern halten, um meine Schritte zu sichern, und erreichte langsam und spät meine Wohnung.

Ich brachte die Nacht schlaflos zu. Am andern Tage war meine erste Sorge, nach dem Manne im grauen Rocke überall suchen zu lassen. Vielleicht sollte es mir gelingen, ihn wieder zu finden, und wie glücklich! wenn ihn, wie mich, der thörichte Handel gereuen sollte. Ich ließ Bendel vor mich kommen, er schien Gewandheit und Geschick zu besitzen, — ich schilderte ihm genau den Mann, in dessen Besitz ein Schatz sich befand, ohne den mir das Leben nur eine Qual sei. Ich sagte ihm die Zeit, den Ort, wo ich ihn gesehen; beschrieb ihm Alle, die zugegen gewesen, und fügte dieses Zeichen

Digitized by Google

noch hinzu: er solle sich nach einem dollondschen Fernrohr, nach einem golddurchwirkten türkischen Teppich, nach einem Prachtlustzelt, und endlich nach den schwarzen Reithengsten genau erkundigen, deren Geschichte, ohne zu bestimmen wie, mit der des räthselhaften Mannes zusammenhinge, welcher Allen unbedeutend erschienen, und dessen Erscheinung die Ruhe und das Glück meines Lebens zerstört hatte.

Wie ich ausgeredet, holt ich Gold her, eine Last, wie ich sie nur zu tragen vermochte, und legte Edelsteine und Juwelen noch hinzu für einen größern Werth. „Bendel," sprach ich, „dieses ebnet viele Wege und macht manches leicht, was unmöglich schien; sei nicht karg damit, wie ich es nicht bin, sondern geh' und erfreue Deinen Herrn mit Nachrichten, auf denen seine alleinige Hoffnung beruht."

Er ging. Spät kam er und traurig zurück. Keiner von den Leuten des Herrn John, Keiner von seinen Gästen, er hatte alle gesprochen, wußte sich nur entfernt an den Mann im grauen Rocke zu erinnern, der neue Teleskop war da, und Keiner wußte, wo er hergekommen; der Teppich, das Zelt waren da noch auf demselben Hügel ausgebreitet und aufgeschlagen, die Knechte rühmten den Reichthum ihres Herrn, und Keiner wußte, von wannen diese neuen Kostbarkeiten ihm gekommen. Er selbst hatte sein Wohlgefallen daran und ihn kümmerte es nicht, daß er nicht wisse, woher er sie habe; die Pferde hatten die jungen Herren, die sie geritten, in ihren Ställen, und sie priesen die Freigebigkeit des Herrn John, der sie ihnen an jenem Tage geschenkt. So viel erhellte aus der ausführlichen Erzählung Bendels, dessen rascher Eifer und verständige Führung, auch bei so fruchtlosem Erfolge, mein verdientes Lob erhielten. Ich winkte ihm düster, mich allein zu lassen.

„Ich habe," hub er wieder an, „meinem Herrn Bericht abgestattet über die Angelegenheit, die ihm am wichtigsten war. Mir bleibt noch ein Auftrag auszurichten, den mir heute früh Jemand gegeben, welchem ich vor der Thür begegnete, da ich zu dem Ge-

Digitized by Google

schäfte ausging, wo ich so unglücklich gewesen. Die eigenen Worten des Mannes waren: „Sagen Sie dem Herrn Peter Schlemihl, er würde mich hier nicht mehr sehen, da ich über's Meer gehe, und ein günstiger Wind mich so eben nach dem Hafen ruft. Aber über Jahr und Tag werde ich die Ehre haben, ihn selber aufzusuchen und ein anderes, ihm dann vielleicht annehmliches Geschäft vorzuschlagen. Empfehlen Sie mich ihm unterthänigst, und versichern ihn meines Dankes." — „Ich frug ihn, wer er wäre, er sagte aber, Sie kennten ihn schon."

„Wie sah der Mann aus?" rief ich voller Ahnung. Und Bendel beschrieb mir den Mann im grauen Rocke, Zug für Zug, Wort für Wort, wie er getreu in seiner vorigen Erzählung des Mannes erwähnt, nach dem er sich erkundigt. —

„Unglücklicher!" schrie ich händeringend, „das war er ja selbst!" und ihm fiel es wie Schuppen von den Augen. — „Ja, er war es, war es wirklich!" rief er erschreckt aus, „und ich Verblendeter, Blödsinniger habe ihn nicht erkannt, ihn nicht erkannt und meinen Herrn verrathen!"

Er brach, heiß weinend, in die bittersten Vorwürfe gegen sich selber aus, und die Verzweiflung, in der er war, mußte mir selber Mitleiden einflößen. Ich sprach ihm Trost ein, versicherte ihn wiederholt, ich setzte keinen Zweifel in seine Treue, und schickte ihn alsbald nach dem Hafen, um wo möglich die Spuren des seltsamen Mannes zu verfolgen. Aber an diesem Morgen waren sehr viele Schiffe, die widrige Winde im Hafen zurückgehalten, ausgelaufen, alle nach anderen Weltstrichen, alle nach andern Küsten bestimmt, und der graue Mann war spurlos wie ein Schatten verschwunden.

Chamisso.

Digitized by Google

81.

Ein Katzenduell.

(Aus den „Lebensansichten des Katers Murr.“)

Aufrichtig gestanden fuhr es mir[1] doch etwas in die Glieder, als ich die Herausforderung erhielt, die auf die Kratz lautete. Ich dachte daran, wie übel mich der bunte Verräther zugerichtet hatte, als, von Eifersucht und Rache getrieben, ich ihn angriff und wünschte wenigstens die Avantage, zu der mir Freund Muzius verholfen, hinweg. Muzius mochte gewahren, daß ich beim Lesen des blutfordernden Handbillets erblaßte und überhaupt meine Seelenstimmung bemerken. „Bruder Murr,“ sprach er, „mir scheint, als ob Dir das erste Duell, das Du bestehen sollst, etwas in die Glieder führe?“ — Keinen Anstand nahm ich, dem Freunde mein ganzes Herz zu öffen, ihm zu sagen, was meinen Muth erschütterte. „O mein Bruder,“ sprach Muzius, „o mein geliebter Bruder Murr! Du vergissest, daß damals, als der übermuthige Frevler Dich ausprügelte, auf schnöde Weise, Du noch ein blutjunger Neuling, und kein wackerer, tüchtiger Bursche warst, wie jetzt. Auch war Dein Kampf mit dem Bunten kein ordentliches Duell nach Regel und Recht, ja nicht einmal ein Rencontre zu nennen, sondern nichts weiter als eine philistermäßige Balgerei, die unanständig ist für jeden Katzbursch. Merk Dir's, Bruder Murr, daß der auf unsre besondern Gaben neidische Mensch uns die Neigung vorwirft, uns auf ehrwidrige beschimpfende Weise zu prügeln und, fällt unter seinem Geschlechte dergleichen vor, dies mit dem Schimpf- und Spottnamen: Katzbalgerei, bezeichnet. Schon darum wird und muß ein ordentlicher Kater, der Ehre im Leibe hat und auf gute Sitten hält, jedes böse Rencontre der Art vermeiden; er beschämt den Menschen, der unter gewissen Umständen sehr geneigt ist, zu prügeln und geprügelt zu werden. — Also, geliebter Bruder, laß alle Furcht und Scheu fahren, bewahre Dein tapferes Herz und sei überzeugt, daß Du im

[1] Erzählt der Kater Murr.

Digitized by Google

ordentlichen Duell genugsame Rache für alle erfahrene Unbill nehmen und den bunten Gecken dermaßen zerkratzen kannst, daß er das dumme Liebeln und alberne Daherstolziren wohl auf einige Zeit lassen wird. — Doch halt! — Eben will mich bedünken, daß nach dem, was zwischen Euch vorgefallen, der Zweikampf auf Kratz keinen genügenden Ausschlag geben kann, daß Ihr Euch vielmehr auf entscheidenden Weise, nehmlich auf den Biß, schlagen müßt. — Wir wollen die Meinung der Burschen hören!" — Muzius trug in einer sehr wohlgesetzten Rede, den Fall, der sich mit mir und dem Bunten ereignet, der Burschenversammlung vor. Alle stimmten dem Redner bei, und ich ließ daher dem Bunten durch Muzius sagen: ich nehme die Ausforderung zwar an, könnte und würde bei der Schwere der erlittenen Beschimpfung mich aber nicht anders schlagen, als auf den Biß. Der Bunte wollte zwar Einwendungen machen, vorschützen, er habe stumpfe Zähne u. s. w. Da aber Muzius ihm nach seiner ernsten und festen Weise erklärte, daß hier nur durchaus von dem entscheidendern Duell auf den Biß die Rede sein könne, und daß, wenn er dies nicht eingehen wolle, er den niederträchtigen Spitz auf sich sitzen lassen müßte, entschloß er sich zu diesem Duell auf den Biß. — Die Nacht, in der der Zweikampf vor sich gehen sollte, kam heran. Ich stellte mich auf dem Dache des Hauses, das an der Grenze des Reviers lag, mit Muzius, um die bestimmte Stunde ein. Auch mein Gegner kam bald mit einem stattlichen Kater, der beinahe bunter gefleckt war und noch viel trotzigere, keckere Züge im Antlitz trug, als er selbst. Er war, wie wir vermuthen konnten, sein Sekundant; beide hatten verschiedene Feldzüge als Cameraden zusammen gemacht und befanden sich auch beide bei der Eroberung des Speichers, die dem Bunten den Orden des gebrannten Specks erwarb. Außerdem hatte sich, wie ich nachher erfuhr, auf des um- und vorsichtigen Muzius Anlaß, eine kleine lichtgraue Katze eingefunden, die sich ganz außerordentlich auf Chirurgie verstehen und die schlimmsten gefährlichsten Wunden zweckmäßig behandeln und in kurzer Zeit heilen sollte. — Es wurde noch ver-

Digitized by Google

abredet, daß der Zweikampf in drei Sprüngen ſtattfinden, und falls bei dem dritten Sprunge noch nichts entſcheidendes geſchehen, weiter beſchloſſen werden ſollte, ob das Duell in neuen Sprüngen fortzuſetzen, oder die Sache als abgemacht anzuſehen ſei. Die Sekundanten maßen die Schritte aus und wir ſetzten uns gegenüber in Poſitur. Der Sitte gemäß erhoben die Sekundanten ein Zetergeſchrei, und wir ſprangen auf einander los.

Im Augenblick hatte mein Gegner, indem ich ihn faſſen wollte, mein rechtes Ohr gepackt, das er dermaßen zerbiß, daß ich wider Willen laut aufſchrie. „Auseinander!“ rief Muzius. Der Bunte ließ ab, wir gingen in die Poſition zurück.

Neuer Zeter der Sekundanten, zweiter Sprung. Nun glaubte ich meinen Gegner beſſer zu faſſen, aber der Verräther duckte ſich und biß mir in die linke Pfote, daß das Blut in dicken Tropfen hervorquoll. — „Auseinander!“ rief Muzius zum zweiten mal. „Eigentlich,“ ſprach der Sekundant meines Gegners, ſich zu mir wendend, „eigentlich, iſt nun die Sache ausgemacht, da Sie, mein Beſter, durch die bedeutende Wunde an der Pfote hors de combat geſetzt ſind.“ Doch Zorn und tiefer Ingrimm ließen mich keinen Schmerz fühlen, und ich entgegnete, daß es ſich bei dem dritten Sprunge finden würde, in wiefern es mir an Kraft gebräche und die Sache als abgemacht anzuſehen. „Nun, ſprach der Sekundant mit höhniſchem Lächeln, nun, wenn Sie denn durchaus von der Pfote Ihres Ihnen überlegenen Gegners fallen wollen, ſo geſchehe Ihr Wille! Doch Muzius klopfte mir auf die Schulter und rief: „Brav, Brav, mein Bruder Murr, ein ächter Burſche achtet ſolch einen Ritz nicht! — Halt Dich tapfer!“

Zum dritten Mal Zeter der Sekundanten, dritter Sprung! — Meiner Wuth ungeachtet, hatte ich die Liſt meines Gegners gemerkt, der immer etwas ſeitwärts ſprang, weßhalb ich ihn fehlte, während er mich mit Sicherheit packte. — Dießmal nahm ich mich in Acht, ſprang auch ſeitwärts, und als er mich zu faſſen glaubte, hatte ich ihn ſchon dermaßen in den Hals gebiſſen, daß er nicht ſchreien, nur

Digitized by Google

stöhnen konnte. „Auseinander!“ rief jetzt der Sekundant meines Gegners. Ich sprang sogleich zurück, der Bunte aber sank ohnmächtig nieder, indem das Blut reichlich aus der tiefen Wunde hervorquoll. Die hellgraue Katze eilte sogleich auf ihn zu, und bediente sich, um vor dem Verbande das Blut einigermaßen zu stillen, eines Hausmittels, das, wie Muzius versicherte, ihr stets zu Gebote stand, da sie es immer bei sich führte. Sie goß nämlich sofort eine Flüssigkeit in die Wunde und besprengte überhaupt den Ohnmächtigen ganz und gar damit, die ich ihres scharfen und bei enden Geruchs halber für stark und drastisch wirkend halten mußte. Thedensche Arquebusade war es nicht, auch nicht eau de Cologne. — Muzius drückte mich feurig an seine Brust und sprach: „Bruder Murr, Du hast Deine Ehrensache ausgefochten, wie ein Kater, dem das Herz auf dem rechten Fleck sitzt. — Murr, Du wirst Dich erheben zur Krone des Burschenthums, Du wirst keinen Makel dulden, und stets bei der Hand sein, wenn es darauf ankommt, unsere Ehre zu erhalten.“ — Der Sekundant meines Gegners, der so lange dem hellgrauen Chirurgus beigestanden, trat nun trotzig auf und behauptete, daß ich beim dritten Gange gegen das Comment gefochten. Da setzte sich aber Bruder Muzius in Positur und erklärte mit funkelnden Augen und hervorgestr:ckten Krallen, daß der, der solches behaupte, es mit ihm zu thun habe, und daß die Sache gleich auf der Stelle ausgemacht werden könne. Der Sekundant hielt es für gerathen, nichts weiter darauf zu erwiedern, sondern packte stillschweigend den wunden Freund, der was weniges zu sich selbst gekommen, auf den Rücken und marschirte mit ihm ab durch die Dachlücke.

Hoffmann.

82.

Der Sabbath.

(Aus „dem Juden.“)

Die zwischen dem Mainstrom und der Domkirche gelegene Judengasse zu Frankfurt war mit ihren alterthümlichen Häusern in

Digitized by Google

das Dunkel eines ſpäten Freitagsabends verſunken. Still und einſam war die enge und krumme Straße, und es wimmelte nicht mehr das geſchwätzige Volk darin umher, das wohl zu den Zeiten Ludwigs des Baiern ſich darin bewegte. Das Geſchick dieſes Volkes hatte ſich ſeit dem Tode jenes Fürſten nach und nach gewaltig umgeſtaltet, und in Folge des harten Drucks, der ſogar dann und wann in offene Schlachten ausbrach, war der iſraelitiſche Stamm zu Frankfurt ausgegangen bis auf wenige Geſchlechter. Dieſe hauſten nun abgezogen von der übrigen bürgerlichen Welt in ihren halbverfallnen Gebäuden, deren Nachbarhäuſer in Ermanglung der ehemaligen jüdiſchen Beſitzer die blutärmſten Einwohner der Reichsſtadt inne hatten. Dieſe Letzteren, dem bittern Mangel unterthan, belauerten mit eiferſüchtigen Blicken das Thun und Treiben der Juden, die Bedürfniß und Gewinnſucht auf den Handel anwies, und die alle Liſt anzuwenden hatten, ihren wachſenden Wohlſtand vor den neidiſchen Augen ihrer Nachbarn zu verbergen. Darum ließen ſie ihre Wohnungen von Außen verfallen, darum ſchlichen ſie umher in der zerlumpten Tracht mit Zwerchſack und Wanderſtab, darum ließen ſie den ſeltenen Gäſten, die ſich in ihre Häuſer wagten, nur die in Elend und Schmutz verſunkene Unterſtube ſehen; darum ſchloſſen ſie ſorgfältig am Sabbath ihre Fenſterladen und Hausthüren, daß nicht durch die Erſteren der Lichterſchein, durch die Letzteren der Geruch der Feſtſpeiſen dringen und einen Schimmer von Wohlhabenheit verrathen möchte, der ihnen hätte gefährlich werden können.

So waren auch heute ihre Fenſter und Pforten verriegelt, und der Feierabend eingekerkert zwiſchen vier Mauern. Das Haus des Älteſten unter ihnen, des in der ganzen Umgegend wegen ſeines Alters, ſeiner Leiden und Erfahrungen hochgeachteten David Ben Jochai, machte keine Ausnahme. Schwarz und düſter ſah es gleich den übrigen in die Straße, aber, hatte man den endloſen finſtern Hausgang durchmeſſen, die dunkle Wendelſtiege überſchritten, und ſich durch die Nacht nach dem Hintergebäude fortgegriffen, ſo trat

man plötzlich in einen heiter geschmückten Ort, wo der Sabbath walten durfte in prächtiger Heimlichkeit. Eine im länglichen Viereck gebaute Stube, getäfelt an den Wänden, und geschmückt mit Vorhängen und buntem Schnitzwerk war der Haustempel. Ein großblumiger Teppich bedeckte den größten Theil des Fußbodens. Von der Decke schwebte der siebenarmige Leuchter, unter welchem der runde Tisch stand, überhangen mit einer rothwollenen Decke, über die erst wieder eine andere kleinere gebreitet war, von weißem feinem Linnenzeuge. Um den Tisch, — den drei silberne und reich gearbeitete Becher schmückten, auf einer silbernen Kredenzplatte aufgestellt, — standen drei Stühle mit hohen goldverzierten Lehnen und Polstern von geschornem Sammet. Unfern von der Tafel glänzte aus einer Nische der Mauer das silberne Waschbecken, in welches, sobald man den oben angebrachten vergoldeten Hahn umdrehte, das klare Wasser sprudelte. Feine Linnentücher lagen zum Abtrocknen bereit. In der Ecke war der Tisch zu schauen, der die Festspeisen trug und den blinkenden Weinkrug. Den Hintergrund der Stube nahm aber ein auf morgenländische Weise geordnetes Lager von bequemen Seidenpolstern ein, überlegt mit einem köstlichen gewirkten Stück. Auf diesem Lager ruhte nun die Enkelin des Hausherrn, Esther, die an Schönheit ihres Gleichen nicht hatte am ganzen Rhein- und Mainstrom; angethan mit prächtigen Gewändern, nach der Sitte des Vaterlandes geschnitten, glänzende Gehänge in den Ohren, und viele kostbare Ringe an den Fingern. Sie hielt eine Schnur von farbigen Glaskugeln in den Händen und ließ sie gedankenlos auf- und niedergleiten, — ein erlaubtes Spielwerk. Aber aufmerksam lieh sie ihr Ohr dem Großvater, der zu ihren Füßen saß, in eine schön gefütterte Pelzschaube gehüllt, das silberweiße Haar mit einem Sammetkäpplein bedeckt. Wer ihn betrachtet hätte, den alten Mann, wie er so da saß, gebückt von den Jahren, die Ellenbogen auf die Kniee gestützt, und die Hände lebhaft bewegend wie die redende Lippe, und den schneeigen, bis über den Gürtel fallenden Bart, hätte ihn für die Zeit selbst halten sollen,

Digitized by Google

die der Frau Venus Mährlein erzählt von vergangenen Tagen. Und in der That war es auch die Zeit, die auf den Lippen des Alten saß, und die Vergangenheit gab er wieder in eifrigen Worten. Das Geschick hatte ihn bereits durch einen Kreis von hundert Lebensjahren geführt, und hundert bittere Jahre waren es, von denen er Kunde geben konnte. Nun ist die Zeit des Leidens die unerschöpflichste; denn während ein frohes Jahr vorüberschäumt wie der brausende Geist feurigen Weins, schleichen die trüben Tage gleich Jahrhunderten dahin, schaukelnd auf langsamer fauler Woge, und lassen dem Mitschwimmer Muße genug, in die Tiefen zu schauen — in die Klüfte, die sich aufreißen während seiner Bahn, damit er sich alle ihre Schreckniſſe einpräge im sichern Gedächtniß. Diese ernsten Anschauungen mitzutheilen, ist ein Bedürfniß des Alters, das ohnehin nur allzuoft den kecken Gang kraftbewußter Jugend in den prüfenden Schritt der alternden Bedächtigkeit verkehren möchte. Der greise Jochai öffnete also auch, sobald der Ruheabend eingebrochen, den Schatz seiner Rede und Erfahrung, und unterhielt den Sohn und die Enkelin von den Schicksalen und Begebenheiten ihres Volkes. Heute hörte ihm jedoch nur die reizende Esther zu, da ihr Vater unbegreiflicher Weise von seiner Handelswanderung noch nicht zurückgekommen war. Es schien überhaupt an diesem Abend ein besonderer Unstern die Ordnung des Hauses zu verrücken, denn auch der Diener und Mitgenosse desselben war ausgeblieben, und sein Platz hinter dem Ofen von der Sabbathmagd, der stummen Grete, eingenommen, die darin gähnend mit dem Schlafe kämpfte, und nur dann und wann aus dem Winkel hervorschlich, um die verdüsterten Lampen zu putzen.

„Die Möglichkeit, zu vergessen solche Gräuel, wie ich sie erlebt," sprach Jochai, mit gepreßter Stimme seine Erzählung endend, — „liegt außer der Gewalt des Menschen. Der fromme Rabbi Simeon mein weiser Lehrer, dem das Paradies sei, sprach zu mir auf seinem Sterbelager, wo er noch in Frieden dahinfuhr: Junger Bube, wir leben noch anjetzo in goldener Gefangenschaft. Wir haben einen

Herrn, einen harten Herrn, aber er ist gerecht und gönnt uns den Schatten seiner Gesetzpalmen. Aber, es wird kommen eine Zeit — wohl mir, daß ich sie nicht mehr sehe, — eine Zeit der höchsten Trübsal und Prüfung. Wehe wird gerufen werden über Israel! Machet aber nicht, daß die Gerechten im Paradiese über Euch Wehe schreien. Haltet fest an den Büchern Euerer Väter, an dem Gesetz, das unmittelbar gekommen ist von dem, den ich nicht ausspreche, und habt Ihr gekostet die bittere Frucht der Zeit, so mischet den Wermuth Ihres Gedächtnisses dann und wann in die Speise Eurer Kinder und Enkel, daß sie nicht ablassen zu flehen zu dem Allmächtigen, dessen Herrlichkeit unmittelbar unsere Scheitel berührt, damit er endlich seine Verheißung erfülle, und uns den Messias sende, den Ersehnten; — Ach! sie ist erfüllt worden des frommen Rabbi's Prophezeihung,... wir haben sie gekostet, die bittere Frucht der Zeiten, die da sind, aber noch immer zögern die Jahre, die da kommen sollen im Gefolge des Missiah!"

„O, sage doch, lieber Großvater," fragte Esther neugierig: „werden sie denn wirklich so schön scheinen, die Tage, über die der Verheißne als König gebietet?"

„Herrlich, meine Tochter!" erwiederte der Greis mit leuchtenden Augen: „herrlich, über alle Beschreibung. Wir werden wieder sein wie der Sand am Meere, herrschend über alle Völker der Erde. Das Leben wird verfließen in unvergänglichen Laub- und Friedenshütten! Das neuerbaute Jerusalem wird sein die Stadt der Welt, und in seinem Tempel werden alle, die vom Weibe geboren sind, dienen und opfern. An Üppigkeit werden die Saaten ins Unendliche gedeihen, das Korn zu riesenhohen Garben erwachsen, die Weinstöcke ungeheure Trauben erzeugen, die Flüsse Milch und Honig fluthen. Selbst die Gestirne werden sich des herrlichen Zeitalters freuen, der Sonne dreihundertfältiger Strahl den Himmel in Paradiesesglut tauchen, des Mondes Schein die Nacht zum schönsten Maientag verklären!"

„Welch' reizende Zukunft!" rief Esther hingerissen: „Warum ist sie nicht schon zur Gegenwart geworden!"

Digitized by Google

„Noch zürnt der Gebenedeite!“ versetzte Jochai mit zerknirschter Beugung des Hauptes: „noch hört er nicht die Stimmen seiner Kinder, die zu ihm schreien aus der Tiefe. Noch hält der Vater des Bösen, der Fürst der Wildniß, der grausame Sammael das Ohr des Herrn verstopft, weil er nicht will, daß unsere Gebeine ruhen im Schooße des gelobten Landes. Aber endlich wird der Schrei unsrer Noth dennoch zu dem lieblichen Gabriel dringen, dem Boten der Barmherzigkeit, und jede neue Morgenröthe kann uns den Verheißnen senden, — mit ihm unsre Rettung.“

„Käme sie doch morgen schon!“ seufzte Esther: „Ich verliere alle Lust zum Leben, und mir ist gar oft der sündhafte Gedanke gekommen, als wäre doch am Ende besser, eine Christinn zu sein auf Erden, als...“

„Rede nicht aus!“ fuhr Jochai auf: „Der Herr nehme den Greuel von Dir, den Du gedacht! Warum hegst Du so thöricht Verlangen, das Dich in das Feuer der Gehenna bringen könnte?“

„Verzeihe mir, Großvater!“ sprach die liebliche Esther, und legte die Hände bereuend auf die Brust: „aber gestehe, daß wir dahin leben, wie die trauernde Weide am sumpfigen Teiche. Ihr Männer geht aus in die Welt, seht Länder und Menschen, und gewinnt mühsam dem geizigen Gojim Euer Leben ab. Diese Art zu sein hat manche Freiheit, manche Lust. Wir aber, wir vertrauern unsre Tage daheim. Versorgt auch Eure Güte uns mit den Leckerbissen, die uns behagen, mit der Bequemlichkeit, die unsre Lust ist, mit dem köstlichen Putz, der uns so sehr gefällt. . . . was hilft uns dieses Alles? Von der harten Fessel eingeklemmt, müssen wir all die Herrlichkeit genießen, verstohlen, wie ein Dieb seinen Raub. Vor der gaffenden Welt erscheinen wir nicht, oder im unscheinbaren Gewande, in erlogener Dürftigkeit. Die gesellige Freude ist ausgeschlossen aus unserm Hause. Hinter Schloß und Riegel gefällt uns nicht der Prunk, nicht die leckere Tafel, nicht das weiche Lager, von dem wir uns kaum erheben.“

„Verblendete!“ eiferte Jochai: „In Fesseln liegst Du, aber in

denen der verdammlichen Eitelkeit, die über dem Spiegel das Gesetz vergißt. Gefallsüchtige! Nicht auf den unzüchtigen Tänzen der Ungläubigen, nicht bei ihren heidnischen Feierlichkeiten und unsittlichen Schmausereien sollst Du glänzen. Gefalle Deinem Vater, gefalle Deinem Manne! Die übrige Welt kenne Dich nicht."

Purpurfarbe überzog Esthers Gesicht. Verlegen lächelte sie, schlug dann die großen schwarzen Augen, um Versöhnung flehend, zu dem Alten auf, und reichte ihm die Hand.—„Dir und dem Vater will ich ja auch nur gefallen," sprach sie bittend: „und einst dem Manne, den mir David erwählen wird. — Wo bleibt aber der Vater? Die Sanduhr zeigt bereits die siebente Stunde. Es wird ihm doch kein Leid zugestoßen sein?"

„Dem wahre der Fürst Israel!" erwiederte Jochai mit gläubigem Vertrauen. — „Gewiß ist mein Sohn zurückgehalten worden von den Freunden, oder es hat ihn der Sabbath auf freiem Felde überrascht, und ein wahrer Gesetzfreund heiligt ihn durch Ruhe und ein friedlich Mahl, wo es auch sei."

In dem Augenblick pochte es gelinde an die Hausthüre. Der Schall verbreitete sich schnell durch den leeren Vorderbau in das festliche Gemach. Großvater und Enkelin fuhren etwas zusammen. Die alte Christenmagd zündete die Traglampe an, und langte nach dem Schlüssel an der Wand. — „Bedächtig!" flüsterte ihr Jochai zu: „Ich gehe mit, um vom Fenster herab zu ersehen, wer der Klopfende ist. Komme, alte Magd! Vorsicht ist von Nöthen."

Die Alte leuchtete dem Hausherrn vor, und Esther blieb allein zurück, sinnend den Kopf in die Hand gestützt. „Hm!" seufzte sie nach einer Weile: „der Großvater hat gut reden. Das Eis seiner hundert Jahre hat eine Rinde um ihn gelegt, daß er das Sehnen und Wünschen der Jugend nicht begreift. Und dennoch, trotz seinen Ermahnungen und Bußreden wird er mich nicht überzeugen. — Ich bin recht unglücklich! fuhr sie nach einer kleinen Stille fort: unglücklicher als ich mir's vielleicht selbst träumen lasse,. . . und,

Digitized by Google

ach! — nur Eines fehlt zu meinem Glücke; aber auch das unerringbar Einzige!

Schwermüthig ließ sie das Haupt sinken. Da trat Jochai herein, hinter ihm sein Sohn David, ein Knäbchen an der Hand führend. Freudig eilte die Tochter an des Vaters Hals, und erkundigte sich angelegen ob seines langen Wegbleibens. — — Spindler.

83.

Lessing und Gellert.

(Aus „Lessing.")

Man fuhr durch einen düstern Wald: die dunklen Föhren rauschten zu beiden Seiten des Weges über der dahin rollenden Kutsche zusammen. Der Postillon trieb eilig vorwärts, denn er fürchtete diese Gegend, berüchtigt durch kürzlich verübte Gewaltthaten, überschwemmt von unruhigem Gesindel aller Art. Das aufmerksame Ohr des alten Christian hatte schon lange verdächtige Laute durch den Wald schallen hören, prüfend blickte er den einzelnen Soldaten in die bärtigen Gesichter, welche, mit Gepäck beladen, auf der Landstraße daher zogen und die sowohl durch ihre Kleidung, als ihre Mienen, den Übergang von dem sehr ehrwürdigen Stande der Vaterlandsvertheidiger zu dem minder ruhmwürdigen der Landstreicher zu bilden schienen. Der Grenadier theilte seine Besorgnisse dem Schwager Postillon mit, und dieser zog wiederum den jungen Jäger hinter dem Wagen ins Vertrauen.

„Wenn wir nur ein besseres Stück Mannsbild im Wagen hätten," brummte Christian, „aber der schwächliche blasse Knirps von Professor, und das zierliche Pastor-Söhnchen, es ist verdammt luftige Waare. Doch, Schwager, wenn es d'ran gehen sollte, so stehen wir beide noch unsern Mann, he?"

Der Postillon nickte schweigend mit dem Kopfe.

„Donnerwetter," setzte der Kammerdiener seinen Discurs fort, „wie das im Wagen brummt und plappert, als säßen die zwölf kleinen Propheten drinnen, und läsen sich einander ihre Prophe-

zeihungen vor. Aber so ist das Weibervolk. Siehst Du nichts, Schwager, auf dem Wege dort? Sperr Deine Augen auf, lieber Sohn, gib Deinen Thierchen die Fuchtel, fahr zu, fahr zu!"

Noch immer herrschte ungestört im Wagen der heitere Verkehr edler Geister, noch blühte der gedankenreiche Friede, noch flogen die leichten farbigen Bälle des Scherzes und der Freude, da machte plötzlich ein donnerndes „Halt!" den Wagen und das Gespräch zugleich stehen. Die Bonne, welche am meisten aufgelegt war, ihre Aufmerksamkeit den äußern Gegenständen zu weihen, und die von Zeit zu Zeit mit ihrer spitzigen Blondenhaube aus dem Fenster geblickt hatte, sank jetzt mit einem Schrei in die Polster des Wagens zurück. Im gleichen Moment wurde der Schlag aufgerissen, Soldaten zu Pferde und zu Fuß umgaben die Kutsche, überall sah man bärtige verwegene Gesichter hineingucken, Geschrei, Pferdegetrampel, Fragen und Gelächter tönten laut durcheinander. Es fand sich, daß man sich der Grenze einer ansehnlichen Besitzung genähert hatte, auf der ein Wachtposten errichtet worden war. Ein Mann zu Pferde sprengte jetzt an die offene Wagenthüre, er neigte sich etwas, um hineinzublicken, und fragte dann mit derber, rauher Stimme: „Was für Bagage? Wo will der Troß hin? Hab keine Permiß, ihn passiren zu lassen, heraus aus dem Karren und auf die Wache."

Christian war herabgesprungen, und drang wüthend auf den Reiter ein; dieser wehrte sich nur leicht, ein Gelächter seiner Kameraden begleitete den ungleichen Kampf.

Clarissens Stimme brachte den alten Diener nur mit Mühe zur Ruhe. Lessing und der Gelehrte verließen ihre Sitze; der letztere rief, indem er sich gegen den Reiter wandte: „Wir kommen aus der Gegend von Dresden, und haben freie Pässe bis Bautzen."

„Nichts da," schrie der Soldat, „Pässe hin, Pässe her, dergleichen gilt heutzutage nichts. Fort, hinein in die Wachtstube, dort wird man die Röcke der Herren und die Fähnchen der Mamsellen untersuchen."

Digitized by Google

Die Bonne ſank ohnmächtig zurück. Getümmel, Gelächter, rohes Lärmen und Schreien von allen Seiten. Einige kecke Burſchen machten Anſtalt, die Damen mit Gewalt herauszukomplimentiren, doch fanden ſie in Leſſing, der ſich vor die Thüre hingeſtellt, einen tapfern Widerſtand. Indeſſen hatte der Gelehrte die nöthigen Papiere hervorgeſucht, und beſtand darauf, vor den wachthabenden Offizier geführt zu werden.

„Da ſteht er!“ rief eine Stimme, und in dem Moment trat ein junger Mann von gebietender Haltung hervor. Er warf einen prüfenden Blick auf den Wagen und die Geſellſchaft, dann heftete er ſein Auge verdrießlich auf die Papiere, die ihm der Gelehrte hingereicht hatte. Schweigend umſtanden ihn die Gruppe der Soldaten, ſo wie die Geſellſchaft der unglücklichen bedrohten Reiſenden. Plötzlich ging der finſtere Ausdruck des Leſenden in ein freudiges Staunen über, noch einmal muſterte ſein Blick die Umſtehenden, dann erhob er ſeine Stimme zur Frage: „Meine Herren, welcher von Ihnen iſt der Profeſſer Gellert?“

„Ich bin es,“ entgegnete der Gelehrte.

Eine lebhafte Röthe färbte die Wangen des Offiziers; ſeine Blicke glänzten; beſcheiden nahte er ſich dem ältlichen Manne, und indem er ihm eine militairiſche Verbeugung machte, ſagte er: „Mein Herr, wir haben Befehl, Sie ſowohl als Ihre Begleitung ungehindert paſſiren zu laſſen; man weiß, daß Sie dieſe Straße bereiſen, und ich wollte eher mich ſelbſt der größten Gefahr ausſetzen, als das mindeſte Ungemach einem Mann zufügen, den Jedermann achtet und ehrt. Steigen Sie ein, und erreichen Sie glücklich das Ziel Ihrer Reiſe.“

Er trat mit dieſen Worten zurück; zugleich entfernten ſich die ſämmtlichen Soldaten vom Wagen, indem ſie in einer kleinen Entfernung ſtehen blieben, um von dort aus aufmerkſame und ſtaunende Blicke auf den Mann zu richten, der eine ſo plötzliche unerwartete Änderung der Scene bewirkt hatte, und der jetzt freundlich und, wie es ſchien, durch die allgemeine Aufmerkſamkeit befangen

Digitized by Google

gemacht, vor seinen Bewunderern dastand. Als die Gesellschaft, nach erstatteten Dankbezeugungen von dem gehabten Schreck sich erholend, jetzt Anstalten traf, die Reise fortzusetzen, trat ein alter bärtiger Soldat auf Gellerten zu, und indem er ihm eine ungeschickte Verbeugung machte, rief er: „Mit Erlaubniß des Herrn Offiziers wollten wir Ihn bitten, Herr Gelehrter, daß Er uns eine seiner Fabeln hersage. Es ist nur, damit unser Einer, kommt er einmal heim zu Frau und Kind, sagen könne: ich habe auch den lieben, frommen, berühmten Professor aus Leipzig gesehen, und er hat uns eine Fabel vorerzählt."

„Halten's zu Gnaden, lieber Herr."

Gellert lächelte.

„Ja, ja," rief der Reiter, „erzählt nur, sonst nehmen wir Euch doch gefangen."

„So muß ich wohl!" entgegnete der Fabeldichter, und fing an, auf dem Platze, vor dem noch geöffneten Wagen stehend, umschlossen von einem aufmerksamen Kreis von Bauern und von Kriegern, die, auf ihre Gewehre gestützt, den kleinen blassen Mann in ihrer Mitte, anblickten, mit lächelndem Munde und tönender Stimme eine seiner bekanntesten Fabeln herzusagen. Es war die, welche mit den Worten beginnt:

Philax, der so manche Nacht,
Haus und Hof getreu bewacht u. s. w.

Als die Verse beendet waren, drückten die Zuhörer auf verschiedene Weise ihre Theilnahme und Bewunderung aus. Die alten Krieger sahen meistens stumm zu Boden nieder, Mädchen und Weiber, welche hinter den Soldatengruppen lauschten, trockneten sich mit den Schürzen die Augen; einige Bauern blickten andächtig gen Himmel, weil sie meinten, das Vorgetragene sei eine Predigt. Endlich trat, als der Gelehrte eben wieder in den Wagen steigen wollte, ein junger Rekrut auf ihn zu, und rief lautschluchzend: „Na, leb Er wohl, Philax!" Der Offizier und einige Soldaten lachten.

Digitized by Google

Der Wagen rollte jetzt ungehindert fort. Unsere Reisenden gewannen Zeit, über dieses seltsame tragikomische Intermezzo ihres ernsten Gesprächs sich zu belustigen. Dem Professor stattete man Danksagungen ab, und besonders erschöpfte sich die Bonne in Lobsprüchen und galanten Anspielungen, indem sie ihren Ritter einen neuen Orpheus nannte, dem es gelungen, die wilden Thiere des Waldes durch den Klang seiner Lyra zu bezwingen.

v. Sternberg.

Digitized by Google

Beschreibungen & Schilderungen

84.

Character der Deutschen und ihres Landes.

Deutsche haben die letzte Weltmonarchie gestürzt; von ihnen sind die Könige der neuen Staaten ausgegangen; in dem, welchen sie über sich selbst wählen, erkennt Europa den Titel und den Rang der Cäsarn: daß er ihre Gewalt nicht wieder herstelle, wird hauptsächlich durch die deutsche Freiheit verhindert.

Ein Land über 12,000 Quadratmeilen groß, fruchtbar, doch mehr für die Bedürfnisse, als für die Wollüste des Lebens; durch seine viele Städte zum Arbeitsfleiß begünstigt, vornehmlich, weil so viele Hauptstädte sind; für Handel durch Ströme und Künste bequem genug, doch nicht so, daß der merkantilische Geist national und prädominirend werden könnte; in der Temperatur des Clima weder schwelgend noch starr, sondern in einem gesunden Mittel; daher die Organisation der Menschen zwischen steifer Fühllosigkeit und allzu zarter Empfindlichkeit; ein Volk, stark für Arbeit und Genuß, nicht weniger sinnreich zu Erfindungen, vorzüglich für die nützlichen, und geduldig zum Vervollkommnen; fühlend für das Schöne, und in Künsten des Geschmacks unter keinem Andern, doch glücklicher in Erforschung des Wahren und Vollziehung des Großen, vornehmlich beständig und beharrlich; gehorsam bis zur strengsten militairischen Subordination, doch warm beim Namen der Freiheit, und werth, sie zu genießen; ein Volk, zu Allem geschickt, wenn ihm der Stolz nicht fehlt, ohne Nachahmung deutsch zu sein; das ist unser Volk, und also ist Deutschland.

Mitten unter Völkern, die vor allen andern auf die Menschheit

Digitized by Google

wirken, liegt unser Vaterland; stark wider Jedes; den Meisten furchtbar durch sechs mal hundert tausend Krieger, welche selten ihres Gleiches gehabt, und niemals übertroffen worden. Für wen und für welche Sache sie die Waffen führen, wem sie folgen, darauf beruht alles Gleichgewicht in der Politik, die Freiheit von Europa, das Wohl des menschlichen Geschlechtes. J. v. Müller.

85.

Die erste Gestalt der Schweiz.

(Aus den „Geschichten der schweizerischen Eidgenossenschaft.“)

Im Norden des Landes Italien stellen sich die Alpen dar; von Piemont bis nach Istrien, in Form eines großen halben Mondes, eine himmelhohe weiße Mauer mit unersteigbaren Zinnen, drittehalbtausend Klafter über dem Mittelmeere. Man weiß nur einzelne Menschen, die den weißen Berg (Montblanc), wenige oder keine, welche das Schreckhorn oder Finsteraarhorn erstiegen hätten. Man sieht ihre pyramidalischen Spitzen mit unvergänglichem Eise bepanzert, und von Klüften umgeben, deren unbekannten Abgrund grauer Schnee trügerisch deckt. In unzugänglicher Majestät glänzen sie, hoch über den Wolken, weit in die Länder der Menschen hinaus. Ihre Eislast trotzt den Sonnenstrahlen; sie vergolden sie nur. Diese Gipfel werden von dem Eise wider die Lüfte geharnischt, welche im Laufe der Jahrtausende die kahlen Höhen des Boghdo und Ural in Trümmer verwittert haben. Wenn in verschlossenen Gewölben der nie erforschte Kern des Erdballs noch glühet, so liegt auch diesem Feuer das Eis der Gletscher zu hoch. In der Erde schmilzt Wasser unter demselben hervor, und rinnt in Thäler, wo es überfriert, und seit Jahren, deren Zahl niemand hat, in unergründliche Lasten, Tagereisen weit, gehärtet und aufgehäuft worden ist. In den Tiefen arbeitet ohne Unterlaß die wohlthätige Wärme der Natur; aus den finstern Eiskammern ergießen sich Flüsse, höhlen Thäler, füllen Seen und erquicken die Felder. Doch

Digitized by Google

wer durchdringt mit menschlicher Kraft, in eines Lebens Lauf, die unergründliche Gruft, wo in ewiger Nacht, oder bei dem Schimmer weltalter Flammen, die Grundfeste der Alpen der andern Halbkugel begegnet, oder alternde Klüfte ihnen und uns den Untergang drohen.

Die mitternächtliche Seite der Alpen senkt sich in viele hinter einander liegende Reihen Berge: auf allen diesen haben die Gewässer getobet, fünfzehnhundert Klafter hoch über den Städten und Flecken der schweizerischen Eidgenossen, achtzehnhundert über der Fläche des Weltmeers. Es mögen verborgene Ursachen und Wirkungen Gewölbe, groß wie Welttheile, gebrochen, gesprengt, die Wasser aber sich mit all ihrer Macht in die alten Finsternisse hinuntergestürzt haben; das menschliche Geschlecht ist von gestern, und öffnet kaum heute seine Augen der Betrachtung des Laufes der Natur. Endlich beleuchtete die Sonne den Fuß dieses Gebirges: ungählige Hügel von Sand und Schlamm waren voll Seegewächse, Muscheln, Fische und faulender Baumstämme: im Süd und Nord stand grundloser Sumpf. Nach diesem erfüllten hohe Bäume von ungeheurem Umfang die namenlose Wüste mit schwarzem Wald; über den Wässern der dammlosen Ströme und hundert morastiger Seen standen kalte, giftige Nebel, und (in ungebautem Land gewöhnlich) in die Pflanzen stiegen ungesunde Säfte: Gewürme sog aus ihnen sein Gift, und wuchs in unglaublicher Dicke und Größe: die Elemente kämpften um unbeständige Küsten. Außer dem Schrei des Lämmergeiers in Felsenklüften, außer dem Gebrüll der Auerochsen und dem Gebrumme großer Bären, war viele hundert Jahre in dem leblosen Lande gegen Mitternacht traurige Stille. J. v. Müller.

6

O-Tahiti.

(Aus der »Reise und die Welt.«)

Ein Morgen war's, schöner hat ihn schwerlich je ein Dichter beschrieben, an welchem wir die Insel O-Tahiti zwei Meilen vor

Digitized by Google

uns sahen. Der Ostwind, unser bisheriger Begleiter, hatte sich gelegt; ein vom Lande wehendes Lüftchen führte uns die erfrischendsten und herrlichsten Wohlgerüche entgegen und kräuselte die Fläche der See. Waldgekrönte Berge erhoben ihre stolzen Gipfel in mancherlei majestätischen Gestalten und glühten bereits im ersten Morgenstrahl der Sonne. Unterhalb derselben erblickte das Auge Reihen von niedrigern, sanft abhängenden Hügeln, die, den Bergen gleich, mit Waldung bedeckt, und mit verschiedenem anmuthigem Grün und herbstlichem Braun schattirt waren. Vor diesen her lag die Ebene, von tragbaren Brodfruchtbäumen und unzählbaren Palmen beschattet, deren königliche Wipfel weit über jene empor ragten. Noch erschien Alles im tiefsten Schlaf; kaum tagte der Morgen und stille Schatten schwebten noch auf der Landschaft dahin. Allmählig aber konnte man unter den Bäumen eine Menge von Häusern und Canots unterscheiden, die auf den sandigen Strand heraufgezogen waren. Eine halbe Meile vom Ufer lief eine Reihe niedriger Klippen parallel mit dem Lande hin, und über diese brach sich die See in schäumender Brandung; hinter ihnen aber war das Wasser spiegelglatt und versprach den sichersten Ankerplatz. Nunmehr fing die Sonne an die Ebene zu beleuchten. Die Einwohner erwachten und die Aussicht begann zu leben.

Kaum bemerkte man die großen Schiffe an der Küste, so eilten einige unverzüglich nach dem Strande herab, stießen ihre Canots ins Wasser und ruderten auf uns zu. Es dauerte nicht lange, so waren sie durch die Öffnung des Riefs, und eines kam uns so nahe, daß wir es abrufen konnten. Zwei fast ganz nackte Leute, mit einer Art von Turban auf dem Kopfe und mit einer Schärpe um die Hüften, saßen darin. Sie schwenkten ein großes grünes Blatt in der Luft und kamen mit einem oft wiederholten lauten Tayo! heran, ein Ausruf, den wir ohne Mühe und ohne Wörterbücher als einen Freundschaftsgruß auslegen konnten. Das Canot ruderte dicht unter das Hintertheil des Schiffs, und wir ließen ihnen sogleich ein Geschenk von Glascorallen, Nägeln und Medaillen herab. Sie

Digitized by Google

hinwiederum reichten uns einen grünen Pisangschoß zu, der bei ihnen ein Sinnbild des Friedens ist, und baten solchen dergestalt ans Schiff zu befestigen, daß es einem jeden in die Augen fiele. Dem zufolge ward er an die Wand (das Tauwerk) des Hauptmastes fest gemacht; worauf unsere Freunde sogleich nach dem Lande zurückkehrten. Es währte nicht lange, so sah man das Ufer mit einer Menge Menschen bedeckt, die nach uns hinguckten, indessen daß andere, voll Zutrauens auf das geschlossene Friedensbündniß, ihre Canots ins Wasser stießen, und sie mit ihren Landesprodukten beladeten. In weniger als einer Stunde umgaben uns hunderte von dergleichen Fahrzeugen, in deren jedem sich ein, zwei, drei, zuweilen vier Mann befanden. Ihr Vertrauen zu uns ging so weit, daß sie sämmtlich unbewaffnet kamen. Von allen Seiten erschallte das willkommene Tayo! und wir erwiederten es mit wahrhaftem und herzlichem Vergnügen über eine so günstige Veränderung unsrer Umstände. Sie brachten uns Cocosnüsse und Pisangs in Überfluß, nebst Brodfrucht und andern Gewächsen, welche sie sehr eifrig gegen Glascorallen und kleine Nägel vertauschten. Stücke Zeug, Fischangeln, steinerne Äxte, und allerhand Arten von Werkzeugen wurden gleichfalls zum Verkauf ausgeboten und leicht angebracht. Die Menge von Canots, welche zwischen uns und der Küste ab- und zugingen, stellten ein schönes Schauspiel, gewissermaßen eine neue Art von Messe, auf dem Wasser dar. Ich fing sogleich an, durch die Kajüttenfenster um Naturalien zu handeln, und in einer halben Stunde hatte ich schon zwei bis drei Arten unbekannter Vögel und eine große Anzahl neuer Fische beisammen. Die Farben der letztern waren, so lange sie lebten, von ausnehmender Schönheit, daher ich gleich diesen Morgen dazu anwendete, sie zu zeichnen und die hellen Farben anzulegen, ehe sie mit dem Leben verschwanden.

Die Leute, welche sie umgaben, hatten so viel Sanftes in ihren Zügen, als Gefälliges in ihrem Betragen. Sie waren ungefähr von unserer Größe, blaß, mahagonibraun, hatten schöne schwarze Augen und Haare, und trugen ein Stück Zeug von ihrer eigenen

Digitized by Google

Arbeit mitten um den Leib, ein andres aber in mancherlei maleriſchen Formen, als einen Turban um den Kopf gewickelt.

Die Frauensperſonen, welche ſich unter ihnen befanden, waren hübſch genug, um Europäern in die Augen zu fallen, die ſeit Jahr und Tag nichts von ihren Landsmänninnen geſehen hatten. Die Kleidung derſelben beſtand in einem Stück Zeug, welches in der Mitte ein Loch hatte, um den Kopf durchzuſtecken, und hinten und vorn bis auf die Knie herabhing. Hierüber trugen ſie ein anderes Stück von Zeuge, das ſo fein als Neſſeltuch und auf mannichfaltige, jedoch zierliche Weiſe, etwas unterhalb der Bruſt als eine Tunica um den Leib geſchlagen war, ſo daß ein Theil davon, zuweilen mit vieler Grazie, über die Schulter hing. War dieſe Tracht gleich nicht vollkommen ſo ſchön als jene an den griechiſchen Statuen bewunderten Draperien, ſo übertraf ſie doch unſere Erwartung gar ſehr, und dünkte uns der menſchlichen Bildung ungleich vortheilhafter als jede andre, die wir bis jetzt geſehen. Beide Geſchlechter waren durch die von andern Reiſenden bereits beſchriebenen, ſonderbaren, ſchwarzen Flecke geziert oder vielmehr verſtellt, die aus dem Punctiren der Haut und durch nachheriges Einreiben einer ſchwarzen Farbe in die Stiche entſtehen. Bei den gemeinen Leuten, die mehrentheils nackt gingen, waren dergleichen vornehmlich auf den Lenden zu ſehen, ein augenſcheinlicher Beweis, wie die Menſchen, in Anſehung des äußerlichen Schmuckes denken und wie einmüthig ſie gleichwohl alle darauf gefallen ſind, ihre perſönlichen Vollkommenheiten auf eine oder die andere Weiſe zu erhöhen. Es dauerte nicht lange, ſo kamen verſchiedene dieſer guten Leute an Bord. Das ungewöhnlich ſanfte Weſen, welches ein Hauptzug ihres National-Charakters iſt, leuchtete ſogleich aus allen ihren Geberden und Handlungen hervor, und gab einem jeden, der das menſchliche Herz ſtudierte, zu Betrachtungen Anlaß. Die äußern Merkmale, durch welche ſie uns ihre Zuneigung zu erkennen geben wollten, waren von verſchiedener Art; einige ergriffen unſere Hände, andere lehnten ſich auf unſere Schultern, noch andere umarmten uns. Zu gleicher Zeit bewunderten

sie die weiße Farbe unserer Haut und schoben uns zuweilen die Kleider von der Brust, als ob sie sich erst überzeugen wollten, daß wir eben so beschaffen wären, als sie.

Da sie merkten, daß wir Lust hätten, ihre Sprache zu lernen, weil wir uns nach den Benennungen der gewöhnlichsten Gegenstände erkundigten, oder sie aus den Wörterbüchern voriger Reisenden hersagten, so gaben sie sich viel Mühe uns zu unterrichten, und freuten sich, wenn wir die rechte Aussprache eines Worts treffen konnten. Was mich anlangt, so schien mir keine Sprache leichter, als diese. Alle harte und zischende Consonanten sind daraus verbannt, und fast jedes Wort endigt sich mit einem Selbstlauter. Was dazu erfordert ward, war bloß ein scharfes Ohr, um die mannichfaltigen Modificationen der Selbstlauter zu unterscheiden, welche natürlicherweise in einer Sprache vorkommen müssen, die auf so wenig Mitlauter eingeschränkt ist, und die, wenn man sie einmal recht gefaßt hat, die Unterredung sehr angenehm und wohlklingend machen. Unter andern Eigenschaften der Sprache bemerkten wir sogleich, daß das O und E, womit sich die mehrsten Nennwörter und Namen in Herrn Cook's erster Reise anfangen, nichts als Artikel sind, welche in vielen morgenländischen Sprachen vor den Nennwörtern herzugehen pflegen, die ich aber im Verfolg dieser Erzählung entweder weglassen oder durch einen Strich von dem Nennwort trennen werde. Ich habe bereits im Vorhergehenden angemerkt, daß Herr von Bougainville das Glück hatte, den wahren Namen der Insel, ohne Artikel, sogleich ausfindig zu machen, er hat ihn auch, so weit es die Beschaffenheit der französischen Sprache erlauben will, in der Beschreibung seiner Reise vermittelst des Worts **Taïti**, ganz richtig ausgedrückt, doch sprechen es die Indianer mit einer leichten Aspiration, nämlich Tahiti, aus.

Forster.

87.

Der Braſilianiſche Urwald.

(Aus der „Reiſe in Braſilien.“)

Wenn wir es hier verſuchen, ein Gemälde von dem Innern einer tropiſchen Urwaldung zu entwerfen, dürfen wir nicht vergeſſen, auf das Verhältniß aufmerkſam zu machen, welches rückſichtlich des Selbſterhaltungstriebes zwiſchen den einzelnen Individuen ſtatt findet. Bei einer ſo großen Fülle von Leben und einem ſo kräftigem Ringen nach Entwickelung, vermag ſelbſt ein Boden, ſo fruchtbar und üppig wie der hieſige, nicht die nöthige Nahrung in gehörigem Maaße zu reichen; daher ſtehen jene rieſenartigen Gewächſe in einem beſtändigen Kampfe der Selbſterhaltung untereinander, und verdummen ſich mehr noch als die Bäume unſerer Waldungen. Selbſt die ſchon hoch erwachſenen und einer großen Maſſe von Nahrungsſtoffen bedürftigen Stämme empfinden den Einfluß ihrer noch mächtigeren Nachbarn, bleiben bei Entziehung der Nahrung plötzlich im Wachsthum zurück, und fallen ſo in kurzer Zeit den allgemeinen Naturkräften anheim, die ſie einer ſchnellen Auflöſung entgegen führen. Man ſieht ſo die edelſten Bäume nach wenigen Monaten eines atrophiſchen Leidens von Ameiſen und anderen Inſekten zernagt, vom Grund bis an die Spitze von Fäulniß ergriffen, bis ſie plötzlich zum Schrecken der einſamen Bewohner des Waldes unter krachendem Geräuſch zuſammenſtürzen. Im Allgemeinen machen die Landbauer die Bemerkung, daß Stämme, welche einzeln zwiſchen mehreren einer andern Art ſtehen, leichter von letzteren unterdrückt werden. Eine regelmäßige Forſtcultur, an die freilich bis jetzt in dieſen wenig bevölkerten Wäldern noch nicht gedacht worden iſt, wird daher hier künftig nicht ſowohl das Wachsthum der Stämme in gedrängter Nachbarſchaft befördern, ſondern vielmehr dafür Sorge tragen müſſen, daß die Pflanzen in der zweckmäßigen Entfernung von einander aufwachſen.

Digitized by Google

Nicht minder ausgezeichnet als die Pflanzen-, iſt die Thierwelt, welche jene Urwälder bewohnt. Der Naturforſcher, zum erſten Mal hieher verſetzt, weiß nicht, ob er mehr die Formen, Farben oder Stimmen der Thiere bewundern ſoll. Den Mittag ausgenommen, wo alle lebende Geſchöpfe der heißen Zone Schatten und Ruhe ſuchen, und wo daher eine majeſtätiſche Stille über die im Sonnenlicht glänzende Tropennatur verbreitet iſt, ruft jede Stunde des Tages eine andere Welt von Geſchöpfen hervor. Den Morgen verkünden das Gebrüll der Heulaffen, die hohen und tiefen Töne der Laubfröſche und Kröten, das monotone Schmettern und Schreien der Cicaden und Heuſchrecken. Hat die aufſteigende Sonne den ihr vorangehenden Nebel verdrängt, ſo freuen ſich alle Geſchöpfe des neuen Tages. Die Weſpen verlaſſen ihre ſchuhlangen, von den Zweigen herabhängenden Neſter; die Ameiſen kommen aus ihren künſtlich von Lehm aufgethürmten Wohnungen, womit ſie die Bäume überziehen, hervor, und beginnen die Reiſe auf den ſelbſt gebauten Straßen: ebenſo die das Erdreich hoch und weit umher aufwühlenden Termiten. Die buntfarbigſten, an Glanz mit den Farben des Regenbogens wetteifernden, Schmetterlinge, beſonders zahlreiche Heſperiden, eilen von Blume zu Blume, oder ſuchen ihre Nahrung auf den Straßen oder, in einzelne Haufen zuſammengeſtellt, auf beſonnten Sandufern der kühlen Bäche. Der blauſpiegelnde Menelaus, Neſtor, Adonis, Laertes, die bläulich weiße Idea, und der große, mit Augen bemalte Curilochus ſchwingen ſich, Vögeln gleich, durch die feuchten Thäler, zwiſchen grünen Gebüſchen hin. Die mit den Flügeln ſchnarrende Feronia fliegt eilig von Baum zu Baum, während die Eule, die größte der Nachtſchmetterlinge, unverrückt am Stamme feſtſitzend, den Abend erwartet. Myriaden der glänzendſten Käfer durchſchwirren die Luft und blinken gleich Edelſteinen aus dem friſchen Grün der Blätter oder duftenden Blumen hervor. Indeſſen ſchleichen Eidechſen von auffallender Form, Größe und Farbenpracht, düſtergefärbte giftige oder unſchuldige Schlangen, welche an Glanz den Schmelz der Blumen übertreffen, aus

Digitized by Google

dem Laube, den Höhlen der Bäume und des Bodens hervor und sonnen sich, an den Bäumen sich hinaufwindend, und auf Insekten oder Vögel lauernd. Von nun an ist Alles voll thätigen Lebens. Eichhörnchen, Heerden von geselligen Affen ziehen neugierig aus dem Innern der Wälder nach den Anpflanzungen und schwingen sich pfeifend und schnalzend von Baum zu Baum. Der hühnerartige Jacus, Hocos und die Tauben verlassen die Zweige und irren auf dem feuchten Waldboden umher. Andere Vögel von den sonderbarsten Gestalten und dem glänzendsten Gefieder flattern einzeln oder gesellig durch die duftenden Gebüsche. Die grün, blau oder roth gefärbten Papageien erfüllen, auf den Gipfeln der Bäume versammelt, oder gegen die Pflanzungen und Inseln hinfliegend, die Luft mit ihrem krächzenden Geschwätz. Der Tucan klappert mit seinem großen hohlen Schnabel auf den äußersten Zweigen, und ruft in lauten Tönen wehklagend nach Regen. Die geschäftigen Pirolen schlupfen aus ihren lang herabhängenden beutelförmigen Nestern hervor, um die vollen Orangenbäume zu besuchen, und ihre ausgestellten Wachen verkünden mit lautem zänkischen Geschrei die Annäherung des Menschen; die einsam auf Insekten lauernden Fliegenschnapper schwingen sich von Bäumen und Stauden, und erhaschen raschen Fluges den dahin wogenden Menelaus oder die vorüberfummenden glänzenden Fliegen. Im Gesträuche verborgen thut indessen die verliebte Drossel die Freude ihres Lebens in schönen Melodien kund, die geschwätzigen Pipren belustigen sich aus dichtem Gebüsche bald hier bald dort in vollen Nachtigallentönen lockend, die Jäger irre zu führen. Und der Specht läßt, indem er die Rinde der Stämme aufpickt, sein weitschallendes Klopfen ertönen. Lauter als alle diese wunderbaren Stimmen erschallen an der Spitze der höchsten Bäume die metallischen Töne der Uraponga, welche den Klängen der Hammerschläge auf dem Amboße ähnlich, nach der Wendung des Sängers bald näher, bald ferner, den Wanderer in Erstaunen setzen. Während so jedes lebende Wesen in Bewegung und Tönen die Schönheit des Tages feiert, umschwirren die

Digitized by Google

zarten Colibris, an Pracht und Glanz mit Diamanten, Smaragden und Saphiren wetteifernd, die prunkvollsten Blumen. Mit dem Untergang der Sonne kehren die meisten der Thiere zu Ruhe; nur das schlanke Reh, der scheue Pecari, die furchtsame Agouti und der rüsselige Tapir weiden noch umher; die Nasen- und Beutelthiere, die hinterlistigen Katzenarten schleichen nach Raub spähend durch die Dunkelheit des Waldes, bis endlich die brüllenden Heulaffen, das gleichsam um Hülfe rufende Faulthier, die trommelnden Frösche und die schnarrenden Cicaden mit ihrem traurigen Liede den Tag beschließen, der Ruf des Macuc, der Capueira, des Ziegenmelkers und die Baßtöne des Ochsenfrosches den Eintritt der Nacht verkünden. Myriaden leuchtender Käfer beginnen nun gleich Irrlichtern umherzuschwärmen und gespenstartig flattern die blutsaugenden Fledermäuse durch das tiefe Dunkel der Tropennacht.

Martius.

88.

Über Steppen und Wüsten.

Am Fuße des hohen Granitrückens, welcher im Jugendalter unseres Planeten, bei Bildung des antillischen Meerbusens, dem Einbruch der Wasser getrotzt hat, beginnt eine weite unabsehbare Ebene. Wenn man die Bergthäler von Caraccas, und den inselreichen See Tacarigua, in dem die nahen Pisangstämme sich spiegeln: wenn man die Fluren, welche mit dem zarten Grün des thaitischen Zuckerschilfes prangen, oder den ernsten Schatten der Cacaogebüsche zurückläßt; so ruht der Blick im Süden auf Steppen, die scheinbar ansteigend, in schwindender Ferne, den Horizont begrenzen.

Aus der üppigen Fülle des organischen Lebens tritt der Wanderer betroffen an den öden Rand einer pflanzenleeren Wüste. Kein Hügel, keine Klippe erhebt sich inselförmig in dem unermeßlichen Raume. Nur hier und dort liegen gebrochene Flötzschichten von zweihundert Quadratmeilen Oberfläche, bemerkbar höher als die angrenzenden Theile. Bänke nennen die Eingebornen diese Er-

ſcheinung, gleichſam im Geiſt der Sprache den alten Zuſtand der Dinge ahnend, da jene Erhöhungen Untiefen, die Steppen ſelbſt aber der Boden eines großen Mittelmeeres waren.

Noch gegenwärtig ruft oft nächtliche Täuſchung dieſe Bilder der Vorzeit zurück. Denn wenn im raſchen Aufſteigen und Niederſinken die leitenden Geſtirne den Saum der Ebene erleuchten, oder wenn ſie zitternd ihr Bild verdoppeln, in der untern Schicht der wogenden Dünſte, glaubt man den küſtenloſen Ozean vor ſich zu ſehen. Wie dieſer erfüllt die Steppe das Gemüth mit dem Gefühl der Unendlichkeit. Aber freundlich zugleich iſt der Anblick des klaren Meerſpiegels, in dem ſich die leicht bewegliche ſanft aufſchäumende Welle kräuſelt. Todt und ſtarr liegt die Steppe hingeſtreckt, wie die nackte Felsrinde eines verödeten Planeten.

In allen Zonen bietet die Natur das Phänomen dieſer großen Ebenen dar; in jeder haben ſie einen eigenthümlichen Charakter; eine Phyſiognomie, die durch die Verſchiedenheit ihres Bodens, durch ihr Klima und durch ihre Höhe über der Oberfläche des Meeres beſtimmt wird.

Im nördlichen Europa kann man die Heideländer, die von einem einzigen, alles verdrängenden Pflanzenzuge bedeckt, von der Spitze von Jütland ſich bis an den Ausfluß der Schelde erſtrecken, als wahre Steppen betrachten; aber Steppen von geringer Ausdehnung und hochhügeliger Oberfläche, wenn man ſie mit den Llanos und Pampas von Südamerika, oder gar mit den Grasfluren am Miſſury vergleicht, in denen der zottige Biſon und der langhörnige Moſchusſtier umherſchwärmen.

Einen größeren und ernſteren Anblick gewähren die Ebenen im Innern von Afrika. Gleich der weiten Fläche des Ozeans hat man ſie erſt in neueren Zeiten zu durchforſchen verſucht, — Theile eines Sandmeeres, welches fruchtbare Erdſtriche von einander trennt, oder inſelförmig einſchließt, wie die Wüſte am Baſaltgebirge Harutſch, wo in der dattelreichen Oaſis von Siwah, die Trümmer des Ammon-Tempels den ehrwürdigen Sitz früher Menſchenbil-

Digitized by Google

dung bezeichnen. Kein Thau, kein Regen benetzt dieſe öden Flächen, und entwickelt im glühenden Schooß der Erde den Keim des Pflanzenlebens. Denn heiße Luftſäulen ſteigen überall aufwärts, löſen die Dünſte, und verſcheuchen das vorübereilende Gewölk.

Wo die Wüſte ſich dem atlantiſchen Ozean nähert, wie zwiſchen Darah und dem weißen Vorgebirge, da ſtrömt die feuchte Meeresluft hin, die Leere zu füllen, welche durch jene ſenkrechten Winde erregt wird. Dort erquicken kühle Weſte den hügeligen Rand der Wüſte. Selbſt wenn der Schiffer durch ein Meer, das wieſenartig mit Seetang bedeckt iſt, nach der Mündung des Gambia ſteuert, ahnet er, wo ihn plötzlich der tropiſche Oſtwind verläßt, die Nähe des weit verbreiteten wärmeſtrahlenden Sandes.

Heerden von Gazellen, ſchnellfüßige Strauße, dürſtende Pantherthiere und Löwen durchirren in ungleichem Kampfe den unermeßlichen Raum. Rechnet man ab die im Sandmeere neu entdeckten Gruppen quellenreicher Inſeln, an deren grünen Ufern die nomadiſchen Tibbos und Tuaryks ſchwärmen, ſo iſt der übrige Theil der afrikaniſchen Wüſte als dem Menſchen unbewohnbar zu betrachten. Auch wagen die angrenzenden gebildeten Völker ſie nur periodiſch zu betreten. Auf Wegen, die der Handelsverkehr ſeit Jahrtauſenden unwandelbar beſtimmt hat, geht der lange Zug von Faſilet bis Tombuctu, oder von Fezzan bis Darfur; kühne Unternehmungen, deren Möglichkeit auf der Exiſtenz des Kameels beruht, des Schiffs der Wüſte, wie es die alten Sagen der Oſtwelt nennen.

Dieſe afrikaniſchen Ebenen füllen einen Raum aus, welcher den des nahen Mittelmeeres faſt dreimal übertrifft. Sie liegen zum Theil unter den Wendekreiſen ſelbſt, zum Theil denſelben nahe; und dieſe Lage begründet ihren individuellen Naturcharakter. Dagegen iſt in der öſtlichen Hälfte des alten Continents daſſelbe geognoſtiſche Phänomen der gemäßigten Zone eigenthümlich.

Auf dem Bergrücken von Mittelaſien, zwiſchen dem Altai und Muſtag, von der chineſiſchen Mauer an bis gegen den Aralſee in einer Länge von 1000 Meilen, breiten ſich die höchſten und größten

Digitized by Google

Steppen der Welt aus. Einige sind Grasebenen; andere mit saftigen, immer grünen, gegliederten Kalipflanzen geschmückt; viele fern leuchtend von flechtenartig aufsprießendem Salze, das ungleich, wie frisch gefallener Schnee, den lettigen Boden deckt.

Diese mongolischen und tartarischen Steppen scheiden die uralte lang gebildete Menschheit in Tibet und Hindostan, von den rohen nordasiatischen Völkern. Auch ist ihr Dasein von mannigfaltigem Einfluß auf die wechselnden Schicksale des Menschengeschlechts gewesen. Sie haben die Bevölkerung gegen Süden zusammengedrängt; mehr als das Schneegebirge von Sirinagur und Gorka den Verkehr der Nationen gestört, und im Norden unwandelbare Grenzen gesetzt der Verbreitung milderer Sitten, und des schaffenden Kunstsinns.

Aber nicht als hindernde Vormauer allein darf die Geschichte die Ebene von Inner-Asien betrachten. Unheil und Verwüstung hat sie mehrmals über den Erdkreis gebracht. Hirtenvölker dieser Steppe, die Avaren, Mongolen, Alanen und Uzen haben die Welt erschüttert. Wenn in dem Lauf der Jahrhunderte frühe Geisteskultur, gleich dem erquickenden Sonnenlicht, von Osten nach Westen gewandert ist; so haben späterhin, in derselben Richtung, Barbarei und sittliche Rohheit Europa nebelartig zu überziehen gedroht. Ein brauner Hirtenstamm, die Hiongnu, bewohnte in ledernen Gezelten, die hohe Steppe von Gobi. Ungestüm brach er hervor aus dem östlichen Theile von Hinter-Asien, und erschien plötzlich (so geht die dunkle Sage) als hunnische Kriegsschaar erst an der Wolga, dann in Pannonien, dann an der Loire und an den Ufern des Po, die schön bepflanzten Fluren verheerend, wo seit Antenors Zeiten die bildende Menschheit Denkmal auf Denkmal gehäuft. So wehte aus den mongolischen Wüsten ein verpesteter Windeshauch, der auf cisalpinischem Boden die zarte, lang gepflegte Blüthe der Kunst erstickte.

Von den Salzsteppen Asiens, von den europäischen Heideländern, die im Sommer mit honigreichen röthlichen Blumen prangen, und

Digitized by Google

von den pflanzenleeren Wüſten Afrikas kehren wir zu den Ebenen von Südamerika zurück, deren Gemälde ich bereits angefangen habe mit rohen Zügen zu entwerfen.

Das Intereſſe, welches dies Gemälde dem Beobachter gewähren kann, iſt ein reines Naturintereſſe. Keine Oaſe erinnert hier an frühe Bewohner, kein behauener Stein, kein verwilderter Fruchtbaum an den Fleiß untergegangener Geſchlechter. Wie den Schickſalen der Menſchen fremd, allein an die Gegenwart feſſelnd, liegt dieſer Erdwinkel da, ein wilder Schauplatz des freien Thier- und Pflanzenlebens.

Von der Küſtenkette von Caraccas erſtreckt ſich die Steppe bis zu den Wäldern der Guayana, von dem Gebirge von Merida, in dem ſiedende Schwefelquellen unter ewigem Schnee hervordringen, bis zu dem großen Delta, welches der Orinoco an ſeiner Mündung bildet. Südweſtlich zieht ſie ſich gleich einem Meeresarme jenſeits der Ufer des Meta und Vichada bis zu den unbeſuchten Quellen des Guaviara, oder bis zu dem einſamen Gebirgſtock hin, den ſpaniſche Kriegsvölker, im Spiel ihrer regſamen Phantaſie, den Paramo de la Summa Paz, gleichſam den ſchönen Sitz des ewigen Friedens, nannten.

Dieſe Steppe nimmt einen Raum von 14,000 Quadratmeilen ein. Aus geographiſcher Unkunde hat man ſie oft als ununterbrochen bis an die magellaniſche Meerenge fortlaufend geſchildert, nicht eingedenk der Bergjoche, welche die Andeskette öſtlich ausſendet, und welche die waldige Ebene des Amazonenfluſſes gegen Norden und Süden von den Grasſteppen des Apure und La-Plataſtromes ſcheiden. Die letztern, die Pampas von Buenosayres, übertreffen jene (die Llanos) drei Mal an Flächeninhalt. Ja, ihre Ausdehnung iſt ſo wundervoll groß, daß ſie auf der nördlichen Seite durch Palmengebüſche begrenzt, und auf der ſüdlichen faſt mit ewigem Eiſe bedeckt ſind. — Der Caſuar-ähnliche Touyou iſt dieſen Pampas eigenthümlich, wie die Kolonien verwilderter Hunde, welche geſellig in unterirdiſchen Höhlen wohnen, aber oft blutgierig den

Digitized by Google

Menſchen anfallen, für deſſen Vertheidigung ihre Stammväter kämpften.

Gleich der Wüſte Zaara liegen die Llanos, oder die nördlichſte Ebene von Südamerika, in dem heißen Erdgürtel. Dennoch erſcheinen ſie in jeder Hälfte des Jahres unter einer verſchiedenen Geſtalt; bald verödet, wie das lybiſche Sandmeer, bald eine Grasflur, wie die hohe Steppe von Mittelaſien.

Es iſt ein belohnendes, wenn gleich ſchwieriges Geſchäft der allgemeinen Länderkunde, die Naturbeſchaffenheit entlegener Erdſtriche mit einander zu vergleichen, und die Reſultate dieſer Vergleichung in wenigen Zügen darzuſtellen. Mannigfaltige, zum Theil noch wenig entwickelte Urſachen vermindern die Dürre und Wärme des neuen Welttheils.

Schmalheit des mannigfaltig eingeſchnittenen Continents; ſeine weite Ausdehnung gegen die beiſeten Pole hin; der freie Ozean, über den die tropiſchen Winde wegblaſen; Flachheit der öſtlichen Küſten; Ströme kalten Meereswaſſers, welche vom Feuerlande bis gegen Peru hin nördlich vordringen; die Zahl quellenreicher Gebirgsketten, deren ſchneebedeckte Gipfel weit über alle Wolkenſchichten empor ſtreben; die Fülle ungeheurer Ströme, welche nach vielen Windungen ſtets die entfernteſte Küſte ſuchen; ſandloſe und darum minder erhitzbare Steppen; undurchdringliche Wälder, welche die flußreiche Ebene am Äquator ausfüllen, und im Innern des Landes, wo Gebirge und Ozean am entlegenſten ſind, ungeheure Maſſen theils eingeſogenen, theils ſelbſt erzeugten Waſſers aushauchen, — alle dieſe Verhältniſſe gewähren dem flachen Theil von Amerika ein Klima, das mit dem afrikaniſchen durch Feuchtigkeit und Kühlung wunderbar kontraſtirt. In ihnen allein liegt der Grund jenes üppigen ſaftſtrotzenden Pflanzenwuchſes, jener Frondoſität, welche den eigenthümlichen Charakter des neuen Continents bezeichnet.

Wird daher eine Seite unſeres Planeten luftfeuchter, als die andere genannt, ſo iſt die Betrachtung des gegenwärtigen Zuſtandes der Dinge hinlänglich, das Problem dieſer Ungleichheit zu lö-

Digitized by Google

ſen. Der Phyſiker braucht die Naturerſcheinungen nicht in das Gewand geologiſcher Mythen zu hüllen. Es bedarf der Annahme nicht, als habe ſich auf dem uralten Erdkörper ungleichzeitig geſchlichtet der verderbliche Streit der Elemente, oder als ſei aus der chaotiſchen Waſſerbedeckung Amerika ſpäter, als die übrigen Welttheile, hervorgetreten, ein ſumpfreiches, von Crocodilen und Schlangen bewohntes Eiland.

Allerdings hat Südamerika, nach der Geſtalt ſeines Umriſſes und der Richtung ſeiner Küſten eine auffallende Ähnlichkeit mit der ſüdweſtlichen Halbinſel des alten Kontinents. Aber innere Struktur des Bodens, und relative Lage zu den angrenzenden Ländermaſſen, bringen in Afrika jene wunderbare Dürre hervor, welche in unermeßlichen Räumen der Entwickelung des organiſchen Lebens entgegen ſteht. Vier Fünftheil von Süd-Amerika liegen jenſeits des Äquators; alſo in einer Hemiſphäre, welche wegen der größern Waſſermenge und wegen mannichfaltiger andrer Urſachen, kühler und feuchter, als unſere nördliche Halbkugel iſt. Dieſer letztern gehört dagegen der beträchtlichere Theil von Afrika zu.

Die ſüdamerikaniſchen Steppe, die Llanos, haben, von Oſten gegen Weſten gemeſſen, eine drei Mal geringere Ausdehnung, als die afrikaniſchen Wüſten. Jene empfangen den tropiſchen Seewind; dieſe, unter einem Breitenzirkel mit Arabien und dem ſüdlichen Perſien gelegen, werden von Luftſchichten berührt, die über heiße, wärmeſtrahlende Kontinente hinwehen. Auch hat bereits der ehrwürdige lang verkannte Vater der Geſchichte, Herodot, im ächten Sinne einer großen Naturanſicht, alle Wüſten in Nordafrika, in Yemen, Kerman und Mekhran (dem Gedroſia der Griechen), ja bis Multan in Vorderindien hin, als ein einziges zuſammenhängendes Sandmeer geſchildert.

Zu der Wirkung heißer Landwinde geſellt ſich in Afrika, ſo weit wir es kennen, noch der Mangel an großen Flüſſen, an inländiſchen Seen, und an hohen Gebirgen. Mit ewigem Eiſe bedeckt iſt bloß der weſtliche Theil des Atlas, deſſen ſchmales Bergjoch, ſeitwärts

Digitized by Google

geſehen, den alten Küſtenfahrern wie eine einzeln ſtehende luftige Himmelsſtütze erſchien. Öſtlich läuft das Gebirge bis gegen Dakul zu, wo, jetzt in Schutt verſunken, das meergebietende Carthago lag. Als lang gedehnte Küſtenkette, als gätuliſche Vormauer, hält ſie die kühlen Nordwinde, und mit dieſen die aus dem Mittelmeere aufſteigenden Dämpfe zurück.

Wahrſcheinlich erhebt ſich auch über der untern Schneegrenze das Mondgebirg, al Komri, von dem man fabelt, daß es einen Bergparallel zwiſchen dem afrikaniſchen Quito, der hohen Ebene von Habeſch, und den Quellen des Senegal bilde. Selbſt die Cordillere von Lupata, die ſich an der öſtlichen Küſte von Moſambique, wie die Andeskette an der weſtlichen Küſte von Peru, hinzieht, iſt mit ewigem Eiſe bedeckt. Aber dieſe waſſerreichen Gebirge liegen weit entfernt von der ungeheuren Wüſte, die ſich von dem ſüdlichen Abfall des Atlas bis an den öſtlich fließenden Niger erſtreckt.

Doch wären vielleicht alle dieſe aufgezählten Urſachen der Dürre und Wärme noch nicht hinlänglich, jene afrikaniſchen Ebenen in ein furchtbares Sandmeer zu verwandeln, hätte nicht einſt irgend eine Naturrevolution, z. B. der einbrechende Ozean, dieſe flache Gegend ihrer Pflanzendecke und ihrer Dammerde beraubt. Wann dieſe Erſcheinung ſich zutrug, welche Kraft den Einbruch beſtimmte, iſt tief in das Dunkel der Vorzeit gehüllt. Vielleicht war ſie Folge des großen Wirbels, der die wärmern amerikaniſchen Gewäſſer über die Bank Neufundland an den alten Kontinent treibt, und durch welche weſtindiſche Cocosnüſſe nach Island und Norwegen gelangen. Wenigſtens iſt ein Arm dieſes Meerſtroms noch gegenwärtig, von den Azoren an, gegen Südoſten gerichtet, und ſchlägt mit Ungeſtüm an die weſtliche Küſte von Nordafrika. Auch zeigen alle Meeresufer (ich erinnere an die peruaniſchen zwiſchen Amotape und Coquimbo) wie Jahrhunderte, ja vielleicht Jahrtauſende vergehen, bevor ſich in heißen, regenloſen Erdſtrichen, wo weder Lacideen noch andere Flechten keimen, der bewegliche Sand mit Kräutern zu bedecken anfängt.

Digitized by Google

Dieſe Betrachtungen genügen, um zu erklären, warum, trotz der äußern Ähnlichkeit der Länderform, Afrika und Südamerika doch die abweichendſten klimatiſchen Verhältniſſe, den verſchiedenſten Vegetationscharakter darbieten. Hat aber auch die ſüdamerikaniſche Steppe eine dünne Rinde fruchtbarer Erde, wird ſie auch periodiſch durch Regengüſſe getränkt, und mit üppig aufſchießendem Graſe geſchmückt; ſo hat ſie doch die angrenzenden Völkerſtämme nicht reizen können, die ſchönen Bergthäler von Caraccas, oder das Meeresufer, oder die Flußwelt des Orinoco zu verlaſſen, um ſich in dieſer baum- und quellenleeren Einöde zu verlieren. Daher ward ſie auch bei der Ankunft europäiſcher und afrikaniſcher Anſiedler faſt menſchenleer gefunden.

A. v. Humboldt.

89.

Das Kreuz des Südens.

Seit wir in die heiße Zone eingetreten waren, konnten wir jede Nacht die Schönheit des ſüdlichen Himmels nicht genugſam bewundern, welcher in dem Maße, als wir nach Süden vorrückten, neue Sternbilder vor unſern Augen entfalteten. Man hat ein wunderbar bekanntes Gefühl, wenn man bei der Annäherung gegen den Äquator, und beſonders wenn man von der einen Hemiſphäre in die andere übergeht, allmählich die Sterne niederer werden und zuletzt verſchwinden ſieht, welche man von ſeiner erſten Kindheit an kennt. Nichts erinnert einen Reiſenden lebhafter an die unermeßliche Entfernung ſeines Vaterlandes, als der Anblick eines neuen Himmels. Die Gruppirung der neuen Sterne, einige Nebelſterne, welche an Glanz mit der Nebelſtraße wetteifern, und Räume, welche durch eine außerordentliche Schwärze ausgezeichnet ſind, geben dem ſüdlichen Himmel eine eigenthümliche Phyſiognomie. Dieſes Schauſpiel ſetzt ſelbſt die Einbildungskraft derjenigen in Bewegung, welche, ohne Unterricht in den höhern Wiſſenſchaften, das Himmelsgewölbe gern betrachten, wie man eine ſchöne Landſchaft oder eine majeſtätiſche Ausſicht bewundert. Man hat nicht nöthig Botaniker zu ſein, um die heiße Zone bei dem bloßen Anblick der Vegetation zu erkennen; ohne

Digitized by Google

Kenntniß in der Aſtronomie erlangt zu haben, ohne mit den Himmelscharten von Flamſteed und la Caille vertraut zu ſein, fühlt man, daß man nicht in Europa iſt, wenn man das ungeheure Sternbild des Schiffes oder die phosphorescirenden Wolken Magellans am Horizont aufſteigen ſieht. Die Erde und der Himmel, Alles nimmt in der Äquinoctial-Gegend einen exotiſchen Charakter an.

Die niedern Gegenden der Luft waren ſeit einigen Tagen mit Dämpfen angeſchwängert. Wir ſahen erſt in der Nacht vom vierten zum fünften Julius, im ſechzehnten Grade der Breite, das Kreuz des Südens zum erſten Mal deutlich; es war ſtark geneigt und erſchien von Zeit zu Zeit zwiſchen Wolken, deren Mittelpunkt, von dem Wetterleuchten gefurcht, ein ſilberfarbenes Licht zurück warf. Wenn es einem Reiſenden erlaubt iſt, von ſeinen perſönlichen Rührungen zu reden, ſo ſetze ich hinzu, daß ich in dieſer Nacht einen der Träume meiner erſten Jugend in Erfüllung gehen ſah.

Wenn man anfängt, den Blick auf geographiſche Charten zu heften und die Beſchreibungen der Reiſenden zu leſen, ſo fühlt man eine Art von Vorliebe für gewiſſe Länder und Climats, von welcher man ſich in einem höhern Alter nicht wohl Rechenſchaft geben kann. Dieſe Eindrücke haben einen merkbaren Einfluß auf unſere Entſchlüſſe, und wir ſuchen uns wie inſtinktmäßig mit den Gegenſtänden in Beziehung zu ſetzen, welche ſeit langer Zeit einen geheimen Reiz für uns hatten. In einer Epoche, wo ich den Himmel ſtudirte, nicht um mich der Aſtronomie zu widmen, ſondern um die Sterne kennen zu lernen, wurde ich von einer Furcht in Bewegung geſetzt, welche denjenigen unbekannt iſt, die eine ſitzende Lebensart lieben. Es ſchien mir ſchmerzhaft, der Hoffnung zu entſagen, die ſchönen Sternbilder zu ſehen, welche in der Nähe des Südpols liegen. Ungeduldig, die Gegenden des Äquators zu durchwandern, konnte ich die Augen nicht gegen das geſtirnte Gewölbe des Himmels erheben, ohne an das Kreuz des Südens zu denken, und ohne mir die erhabene Stelle des Dante ins Gedächtniß zurückzurufen, welche die berühmteſten Commentatoren auf dieſes Sternbild bezo-

Digitized by Google

gen haben. — Die Befriedigung, welche wir bei der Entdeckung dieſes Kreuzes empfanden, wurde lebhaft von denjenigen Perſonen der Schiffsmannſchaft getheilt, welche die Kolonien bewohnt hatten. In der Einſamkeit der Meere grüßt man einen Stern wie einen Freund, von dem man lange Zeit getrennt war. Bei den Portugieſen und Spaniern ſcheinen noch beſondere Gründe dieſes Intereſſe zu vermehren: ein religiöſes Gefühl macht ihnen ein Sternbild theuer, deſſen Form ihnen das Zeichen des Glaubens ins Gedächtniß ruft, welches von ihren Voreltern in den Wüſten der neuen Welt aufgepflanzt wurde.

Da die beiden großen Sterne, welche die Spitze und den Fuß des Kreuzes bezeichnen, ungefähr die nämlich gerade Aufſteigung haben, ſo muß das Sternbild in dem Augenblick, wo es durch den Meridian geht, beinahe ſenkrecht ſtehen. Dieſen Umſtand kennen alle Völker, welche jenſeits des Wendekreiſes oder in der ſüdlichen Hemiſphäre wohnen. Man hat beobachtet, um welche Zeit in der Nacht, in verſchiedenen Jahreszeiten, das Kreuz im Süden gerade oder geneigt iſt. Es iſt dies eine Uhr, welche ziemlich regelmäßig, nahe zu um vier Minuten täglich, vorrückt, und kein anderes Sternbild bietet, bei dem bloßen Anblick, eine ſo leicht anzuſtellende Beobachtung der Zeit da. Wie oft hörten wir in den Savanen von Venezuela oder in der Wüſte, welche ſich von Lima nach Teurillo erſtreckt, unſern Wegweiſer ſagen: „Mitternacht iſt vorbei, das Kreuz fängt an ſich zu neigen.“ Wie oft haben dieſe Worte uns die rührende Szene ins Gedächtniß zurückgerufen, wo Paul und Virginie, ſitzend an der Quelle des Fluſſes der Latanien, ſich zum letzten Mal unterhalten, und wo der Greis, bei dem Anblick des Kreuzes, ſie erinnert, daß es Zeit iſt zu ſcheiden. —

A. v. Humboldt.

90.

Piano di Sorento.

(Aus der „Reiſe nach Italien.“)

Um noch einige Sommermonate in einer der ſchönſten Gegenden

Italiens zuzubringen, und ihrer in ungestörter Freiheit zu genießen, schifften wir am 21. Julius des Nachmittags hinüber nach diesem Thale, welches große Reize hat von einer ihm eigenthümlichen Art. Es ward durch die Natur von der ganzen übrigen Welt abgesondert.

Äußerst beschwerlich sind seine Zugänge von der Landseite, und nur die Hände der Menschen haben es von der Seite des Meeres zugänglich gemacht. Es mag ungefähr vier Stunden im Umfang haben. In Gestalt eines halben Mondes liegt es eingerückt in die Berge des Gestades, welche seine Ründung umkränzen. Sein Ufer besteht aus steilen Felsen, die in furchtbarer Höhe bald senkrecht im Meere stehen, bald einem schmalen Strande Raum zu Wohnungen der Fischer und Schiffer gestatten, deren Fahrzeuge zum Theil in den Grotten der Küste aufbewahrt werden. Die Wege, welche vom Strande hinauf ins Thal führen, sind in die Felsen des Ufers eingehauen. Oben schatten große Bäume, unter andern die schönsten Pinien, so ich jemals sah. Wenig Bäume machen eine so große Wirkung, als die ungeheuern Pinien, die auf geradem Stamme sich hoch auf dem Felsengestade erhebend, ihr einem Sonnenschirm ähnliches Haupt mit breiten Ästen in den Lufthorizont ausstrecken. Die höheren Berge werden von Eichen und Kastanien beschattet, auch von Ölbäumen. Das Piano oder die hohe Ebne selbst ist bedeckt mit Wohnungen; bei jeder ist ein Plätzchen Erde mit Weingärten, Obstbäumen und Agrumi bepflanzt.

Einige Reben winden sich um hohe Stämme von Obstbäumen, und ranken von Baum zu Baum; andere werden höher, als ich irgendwo sie sah (wenn ich Kalabriens wilde Reben ausnehme), an abgerindete Stämme schlanker Kastanienbäume, welche hauptsächlich dazu auf den Bergen gezogen werden, hinan geleitet. Diese Kastanienwälder werden wie im Harze die Buchen, wie im nördlichen Deutschland die Erlen, in Schläge getheilt, und sprossen wieder aus der Wurzel. Man haut sie, wenn sie zehn Jahre alt sind.

Digitized by Google

Ich sah in der Insel Ischia, wo die Vegetation besonders freudig ist, siebenjährige Kastanienbäume, welche wenigstens so hoch waren, wie fünf und dreißigjährige Buchen des nördlichen Deutschlands, und bedeckt mit Früchten.

Die Agrumibäume jeder Art gedeihen in diesem Thale zu einer außerordentlichen Höhe und Fruchtbarkeit, daher Citronen und Pomeranzen in großer Fülle nach Neapel, Salerno, Rom, Livorno und Ancona gesandt werden.

Wir wohnen in einem angenehmen Landhause, eine halbe Stunde von dem Städtchen Sorento, nahe beim Flecken Carotta. Zwischen Pomeranzen und Reben, welche beide weit über das zweite Stockwerk des Hauses emporstreben, sehen wir aus den Fenstern, und von zwei großen, freien Söllern, auf der einen Seite, hinter vielen Gärten, hohe, mit Wald bewachsene Berge; auf der andern, auch hinter Reben und Obstbäumen, das Meer, die krummen Ufer, Neapel und Portici, mit dazwischen liegenden Landhäusern, welche in dieser Ferne, beide vereinigend, den Anblick einer ungeheuern Stadt hervorbringen, und uns unsere paradesische Einsamkeit desto werther machen. Im Hintergrunde der Aussicht unterscheidet das Auge vierfache Gebirgreihen, deren letzte sich im Abruzzo thürmet. Nahe scheinend erhebet sich links die hohe Insel Ischia, welche alle Abend, wenn neben ihr die Sonne sinket, im Abendroth zu schwimmen scheint.

Ähnliche Schönheiten findet man in vielen Gegenden beider Sizilien; aber diesem Thale eigenthümlich sind die vielen Felsenthäler, oder Felsenspalten, in welchen man auf engen Pfaden tief hinab in den Schooß der Erde steigt. Hier findet man in den heißesten Stunden die frischeste Kühlung. Bald erweitern sich diese Spalten so, daß man von unten einen ansehnlichen Theil des durch die Öffnung dunkler scheinenden Himmels, die Wipfel mancherlei Bäume, welche den obersten Rand umschatten, den bis hinab in die Tiefe rankenden Epheu, und viele Arten von Sträuchen und Kräutern sieht, die sich dem Felsen entwinden; bald werden sie gegen

oben eben ſo eng, daſt man bei Tag in ewiger Nacht tappet, und die Fledermäuſe über ſich ſchwirren hört.

Ich ſah zugleich an der einen Seite den goldnen Sonnenſtrahl durch die Wipfel der obern Bäume auf den ſchwebenden Epheu fallen, und an der andern Seite leuchtete am Blatte das Johannis-würmchen, wie bei Nacht.

Ein ſolches Thal auf dem Wege nach Caſtella Mare iſt ſo breit, daß unten ein ganzer Hain von Agrumi grünet.

In einem andern ſehr tiefen Thale, nahe vor Sorento, ſtürzet ein kleiner Waſſerfall über Felſen.

In der mittlern Höhe ſteht auf einem vorſpringenden Stein eine kleine Kapelle, deren brennende Kerzen in dunkeln Stunden eine ſchöne Wirkung im ſchauerlichen Thale hervorbringen.

Von einem ähnlichen, jenſeits Sorento, habe ich ſchon in meinem Briefe vom 19. April erzählt.

Gleich hinter unſerm Garten iſt eine lange Felſenkluft. Durch ſolche werden viele Weingärten verſchiedener Beſitzer von einander abgeſondert. Ich begreife nicht, welche Begebenheit der Natur dieſe langen und tiefen Spalten der Erde hat hervorbringen können. In einem Lande, wo auch die ſchauerlichſten Naturſcenen ſich mit Blüthen ewiger Jugend ſchmücken, haben ſolche Thäler und Felſen einen unausſprechlichen Reiz.

Das Piano di Sorento lehnt ſich an die Bergkette, welche, mit dem Capo Campanello endigend, die eine Seite des Meerbuſens von Neapel ründet, und dieſen vom Salerner Meerbuſen ſcheidet. Beide ſieht man zugleich an verſchiedenen Stellen der vom Aroma vieler Pflanzen duftenden Berge. Hier überſieht das Auge Meere, Länder und Inſeln, vom Capo Licoſa an bis zum Monte Circello. Dicht am Geſtade ſtehen im Golfo die Salerno die einzelnen Klippen, welche von vielen Alten und Neuern für die homeriſche Sireneninſel gehalten werden. Sie heißen le Galle.

Eine der ſchönſten Stellen, die ich auf meiner ganzen Reiſe ge-

Digitized by Google

ſehen, iſt der Kapuzinergarten, nahe bei Sorento. Er ruhet auf den Felſen des Geſtades.

Aus ſeinen ſchattenden Gängen überſieht man den ganzen Meerbuſen von Neapel, außer einigen Buchten, welche rechts und links durch vorlaufende Küſten, deren eine die Inſel Capri verbirgt, gebildet werden.

Nirgends erſcheint der Veſuv ſo vortheilhaft, nirgends die hohe Inſel Iſchia. Aber ſelbſt von dieſen großen entfernten Gegenſtänden kehrt der Blick oft zurück, und verweilet beim nahen Felſengeſtade, deſſen Hallen und zackige Klippen, die ſchäumenden Wogen einſchlürfend und wieder hervor werfend, eine donnernde Brandung des Meeres verurſachen.

Mancherlei Gewächſe, inſonderheit die Capernpflanze mit ihrer ſchönen Blüthe, ſproſſen aus den Felſen, welche mit hohen überhangenden Bäumen bekränzet ſind. Aus dem Garten ſteigt man durch eine in Felſen gehauene Treppe hinab ans Meer, wo die Brandung am ſtärkſten iſt. In den Stein hinein iſt eine weite Halle gehauen, deren beide Seiten von ungleicher Tiefe ſind, ſo daß man in der einen badend fußen kann, und ſchwimmen in der andern.

Du erinnerſt Dich vielleicht, daß ſchon im April mich die Lage dieſes Kloſters reizte, als ich unten aus dem Nachen einen Mönch oben ſtehen ſah, welcher Wachteln ein Netz ſtellte. In den Gegenden des Meerbuſens von Neapel wird jährlich zwei Mal, im Frühling und im Herbſt, eine ungeheure Menge dieſer Zugvögel gefangen, beſonders in der Inſel Capri.

Des Piano di Sorento Volksmenge ſoll ſich, wenn man die gegen viertauſend Einwohner enthaltende Stadt mit dazu rechnet, auf achtzehn tauſend Menſchen belaufen. Welche Bevölkerung in einem Umkreiſe von kaum vier Stunden! Ehemals gehörte das ganze Piano der Stadt Sorento, in welcher viel Adel wohnet; ihre Einwohner verarmten aber, als ſie vor einigen Jahrhunderten von afrikaniſchen Seeräubern überfallen wurden, welche Weiber und

Digitized by Google

Jungfrauen in großer Zahl entführten. Männer, Väter und Brüder löseten die geliebten Gefangenen wieder aus, und sahen sich gezwungen ihre Landgüter zu verkaufen.

Eine sanfte Melancholie, welche Ernst mit Freundlichkeit verbindet, charakterisirt die Sorentiner wie des Piano Bewohner, und unterscheidet sie auf eine auffallende Art sowohl von den sanguinischen, rauschenden Neapolitanern, als von den, gleich ihrem Himmel, immer heitern Ischiesen. Die Einwohner des Piano sind wohlhabend, und geben keine Abgabe als von der Seide, die sie spinnen, und vom Wein, den sie ausführen. Diejenigen, welche fremden Boden bauen, bezahlen oft eine theure Pacht, weil sich viele Liebhaber dazu finden.

Sie erhalten daher ihr Leben oft dürftig, wiewohl im Schweiße ihres Angesichts.

Da die Berge dieses Thal gegen die Vormittagssonne schützen, genießt es der mildesten Luft. Selbst in den Hundstagen ist die Hitze nicht drückend in diesem glücklichen Winkel der Erde, wo die feinsten Früchte den höchsten Grad der Vollkommenheit erreichen, und wo ich noch gestern die Frucht der hier wild wachsenden cactus opuntia aß, eines Gewächses, das bei uns in Treibhäusern gezogen wird. Indem ich dieses schreibe, sehe ich vor mir an hohen Reben die Fülle der schönsten purpurnen und goldnen Trauben von ungemeiner Größe hangen. Einige Citronenbäume stehen wieder in voller Blüthe.

Die Weinlese ist schon vor mehr als acht Tagen angegangen. Ich weiß nicht weßwegen sie in diesem kühlen Thale früher anfängt als in den heißern Gegenden Italiens. In Ischia ißt man seit sechs Wochen reife Trauben, gleichwohl wird die Weinlese dort nicht vor Ende Septembers anfangen.

Wir haben die letzten vierzehn Tage des Augusts und die ersten acht Tage des Septembers in der Insel Ischia zugebracht. Auf Eseln haben wir das ganze Ländchen, welches drei deutsche Meilen im Umfange hat, umritten. Wo ich im April auf Obstbäumen

Digitized by Google

noch Blüthen des langen Frühlinges ſah, da reifte nun das Obſt; wo damals des Agrumi goldne Früchte vollgereifet zwiſchen dem Laube funkelten, da färbte ſich wieder die jüngere Frucht, ja man hatte ſchon Schiffladungen von ſüßen Pomeranzen nach Rom geſandt. Die Granatäpfel rötheten ſich, gleichwohl ſproßten hie und da neue Blüthen, ſoll ich ſagen noch oder ſchon?

Nun reifte die Frucht des Erdbeerbaumes, deſſen Laub und ſchlanker Wuchs Ähnlichkeit mit dem Lorbeer hat. Rund und von glänzendem Scharlach, hanget dieſe ſonſt der Erdbeere gleiche Frucht an einem Stengel wie die Kirſche. Nun reiften die rothen und die weißen Azerrolen, ein liebliches ſäuerliches Baumobſt; nun die Serben, ſowohl die weißen, als die rothen. Der Feigen Mannigfaltigkeit iſt dort ſo groß wie bei Sorento. Solche, wie die unſrigen, würde kein Menſch hier eſſen, beſſere wirft man hier den Säuen vor.

Eine Art Reben iſt, wofern ich nicht irre, der Inſel eigenthümlich. Sie tragen drei Mal, im Auguſt, im December und am Ende des Februars. Man nennet dieſe Traube tre volto l' anno (drei Mal des Jahrs). Eh' die reifenden Beeren gepflück werden, treibt die Rebe ſchon wieder Blüthen.

Die Feigenbäume tragen in vielen Gegenden beider Königreiche zwei Mal. Ob die drei Mal tragenden Reben auch irgendwo anders als in Iſchia gedeihen, iſt mir nicht bekannt. Homer ſcheint dieſe Art gekannt zu haben. Wie gut läßt ſich auf dieſe paradieſiſche Inſel folgende Stelle aus der Beſchreibung der Gärten des Alkinoos anwenden:

Dort ſind ragende Bäume gepflanzt mit laubigen Wipfeln
Voll der balſamiſchen Birne, der ſüßen Feig' und Granate,
Auch voll grüner Oliven, und roth geſprenkelter Äpfel.
Dieſe tragen beſtändig im Jahr nie mangelnd des Obſtes,
Nicht in Sommer noch Winter; vom athmenden Weſte gefächelt,
Knoſpen ſie hier und blühn, dort zeitigen ſchwellende Früchte.
Birne reift auf Birn', es röthen ſich Äpfel auf Äpfel.
Traub' auf Traub' erdunkelt, und Feigen auch ſchrumpfen auf Feigen.

Digitized by Google

Dort auch prangt ein Gefilde von edlem Weine beſchattet.
Einige Trauben umher auf der Erde hingebreitet
Dorren am Sonnenſtrahl, und andere ſchneidet der Winzer;
Andere keltert man ſchon; hier ſtehn die Herling in Reihen,
Hier entblühn ſie zuerſt, hier bräunen ſich leiſe die Beeren.

Voß.

Übrigens wird dieſe drei Mal reifende Art Trauben von den Winzern nicht vorzüglich hoch geſchätzet. Die Beeren des Februars ſollen ſelten reifen, und Wein wird, auch wenn ſie reifen, nicht aus ihnen gepreßt.

Nichts iſt lieblicher, als die Wälder von Epomeo, die Weingärten und zerſtreuten Wohnungen auf den Seiten des Berges, die Lage der Städtchen, Flecken und Landhäuſer auf Hügeln und am Meer, deſſen entzückende Ausſichten neuen und mannichfaltigen Reiz erhalten durch die zackigen Geſtade der Inſel.

Die Volkszahl von Iſchia beläuft ſich auf zwei und zwanzig tauſend Menſchen. Auch hier ſind die Eigenthümer ſehr wohlhabend, die Pächter oft arm. Jene bezahlen keine andre Abgabe, als einen Scudo (zwei Gulden Konventionsmünze) für jedes Faß Wein, welches ausgeführt wird. Ein Faß enthält ſechs Eimer, ein Eimer achtzig Flaſchen.

Iſchia's Bäder ſind berühmt. Deren ſind viele von verſchiedener Kraft, gegen mancherlei Übel. In einer großen Anſtalt, welche Monte di Miſericordia genannt wird, werden jährlich ſechs hundert arme Badegäſte auf Unkoſten einer Privatſtiftung in Neapel vierzehn Tage lang verpfleget und genährt.

Die Luft iſt ſehr geſund in Iſchia, nur nicht für Perſonen, welche an der Bruſt oder an den Nerven leiden. So kühl, wie die ſorentiniſche, iſt ſie lange nicht.

Die Naturſchönheiten des Piano die Sorente haben einen ernſten Charakter, und vielleicht mehr erhabne Größe. Die Reize von Iſchia ſind freundlicher, und erfüllen das Herz mit Heiterkeit. Das Völkchen iſt vielleicht das liebenswürdigſte auf Erden. Leichtes Blut wallet in ihren Adern, ihr ganzes Weſen iſt Freundlichkeit und

Digitized by Google

Freude. Herzliche Freundlichkeit und Freude ſind nie von Einfalt der Sitten, und nie iſt dieſe von der Unſchuld getrennt.

Das Volk iſt ſchön, beſonders die Weiber. Doch ſah ich der ſchönen Weiber noch mehr in Tarent, ſchönere Männer an der nördlichen Küſte Siziliens. Die iſchieſiſchen Mädchen haben viel angeborne Grazie. In dem Hofe des Hauſes, welches wir bewohnten, tanzten einige Mädchen faſt alle Abend zur Tamburine den Tanz, welcher, weil er aus Tarent dahin gekommen, der Tarantello genannt wird. Zwei Perſonen tanzen mit einander, niemals zwei Männer, ſelten ein Mann und ein Weib, mehrentheils zwei Weiber oder Jungfrauen. So wird auch die Tamburine immer von einer weiblichen Hand geſchlagen. Dieſes Inſtrument iſt ein breiter Reif, auf der einen Seite mit einem Trommelfell beſpannt. Im Reif ſind flache Schellen, welche, an einander ſtoßend, zugleich mit Glöcklein, die kreuzweis über der hohlen Seite des Reifs geſpannt ſind, die trommelnde Muſik begleiten. Der ſpielenden Jungfrau Geſang beſeelet die Muſik. Die Lieder, welche ſie ſingen, ſind voll Naivetät und Empfindung. Gewöhnlich ſind es Klagen eines Liebhabers über die Grauſamkeit ſeiner Geliebten. Niemals drücken ſie Empfindungen weiblicher Liebe aus, wiewohl Weiber ſie ſingen. So geſchmeichelt findet ſich überall das weibliche Geſchlecht durch die Huldigungen des ſtärkeren! Die Spielende ſingt mit ſo lauter Stimme, daß man ſie lieber in einiger Entfernung, als in der Nähe hören möchte, wenn nicht ihre ernſte, begeiſterte Miene den Blick feſſelte. Man glaubt, eine Prieſterinn des Apollo auf dem Dreifuß ſitzen zu ſehen, welche ſich durch Muſik auf des Gottes Eingebungen vorbereitet.

Kein Tanz iſt ſo anſtändig, keiner ſo voll Grazie, wie dieſer. Mit geſenktem Haupt und geſenktem Blick, mit edler Würde und zugleich mit unnachahmlicher Leichtigkeit, ſchweben die Mädchen, den Boden kaum berührend, dahin, heben ſie die Arme, wechſeln ſie geſchlungene Windungen in mannigfaltigem Tanz.

Fortunata, ein zart gebildetes und ſchönes Mädchen von fünfzehn

Digitized by Google

Jahren, übertraf die andern an Grazie, Leichtigkeit und Laune. Franzeska mit vollblühenden Wangen war das Ideal wohlwollender Heiterkeit. Eine gemeine Dienstmagd, welche bei Verrichtung niedriger Geschäfte sich nicht von Dirnen ihres Gleichen unterschied, tanzte mit einem Adel in jeder Bewegung, welcher uns staunen machte.

Alle zwei Monate wird ein neues Volkslied in Neapel bekannt. Dieses verbreitet sich sogleich mit seiner Melodie auf die Küsten und Inseln umher; selten wird es aufgeschrieben, es pflanzet sich fort durch lebendigen Gesang. Es weichet dem folgenden, wie Blumen und Früchte der wechselnden Monate. Doch erhalten sich einige, welche durch besondre Naivetät, durch abentheuerliche Geschichte des Liebhabers, oder durch herzbrechende Klagen über das grausame Mädchen, mehr als andre gefallen.

Wir saßen ein Mal auf einem Hügel, welcher bewachsen war mit jungen, schlanken Kastanienbäumen. Um uns her übten sich verschiedene kleine Buben von fünf bis sieben Jahren an diese Bäume hinan zu klettern. Wenn sie so hoch gekommen waren, daß das Bäumchen zu schwanken anfing, so griffen sie mit großer Behendigkeit nach einem andern Bäumchen, und schwangen sich hinauf. Zuweilen beugten sie mit Gewalt ein Bäumchen so weit herunter, daß einer die obersten Zweige ergreifen konnte. Dieser ließ sich dann durch die natürliche Bewegung des losgelassenen empor strebenden Baumes mit ihm in die Höhe schnellen. Sie neckten sich bei diesen Übungen auf manche Art, und keiner nahm des andern Muthwillen übel auf. Ermüdet setzten sie sich dann, als hätten sie uns schon lange gekannt, zu uns ins Gras, schälten Kastanien, aßen und boten auch uns so freundlich davon an, daß wir nicht unterlassen konnten, rohe Kastanien mit ihnen zu essen.

In ganz Italien, vorzüglich in den Königreichen, werden viele Festtage gefeiert, und diese sind Tage der Freude; wiewohl es ein Irrthum ist, wenn man glaubt, daß an Feiertagen gar nicht gearbeitet werde. Nur die Sonntage sind Tage vollkommner Ruhe. In

Digitized by Google

Iſchia vorzüglich iſt die Freude der Feiertage groß. Es iſt ein ſchöner Anblick, wenn man die vielen, auf dem ehemals Feuer ſpeienden hohen Epomeo und am Geſtade ſtehenden, Kirchen und Kapellen Abends erleuchtet ſieht. Manches Mal werden auch Häuſer erleuchtet; dann beſetzen ſie mit Lampen das flache Dach. Oder einem Heiligen zur Ehre werden mit großem Jauchzen der Buben und Jünglinge alte Tonnen verbrannt.

Die guten Alten ſitzen dann vor der Hausthüre, nehmen Theil an der Freude des jungen Volks, ſehen vielleicht mit einem vorüberfahrenden Schatten von Wehmuth die gute alte Tonne, welche den Wein mancher Jahre verwahrt hat, auflodern, hoffen aber, der Heilige werde ihnen deſto reichern Segen für's künftige Jahr erflehen.

Am Abend vor jedem Feſte wird aus kleinen Mörſern vor den Kirchen geſchoſſen. Oft auch werden Raketen geworfen. An Feuer ſieht der Italiener ſich nicht ſatt, hört ſich nicht ſatt an des Pulvers Knall. Sogar Schlangen ſchießt er, um knallen zu hören, mit der Flinte todt.

Die erſten acht Tage, welche wir in der glücklichen Inſel Iſchia lebten, waren die froheſten unſerer Reiſe. Das Gefühl der Freude gab mir dieſe Sendſchreiben an unſern Ebert ein. Ich nenne ſie Heſperiden, nach dieſen blühenden, nicht fabelhaften heſperiſchen Gefilden.

F. L. Gr. zu Stolberg.

91.

Das Feſt des Bacchus.

(Aus „Agathon.“)

Agathon genoß der Süßigkeit des Schlafs, welchen Homer für ein ſo großes Gut hält, daß er ihn auch den Unſterblichen zueignet, als er durch ein lärmendes Getöſe plötzlich aufgeſchreckt wurde. Er horchte gegen die Seite, woher es zu kommen ſchien, und glaubte in dem vermiſchten Getümmel ein ſeltſames Heulen und Jauchzen zu

Digitized by Google

unterscheiden, welches von den entgegen stehenden Felsen fürchterlich widerhallte. Agathon, der nur im Schlaf erschreckt werden konnte, beschloß, diesem Getöse muthig entgegen zu gehen. Er bestieg den obern Theil des Berges mit so vieler Eilfertigkeit als er konnte, und der Mond, dessen voller Glanz die ganze Gegend mit umher aus den dämmernden Schatten hob, begünstigte sein Unternehmen. Das Getümmel nahm immer zu, je näher er dem Rücken des Berges kam. Er unterschied jetzt den Schall von Trommeln und ein schmetterndes Getöse von Schalmeien und Pfeifen, mit einem wilden Geschrei weiblicher Stimmen vermischt, die ihn nicht länger ungewiß ließen, was dieser Lärm bedeuten möchte; als sich ihm plötzlich ein Schauspiel darstellte, worüber der oben erwähnte Weise selbst seiner Göttlichkeit auf einen Augenblick hätte vergessen können. Ein schwärmender Haufe von jungen Thracischen Frauen war es, welche sich in dieser Nacht versammelt hatten, die unsinnigen Gebräuche zu begehen, die das heidnische Alterthum zum Andenken des berühmten Zuges des Bacchus aus Indien eingesetzt hatte.

Das stürmisch fliegende Haar, die rollenden Augen, die beschäumten Lippen, die aufgeschwollenen Muskeln, die wilden Geberden und die rasende Fröhlichkeit, womit diese Unsinnigen, in tausend frechen Stellungen, ihre mit Efeu und zahmen Schlangen umwundene Spieße schüttelten, ihre Klapperbleche zusammenschlugen, oder abgebrochene Dithyramben mit lallender Zunge stammelten; alle diese Ausbrüche einer fanatischen Wuth, die ihm nur desto schändlicher vorkam, weil sie den Aberglauben zur Quelle hatte, machte seine Augen unempfindlich. Er wollte zurückfliehen, aber es war unmöglich, weil er in dem nämlichen Augenblicke von ihnen bemerkt wurde. Der Anblick eines Jünglings, an einem Ort, und an einem Feste, welche von keinem männlichen Auge entweihet werden durfte, hemmte plötzlich den Lauf ihrer lärmenden Fröhlichkeit, um alle ihre Aufmerksamkeit auf diese Erscheinung zu wenden.

Nun war aber Agathon von einer so wunderbaren Schönheit, daß

Digitized by Google

die Zeuris und Alkamenes seiner Zeit, weil sie die Hoffnung aufgaben, eine vollkommene Gestalt zu erfinden, oder aus den zerstreuten Schönheiten der Natur zusammenzusetzen, die seinige zum Muster zu nehmen pflegten, wenn sie den schönen Appollo oder den jungen Bacchus darstellen wollten. Niemals hatte ihn ein weibliches Aug' erblickt, ohne die Schuld ihres Geschlechtes zu bezahlen, welches für die Schönheit so empfindlich gemacht zu sein scheint, daß diese einzige Eigenschaft den meisten unter ihnen die Abwesenheit aller übrigen verbirgt. Agathon hatte der seinigen in diesem Augenblicke noch mehr zu danken: sie rettete ihn von dem Schicksal des Pentheus und Orfeus. Seine Schönheit setzte diese Mänaden in Erstaunen. Ein Jüngling von einer solchen Gestalt, an einem solchen Orte, zu einer solchen Zeit! Konnten sie ihn für etwas Geringres halten, als für den Bacchus selbst? In dem Taumel, worin sich ihre Sinnen befanden, war nichts natürlicher als dieser Gedanke; auch gab er ihrer Fantasie plötzlich einen so feurigen Schwung, daß sie zur Gestalt dieses Gottes, welche sie vor sich sahen, alles übrige hinzudichteten, was ihm zu einem vollständigen Bacchus mangelte. Ihre bezauberten Augen stellten ihnen die Silenen vor, und die ziegenfüßigen Satyren, die um ihn her schwärmten, und Tieger und Leoparden, die mit liebkosender Zunge seine Füße leckten; Blumen, so däucht' es sie, entsprangen unter seinen Fußsohlen, und Quellen von Wein und Honig sprudelten von jedem seiner Tritte auf, und rannen in schäumenden Bächen die Felsen hinab. Auf einmal erschallte der große Berg, der Wald und die benachbarten Felsen von ihrem lauten Evan, Evoe! mit einem so entsetzlichen Getöse der Trommeln und Klapperbleche, daß Agathon von Entsetzen und Erstaunung gefesselt, wie eine Bildsäule stehen blieb, indeß die entzückten Bacchantinnen gaukelnde Tänze um ihn her wanden, und durch tausend unsinnige Geberden ihre Freude über die vermeinte Gegenwart ihres Gottes ausdrückten. Wieland.

92.

Der Ausbruch des Veſuv im Jahre 1805.

Angethan mit allen ſeinen Schrecken, mit ſeiner ganzen Herrlichkeit, feierte der Veſuv das furchtbar erhabene Feſt ſeiner Flammenergießung. Lange vorher wehte auf ſeinem Gipfel eine weiße Rauchſäule; im Innern des gewaltigen Vulkans donnerte die Vorbereitung zu der großen Entwickelung; das tiefe Zucken der verborgenen Kraft hatte Neapel und die umliegenden Inſeln geſchreckt, mehrere Städte niedergeſchüttert, und einen großen Theil der Einwohner unter den Trümmern begraben. Man ſah die weiße Rauchſäule von der unter ihr kochenden Gluth geröthet; oft ward ihr innerſter Kern zur lodernden Flamme, welche glühende Steine empor und umher ſchleuderte. Im Schlunde krachte und raſte ein gräßlicher Tumult. Am 12. Auguſt endlich eröffnete ſich das hinreißendſte Schauſpiel, das die Natur hervorzubringen vermag. Gegen 9 Uhr Abends ſtieg die Rauchſäule höher; ſie ward röther und röther, und endlich ganz zur leuchtenden Flamme, die wechſelnd ſtieg und ſank, und von Zeit zu Zeit Blitze nach allen Seiten warf. Nicht ſelten erreichte ſie eine außerordentliche Höhe; dann ſtand der majeſtätiſche Feuerobelisk einige Minuten faſt unbeweglich, wie ein flammender Seraph, der weit über das paradieſiſche Kampanien hinſchaut; leichte, rothe Wölkchen ſchwebten umher, und ſpiegelten ſich im dunkeln Meere. Das Meer war ruhig, als ob es furchtſam den zürnenden Nachbar behorchte. Plötzlich ſank die hochleuchtende Erſcheinung in den Feuerſchlund hinab, und ließ eine Krone von maleriſchen Wolken zurück. Jetzt erhob ſich abermals eine mächtige Glutſäule; eine kleinere blitzte neben ihr auf, wie das Gefolge einer Göttererſcheinung; ſie ſank zurück und verwandelte ihre Stelle in einen Flammenſee. Die Wogen ſprudelten, ſchlugen über, und rötheten mit ihren Flammen den Horizont, der einen ſanften Wiederſchein auf die Stadt, auf das Meer und an die dunkeln Fel-

Digitized by Google

ſen warf. Immer lebendiger, immer ungeduldiger ward das Flammengetümmel, und jetzt durchbrach es, wie eine vollendete Empörung, die umfaſſende Kerkerwand, und ſtürzte von der Aſchenſpitze des Kraters herab. Nicht Worte vermögen zu ſchildern, welch ein Aufruhr von Gefühlen den überraſchten Zuſchauer ergriff. Es war ein Zuſtand, wo das Entzücken zum Entſetzen, und wieder das Entſetzen zum Entzücken wird. Über dem Krater hatte ſich von aufſteigendem Rauch eine Wolkenverſammlung gebildet; es ſchienen die purpurnen Horen zu ſein, die im tiefen Dunkel der Nacht hier die Morgenröthe erwarteten. Ununterbroches Leben und Getümmel, immer wechſelnde Pracht, ein ſtetes Werden und Schwinden glänzte und blitzte durch einander. Jetzt ſtiegen zwei rothglühende Rauchſäulen auf, die in einem Blutmeere ſtarrten. Was aber dieſer großen Scene die höchſte Verherrlichung gab, war der aufgehende Vollmond. Hinter den ſich thürmenden und wälzenden Rauchwolken ſtieg er herauf; mit glühendem Geſichte trat er auf die verherrlichte Bühne der Nacht. Aber vom Gipfel des Berges ſtürzte der Glutſtrom, und bald hatte er den Fuß des Aſchenkegels erreicht. Jetzt brach er in die Weingärten ein, die ſchon der Ernte entgegengereift waren. Weiße Flammen loderten auf, wo der Verderber die herrliche grüne Vegetation ergriff. Oft ſchien er eine Allee zu faſſen, deren helle Flamme ſich weithin erſtreckte, und über dem rothen Strom als eine weiße Lichtmaſſe ſchwebte. Hier theilte ſich der Lavaſtrom in fünf Arme; drei zogen öſtlich, zwei aber weſtlich, und dieſe nur konnten von uns geſehen werden. Reißend ſtürzte der Erguß weiter und verderbender fort; er umfloß Häuſer, deren Einwohner ſich kaum noch zu retten vermochten; er füllte die untern Geſchoſſe aus, und zerſtörte unzählige Landhäuſer, Hütten und Weingärten. Der prächtige Verwüſter ging ſeinen Weg, den er, wo er ſich in Vertiefungen verbarg, durch Lichtſäulen entzündeter Bäume bezeichnete. Die beiden Arme des Lavaſtroms, von denen der eine dem andern bald nachblieb, bald voreilte, hatten in kurzer Zeit die Straße erreicht, die durch Portici nach Torre del Greco und

Digitized by Google

Pompeji führt. Beide Ströme durchſchnitten die Straße, und wälzten ſich in die diesſeitigen Villen und Gärten, die das Ufer des Meeres bekränzen; hier verlor der eine ſich unter den Weinhügeln, der andre Strom hingegen ſtürzte mit doppelter Wuth dem Meere zu. Bis dahin hatte er einen Weg von anderthalb deutſchen Meilen zu machen, und ſchon war er dem Rande des Ufers nahe; eine Menge von Zuſchauern in Gondeln ſchwamm in der Gegend des Meeres umher, wo die Feuerkaskade vom Ufer hinabbrauſen mußte. Endlich erfolgte, was erwartet wurde; die Glutmaſſe ſtürzte mit lautem Gepraſſel und Donnergetöſe ins Meer; die Wellen empörten ſich gegen den fremden Gaſt; Flammengewühl und Wellengetümmel im fürchterlichſten Aufruhr raſten, ſchäumend vor Wuth, durch einander. Kochende Waſſerſäulen und zürnende Flammenſpitzen brachen aus der Glut hervor, kämpften einander nieder, und wiederholten den Sturm des wildeſten Aufruhrs, bis endlich der Tumult mit einem leiſeren und leiſeren Ziſchen ſich endigte, und gleichſam zum Denkmal des geſchloſſenen Friedens von der erſtarrten Glutmaſſe ſich ein Vorgebirge bildete, das tief ins Meer hinein tritt. Unſere Wohnung am Ufer der See wird durch die Ausſicht nach dem Veſuv hin, der noch immer ſein großes Feuerwerk fortſetzt, höchſt anziehend. Jedes Zimmer hat ſeinen Balkon. Ich trete aus dem meinigen hinaus, ſobald die Sonne ihren erſten Strahl über den Veſuv in meine Zelle wirft, und mich umfängt von allen Seiten in ihrer ganzen Feſtlichkeit die Fülle einer heſperiſchen Natur. Dorthin, rechts nach Weſten, das Vorgebirge Pauſilipp, mit ſeinen Pinienkronen, Cypreſſen und Landhäuſern, links das Vorgebirge der Minerva. Beide ſtrecken ſich tief ins Meer hinein, als wollten ſie den auf den Wellen ruhenden, heſperiſchen Himmel umfangen. Letzteres iſt mit den Städten Portia, Reſina, Torre del Greco, Torre del Annunciata, und mit unzähligen Villen bedeckt. Alle dieſe Landſchaften ſchmiegen ſich freundlich um den Fuß des tobenden Vulkans, der unverſöhnt ſeine Flammenſtröme ausſendet; und in ſeinen innerſten Schlünden donnert es, als hätten tauſend

Digitized by Google

Cyklopen darin Waffen des zürnenden Jupiters zu schmieden, indeß die glühende Lava ruhig in ihren Ufern fortfließt. So gefahrvoll dies große Schauspiel in der Ferne erscheint, so ziehen doch täglich zahlreiche Gesellschaften zu dem furchtbaren Berge hinauf. Auch wir schickten uns an zu einem solchen Zuge.

Den 18. August machten wir unsere Wallfahrt zu seinem Gipfel. Bis Resina fuhren wir; dort wurden Esel genommen, und so beritten zogen wir Nachmittags gegen vier Uhr den Berg hinan. Zwischen lauter Weingärten und einsam umherliegenden Landhäusern windet der romantische Weg sich zum Gipfel empor. Der berühmte Wein, Lacrymæ Christi genannt, hing noch in seinen Trauben, und röthete, wie dunkle Purpurgewinde, die grünenden Ranken. Bald erreichten wir eine Anhöhe voll Grauen und Entzücken. Die Natur wird hier dürftiger, die arme Genista nährt sich kümmerlich zwischen unfruchtbaren Felsenzacken einer alten Lava; von allen Seiten erblickten wir tiefe, schwarze Thäler, in welchen vieljährige Lava starrte. Alles wild durcheinander, ein Bild des wunderbarsten Eigensinnes, den hier die Natur trotzig durchgesetzt zu haben scheint. Die ganze Wildniß gleicht einem todten Meere, welches hier mit seinen finstern Wellen erstarrte und verstummte, indem es seine hundert Arme verwüstend in die liebliche Natur ausstreckte. Furchtsam hat sich hier und da das Hüttchen einer Winzers an das Ufer gerettet, wo ein einsames Leben waltet. Wie der Athem des Entsetzens weht die Luft den Wandrer an, aber er wendet den Blick, und vor ihm in der Tiefe grünen an den Küsten hin paradiesische Fluren. Er überschaut Neapel und den weiten Golf, das jenseitige Pausilipp, und die ganze große Landschaft, rein und kräftig hervorgehoben durch die Tagesbeleuchtung; in der Tiefe spiegelt das Meer, und gleicht einem klaren Horizont, an welchem die Inseln Capri, Ischia und Procida wie schattige Wolken zu schweben scheinen. Doch wir durften uns nicht zu lange von diesen Reizen festhalten lassen, wie sehr auch die abendliche Lichtfärbung das große Naturpanorama verherrlichte. Wir zogen weiter,

Digitized by Google

und erreichten bald die freundliche, mit hohen Bäumen umgebene Stelle, wo der Einſiedler ein nicht ſehr einſiedleriſches Leben führt. Die Stelle ſeiner Einſiedelei iſt lieblich und heilig durch den ſüßen Frieden, der dieſe Stelle, fern vom Geräuſche der Menſchen, und näher dem Himmel, tief in den Schooß der grünen Natur hingebaut zu haben ſcheint; ſie ruht ſo ſtill auf dem Abhange, und faſt in der Mitte der Höhe des Veſuvs. Hohe Ulmen ſtehen am Rande dieſer friedlichen Terraſſe in einem Kreiſe herum, gleich flüſternden Tempelwänden, über welchem ſich ein freundlicher Himmel wölbt. Ach, hier möchte ich wohnen, wenn unter den Menſchen kein Herz mehr für mich ſchlüge. —

Erquickt und geſtärkt zu neuen Anſtrengungen brachen wir auf, und der fröhliche Zug ſetzte ſich in Bewegung. Eine lange Strecke ging es noch auf einem Hügelrücken fort, und dies war der anmuthigſte Weg, den ich je gemacht habe. Nach Oſten hin ſtarrte freilich das finſtere, todte Lavafeld, aber links von Weſten her ſäuſelten lebendig und kräftig kühle Abendwinde in der duftigen Waldung. Hohe Kaſtanienwipfel grünten vom tiefen Thale bis zu unſerm Wege herauf; in dieſe grüne Wildniß hinein zog ſich ein Strom alter Lava; aber die holde Natur hatte die Spuren der Verwüſtung ſchon halb überſchleiert. Der Somma, dieſer Zwillingsbruder des Veſuvs, iſt bis zu ſeiner Spitze hinauf mit friſchem Grün bekleidet, nur die Seite, die er ſeinem unähnlichen Nachbar zukehrt, iſt verbrannt und dürr. Schon beim Eremiten wurden Fackeln angezündet, welche der weiten Gegend umher eine magiſche Beleuchtung verliehen. Immer lauter tobte indeß unter unſern Füßen die verborgene Wuth, immer fühlbarer lebte der Berg. Wir hatten noch ein weites, grauenvolles Lavafeld zu durchwandeln. Seltſame Gruppen vor einander geſchobener Lavageſtalten ſtarrten, wie finſtere Geſpenſter der Mitternacht, von allen Seiten uns an; und ſo gelangten wir zum Fuße des Aſchenkegels. Drei Viertelſtunden brauchten wir, um uns durch den Aſchenſand, wo jeder Schritt tief einſank und oft wieder zurückgleitete, zum Gipfel hin-

Digitized by Google

auf zu arbeiten. Endlich erreichten wir mühſelig den Rand des Kraters. Welch ein Anblick! Welches Erſtaunen voll Grauen und Entzücken beſtürmte die Phantaſie! Niemand fühlte den ermüdeten Körper; aber ein widriger Wind wehte uns ungeheure Wolken von Schwefeldampf entgegen, durch welche die rothe Glut ohne beſtimmte Form hervorſchimmerte. Der erſtickende Dampf trieb uns auf die entgegengeſetzte Seite des Berges; hier beſtiegen wir den Kraterrand, und ſahen in den Feuerſchlund hinab, an deſſen öſtlicher Seite die Gluth hervordrang. Über dieſen Schlund hat ſich eine rauhe Lavadecke gelegt, auf welcher Hügel an Hügel emporſtarrt, und kleine bläuliche Flammen zuckten dazwiſchen aus dem Boden hervor. Mitten unter dieſen ſchwarzen Gruppen erhebt ſich, hoch hervorragend, ein Doppelhügel von Lava und Aſche; aus dieſem ſchoſſen, mit Donnergeprаſſel und heulendem Geſauſe, wechſelnd zwei Feuerſäulen auf. Die eine war von der andern ſehr verſchieden; dieſe warf glühende Steine und Blitze umher; jene ſtieg mit ſchneidendem Geſchrei wie eine gelbliche Flamme empor, und gewährte den herrlichſten Anblick. Von ihrer Höhe herab warf ſie tauſend und tauſend kleiner Sternchen hernieder, die in der Aſche noch fortglimmten. Oben neigten ſich die Strahlen nach allen Seiten; die ganze Form ſchien eine gewaltige Feuerpalme zu ſein, und fortwährend krachte, raſte, donnerte die Tiefe. Unſere Sitze bebten, und, wie Kinder bei einem ſchauerlichen Mährchen, horchten Alle furchtſam auf die gewaltigen Worte, welche die Natur hier ausſprach. Jetzt hatte ſich der Wind zu unſerm Vortheile gewendet; wir durften uns nun der Stelle nähern, wo, zwar in beträchtlicher Ferne, der Feuerſtrom vorüberzog. Wie ein neues Wunder überraſchte uns dieſes Schauſpiel; hier hatte ſich die Hölle einen Ausgang geöffnet; von hier aus ſandte ſie ihre flammenden Herrſcherſchaaren in die Tiefe hinab. Es iſt die weſtliche Seite des Berges, wo der Feuerſtrom hervorgebrochen. Ein hohes Portal von erkalteter Lava hatte ſich am Ausbruche gebildet, da ſtürzte die Gluthmaſſe aus der Flammengrotte gewaltſam hervor. Die weite Gegend umher

Digitized by Google

war magiſch beleuchtet. Wie flammende Höllengeiſter ſtanden Einige der Verwegenſten von der Geſellſchaft auf einzelnen Felſenſpitzen in rothem, wunderbarem Schein. Licht und Dunkel, Flammen und Nacht kämpften mit einander; aber tief unten, in dem finſtern Lavafelde, zog der rothe Gluthſtrom ſeinen Weg und drehte ſich in Schlangenwindungen um die fernen Höhen, wo er ſich vor unſern Blicken verbarg. Gräßlich leuchteten ſeine Flammen an die wilden Maſſen des diesſeitigen, ſchon erſtarrten, aber an einigen Punkten noch fortglühenden Lavafeldes, welches einer untergegangenen Welt gleicht, deren Überreſte aus dem ſchwarzen Grabe hervorragen. Wer vermochte ſich fortzureißen von der Gewalt des Eindruckes, womit ſolche Gegenſtände von Herrlichkeit und Wüſte, von Schrecken und Entzücken, das Gemüth überwältigen? Ein Vergeſſen ſeiner ſelbſt ergreift den Zuſchauer vor den Auftritten, wo die Natur gleichſam in ihrer höchſten, thätigſten Begeiſterung erſcheint! — Doch erinnerte uns der finſtere Nachthimmel an die Rückkehr. Die wehenden Fackeln ſchimmerten furchtſam durch die ſchwarze Finſterniß der Nacht; am hohen Somma zog der Mond vorüber, und verſilberte das rothe Gewölk, dieſe feurigen Athemzüge des empörten Vulkans. —

Sechs Wochen hatte bereits der Veſuv ſein großes Schauſpiel ununterbrochen fortgeſetzt; endlich verſtummte ſein Donner, und ſeine Flammen erloſchen. Nach einer Stille von ſiebzehn Tagen kündeten mehr und minder fühlbare Erdſtöße einen neuen Ausbruch an. Einer war ſelbſt in unſrer Wohnung merkbar; es raſſelten um die Mitternachtsſtunde Thüren und Fenſter; doch that dieſer Stoß, außer einigen niedergeſtürzten Mühlen um Neapel, keinen bedeutenden Schaden. Den 15. October, Abends gegen neun Uhr, vernahmen die Einwohner von Portici ein erſchütterndes Krachen und Brüllen im Innern des Berges, und bald nachher fuhren Flammen aus dem Krater, welche zuweilen außerordentlich hohe Feuerſäulen bildeten, von deren Spitze Funken, wie ein Sternregen, umher ſprühten. Endlich ſchienen die Ufer des Kraters zu glühen, und von Zeit zu Zeit vernahmen wir, obgleich die Entfernung eine

Digitized by Google

deutſche Meile beträgt, das dumpfe Donnergeroll, welches die Einwohner von Portici und Neapel heftig erſchreckte. Das obere Glutgewühl dauerte eine halbe Stunde fort; endlich kochte der Flammenrand über und ergoß ſich anfangs auf der öſtlichen Seite, bald aber durchbrach er auch das weſtliche Ufer, und nun rieſelten große und kleine Feuerbäche von der ſchwarzen Aſchenhöhe herab. Die Nacht war ſtürmiſch, und heulte durch die Höhlen des Meergeſtades; das Meer brauſte und tobte gegen das Ufer; der Wind fuhr in das Glutgewölk des Kraters, und Verwandlungen der Wolkengebilde folgten ſchnell auf einander. Bald war der ganze Berg in einen ſchwarzrothen Schleier verhüllt, bald ſtand er wieder triumphirend in ſeiner ganzen Glorie da. Ein ewiger Wechſel! Die meiſten Ströme zogen in den Ufern fort, welche die vorige Lava ihnen bereitet hatte; einer aber nahm ſeine Richtung ganz weſtlich nach Portici zu, ſo daß die Einwohner daſelbſt ſich ſchon zur Flucht anſchickten; allein er hatte noch nicht den Fuß der Aſchenhöhe erreicht, als er ſtill ſtand, die Nacht hindurch leiſe fortglühte und dann erloſch. Tiedge.

95.

Tivoli.

(Aus „Ardinghello.“)

Nach fünf Stunden Pläne wird Rom gegen Nordoſt von einem Strich Gebirge eingefaßt, die fernerhin immer weiter fortſteigen, ſich ſtolz gen Himmel wölben, und Söhne vom Vater Appenin ſind. Südwärts, in minderer Entfernung, umgrenzen es ein halb Dutzend hoher ausgebrannter Vulkane. So liegt ſie da, die Königinn der Welt, auf ihren ſieben Hügeln an den Ufern des Tiberſtroms, vier Stunden vom Meer ab.

An der öſtlichen Seite der Gebirge tritt mitten auf der erſten Anhöhe Tivoli hervor. Alles Waſſer, was ſich weit und breit in den Gipfeln des Appenins dahinter ſammelt, wird zum Fluß Teverone, ſtrömt wild durch ein enges Thal daher, und ſtürzte ſich jetzt gleich an der Stadt in die Tiefe von ein Paar hundert Palmen;

Digitized by Google

die andern Bäche, die vor dem Hauptſturze noch durch dieſelbe zum Gebrauch einiger Mühlen abgeleitet werden, machen hernach verſchiedne andre kleinere Fälle. In den Zeiten, vielleicht vor vielen Jahrtauſenden, war der Sturz in der Ebene beim erſten Anfang der Höhe, wie man deutlich aus den Felſen von Tartan ſieht, welchen der Fluß reichlich mit ſich führt, und die davon zurückgeblieben ſind. Nach und nach aber hat dieſer ſich ein ſchmales Thal durchgeſchlagen, das jetzt eine halbe Stunde lang in einem Schlangenkreis ſich ins Gebirg um Tivoli herumwindet. Der reine Himmel, die Kälte des Bergwaſſers, das bei ſeinen Fällen mit einem Staubregen immer die Luft erfriſcht, die geſunden Quelladern in der Nähe, die mancherlei ergötzenden Ausſichten in die Gebirge und weiten Ebenen von Rom, bis ans Meer hin, lockten die ehemaligen Beherrſcher der Welt ſo ſtark an, daß noch jetzt alles in der Runde voll von den Ruinen ihrer Landhäuſer iſt.

Niemand hat das Tibur mehr beſungen als Horaz, und ſeine Gedichte zeigen, wie ſehr er das Erquickende und den Reiz davon gefühlt hat. Auch ſind die Gegenden darum her noch der lebendigſte Kommentar davon; und man lieſt ihn hier, wie man die Sprache von einem Freunde verſteht, mit dem man ſein Vergnügen theilt. Die Stelle zu ſeinem kleinen Gut daſelbſt ſcheint ſo recht ausgeſucht zu einem Obſervatorium aller Scenen, die da in der Natur vorgehen. Ein Felſen mit fruchtbarem Erdreich von hinten und an den Seiten tritt in das lange Thal hinein; gegenüber, auf einen Büchſenſchuß, war gerade der alte Sturz des Anio (jetzt Teverone), die Stadt mit dem prächtigen Tempel des Herkules, und ringsum das kleine äußere Amphitheater von Gebirgen; linker Hand, in deren Schooß der Hain des Tiburnus, und rechter Hand breitete ſich, zwiſchen den frohen Hügeln voll ſchöner Landhäuſer, das Thal aus, immer weiter zur Pläne mit ſeinen Obſt- und Olivenbäumen, von den Fluthen und ihrem kühlen Duft ringsum getränkt und erquickt, und fern lag das ſtolze Rom und glänzten die lichten Tiefen der See.

Digitized by Google

Ganz neu überraschen hier manche Oden von Horaz, und stellen einem die alte Welt lebhafter vor die Augen. Hier steht noch ein ziemlicher Theil von der moles propinqua nubibus arduis des Mäcen; und einige Architekten, ohne diese Stelle vor sich zu haben und darauf zu deuten, behaupteten schon aus den herrlichen Resten, daß dies Gebäude an Höhe die Peterskirche müßte übertroffen haben.

Die Villa des Mäcen lag gleich vorn, auf dem ersten Abhange des Hügels von Tibur und genoß uneingeschränkt der mehrsten Aussichten; die Vulkane von Albano mit ihren mannigfaltigen Höhen und Vertiefungen, gaben hier besonders eine vorzügliche Augenweide, die Tibur selbst und verschiedene andre Villen nicht hatten.

Durch die großen Untergewölbe des Palastes ging die via Valeria; und die zwei ungeheuren Wände von dreifachen Arkaden doppelt über einander, die noch davon stehen, machen einen Anblick von ehemaliger Pracht und Würde, Majestät und Ruhe, so freund und sonderlich, daß sich selten ein Franzos darein findet.

Im Hofe liegt das Gebäude, bis an die Hälfte der obern Bogen, jetzt mit der Erde von einem Weinberge verschüttet, dessen Reben den ganzen Raum einnehmen, und auf die Ruinen selbst oben hingezogen sind, und das braune schwärzliche Alterthum mit einem jungen freudigen Dach ausschmücken. Die Gewölbe sind überall mit tausend Gesträuchen und Kräutern und Moos bewachsen; und unten schießt und braust das Wasser durch einen Kanal, wie ein Pfeil, auf eine Mühle, und stürzt über die grüne Felsenwand hinab in die Tiefe.

Den anziehendsten Reiz geben Tivoli die Wasserfälle. Der Hauptsturz des Teverone ist, sobald er hinten aus den Bergen herab vor die Stadt kommt, bei dem Tempel der Sybille, welcher durch die Landschaften von Claudius von Lothringen, von Poussin, Vernet und Dietrich so berühmt geworden ist.

Dieser kleine, runde, korinthische Tempel, ein gar schöner Rest

des Alterthums, wird von den Antiquaren für einen Tempel der Vesta gehalten, weil Serlio und Palladio ihn dafür halten, hauptsächlich wegen seiner Rundung. Aber auch andere Göttinnen hatten runde Tempel, und warum soll gerade der Tempel der Sybille eckig sein? Und zu welcher Tagesfrist haben alle Einwohner von Tivoli auf einmal den Einfall bekommen, ihren Tempel der Vesta einen Sybillentempel zu nennen? Und die Stelle des Varro beim Lactanz ist wohl klar genug: „die zehnte Sybille ist Albunea, quæ Tiburi colitur ut Dea *juxta ripas Anienis*." Von den fünfzehn Travertinsäulen, die sein Inneres, in der schönsten Weite von einander, umgaben, stehen jetzt noch zehn aufrecht mit ihrem Gebälk, und von den inwendigen eben so zwei Drittel, mit einer Thür und einem Fenster. Der Thür gegenüber ist noch der Bogen von einer weiten Nische, worin sonder Zweifel das Bild der Sybille stand, da man in den alten Zeiten der Vesta keines aufstellte.

Wenige Schritte davon stürzt sich der Teverone in die Tiefe, und schäumt und braust unten in Klüften, die er sich nach und nach in Jahrhunderten durch die Felsen geschlagen hat, wo man ihn einer Strecke von oben gar nicht mehr sieht. Wenn man aber auf der Seite hinunter springt und klettert: so genießt man das wunderbarste Schauspiel. Er kommt aus einer ungeheuren, vielfach gewölbten, alabasterartigen Grotte, neben und auf den Seiten, in einem nassen Staubdampf hervor, und tobt und wüthet, wie ein wahrer ergrimmter, junger Seegott, der sich, wie ein Rinald von Armiden, durch alle Fesseln und Zauberbande der Erde nach seinen Brüdern fortreißt, und wieder in den Stürmen des Oceans, die Schiffe mit ihren kleinen Menschen an die Gestirne schleudern will. Rundum sind alle Wände mit großen Wasserpflanzen und Gesträuch bewachsen; und so bald er hervor ist, stürzt sich oben, aus einer Höhe von hundert Fuß, eine Fluth durch einen andern Gang, ihm nach, und es ist eine solche Heftigkeit, und ein so frisches, klares Leben um einen, daß man vor Jubel außer sich selbst kommt.

Doch übertrifft diesen Haupsturz des Teverone am Mahlerischen,

Digitized by Google

bei weitem, eine Viertelſtunde davon, die ſogenannte große Kascatella, welche von einem ſtarken Bach entſteht, der oben durch die Stadt aus dem Fluß, vor dem Fall, nach verſchiedenen Mühlen geleitet wird. Sie iſt das Reizendſte dieſer Art, was ich je geſehen habe, und das Süßeſte von dem ganzen romantiſchen Thale, das von dem Hauptſturz an, um Tivoli herum, zwiſchen die Gebirge wollüſtig ſich einſenkt. Ein grünes Doppeltheater über einander, von bemoosten Felſen, in deſſen Mitte hervortretend, mit Teppichen von breitblätterigen ſaftigen Pflanzen belegt, von ſchlanken Eſchen und Pappeln eingefaßt, und von Epheuwänden und tauſenderlei niederm Geſträuch umlagert, wie von einer allmächtigen Fee hingezaubert, worauf das Waſſer in mancherlei Fällen aus den Höhen herunterſchäumt, und in zarten Perlenkräuſelungen in die Tiefen ſchwebt und ſtürzt, aufbrauſt, und in einem friſchen Wirbelwind von Staub herum fliegt, in glänzender Beleuchtung, die alles in reizender Pracht zuſammenhält, macht ein lebhaftes Bild von friſcher jugendlicher Schönheit in die Seele.

Die rechte Beleuchtung thut dabei ſehr viel, und vollendet den Zauber. Es iſt als ob aller Schmuck und Reiz von dem Leben weg wäre, und die Schönheit ſelbſt zerfiele, wenn die Strahlen der Sonne das Ganze nicht mehr zuſammenhalten. Das beſte Licht iſt gerade im vollen Mittage; — ſo wie jede Gegend ihre eigene Zeit hat, wo ſie am höchſten das iſt, was ſie iſt; — am Morgen und Abend iſt alles vereinzelt.

Nach dieſer großen Kascatella folgen alsdann weiter durch das Thal verſchiedene kleinere, ſo wie oben die Pulver-, Öl- und Kornmühlen folgen; die aus der Villa des Mäcen macht einen prächtigen Beſchluß.

Schade, daß die Maler ihren Abbildungen davon weder den Ton des lieblichen Rauſchens, noch die Bewegung, das ſchnelle, immer neu lebendige Herniederwallen geben können; und daß es ſo ſchwer iſt, Waſſer und Schaum im Fall mit Farben darzuſtellen, und ſo leicht ein Mahlfall daraus wird. Wer bloß Zeichnungen ab-

nimmt, und den Zauber der Farben in verschiedenen Lichttönen von Luft und Ferne, und Baum und Wasser, Pflanzen, Moos und Felsen durch die alles überwindende Liebe oft an Ort und Stelle nicht von der Natur selbst in glücklichen Schäferstunden erlauert und erzwingt, wird nie das hohe Ziel erreichen; er kann seine Kunst nicht vergessen machen und vollkommen täuschen! Heinse.

94.

Der Ätna.

(Aus dem „Spaziergang nach Syrakus.“)

Endlich erreichten wir den Steinhaufen des sogenannten Philosophenthurms, und die Sonne tauchte eben glühend über die Berge von Kalabrien herauf und vergoldete was wir von der Meerenge sehen konnten, die ganze See und den Taurus zu unsern Füßen. Ganz rein war die Luft nicht, aber ohne Wolken; desto magischer war die Scene. Hinter uns lag noch Alles in Nacht, und vor uns tanzten hier und da Nebelgestalten auf dem Ocean. Wer kann hier beschreiben? Nimm Deinen Benda, und laß auf silbernem Flügel dem Mädchen auf Naxos die Sonne aufgehen; und wenn Du nicht etwas von unserm Vergnügen hast, so kann Dir kein Gott helfen. So ging uns Titan auf; aber wir standen über einem werdenden Gewitter: es konnte uns nicht erreichen. Einer der Herren lief wehklagend und hoch aufschreiend um die Trümmer herum; denn er hatte die Finger erfroren. Wir halfen mit Schnee und rieben und wuschen, und arbeiteten uns endlich zu dem Gipfel des Berges hinauf. Mir däucht, man müßte bis zum Philosophenthurm reiten können; bis dahin ist es nicht zu sehr jäh: aber die Kälte verbietet es; wenigstens möchte ich eben deßwegen ohne große Verwahrung nicht von der Kavalkade sein. Von hier aus kann man nicht mehr gehen; man muß steigen, und zuweilen klettern, und zuweilen klimmen. Es scheint nur noch eine Viertelstunde bis zur höchsten Spitze zu sein, aber es ist wohl noch ein Stückchen Arbeit. Die Britten letzten sich mit Rum, und da ich von diesem Nektar nichts genießen kann, aß ich von Zeit zu Zeit eine Apfel-

Digitized by Google

sine aus der Tasche. Sie waren ziemlich gefroren; aber ich habe nie so etwas Köstliches genossen. Als ich keine Apfelsinen mehr hatte — denn der Appetit war stark — so stillte ich den Durst mit Schnee, arbeitete immer vorwärts, und war zur Ehre der deutschen Nation der Erste an dem obersten Felsenrande der großen ungeheuern Schlucht, in welcher der Krater liegt. Einer der Führer kam nach mir, dann der Major, dann der zweite Führer, dann die ganze kleine Karavane bis auf den Herrn mit den erfrorenen Fingern. Hier standen und saßen und lagen wir, halb in dem Qualm des aufsteigenden Rauchdampfes eingehüllt, und keiner sprach ein Wort, und jeder staunte den furchtbaren Schlund hinab, aus welchem es in dunkeln und weißlichen Wolken dumpf und wüthend heraufstobte. — Endlich sagte der Major: «Now it is indeed worth a joung man's while to mount and see it; for such a sight is not to be met with in the parks of old England.[1]» Mehr kannst Du von einem ächten Britten nicht erwarten, dessen patriotische Seele ihren Gefährten mit Rostbeef und Porter ambrosisch bewirthet. Die Schlucht, ungefähr eine kleine Stunde im Umfange, lag vor uns, wir standen alle auf einer ziemlich schmalen Felsenwand, und bückten uns über eine steile Kluft von vielleicht sechzig bis siebenzig Klaftern hinaus und in dieselbe hinein. Einige legten sich nieder, um sich auf der grausen Höhe vor Schwindel zu sichern. In dieser Schlucht lag tief der Krater, der seine Stürme aus dem Abgrunde nach der entgegengesetzten Seite hinüber warf. Der Wind kam von der Morgensonne und wir standen noch ziemlich sicher vor dem Dampf; nur daß hier und da etwas durch die Felsenspalten herauf drang. Rund herum ist keine Möglichkeit, von den ungeheuern senkrechten Lavablöcken, bis hinunter ganz nahe an den Rand des eigentlichen Schlundes zu kommen. Bloß von der Seite von Taormina, wo eine sehr große Vertiefung ausgeht, muß man hineinsteigen können, wenn man

[1] Nun es ist in der That der Mühe werth, daß ein junger Mann sich Zeit nehme, ihn zu besteigen und zu sehen; denn solch ein Anblick findet sich nicht in den Parks von Altengland.

Digitized by Google

Zeit und Muth genug hat, die Gefahr zu bestehen: denn eine kleine Veränderung des Windes kann tödtlich werden, und man erstickt, wie Plinius. Übrigens würde man wohl unten am Rande weiter nichts sehen können. Hätte ich drei Tage Zeit und einen entschlossenen, der Gegend ganz kundigen Führer, so wollte ich mir wohl die Ehre erwerben, unten gewesen zu sein, wenn es der Wind erlaubte. Man müßte aber mit viel größerer Schwierigkeit von Taormina hinaufsteigen.

Nachdem wir uns von unserm ersten Hinstaunen erholt hatten, sahen wir nun auch rund umher. Die Sonne stand nicht mehr so tief, und es war auch auf der übrigen Insel schon ziemlich hell. Wir sahen das große, schöne herrliche Eiland unter uns, vor uns liegen, wenigstens den schönsten Theil desselben. Alles, was um den Berg herum liegt, das ganze Thal Enna, bis nach Palagonia und Lentini, mit allen Städten und Flecken und Flüssen, war wie in magischen Duft gewebt. Vorzüglich reizend zog sich der Simäthus aus den Bergen durch die schöne Fläche lang hinab in das Meer, und man übersah mit Einem Blick seinen ganzen Lauf. Tiefer hin lag der See Lentini und glänzte wie ein Zauberspiegel durch die elektrische Luft. Die Folge wird zeigen, daß die Luft nicht sehr rein, aber vielleicht nur desto schöner für unsern Morgen war. Man sah hinunter bis nach Augusta und in die Gegend von Syrakus. Aber die Schwäche meiner Augen und die Dünste des Himmels, der doch fast unbewölkt war, hinderten mich, weiter zu sehen. Messina habe ich nicht gesehen, und mir däucht, man kann es auch von hier nicht sehen: es liegt zu tief landeinwärts an der Meerenge, und die Berge müssen es decken. Palermo kann man durchaus nicht sehen, sondern nur die Berge umher. Von den Liparen sahen wir nur etwas durch die Wölkchen. Nachdem wir rund umher genug hinabgeschaut hatten, und das erste Staunen sich etwas zur Ruhe setzte, sagte der Major nach englischer Sitte: « Now be sure, we needs must give a shout at the top down the gulf[1]; » und so stimmten wir denn

[1] „Aber jetzt müssen wir nothwendig einen Schrei in der Schlund hinunter thun!"

Digitized by Google

drei Mal ein mächtiges Freudengeschrei an, daß die Höhlen der furchtbaren Riesen wiederhallten, und die Führer uns warnten, wir möchten durch unsere Ruchlosigkeit nicht die Teufel unten wecken. Sie nannten den Schlund nur mit etwas verändertem Mythus: « la casa del diavolo » und das Echo in den Klüften « la sua riposta. [1] »

Der Umfang des kleinen tief unten liegenden Kessels mag ungefähr eine kleine Viertelstunde sein. Es kochte und brauste und wüthete und tobte und stürmte unaufhörlich aus ihm herauf. Einen zweiten Krater habe ich nicht gesehen; der dicke Rauch mußte vielleicht ganz seinen Eingang decken, oder dieser zweite Schlund müßte auf der andern Seite der Felsen liegen, zu der wir wegen des Windes, der den Dampf dorthin trieb, nicht kommen konnten. Auch hier waren wir nicht ganz vom Rauche frei; die rothe Uniform der Engländer mit den goldenen Achselbändern war ganz schwarzgrau geworden; mein blauer Rock hatte seine Farbe nicht merklich verändert.

Ich hatte mich bisher im Aufsteigen immer mit Schnee gelabt, aber hier auf der Spitze war er bitter salzig und konnte nicht genossen werden. Nicht weit vom Rande lag ein Auswurf von verschiedenen Farben, den ich für todten Schwefel hielt. Er war heiß und wir konnten unsere Füße darin wärmen. Wir setzten uns an eine Felsenwand, und sahen auf die zauberische Gegend unter uns, vorzüglich nach Catanien und Paterno hinab. Die Monti rossi bei Nicolosi glichen fast Maulwurfshügeln, und die ganze große ausgestorbene Familie des großen Vaters lag rund umher. Nur er selbst wirkte mit ewigem Feuer in furchtbarer Jugendkraft. Welche ungeheure Werkstatt muß er haben! Der letzte große Ausbruch war fast drei deutsche Meilen vom Gipfel hinab bei Nicolosi. Wenn er wieder durchbrechen sollte, fürchte ich für die Seite von Taormina, wo nun die Erdschicht am dünnsten zu sein scheint. Die Luft war,

[1] „Das Haus des Teufels," und „Seine Antwort."

Digitized by Google

trotz dem Feuer des Vulkans und der Sonne, doch sehr kalt, und wir stiegen weiter hinab. Unser Herabsteigen war vielleicht noch belohnender, als der Aufenthalt auf dem obersten Gipfel. Bis zum Philosophenthurm war viel Behutsamkeit nöthig. Hier war nun der Proviantträger angekommen, und wir hielten unser Frühstück. Die Engländer griffen zu der Rumflasche, und ich hielt mich zum gebratenen Huhn und dann zum Schnee. Brod und Braten waren ziemlich hart gefroren, aber der heiße Hunger thaute es bald auf. Indem wir aßen, genossen wir das schönste Schauspiel, das vielleicht das Auge eines Menschen genießen kann. Der Himmel war fast ganz hell, und nur hinter uns über dem Simäthus hingen einige kleine lichte Wölkchen. Die Sonne stand schon ziemlich hoch an der Küste Kalabriens, die See war glänzend; da zeigten sich zuerst hier und da einige kleine Fleckchen auf dem Meere links vor Taormina, die fast wie Inselchen aussahen. Unsere Führer sagten uns sogleich, was folgen würde. Die Flecken wurden zusehends größer, bildeten flockige Nebelwolken, und breiteten sich aus und flossen zusammen. Keine morganische Fee kann eine solche Farbengluth und solchen Wechsel haben, als die Nebel von Moment zu Moment annahmen. Es schoß in die Höhe und glich einem Walde mit den dichtesten Bäumen von den sonderbarsten Gestalten, war hier gedrängter und dunkler, dort dünner und heller, und die Sonne schien in einem noch ziemlich kleinen Winkel auf das Gewebe hinab, das schnell die ganze nördliche Küste deckte und das wir hier tief unter uns sahen. Der Gluthstrom fing an die Schluchten der Berge zu füllen, und hinter uns lag das Thal Enna mit seiner ganzen Schönheit in einem unnennbaren Halblichte, so daß wir nur noch den See von Lentini als ein helles Fleckchen sahen. Dieses alles und die Bildung des himmlischen Gemäldes an der Nordseite war das Werk einer Viertelstunde. Ich werde eine so geschmückte Scene wahrscheinlich in meinem Leben nicht mehr sehen. Sie ist nur hier zu treffen; und auch hier sehr selten; die Führer priesen uns und sogar sich deßwegen glücklich. Wir brachen auf, um, wo möglich,

Digitized by Google

unten dem Regen zu entgehen: in einigen Minuten sahen wir nichts mehr von dem Gipfel des Berges; alles war in undurchdringlichen Nebel gehüllt, und wir selbst schossen auf der Bahn, die wir im Hinaufsteigen langsam gemacht hatten, pfeilschnell herab. Ohne den Schnee hätten wir es nicht so sicher gekonnt. Nach einer halben Stunde hatten wir die Blitze links, immer noch unter uns. Der Nebel hellte sich wieder auf, oder vielmehr wir traten aus demselben heraus, das Gewitter zog neben uns her nach Catanien zu, und wir kamen in weniger, als der Hälfte Zeit wieder in das Haus am Ende der Waldregion. Seume.

95.

Reise durch Neapel über das Meer nach der Insel Ischia.

(Aus dem „Titan.“)

Eine helle Nacht ohne Gleichen! die Sterne allein erhellten schon die Erde und die Milchstraße war silbern. Eine einzige mit Weinblüthen durchflochtene Allee führte der Prachtstadt zu. Überall hörte man Menschen, bald nahes Reden, bald fernes Singen. Aus schwarzen Kastanienwäldern auf mondhellen Hügeln riefen die Nachtigallen einander zu. Ein armes schlafendes Mädchen, das wir mitgenommen, hörte das Tönen bis in den Traum hinab und sang nach und blickte, wenn es sich damit geweckt, verwirrt und süßlächelnd umher, mit dem ganzen Ton und Traum noch in der Brust. Singend rollte auf einem dünnen leichten Wagen mit zwei Rädern, ein Fuhrmann, auf der Deichsel stehend, lustig vorüber. — Weiber trugen in der Kühle schon große Körbe voll Blumen nach der Stadt; — in den Fernen neben uns dufteten ganze Paradiese aus Blumenkelchen; und das Herz und die Brust sogen zugleich den Liebestrank der süßen Luft. — Der Mond war hell wie eine Sonne an den hohen Himmel heraufgezogen und der Horizont wurde von Sternen vergoldet — und am ganzen wolkenlosen Himmel stand die düstere Wolkensäule des Vesuvs im Osten allein. —

Digitized by Google

Tief in der Nacht nach zwei Uhr rollten wir in und durch die lange Prachtſtadt, worin noch der lebendige Tag fortblühte. Heitere Menſchen füllten die Straßen, die Balkon's warfen ſich Geſänge zu, auf den Dächern blühten Blumen und Bäume zwiſchen Lampen, und die Horen-Glöckchen vermehrten den Tag und der Mond ſchien zu wärmen. Nur zuweilen ſchlief ein Menſch zwiſchen den Säulengängen gleichſam in ſeinem Mittagsſchlafe.—Dian, aller Verhältniſſe kundig, ließ an einem Hauſe auf der Süd- und Meerſeite halten, und ging tief in die Stadt, um durch alte Bekannte die Abfahrt nach der Inſel zu berichtigen, damit man gerade bei Sonnenaufgang aus dem Meere herüber die herrliche Stadt mit ihrem Golf und ihren langen Küſten am reichſten auffaſſete. Die Iſchianerinn wickelte ſich in ihren blauen Schleier gegen Mücken und entſchlief am ſchwarzſandigen Ufer.

Ich ging allein auf und ab, für mich gab's keine Nacht und kein Haus. Das Meer ſchlief, die Erde ſchien wach. Ich ſah in dem eiligen Schimmer (der Mond ſank ſchon dem Poſilippo zu) an dieſer göttlichen Grenzſtadt der Waſſerwelt, an dieſem aufſteigenden Gebirg von Paläſten hinauf bis wo das hohe Sankt-Elmo-Schloß weiß aus dem grünen Strauße blickt. Mit zwei Armen umfaſſet die Erde das ſchöne Meer: auf ihrem rechten, auf dem Poſilippo, trug ſie blühende Weinberge weit in die Wellen, und auf dem linken hielt ſie Städte und umſpannte ſeine Wogen und ſeine Schiffe und zog ſie an ihre Bruſt heran. Wie eine Sphinx lag dunkel das zackige Kapri am Horizont im Waſſer und bewachte die Pforte des Golfs. Hinter der Stadt rauchte im Äther der Vulkan und zuweilen ſpielten Funken zwiſchen den Sternen.

Jetzt ſank der Mond hinter die Ulmen des Poſilippo hinab, die Stadt verfinſterte ſich, das Getöſe der Nacht verklang, Fiſcher ſtiegen aus, löſchten ihre Fackeln und legten ſich ans Ufer, die Erde ſchien einzuſchlafen, aber das Meer aufzuwachen. Ein Wind von der ſorrentiniſchen Küſte trieb die ſtillen Wolken auf. — Heller ſchimmerte Sorrentos Sichel vom Monde zurück und vom Morgen

Digitized by Google

zugleich wie ſilberne Fluren. Veſuv's Rauchſäule wurde abgeweht und vom Feuerberg zog ſich eine lange reine Morgenröthe über die Küſte hinauf wie über eine fremde Welt.

O es war der dämmernde Morgen, voll von jugendlichen Ahnungen! Spricht nicht die Landſchaft, der Berg, die Küſte gleich einem Echo deſto mehr Silben zur Seele, je ferner ſie ſind? — Wie jung fühlt' ich die Welt, und mich, und der ganze Morgen meines Lebens war in dieſen gedrängt!

Mein Freund kam — alles war berichtigt — die Schiffer angekommen. — Agata wurde zur Freude geweckt — und wir ſtiegen ein, als die Morgenröthe die Gebirge entzündete, und aufgebläht von Morgenlüften flog das Schiffchen ins Meer hinaus.

Ehe wir noch um das Vorgebirg des Poſilippo herumſchifften, warf der Krater des Veſuves den glühenden Sohn, die Sonne, langſam in den Himmel, und Meer und Erde entbrannten. Neapels halber Erdgürtel mit morgenrothen Paläſten, ſein Marktplatz von flatternden Schiffen, das Gewimmel ſeiner Landhäuſer an den Bergen und am Ufer hinauf, und ſein grünender Thron von Sanct-Elmo, ſtanden ſtolz zwiſchen zwei Bergen, vor dem Meere.

Da wir um den Poſilippo kamen, ſtand Iſchia's Epomeo wie ein Rieſe des Meeres in der Ferne, mit einem Wald umgürtet und mit kahlem weißem Haupte. Allmählich erſchienen auf der unermeßlichen Ebene die Inſeln nacheinander wie zerſtreute Dörfer, und wild drangen und wateten die Vorgebirge in das Meer. Jetzt that ſich gewaltiger und lebendiger als das vertrocknete, vereinzelte ſtarre Land, das Waſſer reich auf, deſſen Kräfte alle, von den Strömen und Wellen an bis zum Tropfen, zuſammengreifen, und ſich zugleich bewegen. — Allmächtiges und doch ſanftes Element! Grimmig ſchießeſt Du auf die Länder und verſchlingſt ſie, und mit Deinen aushöhlenden Polypenarmen liegſt Du an der ganzen Kugel. Aber Du bändigſt die wilden Ströme und zerſchmilzeſt ſie zu Wellen, ſanft ſpielſt Du mit Deinen kleinen Kindern, den Inſeln, und ſpieleſt an der Hand, die aus der leichten Gondel hängt, und ſchickſt Deine

Digitized by Google

kleinen Wellen, die vor uns ſpielen, dann uns tragen, und dann hinter uns ſpielen.

Als wir vor dem kleinen Miſita vorbeikamen, wo einſt Brutus und Cato nach Cäſar's Tod Schutzwehr ſuchten — als wir vor dem zauberiſchen Bajä und dem Zauberſchloſſe, wo einſt drei Römer die Theilung der Welt beſchloſſen, und vor dem großen Vorgebirge vorüber gingen, wo die Landhäuſer der großen Römer ſtanden, und als wir nach dem Berge von Cuma hinabſahen, hinter welchem Szipio Aſricanus in ſeinem Linternum lebte und ſtarb: ſo ergriff mich das hohe Leben der alten Großen und ich ſagte zu meinem Freunde: „Welche Menſchen waren das! Kaum erfahren wir es gelegentlich im Plinius oder Cicero, daß einer von ihnen dort ein Landhaus hat, oder daß es ein ſchönes Neapel giebt, — mitten aus dem Freudenmeer der Natur wachſen und tragen ihre Lorbeeren ſo gut, wie aus dem Eismeere Deutſchlands und Englands, oder aus Arabiens Sand — in Wüſten und in Paradieſen ſchlugen ihre ſtarken Herzen gleich fort, und für dieſe Weltſeelen gab es keine Wohnung, außer die Welt. Nur bei ſolchen Seelen ſind Empfindungen faſt mehr werth als Thaten, ein Römer konnte hier groß vor Freude weinen! Dian, ſage, was kann der neuere Menſch dafür, daß er ſo ſpät lebt hinter ihren Ruinen? —"

Jugend und Ruinen, einſtürzende Vergangenheit und ewige Lebensfülle bedeckten das miſeniſche Geſtade und die ganze unabſehliche Küſte — an die zerbrochenen Aſchenkrüge todter Götter, an die zerſtückten Tempel Merkurs, Dianens, ſpielte die fröhliche leichte Welle und die ewige Sonne — alte einſame Brückenpfeiler im Meer, einſame Tempelſäulen und Bogen ſprachen im üppigen Lebensglanze das ernſte Wort — die alten heiligen Namen der eliſeiſchen Felder, des Avernus, des todten Meeres wohnten noch auf der Küſte — Felſen- und Tempeltrümmer lagen untereinander auf der bunten Lava — Alles blühte und lebte, das Mädchen und die Schiffer ſangen — die Berge und die Inſeln ſtanden groß im jungen feurigen Tage — Delphine zogen ſpielend neben uns — ſingende Lerchen wirbelten

ſich im Äther über ihre engen Inſeln heraus — und aus allen Enden des Horizonts kamen Schiffe herauf und flogen pfeilſchnell dahin. Es war die göttliche Überfülle und Vermiſchung der Welt vor mir, brauſende Saiten des Lebens waren über den Saitenſteg des Veſuvs und Poſilipp's herüber bis an den Cyomeo geſpannt.

Plötzlich donnerte es Einmal durch den blauen Himmel über das Meer her. Das Mädchen fragte mich: „Warum werdet Ihr ſo bleich? es iſt nur der Veſuv.“ Da war ein Gott mir nahe, ja Himmel, Erde und Meer traten als drei Gottheiten vor mich — von einem göttlichen Morgenſturm wurde das Traumbuch des Lebens rauſchend aufgeblättert und überall las ich unſere Träume und ihre Auslegungen. —

Nach einiger Zeit kamen wir an ein langes den Norden verſchlingendes Land, gleichſam der Fuß eines einzigen Bergs, es war ſchon das holde Iſchia.

Jean Paul.

96.

Der Schneeſturz in Grönland.

(Aus „Walſeth und Leith.“)

Mehrere Tage vergingen jetzt auf eine höchſt angenehme Weiſe, die heitere Witterung, die ſtets wechſelnde Gegend, der freundliche Empfang, der ihnen allenthalben zu Theil wurde, verſetzte die Reiſenden in die fröhlichſte Stimmung. Je tiefer ſie in den zwiſchen Inſeln und Ufern des feſten Landes hineinſchneidenden Meerbuſen kamen, deſto höher, deſto ſchroffer und wilder wurden die Ufer. Sie waren hin und her gefahren zwiſchen den Inſeln, fuhren durch den äußerſt ſchmalen Vegſund, der Sulöe von dem feſten Lande trennt, und ſetzten jetzt ihre Reiſe ſüdlich fort in den ſeltſamen Jörgenfiord, einen gerade gegen Süden laufenden Meerbuſen hinein. Ihre Abſicht war, einen Freund in Säeböe zu beſuchen. Als ſie durch die Mündung des Jörgenfiord kamen, eröffnete ſich vor ihnen ein un-

Digitized by Google

geheurer Schlund. Der finstere Kanal schien sich immer mehr zu verengen, die steilen Ufer erhoben sich auf beiden Seiten zu einer unermeßlichen Höhe, und auf dem Gipfel sahen sie große Schneeflocken, die niemals wegschmelzen. Diese Schlucht läuft drei norwegische Meilen (vier deutsche) in völlig grader Richtung fort, so daß man diese große Strecke tief in den schauderhaften Kanal hineinblickt. Die westliche Seite ist furchtbar schroff, die östliche zwar weniger; aber wilde Berggipfel erheben sich, bald wie Thürme und Pyramiden, dann den Dachgiebeln gothischer Gebäude ähnlich, oft treppenförmig und zu einer erstaunlichen Höhe. Als sie eben in den Meerbusen tiefer hineinsegelten, ließ sich in einiger Entfernung ein dumpfer Laut hören. Schnell wurden die Segel heruntergezogen, und die Fischer brachten das Boot durch Rudern etwas zurück.

Es wird ein Schnee- und Felsensturz, (et Snee og Steenskred) sein, sagten sie, warten wir ihn hier ab.

Der dumpfe Ton wurde immer lauter. Sie sahen von dem höchsten Gipfel eine dichte Schneemasse sich losreißen, im Herunterstürzen von der schroffen Wand ward sie durch Steinhaufen gehemmt. Augenblicke einer ängstlichen Stille erfolgten jetzt, während der ungeheure Schneeklumpen in einer seltsam hängenden Stellung *liegen* blieb; aber bald rissen sich die Steine mit der Masse *los*, das tobende Geräusch steigerte sich, Steine warfen sich wild auf andere, und unter furchtbarem Getöse, welches in der ganzen Schlucht vielfältig wiederhallte, stürzte die riesenhaft heranwachsende Masse in den Meerbusen hinein, daß das Wasser hoch und schäumend in die Höhe spritzte. Noch ein Augenblick und ein völliges Stillschweigen herrschte in der tiefen Schlucht, deren dunkle Wellen, von keinem Sonnenlichte erleuchtet, sich trübe fortwälzten. Die Fischer nahmen die Segel herunter, obgleich der Wind nicht ungünstig war. Oft ist dort eine völlige ängstliche Windstille, die Wasserfläche ist spiegelhell, in dem finstern Thal herrscht eine verhängnißvolle Ruhe; dann erheben sich plötzlich aus den wilden Thälern und Schluchten heftige Windstöße, ein schneller Sturm saust zwischen den engen

Digitized by Google

Felsenwänden, das Wasser kräuselt sich in kleinen, kurzen, schwarzen Wellen, die sich pfeilschnell jagen, und oft verunglücken die segelnden Boote. In der Mitte ruderte das Boot in diesen drohenden Schlund hinein. Alle Augenblicke horchte man, ob nicht irgend ein Getöse einen Steinsturz erwarten ließe. Die sogenannten Mehlstürze von losem Schnee sind die gefährlichsten. In einem Augenblick stürzen sie herunter, wälzen Häuser und Boote unwiderstehlich mit sich fort, und erzeugen heftige Windstöße. Beide Ufer drohten mit gleicher Gefahr, und mit ängstlicher Sorgfalt suchte man sich von beiden gleich weit entfernt zu halten. Da entdeckte man die seltsame Beschaffenheit der westlichen Felsenwände. Unaufhörlich rieselt von der obern Schneedecke das Wasser die schroffen Wände herunter, und ein frischer lieblicher Graswuchs bedeckt die ganze Wand an einer Stelle, während mächtige Tannen, Fichten und Birken eine dichte Waldung an andern Stellen bilden. Aber schwarze, kahle, mit losen, chaotisch untereinander geworfenen Steinblöcken erfüllte Zwischenwände, das Bild der wildesten Zertrümmerung, trennten immer von Neuem diese milderen, anmuthigen Plätze. So wechselten schnell, unbegrenzt, dicht neben einander in scharfen Gegensätzen das freudigste Leben mit dem Tode.

Ist es nicht wie der Eingang zum Acheron? sagte Aamod. Alle Geister der Natur haben sich erhoben, diesen grausen Eingang zu bewachen, Luft und Wasser haben sich gegen die kühn Eindringenden verschworen, und selbst das starre Gebirg trennt, was seit der Urzeit zusammenhing, und schleudert dem Wanderer seine Steinmassen entgegen. Wenn hier Schnee und riesenhafte Steine uns zu begraben drohen, dort nach einem furchtbaren Stillschweigen der Wind plötzlich aus den Schluchten heult, wer kann sich verbergen, daß die Natur ein geheimes Schrecken in sich birgt und es an solchen Stellen losläßt, damit man es erkenne?

Immer enger wurde das Thal, immer düsterer das Wasser, immer stiller und ängstlicher wurden die Reisenden, die furchtsam hinhorchten, ob das Schrecken nicht da oder dort plötzlich hervor-

brechen und sie verschlingen würde. Aber nichts rührte sich, kaum ein lebendiges Wesen regte sich in dieser Stille. Die ruhigen Wellen schlugen an die grasreichen Ufer, und glücklich landeten die Reisenden bei dem Freunde. Steffens.

97.

Rheinstein und der Rheinstrom.

1.

Eine alte Volkssage berichtet, bei Bingen versenke der Rhein sich in den Boden und komme erst sieben Stunden von da, bei Sanct-Goar, aus seinem unterirdischen Laufe wieder zum Vorschein; ein ausdrucksvolles Bild jenes Punktes auf dem schönen Flusse in längstvergangener Zeit! Wie es entstanden sein möge, lässt noch der heutige Anblick erkennen.

Unterhalb Mainz, der alten Guttenbergsstadt, fließt der Rhein in schöner Breite, links und rechts von lachenden und örterreichen Fluren begrenzt, und in seinem Schoße eine Menge zierlicher Inseln umspülend. Das linke Ufer bietet eine mäßige Abdachung nach dem Flusse, und behält diesen Charakter bis in die Nachbarschaft von Bingen. Auf dem rechten rücken die Erhöhungen und weinbringenden Hügel bald näher an den Strom, und erfreuen das Auge mit einer Reihe blühender Flecken und Dörfer, deren Namen dem Reisenden wie dem Nebenfreunde theuer sind. Hier Schloß Bieberich, die schmucke Residenz des Herzogs von Nassau; etwas weiter Nieder-Walluf, die eigentliche Eröffnung jener gesegneten Landschaft, die unter dem Namen „Rheingau" weltberühmt ist, und über deren sonniger Hügelkette der waldbekränzte Taunus sein düsteres Haupt emporthürmt; sodann Eltvill (alta villa) mit seiner reizenden Aussicht auf den Rhein, und seinem „Grävenberger"[1] die wir beide den Reisenden bestens empfehlen; weiter

[1] Vin de Grævenberg.

unten der stolze Johannisberg, der dem König der Rheinweine den Namen leiht und per varia discrimina rerum aus den Händen reicher Klosterbrüder in den flüchtigen Genuß eines französischen Marschalls, des Herzogs von Valmy, gekommen war, und endlich, als hohes politisches Geschenk, in den Besitz des Fürsten von Metternich gewandert ist; sodann Geisenheim, das liebliche, und zuletzt Rüdesheim mit seinen vier Burgruinen und seinem Bergnectar, das, nebst dem auf dem jenseitigen Ufer liegenden alterthümlichen Bingen, die nahe Grenze des Rheingaues verkündet.

Von Mainz herab, bis unterhalb Rüdesheim und Bingen, herrscht die neue Zeit und Cultur vor. Selbst da, wo die Vergangenheit in malerischen Überbleibseln sich zeigt, wirkt sie nur als scharfer, verschönernder Gegensatz, der wohl geschichtliche und poetische Erinnerungen wecken, aber keine Täuschung hervorbringen kann.

Hier aber nimmt die Natur einen andern Charakter an: die Bergrücken und Spitzen drängen sich auf beiden Rheinseiten dicht zusammen, und die Ebene, zum letztenmale bei der Mündung der Nahe, diesen Fluß aufwärts, wie durch ein mächtiges Fernrohr, sichtbar, verschwindet gänzlich. Der Strom selbst verändert seinen Anblick. War er bisher in seiner ansehnlichen Ausdehnung stolz und majestätisch, aber ruhig, wie eine ungetrübte Fläche, so vermindert sich jetzt seine Breite; er wird zwischen enge Felsufer eingezwängt, die seinem tosenden Ungestüme einen trotzenden Damm entgegensetzen.

Wenn man, von Rüdesheim aus, dem Ufer folgt, so gewahrt man rechts und links des Rheines hervorspringende Felsenmassen, die in den Fluß hineinreichen, dessen ganze Breite in sichtbarem Zusammenhange durchschneiden, und an mehren Stellen aus dem Wasser hervorragen. Sehr bald wendet sich der Rhein von Westen nach Norden, und verursacht durch eine scharfe Erdspitze eine höchst merkwürdige optische Täuschung. Die beiden Ufer verschlingen sich; eine dichte, jahrhundert-alte Felsenkette tritt vor das Auge und hemmt alle fernere Aussicht. Das unaufhörliche Brausen des

Digitized by Google

Stroms, die schäumenden Bewegungen seiner Oberfläche zeugen von dem Kampfe, den er mit dem erhöhten Felsenbette besteht. Es ist, als ob er in verzweifeltem Angriffe sich dem unterirdischen Schlunde entgegenstürze.

Wir sind auf dem Felde der Sage angelangt. Vor uns, im Rheine, der Strudel, das Bingerloch genannt, einst der Schrecken aller Schiffer, heute kaum mehr ein Gegenstand erhöhter Sorgfalt, und dem Vergnügen der Rheinfahrt das würzende Element einer angenehmen Gefahr beimischend. Neben dem Bingerloche, ebenfalls in dem Flusse, der berüchtigte Mausthurm, in welchem, wie der Volksglaube geht, der gottlose Erzbischof Hatto von Mainz, zur Strafe seines unmenschlichen Geizes, von den Mäusen lebendig aufgezehrt ward; rechts endlich, auf der erwähnten Erdzunge, die verfallene Burg Ehrenfels. Sie beschließt das Rheingau und eröffnet uns den Blick in eine neue Gegend, in eine andere Zeit, in das Mittelalter, das hier nicht mehr blos in Steinmassen und Trümmern, Denkmalen einzelner Kastelle und Bergschlösser, sondern in lebender Wirklichkeit und Wahrheit auftritt, wie sie dem 13ten und 14ten Jahrhundert angehören.

2.

Der Ruine Ehrenfels und dem viel besuchten Asmannshausen gegenüber, auf dem linken Rheinufer, hoch auf einem steilen Felsen, thront eine Ritterburg, die das Auge des Wanderers unwiderstehlich fesselt. Äußerer Zugang zu derselben, Mauern, Wälle und Schießscharten, Thor und Zugbrücke, Fenster, Erker und Thürme, Alles im besten Zustande und wie von gestern. Daß diese Burg bewohnt sei, ist nicht zu bezweifeln. Aus dem Schlotte treibt der Rauch sich wirbelnd in die Höhe, und von der Zinne läßt der Thurmwart das Warnungs- oder Ankündigungszeichen ertönen, das in den nahen Bergschluchten hundertfältig wiederhallt.

Rheinstein ist der Name dieser Veste. Einst das Besitzthum rei-

Digitized by Google

cher und gefürchteter Raubritter, die zur Zeit des Faustrechtes die Rheinstraße belauerten und die Reisenden ihrer gewaltsamen Besteuerung unterwarfen, ward sie im dreizehnten Jahrhundert von dem rheinischen Städtebunde befehdet und nach langem blutigem Widerstande endlich von Rudolph von Habsburg überwältigt, zerstört, und ihre Besitzer, adelige wie unadelige, der längst verdienten Strafe, das heißt dem Strange, überliefert. Vergeblich wandten sich mächtige und vornehme Fürsprecher zu Gunsten der Räuber adeliges Geschlechtes an den Kaiser, damit er die Leibesstrafe in Geldbuße mildrete, ihr Gesuch ward verworfen und der Verdammungsspruch unnachsichtig vollzogen. Die Chronik des Mittelalters hat die von dem Kaiser bei dieser Gelegenheit gesprochenen Worte als ein Denkmal seiner Rechtsliebe aufbewahrt: „Stört nicht den „Weg der Gerechtigkeit! Lasst die Räuber ihren verdienten Lohn „empfangen! Denn es sind keine Ritter, sondern die lasterhaf„testen Diebe und Räuber, welche die Armen mit Gewalt berau„ben, den Frieden freventlich brechen, und die geheiligten Rechte „des Reiches mit Füßen treten. Der wahre Adel hält Treu und „Glauben bis zum Tode, wird kein Dieb und kein Räuber. Hört „auf, Ihr, die Ihr Edle sein wollt, für Diebe bei mir zu bitten, „die, wären sie auch Grafen oder Herzöge, so wahr ich Richter bin, „der Todesstrafe, die sie verdient haben, nicht entgehen sollen."

Die ehemalige Burgfahne ward von der Zinne herabgerissen und an ihrer Stelle die Reichsfahne aufgepflanzt, zum Zeichen des errungenen Sieges über die hartnäckigsten Beschirmer des Faustrechtes, und um das Schloß vor gänzlicher Zerstörung zu bewahren.

Längst schon war auch die Reichsfahne vom Rheinstein wieder verschwunden, als sein dermaliger fürstlicher Besitzer, Prinz Friedrich von Preußen, die Burg aus ihren Trümmern hervorrief, sie mit geschmackvoller Freigebigkeit im Style des Mittelalters neu erbaute, und die schwarz und weiße Fahne von ihren Thürmen herabwehen ließ.

Digitized by Google

In der alſo wieder erſtandenen Ritterwohnung veranſtaltete Prinz Friedrich glänzende Feſte, bei welchen die Anweſenden in der Tracht und in dem Aufzuge des Zeitalters von Franz von Sickingen und Götz von Berlichingen erſchienen. Ein Beſuch, den wir vor einigen Jahren auf Burg Rheinſtein gemacht, nachdem ſie bereits wieder hergeſtellt war, gab uns eine Vorſtellung von dem anziehenden Reize dieſer Feſte, deren Jahrzahl der Burgherr eben ſowohl einige Jahrhunderte weiter hinauf, in das ächte Mittelalter, hätte ſetzen können.

Ein beſonderer Burgweg, ſo bequem hergerichtet als es der ſteile Abhang des Berges erlaubt, führt an den Eingang der Veſte. Hier wird die Zugbrücke vor dem Einſprechenden nieder gelaſſen, und der Pförtner öffnet ihm das Innere des Schloſſes mit gaſtlichem Gruße. Von dieſem Augenblicke an verſchwindet die Neuzeit, und das Ritterthum umfängt ihn bei jedem Tritt und Schritt. Waffen und Fehde ſind ſein Element, das verkündet die Eingangshalle im erſten Stocke, wo eine Reihe vollſtändiger Rüſtungen für Fußknechte an den Mauern aufgeſtellt ſind. Ein Theil derſelben ward aus den Trümmern des Rheinſteins ſelbſt hervorgezogen.

Der Ritterſaal vollendet die Einführung in das ſtreitbare Mittelalter. Gothiſche Malereien ſchmücken die Decke und die Wände; auf einem alten Kaminge ſimſe iſt die Eroberung Troja's in Bildhauerarbeit dargeſtellt; das Zimmergeräthe, Tiſche, Seſſel und Fenſterholz ſind mit kunſtreichem Schnitzwerke geziert, und die Stoffe mit koſtbaren Stickereien und Wappenbildern fürſtlicher und adeliger Familien bedeckt. Nebſt ſchönen Glasmalereien an den Fenſtern und einigen koſtbaren Denkmälern aus den Ruinen der Burg, welche letztere in einem beſondern Schranke aufbewahrt werden, bemerkt man ringsum an den Wänden Ritter- und Reiterrüſtungen, ſo wie Waffen jeglicher Art aus der Ritterzeit, auch mehre römiſche Alterthümer, unter andern ein zu Kanten am Rheinufer ausgegrabenes römiſches Schwert.

Nicht ohne einiges Mißbehagen ſtößt man unter dieſen beredten

Digitized by Google

Zeugen einer Vergangenheit, die wir uns in poetiſcher Liebe um ſo ſchöner ausmalen, je ferner ſie hinter uns liegt, auf moderne franzöſiſche Waffen aus der Kaiſerzeit, bei deren Anblick der Burghüter nicht ermangelt mit geſteigertem patriotiſchem Pathos vorzutragen: „Dieſe Waffen, beſtehend aus drei Küraſſen und einem Helm, haben Seine Königliche Hoheit, der Durchlauchtigſte Burgherr, Höchſtſelbſt auf dem Schlachtfelde von Châlons sur Marne geſammelt.“ Bis dahin war uns nichts bekannt geworden von einer Fehde, welche die Burgherren des Rheinſteins gegen franzöſiſche Küraſſiere in den catalauniſchen Feldern ausgefochten.

Wozu dieſer kalte Niederſchlag auf dichteriſche Begeiſterung? Wozu dieſer unſchöne Anachronismus in einem Denkmale des Mittelalters, das ſonſt überall für den kunſtſinnigen Geſchmack ſeines Wiederherſtellers ſpricht?

Alle übrigen Gemächer der Burg ſind gleichfalls im mittelalterlichen Style ausgeſtattet; bald iſt es ein Schrank von zierlichem Schnitzwerke, bald alterthümliche Uhren, Glasbilder, und mannigfaltige Trinkgefäße aus gebrannter Erde, aus Glas, oder aus getriebener Silberarbeit, die ſich der Aufmerkſamkeit des Beſuchers empfehlen.

Was uns im zweiten Stockwerke, in dem Schlafgemache der Burgherrſchaften, beſonders anzog, war die alte geſchnitzte Bettſtelle der Prinzeſſin, die hier als werthvolle Merkwürdigkeit gezeigt wird, wie einſt jene des Grafen von Gleichen und ſeiner zwei Weiber. Möge ein günſtigeres Schickſal ſie vor dem proſaiſchen Kaminfeuer bewahren, das franzöſiſche Soldaten in frevelndem Übermuthe mit dem ſächſiſchen Denkmale angezündet haben?

Wir erwähnen noch, in dem oberen Stockwerke, in dem Zimmer des Prinzen, das Gemälde von Lucas Cranach: Friedrich der Weiſe von Sachſen und ſeine Mutter, und das Bildniß Franzens von Sickingen als Jüngling. Letzteres ward von der Ebernburg bei Kreuznach nach dem Rheinſteine gebracht. Man ſagt, Franz von Sickingen habe in reiferem Alter, zur Kurzweil, öfters mit der

Armbruſt danach geſchoſſen, und heute noch zeigt man die Spuren der Bolzen auf dem Bilde.

Der eigenthümliche Reiz der ganzen innern Ausſchmückung, die entweder ächt alterthümlich oder ſehr kunſtreich nachgeahmt iſt, wird dadurch erhöht, daß ein großer Theil der Gegenſtände Geſchenke hoher fürſtlicher Familien und Perſonen ſind.

Iſt man endlich bis auf die höchſte Zinne des Rheinſteins gelangt, ſtreift der Blick voll Bewunderung und Entzücken über die wildromantiſche Gegend, die ſich hier entrollt, in welcher die Natur alle Launen einer ſchöpferiſchen Einbildungskraft geübt zu haben ſcheint, wo Fels an Fels, Berg an Berg und Schloß an Schloß ſich drängen, und der Rhein wie eine Rieſenſchlange ſich inmitten durchwindet, ſo kann man einem innern Wunſche nicht widerſtehen: man möchte, wäre es auch nur auf kurze Friſt, zurückkehren zu jener ritterlichen Zeit, deren Denkmale uns von jedem Hügel zurufen, man möchte mit dem Geſchlechte jener Tage leben, oder doch einen Anklang haben von dem, was einſt die Bewohner des Rheinſteins bewegte, von ihrer Freude, von ihrem Leide, von ihrem Glücke, von ihren Sorgen.

Die Volksſage hat es übernommen dieſe Sehnſucht zu befriedigen. Sie wohnt vorzugsweiſe am Rhein, gaſtfreundlich geſchirmt in der unabſehbaren Reihe von Burg- und Kloſterruinen, die ſeine Ufer bedecken. Sie konnte auf Rheinſtein nicht fehlen. Glücklich wer, gleich uns, die Mähre auf der Burg ſelbſt hat vernehmen können.

3.

Zu Anfang des dreizehnten Jahrhunderts hauſte auf dieſer Burg ein Ritter, Sifried von Rheinſtein genannt, eben ſo bekannt ſeiner Macht und ſeiner Reichthümer wegen, als weit umher furchtbar durch ſeine Raubzüge und Wegelagerungen.

Einſt kehrte er von einem Zuge heim, beladen mit reicher Beute und im Beſitz eines wunderſchönen Weibes, das er aus Franken-

Digitized by Google

land entführt. Er hatte sie als Sieger geraubt, er trat als Besiegter mit ihr in seine väterliche Burg.

Mit der Ankunft der schönen Jutta ging eine wundervolle Veränderung in dem Gemüthe des Rheinsteiners und auf seinem Schlosse vor. Keine Räubereien, keine Gewaltthaten, keine Raubzüge mehr; ruhig geleitete der Händler seine Waare vor dem Rheinstein vorüber, und die Schiffer entwöhnten sich des Schreckens, den ihnen seit langen Jahren der Anblick des hohen Felsennestes eingeflößt. Die junge Herrinn hatte mit süßem Kosen so lange den Hals des beglückten Ritters umschlungen, ihm mit schmeichelnden Worten so dringend um Abstellung seines unheimlichen Treibens angelegen, daß er ihre Bitte nicht versagen konnte. Die Liebe ist allmächtig und nichts widersteht ihrem Gebote.

Burg Rheinstein war aus einem lärmvollen Raubneste ein Ort der stillen und beglückenden Liebe geworden. Allmählig flohen die wilden Gesellen aus ihrem Bereiche, und die meisten Mannen und Waffenknechte verließen einen Dienst, in welchem sie sich nicht ferner bereichern konnten. Das wollte Frau Jutta, damit sie ihres ehelichen Glückes ungestört genießen möchte.

Leider war dieses Glück nur eine kurze Flitterwoche. Ein Jahr war kaum verstrichen, da gebar Frau Jutta zur größten Freude ihres Ehegemahls ein Mägdlein, verschied aber zur selben Stunde in seinen Armen, und verwandelte sein Glück in einen namenlosen Jammer, der nach und nach in finstern Trübsinn und in Menschenscheu ausartete. Nur eines vermochte Sifried aufrecht zu erhalten, die Sorge für die Erziehung seines Kindes, das ihm in jedem Zuge, in jeder Bewegung das theure Andenken seiner tiefbeweinten Gattinn zurückrief.

Gerda wuchs auf, und gedieh in allen Künsten, die einem edlen Fräulein geziemen, zur Lust ihres Vaters, und einer kostbaren Blume gleich, die in stiller Verborgenheit unter liebevoller Pflege erblüht.

Wie sehr auch Sifried von der Welt zurückgezogen lebte, müden

Digitized by Google

Reisenden und frommen Pilgern konnte er eine gastliche Herberge nicht versagen. So kam die Kunde des verborgenen Schatzes in die Rheinlande und in alle benachbarten Gauen, und bald sah man ganze Schaaren heirathslustiger Ritter und Herren nach dem Rheinstein, wie Wallfahrer nach geweihtem Orte, wandern. Es galt hier doppeltem Gewinn, einer engelgleichen Tochter und den Schätzen des Vaters. Dieses Andranges sich zu erwehren, blieb zuletzt dem alten Burgherrn kein anderes Mittel, als die stattlichen Freier zu einem bereits angesagten Turnier in Mainz zu bescheiden, wo er sich mit Gerda einfinden und sie dem tapfersten Kämpfer zum Weibe geben wollte.

Groß war die Zahl der rüstigen Streiter, die sich bei diesem Spiele einfanden; kaum möchte der Bischof zu einem Zuge nach dem gelobten Lande eine gleich große vereinigt haben. Einer suchte es dem Andern an Glanz und Reichthum seines Gefolges und an feiner Sitte vorzuthun, denn nicht sobald hatte sich Gerda auf dem Turnier gezeigt, so ward ihr ohne Widerrede der Preis der Schönheit zuerkannt. „Wer wird so glücklich sein, sie als Braut heimzuführen, wer wird so glücklich sein, an dem Zauber ihres Blickes fortan sich zu weiden?"

Unter Gerda's bisherigen Bewerbern, die sich zu dem Waffenspiele in Mainz meldeten, zeichneten sich besonders zwei dem Rheinsteiner verwandte Ritter aus, Kurt von Ehrenfels, der auf dem Schlosse gleiches Namens seinen Sitz hatte, und Kuno von Reichenstein, dessen Burg in nachbarlicher Nähe des Rheinsteins lag und bei den Chronikschreibern häufig als eine und dieselbe Besitzung mit demselben erscheint. Beide waren gerühmt als tapfere Degen; doch hatte Kuno von Reichenstein an jugendlicher Gestalt und adelicher Sitte den Vorzug über den ältern und rauhern Kurt von Ehrenfels, auch der Böse genannt, wogegen er ihm an Reichthum und Gütern einigermaßen nachstand. Längst schon empfand die holde Jungfrau eine zarte Regung für ihren schmucken Nachbarn auf Reichenstein, während ihr Vater Sifried sich mit sichtli-

Digitized by Google

cher Vorliebe zu dem Ehrenfelser hinneigte. Das launenhafte Glück sollte für den letzten entscheiden, der inbrünstigen Gebete ungeachtet, die Gerda aus bewegtem Herzen zum Himmel sandte.

Nachdem Kuno sich auf dem Turniere gegen alle anderen Nebenbuhler als Sieger bewährt, und manchen, der sich schon als glücklichen Bräutigam träumte, in den Sand gestreckt hatte, mußte er zuletzt der größern Körperstärke Kurt's unterliegen. Mit dem Siegeskranze ging für ihn zugleich die Hoffnung auf die Hand seiner angebeteten Herrinn verloren.

An dem zur Hochzeitsfeier festgesetzten Tage erschien Gerda, die vergeblich ihren Vater um Abwendung dieses herben Leidens angefleht hatte, anfänglich mit bleichen, abgehärmten Wangen und rothgeweinten Augen, in ihrem kostbaren Schmucke und reichen Geschmeide mehr einem armen Opferlamme denn einer glücklichen Braut ähnlich. Bald aber veränderten Ausdruck und Wesen sich in ihr. Bevor sie zum Altar geschleppt würde, wollte sie noch einmal zu ihrer Schutzpatroninn beten, und war deßhalb zur Burgkapelle geflohen. „Ohne deine Hülfe, Gnadenreiche, muß ich vergehen in endlosem Schmerze, o schütze, bewahre Dein Kind vor solchem Jammer!" Wie lange sie nach diesem Stoßgebete in stummer Andacht vor dem Bilde der Mutter Gottes gelegen, ist unbekannt. Als aber der ungeduldige Bräutigam sie von den Knieen emporriß, trat sie ihm mit fester zuversichtlicher Miene entgegen. „Gehen wir," sprach sie, einen letzten Blick dem Ritter von Reichenstein zuwerfend, der in dumpfem Brüten von dem Söller seiner Burg nach dem Rheinstein herüber starrte. Gerda verlangte, daß man ihr zu dem Gange nach der Kirche den weißen Zelter sattlete, den, in glücklichern Tagen, Kuno von Reichenstein ihr zu ihrem achtzehnten Geburtstage verehrt hatte. Es geschah nach ihrem Willen, und der feierliche Zug bewegte sich den Berg hinab nach der Clemenskapelle, die an dem Fuße des Abhanges zwischen beiden Burgen mitten inne lag, und die in ihren Trümmern heute noch sichtbar ist.

Noch war Kuno von Reichenstein unentschieden, ob er sich auf

immer verbergen, oder mit dem Schwerte auf ſeinen glücklichen Nebenbuhler losſtürzen ſollte, als ein wunderbares Schauſpiel ſeine matten Lebensgeiſter wieder auffriſchte.

In dem Augenblicke, wo der Zug, bei der Kapelle angelangt ſich zur Traunung anſchickte, erhob Gerda's bis dahin lammſanftes Roß wildbäumend ſich in die Höhe, ringsumher Alles niederwerfend, und rannte in zügelloſer Wuth davon, der ganze Troß hinter ihm her. Erſt ſchien ſein Lauf nach dem Rheinufer gerichtet, und Gerda, ſtatt dem mahnenden Rufe ihres verhaſſten Bräutigams zu gehorchen, trieb es vielmehr mit Gertenſchlägen an, da ſie ſelbſt den Tod in den kühlen Wellen des Stroms dem Ehebette Kurt's vorzog. Hart am Ufer jedoch wandte das treue Thier, und flog pfeilſchnell den jähen Felſenhang hinan, auf Burg Reichenſtein zu. Kaum hatte Kuno Zeit genug die Zugbrücke niederzulaſſen, und die ihm von Gott geſandte Braut vom Pferde herab in ſeine Arme zu empfangen.

Nach der erſten ſtürmiſchen Freude des Wiederſehens war ſeine Sorge die Thore der Burg zu ſchließen, die Wälle zu bewaffnen und ſich zu verzweifelter Gegenwehr bereit zu halten. Überflüſſige Noth! Nach einiger Weile brachte man auf einer Sänfte Siſried von Rheinſtein vor den Eingang der Burg. Schwer beſchädigt durch einen Fall vom Pferde, bat er als Freund eingelaſſen zu werden, und zu der vom Schickſal ſo ſichtlich begünſtigten Verbindung ſeinen väterlichen Segen zu ſpenden.

Von Kurt aber erhielten ſie Kunde, als ſie die Mannſchaft ſeines zur Vermählungsfeier geſchmückten Kahnes wehklagend über den Rhein zurückfahren ſahen. Vor wenigen Stunden hatten ſie einen überſchwenglich glücklichen Bräutigam nach Rheinſtein geleitet, jetzt trugen ſie eine Leiche nach Burg Ehrenfels. Kurt, in wilder Angſt die Spur Gerda's verfolgend, war über einen ſcharfen Felſenhang hinabgeſtürzt und hatte ſich den Hals gebrochen.

„So wird treue Liebe. . . . .“

Digitized by Google

4.

Von der Nutzanwendung meines gefälligen Erzählers auf Rheinstein gelangten nur diese letzten Worte zu meinem Ohre, das Übrige verwehte im Winde und in einem fröhlichen, jauchzenden Lärm, der von dem Strome zu uns heraufschallte. Es war das Dampfschiff, das, von Mainz nach Köln fahrend, die widerstrebenden Wellen des alten Rheines mit triumphirendem Brausen durchschnitt, und das glorreiche Übergewichte unserer neuen Kunst über die vergangene Zeit versinnlichte. Die auf dem Verdecke dicht gedrängte Menge stieß beim Anblick des Rheinsteines einen lauten Jubel aus, warf Hüte und Mützen in die Höhe und schwenkte die Schiffsfahne in der Luft. Der Thurmwart erwiederte den freundlichen Zuruf. Die neue Zeit begegnete dem Mittelalter in poetischem Gruße.

Welcher Contrast zwischen dem Zustande des Flusses heute und in den Uranfängen unserer historischen Überlieferungen! Offenbar floß der Rhein nicht von allen Zeiten her an dieser Stelle. Ein Blick auf die Felsen und Berge diesseits und jenseits lässt erkennen daß sie einst ungetrennt zusammenhingen und ein Ganzes bildeten; welches mochte damals die Gestalt dieser Gegend sein?

Welcher Unterschied zwischen den von den Römern wahrscheinlich zum erstenmal versuchten leichten Fahrzeugen (naves lusoriæ), mit welchen sie sich mühsam durch die Felsen wanden, und den heutigen bequemen und reichen Schiffen! Welcher Unterschied noch zwischen dem vierzehnten Jahrhunderte, wo alle größern Schiffe, Fluß auf- oder abwärts kommend, bei Bacharach und Lorch, oder Rüdesheim und Bingen Halt machen und zu weiterm Transporte über Land ausgeladen werden mussten, und dem neunzehnten Jahrhundert, das alle denkbaren Hindernisse des Flußverkehrs überwunden hat!

Welche Vergleichung zwischen dem im Jahre 1347 bei Ehrenfels, zum Schutz der Rheinzölle aufgestellten, großen Wachtschiffe.

Digitized by Google

„mit gläsernen Fenstern und mit Schindeln gedeckt," ein Prachtwerk jener Zeit, das 5 Pfund Heller, also 60 Gulden nach rheinischem Gelde, kostete, und dem zierlichen und mit aller Bequemlichkeit ausgestatteten Dampfboote „die Stadt Mainz" oder dem „Friedrich Wilhelm," das so eben unsere Augen ergötzte, und wohl gleiche Summe allein für das Holz an seinem Steuerruder bezahlen mochte!

Eines der traurigen Hirngespinste der letzten Jahrzehnde war, zwischen den Ländern diesseits und jenseits des Rheines mit aller Gewalt eine Scheidung machen, und den Fluß als Beweis, als ein von Gott gesetztes Zeichen dieser Scheidung anrufen zu wollen. Die solches träumen, haben den Rhein nie geschaut, niemals von der Höhe herab seinen wahren Character betrachtet, sonst würden sie sagen: Der Rhein scheidet nicht die Länder, die Völker diesseits und jenseits seines Laufes, er kettet, er einigt sie, und dient ihnen als lebendiges, unzerreißbares Band.

Wo und wann, in der That, könnte man von dem Rheine als Scheidegrenze sprechen, die einen Landstrich von dem andern trennte, entfernte?

Wir stehen hier auf einem Punkte, der billig als Maßstab seines Gebirgslaufes gelten mag. Zur Zeit, als der Strom sich seine Bahn durch die Binger Felsenwand noch nicht gebrochen hatte, war hier natürlich keine Scheidung. Und heute noch stehen rechts und links die Ufervorsprünge und Felsenlagen einander gegenüber, wie Freunde, die sich wechselseitig zum Gruße die Hände reichen. Indem das Auge sie beschaut, nähert sie der Geist und verbindet sie; man möchte versuchen, mit kräftigem Wurfe einen Stein auf das jenseitige Ufer zu schleudern, wo es alsbald unmöglich wäre, ihn aus der ganz gleichen Erdbildung und Steinmasse wieder herauszufinden.

Wo war die scheidende Rheingrenze, als Karl der Große Ingelheim und Rüdesheim mit Orleans'schen Reben bepflanzte und, über den damals bei Ingelheim noch viel weiter in das

Uferland reichenden Strom hin- und herfahrend, bald auf dem rechten, bald auf dem linken Ufer verweilte?

Steigen wir endlich bis über Straßburg hinauf in das Elsaß und Schwabenland: bietet etwa hier der Augenschein der Lehre von der Flußgrenze eine bessere Stütze?

Von den schönen Bergen herab, die sich zwischen Colmar und Schlettstadt auf dem linken Rheinufer hinter dem alterthümlichen und gastfreundlichen Rappotsweiler erheben, mustert das Auge mit Lust und Bewunderung das Panorama, das sich vor ihm ausbreitet. Rechts die Gletscher des Berner Oberlandes, die ihre glänzenden Häupter in die Wolken strecken, und der ewig schmelzenden Sonne ewig neuen Schnee bieten.

Grade aus, an der Grenze des Gesichtskreises, auf dem rechten Ufer des Rheines, der Schwarzwald, dessen dunkle Einschnitte, je nach der Tagesstunde und dem wechselnden Sonnenlichte, stets andere, stets malerisch-schöne Formen zeigen.

Links in der Thalebene das Straßburger Münster, das, einem Riesen-Meilenzeiger gleich, seinen schlanken Wuchs erhebt.

Und unter uns, und unmittelbar vor uns, eine weite Fläche, die von dem Schweizergebirge bis nach dem Rheingau hinzieht, rechts von dem Schwarzwald und der Bergstraße, und links von den Vogesen und dem Haardtgebirge begrenzt ist, und an Fruchtbarkeit, Pracht und Mannigfaltigkeit einem liebreich gepflegten Garten Gottes ähnlich sieht.

Mitten durch diesen Garten fließt ein kleines Bächlein, einem glänzenden Silberstreif vergleichbar, und zierlich gewunden in zahllosen Krümmungen. So klein dieses Bächlein scheint, so thut es dem Auge wohl, denn es bildet einen natürlichen Anhaltspunkt der Aussicht, es dient zur Belebung des Thales, es ist ihm unentbehrlich; denkt es hinweg, und das Thal ist unvollständig, Ihr begreift es nicht mehr.

Wenn in diesem Augenblicke Jemand zu Euch hinträte und spräche: Das ist der Rhein, der zwischen diesseits und jenseits die

Grenzscheide bildet und beide Länder und Völker von einander trennt, so würdet Ihr ihm ohne langes Besinnen antworten:

„Der Rhein, der zwischen Volksstämmen durchfließt, die eine Sprache sprechen, die einer und derselben Abkunft sind, gleiche Sitten, gleiche Bedürfnisse, gleiche Bildung und gleichen Verkehr haben, die sich wechselseitig würdigen und das Bedürfniß einer aufrichtigen Freundschaft fühlen, trennt die beiden Thalhälften genau in derselben Weise, wie die Pulsader die innere Armfläche theilt und trennt. So wie diese durch das Blutgeäder zu kräftigem und gesundem Bestande verbunden und erhalten wird, so auch mögen die Bewohner auf dem linken und auf dem rechten Ufer in dem Rheinstrome nicht eine Scheidung, sondern ein gemeinsames Band, eine von Gott verhängte Aufforderung zu Frieden, Eintracht und Freundschaft erblicken." Savoye.

98.

Der Spanier.

(Aus „Geist der Zeit.")

Üppig und lustig ist die Natur, doch weht schon ein halber Geist des Morgenlandes darüber, eine sinnliche Hülle der Kraft, vom Ernst gehalten, der die tiefe Lebensflamme mild bedeckt. Die Spanier sind die südlichsten von allen Europäern, und ihr Land schon konnte ihnen geben, was ihnen die Mohren nicht gegeben haben, obgleich viele so meinen. Man gehe ein paar Jahrtausende zurück, man wird denselben Sinn der Menschen finden. Wo sie nicht ausgeartet sind, sieht man hohe, schlanke und nervige Leiber, beweglich und fest zugleich; die freie und ernste Physiognomie zeigt eine breite stolze Stirne, große, schwarze, funkelnde Augen, schöne Nase und einen männiglich vollen Mund zum Löwenkinn, die Farbe ist braun, wie die Sonne heiß ist, aber die Weiber der Gebildeten sind in manchen Gegenden wunderschön, wie die Schönheit und der Wuchs der Männer zum fröhlichen Muthwillen, zur schwärmeri-

Digitized by Google

ſchen und religiöſen Sinnlichkeit, leicht und lieblich, und weiß wie Schnee. — Der Sinn des Volks — ich meine den allgemeinen ſpaniſchen Sinn, denn des großen Landes Art und hie und da des Landes Nation und Sprache iſt verſchieden — arm, rauh, tapfer und frei wohnt der Gallicier, Aſturier, Biskayer in ſeinen Bergen, und ſpricht noch oft in den alten Tönen der Basken. Der Katalane und Navarreſe hat viel von dem Provenzaliſchen und Italiſchen, womit er im Mittelalter ſehr zuſammenhing; der Arragone iſt raſch und edel, der Kaſtillane ſtolz und ritterlich, der Andaluſier und Valencier leicht, luſtig und romantiſch — der Sinn des Volks, aus dieſem allen zuſammenfließend, muß immer ein ſchöner ſein, und ſo ſehr die einzelnen Länder Verſchiedenheiten zeigen, ſind doch folgende die Grundzüge des ſpaniſchen Charakters.

Die Spanier haben die glückliche Haltung zwiſchen Leichtfertigkeit und Schwerfälligkeit, welche die edelſten Naturen bezeichnet, die nur in ſo glücklichen Klimaten entſtehen; eine herrliche Miſchung von Feuer und Ernſt, von Hohheit und Liebenswürdigkeit. Daher hat das Schönſte, was die innere Bildung erzeugen konnte, hier gelebt: lies die alten Annalen des Volkes, höre die alten mohriſchen und ſpaniſchen Balladen und Romanzen zum Saitenſpiel ſingen, dringe ein in den tiefen und heroiſchen Geiſt ihrer Ritterorden — iſt ein Volk in Europa, das ſolche Religioſität, Ritterlichkeit und Liebe in Werken und Thaten aufzuweiſen hätte, das die romantiſche und religiöſe Schwärmerei der Liebe und des Chriſtenthums ſo geiſtig und ſo friſch in einander verbrüdert, und das mehr Thaten des Edelmuths und des Heroismus durch ſolche Verbrüderung gethan hätte? Lebendig weht dieſer hohe Geiſt in ihren alten Liedern, und man braucht nur ſie zu hören, um den ſtolzen Charakter des Spaniers zu finden. So waren die Mohrenbezwinger, ſo die großen Feldherrn in Italien, ſo die Abentheurer in Indien. Unſere kleine Zeit ſieht zu ſolchem Leben wie zu einem ſchönen Traum, wie zu einer langen, vergangenen, uralten Zeit hin, denn leider iſt ſie für uns uralt geworden. Bei dem ſpaniſchen Ritter, wie er ernſt

Digitized by Google

und fürchterlich dasteht, iſt die Luſt des Herrſchers für Hohheit und Liebe, dann für Gold, bei den andern für Gold oder noch für Kleineres. Es läßt ſich das tiefſte Daſein eines Volks nicht klarer machen; aber ſiehe Kortez, Pizaro, Guasco, Albuquerque, die wilden Abentheurer und Eroberer, und ſtelle Englands und Hollands Seeritter dagegen. Fühlſt Du daran keinen Unterſchied, ſo fühlſt Du nie einen. Die erſten waren die Ritter des goldenen Vließes, die andern phöniciſche Schiffer; die erſten ſuchten Gold und Weihrauch, die andern Kartoffeln und Taback. Höre den Ton ihrer Sprache: hat die ſüßeſte Liebe, die ſtolzeſte Majeſtät höhere Klänge erfunden? Und die Herrlichen in Karls des Fünften und Philipps des Zweiten Zeit, weit waren ſie in Sprache, Poeſie, in jeder Kunſt, Wiſſenſchaft und Anmuth des Lebens den meiſten Europäern voraus! Gieb mir den einzigen Don Quixote des Cervantes, wo die Natur alles Lieblichſte, Süßeſte und Friſcheſte der Menſchheit, alle zarteſten Empfindungen, allen heitern und ſinnvollen Verſtand des Lebens wie in einem fröhlichen Frühling voll Geſang und Blüthen ausgegoſſen hat — gieb mir das einzige Buch und den einzigen göttlichen Mann, der dieſes machen konnte; gieb mir die erhabene Schwärmerei, den heiligen Geiſt ewiger Liebe des Ponce de Leon — und ich bete das Volk an, welches ſo Großes und Würdiges *aus ſich* erzeugen konnte.

Arndt.

99.

Die Landleute im mittäglichen Frankreich.

(Aus der „Reiſe in die mittäglichen Provinzen von Frankreich.“)

Heute in der Wärme eines Frühlingsmorgens bezog ich mein Dörfchen, das den Namen Caveral führt, und nur anderthalb Stunden von der Stadt enfernt iſt. Es iſt einem Baron zuſtändig, der um ſeinen König herum kriecht, und ſein Schloß unbeſucht läßt, das ohne Hülfe unter ſeiner eigenen Pracht und Größe erliegt. Die kleinen Bauerhütten, die es umzingeln, ſehen wie Bro-

cken aus, die Wind und Wetter von seiner Felsenwand abgespühlt haben; aber sie liegen sicher und ruhig, indeß die zerstörende Zeit unermüdet an dem Einsturze des nachbarlichen Colosses arbeitet.

Und die Bewohner dieser Hütten — wer wollte nicht mit ihnen zufrieden sein?

Reine, unverdorbene Natur? Warum verwies ich meinem Johann diesen Ausdruck, der, so oft er auch gemißbraucht wird, doch auf diesen gesunden, thätigen, fröhlichen Mann, und auf sein junges, reizendes liebevolles Weib so passend ist, daß ich für diese glücklich zusammen Gepaarten keinen schicklichern ausfindig zu machen wußte.

Ein Morgen Land, der an ihre Hütte anstößt, mit Oliven, Feigen und Maulbeerbäumen besetzt; eine Ölpresse und ein Behälter im Vorhause für ihre Seidenwürmer: das sind die einfachen Mittel ihres Unterhalts, und nie, sagen sie, haben sich noch Mangel und Schwermuth ihrer Schwelle genähert. Sie treiben ihre Handarbeit wie ein Spiel, durch das sie Hunger, Schlaf und Stärke der Liebe gewinnen. An die Seele denken sie nicht; diese ist bei ihnen ein Acker, der von selbst nur reine und gesunde Frucht tragen kann, und keiner mühsamen Bearbeitung bedarf. Die Kunst, zufrieden zu sein, liegt ihnen in dem Herzen, wie die Kunst zu sehen in den Augen. Sie nützen diese natürlichen Eigenschaften, ohne einen Augenblick über die Mechanik derselben nachzudenken.

Da es für heute zu spät war, einen neuen Küchenzettel zu entwerfen, so mußte ich mich diesen Mittag mit ihrer gewöhnlichen Kost begnügen, und dazu gehörte fürwahr keine große Verläugnung. Kräftiger, behaupte ich, kann man nicht kochen, und freundlicher kann man nicht vorlegen, als dieses Weib. „Wer hat sie," sagte ich zu mir selbst, wenn sie durch Wahrheit und Einfalt ihrer Rede mein Herz an sich zog, „wer hat sie ohne Kenntniß, ohne Bücher, ohne Welt gelehrt so bemächtigend zu werden? Oder ist eben dieser Abgang Ursache, daß sie es in diesem Grade ist?"

Mein Bett, mein hölzerner Stuhl und ein Tisch für meine Schreiberei und kleine Geräthschaften stehen hinter einem Ver-

Digitized by Google

ſchlage, der beinahe das Viertel von der Stube einnimmt, — und damit ſind hinlänglich die Grenzen des Eigenthums und der erkünſtelten Schamhaftigkeit gewahret. Alles lehrt mich hier, unter welchem geringen Aufwande menſchliche Zufriedenheit beſtehen kann.

Ich bot meiner Wirthin einen Vorſchuß von zwölf Laubthalern an, um die Koſten der vergrößerten Wirthſchaft zu beſtreiten, da ſie ja wohl auch, ſo lange ich bei ihnen bin, meine Gäſte ſein müſſen. — Könnte ich mich nur immer ſo auslachen ſehen!

„Wollen Sie ein Jahr bei uns bleiben, mein Herr?“ ſagte ſie. „Was ſoll ich um des Himmels Willen mit ſo vielem Gelde anfangen? Spärlich und nährlich! mehr kann mein kleiner Heerd und meine Kochkunſt nicht beſtreiten. — Sie müſſen, mein Herr, ich kann Ihnen nicht helfen, mit zwei Gerichten zufrieden ſein. Ihre Geſundheit und ihre Börſe werden dabei gewinnen, und doch ſollen ſie mit röthern Backen von uns gehen, als Sie mitgebracht haben. Geben Sie mir drei Stücke von Ihrer Münze; ich will zuſehen, wie weit ich damit komme, und übrigens thun Sie nur, als wenn Sie zu uns gehörten. In zwei Tagen, wette ich, ſchicken ſie ihre Arzneien in's Spital; denn in unſerm Dorfe kann ſie kein Menſch brauchen.“ — Und ſo flog ſie, die ſechzehnjährige Hausmutter, zu ihrer ungekünſtelten Wirthſchaft.

Der Mann übernahm, mich in Bewegung zu ſetzen. Er führte mich erſt um das Schloß ſeines Lehnsherrn herum. „Wenn Sie,“ ſagte er, „die großen Säle ſehen könnten, die hier übereinander gewölbt ſind, ſo würden Sie denken, der Mann habe zum Rieſengeſchlecht gehört, der ſie gebaut hat; und doch ſoll er nicht mehr Menſch geweſen ſein, als ſein Enkel, der ein ſo zierliches Männchen iſt, daß er in einem Vogelbauer Raum hätte. Es hängt mancher Schweißtropfen meines armen Ältervaters an dieſen Steinen, der noch mit zu den dicken Mauern gefrohnt hat, die jetzt wieder einſtürzen. Seit fünfzig Jahren iſt kein Rauch aus dieſen verzierten Schornſteinen geſtiegen. Die Beſitzer dieſes unnützen Gebäudes fliehen es wie einen Abgrund, der ihr Erbtheil verſchlungen hat,

Digitized by Google

und mir und Andern ſtiehlt es die ſchöne Ausſicht auf das freie Feld, das darhinter liegt. Da lobe ich mir doch die kleinen Häuſer von Klebwerk, wie das meine, die man ohne Koſten ſelbſt flickt, wenn ſie wankelbar werden, um ein Geringes wieder aufbaut, wenn ſie zuſammen fallen, und in denen ſtarke, muthige Menſchen wohnen, die darinnen grau werden."

Alles Verödete läßt auch das Herz leer. Wir wurden erſt froh, als wir das geſellige Dorf durchwandelten. Was für ein ganz anderes Gemälde für den Geiſt gegen jene Einöde des kummervollen Stolzes. Hier war alles lebendig. Bald fuhr der Amorskopf eines rothwangigen Jungen zu ſeinem kleinen Fenſter heraus; bald begleiteten uns die Rabenaugen eines Mädchens über die Gaſſe. Hier kam uns der Reif entgegen gerollt, hinter dem ein Dutzend ſpielende Kinder herſprangen. Dort entblößte ein freundlicher Alter ſein graues Haupt, um uns ſeinen patriarchaliſchen Segen zu geben. Aus allen Ecken, unter allen Strohdächern hervor, blickte Friede und Freude, Thätigkeit oder Ruhe nach vollbrachter Arbeit.

Welches Auge könnte ſo verwöhnt ſein, an dieſen bevölkerten Hütten die Verhältniſſe eines Palladio, und in dieſer Männer Leben und den Spielen ihrer Kinder den Maſchinengang der großen Welt zu vermiſſen?

Das Dorf iſt reinlich, und ſeine Lage höchſt angenehm. Ich machte auf dieſem Rückwege noch eine Entdeckung, die mir viel werth iſt. Sein kleines Gebiet ſchließt einen Berg ein, deſſen mit Fichten und Mandelbäumen und Geniſte bunt untereinander bewachſenen Gipfel ich mir zum Ziel meiner Morgengänge auserſehen habe.

So fehlt mir hier nichts, was meine einfache Diät bedarf. Johann thut ſich nicht wenig zu gute auf die Zufriedenheit, die er an mir wahrnimmt, und brüſtet ſich manchmal wie ein Magiſter, der ſich ſeit Kurzem zum Wegweiſer der wahren Glückſeligkeit, wie man ſagt, habilitirt hat.

Nach dem köſtlichen ländlichen Mahl, das mich an der Seite

Digitized by Google

zweier guten Menſchen erwartete, als ich hungrig zurück kam, führte mich mein Wirth auf den allgemeinen Kegelplatz des Dorfs, um mich mit einem Blicke die ganze Gemeinde kennen zu lehren. Der Nachmittag iſt in dieſem Lande nur dem Vergnügen, und keinem mehr gewidmet, als dem Kegelſpiele; und nichts kann wohl deutlicher von dem leichten Nahrungserwerb ſeiner Bewohner zeugen, als dieſer Hang. Der Seidenwurm erfordert nur ſechs Wochen Aufſicht und Wartung, und belohnt dennoch dem Landmann weit reichlicher ſeine kleine Mühe, als der fruchtbarſte Getreidebau bei uns. Die Olivenärnte ſchlägt ſelten fehl, und der äußerſt wohlfeile Preis des trefflichen Weines zeugt von ſeinem Überfluſſe. Was für Forderungen können alſo dieſen guten Leuten noch zu befriedigen übrig bleiben, als die Forderungen des Vergnügens?

Thümmel.

100.

Der vaticaniſche Apollo.

(Aus der „Geſchichte der Kunſt.“)

Die Statue des Apollo iſt das höchſte Ideal der Kunſt unter allen Werken des Alterthums, welche der Zerſtörung derſelben entgangen ſind. Er übertrifft alle andere Bilder desſelben, ſo weit Homers Apollo den, welchen die folgenden Dichter malen. Über die Menſchheit erhaben iſt ſein Gewächs, und ſein Stand zeuget von der ihn erfüllenden Größe. Ein ewiger Frühling, wie in dem glücklichen Eliſien, bekleidet die reizende Männlichkeit vollkommener Jahre, und ſpielt mit ſanfter Zärtlichkeit auf dem ſtolzen Gebäude ſeiner Glieder.

Geh mit deinem Geiſte in das Reich unkörperlicher Schönheiten, und verſuche ein Schöpfer einer himmliſchen Natur zu werden, und den Geiſt mit Bildern, die ſich über die Materie erheben, zu erfüllen. Denn hier iſt nichts Sterbliches, noch was die menſchliche Dürftigkeit erfordert. Keine Adern noch Sehnen erhitzen und regen dieſen Körper, ſondern ein himmliſcher Geiſt, der ſich wie ein

ſanfter Strom ergoſſen, hat gleichſam die ganze Umſchreibung dieſer Figur erfüllt. Er hat den Python, wider welchen er erſt ſeinen Bogen gebraucht, verfolgt, und ſein mächtiger Schritt hat ihn erreicht und erlegt. Von der Höhe ſeiner Genügſamkeit geht ſein erhabener Blick, wie ins Unendliche, weit über ſeinen Sieg hinaus. Verachtung ſitzt auf ſeinen Lippen, und der Unmuth, welchen er in ſich zieht, bläht ſich in den Nüſſen ſeiner Naſe, und tritt bis in die ſtolze Stirne hinauf. Aber der Friede, welcher in einer ſeligen Stille auf derſelben ſchwebt, bleibt ungeſtört, und ſein Auge iſt voll Süßigkeit, wie unter den Muſen, die ihn zu umarmen wünſchen. In allen uns übrig gebliebenen Bildern des Vaters der Götter, welche die Kunſt verehrt, nähert er ſich nicht der Größe, in welcher er ſich dem Verſtande des göttlichen Dichters offenbarte, wie hier in dem Geſichte des Sohnes, und die einzelnen Schönheiten der übrigen Götter treten hier, wie bei der Pandora, in Gemeinſchaft zuſammen.

Eine Stirn Jupiters, die mit der Göttinn der Weisheit ſchwanger iſt, und Augenbraunen, die durch ihr Winken ſeinen Willen erklären: Augen der Königinn der Göttinnen, mit Großheit gewölbt, und ein Mund, welcher denjenigen bildet, der dem geliebten Branchus die Wollüſte eingeflößt. Sein weiches Haar ſpielt, wie die zarten und flüſſigen Schlingen edler Weinreben, gleichſam von einer ſanften Luft bewegt, um dieſes göttliche Haupt. Es ſcheint geſalbt mit dem Öle der Götter, und von den Grazien mit holder Pracht auf ſeinen Scheitel gebunden.

Ich vergeſſe alle andere über dem Anblick dieſes Wunderwerks der Kunſt, und ich nehme ſelbſt einen erhabenen Stand an, um mit Würdigkeit anzuſchauen. Mit Verehrung ſcheint ſich meine Bruſt zu erweitern und zu erheben, wie diejenige, die ich vom Geiſte der Weiſſagung aufgeſchwellt ſehe, und ich fühle mich im Geiſte weggerückt nach Delos und in die lyciſchen Haine, Orte, die Apollo mit ſeiner Gegenwart beehrte; denn mein Bild ſcheint Leben und Bewegung zu bekommen, wie des Pygmalion Schönheit; wie iſt

es möglich; es zu malen und zu beſchreiben? Die Kunſt ſelbſt müßte mir rathen und die Hand führen, die erſten Züge, die ich hier entwerfen, künftig auszuführen. Ich lege den Begriff, welchen ich von dieſem Bilde gegeben, zu deſſen Füßen, wie die Kränze derjenigen, welche das Haupt der Gottheiten, die ſie krönen wollten, nicht erreichen konnten.

Winckelmann.

101.

Muſik.

(Aus den „Briefen eines Kindes.“)

Wie ich aus dem Kloſter kam nach Offenbach, da lag ich im Garten auf dem Raſen, und hörte Salieri und Winter und Mozart und Cherubini und Haydn und Bethoven. Das Alles umſchwärmte mich; ich begriff's weder mit den Ohren noch mit dem Verſtand, aber ich fühlte es doch, während ich alles Andre im Leben nicht fühlte; das heißt, der innere, höhere Menſch fühlte es, und ſchon damals fragte ich mich: wer iſt das, der da geſpeiſt und getränkt wird durch Muſik? und was iſt das, was da wächſt und ſich nährt und pflegt, und ſelbſt thätig wird durch ſie? — *denn ich* fühlte eine Bewegung zum Handeln; ich wußte aber *nicht*, was ich ergreifen ſollte. Oft dachte ich, ich müſſe mit fliegender Fahne voranziehen den Völkern; ich würde ſie auf Höhen führen über den Feind, und dann müßten ſie auf mein Geheiß, auf meinen Wink, hinunterbrauſen in's Thal und ſiegend ſich verbreiten. Da ſah ich die rothen und weißen Fähnlein fliegen, und den Pulverdampf in den ſonneblendenden Gefilden; da ſah ich ſie heranſprengen im Galopp, die Siegesboten mich umringen und mir zujauchzen; da ſah und fühlte ich, wie der Geiſt in der Begeiſterung ſich löſ't und zum Himmel aufſchwingt; die Helden an den Wunden verblutet, ſelig aufſchreiend im Tode; ja, und ich ſelbſt hab' es mit erlebt, denn ich fühlte mich auch verwundet und fühlte wie der Geiſt Abſchied nahm, gern noch verweilt hätte unter den Palmen der Siegesgöttinn, und doch, da ſie ihn enthob, auch gern ſich mit ihr auf-

Digitized by Google

ſchwang. Ja, ſo hab' ich's erlebt und Anderes noch: wo ich mich einſam fühlte, in tiefe wilde Schluchten ſah, unendliche Berge über mir, ahnend die Gegenwart der Geiſter. Ich nahm mich zuſammen und ſagte: kommt nur, Ihr Geiſter, kommt nur heran; weil Ihr göttlich ſeid, und höher als ich, ſo will ich mich nicht wehren. Da hörte ich aus dem unſäglichen Gebraus die Stimmen der Geiſter ſich losreißen: ſie wichen von einander; ich ſah ſie aus der Ferne in glänzendem Flug mir nahen; durch die himmliſche blaue Luft verdufteten ſie ihre ſilberne Weisheit, und ſie neigten ſich in den Felſenſaal herab, und ſtrömten Licht über die ſchwarzen Abgründe, daß Alles ſichtbar war. Da ſprangen die Wellen in Blumen in die Höhe und umtanzten ſie, und ihr Nahen, ihr ganzes Sprechen war ein Eindringen ihrer Schönheit auf mich, daß meine Augen ſie kaum faßten mit allem Beiſtand der Geiſter — und das war ihre ganze Wirkung auf mich.

Bettina.

102.

Die Wanderung auf den Ilſenſtein.

(Aus den „Reiſebildern.")

.... So ſtiegen wir Alle den Berg hinab, in dem die Einen den Weg nach Schirke einſchlugen, und die Andern ungefähr zwanzig Mann, wobei auch meine Landsleute und ich, angeführt von einem Wegweiſer, durch die ſogenannten Schneelöcher hinabzogen nach Ilſenburg.

Das ging über Hals und Kopf. Ehe ich mich deſſen verſah, war die kahle Partie des Berges mit den darauf geſtreuten Steingruppen ſchon hinter uns, und wir kamen durch einen Tannenwald, wie ich ihn den Tag vorher geſehen. Die Sonne ſchoß ſchon ihre feſtlichſten Strahlen herab und beleuchtete die humoriſtiſch-buntgekleideten Burſchen, die ſo munter durch das Dickicht drangen, hier verſchwanden, dort wieder zum Vorſchein kamen, bei Sumpfſtellen über die quergelegten Baumſtämme liefen, bei abſchüſſigen Tiefen an den rankenden Wurzeln kletterten, in den ergötzlichſten Tonar-

Digitized by Google

ten emporjohlten, und eben ſo luſtige Antwort zurückerhielten von den zwitſchernden Waldvögeln, von den rauſchenden Tannen, von den unſichtbar plätſchernden Quellen und von dem ſchallenden Echo. Wenn frohe Jugend und ſchöne Natur zuſammenkommen, ſo freuen ſie ſich wechſelſeitig.

Je tiefer wir hinabſtiegen, deſto lieblicher rauſchte das unterirdiſche Gewäſſer, nur hier und da, unter Geſtein und Geſtrüppe, blinkte es hervor, und ſchien heimlich zu lauſchen, ob es ans Licht treten dürfe, und endlich kam eine kleine Welle entſchloſſen hervorgeſprungen. Nun zeigt ſich die gewöhnliche Erſcheinung: ein Kühner macht den Anfang, und der große Troß der Zagenden wird plötzlich, zu ſeinem eigenen Erſtaunen, von Muth ergriffen, und eilt, ſich mit jenem erſten zu vereinigen. Eine Menge anderer Quellen hüpften jetzt haſtig aus ihrem Verſteck, verbanden ſich mit der zuerſt hervorgeſprungenen und bald bildeten ſie zuſammen ein ſchon bedeutendes Bächlein, das in unzähligen Waſſerfällen, und in wunderlichen Windungen, das Bergthal hinabrauſcht. Das iſt nun die Ilſe, die liebliche ſüße Ilſe. Sie zieht ſich durch das Ilſethal, an deſſen beiden Seiten ſich die Berge allmählig höher erheben, und dieſe ſind, bis zu ihrem Fuße, meiſtens mit Buchen, Eichen und gewöhnlichem Blattgeſträuche bewachſen, nicht mehr mit Tannen und anderm Nadelholz. Denn jene Blätterholzart wird vorherrſchend auf dem „Unterharze," wie man die Oſtſeite des Brockens nennt, im Gegenſatz zur Weſtſeite desſelben, die der „Oberharz" heißt, und wirklich viel höher iſt, und alſo auch viel geeigneter zum Gedeihen der Nadelhölzer.

Es iſt unbeſchreibbar, mit welcher Fröhlichkeit, Naivetät und Anmuth die Ilſe ſich hinunterſtürzt über die abenteuerlich gebildeten Felsſtücke, die ſie in ihrem Laufe findet, ſo daß das Waſſer hier wild empor ziſcht oder ſchäumend überläuft, dort aus allerlei Steinſpalten, wie aus vollen Gießkannen, in reinen Bögen ſich ergießt und unten wieder über die kleinen Steine hintrippelt, wie ein munteres Mädchen. Ja, die Sage iſt wahr, die Ilſe iſt eine Prin-

Digitized by Google

zessin, die lachend und blühend den Berg hinabläuft. Wie blinkt im Sonnenschein ihr weißes Schaumgewand! Wie flattern im Winde ihre silbernen Busenbänder! Wie funkeln und blitzen ihre Diamanten! Die hohen Buchen stehen dabei gleich ernsten Vätern, die verstohlen lächelnd dem Muthwillen des lieblichen Kindes zusehen; die weißen Birken bewegen sich tantenhaft vergnügt, und doch zugleich ängstlich über die gewagten Sprünge; der stolze Eichbaum schaut darein wie ein verdrießlicher Oheim, der das schöne Wetter bezahlen soll; die Vögelein in den Lüften jubeln ihren Beifall, die Blumen am Ufer flüstern zärtlich: O, nimm uns mit, nimm uns mit, lieb' Schwesterchen! — Aber das lustige Mädchen springt unaufhaltsam weiter, und plötzlich ergreift sie den träumenden Dichter, und es strömt auf mich herab ein Blumenregen von klingenden Strahlen und strahlenden Klängen, und die Sinne vergehen mir vor lauter Herrlichkeit, und ich höre nur noch die flötensüße Stimme.

. . . . . .

Unendlich selig ist das Gefühl, wenn die Erscheinungswelt mit unserer Gemüthswelt zusammenrinnt, und grüne Bäume, Gedanken, Vogelgesang, Wehmuth, Himmelsbläue, Erinnerung und Kräuterduft sich in süßen Arabesken verschlingen. Die Frauen kennen am besten dieses Gefühl, und darum mag auch ein so holdseliges ungläubiges Lächeln um ihre Lippen schweben, wenn wir mit Schulstolz unsere logischen Thaten rühmen, wie wir Alles so hübsch eingetheilt in objectiv und subjectiv, wie wir unsere Köpfe apothekenartig mit tausend Schubladen versehen, wo in der einen Vernunft, in der andern Verstand, in der dritten Witz, in der vierten schlechter Witz, und in der fünften gar nichts, nämlich die Idee, enthalten ist.

Wie im Traume fortwandelnd, hatte ich fast nicht bemerkt, daß wir die Tiefe des Ilsethales verlassen, und wieder bergauf stiegen. Dies ging sehr steil und mühsam und mancher von uns kam außer Athem. Doch wie unser seliger Vetter, der zu Mölle begraben liegt,

Digitized by Google

dachten wir im voraus an's Bergabſteigen, und waren um ſo vergnügter. Endlich gelangten wir auf den Ilſenſtein.

Das iſt ein ungeheurer Granitfelſen, der ſich lang und keck aus der Tiefe erhebt. Von drei Seiten umſchließen ihn die hohen waldbedeckten Berge, aber die vierte, die Nordſeite, iſt frei, und hier ſchaut man das unten liegende Ilſenburg und die Ilſe, weit hinab ins niedere Land. Auf der thurmartigen Spitze des Felſens ſteht ein großes, eiſernes Kreuz, und zur Noth iſt da noch Platz für vier Menſchenfüße.

Wie nun die Natur, durch Stellung und Form, den Ilſenſtein mit phantaſtiſchen Reizen geſchmückt, ſo hat auch die Sage ihren Roſenſchein darüber gegoſſen. Gottſchalk berichtet: „Man erzählt, hier habe ein verwünſchtes Schloß geſtanden, in welchem die reiche, ſchöne Prinzeſſinn Ilſe gewohnt, die ſich noch jetzt jeden Morgen in der Ilſe bade; und wer ſo glücklich iſt, den rechten Zeitpunkt zu treffen, werde von ihr in den Felſen, wo ihr Schloß ſei, geführt und königlich belohnt.“ Ein reicher neuerer Schriftſteller, Herr von Neumann, Wohlgeboren, der ein Harzreiſebuch geſchrieben, worin er die Gebirgshöhen, Abweichungen der Magnetnadel, Schulden der Städte und dergleichen, mit löblichem Fleiße und *genauen* Zahlen angegeben, behauptet indeß: „Was man von der *ſchönen* Prinzeſſinn Ilſe erzählt, gehört dem Fabelreiche an.“ So ſprechen alle dieſe Leute, denen eine ſolche Prinzeſſinn niemals erſchienen; wir aber, die wir beſſer begünſtigt worden, wiſſen das beſſer. Auch Kaiſer Heinrich wußte es. Nicht umſonſt hingen die altſächſiſchen Kaiſer ſo ſehr an ihrem heimiſchen Harze. Man blättere nur in der hübſchen Lüneburger Chronik, wo die guten, alten Herren, in wunderlich treuherzigen Holzſchnitten, abconterfeit ſind, wohl geharniſcht, hoch auf ihrem gewappneten Schlachtroß, die heilige Kaiſerkrone auf dem theuern Haupte, Scepter und Schwert in feſten Händen, und auf den lieben, knebelbärtigen Geſichtern kann man deutlich leſen, wie oft ſie ſich nach den ſüßen Herzen ihrer Harzprinzeſſinnen, und dem traulichen Rauſchen der Harzwälder zurück-

Digitized by Google

ſehnten, wenn ſie in der Ferne weilten, wohl gar in dem citronen- und giftreichen Welſchland, wohin ſie und ihre Nachfolger ſo oft verwickelt wurden von dem Wunſche, römiſche Kaiſer zu heißen, einer ächt deutſchen Titelſucht, woran Kaiſer und Reich zu Grunde gingen.

Ich rathe aber Jedem, der auf der Spitze des Ilſenſteins ſteht, weder an Kaiſer und Reich, noch an die ſchöne Ilſe, ſondern bloß an ſeine Füße zu denken. Denn als ich dort ſtand, in Gedanken verloren, hörte ich plötzlich die unterirdiſche Muſik des Zauberſchloſſes, und ich ſah, wie ſich die Berge ringsum auf die Köpfe ſtellten, und die rothen Ziegeldächer zu Ilſenburg anfingen zu tanzen, und die grünen Bäume in der blauen Luft herumflogen, daß es mir blau und grün vor den Augen wurde, und ich ſicher, von Schwindel erfaßt, in den Abgrund geſtürzt wäre, wenn ich mich nicht, in meiner Seelennoth, an's eiſerne Kreuz feſtgeklammert hätte.

Heine.

103.

Göthe's Haus.

(Aus dem „Nachlaß.")

An einem freien Platze, den ein Brunnen lebendig macht, zeigt ſich in grauröthlicher Tünche, die Fenſter mit ſchwarzen Einfaſſungen umgeben, ein zweiſtöckiges Haus, geräumig dem Anſehen nach, aber durch nichts über das Maaß der Wohnung eines wohlhabenden Bürgers hinausgeſtellt. Wir treten über die Schwelle, und befinden uns in einem Hausflur, den eine gelbliche Steinfarbe hell und heiter erſcheinen läßt. Wir ſteigen die mit maſſivgemauerten Wangen verſehene Treppe hinan, die ſich mit breiten Stufen in der ſachteſten Hebung emporſchwingt. Ihre Größe muß uns überraſchen, ſie ſteht in keinem Verhältniß zu den übrigen Dimenſionen des Gebäudes, und nimmt das Unterhaus zumeiſt für ſich weg. Intereſſant iſt es zu hören, wie ſie entſtand. Während ſeines römiſchen Aufenthalts wurde das Göthen vom Herzog ge-

Digitized by Google

ſchenkte Haus ausgebaut, auch eine entſprechende Treppe war bereits fertig, da ſah Göthe in Rom eine, deren Conſtruction ihn entzückte. Sofort ließ er eine Zeichnung davon machen, und ſchickte dieſe nach Deutſchland mit dem Befehl, eine ſolche Treppe in ſeinem Haus anzubringen. Vergebens waren alle Remonſtrationen über die Alpen hin, es mußte ihm gehorcht werden. Als er zurückkam, ſah er ſich das Treppenwerk, welches ihm ſein Unterhaus wegnahm, nachdenklich an, ſtieg kopfſchüttelnd aber ſchweigend hinauf, und hat auch nachmals nie von der Sache geſprochen.

Im obere Veſtibule blicken uns aus Mauerniſchen die Geſtalten des Schlafes und des Todes und das koloſſale Haupt der Juno entgegen. Auch römiſche Proſpecte, die über der Treppe hangen, erinnern an jenes Land, nach deſſen Verlaſſen er, wie er zu ſagen pflegte, nie wieder ganz glücklich geworden iſt.

Ein längliches gelbes Sälchen thut ſich auf. Darin ſpeiſte er mit ſeinen Gäſten. Meyer'ſche Zeichnungen antiker oder Pouſſin'ſcher Gegenſtände bedecken die Wände; hinter einem grünen Vorhang verwahrte er die Aquarellkopie der Aldobrandiniſchen Hochzeit von Meyer, die er für ſeinen köſtlichſten Schatz hielt. Auch die Nebenräume rechts und links zeigen nur Dinge, die dieſer Richtung und Periode der Künſt angehören. Da iſt nun überall Vergangenheit und Erinnerung; für den mit Göthe's Werken Vertrauten regen ſich Kette und Einſchlag von ſo manchem ſeiner Gewebe. Ein hiſtoriſches Gefühl ergreift uns, das Gefühl, welches mich immer von Grund aus glücklich macht. Denn da iſt nichts, was nicht in die Periode ſeiner Bildung verſchlungen wäre, und allem Spätern war der Zugang ſtreng verſagt. Gerührt überblicken wir die geringen und armen Sachen, an denen der große Mann ſich aufzuerbauen wußte.

Rechts von dieſem Sälchen ſehen wir das ſogenannte Deckenzimmer; warum Göthe dasſelbe vorzugsweiſe ſo benannte, weiß man nicht, da alle Zimmer mit Stuck verzierte Decken hatten. Links liegt ſein blaues Empfangszimmer und dahinter das ſogenannte Urbino-

Digitized by Google

zimmer, nach dem Bilde eines Herzogs von Urbino, welches er aus Italien mitbrachte, getauft. Jetzt ist es daraus hinweg genommen. Auf de Schwelle des Empfangszimmers begrüßte uns sein freundliches: Salve! Göthe kam, wenn er Menschen empfing, nie auf dem Wege von der Treppe aus, den wir gewandert sind; er ging vielmehr von seinem Arbeitszimmer durch einen Communicationsgang in das Urbino-Zimmer, und aus diesem trat er dann, vorbereitet und gefaßt, den Fremden entgegen. Er liebte es nicht:

> . . . . . daß ihn der Augenblick
> Blindwüthend, finsterherrschend, mit sich führe.

Dies sind nur die Räume, welche Andern bei seinen Lebzeiten zugänglich waren. In sein Arbeitszimmer ließ er, mit Ausnahme der Intimsten: Coudray, Müller, Riemer, Eckermann, Niemanden. Als ihm der König von Baiern den bekannten Geburtstagsbesuch abstattete, ersuchte er Göthe, ihm doch auch nun den Einblick in die Werkstätte seines Geistes zu verstatten. Göthe machte ein verlegenes Gesicht und meinte, daß sein Arbeitszimmer nicht würdig genug für die Blicke der Majestät sei. Der König schien von seinem Verlangen abzustehen, fingirte aber nachher einiges Nasenbluten, verbat, daß ihm Jemand folge, und sagte zu dem Bedienten Göthe's, er solle ihn zu einem Lavoir führen. Der Mensch brachte ihn, überrascht und bestürzt, in Göthes Schlafzimmer, welches hinter dem Arbeitszimmer liegt, und ließ den König auf dessen Befehl dort allein. Er blieb lange aus. Göthe ging endlich selbst, ihn zu suchen, und fand ihn in seinem Arbeitszimmer, in die Betrachtung der dortigen Dinge vertieft.

Die Beschreibungen, welche sich in Memoiren und Reiseblättern von diesen Gemächern finden, hatten alle ein unrichtiges Bild mir von ihnen gegeben. Ich erwartete eine gewisse Pracht, wie sie wohl jetzt in den Häusern derer gefunden wird, welche ihre Umgebungen zu schmücken Talent und Mittel besitzen. Zu dieser Annahme hatten mich die schimmernden Worte der Besucher verleitet. Sie sa-

Digitized by Google

hen den Zeus, und darum erweiterten ſie die Wände um ihn zu Tempelhallen, welche von ſeinem Abglanz ſtrahlten. Vermuthlich wäre es mir auch ſo gegangen. Nun man aber durch die verlaſſenen Räume geht, verſchwindet die Illuſion und macht der Wahrheit Platz. Es iſt eine Wohnung, bequem, heiter, anſtändig, aber durchaus einfach, im Stil früherer Zurichtungsart, hin und wieder ſelbſt etwas vernutzt. Es iſt die Wohnung eines Altvaters, deſſen beſte Erinnerungen ſich an Möbel, Leiſten und Farben knüpfen, die von langer Zeit herrühren, und die er daher um ſich erhalten wiſſen mag, wenn ſie auch unſcheinbar zu werden und abzubleichen begonnen haben.

Der Tod hat den vom Meiſter geſetzten Bann gebrochen; frei gingen wir durch kleine Communicationsgemächer quer durch das Haus dem Studier- und Arbeitszimmer zu. In einem der kleinen Gemächer machten wir auf einen Augenblick Halt; es iſt das in welchem er ſpeiſte, wenn er mit ſeinen Kindern allein war. Ein Laubdach vor dieſem Zimmerchen wirft einen grünen Schein hinein, mit einem Schritt iſt man im Garten, in welchem Göthe zu freien Stunden jeden hellen Sonnenblick zu genießen pflegte. In der Ecke ſteht ein Gartenhäuschen, worin er ſeinen *phyſikaliſchen* Apparat aufbewahrte.

Im Vorzimmer des Muſeums ſah ich ein Schränkchen und unter Glaskaſten an den Wänden umher Stufen, Steine, Conchylien, Petrefacten, überhaupt Alles was Gegenſtand ſeiner naturwiſſenſchaftlichen Betrachtungen geworden war. Alles fand ich ſehr ſauber gehalten, und mit einer gewiſſen Eleganz arrangirt. Eine Thüre rechts war geöffnet, da blickte ich in die Bibliothek. Sie konnte für ſolche Mittel, wie hier zu Gebote geſtanden hatten, klein erſcheinen. Göthe ſammelte abſichtlich nicht viel Bücher, da ihm die Bibliotheken von Weimar und von Jena zur Diſpoſition ſtanden, ja, um alles Anhäufen derartiger Schätze, die ihm unnöthig vorkommen mochten, zu verhindern, ſchenkte er das meiſte, was ihm von fern und nah verehrt wurde, nach der Leſung wieder weg.

Digitized by Google

Jetzt that der Bibliothekſekretär Kräuter, der frühere Schreiber Göthe's, bevor er John zum Copiſten annahm, der treue Wächter dieſes Allerheiligſten, die Thüre des Arbeitszimmers auf, und da wurde mir ein rührender Anblick. Ich erinnerte mich aus Eckermanns Geſprächen der gelegentlichen Äußerungen Göthe's, die mich hohe Simplicität hier erwarten ließen, aber wieder war die Wirklichkeit anders. Dieſes kleine niedrige ſchmuckloſe grüne Zimmerchen mit den dunkeln Rouleaux von Raſch, den abgeſchabten Fenſterbrettern, den zum Theil morſch gewordenen Rahmen war alſo der Ort, von dem aus ſich eine ſolche Fülle des glänzendſten Lichtes ergoſſen hatte! Ich fühlte mich tief bewegt; ich mußte mich zuſammennehmen, um nicht in eine Weichheit zu gerathen, die mir die Kraft zur Anſchauung geraubt hätte.

Nichts iſt von ſeiner Stelle gerückt; Kräuer hält mit frommer Strenge darauf, daß jedes Blättchen, jeder Federſchnitzel am Ort bleibe, wo er lag, da der Meiſter entſchlief. Noch zeigt die Uhr die Todesſtunde, halbzwölf, ſie ſtockte damals, der Zufall ſchuf ein Wunderähnliches. Neben ihr ſteht am Fenſter rechts das kleine Schreibtiſchchen, welches der Großvater für die Enkel machen ließ, die er nach dem Tode des Vaters wieder unter ſeine eigene Obhut und in ſeine nächſte Nähe nahm. Das Wölfchen war ſein Liebling, Walther weniger; Alma mußte, um ſtillſitzen zu lernen, an dem Schreibtiſchchen neben den Brüdern Seidenläppchen zupfen. Da liegen ſie noch in einem Briefcouvert.

Hier iſt jeder Fleck heiliger Boden, und tauſend Gegenſtände, von denen das Zimmerchen erfüllt iſt, reden von dem Weſen und Wehen des Geiſtes. Rings umher an den Wänden laufen niedrige Schränke mit Schiebfächern, in denen Scripturen aufbewahrt wurden, darüber befinden ſich Repoſitorien, worein Göthe die Sachen ſtellte, mit denen er ſich eben beſchäftigte. Das Holzwerk iſt alterbraun; ein Schrank von polirtem und glänzendem Kirſchbaum ſticht dagegen ab; die Schwiegertochter redete ihm denſelben auf. Göthe mochte lange das gleißende Möbel nicht leiden, „das

Digitized by Google

ihn zerſtreue." — Darum iſt auch kein Kunſtwerk im Zimmer, wie man auch vergeblich ſich nach einem Spiegel und Sopha umſieht. Letzteres bedurfte er ſchon deßhalb nicht, weil er den ganzen Tag ging oder ſtand. Er las ſtehend, er ſchrieb ſtehend, er verzehrte ſelbſt ſein Frühſtück an einem hohen Tiſche ſtehend. Ein gleiches Verhalten empfahl er jedem, für den er ſich intereſſirte, als lebenerhaltend, angelegentlich, ſo wie daß die Hände auf dem Rücken gehalten würden, wodurch, wie er ſagte, die Bruſt vor jeder Verengung und Zuſammenpreſſung bewahrt werde.

Sehen wir uns in dieſer ehrwürdigen Werkſtatt noch etwas genauer um! Da hängt an der Thüre links eine Art von hiſtoriſchem Conduitenzettel. Göthe ließ für das eine Jahr in der erſten Columne die Weltcharaktere und Corporationen verzeichnen, welche nach ſeiner Meinung politiſchen Ertrag verhießen, und in den folgenden Columnen bemerken, ob und in wie fern ſie in den Jahren darauf die erwartete Ausbeute gewährten. Von Jackſon hatte er ſich viel verſprochen, ſein Benehmen gegen die Indianer aber war in der Folge ſchwarz markirt worden.

Ein Triangel von Pappe, welchen er ſelbſt verfertigt hat, und der im Repoſitorium zunächſt ſteht, iſt als Denkmal eines pſychologiſchen Gedankenſpiels merkwürdig. Göthe wollte ſich das Verhältniß der Seelenkräfte verdeutlichen. Sinnlichkeit erſchien ihm als Grundlage alles Übrigen; er wies ihr daher die Grundfläche des Dreiecks an und färbte dieſelbe grün. Phantaſie erhielt eine dunkelrothe, Vernunft eine gelbe, Verſtand eine blaue Seitenfläche eingerämt. Daneben liegt eine ſchwarzgefärbte Halbkugel aus Pappe, auf welcher Göthe mittelſt einer gläſerner Kugel voll Waſſer bei hellem Sonnenſchein alle Regenbogenfarben zu entzünden liebte. Damit hat er ſich ſtundenlang, beſonders nach dem Tode ſeines Sohnes, beſchäftigen können, und ſeine größte Freude iſt geweſen, wenn der bunte Schein ſich ſo recht energiſch hervorlocken ließ.

Wie er denn überhaupt glückſelig war, wenn ihm ein Natur-

phänomen begegnete! Dort ſteht die kleine Büſte Napoleons aus Opalfluß, die ihm Eckermann aus der Schweiz[1] mitbrachte, die ihm Sachen der Farbenlehre beſtätigte und ihm zum wahren Entzücken gereichte! Über jene Flaſche, die uns da auf einem andern Tiſch gezeigt wird, jauchzte er wie ein Kind. Es war rother Wein darin geweſen, ſie hatte auf der einen Seite umgelegen, und als Göthe ſie zufällig gegen das Licht hielt, ſo ſah er darin die allerſchönſten Kryſtalliſationen des Weinſteins in Blätter- und Blumenform abgeſetzt. Begeiſtert rief er ſeine Nächſten zuſammen, zeigte ihnen dieſes Schauſpiel, ließ eine brennende Kerze bringen, und drückte mit Feierlichkeit ſein Wappen in Siegellack auf den Pfropfen, damit kein Zufall dieſe Erſcheinung zerſtören möge. Die Flaſche iſt nachmals immer in ſeinem Zimmer geblieben.

Napoleon gab ihm im Gebiete des Lichts Aufſchlüſſe; er ward ihm aber auch zum Dämon in jener dunkeln Region, in die kein Lichtſtrahl der Oberwelt dringt. Seine Gypspaſte fiel am Tage der Schlacht bei Leipzig vom Nagel herab; ein Stück des Randes brach aus, ohne daß gleichwohl das Antlitz des Helden verletzt wurde. Da in jener Schrankniſche hängt der Verſtümmelte noch; Göthe hat, Lucan parodirend, um das Bild mit rothen Buchſtaben den Vers ſetzen laſſen:

Scilicet immenso superest ex nomine multum.

Reinlich war Göthe über alle Maaßen. Es verdroß ihn, daß der kleine Comptoirkalender, den er zu gebrauchen pflegte, ſich das Jahr hindurch nicht ſauber halten wollte. Da machte er eigenhändig ein pappnes Futteral dazu.

In der Mitte des Zimmers ſteht ein großer runder Tiſch. Daran ſaß der Copiſt, dem Göthe dictirte, während er den Tiſch unaufhörlich umwandelte. Die Arbeit begann um acht Uhr Morgens, und dauerte oft bis zwei Uhr Nachmittags, ohne Unterbrechung.

---

[1] Straßburg?

Abends, wenn Göthe ſich wieder, wie er in den letzten Jahren immer that, in dieſes ſtille Zimmer zurückgezogen hatte, ſah ihm der Bediente nach den Augen, ob dieſe freundlich und aufgeweckt waren. Ließ ſich darin ein Begehren nach Mittheilung und Geſellſchaft verſpüren, ſo rückte er ſtillſchweigend den Lehnſeſſel zum Tiſch, breitete ihm ein Polſter auf denſelben, ſetzte einen Korb zur Seite, in den Göthe ſein Tuch legte, und dann nahm Göthe Platz, harrend ob ein Freund ihn beſuchen möge. Den Nächſten war indeſſen Nachricht gegeben worden, und wer wäre nicht gern, wenn er konnte, gekommen! Dann ſaß er mit ſeinem kleinen Cirkel bis gegen Eilf in traulicher Unterhaltung, ließ ihnen Wein und kalte Küche geben; er ſelbſt genoß ſchon ſeit Jahren am Abend nichts mehr.

Nun ſollte ich auch noch ſeine letzte Lagerſtätte ſehen! Zwar, er iſt nicht liegend geſtorben, ſondern, wenn auch nicht, wie dem Imperator ziemt, ſtehend, doch wenigſtens ſitzend. Links an das Arbeitszimmer ſtößt das Schlafzimmer. Es iſt auch ganz klein, ſchmucklos, noch abgenutzter, als das Arbeitszimmer. Nur in ſeinen höhern Jahren ſorgte Göthe in der Art für ſich und ſein Lager, daß er zwiſchen dem Bett und den daran ſtoßenden Wänden eine *wollene* Decke an Ringen aufziehen ließ, um die Kälte der Wand *von ſich abzuhalten*. Außer dieſer Vorrichtung und einem ſchmalen Carpet vor dem Bette iſt auch nichts von Weichlichkeit oder bequemem Weſen hier ſichtbar. Das Bett ſelbſt iſt niedrig, mit einer alten rothſeidenen Decke überlegt, ſo ſchmal, daß ich nicht begreife, wie ſein großer Körper darin Platz haben konnte.

Bis in dieſe Kleinigkeiten hin prägt ſich das Bild eines Weiſen, eines großen Mannes aus, der Schmuck und Zier an ihrem Orte gelten läßt, aber um ſich her in ſeiner unmittelbarſten Nähe nur das Einfachſte ſehen will, weil er ſich ſelbſt die größte Zierde iſt.

Da zu Häupten des Bettes ſteht nun der Lehnſtuhl, in dem dieſes majeſtätiſche Leben ausathmete. Alle Stimmen ſind völlig einig darin, daß der Tod ohne Kampf, ohne Schmerz, ohne Gefühl der Annäherung eingetreten ſei, ja, daß Niemand den eigentlichen

Digitized by Google

Zeitpunkt ſeines Eintritts gemerkt habe. Die Schwiegertochter hatte ihren Arm um ſeinen Leib geſchlungen, ſeine Hand in der ihrigen. So ſaß ſie wohl anderthalb Stunden vor ſeinem Ende. Die unbequeme Stellung verſetzte ſie in eine Art von Betäubung. Als ſie aus derſelben erwachte, ſah ſie ihm behutſam, ohne ſich zu rühren, unter dem Schirm in die Augen. Da war er todt. Man weiß nicht, wie lange vorher er geſtorben iſt. Sie ſtieß einen heftigen Schrei aus und ſank in Ohnmacht. Die Freunde, welche im Naturaliencabinette verſammelt waren, drangen herein. Man nahm die Ohnmächtige von der Leiche, und ſtreckte dieſe ſanft auf das Lager aus.

Ich trat in ein ziemlich geräumiges Zimmer, welches von dem Arbeitszimmer durch mehrere Räume getrennt lag. Darin, ſo wie in dem anſtoßenden Gelaſſe, ſind die Kunſtſammlungen aufbewahrt. Ein breites Repoſitorium enthält die Mappen mit Handzeichnungen und Kupferſtichen. Die Ordnung, in welcher ſie zuſammenliegen, ſoll ſehr eigenthümlich und aus keinem der gangbaren Ordnungsgeſetze, die ſich ihm bei Betrachtung der Sachen entwickelten, entſprungen ſein. Dann enthalten zwei Glasſchränke die koſtbaren Majolicas. In einer Menge von Schubfächern liegen die höchſt bedeutenden Münzen und Medaillen. Jeder noch übrige Platz an den Wänden iſt von Glasſchränken eingenommen, hinter deren Scheiben ſich Bronzen, Antiquitäten, Fragmente aller Art zeigen. In einem dieſer Schränke ſtehen die Curioſitäten; darunter ſah ich zwei Dinge, mit denen ſich die Einbildungskraft meiner Knabenjahre lebhaft beſchäftigt hatte, nämlich die dem Großvater Textor von den Nürnbergern als Meßpräſent verehrten Handſchuhe, und den hölzernen Becher voll Pfefferkörner. Dieſe Sachen waren mir damals durch den erſten Theil von „Wahrheit und Dichtung“ ſehr merkwürdig geworden. Auf den Schränken ſteht es dicht gedrängt voll von Gypsabgüſſen, Basreliefs, und dergleichen; Porträte bekannter Perſonen in Sepia oder Aquarell fehlen auch nicht. Leider war mir wegen Kürze der Zeit hier nur der flüchtigſte Einblick geſtattet, und ich muß ſchon deßhalb bald nach Weimar zurückkehren, um in

Digitized by Google

Muße dieſe höchſt merkwürdigen Sammlungen durchzumuſtern. Zuletzt durchlief ich zwei Hefte Göthiſcher Federzeichnungen, lauter Landſchaften darſtellend. Es iſt alles mit einer raſchen, reſoluten Hand ebauchirt, mir ſchien darin beſonders viel Auffaſſungsgabe für eine Totalwirkung der Natur zu ſein.

Ich verließ dieſes geweihte Haus in der frommen Stimmung, die mir von der Natur beſchieden iſt. Mich weht nun einmal der Athem Gottes nur in der Natur und in der Menſchheit an. Es ſteckt allerdings etwas Pantheiſtiſches dahinter, ich kann aber nicht dafür.

Betrüben mußte es zu erfahren, daß bei der Majorennität der Enkel vielleicht die Gefahr bevorſtehe, dieſes Heiligthum zerſplittert zu ſehen. Doch nur einen Augenblick dauerte die Beſorgniß. Die Großherzoginn erklärte in meiner Gegenwart, ſie werde äußerſten Falles ſich in's Mittel ſchlagen. Hierher ſoll man junge Leute führen, damit ſie den Eindruck eines ſoliden, redlich verwändten Daſeins gewinnen. Hier ſoll man ſie drei Gelübde ablegen laſſen, das des Fleißes, der Wahrhaftigkeit, der Conſequenz.

Immermann.

104.

Ein Beſuch auf dem Berge Athos.

(Aus dem „Tagebuch.“)

„Verlaß die Welt und komm zu uns,“ ſagten die Mönche, „hier findeſt Du Dein Glück. Sieh' nur dort die ſchön gemauerte Klauſe, die Einſiedelei am Berge, eben blitzt die Sonne abendlich in die Fenſterſcheiben! Wie lieblich das Kirchlein unter Weintanken, Lorbeergehäge, Baldrian und Myrten aus dem Hellgrün des laubigen Kaſtanienwaldes blickt! Wie ſilberhell es unter dem Geſtein hervorſprudelt, wie es murmelt im Oleanderbuſch! Hier haſt Du milde Lüfte und die größten aller Güter — die Freiheit und den Frieden mit Dir ſelbſt: denn frei iſt nur wer die Welt überwunden und ſeinen Sitz in der Werkſtätte alle Tugenden (ἐργαστήριον πα-

σῶν ἀρετῶν) auf dem Berge Athos hat.“ Es war voller Ernſt. Die frommen Väter erkannten ihren Mann, die Melancholie, die Sehnſucht, den Preis der Einſamkeit und den Zauber, den Waldöde und friſche Scenen der Natur über weltmüde Seelen üben. Nicht als Mönch, dazu gehöre eigener Beruf, ſondern als unabhängiger Bundesgenoſſe ſollte ich meine Hütte im Revier ihrer heiligen Gemeinſchaft aufſchlagen, und frei von allem Zwang, gleichſam als Koſtgänger irdiſcher Glückſeligkeit in Gebet, in Sammlung des Geiſtes, in Leſeübung, in Gartenarbeit, in Geſellſchaft oder allein durch die buſchigen Wälder ſtreifend, allzeit aber im Frieden, ausharren bis der Lebensfaden abgelaufen, und die Morgenröthe der ſchönen Welt erſcheint. Für jetzt ſollte ich noch in die Heimath gehen, verkaufen was ich habe, ſollte die tauſend Wurzeln, die mich noch ans abendländiſche Leben feſſeln, muthig aus dem Herzen reißen und ohne Zagen auf die Inſel des Friedens zurückeilen. Für eine mäßige Summe (1200 fl. rh.) ein für allemal dem Kloſter St. Dionys bezahlt, ſei ich lebenslänglich Herr der romantiſchen Klauſe, nachdem man contractmäßig feſtgeſetzt, wie viel ich wöchentlich an Brod, Wein, Mehl, Hülſenfrucht, getrockneten Fiſchen, Oliven, Licht, Feuerung und anderer Nothdurft für mich und meinen Begleiter aus dem Kloſtervorrathshaus zu beziehen habe. Das Angebot — ich geſtehe es Ihnen — war verführeriſch; alle Qualen des Occidents, das junge Heidenthum, die Bücherfluth, L....s zwölf dicke Bände über deutſche Urgeſchichte, von der man ſo wenig Kunde hat, ach zwölf Bände voll Redefluß, voll Kunſt und voll unfruchtbarer Gelehrſamkeit; Feuerbachs gigantiſche troſtloſe Philoſophie, die Compendienſchreiber fielen nur ein und die ſchlechten Künſte, die Eitelkeit, die Ignoranz, der Hochmuth, der Schmutz und die Langweile, die ſich überall vordrängen, dazu noch der Leipziger Meßkatalog, das Titaniſche im Wiſſensdrang und der ungeſtillte Durſt nach Erkenntniß und Genuß; Wankelmuth, Parteiſucht, Demagogenehrgeiz und Experimentalregiment, Abd-el-Kader, die Pariſer Advokaten, germaniſche Verblendung,

Mohilew und das verlorne Glück beſtürmten zu gleicher Zeit den Sinn, ich wankte ſchon, und wollte von ſo vielen und ſo großen Übeln Sicherheit erkaufen als Klausner auf der grünen Berghalde St. Dionys. Nach einer Nacht voll innerer Bewegung ſtieg ich in aller Frühe den Kloſterfelſen hinab zum Orangenbach und auf der gegenüberliegenden Seite der Engſchlucht zur Klauſe hinauf, um doch mein künftiges „Ohne-Sorgen" in der Nähe zu betrachten. Indeſſen ſenkte ſich über Steilwände und Felſengewirre im feiertäglichen Schimmer das Sonnengold vom einſamen Gipfel langſam zum Tannenwald herab, legte ſich nacheinander auf das helle Kaſtanienlaub, auf das Platanendickicht, auf die Klauſe und ihre Gärten mit Herbſtflor und Rebgelände, und erreichte endlich die Nußbäume, die Limonien, und das dichtverſchlungene laubichte Geranke der waldichten Schlucht, fiel auf das Burgverließ, auf den bleigedeckten Dom und die byzantiniſchen Kuppeln, auf die Mauerzinnen und Söller von St. Dionys: unten lag ſpiegelglatt der weite Golf, und von innen tönte Glockenklang, ſüße heimathlich melancholiſche Seelenmuſik des Chriſtenthums. Ach wäre der Menſch bleibender Glückſeligkeit hienieden ſchon fähig, wie *empfände* er ihren himmliſchen Reiz, wenn nicht in der grünen *Wald*ſtille dieſes beglückten Cherſoneſes! Man begreift, wie einſt Sertorius, müde ſeiner Zeit und ergriffen von unendlicher Sehnſucht nach Frieden, mitten im Tumult des Bürgerkrieges auf den Gedanken kam, gleichſam vor ſich ſelbſt zu entfliehen und fern vom tobenden Sturm der Römerwelt den Reſt ſeiner Tage hinter Celtiberien auf den „glücklichen Inſeln" zu verleben. Sertorius ging aber nicht auf die glücklichen Inſeln, wollte Seelenfrieden erringen ohne den Lockungen der Ehrſucht zu entſagen, hatte die Liebe zu Herrſchaft und Sinnenrauſch noch nicht erſtickt, die Welt noch nicht überwunden, wie die anatoliſchen Tugendhelden, die freiwilligen Selbſtpeiniger und Kampfzeugen in den Kaſtanienwäldern und lorbeergeſchmückten Thalſchluchten des Athosberges, dieſes koloſſalen, von der Natur ſelbſt aufgethürmten und mit unver-

Digitized by Google

welklichem Festgewande umzogenen Münsters von Byzanz. Das Bild ist nicht phantastisch, es ist naturgetreu, Athos ist Wald-Dom der anatolischen Christenheit. Ein mehr als zwanzig Stunden langes, fünf bis sechs Stunden breites und durch eine schmale niedere Landzunge an den Continent gebundenes Bergeiland erhebt sich in isolirter Majestät über die tiefe Fluth des strymonischen Golfes. — Das ist der Berg Athos. Langgestreckt ist die Halbinsel, nicht flach, auch nicht wellenförmig hingegossen, noch als schiefe Ebene nur auf einer Seite aufsteigend, auch nicht ein mit Hügel- und Felsengewirre unregelmäßig ausgefülltes Conglomerat: halbig und sanft steigt es von beiden Strandseiten gegen die Mitte empor und läuft sattelförmig mit wachsender Höhe und Steile in langen Windungen fort wie ein Tempeldach, und am Ende strotzt leibig und wohlgenährt, von drei Seiten rund aus dem Wasserspiegel herausſteigend und auf der vierten bis zur halben Höhe mit dem Waldgebirge verwachsen, einsam und frei die riesige Athos-Kuppel in die Lüfte, auf der Plattform ein weithin sichtbares Kirchlein, das höchste und luftigste Gotteshaus der morgenländischen Christen, zugleich Sitz der Sommerluft, der Andacht und der Windsbraut für die Athoniten. Man denke sich eine Augustnacht in Purpurflor und mit allen Reizen des Südhimmels angethan, den glatten Spiegel über bodenloser Tiefe, mildhauchende Seelüfte über die Gärten und Söller fächelnd, Nachtigallen im Rosenbusch, das lange Walddunkel und die Wachtfeuer auf der Bergspitze; oder wie das Morgenroth und der erste Sonnenstrahl goldfunkelnd auf die Felsenkrone fallen und weit unten auf dem Kastanienwalde noch schweigsame Nacht oder kaum das erste zweifelhafte Dämmerlicht über den Klosterzinnen am Strande liegt!

Athos ist die Hochwarte des ägäischen Meeres und Leuchtthurm aller Orthodoxen von Byzanz[1]. Vom Festlande in das Meer hin-

[1] Die Höhe des Bergkegels beträgt 5,200 Fuß über der Meeresfläche, und um die Zeit der Sommersonnenwende fällt der Abendschatten, wie die Alten versi-

ausſpringende Cherſoneſe ſind vorzugsweiſe eine Eigenthümlichkeit der griechiſchen Welt. Zu Kerafunt in Kolchis, bei Sinope in Paphlagonien und in der Nähe des Athos ſelbſt hat die Natur ähnliche Gebilde bald nur begonnen, bald ausgeführt, nirgend aber ein ſo ſchlankes Maaß angelegt, die Wände ſo romantiſch ausgeſchmückt, und den Wuchs in ſo liebliche Formen gegoſſen wie hier. Ein felſichtes ſchroff und mühevoll zu erklimmendes Nadelholzgebirge, quer über den Iſthmus ſtreichend, hütet wie ein Säulengang das Thor zur immergrünen Baumregion des Athos, und wenn der Fremdling nach Überſchreitung dieſer Querwand über tiefe Schluchten und Hügel aus wildem Rosmarin den Hochpfad erklommen hat, thut ſich eine Scene auf, deren Schönheit man wohl empfinden aber nicht beſchreiben kann. Wie ein langer Silberfaden läuft über Sattelkamm und Bergſcheide durch hellgrünes Gebüſch und dichtverwachſenes epheuumranktes Baumgewühl der Hochpfad mitten durch die Halbinſel bis zum hohen Athoskegel. Bald ſchroff und ohne vermittelnden Übergang, bald ſanft und in verlornen Halden ſenkt es ſich zu beiden Seiten des Weges in romantiſchen Vorſprüngen und verſchlungenen Thalwindungen oder in weiten amphitheatraliſch ausgebogenen Prachtfächern über Waldöde oder lieblich bebautes Einſiedlergehöfte, in dunkeln Waldſchatten, hier zum ſingitiſchen, dort zum ſtrymoniſchen Golf hinab; die Sonne blitzt auf den Waſſerſpiegel und lockt, durch die laubichten Bäume fallend, eine Thräne wehmuthsvoller Erinnerung aus dem Auge des fremden Wanderers[1]. Tief unten am Strande, in weiter Entfernung von einander abgeſondert, durch Wald und Vorgebirge getrennt, auf grüner Matte ausgebreitet oder auf meerumbrandetes Geſtein mittelalterlich hingezaubert, oder in waldüberhangenen Schluchten, an rauſchenden Silberbächen, zwiſchen Limonien-

---

chern, und die Berechnungen der Neuern beſtätigen, bis weiland auf den Marktplatz der Stadt Myrina auf der Inſel Lemnos.

[1] „Weibiſche Empfindſamkeit," „geräucherter Schmerz der Deutſchen!" würde ein Moskowit bei dieſer Stelle ausrufen.

gärten und langwipflichten Cypressen heimathlich verborgen erscheinen die Mönchscastelle mit hohen Mauern, mit gewölbten Thorgängen, mit Glockenhaus, mit wart- und zinnenbekränzten Festungsthürmen und eisenbeschlagenen Doppelflügeln zur Hut der byzantinischen Heiligthümer wider feindliche Gewalt. Das von der Natur zu beiden Seiten des Pfades in der Senkung des planum inclinatum eingehaltne Ebenmaß, der bei aller Mannichfaltigkeit der Schwellung, bei allem Wechsel des Schattens, des Lichts, der üppigen Scenerie doch überall gleiche Abstand vom Bergkamm gibt dem Auge die volle Herrschaft über die wundervolle Doppelscene[1]. Der schlankstämmigen Pinie und der Weißtanne mit hellgrünen langen Nadeln begegnet man nur am Felsenportal des Eingangs und auf der obern Region des Steinkegels; der langgestreckte Raum zwischen beiden ist ein zusammenhängender Laubwald von Platanen, Buchen, Grüneichen, Öl-Feigen, Nuß- und Kastanienbäumen, von Cypressen, Weinreben, Lorbeer- und Haselstauden, von Mastixstrauch, von immer grünen „Arbutuskirschen", Maulbeer- und Obststämmen aller Art: hellgrünes, luftdurchfächeltes Berggewand, wo die Myrte, die Rosenhecke, der Weißdorn, der Smilax, die Coronilla, die schattige Globutaria und das saftige Grün der Epheuranke auf dem Boden, über der Steinwand und am lebendigen Kastanienzaun alle Räume füllen, wo Duft, Farbenpracht und Schmelz der Blumen überall den Sinn berauschen, wo es überall quirlt und rieselt, und in langen Fäden von der waldigen Hügelterrasse fällt, und fortrauscht mit Gemurmel im Erlenbusch! Reitet man von der Hafenbucht herauf, die prächtige Abtei Xeropotamo vorüber, durch romantisches Waldgewinde zum Höhenkamm, so trifft man mitten im Dunkelschatten des Laubwaldes, rechts am Pfade, eine grüne Alpenwiese mit Zaunwerk künstlich eingefriedigt, Sennhütte und Hürde neben Brünnlein und Bächen; es ist

[1] Zwei bis drei Stunden mag das Aufsteigen vom Strande zu beiden Seiten bis zum Longitudinalwege auf dem Bergscheitel betragen.

Mittagsgluth, die ſchweigenden Lüfte, das Bienengeſumme, der Wanderer ſitzt am Born, Kaſtanienlaub und Alpenflor ſchwanken im Waſſerſpiegel,

> Quæ simul aspexit liquefacta rursus in unda,
> Non tulit ulterius.

„Wie der Morgenthau in der Sonne, ſo ſchmilzt ihm die Seele in der Bruſt.“

Wie jener Emir in Alhambra können wir alle, ſelbſt der Größte und Glücklichſte, die Tage wahrer Seligkeit und innigen Entzückens aus unſerm Leben ohne Mühe zuſammenzählen. Ich werde einen Septemberabend in den Engthälern des kolchiſchen Amaranthengebirges und die Mittagsraſt am Wieſenplan ober Xeropotamo nie vergeſſen. Wie unbegreiflich, wie preislos und verächtlich doch in ſolchen Momenten all unſer Mühen und Streben erſcheint! Der Menſch iſt aber nicht zu ſtillem Genuß, er iſt zum Kampfe geboren; ſchweigend eilt er am offenen Thor der Seligkeit vorüber und ſucht ſich neuen Gram.

Der Berg Athos mit dem gegenüberliegenden Küſtenſtrich des macedoniſchen Erzgebirges (Chalcidice), möchte man *glauben*, ſei eigentlich die Urheimath des Kaſtanienbaumes. *nirgend*, ſelbſt in Colchis, treibt er mit ſolcher Fülle und Üppigkeit aus der Erde hervor, nirgend iſt ſein Blatt ſo hell und warm grün, ſeine Frucht ſo ſüß, ſein Wuchs ſo rieſenhaft, die Fortpflanzung ſo raſch und wucheriſch wie hier. Man denke ja nicht an die Magerkeit der Baumwälder in Südeuropa oder gar an die langweilige Symmetrie und fein gebürſtete Ordnung unſerer Hof- und Kunſtgehäge: dort iſt freie Wildniß und kunſtloſes von der Wurzel an heiter und breitbelaubtes liebliches Dickicht in verſchlungenen Pfaden durch die Meiſterhand der Natur für die Luſt menſchlichen Sinnes gepflanzt und aufgezogen. Wie es nur überall rankt und ſproßt, in geiler Üppigkeit aus dem Boden herausdringt, ein kühnes unſterbliches Pflanzengeſchlecht mit urweltlicher Kraft, vom zarten,

Digitized by Google

geſtern gebornen Zweiglein zum ſtrotzenden Strauch und durch alle Zeit- und Lebensſcalen hinauf zum Mannesalter, zum Secularbaume, zum antediluvianiſchen Koloß!

Daß erhitzte Phantaſie und ideale Ausſchmückung am Gemälde keinen Antheil haben, vielmehr jeder Pinſelſtrich aus Wahrheit und unmittelbarer Anſchauung genommen iſt, mag der Fremdling an ſich ſelbſt erproben: er wandle nur bei ſchöner Zeit, wenn auch nicht über den ganzen Längen-Hochpfad vom Kloſter Chilantari bis zum Rieſenkegel, doch wenigſtens über die reizende Partie oberhalb vom Flecken Karyäs bis zur Wegſcheide, wo man vom Waldkamm in Schlangenwindungen ſüdwärts zur Pomeranzenſchlucht von St. Dionys niederſteigt. Ich zweifle, ob ein Europäer je in dieſe Gegend des Berges gekommen iſt, weil in der Regel jeder den kurzen und bequemen Weg zur See von der Bucht unter Xeropotamo dem romantiſchen Abenteuer zu Lande vorzieht. Freilich hat man wegen Empfindſamkeit und romantiſchen Schwärmens für prachtvolle Naturſcenen und Waldeinſamkeit die Deutſchen von jeher ausgelacht; aber was ſoll man ſagen, wenn der Bergabhang von Karyäs mit ſeinen duftigen Pinien, ſeinen Gärten, Cypreſſen und Rebenguirlanden bis zum Kloſter Iwiron hinab ſogar froſtigen Seelen aus den brittiſchen Inſeln als ein wahres Eden erſcheint, das Baumelyſium von Kerafia aber mit ſeinen Sturzbächen zur Zeit der Frühlingsblüthe, wenn die Waſſer rauſchen und die Nachtigall im Buſche ſchlägt, ſelbſt von abgeſtumpften Klausnern und Weltüberwindern des Athos als ein irdiſches Paradies geprieſen wird? Nur iſt alles Reden und Malen umſonſt, weil die Sprache zu arm und mit Einem Schlage das Panorama in ſeiner Farbenpracht der Seele vorzuzaubern unvermögend iſt.

Daß aber in dieſer beglückten, von der Welt abgelegenen und von der Natur ſelbſt zum Sitze ſtiller Betrachtung eingeweihten Wildniß nur Mönche wohnen und das Grundeigenthum ſeit Jahrhunderten als feſter, wohlverbriefter, unantaſtbarer Beſitz der ein und zwanzig annoch beſtehenden Klöſter cataſtermäßig einregiſtirt und

Digitized by Google

keine Handbreit Land ſchwebend und ohne Herr iſt; ferner, daß die Grenzſcheide der einzelnen Kloſtergebiete ſchon lange und überall im Gehölze, am Bach, am Felsabhang unter Hader, Proceß und Plünderung türkiſcher Austrägalgerichte feſtgeſetzt und das ganze Gebiet für ſich ein zuſammenhängendes Gemeinweſen, eine feſte Körperſchaft mit aller im Seculärverbande herkömmlichen Ungleichheit in Vermögen, Macht, Anſehen, Erwerbsfähigkeit, Lebenspraxis, Leidenſchaft und Trieb, aber mit Municipalfreiheit und Selbſtverwaltung bilde, iſt zum Theil auch in Europa nicht mehr unbekannt. Nur möchte man auch von den frühern Schickſalen des grünen Cherſoneſes, von den Anfängen der Mönchskolonien, ihrer Einrichtung, Denkweiſe und Sitte, ihrem Wirken und Schaffen, von Büchern, Architektur, Kunſt, Gelehrſamkeit und Tugendſpiegel der frommen Athosväter etwas erfahren. Die Neugierde iſt nicht unzeitig. Der heilige Berg mit ſeinem Urwald und ſeiner feſtverwachſenen und gleichſam verſteinerten Kirchenconſtitution iſt Central- und Lebenspunkt des oſtrömiſchen Glaubens, der Vatican des Orients, Zielpunkt aller Sehnſuchten, Sammelplatz des Reichthums wie der kirchlichen Überlieferung, Freihafen und letzter Zufluchtsort aller Weltſatten von Byzanz, ja das einzige von Barbarentritt nie entweihte Fragment der orthodoxen Monarchie.

Fragt man die Mönche um eine documentariſch beglaubigte Geſchichte des heiligen Berges und ſeiner Inſtitute, erhält man überall dieſelbe Antwort: es gebe keine. Aber warum macht Ihr Euch nicht ans Werk, habt Ihr nicht Goldbullen, Papiere, Zeit und Ruhe genug? „Wozu wäre das gut?“ fragen die Väter entgegen, „wir ſind hier nur vorübergehend, ſind nur Gäſte, die auf ihrer Wanderſchaft zur Ewigkeit heute einkehren und morgen den Platz andern überlaſſen: unſer Geſchäft iſt Gebet und Kirchendienſt, alles Andere iſt überflüſſig.“ Fallmerayer.

Digitized by Google

Lehrstyl.

Abhandlungen & redneriſcher Styl.

105.

Dauer des Weltſyſtems.

(Aus den „Wundern des Himmels.“)

Wir können uns nicht vermeſſen, die innere Einrichtung des Weltalls, und noch weniger die Abſicht ſeines erhabenen Gründers, auch nur mit einiger Vollſtändigkeit zu erforſchen. Aber wir ſehen, daß allen Dingen dieſer Erde nur eine, ſo ſehr kurze Periode ihres Daſeins angewieſen iſt, nach welcher ſie alle verſchwinden, und, wenigſtens in dieſer Geſtalt, nicht mehr wieder kommen. Jeder kommende Winter zerſtört die ſchönen Gebilde unſerer Fluren. Zahlreiche Familien und ganze Geſchlechter von Thieren ſind bis auf die letzten Reſte derſelben verſchwunden, und ſelbſt ganze Völkerſchaften, weltbeherrſchende Nationen ziehen vor uns vorüber, wie Bilder eines Schattenſpiels an der Wand, und Alles, Alles, was uns hier unten umgibt, wird von dem Strome der Zeit fortgeriſſen, und eilt unaufhaltſam ſeinem Endzuſtande der Auflöſung und Zerſtörung entgegen. Die Erde, die wir betreten, iſt mit den Ruinen und mit dem Staube von Pflanzen und Thieren der Vorwelt bedeckt, und es wird eine Zeit kommen, wo man über die Pyramiden, über die Hauptſtädte Europa's wie jetzt über Babylon und Carthago hingehen wird, ohne eine Spur derſelben zu erblicken.

Von dieſem, wie es ſcheint, nicht minder allgemeinen Geſetze

Digitized by Google

der Natur, deren zerstörende Wirkungen uns von allen Seiten in der Nähe umgeben, — soll davon die Erde selbst und der über sie ausgespannte Himmel eine Ausnahme machen? Welches Recht hätten sie zu solchen Ansprüchen? Oder welches Recht haben wir, selbst nur von gestern her, und morgen schon nicht mehr, die ewige Existenz dieses unseres Wohnortes zu fordern? Haben wir nicht Sterne am Himmel verschwinden, und ganze Sonnensysteme daselbst auflodern sehen? — Schreckliche Schauspiele fürwahr, gegen die unsere Wasserfluthen und Erdbeben und der Tod von Tausenden in einer Stunde ganz verschwinden. Aber so groß uns auch eine Catastrophe dieser Art erscheinen mag, sie *scheint* uns nur so groß, weil wir selbst so klein sind. In jenen Höhen wird mit einem andern Maaß gemessen, und unser Planetensystem, ja unsere Milchstraße selbst — was ist sie anderes, als ein unmerklicher Punkt der ganzen großen, endlosen Welt!

Wenn daher dieser, schon gegen das übrige Planetensystem gleichsam verschwindende Punkt, wenn diese unsere Erde, gleich den Früchten ihrer Fluren, auch allmählig ihrer Bestimmung entgegen reifen und altern, wenn sie vielleicht von denselben Kräften, die sie erzeugt und so lange erhalten haben, auch einmal wieder *zerstört* werden sollte — wollen wir uns auflehnen gegen das *ewige Gesetz* der Natur? Sind wir denn nicht uns selbst und alles das Unsrige, diese Erde selbst nicht ausgenommen, den Elementen schuldig? — Wenn diese nun wieder aufwachen und das ihrige zurückfordern; wenn Feuer und Wasser und Winde, die unsere Erde bewohnt und fruchtbar gemacht haben, in ihrem Laufe fortschreiten, und sie auch wieder zu zerstören beginnen; wenn die Sonne, die uns so lange erleuchtet und erwärmt hat, die alles Lebende so viele Jahrtausende auferzog, und an goldenen Seilen um ihr erfreuendes Antlitz lenkte, wenn sie die alternde Kraft der Erde, die sich nicht mehr zu erhalten vermag, nun endlich wieder herabzieht in ihren brennenden Schooß — ja wenn sie selbst, die Königinn unserer Tage, wenn auch sie ihre Zeit gelebt und ihre Bestimmung erfüllt hat,

Digitized by Google

wenn endlich sie selbst erlischt und verschwindet aus der Reihe der erschaffenen Wesen — so entsetzlich dieß auch uns scheinen mag — was geschähe denn anders, als was nach dem ewigen Gesetze der Natur geschehen muß?

Denn überall, wo wir in dem Weltraum Entstehen, Wachsthum und Zunahme bemerken, da muß auch Abnahme und Tod sein, und wo immer im Wechsel der Dinge Fortgang ist, da ist auch Untergang; scheinbarer Untergang wenigstens, Abwechslung von Gestalten und Formen. Alles, was Körper, das heißt, was sterblich ist, eilt seiner Auflösung entgegen, und kann von keiner Kraft davon zurückgehalten werden. Und wie auf den Gipfeln unserer Berge, und in den Abgründen der Erde die Versteinerungen und Überreste der Pflanzen und Thiere einer längst verschwundenen Vorwelt zerstreut liegen, so werden auch vielleicht dereinst die morschen Trümmer des großen, himmlischen Baues über uns, in dem Weltmeere zerstreut werden. Diese Sonne, diese Sterne werden erlöschen, und von ihnen wird dort oben, wie von den Denkmälern der Vorzeit hier unten, keine Spur mehr sein. Auch diese Blumen des Himmels werden verblühen und abfallen, wie welke Blätter, mit denen die Winde spielen, und dieselbe Welle, die sie so lange getragen hat, wird sie dereinst auch herabziehen in die Tiefe des Weltmeers, in den Abgrund der ewigen Nacht. Nur Einer, den kein Name nennt, Einer nur wird bleiben, hoch über dem Ocean der Welten, der zu den Füßen seines Thrones rauscht, dessen Wogen immer wechselnd vor ihm auf und nieder ziehen, während Er allein unwandelbar und ewig ist.

Littrow.

106.

Das Weltgebäude.

(Aus der „Allgemeinen Naturgeschichte und Theorie des Himmels.“)

Das Weltgebäude setzt durch seine unermeßliche Größe und durch die unendliche Mannigfaltigkeit und Schönheit, welche aus ihr von

allen Seiten hervorleuchtet, in ein ſtilles Erſtaunen. Wenn die Vorſtellung aller dieſer Vollkommenheit nur die Einbildungskraft rührt; ſo nimmt den Verſtand anderer Seits eine andere Art der Entzückung ein, wenn er betrachtet, wie ſo viel Pracht, ſo viel Größe, aus einer einzigen allgemeinen Regel, mit einer ewigen und richtigen Ordnung abfließet. Der planetiſche Weltbau, in dem die Sonne aus dem Mittelpunkte aller Kreiſe, mit ihrer mächtigen Anziehung, die bewohnten Kugeln ihres Syſtems in ewigen Kreiſen umlaufen macht, iſt aus dem urſprünglich ausgebreiteten Grundſtoffe aller Weltmaterie gebildet worden. Alle Fixſterne, die das Auge an der hohlen Tiefe des Himmels entdeckt, und die eine Art von Verſchwendung anzuzeigen ſcheinen, ſind Sonnen und Mittelpunkte von ähnlichen Syſtemen.

Wenn nun alle Welten und Weltordnungen dieſelbe Art ihres Urſprungs erkennen; wenn die Anziehung unbeſchränkt und allgemein, die Zurückſtoßung der Elemente aber ebenfalls durchgehends wirkſam, wenn bei dem Unendlichen das Große und Kleine beiderſeits klein iſt; ſollten nicht alle die Weltgebäude gleichermaßen eine beziehende Verfaſſung und ſyſtematiſche Verbindung *unter* einander angenommen haben, als die Himmelskörper *unſerer Sonnenwelt* im Kleinen, wie Saturn, Jupiter und die Erde, die für ſich inſonderheit Syſteme ſind, und dennoch unter einander als Glieder in einem noch größern zuſammenhängen? Wenn man in dem unermeßlichen Raume, worin alle Sonnen der Milchſtraße ſich gebildet haben, einen Punkt annimmt, um welchen (durch, ich weiß nicht, was für eine Urſache) die erſte Bildung der Natur aus dem Chaos angefangen hat; ſo wird daſelbſt die größte Maſſe, und ein Körper von der ungemeinſten Attraction, entſtanden ſein, der dadurch fähig geworden, in einer ungeheuern Sphäre um ſich alle in der Bildung begriffene Syſteme zu nöthigen, ſich gegen ihn, als ihren Mittelpunkt, zu ſenken, und um ihn ein gleiches Syſtem im Ganzen zu errichten, als derſelbe elementariſche Grundſtoff, der die Planeten bildete, um die Sonne im Kleinen gemacht hat. Die

Digitized by Google

Beobachtung macht dieſe Muthmaßung beinahe ungezweifelt. Das Heer der Geſtirne macht, durch ſeine beziehende Stellung gegen einen gemeinſchaftlichen Plan, eben ſowohl ein Syſtem aus, als die Planeten unſers Sonnenbaues um die Sonne. Die Milchſtraße iſt der Zodiacus dieſer höhern Weltordnungen, die von ſeiner Zone ſo wenig als möglich abweichen, und deren Streif immer von ihrem Lichte erleuchtet iſt, ſo wie der Thierkreis der Planeten von dem Scheine dieſer Kugeln, ob zwar nur in ſo wenig Punkten, hin und wieder ſchimmert. Eine jede dieſer Sonnen macht mit ihren umlaufenden Planeten für ſich ein beſonderes Syſtem aus; allein dies hindert ſie nicht, Theile eines noch größern Syſtems zu ſeln, ſo wie Jupiter oder Saturn, ungeachtet ihrer eigenen Begleitung, in der ſyſtematiſchen Verfaſſung eines noch größern Weltbaues beſchränkt ſind.

Wenn nun die Fixſterne ein Syſtem ausmachen, deſſen Umfang durch die Anziehungsſphäre desjenigen Körpers, der im Mittelpunkte befindlich iſt, beſtimmt wird; werden nicht mehr Sonnenſyſteme, und, ſo zu reden, mehr Milchſtraßen entſtanden ſein, die in dem grenzenloſen Felde des Weltraumes erzeuget worden? Wir haben mit Erſtaunen Figuren am Himmel erblickt, welche nichts anders, als ſolche auf einen gemeinſchaftlichen Plan beſchränkte Fixſternenſyſteme, ſolche Milchſtraßen, wenn ich mich ſo ausdrücken darf, ſind, die in verſchiedenen Stellungen gegen das Auge, mit einem, ihrem unendlichen Abſtande gemäß, geſchwächten Schimmer, elliptiſche Geſtalten darſtellen; es ſind Syſteme von, ſo zu ſagen, unendliche mal unendlich größerm Durchmeſſer, als der Diameter unſers Sonnenbaues iſt; aber ohne Zweifel auf gleiche Art entſtanden, aus gleichen Urſachen geordnet und eingerichtet, und ſie erhalten ſich durch ein gleiches Triebwerk, als dieſes, in ihrer Verfaſſung. —

Aber, welches wird denn das Ende der ſyſtematiſchen Einrichtungen ſein? wo wird die Schöpfung ſelber aufhören? Man merkt wohl, daß, um ſie in einem Verhältniſſe zu der Macht des unend-

lichen Wesens zu denken, sie gar keine Grenzen haben müsse. Man kommt der Unendlichkeit der Schöpfungskraft Gottes nicht näher, wenn man den Raum ihrer Offenbarung in eine Sphäre mit dem Radius der Milchstraße beschrieben, einschließt, als wenn man ihn in eine Kugel beschränken will, die einen Zoll im Durchmesser hat. Alles, was endlich seine Schranken und ein bestimmtes Verhältniß zur Einheit hat, ist von dem Unendlichen gleich weit entfernt. Nun wäre es ungereimt, die Gottheit mit einem unendlich kleinen Theile ihres schöpferischen Vermögens in Wirksamkeit zu setzen, und ihre unendliche Kraft, den Schatz einer wahren Unermeßlichkeit von Naturen und Welten unthätig, und in einem ewigen Mangel der Ausübung verschlossen, zu denken. Ist es nicht vielmehr anständiger, oder, besser zu sagen, ist es nicht nothwendig, sich den Inbegriff der Schöpfung also vorzustellen, als er sein muß, um ein Zeugniß von derjenigen Macht zu sein, die durch keinen Maßstab abgemessen werden kann? Aus diesem Grunde ist das Feld der Offenbarung göttlicher Eigenschaften eben so unendlich, als diese selber sind. Man kann daher mit gutem Grunde setzen, daß die Anordnung und Einrichtung des Weltgebäudes, aus dem Vorrathe des erschaffenen Naturstoffes, in einer Folge der Zeit, nach und nach geschehe; allein die Grundmaterie selber, deren Eigenschaften und Kräfte allen Veränderungen zum Grunde liegen, ist eine unmittelbare Folge des göttlichen Daseins. Selbige muß also auf einmal so reich, so vollständig sein, daß die Entwickelung ihrer Zusammensetzungen in dem Abflusse der Ewigkeit sich über einen Plan ausbreiten könne, der Alles in sich schließt, was sein kann, der kein Maß annimmt, kurz, der unendlich ist.

Kant.

107.

Übersicht der Weltgeschichte.

(Aus den „Vier und zwanzig Büchern allgemeiner Geschichten.“)

Wenn man die verschiedenen Stämme des Menschengeschlechts,

den ganzen Schauplatz der Welt mit Einem Blick überſieht, ſo glaubt man Gegenden und Völker zu bemerken, bei welchen die ſcheinbare Beſtimmung (daß wechſelweiſe in aller Welt ſich die mannichfaltigen Fähigkeiten unſerer Natur nach den verſchiedenen Schattirungen des phyſiſchen Einfluſſes und überlieferter Cultur entwickeln) noch nicht völlig erreicht ſei; Revolutionen, die in Verwilderung oder Hingebung enden; Nationen, die den Geiz und die Herrſchgier der Europäer noch nicht ganz erfahren haben; die Einwohner unſeres Welttheils, gewöhnt durch Geiſt und Muth Alles zu unternehmen, und in der Lage, daß Erſchütterungen ihres Schickſals den fernſten Welttheilen den Gegenſtoß fühlbar machen, und unbewandertem Grund und nie geſehenen Wildniſſen Bewohner und Cultur zu verſchaffen fähig ſind. So groß und ſo klein ſind wir, daß die Selbſtvernachläſſigung oder eine plötzliche Begeiſterung europäiſcher Völker, ja einzelner Männer, auf den moraliſchen Zuſtand des Menſchengeſchlechts wirkſam wird, und daß die größten Dinge unvorgeſehen, ja wider den Willen ihrer Urheber geſchehen.

So unvollſtändig das Geheimniß und die Natur der größten Revolutionen in dieſem Geſchichtbuch dargeſtellt worden, ſo ſichtbar leuchtet höhere Leitung hervor. Unbekannt iſt ihr Plan, unerforſchlich ihr Gang. Das ſehen wir, daß Glück und Macht, bei Staaten und Particularen, das Werk feſten Willens, großer Thätigkeit und richtigen Urtheils iſt, wo hingegen Schwäche, Furchtſamkeit und Alles, was die Entwickelung inwohnender Fähigkeiten hindert, Staaten und Einzelne ſtürzt. Man findet in der Geſchichte nicht ſo wohl, was in einzelnen Fällen zu thun ſei (die Umſtände ändern Alles unendlich), als das Generalreſultat der Zeiten und Nationen: Erfülle trefflich die von dem Schickſal Dir angewieſene Stelle; hierin ſcheine Dir nichts zu hoch, daß Du es nicht erreichen könnteſt, nichts ſo gering, daß Du es vernachläſſigen dürfteſt. Dadurch werden Könige groß, dadurch erwirbt der Mann von Geiſt ewige Lorbeeren; dadurch er-

Digitized by Google

hebt der Hausvater seine Familie über Armuth und Niedrigkeit.

. . . . . .

Und nun, Ihr aus den Felsenhallen und Burgen der Vorwelt herüberschimmernde Riesengestalten der ersten Fürsten der Völker und Söhne der Götter, und Ihr Weltstürmer von Babylon und Macedonien, mannichfaltige Reihe der Cäsarn, Attila, Araber, Mongolen, Tataren; Fürsten der Gläubigen am Tigris, und Fürsten der Gläubigen an den Ufern der Tiber; und Ihr, graue Häupter, Räthe der Könige, oder Königen gleich, benarbte, belorbeerte Triumphatoren, Consuln, Dictatoren, mit erhabenem Blick, ungebeugtem Nacken, und unerschüttertem Muth, wie ein Rath von Göttern — stehet auf! Wer waret Ihr? Die ersten der Menschen? Selten. Die besten der Menschen? Wenige. Die Stürmer, die Treiber der Menschen, die Urheber ihrer Werke? — Werkzeuge, Räder waret Ihr, durch deren in einander greifendes Maschinenwerk der Unsichtbare den mystischen Wagen der Weltregierung, unter unaufhörlichem Geprassel, Geschrei und Schnattern über den Ocean der Zeiten hingeleitet hat. Bei jeder Schwingung, bei jeder Hebung, bei jeder Umkehr eines Rades, schallt von dem Geiste, der auf den großen Wassern lebt, das Gebot der *Weisheit*: Mäßigung und Ordnung! Wer es überhört, der *ist* gerichtet. Menschen von Erde und Staub, Fürsten von Erde und Staub, wie schrecklich dieses geschehe, das zeigt die Geschichte.

J. v. Müller.

107.

Europa's Uberlegenheit über die andern Theile der Erde.

Für den Forscher der Geschichte der Menschheit gibt es kaum eine wichtigere, aber auch kaum eine schwerer zu erklärende Erscheinung, als die Überlegenheit Europa's über die andern Theile unsrer Erde. Wie gerecht und unparteiisch man auch in der Wür-

Digitized by Google

digung anderer Länder und Völker ſein mag, ſo bleibt es doch eine nicht zu bezweifelnde Wahrheit: das Edelſte, das Herrlichſte jeder Art, was die Menſchheit aufzuzeigen hat, keimte, oder reifte wenigſtens auf europäiſchem Boden. In der Menge, in der Mannigfaltigkeit, in der Schönheit ihrer natürlichen Produkte ſtehen Aſien und Afrika über Europa, aber in Allem, was das Werk des Menſchen iſt, ragen die Völker Europa's vor denen der andern Welttheile hervor. Bei ihnen war es, wo die häusliche Geſellſchaft, indem Ein Mann ſich nur mit Einem Weibe verband, allgemein die Form erhielt, ohne welche die Veredlung ſo vieler Anlagen unſrer Natur unerreichbar ſcheint, und wenn Sklaverei bei ihnen Eingang fand, ſo waren ſie doch wiederum die einzigen, welche ſie aufhoben, weil ſie ihre Ungerechtigkeit erkannten. Bei ihnen war es vorzugsweiſe, und beinahe ausſchließend, wo ſich Verfaſſungen bildeten, wie ſie für Völker, die zum Bewußtſein ihrer Rechte gekommen ſind, paſſen. Wenn Aſien bei allem Wechſel ſeiner großen Reiche dennoch in ihnen nur die ewige Wiedergeburt des Deſpotismus zeigt, ſo war es auf europäiſchem Boden, wo der Keim der politiſchen Freiheit ſich entwickelte, und in den verſchiedenſten Formen, in ſo manchen Theilen deſſelben die herrlichſten Früchte trug, die wiederum von dort aus in andere Welttheile verpflanzt werden ſollten. Die einfachſten Erfindungen der mechaniſchen Künſte mögen zum Theil dem Orient gehören, aber wie ſind ſie nicht alle durch Europäer vervollkommnet worden! Von dem Weberſtuhl des Hindus bis zu der Baumwoll-Spinnmaſchine durch Dämpfe getrieben, von dem Sonnenzeiger bis zu der Seeuhr, die den Schiffer über den Ocean führt, von der chineſiſchen Barke bis zum brittiſchen Orlogſchiff — welch eine Entfernung! Und wenn wir vollends unſere Blicke auf jene edlern Künſte richten, welche die menſchliche Natur gleichſam über ſich ſelber erheben — welch ein Abſtand zwiſchen dem Jupiter eines Phidias und einem indiſchen Götterbilde; zwiſchen der Verklärung von Raphael und den Werken eines chineſiſchen Malers! Der Orient hatte ſeine

Annaliſten, aber nie brachte er einen Tacitus hervor; er hatte ſeine Dichter, aber nie erhob er ſich zur Kritik; er hatte ſeine Weiſen, die nicht ſelten mächtig durch ihre Lehren auf ihre Nationen wirkten; aber ein Plato, ein Kant konnten an den Ufern des Ganges und des Hoangho dennoch nicht reifen.

Und iſt ſie weniger bewundernswerth, dieſe politiſche Überlegenheit, welche die Völker dieſes kleinen Welttheils, kaum aus der Rohheit hervorgehend, auch ſofort über die weiten Länder der großen Kontinente gründeten? Auch der Orient ſah große Eroberer; aber nur in Europa traten Heerführer auf, welche eine Kriegskunſt erfanden, die wirklich dieſen Namen verdient. Kaum war in Macedonien ein Reich beſchränkten Umfangs der Kindheit entwachſen, ſo herrſchte auch Macedonien am Indus wie am Nil. Erbin dieſes weltherrſchenden Volks wurde die weltherrſchende Stadt; Aſien und Afrika beteten vor den Cäſaren an. Umſonſt ſuchten ſelbſt in den Jahrhunderten des Mittelalters, als die geiſtige Überlegenheit der Europäer geſunken zu ſein ſchien, die Völker des Oſtens ſie zu unterjochen. Die Mongolen ſtürmten bis Schleſien vor, nur die Wüſten Rußlands gehorchten ihnen eine Zeit lang; die Araber wollten den Weſten überſchwemmen, das Schwerdt Karl Martel's zwang ſie, ſich mit einem Theile Spaniens zu begnügen, und bald trotzte der fränkiſche Ritter unter dem Panier des Kreuzes ihnen in ihrer eigenen Heimath. Und wie überſtrahlte der Ruhm der Europäer die Erde, ſeitdem durch Columbus und Vaſco de Gama für ſie der Morgen eines ſchönern Tages anbrach! Die neue Welt ward ſofort ihre Beute; mehr als der dritte Theil Aſiens unterwarf ſich dem ruſſiſchen Scepter; Kaufleute an der Themſe und dem Zuyder-See riſſen die Herrſchaft Indiens an ſich; und wenn es bisher noch den Osmanen gelang, ihren Raub in Europa zu behalten, wird er ihnen immer, wird er ihnen noch lange bleiben? Es mag ſein, daß jene Eroberungen mit Härte, mit Grauſamkeiten verbunden waren, aber Europäer wurden doch nicht bloß die Tyrannen, ſie wurden auch

die Lehrer der Welt; an ihre Fortschritte scheint die Civilisation der Völker immer enger geknüpft, und wenn sich in den Zeiten der allgemeinen Umkehrungen noch eine tröstende Aussicht für die Zukunft eröffnet, ist es nicht die siegende europäische Kultur außer Europa?

Woher diese Überlegenheit, diese Weltherrschaft des kleinen Europa's?

Zwar eine große Wahrheit dringt sich hier gleichsam von selber auf. Nicht die rohe Gewalt, nicht die bloße physische Kraft der Masse — der Geist war es, der sie erzeugte; und wenn die Kriegskunst der Europäer ihre Herrschaft gründete, so war es ihre überlegene Politik, welche sie ihnen erhielt. Aber gleichwohl ist damit die Frage noch nicht beantwortet, die uns beschäftigt; denn gerade das ist es, was wir wissen wollen, woher diese geistige Überlegenheit der Europäer kam; warum gerade hier die Anlagen der menschlichen Natur so viel weiter, so viel schöner sich entwickeln?

Umsonst wird man es versuchen eine solche Frage völlig befriedigend zu beantworten. Die Erscheinung ist in sich selber viel zu reich, viel zu groß dazu. Gern wird man es zugeben, daß sie nur die Folge vieler zusammen wirkenden Ursachen sein konnte; manche dieser Ursachen mögen sich im Einzelnen aufzählen lassen, mögen also einige Aufschlüsse gewähren. Aber sie vollständig aufzuzählen, zu zeigen, wie jede einzeln für sich und wie sie zusammen wirkten — dies könnte nur das Werk eines Geistes sein, dem es vergönnt wäre von einem höhern Standpunkt, als ihn der Sterbliche zu erreichen vermag, das ganze Gewebe der Geschichte unsres Geschlechtes, den Lauf und die Verschlingung seiner einzelnen Fäden zu durchschauen. Heeren.

108.

Verhältniß der Kunst zum öffentlichen Leben.

(Aus „Über das Verhältniß der bildenden Künste zur Natur.")

Die Kunst entspringt nur aus der lebhaftesten Bewegung der

Digitized by Google

innerſten Gemüths- und Geiſteskräfte, die wir Begeiſterung nennen. Alles was von ſchwachen und kleinen Anfängen zu großer Macht und Höhe herangewachſen, iſt durch Begeiſterung groß geworden. So Reiche und Staaten, Künſte und Wiſſenſchaften. Aber nicht die Kraft des Einzelnen richtet es aus; nur der Geiſt, der ſich im Ganzen verbreitet. Denn die Kunſt insbeſondere iſt, wie die zärtern Pflanzen von Luft und Witterung, ſo von öffentlicher Stimmung abhängig; ſie bedarf eines allgemeinen Enthuſiasmus für Erhabenheit und Schönheit, wie jener, der in dem mediceiſchen Zeitalter, gleich einem warmen Frühlingshauch, alle die großen Geiſter zumal und auf der Stelle hervorrief; einer Verfaſſung, wie ſie uns Perikles im Lobe Athens ſchildert, und die uns die milde Herrſchaft eines väterlichen Regenten ſicherer und dauernder als Volksregierung gewährt; wo jede Kraft freiwillig ſich regt, jedes Talent mit Luſt ſich zeigt, weil jedes nur nach ſeiner Würdigkeit geſchätzt wird, wo Unthätigkeit Schande iſt, Gemeinheit nicht Lob bringt; ſondern nach einem hochgeſteckten, außerordentlichen Ziel geſtrebt wird. Nur dann, wenn das öffentliche Leben durch die nämlichen Kräfte in Bewegung geſetzt wird, durch welche die Kunſt ſich erhebt, nur dann kann dieſe Vortheil von jenem ziehen; denn ſie kann ſich, ohne den Adel ihrer Natur aufzugeben, nach nichts Äußerm richten. Kunſt und Wiſſenſchaft können beide ſich nur um ihre eigene Achſe bewegen; der Künſtler, wie jeder geiſtig Wirkende, kann nur dem Geſetze folgen, das ihm Gott und Natur hat ins Herz geſchrieben, keinem andern. Ihm kann niemand helfen, er ſelbſt muß ſich helfen; ſo kann ihm auch nicht äußerlich gelohnt werden, da, was er nicht um ſeiner ſelbſt willen hervorbrachte, alſobald nichtig wäre; eben darum kann ihm auch Niemand befehlen, oder den Weg vorſchreiben, den er wandeln ſoll. Iſt er beklagenswerth, wenn er mit ſeiner Zeit zu kämpfen hat, ſo verdient er Verachtung, wenn er ihr fröhnt. Und wie vermöchte er auch nur dieſes? Ohne großen allgemeinen Enthuſiasmus gibt es nur Sekten, keine öffentliche Meinung. Nicht ein be-

Digitized by Google

feſtigter Geſchmack, nicht die großen Begriffe eines ganzen Volkes, ſondern die Stimmen einzelner willkührlich aufgeworfener Richter, entſcheiden über Verdienſt, und die Kunſt, die in ihrer Hoheit ſelbgenügſam iſt, buhlt um Beifall, und wird dienſtbar, da ſie herrſchen ſollte.

Schelling.

109.

Von der Abbildung des Todes.

(Aus „Wie die Alten den Tod gebildet.“)

Todt ſein hat nichts Schreckliches, und inſofern Sterben nichts als der Schritt zum Todtſein iſt, kann auch das Sterben nichts Schreckliches haben. Nur ſo und ſo ſterben, eben jetzt, in dieſer Verfaſſung, nach Dieſes oder Jenes Willen, mit Schimpf und Marter ſterben, kann ſchrecklich werden, und wird ſchrecklich. Aber iſt es ſodann das Sterben, iſt es der Tod, welcher das Schrecken verurſacht? Nichts weniger; der Tod iſt von allen dieſen Schrecken das erwünſchte Ende, und es iſt nur der Armuth der Sprache zuzurechnen, wenn ſie dieſe beiden Zuſtände, den Zuſtand, welcher unvermeidlich in den Tod führt, und den Zuſtand des Todes ſelbſt, mit einem und eben demſelben Worte benennet. Ich weiß daß dieſe Armuth oft eine Quelle des Pathetiſchen werden kann, und der Dichter daher ſeine Rechnung bei ihr findet: aber dennoch verdient diejenige Sprache ohnſtreitig den Vorzug, die ein Pathetiſches, das ſich auf die Verwirrung ſo verſchiedener Dinge gründet, verſchmähet, indem ſie dieſer Verwirrung ſelbſt durch verſchiedene Benennungen vorbauet. Eine ſolche Sprache ſcheint die ältere griechiſche, die Sprache des Homer geweſen zu ſein.

Endlich will ich an den Euphemismus der Alten erinnern, an ihre Zärtlichkeit, diejenigen Wörter, welche unmittelbar eine ekle, traurige, gräßliche Idee erwecken, mit minder auffallenden zu verwechſeln. Wenn ſie, dieſem Euphemismus zufolge, nicht gern geradezu ſagten: „er iſt geſtorben,“ ſondern lieber, „er hat gelebt, er iſt geweſen, er iſt zu den Mehreren abgegangen,“ und dergleichen;

Digitized by Google

wenn eine der Urſachen dieſer Zärtlichkeit die ſo viel als mögliche Vermeidung alles Ominöſen war, ſo iſt kein Zweifel, daß auch die Künſtler ihre Sprache zu dieſem gelindern Tone werden herabgeſtimmt haben. Auch ſie werden den Tod nicht unter einem Bilde vorgeſtellt haben, bei welchem einem Jedem unvermeidlich alle die ekeln Begriffe von Moder und Verweſung einſchießen, nicht unter dem Bilde des häßlichen Gerippes; denn auch in ihren Compoſitionen hätte der unvermuthete Anblick eines ſolchen Bildes eben ſo ominös werden können, als die unvermuthete Vernehmung des eigentlichen Wortes. Auch ſie werden dafür lieber ein Bild gewählt haben, welches uns auf das, was es anzeigen ſoll, durch einen anmuthigen Umweg führet: und welches Bild könnte hierzu dienlicher ſein, als dasjenige, deſſen ſymboliſchen Ausdruck die Sprache ſelbſt ſich für die Benennung des Todes ſo gern gefallen läßt, das Bild des Schlafes?

Doch ſo wie der Euphemismus die Wörter, die er mit ſanftern vertauſcht, darum nicht aus der Sprache verbannt, nicht ſchlechterdings aus allem Gebrauche ſetzt; ſo wie er vielmehr eben dieſe widrigen, und jetzt daher vermiedenen Wörter, bei einer noch gräulichern Gelegenheit, als die minder beleidigenden, verſucht; *ſo wie*, z. E., wenn er von dem, der ruhig geſtorben iſt, ſagt, daß er nicht mehr lebe; von dem, der unter den ſchrecklichſten Martern ermordet worden, ſagen würde, daß er geſtorben ſei: eben ſo wird auch die Kunſt diejenigen Bilder, durch welche ſie den Tod andeuten könnte, aber wegen ihrer Gräßlichkeit nicht andeuten mag, darum nicht gänzlich aus ihrem Gebiete verweiſen, ſondern ſie vielmehr auf Fälle verſparen, in welchen ſie hinwiederum die gefälligern, oder wohl gar die einzig brauchbaren ſind.

Es iſt gewiß, daß diejenige Religion, welche dem Menſchen zuerſt entdeckte, daß auch der natürliche Tod die Frucht und der Sold der Sünde ſei, die Schrecken des Todes unendlich vermehren mußte.

Von dieſer Seite wäre es alſo zwar vermuthlich unſere Religion, welche das alte heitere Bild des Todes aus den Gränzen der Kunſt

verdrungen hätte! Da jedoch eben dieſelbe Religion uns nicht jene ſchreckliche Wahrheit zu unſerer Verzweiflung offenbaren wollte, da auch ſie uns verſichert, daß der Tod der Frommen nicht anders, als ſanft und erquickend ſein könne; ſo ſehe ich nicht, was unſere Künſtler abhalten ſollte, das ſcheußliche Gerippe aufzugeben, und ſich wiederum in den Beſitz jenes beſſern Bildes zu ſetzen. Die Schrift redet von einem Engel des Todes: und welcher Künſtler ſollte nicht lieber einen Engel, als ein Gerippe bilden wollen? Leſſing.

110.

Anhänglichkeit an die Heimath.

Was uns im Vaterlande zuerſt erquickt, iſt nicht die Erde auf die wir ſinken, ſondern die Luft, die wir athmen; die väterlichen Hände, die uns aufnehmen, die Mutterbruſt, die uns ſäugt; die Sonne, die wir ſehen; die Geſchwiſter, mit denen wir ſpielen; die freundlichen Gemüther, die uns wohlthun. Unſer erſtes Vaterland iſt alſo das Vaterhaus, eine Vaterflur, Familie. In dieſer kleinen Geſellſchaft leben die eigentlichen und erſten Freuden des Vaterlandes, wie in einem Idyllenkreiſe. Sei der Boden, ſei das Klima wie es wolle, die Seele ſehnt ſich dahin zurück, und je weniger die kleine Geſellſchaft, in der wir erzogen wurden, ein Staat war; je weniger ſich Stände und Menſchenklaſſen darin trennen, um ſo weniger Hinderniſſe findet die Einbildungskraft, ſich in den Schoß dieſes Vaterlandes zurückzuſehnen. Da lernten und hörten wir ja die erſten Töne der Liebe, da ſchloſſen wir zuerſt den Bund der Freundſchaft, und empfanden die Keime zarter Neigungen; wir ſahen die Sonne, den Mond, den Himmel, den Frühling mit ſeinen Bäumen, Blüten, und uns damals um ſo ſüßeren Früchten. Der Weltlauf ſpielte vor uns; wir ſahen die Jahreszeiten ſich wälzen, kämpften mit Gefahren, mit Leid und Freude; wir ſommerten und winterten uns gleichſam in die Welt ein. Dieſe Eindrücke, moraliſch und phyſiſch, bleiben der Einbildungskraft eingegraben; die zarte Rinde des Baums empfing ſie, und ohne gewaltſame Vertilgung wer-

Digitized by Google

den sie nur mit ihm sterben. Wer hat nicht die Seufzer und Klagen gelesen, mit denen selbst Grönländer sich von ihrem Jugendlande entfernten, mit denen sie aus der Kultur Europa's durch alle Gefahren dahin zurückstrebten? Wem tönen nicht noch die Seufzer der Afrikaner ins Ohr, die aus ihrem Vaterlande geraubt wurden? In einfachen kleinen Gesellschaften lebten sie da, in einem Idyllenlande der Jugend.

Herder.

111.

Über die Unsterblichkeit der Seele.

Die Sonne gehet auf und gehet unter, und die Sterne versinken und kommen wieder, und alle Sphären halten ihren Zirkeltanz; aber sie kommen nie so wieder, wie sie verschwanden, und in den leuchtenden Quellen des Lebens ist selbst Leben und Fortbilden. Jede Stunde von ihnen herbeigeführt, jeder Morgen und jeder Abend sinkt mit neuem Gedeihen herab auf die Welt; neues Leben und neue Liebe entträufelt den Sphären, wie die Thautropfen den Wolken, und empfängt die Natur, wie die kühle Nacht die Erde.

Aller Tod in der Natur ist Geburt, und gerade im *Sterben* erscheint sichtbar die Erhöhung des Lebens. Es ist kein tödtendes Prinzip in der Natur, denn die Natur ist durchaus lauter Leben, welches, hinter dem alten verborgen, beginnt und sich entwickelt. Tod und Geburt ist bloß das Ringen des Lebens mit sich selbst, um sich stets verklärter und sich selbst ähnlicher darzustellen. Und mein Tod könnte etwas andres sein — meiner, der ich überhaupt nicht eine bloße Darstellung und Abbildung des Lebens bin, sondern das ursprüngliche, allein wahre, und wesentliche Leben in mir selbst trage? Es ist gar kein möglicher Gedanke, daß die Natur ein Leben vernichten sollte, das aus ihr nicht stammt; die Natur, um deren Willen nicht ich, sondern die selbst nur um meinetwillen lebt.

Aber selbst mein natürliches Leben, selbst diese bloße Darstellung

Digitized by Google

des innern unsichtbaren Lebens vor dem Blicke des Endlichen, kann sie nicht vernichten, weil sie sonst sich selbst müßte vernichten können; sie, die bloß für mich, und um meinetwillen da ist, und nicht ist, wenn ich nicht bin. Gerade darum, weil sie mich tödtet, muß sie mich neu beleben; es kann nur mein in ihr sich entwickelndes höheres Leben sein, vor welchem mein gegenwärtiges verschwindet; und das, was der Sterbliche Tod nennt, ist die sichtbare Erscheinung einer zweiten Belebung. Stürbe kein vernünftiges Wesen auf der Erde, das da nur einmal ihr Licht erblickt hätte, so wäre kein Grund da, eines neuen Himmels und einer neuen Erde zu harren; die einzige mögliche Absicht dieser Natur, Vernunft darzustellen und zu erhalten, wäre schon hienieden erfüllt, und ihr Umkreis wäre geschlossen. Aber der Akt, durch den sie ein freies selbstständiges Wesen tödtet, ist ihr feierliches, aller Vernunft kundbares Hinüberschreiten über diesen Akt, und über die ganze Sphäre, die sie dadurch beschließt; die Erscheinung des Todes ist der Leiter, an welchem mein geistiges Auge zu dem neuen Leben meiner selbst, und einer neuen Natur für mich hinüber geleitet wird.

Jeder meines gleichen, der aus der irdischen Verbindung heraustritt, und der meinem Geiste nicht für vernichtet gelten kann (denn er ist meines gleichen), zieht meinen Gedanken mit sich hinüber; er ist noch, und ihm gebühret eine Stätte. Indeß wir hienieden um ihn trauern, ist drüben Freude, daß der Mensch zu ihrer Welt geboren wurde, so wie wir Erdenbürger die Unsrigen mit Freude empfangen. Wenn ich einst ihnen folgen werde, wird für mich nur Freude sein; denn die Trauer bleibt in der Sphäre zurück, die ich verlasse.

Es verschwindet vor meinem Blicke und versinkt die Welt, die ich noch so eben bewunderte. In aller Fülle des Lebens, der Ordnung und des Gedeihens, welche ich in ihr schaue, ist sie doch nur der Vorhang, durch den eine unendlich vollkommnere mir verdeckt wird, und der Keim, aus dem diese sich entwickeln soll. Mein Glaube tritt hinter diesen Vorhang, und erwärmt, und belebt diesen Keim. Er sieht

Digitized by Google

nichts beſtimmtes, aber erwartet mehr, als er hienieden faſſen kann, und je in der Zeit wird faſſen können.

So lebe, und ſo bin ich, und ſo bin ich unveränderlich, feſt, und vollendet für alle Ewigkeit; denn dieſes Sein iſt kein von außen angenommenes; es iſt mein eignes, einziges, wahres Sein und Weſen.

Fichte.

112.

Jugend und Alter.

(Aus den „Monologen.“)

Wie der Uhren Schlag mir die Stunden, der Sonne Lauf mir die Jahre zuzählt, ſo leb' ich, ich weiß es, immer näher dem Tode entgegen. Aber dem Alter auch? dem ſchwachen ſtumpferen Alter, worüber alle ſo bitter klagen, wenn unvermerkt ihnen verſchwunden iſt die Luſt der frohen Jugend, und der innern Geſundheit und Fülle übermüthiges Gefühl? Warum laſſen ſie verſchwinden die goldene Zeit, und beugen dem ſelbſt gewählten Joch ſeufzend den Nacken? Auch ich glaubte ſchon einſt, daß nicht länger dem Manne geziemten die Rechte der Jugend; leiſer und bedächtig wollte ich einhergehn, und durch der Entſagung weiſen *Entſchluß* mich bereiten zur trüberen Zeit. Aber es wollten nicht dem Geiſt die engeren Gränzen genügen, und es gereute mich bald des verkümmerten nüchternen Lebens. Da kehrte auf den erſten Ruf die freundliche Jugend zurück, und hält mich immer ſeitdem umfaßt mit ſchützenden Armen. Jetzt, wenn ich wüßte, daß ſie mir entflöhe wie die Zeiten entfliehen, ich ſtürzte mich lieber bald dem Tode freiwillig entgegen, damit nicht die Furcht vor dem ſicheren Übel mir jegliches Gute bitter vergälle, bis ich mir endlich doch durch unfähiges Daſein ein ſchlechteres Ende verdient.

Doch ich weiß, daß es nicht alſo ſein kann: denn es ſoll nicht. Wie? es müßte das geiſtige Leben, das freie, das ungemeſſne mir eher verrinnen als das irdiſche, welches beim erſten Schlage des Herzens ſchon die Keime des Todes enthielt? Nicht immer ſollte

Digitized by Google

mir mit der vollen gewohnten Kraft auf's Schöne gerichtet die Phantasie sein? nicht immer so leicht der heitre Sinn und so rasch zum Guten bewegt und liebevoll das Gemüth? Bange sollt ich horchen den Wellen der Zeit, und sehen müssen, wie sie mich abschliffen und aushöhlten, bis ich endlich zerfiele? Sprich doch Herz, wie viele Male dürft' ich, bis das Alles käme, noch zählen die Zeit, die mir jetzt eben verging bei dem Jammergedanken? Gleich wenig wären mir, wenn ich's abzählen könnte, Tausende oder eins. Daß Du ein Thor wärest zu weißsagen aus der Zeit auf die Kraft des Geistes, dessen Maß jene nimmer sein kann! Durchwandeln doch die Gestirne nicht in gleicher Zeit dasselbe von ihrer Bahn, sondern ein höheres Maß mußt du suchen um ihren Lauf zu verstehen: und der Geist sollte dürftigern Gesetzen folgen als sie? Auch folgt er nicht. Frühe suchte Manchen das Alter heim, das mürrische, dürftige, hoffnungslose, und ein feindlicher Geist bricht ihm ab die Blüthe der Jugend, wenn sie kaum sich aufgethan; lange bleibt Andern der Muth, und das weiße Haupt hebt noch und schmückt Feuer des Auges und des Mundes freundliches Lächeln. Warum soll ich nicht länger noch, als der am längsten da stand in der Fülle des Lebens, mir im glücklichen Kampf abwehren den verborgenen Tod? Warum nicht ohne die Jahre zu zählen und des Körpers Verwittern zu sehen, durch des Willens Kraft fest halten bis an den letzten Athemzug die geliebte Göttinn der Jugend? Was denn soll diesen Unterschied machen, wenn es der Wille nicht ist? Hat etwa der Geist sein bestimmtes Maß und Größe, daß er sich ausgeben kann und erschöpfen? Nutzt sich ab seine Kraft durch die That, und verliert etwas bei jeder Bewegung? Die des Lebens sich lange freuen, sind es nur die Geizigen, welche wenig gehandelt haben? Dann träfe Schande und Verachtung jedes frohe und frische Alter: denn Verachtung verdient wer Geiz übt in der Jugend.

Wäre so des Menschen Loos und Maß, dann möcht' ich lieber zusammen drängen was der Geist vermag in engen Raum; kurz möchte ich leben um jung zu sein und frisch so lange es währt! Was

hilft's die Strahlen des Lichts dünn ausgießen über die Fläche? es offenbart sich nicht die Kraft und richtet nichts aus. Was hilft Haushalten mit dem Handeln; und Ausdehnen in die Länge, wenn Du schwächen mußt den innern Gehalt, wenn doch am Ende nicht mehr ist was Du gehabt hast? Lieber gespendet in wenig Jahren das Leben in glänzender Verschwendung, daß Du Dich freuen könntest Deiner Kraft, und übersehen was Du gewesen bist. Aber es ist nicht so unser Loos und Maß; es vermag nicht solch sinnlicher Begriff in seinen Kreis zu bannen den Geist. Woran sollte sich brechen seine Gewalt? was verliert er von seinem Wesen, wenn er handelt und sich mittheilt? was giebt's, das ihn verzehrt? Klarer und reicher fühl' ich mich jetzt nach jedem Handeln, stärker und gesunder: denn bei jeder That eigne ich etwas mir an von dem gemeinschaftlichen Nahrungsstoffe der Menschheit, und wachsend bestimmt sich genauer meine Gestalt. Ist's nur so, weil ich jetzt noch die Höhe des Lebens hinaufsteige? wohl; aber wann kehrt sich denn plötzlich um das schöne Verhältniß? wann fang' ich an durch die That nicht zu werden, sondern zu vergehen? und wie wird sich mir verkünden die große Verwandlung? Kommt sie, so muß ich sie erkennen; und erkenne ich sie, so wähle ich lieber den Tod, als in langem Elend anzuschauen an mir selbst der Menschheit nichtiges Wesen.

Ein selbstgeschaffnes Übel ist das Verschwinden des Muthes und der Kraft; ein leeres Vorurtheil ist das Alter, die schnöde Frucht des tollen Wahnes, daß der Geist abhänge vom Körper! Aber ich kenne den Wahn, und es soll mir nicht seine schlechte Frucht das gesunde Leben vergiften. Bewohnt denn der Geist die Faser des Fleisches, oder ist er eins mit ihr, daß auch er ungelenk zur Mumie wird, wenn diese verknöchert? Dem Körper bleibe was sein ist. Stumpfen die Sinne sich ab; werden schwächer die Bilder von den Bildern der Welt: so muß wohl auch stumpfer werden die Erinnerung, und schwächer manches Wohlgefallen und manche Luft. Aber ist dies das Leben des Geistes? dies die Jugend, deren Ewigkeit ich anbete? Wie lange wär' ich schon des Alters Sklave,

Digitized by Google

wenn dies den Geist zu schwächen vermöchte! Wie lange hätte ich schon der schönen Jugend das letzte Lebewohl zugerufen! Aber was noch nie mich gestört hat im kräftigen Leben, soll es auch nimmer vermögen. Wozu denn haben Andere neben mir besseren Leib und schärfere Sinne? werden sie mir nicht immer gewärtig sein zum liebreichen Dienste wie jetzt? Daß ich trauern sollte über des Leibes Verfall wäre mein letztes! was kümmert er mich! Und welches Unglück wird es denn sein, wenn ich nun vergesse was gestern geschah? Sind eines Tages kleine Begebenheiten meine Welt? oder die Vorstellungen des Einzelnen und Wirklichen aus dem engen Kreise, den des Körpers Gegenwart umfaßt, die ganze Sphäre meines innern Lebens? Wer so in niedrigem Sinn die höhere Bestimmung verkennt, wem die Jugend nur lieb war, weil sie dieses besser gewährt, der klage mit Recht über das Elend des Alters! Aber wer wagt es zu behaupten, daß auch das Bewußtsein der großen heiligen Gedanken, die aus sich selbst der Geist erzeugt, abhänge vom Körper, und der Sinn für die wahre Welt von der äußern Glieder Gebrauch? Brauch' ich, um anzuschauen die Menschheit, das Auge, dessen Nerve sich jetzt schon abstumpft in der Mitte des Lebens? Oder muß, auf daß ich lieben könne, die es werth sind, das Blut, das jetzt schon langsam fließt, sich in rascherem Lauf drängen durch die engen Kanäle? Oder hängt mir des Willens Kraft an der Stärke der Muskeln? am Mark der gewaltigen Knochen? oder der Muth am Gefühl der Gesundheit? Es betrügt ja doch die es haben; in kleinen Winkeln verbirgt sich der Tod, und springt auf ein Mal hervor, und umfaßt sie mit spottendem Gelächter. Was schadet's denn, wenn ich schon weiß, wo er wohnt? Oder vermag der wiederholte Schmerz, vermögen die mancherlei Leiden niederzudrücken den Geist, daß er unfähig wird zu seinem innersten eigensten Handeln? Ihnen widerstehn ist ja auch sein Handeln, und auch sie rufen große Gedanken zur Anwendung hervor ins Bewußtsein. Dem Geist kann kein Übel sein, was sein Handeln nur ändert.

Digitized by Google

Ja, ungeschwächt will ich ihn in die späteren Jahre bringen, nimmer soll der frische Lebensmuth mir vergehn; was mich jetzt erfreut, soll mich immer erfreuen; stark soll mir bleiben der Wille und lebendig die Phantasie, und nichts soll mir entreißen den Zauberschlüssel, der die geheimnißvolle Thore der höhern Welt mir öffnet, und nimmer soll mir verlöschen das Feuer der Liebe. Ich will nicht sehen die gefürchteten Schwächen des Alters; kräftige Verachtung gelob' ich mir gegen jedes Ungemach, welches das Ziel meines Daseins nicht trifft, und ewige Jugend schwör' ich mir selbst.

Schleiermacher.

115.

Lob der Sprache.

(Aus den „Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit.“)

Nur die Sprache hat den Menschen menschlich gemacht, indem sie die ungeheure Fluth seiner Affecte in Dämme einschloß und ihr durch die Worte vernünftige Denkmale setzte. Nicht die Leier Amphions hat Städte errichtet, keine Zauberruthe hat Wüsten in Gärten verwandelt: die Sprache hat es gethan, sie, die große Gesellerinn der Menschen; durch sie vereinigten sie sich *bewillkommend* einander und schlossen den Bund der Liebe. Gesetze stiftete sie und verband Geschlechter; nur durch sie ward eine Geschichte der Menschheit in herabgeerbten Formen des Herzens und der Seele möglich. Noch jetzt seh' ich den Helden Homer's und fühle Ossian's Klagen, obgleich die Schatten der Sänger und ihrer Helden schon lange der Erde entflohen sind. Ein bewegter Hauch des Mundes hat sie unsterblich gemacht und bringt ihre Gestalten vor mich; die Stimme der Verstorbenen ist in meinem Ohr; ich höre ihre längst verstummten Gedanken. Was je der Geist des Menschen aussann, was die Weisen der Vorzeit dachten, kommt, wenn es mir die Vorzeit vergönnt hat, allein durch die Sprache zu mir. Durch sie ist meine denkende Seele an die Seele des ersten und vielleicht des letzten denkenden Menschen geknüpft; kurz, Sprache ist der Charakter

Digitized by Google

unſerer Vernunft, durch welchen ſie allein Geſtalt gewinnt und ſich ortpflanzt.

Herder.

114.

Über den menſchlichen Entwickelungsgang in der Sprache.

(Aus „über die Kawiſprache.“)

Urſprünglich iſt alles im Menſchen innerlich, die Empfindung, die Begierde, der Gedanke, der Entſchluß, die Sprache und die That. Aber wie das Innerliche die Welt berührt, wirkt es für ſich fort, und beſtimmt durch die ihm eigne Geſtalt anderes, inneres oder äußeres Wirken. Es bilden ſich in der vorrückenden Zeit Sicherungsmittel des zuerſt flüchtig Gewirkten, und es geht immer weniger von der Arbeit des verfloſſenen Jahrhunderts für die folgenden verloren. Dies iſt nun das Gebiet, worin die Forſchung Stufe nach Stufe verfolgen kann. Es iſt aber immer zugleich von der Wirkung neuer und nicht zu berechnender innerlicher Kräfte durchkreuzt, und ohne eine richtige Abſonderung und Erwägung dieſes doppelten Elementes, von welchem der Stoff des einen ſo mächtig werden kann, daß er die Kraft des andern zu erdrücken Gefahr droht, iſt keine wahre Würdigung des Edelſten möglich, was die Geſchichte aller Zeiten aufzuweiſen hat.

Je tiefer man in die Vorzeit hinabſteigt, deſto mehr ſchmilzt natürlich die Maſſe des von den auf einander folgenden Geſchlechtern fortgetragenen Stoffes. Man begegnet aber auch dann einer andern, die Unterſuchung gewiſſermaßen auf ein neues Feld verſetzenden Erſcheinung. Die ſichern, durch ihre äußeren Lebenslagen bekannten Individuen ſtehen ſeltner und ungewiſſer vor uns da; ihre Schickſale, ihre Namen ſelbſt, ſchwanken, ja es wird ungewiß, ob, was man ihnen zuſchreibt, allein ihr Werk, oder ihr Name nur der Vereinigungspunkt der Werke Mehrerer iſt? ſie verlieren ſich gleichſam in eine Claſſe von Schattengeſtalten. Dies iſt der Fall in Grie-

chenland mit Orpheus und Homer, in Indien mit Manu, Wyâsa, Wâlmiki, und mit andern gefeierten Namen des Alterthums. Die bestimmte Individualität schwindet aber noch mehr, wenn man noch weiter zurückschreitet. Eine abgerundete Sprache, wie die Homerische, muß schon lange in den Wogen des Gesanges hin und her gegangen sein, schon Zeitalter durch, von denen uns keine Kunde geblieben ist.

Noch deutlicher zeigt sich dies an der ursprünglichen Form der Sprachen selbst. Die Sprache ist tief in die geistige Entwickelung der Menschheit verschlungen, sie begleitet dieselbe auf jeder Stufe ihres localen Vor- und Rückschreitens, und der jedesmalige Culturstand wird auch in ihr erkennbar. Es giebt aber eine Epoche, in der wir nur sie erblicken, wo sie nicht die geistige Entwickelung bloß begleitet, sondern ganz ihre Stelle einnimmt. Die Sprache entspringt zwar aus einer Tiefe der Menschheit, welche überall verbietet, sie als ein eigentliches Werk und als eine Schöpfung der Völker zu betrachten. Sie besitzt eine sich uns sichtbar offenbarende, wenn auch in ihrem Wesen unerklärliche Selbstthätigkeit, und ist, von dieser Seite betrachtet, kein Erzeugniß der Thätigkeit, sondern eine unwillkührliche Emanation des Geistes, nicht ein Werk der Nationen, sondern eine ihnen durch ihr inneres Geschick zugefallene Gabe. Sie bedienen sich ihrer, ohne zu wissen, wie sie dieselbe gebildet haben. Demungeachtet müssen sich die Sprachen doch immer mit und an den aufblühenden Völkerstämmen entwickeln, aus ihrer Geisteseigenthümlichkeit, die ihnen manche Beschränkungen aufgedrückt hat, herausgesponnen haben. Es ist kein leeres Wortspiel, wenn man die Sprache als in Selbstthätigkeit nur aus sich entspringend und göttlich frei, die Sprachen aber als gebunden und von den Nationen, welchen sie angehören, abhängig darstellt. Denn sie sind dann in bestimmte Schranken eingetreten. Indem Rede und Gesang zuerst frei strömten, bildeten sich die Sprache nach dem Maß der Begeisterung und der Freiheit und Stärke der zusammenwirkenden Geisteskräfte. Dies konnte aber nur von allen

Individuen zugleich ausgehen, jeder Einzelne mußte darin von dem Andern getragen werden, da die Begeisterung nur durch die Sicherheit, verstanden und empfunden zu sein, neuen Aufflug gewinnt. Es eröffnet sich daher hier, wenn auch nur dunkel und schwach, ein Blick in eine Zeit, wo für uns die Individuen sich in der Masse der Völker verlieren, und wo die Sprache selbst das Werk der intellectuell schaffenden Kraft ist.

W. von Humboldt.

115.

Bemerkungen über Sprache und Styl.

Ich habe oft und ernstlich über Sprache und Styl nachgedacht, aber was ich suchte, habe ich bis jetzt nicht entdeckt. Was heißt Styl? Büffon sagte: le style c'est l'homme. Büffon hatte einen schönen und glänzenden Styl, und es war also sein Vortheil, diesen Satz geltend zu machen. Ist aber der Satz richtig? Kann man sagen: wie der Styl so der Mensch? Nur allein zu behaupten: wie der Styl so das Buch, wäre falsch, denn es giebt vortreffliche Werke, welche in einem schlechten Style geschrieben sind. Doch die Behauptung: der Mensch ist wie sein Buch, ist noch falscher, und die Erfahrung spricht täglich dagegen. Der eine dichtet die zartesten Lieder, und ist der erste Grobian von Deutschland; der Andere macht Lustspiele, und ist ein trübsinniger Mensch; der dritte ist ein fröhlicher Knabe, und schreibt Nachtgedanken. Machiavelli, der die Freiheit liebte, schrieb seinen „Prinzen," so daß er alle rechtschaffenen Psychologen in Verlegenheit und in solche Verwirrung gebracht, daß sie gar nicht mehr wußten, was sie sprachen, und sie behaupteten, Machiavelli habe eine politische Satyre geschrieben. Was heißt also Styl? Wie gesagt, ich weiß es nicht, und ich wünsche sehr darüber belehrt zu werden.

Die Schreibart eines Schriftstellers gehörig zu beurtheilen, muß man die Darstellung von dem Dargestellten, den Ausdruck von dem Gedanken sondern. Aber dieses wird zu oft mit einander verwech-

Digitized by Google

selt. Noch ein Anderes wird nicht immer gehörig unterschieden, nämlich : die Schönheit und das Charakteristische des Styls. Man kann sehr schön schreiben, ohne einen Styl zu haben, und einen Styl haben, ohne schön zu schreiben. Ja, eine Schreibart von eigenthümlichem Gepräge schließt die vollkommene Schönheit aus, wie ein Gesicht mit ausgesprochenen Zügen selten ein Schönes, und ein Mann von Charakter selten ein liebenswürdiger *ist. Nicht* im Kolorit, in der größern oder kleinern Lebhaftigkeit der Farben, sondern in der Zeichnung, Stellung und Gruppirung der Gedanken liegt das Eigenthümliche einer Schreibart. *Vielleicht* hängt der Styl eines Schriftstellers mehr vom Charakter *als* vom Geiste, mehr von seiner sittlichen, als von seiner philosophischen oder Kunstanschauung des Lebens ab. Cicero schreibt vortrefflich, aber er hat keinen Styl, er war ein Mann ohne Charakter. Tacitus hat einen, und Cäsar. Die Franzosen können keinen Styl haben, weil ihre Sprache einen hat. Wer in Frankreich schreibt, schreibt wie die guten französischen Schriftsteller, oder schreibt schlecht. Vergleicht man Rousseau mit Voltaire, so findet man zwar beider Styl sehr von einander verschieden; doch sind sie es nur so lange, *als sich* beider Ansichten von einander unterscheiden. Wo *Rousseau* denkt wie Voltaire, schreibt er auch wie er. Die deutsche Sprache hat — der Himmel sei dafür gepriesen — keinen Styl, sondern alle mögliche Freiheit, und dennoch giebt es so wenige deutsche Schriftsteller, die das schöne Recht, jede eigenthümliche Denkart auch auf eigenthümliche Weise darzustellen, zu ihrem Vortheile benutzen! Die Wenigen unter ihnen, die einen Styl haben, kann man an den Fingern abzählen, und es bleiben noch Finger übrig. Vielleicht ist Lessing der Einzige, von dem man bestimmt behaupten kann : er hat einen Styl.

Eine andre Frage : woher kommt es, daß so viele deutsche Schriftsteller so sehr schlecht schreiben? Vielleicht kommt es daher, weil sie sich keine Mühe geben, und sie geben sich keine Mühe, weil sie, als Deutsche treu und ehrlich, sich mehr an die Sache und Wahrheit

Digitized by Google

haltend, es für eine Art Koketterie anſehen, den Ausdruck ſchöner zu machen, als der Gedanke iſt. Entſpringt die Vernachläſſigung des Styls aus dieſer Quelle, ſo iſt zwar gerne die gute Geſinnung zu loben; doch iſt die Sittlichkeit, von der man ſich dabei leiten läßt, eine falſche. Wie man ſagt: der Gedanke ſchafft den Ausdruck, kann man auch ſagen, der Ausdruck ſchafft den Gedanken. Worte ſind nichtswerthe Muſcheln, in welchen ſich zuweilen Ideen als edle Perlen finden, und man ſoll darum die Muſcheln nicht verſchmähen. Zu neuen Gedanken gelangt man ſelten. Der geiſtreiche Schriftſteller unterſcheidet ſich von dem geiſtesarmen nur darin, daß er, mit größerer Empfänglichkeit begabt, ſchon vorhandene Ideen, deren Daſein jener gar nicht merkt, aufzufaſſen und ſich anzueignen vermag; aber neue ſchafft er nicht. Der menſchliche Geiſt müßte eine ungeheure Umwälzung, eine ſolche erfahren, von der wir gar keine Ahnung haben, wenn der Kreis ſeiner Wirkſamkeit ſich bedeutend erweitern ſollte. Die größte bekannte Revolution, welche die Menſchheit erlitten, war das Chriſtenthum, und doch kann man nicht ſagen, daß wir viele neuen Ideen gewonnen, welche den Alten fremd geweſen. Freilich erklärt ſich dieſes dadurch, daß auch ſchon vor Chriſtus chriſtliche Weltanſchauung, wenn auch nicht in ſolcher Ausbreitung als jetzt, geherrſcht hat. Kann aber der Schriftſteller keine neuen Ideen ſchaffen, ſo vermag er doch die alten in neue Formen zu bringen, und wie die Lebenskraft in der ganzen Natur die nämliche, und es nur die Geſtalt iſt, welche in der Weſenkette ein Geſchöpf über das andere ſtellt, ſo wird auch der ewige, ungeborne Gedanke, durch einen edlern oder gemeinern Ausdruck, edler oder gemeiner dargeſtellt — und der Pflegevater iſt auch ein Vater.

Die ſchlechte Schreibart, die man bei vielen deutſchen Schriftſtellern findet, iſt etwas ſehr Verderbliches. In Büchern iſt der Schaden, den ein vernachläſſigter Styl verurſacht, geringer und verzeihlicher; denn Werke größern Umfangs werden mehr von Solchen geleſen, die eine umſchloſſene oder geſicherte Bildung haben, und der ſittliche und wiſſenſchaftliche Werth dieſer Werke kann ihren Kunſt-

Digitized by Google

mangel vergüten. Zeitschriften aber, aus welchen allein ein großer Theil des Volkes seine Bildung, wenigstens seine Fortbildung schöpft, schaden ungemein, wenn sie in einem schlechten Style geschrieben sind. Die wenigsten deutschen Zeitschriften verdienen in Beziehung auf die Sprache gelobt zu werden. Es ist aber leicht an ihnen zu gewahren, daß die Fehlerhaftigkeit des Styls von solcher Art ist, daß sie hätte vermieden werden können, wenn deren Herausgeber und Mitarbeiter mit derjenigen Achtsamkeit geschrieben hätten, die zu befolgen Pflicht ist, sobald man vor dreißig Millionen Menschen spricht. Man glaubt gewöhnlich, jedes Kunsttalent müsse angeboren sein. Dieses ist aber nur in einem beschränkten Sinne wahr, und giebt es ein Talent, das durch Fleiß ausgebildet werden kann, so ist es das des Styls. Man nehme sich nur vor, nicht Alles gleich niederzuschreiben, wie es einem in den Kopf gekommen, und nicht Alles gleich drucken zu lassen, wie man es niedergeschrieben. Eine gute Stylübung für Männer (denn Knaben auf Schulen im Style zu üben, finde ich sehr lächerlich), ist das Übersetzen, besonders aus alten Sprachen. Ich meinerseits pflege mich am Horaz zu üben, und es kommt hier nicht darauf an, ob mir die Übersetzungen mehr oder minder gelungen, aber das habe ich dabei gelernt: daß die Reichthümer der deutschen Sprache, wie wohl jeder, nicht oben liegen, sondern daß man darnach graben muß. Denn oft war ich Tage lang in Verzweiflung, wie ich einen lateinischen Ausdruck durch einen gleich kräftigen deutschen wiedergeben könne, ich ließ mich aber nicht abschrecken, und fand ihn endlich doch. So erinnere ich mich, acht Tage vergebens darüber nachgedacht zu haben, wie sub dio moreris zu übersetzen sei, und erst am neunten kritischen Tag fand ich das richtige Wort. Mehrere deutsche Journalisten werden es einst bereuen, daß sie die gegenwärtige vortheilhafte Zeit nicht zur Verbesserung ihres Styls benutzt haben. Die goldene Zeit der römischen Litteratur begann, als die der Freiheit aufhörte. Natürlich. Wenn man nicht frei heraussprechen darf, ist man genöthigt, für alte Gedanken neue Ausdrücke zu finden. Die schönsten

Digitized by Google

Stellen des Tacitus ſind, wo er von der alten Freiheit ſpricht, weil er dieſes verdeckt thun mußte, da er zwar unter einem guten Kaiſer, aber doch unter einem Alleinherrſcher lebte. Unſere Zeit auch verſtattet nicht, Alles frei herauszuſagen, und durch dieſen Zwang befördert ſie ſehr den guten Styl. Man möchte von Konſtitution, von Spanien, von Italien ſprechen, aber es iſt verboten. Was thut ein erfinderiſcher Kopf? Statt Konſtitution ſagt er „Leibesbeſchaffenheit," ſtatt Spanien „Iberien," ſtatt Italien, „das Land, wo im dunkeln Hain die Goldorangen glühen," und gebraucht für dieſen und jenen Gedanken dieſen und jenen dichteriſchen Ausdruck, den der gemeine Mann nicht verſteht. Denn darauf kommt jetzt Alles an, daß der gemeine Mann nicht errathe, was wir wollen, ſondern fühle, was wir gewollt. Börne.

116.

Die deutſche Sprache.

(Aus den „Vermiſchten Aufſätzen.")

Welche Sprache darf ſich mit der deutſchen meſſen? welche andere iſt ſo reich und mächtig, ſo muthig und anmuthig, ſo ſchön und ſo mild, als unſere? Sie hat tauſend Farben und hundert Schatten. Sie hat ein Wort für das kleinſte Bedürfniß der Minute, und ein Wort für das bodenloſe Gefühl, das keine Ewigkeit ausſchöpft. Sie iſt ſtark in der Noth, geſchmeidig in Gefahren, ſchrecklich wenn ſie zürnt, weich in ihrem Mitleide, und beweglich zu jedem Unternehmen. Sie iſt die treue Dollmetſcherinn aller Sprachen, die Himmel und Erde, Luft und Waſſer ſprechen. Was der rollende Donner grollt, was die koſende Liebe tändelt, was der lärmende Tag ſchwatzt und die ſchweigende Nacht brütet; was das Morgenroth grün und gold und ſilbern malt, und was der ernſte Herrſcher auf dem Throne des Gedankens ſinnt; was das Märchen plaudert, die ſtille Quelle murmelt und die geifernde Schlange pfeift; wenn der muntere Knabe hüpft und jauchzt, und der alte Philoſoph ſein ſchweres Ich ſetzt und ſpricht: Ich bin Ich — Alles, Alles, überſetzt

Digitized by Google

und erklärt sie uns verständlich, und jedes anvertraute Wort überbringt sie uns reicher und geschmückter, als es ihr überliefer worden.

Börne.

117.

Das Nibelungenlied.

(Aus der „Romantischen Schule.“)

Des Knaben Wunderhorn [1] und das Nibelungenlied spielten eine Hauptrolle in der romantischen Periode der Deutschen. Es war lange Zeit von nichts Anderem als vom Nibelungenliede bei uns die Rede, und die classischen Philologen wurden nicht wenig geärgert, wenn man dieses Epos mit der Ilias verglich, oder wenn man gar darüber stritt, welches von beiden Gedichten das vorzüglichere sei. Jedenfalls ist aber dieses Nibelungenlied von großer gewaltiger Kraft. Es ist eine Sprache von Stein, und die Verse sind gleichsam gereimte Quadern. Hie und da, aus den Spalten, quellen rothe Blumen hervor, wie Blutstropfen, oder zieht sich der lange Epheu herunter, wie grüne Thränen. Von den Riesenleidenschaften, die sich in diesem Gedichte bewegen, könnt Ihr kleinen artigen Leutchen Euch keinen Begriff machen. Denkt Euch: es wäre eine helle Sommernacht, die Sterne, bleich wie Silber, aber groß wie Sonnen, träten hervor am blauen Himmel, und alle gothischen Dome von Europa hätten sich ein Rendez-vous gegeben, auf einer ungeheuern weiten Ebene. Da kämen nun ruhig herangeschritten das Straßburger Münster, der Kölner Dom, der Glockenthurm von Florenz, die Kathedrale von Rouen u. s. w., und diese machten der schönen Notre-Dame-de-Paris ganz artig den Hof. Es ist wahr, daß ihr Gang ein bischen unbeholfen ist, daß einige darunter sich sehr linkisch benehmen, und daß man über ihr verliebtes Wackeln manchmal lachen könnte. Aber dieses Lachen hätte doch ein Ende, sobald man sähe, wie sie in Wuth gerathen, wie sie sich unter einander würgen, wie Notre-Dame de-Paris verzweiflungsvoll ihre beiden Steinarme

[1] Eine Sammlung Lieder herausgegeben von A. von Arnim und Cl. Brentano

Digitized by Google

gen Himmel erhebt und plötzlich ein Schwert ergreift, und dem größten aller Dome das Haupt vom Rumpfe herunterſchlägt. Aber nein, Ihr könnt Euch auch dann von den Hauptperſonen des Nibelungenlieds keinen Begriff machen; kein Thurm iſt ſo hoch und kein Stein ſo hart wie der grimme Hagen und die rachgierige Chrimhilde.

Wer hat aber dieſes Lied verfaßt? Eben ſo wenig, wie von den Volksliedern weiß man den Namen des Dichters, der das Nibelungenlied geſchrieben. Sonderbar! Von den vortrefflichſten Büchern, Gedichten, Bauwerken und ſonſtigen Denkmälern der Kunſt, weiß man ſelten den Urheber. Wie hieß der Baumeiſter, der den Kölner Dom erdacht? Wer hat dort das Altarbild gemalt, worauf die ſchöne Gottesmutter und die heiligen drei Könige ſo erquicklich abkonterfeit ſind? Wer hat das Buch Hiob gedichtet, das ſo viele leidende Menſchengeſchlechter getröſtet hat? Die Menſchen vergeſſen nur allzuleicht ihre Wohlthäter, wie viel mehr deren Namen. Der Baum der Menſchheit weiß nicht den ſtillen Gärtner, der ihn gepflegt in der Kälte, getränkt in der Wärme und vor ſchädlichen Thieren geſchützt hat. Aber er bewahrt treulich die Namen, die man ihm in ſeine Rinde eingeſchnitten mit ſcharfem Stahl, und er überliefert ſie in immer wachſender Größe den ſpäteſten Geſchlechtern.

Heine.

118.

Shakſpeare.

(Aus „Vorleſungen über dramatiſche Kunſt und Litteratur.“)

Shakſpeare iſt der Stolz ſeiner Nation. Ein neuerer Dichter hat ihn mit Recht den Genius der brittiſchen Inſel genannt. Er war ſchon der Liebling ſeiner Zeitgenoſſen, und nach dem Zwiſchenraume des puritaniſchen Fanatismus, der ungefähr ein Menſchenalter nach ihm eintrat und alle freie Geiſtesbildung verbannte, nach der Regierung Carls des Zweiten, während welcher man ihn entweder gar nicht oder ſehr entſtellt auf die Bühne brachte, iſt ſein Ruhm etwa zu Anfange des vorigen Jahrhunderts aus dem Dunkel der Vergeſſenheit glänzender auferſtanden; er wuchs ſeitdem

Digitized by Google

immer mit dem Fortgange der Zeiten, und wird auch in den folgenden Jahrhunderten, dies sage ich mit größter Zuversicht voraus, fortfahren gewaltig anzuwachsen, wie eine von den Alpen herunterrollende Schneelawine.

Wir wissen zwar sehr wenig von den Lebensumständen des Dichters, und das Meiste besteht in aufgerafften, höchst verdächtigen Anekdoten von dem Schlage, wie Gastwirthe sie neugierigen Fremden, die sich an dem Geburts- oder Wohnort eines berühmten Mannes nach ihm erkundigen, entgegenbringen. Erst neuerdings hat man wirkliche Dokumente aufgespürt.

Shakspeare's Vater war ein begüterter Mann, dessen Vorfahren in Stratford obrigkeitliche Ämter bekleidet hatten, und dem in einem Diplom des Herold-Amtes über die Erneuerung oder Bestätigung seines Familienwappens der Titel gentleman beigelegt wird. Unser Dichter, der älteste Sohn unter vielen Geschwistern, konnte freilich keine akademische Erziehung bekommen, da er sich, kaum achtzehn Jahre alt, vermuthlich bloß aus häuslichen Rücksichten verheirathete. In diesem engen bürgerlichen Leben hielt er es nur wenige Jahre aus, sei es nun, daß ihn der Überdruß daran nach London gelockt, oder daß ihn, wie die Sage geht, die Folgen einer Ausgelassenheit von seiner Heimath vertrieben. Dort ergriff er den Stand des Schauspielers, den er anfangs als eine Erniedrigung betrachtete, hauptsächlich weil ihn das Beispiel seiner Cameraden verführte, an ihrer wilden Lebensart Theil zu nehmen. Es läßt sich wahrscheinlich machen, daß er am meisten durch seinen Dichterruhm dazu beigetragen, im Fortgange seiner Laufbahn die Bühne zu adeln und den Schauspielerstand mehr zu Ehren zu bringen. Schon frühzeitig strebte er sich als Dichter, selbst außerhalb der Schaubühne, hervorzuthun, wie seine Jugendgedichte Adonis und Lucretia beweisen. In der Folge gelangte er zu der Stelle eines Mitbesitzers und Vorstehers des Schauspielhauses, wofür er arbeitete. Daß er zum Umgange der Vornehmen nicht zugelassen worden, ist ganz und gar nicht glaublich; er fand außer verschied-

nen Andern an dem Grafen von Southampton, dem Freunde des unglücklichen Esser, einen sehr freigebigen und ihm zärtlich zugethanen Gönner. Nicht nur erhielten seine Stücke erstaunlichen Beifall bei dem größeren Publikum, sondern sie gefielen am Hofe: die beiden Monarchen, unter deren Regierung er schrieb, waren, nach dem Zeugniß eines Zeigenossen, ganz davon eingenommen. Sie wurden am Hofe aufgeführt, und Elisabeth scheint selbst die Schreibung eines und des andern zur Feier von Hof-Festen veranlaßt zu haben. Man weiß daß König Jakob Shakspeare'n durch ein eigenhändiges Schreiben geehrt. Alles dies steht nicht nach Geringschätzung und Verbannung in die Dunkelheit eines niedrigen Kreises aus. Shakspeare erwarb sich durch seine Thätigkeit als Dichter, Schauspieler und Schauspieldirektor ein beträchtliches Vermögen, das er in den letzten Jahren seines allzukurzen Lebens an seinem Geburtsort in Ruhe und in Umgange mit einer geliebten Tochter genoß. Gleich nach seinem Tode wurde ihm ein Denkmal auf seiner Grabstätte errichtet, welches man für die damalige Zeit prächtig nennen kann. —

Shakspeare's Menschenkenntniß ist zum Sprichworte geworden: seine Überlegenheit hierin ist so groß, daß man ihn mit Recht den Herzenskündiger genannt hat. Die Fertigkeit, auch die feineren unwillkührlichen Äußerungen des Gemüths zu bemerken, und die durch Erfahrung und Nachdenken herausgebrachte Bedeutung dieser Zeichen mit Sicherheit anzugeben, macht den Menschenbeobachter; der Scharfsinn, hieraus noch weiter zu schließen, und einzelne Angaben nach Gründen der Wahrscheinlichkeit zu einem bündigen Zusammenhange zu ordnen, den Menschenkenner. Die auszeichnende Eigenschaft des im Charakteristischen großen dramatischen Dichters ist etwas hievon noch ganz verschiednes, das aber, wie man es nehmen will, entweder jene Fertigkeit und jenen Scharfsinn in sich faßt, oder beider überhebt. Es ist die Fähigkeit, sich so vollkommen in alle Arten zu sein, auch die fremdesten, zu versetzen, daß ihr Besitzer dadurch in den Stand gesetzt wird, als Bevollmäch-

Digitized by Google

tigter der gesammten Menschheit, ohne besondre Instruktionen für den einzelnen Fall, im Namen eines Jeden zu handeln und zu reden. Es ist die Gewalt, die Geschöpfe seiner Einbildungskraft mit so selbständigem Nachdruck auszustatten, daß sie sich nachher nach allgemeinen Naturgesetzen in jedem Verhältniß entwickeln, und daß der Dichter an seinen Träumen gleichsam Erfahrungen anstellt, die eben so gültig sind, als die an wirklichen Gegenständen gemachten. Das Unbegreifliche und Unerlernbare dabei bleibt, daß die Personen scheinen müssen, nichts um des Zuschauers willen zu sagen oder zu thun, und daß der Dichter dennoch durch die Darstellung selbst, ohne hinzugefügte Erklärung, die Gabe mittheilt, sie bis ins Innerste zu durchschauen. Deßwegen hat Göthe sinnreich Shakspeare's Menschen mit Uhren verglichen, die ein krystallenes Zifferblatt und Gehäuse haben, und indem sie wie andre Uhren richtig die Stunden weisen, zugleich das innere Getriebe wahrnehmen lassen, wodurch dies bewerkstelligt wird.

Nichts ist Shakspeare'n jedoch fremder, als eine gewisse zergliedernde Darstellung, welche uns mühsam alle Beweggründe zuzählt, wodurch ein Mensch so oder anders bestimmt wird. Dieses Motiviren, die Sucht mancher neueren Geschichtschreiber, immer weiter fortgesetzt, würde zuletzt alle Individualität aufheben, und den Charakter, der sich oft schon in der frühesten Kindheit entschieden kund gibt, aus lauter fremden Einflüssen zusammensetzen. Am Ende handelt ein Mensch doch so, weil er so ist. Und wie jeder ist, das offenbart uns Shakspeare auf das unmittelbarste; er fordert und erhält unsern Glauben auch für das Abweichende und Seltsame. Niemals hat es vielleicht ein so umfassendes Talent für Charakteristik gegeben als das seinige. Es erstreckt sich nicht nur über die verschiednen Stände, Geschlechter und Alter bis zur unmündigen Kindheit hinab; nicht nur handeln bei ihm der König und der Bettler, der Held und der Gauner, der Weise und der Narr mit gleicher Wahrheit; nicht nur versetzt er sich in entfernte Zeitalter und zu fremden Nationen, schildert uns, bei scheinbaren Verletzun-

Digitized by Google

gen des Costüms, sehr treffend den Geist der alten Römer, der Franzosen in seiner Darstellung ihrer Kriege mit den Engländern, der Engländer selbst in einem großen Theil ihrer Geschichte, der südlichen Europäer (in dem ernsthaften Theil vieler Lustspiele), die damalige gebildete Gesellschaft und die Rauhheit und Barbarei einer nordischen Vorzeit; seine menschlichen Charaktere haben nicht nur eine solche Tiefe und Bestimmtheit, daß sie nicht unter Classennamen zu fassen, ja überhaupt nicht durch Begriffe zu erschöpfen sind: nein, dieser Prometheus bildet nicht bloß Menschen; er öffnet die Pforten der magischen Geisterwelt, läßt Gespenster heraufsteigen, Hexen ihren wüsten Unfug treiben, bevölkert die Luft mit scherzenden Elfen oder Sylfen, und diese nur in der Einbildung lebenden Wesen haben eine solche Wahrheit, daß, wären sie auch mißgeborne Ungeheuer wie Caliban, er uns dennoch die beistimmende Überzeugung abnöthigt: gäbe es dergleichen, so würden sie sich so benehmen. Mit Einem Worte, so wie er die fruchtbarste kühnste Phantasie in das Reich der Natur hineinträgt, so trägt er auf der andern Seite die Natur in die jenseits des Wirklichen liegenden Regionen der Phantasie hinüber. Wir erstaunen über die vertrauliche Nähe des Außerordentlichen, Wunderbaren, ja Unerhörten.

A. W. v. Schlegel.

119.

Herder.

(Aus der „Vorschule der Ästhetik.")

.... Noch habe ich nicht das vollste Wort von ihm gesagt. War er kein Dichter — was er zwar oft von sich selber glaubte, eben am Homerischen und Schakspearischen Maßstab stehend, oder auch von sehr berühmten andern Leuten — so war er bloß etwas Besseres, nämlich ein Gedicht, ein indisch-griechisches Epos, von irgend einem reinsten Gott gemacht. Du verstehst die starke Rede. Sie ist wahr, und ich meinte Ihn vorhin sehr im Hin- und Hermalen der höchsten Poesie.

Digitized by Google

Aber wie soll ich's auseinander setzen, da in der schönen Seele, eben wie in einem Gedichte, Alles zusammenfloß und das Gute, das Wahre, das Schöne, eine untheilbare Dreieinigkeit war? Griechenland war ihm das Höchste, und wie allgemein auch sein episch-kosmopolitischer Geschmack lobte und anerkannte — sogar seines Hamann's-Styl — so hing er doch, zumal wie ein Alter, wie ein vielgereister Odysseus nach der Rückkehr aus allen Blüthenländern, an der griechischen Heimath am innigsten. Er und Göthe allein (jeder nach seiner Weise), sind für uns die Wiederhersteller oder Winckelmanne des siegenden Griechenthums, dem alle Schwätzer voriger Jahrhunderte nicht die Philomelen-Zunge hatten lösen können.

Herder war gleichsam nach dem Leben griechisch gedichtet. Die Poesie war nicht etwa ein Horizontsanhang ans Leben, wie man oft bei schlechtem Wetter am Gesichtskreise einen regenfarbigen Wolkenklumpen erblickt, sondern sie flog wie ein freier, leichter Regenbogen glänzend über das dicke Leben als Himmelspforte. Daher kam seine griechische Achtung für alle Lebensstufen, seine zurechtlegende epische Manier in allen seinen Werken, welche als ein philosophisches Epos aller Zeiten, Formen, Völker, *Geister, mit der* großen Hand eines Gottes unpartheiisch vor das säcularische Auge führte und auf die weiteste Bühne. Daher kam sein griechischer Widerwille gegen jedes Überschlagen der Wage auf eine oder andere Seite; manche Sturm- und Foltergedichte konnten seine geistige Marter bis zur körperlichen treiben. Er wollte die Opfer der Dichtkunst nur so schön und unverletzt erblicken, als der Donner des Himmels die getroffenen Menschen läßt. Darum zog er, wie ein griechisches Gedicht, um jede, auch schönste Empfindung, z. B. der Rührung, oft durch die Gewalt des Scherzes, früh die Grenze der Schönheit. Nur Menschen von flachen Empfindungen schwelgen in ihnen; die von tieferen fliehen ihre Allmacht und haben darum den Schein der Kälte. Eine große dichterische Seele wird leichter alles auf der Erde als glücklich; denn der Mensch hat etwas

Digitized by Google

von der Cavatera, welche Jahre lang jedem Winter trotzt, aber zart wird und vergeht, sobald sie Blumen trägt. Freilich ist der Dichter ein ewiger Jüngling und der Morgenthau liegt durch seinen Lebenstag hindurch, aber ohne Sommer sind die Tropfen kalt und trübe.

Wenige Geister waren auf die große Weise gelehrt, wie Er. Die meisten verfolgen nur das Seltenste, Unbekannteste einer Wissenschaft: Er hingegen nahm nur die größten Ströme, aber aller Wissenschaften, in sein himmelspiegelndes Meer auf, das ihnen aufgelöst seine Bewegung von Abend gegen Osten aufdrang. Viele werden von der Gelehrsamkeit umschlungen, wie von einem austrocknenden Epheu, Er aber wie von einer Traubenrebe. Überall das Entgegengesetzte organisch-poetisch sich anzueignen, war sein Charakter; und um das trockene Kernhaus eines Lamberts zog er eine süße Fruchthülle. So verknüpfte er die kühnste Freiheit des Systems über Natur und Gott mit dem frömmsten Glauben, bis sogar an Ahnungen. So zeigt Er die griechische Humanität, der er den Namen wiedergab, in der zärtlichsten Achtung aller rein menschlichen Verhältnisse und in einem lutherischen Zorn gegen alle von Religionen oder Staat geheiligten Gifte derselben. So war er ein Festungswerk, voll Blumen, eine nordische Eiche, deren Äste Sinnpflanzen waren. Wie herrlich, unversöhnlich entbrannte er gegen jede kriechende Brust, gegen Schlafheit, Selbstzwist, Unredlichkeit und poetische Schlammweiche, so wie gegen deutsche kritische Rohheit und gegen jeden Scepter in einer Tatze, und wie beschwor er die Schlangen der Zeit! Aber wolltest Du, Jüngling, die süßeste Stimme hören, so war es seine in der Liebe, es sei gegen ein Kind, oder ein Gedicht, oder die Musik oder in der Schonung gegen Schwache. Er glich seinem Freunde Hamann, diesem Heros und Kinde zugleich, der wie ein elektrisirter Mensch im Dunkeln mit dem Heiligenschein um das Haupt sanft dasteht, bis eine Verührung den Blitz aus ihm zieht.

Wenn er seinen Hamann als einen zürnenden Propheten, als ei-

nen dämoniſtiſchen Geiſt ſchilderte, den er ſogar über ſich ſtellte, (wiewohl Hamann weniger poetiſch, weniger griechiſch, beweglich, leicht blühend, organiſch zergliedert war), und wenn man mit Schmerzen hörte, wie ihm in deſſen Grab ſeine rechte Welt- und Freundſchafsinſel nachgeſunken, ſo wurde man aus ſeiner Sehnſucht inne, daß er innerlich (nach dem höchſten Ideale) viel ſchärfer über die Zeit richte, als es äußerlich ſeine Duldung und Allſeitigkeit verrieth: daher geht durch ſeine Werke eine geheime, bald Socratiſche, bald Horaziſche Ironie, die nur ſeine Bekannten verſtehen. Er wurde überhaupt wenig, nur im Einzelnen ſtatt im Ganzen, gewogen und erwogen, und erſt auf der Demantwage der Nachwelt wird es geſchehen, auf welche die Kieſel nicht kommen werden, womit die rohen Styliſtiker, die noch rohern Kantianer und rohen Poetiker ihn halb ſteinigen, halb erleuchten wollten[1]. Jean Paul.

120.

Jean Paul.

(Aus der „Denkrede auf Jean Paul.")

.... Jahrhunderte ziehen hinab, die Jahreszeiten *rollen vorüber*, es wechſelt die Witterung des Glücks; die Stufen des *Alters* ſteigen auf und ſteigen nieder. Nichts iſt dauernd als der Wechſel, nichts beſtändig als der Tod. Jeder Schlag des Herzens ſchlägt uns eine Wunde, und das Leben wäre ein ewiges Verbluten, wenn nicht die Dichtkunſt wäre. Sie gewährt uns, was uns die Natur verſagt: eine goldene Zeit, die nicht roſtet, einen Frühling, der nicht abkühlt, wolkenloſes Glück und ewige Jugend. Der Dichter iſt der Tröſter der Menſchheit; er iſt es, wenn der Himmel ihn bevollmächtigt, ihm Gott ſein Siegel auf die Stirn gedrückt und wenn er nicht um ſchnöden Botenlohn die himmliſche Botſchaft bringt. So war Jean Paul. Er ſang nicht in den Palläſten der Großen, er ſcherzte

[1] Aus durchſichtigen Kieſeln werden in London Brillen geſchliffen.

Digitized by Google

nicht mit seiner Leier an den Tischen der Reichen. Er war der Dichter der Niedergebornen, er war der Sänger der Armen, und wo Betrübte weinten, da vernahm man die süßen Töne seiner Harfe. Mögen wir der stolzen Glocke, die an seltnen Festtagen majestätisch schallt, unsere Ehrfurcht zollen; unsere Liebe wird der vertrauten Uhr, die jeden Pulsschlag unsres Herzens begleitet, die jede Viertelstunde unserer Freude nachtönt, und alle unsere Schmerzen, Minute nach Minute, von uns nimmt.

In den Ländern werden nur die Städte gezählt; in den Städten nur die Thürme, Tempel und Palläste, in den Häusern ihre Herren; im Volke die Kameradschaften; in diesen ihre Anführer. Vor allen Jahreszeiten wird der Frühling geliebkos't; der Wanderer staunt breite Wege und Ströme und Alpen an; und was die Menge bewundert, preisen die gefälligen Dichter. Jean Paul war kein Schmeichler der Menge, kein Diener der Gewohnheit. Durch enge, verwachsene Pfade suchte er das verschmähte Dörfchen auf. Er zählte im Volk die Menschen, in den Städten die Dächer, und unter jedem Dach jedes Herz. Alle Jahreszeiten blühten ihm, sie brachten ihm alle Früchte. Auch der ärmste Dichter, und schlotterte ihm nur eine Saite noch auf seiner kümmerlichen Leier, hat die Feiertage der ersten Liebe besungen. Jean Paul wartet diese heilige Flamme, bis sie mit dem Tode verlischt. Bei jeder goldenen Hochzeit ist er der trauende Priester, der die alten Herzen noch einmal an einander legt, und die zitternden Hände zum letzten Male paart, bevor der Tod sie trennt. Durch Nebel und Stürme, und über gefrorne Bäche, dringt er in das eingeschneite Häuschen eines Dorfschulmeisters, die Christnachtfreuden seiner Kinder zu theilen. Mit vollen Klängen besingt er die königliche Lust, auf den Wonne-Inseln des Lago Maggiore; aber mit leisen und wärmern Tönen das enge Glück eines deutschen Jubelseniors, und die Freuden eines schwedischen Pfarrers.

Für die Freiheit des Denkens kämpfte Jean Paul mit Andern; im Kampfe für die Freiheit des Fühlens steht er allein. Seltsame,

Digitized by Google

wunderliche Menschen, die wir sind! Fast sorglicher noch als unsern Haß, suchen wir unsere Liebe zu verbergen, und wir fliehen so ängstlich den Schein der Güte, als wir unter Dieben den Schein des Reichthums meiden. Wie oft geschieht es, daß wir auf dem Markte des täglichen Treibens, oder in den Sälen alltäglichen Geschwätzes, all den wichtigen, volljährigen Dingen, die hier getrieben, dort gesprochen werden, erlogene Aufmerksamkeit schenken! Wir scheinen gelassen und sind bewegt, scheinen ernst und sind weich, scheinen wach und sind von süßer Lust gewiegt, gehen bedächtigen Schrittes und unser Herz taumelt von Erinnerung zu Erinnerung, und wir wandeln mit breitem Fuße zwischen den Blumenbeeten unserer Kindheit, und erheben uns auf den Flügeln der Phantasie zu den rothen Abendwolken unserer hinabgesunkenen Jugend. Wie ängstlich lauschest Du dann umher, ob kein Auge Dich ertappt, ob kein Ohr die stillen Seufzer Deiner Brust vernommen! Dann tritt Jean Paul näher an Dich heran, und sagt Dir leise und lächelnd: „Ich kenne Dich!“ Du verbirgst Deine Freuden, weil sie Dir zu kindisch scheinen für die Theilnahme der Würdigen; Du verheimlichst Deine Schmerzen, weil sie Dir zu klein dünken für das Mitleid. Jean Paul findet Dich auf, und Deine verstohlene Lust und spricht: „Komm, spiele mit mir!“ Er schleicht sich in die Kammer, wo Du einsam weinest, wirft sich an Dein Herz und sagt: „Ich komme, mit Dir zu weinen!“ Schlummert und träumt irgend eine kindliche Neigung in Deiner Brust, und sie erwacht, steht Jean Paul vor der Wiege, und vielleicht waren es nur seine Lieder, die Dein Herz in solchen Schlaf und in solche Träume gelullt. Nicht wie Andere es gethan, spürt er nach den verborgenen Einöden im menschlichen Herzen, er sucht darin die versteckten Paradiese auf. Er löset die Rinde von der verhärteten Brust und zeigt den weichen Bast darunter; und in der Asche eines ausgebrannten Herzens findet er den letzten, halbtodten Funken, und facht ihn zur hellen Liebesflamme an. Darin hat er seinem Volke wohlgethan, darin war er sein Retter. Es gab eine Zeit, wo kein deut-

Digitized by Google

ſcher Jüngling, wenn er liebte, zu ſagen wagte: ich liebe Dich. Züchtig und beſcheiden, wie er war, ſagte er: wir lieben Dich, Mädchen! Hinangezogen am Spalier der Staatsmauer, hinaufgerankt an der Stange des Herkommens, hatte er verlernt, ſeinen eigenen Wurzeln zu trauen. Jean Paul munterte die blöden Herzen auf: er zuerſt wagte das jedem Deutſchen ſo grauſe Wort Ich auszuſprechen, und wenn die Freiheit nicht darin beſteht, daß man ohne Geſetze lebe, ſondern daß Jeder ſein eigner Geſetzgeber ſei, ſo war es Jean Paul, der für unſere Enkel die Saat der deutſchen Freiheit ausgeſtreut.

Jean Paul war der Dichter der Liebe, auf die ſchönſte und erhabenſte Weiſe, wie man dieſes Wort nur deuten mag. Einſt in ſeiner Jugend hatte er folgenden Eid geſchworen: „Großer Genius der Liebe! ich achte Dein heiliges Herz, in welcher todten oder lebenden Sprache, mit welcher Zunge, mit der feurigen Engelszunge, oder mit einer ſchweren, es auch ſpreche, und will Dich nie verkennen, Du magſt wohnen im engen Alpenthal, oder in der Schottenhütte, mitten im Glanze der Welt; und Du magſt den Menſchen Frühlinge ſchenken oder hohe Irrthümer, oder einen kleinen Wunſch, oder ihnen Alles, Alles nehmen!“ Er hat den Eid geſchworen, und er hat ihn gehalten bis in den Tod. —

Börne.

121.

Göthe.

Der Charakter der äſthetiſchen Bildung unſeres Zeitalters in unſerer Nation verräth ſich ſelbſt durch ein merkwürdiges und großes Symptom. Göthe's Poeſie iſt die Morgenröthe ächter Kunſt und reiner Schönheit. — Die ſinnliche Stärke, welche ein Zeitalter, ein Volk mit ſich fortreißt, war der kleinſte Vorzug, mit dem ſchon der Jüngling auftrat. Der philoſophiſche Gehalt, die charakteriſtiſche Wahrheit ſeiner ſpätern Werke dürfte mit dem unerſchöpflichen Reichthum Shakſpeares verglichen wer-

den. Ja, wenn der Faust vollendet wäre, so würde er wahrscheinlich den Hamlet, das Meisterstück des Engländers, mit welchem er gleichen Zweck zu haben scheint, weit übertreffen. Was dort nur Schicksal, Begebenheit, — Schwäche ist, das ist hier Gemüth, Handlung — Kraft. Hamlets Stimmung und Richtung nämlich ist ein Resultat seiner äußern Lage; Fausts ähnliche Lage ist ein ursprünglicher Charakter. — Die Vielseitigkeit des darstellenden Vermögens dieses Dichters ist so grenzenlos, daß man ihn den Proteus unter den Künstlern nennen, und diesem Meergotte gleichstellen könnte, von dem es heißt:

„Erstlich war er ein Leu mit fürchterlich wallender Mähne,
„Floß dann als Wasser dahin, und rauscht als Baum in den Wolken."

Man kann daher den mystischen Ausdruck der richtigen Wahrnehmung allenfalls verzeihen, wenn einige Liebhaber ihm eine gewisse Allmacht beilegen, welcher nichts unmöglich sei; und sich in scharfsinnigen Abhandlungen über seine Einzigkeit erschöpfen.

Mir scheint es, daß dieser raffinirte Mysticismus *den richtigen* Gesichtspunkt verfehle; daß man Göthe sehr *unrecht thue*, wenn man ihn auf diese Weise in einen deutschen Shakspeare metamorphosirt. In der charakteristischen Poesie würde der Engländer vielleicht doch den Vorzug behaupten. Das Ziel des Deutschen ist aber das Objektive. Das Schöne ist der wahre Maßstab, seine liebenswürdige Dichtung zu würdigen. — Was kann reizender sein, als die leichte Fröhlichkeit, die ruhige Heiterkeit seiner Stimmung? die reine Bestimmtheit, die zarte Weichheit seiner Umrisse? Hier ist nicht bloß Kraft, sondern auch Ebenmaß und Gleichgewicht! die Grazien selbst verriethen ihrem Lieblinge das Geheimniß einer schönen Stellung. Durch einen wohlthätigen Wechsel von Ruhe und Bewegung weiß er das reizendste Leben über das Ganze gleichmäßig zu verbreiten, und in einfachen Massen ordnet sich die freie Fülle von

Digitized by Google

ſelbſt zu einer leichten Einheit. Er ſteht in der Mitte zwiſchen dem Intereſſanten und Schönen, zwiſchen dem Manierirten und dem Objektiven. Es darf uns daher nicht befremden, daß in einigen wenigen Werken ſeine eigene Individualität noch zu laut wird, daß er in vielen andern ſich nach Laune metamorphoſirt, und fremde Manier annimmt. Dies ſind gleichſam übrig gebliebene Erinnerungen an die Epoche des Charakteriſtiſchen und Individuellen. Und doch weiß er, ſo weit dies möglich iſt, ſelbſt in die Manier eine Art von Objektivität zu bringen. So gefällt er ſich auch zu Zeiten im geringfügigen Stoff, der hier und da ſo gleichgültig wird, als ginge er ernſtlich damit um — wie es ein leeres Denken ohne Inhalt gibt — ganz reine Gedichte ohne allen Stoff hervorzubringen. In dieſen Werken iſt der Trieb des Schönen gleichſam müßig; ſie ſind ein reines Produkt des Darſtellungstriebes allein. Faſt könnte es ſcheinen, als ſei die Objektivität ſeiner Kunſt nicht angeborene Gabe allein, ſondern auch Frucht der Bildung; die Schönheit ſeiner Werke hingegen eine unwillkührliche Zugabe ſeiner urſprünglichen Natur. Er iſt im Fröhlichen wie im Rührenden immer reizend; ſo oft er will, ſchön; ſeltner erhaben. Seine rührende Kraft ſtreift hier und da aus ungeſtümer Heftigkeit an's Bittere und Empörende, oder aus mildernder Schwächung ans Matte. Gewöhnlich aber iſt hinreißende Kraft mit weiſer Schonung aufs glücklichſte vereinigt. — Wo er ganz frei von Manier iſt, da iſt ſeine Darſtellung wie die ruhige und heitere Anſicht eines höhern Geiſtes, der keine Schwäche theilt, und durch kein Leiden geſtört wird, ſondern die reine Kraft allein ergreift und für die Ewigkeit hinſtellt. Wo er ganz er ſelbſt iſt, da iſt der Reiz ſeiner reizenden Dichtung liebliche Fülle und hinreißende Anmuth. Dieſer große Künſtler eröffnet die Ausſicht auf eine ganz neue Stufe der äſthetiſchen Bildung. Seine Werke ſind eine unwiderlegliche Beglaubigung, daß das Objective möglich, und die Hoffnung des Schönen kein leerer Wahn der Vernunft ſei. Das Objektive iſt hier wirklich ſchon erreicht, und da die nothwendige Gewalt des Inſtinkts jede ſtärkere äſthetiſche Kraft

Digitized by Google

(die ſich nicht ſelbſt aufreibt) aus der Kriſe des Intereſſanten dahin führen muß: ſo wird das Objektive bald allgemeiner, es wird öffentlich anerkannt, und durchgängig herrſchend werden. Dann hat die äſthetiſche Bildung den entſcheidenden Punkt erreicht, wo ſie, ſich ſelbſt überlaſſen, nicht mehr ſinken, ſondern nur durch äußere Gewalt in ihren Fortſchritten aufgehalten, oder (etwa durch eine phyſiſche Revolution) völlig zerſtört werden kann. Ich meine die große moraliſche Revolution, durch welche die Freiheit in ihrem Kampfe mit dem Schickſal (in der Bildung) endlich ein entſchiedenes Übergewicht über die Natur gewinnt. Dies geſchieh in dem wichtigen Moment, wenn auch im bewegenden Prinzip, in der Kraft der Maſſe die Selbſtthätigkeit herrſchend wird; denn das lenkende Prinzip der künſtlichen Bildung iſt ohnehin ſelbſtthätig. Nach jener Revolution wird nicht nur der Gang der Bildung, die Richtung der äſthetiſchen Kraft, die Anordnung der ganzen Maſſe des gemeinſchaftlichen Produkts nach dem Zweck und Geſetz der Menſchheit ſich beſtimmen; ſondern auch in der vorhandenen Kraft und Maſſe der Bildung ſelbſt wird das Menſchliche das Übergewicht haben. Wenn die Natur nicht etwa Verſtärkung bekommt, wie durch eine phyſiſche Revolution, die freilich alle wie mit einem Streiche vernichten könnte: ſo kann die Menſchheit in ihrer Entwickelung ungeſtört fortſchreiten. Die künſtliche Bildung kann dann wenigſtens nicht, wie die natürliche, in ſich ſelbſt zurückſinken. — Es iſt auch kein Wunder, daß die Freiheit in jenem harten Kampfe endlich den Sieg davon trägt, wenn gleich die Überlegenheit der Natur im Anfange der Bildung noch ſo groß ſein mag. Denn die Kraft des Menſchen wächſt mit verdoppelter Progreſſion, indem jeder Fortſchritt nicht nur größere Kräfte gewährt, ſondern auch neue Mittel zu fernern Fortſchritten an die Hand giebt. Der lenkende Verſtand mag ſich, ſo lange er unerfahren iſt, noch ſo oft ſelbſt ſchaden: es mußeine Zeit kommen, wo er alle ſeine Fehler reichlich erſetzen wird. Die blinde Übermacht muß endlich dem verſtändigen Gegner unterliegen. — Nichts iſt überhaupt ſo einleuchtend, als die Theorie der

Perfektibilität. Der reine Satz von der Vernunft, von der nothwendigen unendlichen Vervollkommnung der Menschheit, ist ohne alle Schwierigkeit. Nur die Anwendung auf die Geschichte kann die schlimmsten Mißverständnisse veranlassen, wenn der Blick fehlt, den eigentlichen Punkt zu treffen, den rechten Moment wahrzunehmen, das Ganze zu übersehen. Es ist immer schwer, oft unmöglich, das verworrene Gewebe der Erfahrung in seine einfachen Fäden aufzulösen, die gegenwärtige Stufe der Bildung richtig zu würdigen, die nächstkommende glücklich zu errathen.

F. Schlegel.

122.

Die Bedeutung Göthe's für die deutsche Litteratur.

(Aus „Göthe im Wendepunkt zweier Jahrhunderte.")

Göthe ist ein Name, auf den man zu allen Zeiten zurückkommen kann. Durch Nichts bestimmt, kann er Jedes bestimmen. Seine Dichtungen sind ein kritisches Regulativ für jede zukünftige Schöpfung. Wer wollte seine Philosophie adoptiren! Wer kann sein Leben den Triumph der Aufopferung nennen! Wer möchte, wenn er auch so gerecht wäre, daß er das nicht tadelte, was Göthe zu thun hinterließ, doch so tolerant sein, daß er Alles billigte, was Göthe that! Aber diese Stimmungen und Gefühle mildern sich mit der Zeit, und gehören noch weniger in die Litteratur. In der Geschichte der Kunst wird sein Name sich wie eine goldhaltige Ader fortziehen, und sich mit leuchtenden Metallkörnern an die Wurzeln jener Bäume hängen, welche jetzt gepflanzt, noch schüchtern und unhaltbar vorm Winde schwanken, dereinst aber auch mit weitausgreifenden Ästen sich entfalten, und nicht bloß zeigen werden, daß von grünem Holze sind, sondern auch erquickende Schatten werfen können.

Weder eine Gesinnung, noch eine Manier sollte durch diese Schrift anempfohlen werden. Herrlich die Tugend, welche aufrich-

Digitized by Google

tiger, hingebender und feuriger empfinden konnte. Man kann hochherziger denken vom Vaterland, von der Liebe, von den Formen der Gesellschaft und den Räthseln der Geschichte. Ja selbst die Kunst war in den Händen des Dichters nicht immer ein heiliges Weihgefäß, aus dem er Segen und Gottesnähe auf die Gemeinde sprengte. Göthe hatte die größten Anschauungen, Imaginationen, deren Ausführung ihn fortwährend hoch über jenen Verhältnissen gehalten hätte, denen er unterlag; und er zog es vor, seine ungeheure Kraft an kleinen Stoffen zu verschwenden, und das natürliche Princip, daß alle Dinge ohne Anstrengung nach einem angebornen Organismus sich entwickeln mußten, auch auf die moralische Welt, und zum großen Schaden der Nation, auf die Imputation des ästhetischen Gewissens zu übertragen. Indem die Poesie bei ihm die augenblickliche Erregung, der Akt des Dichtens selbst Abschließung einer abweichenden Stimmung war, so bildete er in sich nicht jene innere Triebkraft aus, die den Menschen immer aus seinem Gleichgewichte herauszuheben sucht, und ihn mit Aufopferung des genossenen Momentes auf immer höhere Stufen und Terrassen der Zukunft erhebt. Über alle diese Fragen kann es keinen Zweifel mehr geben.

Doch wie man sie auch lösen mag, sie sollten uns niemals Freude und Genüge an dem unsterblichen Theile Göthe's verkümmern. In einer Zeit, die von politischen Stürmen sich beruhigen, und auf eine friedliche Weise die philosophischen Resultate derselben auf die Litteratur anwenden will, ist von Vorbildern keines so beherzigenswerth, wie Göthe. Wenn sich die jüngere Generation an seinen Werken bildet, so konnte sie kein Mittel finden, das so sonnig die Nebel des Augenblicks zerthellte, kein Fahrzeug, das sie über die wogenden Fluthen widersprechender Begriffe so sicher hinübersetzte. Die Zeit der Tendenz kann beginnen, wenn man über die Zeit des Talentes im Reinen ist. Dann kann man auch wieder anfangen, Schiller statt Göthe zu empfehlen. Gutzkow.

Digitized by Google

125.

Schiller.

(Aus der „Deutschen Litteratur.“)

Der größte unter den poetischen Idealisten war Schiller. Er führte das Ideal zur Natur zurück, wie Göthe, aber er steigerte zugleich die Natur zum Ideal. Seine Helden waren im romantischen Sinn vollkommen das, was die Götter der griechischen Plastik im antiken Sinn, göttliche Menschen, menschliche Götter.

Schiller hat seine ganze poetische Kraft in die Darstellung des Menschen, und zwar des Ideals menschlicher Seelengröße und Seelenschönheit, des höchsten und geheimnißvollsten aller Wunder zusammengedrängt. Die äußere Welt galt ihm überall nur als Folie, als Gegensatz oder Gleichniß für den Menschen. Der blinden Naturgewalt stellt er die sittliche Kraft des Menschen gegenüber, um diese in ihrem höhern Adel oder kämpfend in ihrer siegenden Stärke zu zeigen, so im „Taucher,“ in der „Bürgschaft“; oder er legt einen menschlichen Sinn in die Natur, und gibt ihren blinden Kräften eine sittliche Bedeutung, so in den „Göttern Griechenlands,“ in der „Klage der Ceres,“ in „Hero und Leander,“ den „Kranichen des Ibikus,“ der „Glocke“ ꝛc. Selbst in seinen historischen Schriften ist es ihm weniger um den epischen, der Naturnothwendigkeit entsprechenden Gang des Ganzen zu thun, als um die hervorstechenden Charaktere, das Element der menschlichen Freiheit im Gegensatz gegen jene Nothwendigkeit.

Die Seele aller Schöpfungen Schillers sind seine idealen Menschen. Er schildert überall nur den Menschen, aber in seiner höchsten sittlichen Schönheit und Erhabenheit. Es fiel ihm sogar beinahe unmöglich, einer Poesie, welche den Menschen nicht idealisirt, diesen Ehrennamen zu geben. Wenn uns Schiller aber auch Ideale der Sittlichkeit schilderte, so würde dies zunächst nur seiner eignen Sittlichkeit zur Ehre gereichen, jedoch nichts für seinen poetischen Werth entscheiden. Im Gegentheil sind die meisten frühern

Digitized by Google

und spätern Tugenddichter große Sünder gegen die Poesie gewesen, und es ist eben so schwer, eine edle Menschennatur zu schildern, als zu besitzen, aber nichts leichter, als die Anmaßung von beidem. Wenn Ideale der Sittlichkeit in einer Person dargestellt werden sollen, so muß verlangt werden, daß die Natürlichkeit nicht darunter leide. Es ist eben so fehlerhaft, wenn eine unnatürliche und unwahre, daher auch unpoetische Darstellung sich durch die Moralität des Gegenstandes zu rechtfertigen suchen muß, als wenn die Immoralität des Gegenstandes sich hinter der Natürlichkeit und Anmuth der Darstellung versteckt. Die meisten Dichter gleichen indeß wirklich den schlechten Heiligenmalern, die auch dem widerlichsten Zerrbilde noch eine Verehrung verschaffen, wenn es nur eine Heilige bedeuten soll; nur wenige gleichen einem Raphael, dessen Heilige wirklich Heilige sind, dessen Kunst die Heiligkeit des Gegenstandes erreicht. Unter diesen wenigen aber steht Schiller oben an. Selbst in seinen ersten Jugendprodukten trägt die innere Naturwahrheit schon über die so oft darin getadelte Unnatur den Sieg davon, die eben deßhalb in seinen spätern Dichtungen nicht mehr vorkommt. Wir besitzen große Dichter, die andre Schönheiten, als sittliche, dargestellt haben, die im Talent der Darstellung unserm Schiller vielleicht überlegen waren, aber keiner hat das Interesse der Tugend und der Poesie dergestalt zu vereinigen gewußt, wie Schiller. Wir besitzen keine Darstellung der Tugend, die poetischer, keinen Dichter, der tugendhafter wäre.

In Schillers Idealen tritt uns kein todtes mechanisches Gesetz, keine Theorie, kein trockenes Moralsystem, sondern eine lebendige organische Natur, ein reges Leben handelnder Menschen entgegen. Diese ideale Natur ist die Schöpfung des Genius. Schiller selbst sagt:

Wiederholen kann der Verstand, was da schon gewesen,
Du nur, Genius, mehrst in der Natur die Natur.

Der Genius entwickelt aus innerer Tiefe die höhere Menschennatur. In ihr kommt zur vollen glühenden Blüthe, was in an-

Digitized by Google

dern nur in den Wurzeln unter der irdiſchen Decke ſchlummert. Das iſt das gewaltige, überraſchende Wunder in der Geſchichte der Menſchen, daß unter ihnen immer neue Naturen geboren werden, die Niemand voraus berechnet, auf die kein hergebrachter Maaßſtab paßt, mit denen uns vielmehr die Welt ſelbſt in einer neuen Anſchauung wiedergeboren wird, die uns das alte gewohnte Daſein in einem neuen Lichte, die alte Natur in einer höhern Entwickelung zeigen, und in uns ſelbſt das verborgene Geheimniß aufſchließen, den träumenden Keim zum Lichte wecken, Neigungen, Kenntniſſe, Tugenden, Talente in uns entwickeln, uns bereichern, veredeln, erheben, und uns mit einem Wort die ganze innere und äußere Natur im Wiederſchein der ihrigen auf einer höhern Stufe, in einem neuen Zauberſchein enthüllen. Dieſe neue höhere Dichternatur iſt ſeine poetiſche Welt, und der Wunder größtes iſt, daß dieſe poetiſchen Welten ſo mannigfaltig eigenthümlich ſind. Größer als die Welt ſelbſt ſind die Welten, die in ihr wiedergeboren werden. Die eine Natur blüht in tauſend Naturen aus, die immer reicher, wunderbarer, ſchöner, zarter ſich geſtalten. Dieſe Wiedergeburt iſt das Werk des Genius. Jeder große Genius iſt eine ſeltſame Blume, nur in einem Exemplar vorhanden, ganz eigenthümlich an Geſtalt, Duft und Farbe. Die innere Trieb- und Lebenskraft einer ſolchen Geiſtesblume iſt ein Geheimniß, von ſelbſt erzeugt, von Niemand zu enträthſeln. Wer hat noch den Blumengeiſt oder den Duft der Blüthen erklärt, der in dieſer ſo, in jener anders iſt? Wer hat den Reiz erklärt, der uns in Raphaels Bildern ſo ganz eigenthümlich anſpricht, und wer den geiſtigen Hauch und Duft, den innern Seelenreiz in Schillers Charakteren? Hier kann keine Definition des Verſtandes etwas ausrichten; nur durch Vergleichung können wir das Gefühl näher beſtimmen.

Raphaels Name hat ſich mir unwillkürlich aufgedrängt, und es iſt unverkennbar, daß über Schillers Dichtungen der Geiſt einer ſittlichen Schönheit ſchwebt, wie über den Bildern Raphaels der Geiſt ſinnlicher Schönheit. Das Sittliche tritt im Werden und

Leben der Geſchichte hervor, und Handlung, Kampf iſt ſeine Bedingung; das Sinnliche iſt, wie die Natur im Großen, in einem ruhigen Daſein befangen.

So müſſen Schillers Ideale ſich im Kampfe äußern, die von Raphael in ſanfter und erhabener Ruhe. Schillers Genius mußte das Amt des kriegeriſchen Engels Michael nicht ſcheuen, Raphaels Genius war nur der ſanfte Engel, der ſeinen Namen trägt. Jener originelle, unerklärbare Reiz aber, der himmliſche Zauber, der Abglanz einer höhern Welt, der in den Angeſichtern Raphaels liegt, liegt in den Charakteren Schillers. Kein Maler hat das menſchliche Antlitz, kein Dichter die menſchliche Seele in dieſer Anmuth und Majeſtät der Schönheit darzuſtellen gewußt. Und wie Raphaels Genius ſich gleich bleibt, und jener lichte, friedenbringende Engel in vielnamigen Erſcheinungen uns immer in derſelben Ruhe und Verklärung entgegenblickt, ſo bleibt auch Schillers Genius ſich gleich, und wir ſehen denſelben kriegeriſchen Engel in Karl Moor, Amalien, Ferdinand, Louiſen, Marquis Poſa, Max Piccolomini, Thekla, Maria Stuart, Mortimer, Johanna von Orleans, Wilhelm Tell. Jener Genius trägt die Palme, dieſer das Schwert. Jener ruht im Bewußtſein eines nie zu *ſtörenden Friedens*, in ſeiner eigenen Herrlichkeit verſunken; dieſer wendet das ſchöne, engelreine Antlitz drohend und wehmüthig gegen die Ungeheuer der Tiefe.

Die Helden Schillers ſind durch einen Adel der Natur ausgezeichnet, der unmittelbar als reine, vollendete Schönheit wirkt, wie jener Adel in den Bildern Raphaels. Es iſt etwas Königliches in denſelben, welches unmittelbar heilige Ehrfurcht erweckt. Dieſer Strahl eines höhern Lichts muß aber, in die dunkeln Schatten irdiſcher Verderbniß geworfen, nur um ſo heller leuchten; unter den Larven der Hölle wird der Engel ſchöner.

Dieſer Schönheit erſtes Geheimniß iſt die engelreine Unſchuld, die ewig in den edelſten Naturen wohnt. Dieſer Adel der Unſchuld kehrt in denſelben himmliſchen Zügen eines reinen ju-

Digitized by Google

gendlichen Engels in allen großen Dichtungen Schiller's wieder. In der lichteſten Verklärung, als reine Kindlichkeit, völlig waffenlos und dennoch unantaſtbar, gleich jenem Königskinde, welches, nach der Sage, unter den wilden Thieren des Waldes unverletzt und lächelnd ſpielte, erſcheint dieſe Unſchuld in dem herrlichen Bilde Fridolins.

Wird ſie des eigenen Glückes ſich bewußt, ſo weckt ſie den Neid der himmliſchen Mächte. In dieſem neuen rührenden Reiz erblicken wir ſie bei „Hero und Leander.“ Mit dem kriegeriſchen Helme geſchmückt, vom Feuer edler Leidenſchaft die blühende Wange gerötet, tritt die jugendliche Unſchuld allen dunkeln Mächten der Hölle gegenüber. So hat Schiller im „Taucher“ und in der „Bürgſchaft“ ſie geſchildert, und in jenen unglücklichen Liebenden, „Karl Moor“ und „Amalien“, „Ferdinand und Louiſen“, vor allen im „Max Piccolomini“ und „Thekla.“ Über dieſen rührenden Geſtalten ſchwebt ein Zauber der Poeſie, der ſeines Gleichen nicht hat. Es iſt ein Flötenton in wilder, kreiſchender Muſik, ein blauer Himmelsblick im Ungewitter, ein Paradies am Abgrund eines Kraters.

Wenn Shakſpeare's Gebilde in noch feinerem Lilienſchmelz hingezaubert ſcheinen, ſo behaupten doch Schillers Jungfrauen den Vorzug jener Seele in der Lilie, des kraftvollen, lebendigen Duftes, und hierin ſtehen ſie den Dichtungen des Sophokles näher. Sie ſind nicht weich, wie die Heiligen des Carlo Dolce oder Correggio, ſie tragen ein heiliges Feuer der Kraft in ſich, wie die Madonnen des Raphael. Sie rühren uns nicht allein, ſie begeiſtern uns.

Die heilige Unſchuld der Jungfrau tritt aber am herrlichſten hervor, wenn ſie zur Streiterinn Gottes auserſehen wird. Es iſt das tiefe Geheimniß des Chriſtenthums und der chriſtlichen Poeſie, daß das Heil der Welt von einer reinen Jungfrau ausgeht, die höchſte Kraft von der reinſten Unſchuld. In dieſem Sinne hat Schiller ſeine „Jungfrau von Orleans“ gedichtet, und ſie iſt die vollendetſte Erſcheinung jenes kriegeriſchen Engels, der den Helm trägt und die Fahne des Himmels

Digitized by Google

Wieder in andrer Weise hat Schiller diese Unschuld mit jeder herrlichen Entfaltung ächter Männlichkeit zu paaren gewußt. Hier ragen vor allen drei heilige Heldengestalten hervor, jener kriegerische Jüngling Max Piccolomini, rein, unverdorben unter allen Lastern des Lagers und des Hofes; Marquis Posa, dessen Geist mit jeder intellektuellen Bildung ausgerüstet, ein reiner Tempel der Unschuld geblieben; endlich jener kräftige, schlichte Sohn der Berge, Wilhelm Tell, in seiner Art das vollendete Seitenstück zur Jungfrau von Orleans.

Wenn hier überall die Unschuld in ihrer reinsten Glorie hervortritt, so kannte Schiller doch auch jenen Kampf einer ursprünglichen Unschuld mit der Befleckung eigner Schuld durch große Leidenschaften, und er hat ihn mit gleicher Liebe und mit derselben vollendeten Kunst uns vor die Seele gezaubert. Wie tief ergreift uns jenes Magdalenenhafte in Maria Stuart! Was kann rührender sein, als die Selbstüberwindung Karl Moor's! Wie unübertrefflich geistreich, wahr, erschütternd ist der Kampf in Fiesko's und Wallensteins großen Seelen dargestellt!

Wir wenden uns zu einem zweiten Geheimniß der *Schönheit in* den idealen Naturen Schiller's. Dies ist das *Adelige, die Ehrenhaftigkeit*. Seine Helden und Heldinnen verläugnen den Stolz und die Würde niemals, die eine höhere Natur beurkunden, und alle ihre Äußerungen tragen den Stempel der Großmuth und des angebornen Adels. Ihr reiner Gegensatz ist das Gemeine, und jene Konvenienz, welche der gemeinen Natur zum Zaum und Gängelbande dient. Kräftig, frei, selbständig, originell, nur dem Zuge der edlen Natur folgend, zerreißen Schillers Helden die Gewebe, worin gemeine Menschen ihr alltägliches Dasein hinschleppn Es ist höchst bezeichnend für die Poesie Schiller's, daß alle seine Helden jenes Gepräge des Genies, das imponirende Wesen an sich tragen, das auch im wirklichen Leben den höchsten Adel der menschlichen Natur zu begleiten pflegt. Alle seine Helden tragen das Siegel des Zeus auf der Stirne. In seinen ersten Gedichten mochte

Digitized by Google

man dieſes freie, kühne Geberden wohl etwas ungeſchlacht und eckicht finden, und der Dichter ſelbſt ließ ſich im eleganten Weimar verleiten, ſeinen Räuber ein wenig zu civiliſiren. Wer ſollte jedoch nicht durch eine rauhe Hülle in den feſten, reinen Demantkern der edlern Natur hindurchſchauen? Welche Thorheiten man in Karl Moor, auch in Kabale und Liebe und im Fiesko finden mag, ich kann ſie nicht anders betrachten, als die Thorheiten jenes altdeutſchen Parcifal, der als roher Knabe noch im kindiſchen Kleide zur Beſchämung aller Spötter ſein adeliges Heldenherz erprobte; ja die Gewalt ſittlicher Schönheit in einer edlen Natur kann wohl nirgends rührender und ergreifender wirken, als wo ſie ſo unbewußt der einſeitigen Verſpottung bloßgeſtellt iſt.

Das dritte und höchſte Geheimniß der Schönheit in den Naturen Schiller's iſt das Feuer edler Leidenſchaften. Von dieſem Feuer iſt jedes große Herz ergriffen; es iſt das Opferfeuer für die himmliſchen Mächte, die veſtaliſche Flamme, von den Geweihten im Tempel Gottes gehütet, der Prometheus-Funke, vom Himmel entwandt, um den Menſchen eine göttliche Seele zu geben, das Pfingſtfeuer der Begeiſterung, in welchem die Seelen getauft werden; das Phönixfeuer, worin unſer Geſchlecht ſich ewig neu verjüngt. Ohne die Glut edler Leidenſchaften kann nichts Großes gedeihen im Leben und im Gedichte. Jeder Genius trägt dieſes himmliſche Feuer, und alle ſeine Schöpfungen ſind davon durchdrungen. Schiller's Poeſie iſt ein ſtarker und feuriger Wein; alle ſeine Worte ſind Flammen der edelſten Empfindung. Die Ideale, die er uns geſchaffen, ſind ächte Kinder ſeines glühenden Herzens, und getheilte Strahlen ſeines eigenen Feuers. Vor allen Dichtern behauptet Schiller aber den Vorzug der reinſten und zugleich der ſtärkſten Leidenſchaft. Keiner von ſo reinem Herzen trug dieſes Feuer, keiner von ſolchem Feuer beſaß dieſe Reinheit. So ſehen wir den reinſten unter den irdiſchen Stoffen, den Diamant, wenn er entzündet wird, auch in einem Glanz und einer innern Glutkraft brennen, gegen die jedes andre Feur matt und trüb erſcheint.

Digitized by Google

Fragen wir uns, ob es eine keuschere, heiligere Liebe geben mag, als sie Schiller empfunden, und seinen Liebenden in die Seele gehaucht? Und wo finden wir sie wieder so feurig und gewaltig, unüberwindlich gegen eine Welt voll Feinde, die höchste Seelenstärke weckend, die ungeheuersten Opfer freudig duldend? Von ihrem sanftesten Reiz, vom ersten Begegnen des Auges, vom ersten leisen Herzschlag bis zum erschütternden Sturm aller Gefühle, bis zur überraschenden Heldenthat des jungfräulichen Muthes, bis zum erhabenen Opfertod der Liebenden entfaltet die Liebe hier den unermeßlichen Reichthum ihrer Schönheit, wie eine heilige Musik, vom weichsten Mollton bis zum vollen Sturm der gewaltigsten Klänge, immer aber nur in reinen Akkorden.

Die Glut des begeisterten Herzens erfaßt bei Schiller jedes Heilige, das der Menschheit gelten soll, und hier waffnet sich sein Genius mit dem Flammenschwert des Himmels; hier wird der Kampf jenes kriegerischen Engels mit den Geistern der Tiefe begonnen.

Schiller's reine Seele konnte kein Unrecht ertragen, und er tritt geharnischt in die Schranken für das ewige Recht. Ein begeisterter Prophet verkündet er die heilige Lehre jenes *Segens, der im* Rechte wohnt, und jenes Unheils, welches unausbleiblich dem Unrecht folgt. Die Wahrheit seines durchdringenden Urtheils aber wird durch die Glut der Empfindung und durch den blendenden Schmuck der Rede nie getrübt, sondern immer nur glänzend und schlagend hervorgehoben.

Die Freiheit, die vom Recht unzertrennlich ist, war seinem Herzen das theuerste Kleinod. Doch jene ungezügelte Freiheit, die vom Unrecht ausgeht, und zum Unrecht führt, gehört unter die dämonischen Gewalten, die sein Genius kräftig bekämpft.

Wir besitzen keinen Dichter, der Recht und Freiheit mit so feuriger Begeisterung, mit so schönem Schmuck der Poesie, aber auch keinen, der sie mit so reiner unbestochener Gesinnung, mit so triumphirender Wahrheit, jedes Extrem vermeidend, dargestellt hat.

Digitized by Google

Sein Genius gehört der Menschheit an. Die Rechte der Menschheit, vom höchsten Standpunkt aus betrachtet, vertritt sein Marquis Posa. Für die Rechte der Völker tritt die Jungfrau von Orleans in die Schranken; das Recht der Einzelnen behauptet Wilhelm Tell. Aber auch in allen seinen übrigen Helden sehen wir Recht und Freiheit mit Willkür und Gewalt im Kampf, und Schiller offenbart hier denselben Reichthum des Genie's, wie in der Liebe.

Dies mag hinreichen, so weit es wenige Grundzüge vermögen, den Geist in Schiller's Poesie uns zu vergegenwärtigen. Mehr als was hier gesagt werden kann, sagt jedem, der Schiller kennt, sein Gefühl.

Und dieses Gefühl wird nimmer verloren gehen, und kommende Geschlechter und ferne Zeiten werden es theilen; und diesen wird es vielleicht vergönnt sein, die Größe Schillers noch reiner und würdiger zu erkennen; denn der Zukunft gehört sein Streben, einer freieren und edleren Zukunft, die seine heilige Sehnsucht und sein fester Glauben an die Menschheit vorausgesehen, zu welcher er uns vorangeeilt, aus welcher sein Genius mit glücklicher Verheißung uns winkt. Sind viele hinabgestiegen in die dunkle Vergangenheit, den Geist der Menschheit in die alten Fesseln zu schlagen; Schiller hat, ein lichter Engel, an die Pforte der Zukunft sich gestellt, ihren Schleier gelüftet, und dem sehnenden Auge eine freie, heitere Aussicht aufgethan.

W. Menzel.

124.

Chateaubriand.

(Aus „Rückblicke auf Personen und Zustände."

Wer ist der kleine Mann, der allein auf dem Kanapee unter dem Bilde der Corinna sitzt? Er ist zwar schon über die Blüthenzeit des Mannesalters hinaus, aber so kräftig und rüstig als einer, der sich darin befindet. Seine ergrauenden Haare geben kein Bild

Digitized by Google

irgend einer Abnahme, und sein feuriger Blick zeigt die unverwüstliche Kraft, die die Jugend auf das ungeschwächte Alter überträgt. Er ist auf sein Stöckchen gestützt, und besieht sich das Ende desselben. Bisweilen bereichert er das vor ihm hersummende Gespräch mit keinem Wort, und Fremde, die ihn nur ein einziges Mal gesehen, würden ihn, wenn er nicht das Auge bewegte, für einen stummen Einsiedler, oder für einen bloß zuhörenden Geist halten. Aber zufällig läßt einer der Anwesenden die Rede auf die Bretagne, auf alte französische Zustände, oder auch auf die neuen, die sich bilden wollen, kommen. Der bisher stumm Gewesene bewegt sich nun, und instinktmäßig schweigen die Andern. Denn wie auch Glück und Verdienst Manchen über die Grenze selbst seiner Erwartungen hinausgetragen haben mögen, so ist doch die Achtung vor dem, was wirklich einmal langjährig erworben, und in Sicherheit gebracht worden ist, eine weit gründlichere und gebietendere. Der jetzt plötzlich redselig Gewordene ist nämlich Chateaubriand. Viele französische Schriftsteller erkämpfen sich noch ihren Platz, und schweben in jener Mitte zwischen der Verdammniß und Apotheose, die man mit Recht das litterarische Fegefeuer nennen könnte. Er dagegen hat seine Stelle über jede Anzweiflung erhoben, und wie Voltaire, Rousseau und Diderot nicht mehr in die Kategorie derer gehören, die durch lebensvolle Befangenheit zu beurtheilen sind, so hat Chateaubriand das Glück, gleichsam zu den großen Gestorbenen gerechnet werden zu können. Wie sich der Staatsmann und ein langes politisches Leben zur litterarischen Erscheinung gesellt, soll hier nicht weiter geprüft werden, aber Treue und Beharrlichkeit haben ein Recht, als seltene Vollkommenheiten geehrt zu sein, und wenn zu ihnen unter allen Umständen noch die Liebe zur Freiheit als eine erwärmende Sonne tritt, so gibt es keine so verschiedene Ansicht, welche sich abgestoßen fühlte.

Von wem spricht aber Chateaubriand in diesem Augenblicke? Er spricht von einem großen Verstorbenen: er spricht von Benjamin Constant. Hört, wie er ihn lobt, wie er ihn neben Voltaire, dem

Digitized by Google

feinen Verſtande nach, ſetzt, wie geiſtreich er auf die franzöſiſche Akademie loszieht, die ihm den großen Viennet vorgezogen, weil dieſer die Epiſtel an die Lumpenſammler geſchrieben hat. Von nun an bleibt der bisher Stumme Herr und Meiſter der Rede; der Übergang auf die Zeit, in der wir uns gerade befinden, iſt gleich gemacht. Das Preßgeſetz wird ſofort beſprochen, und der Mann, deſſen ganzes Leben der Freiheit der Preſſe huldigt, wird wohl am liebſten gehört werden, wenn es darauf ankommt, in ihren Irrſalen e pure si muove zu rufen. Plötzlich ſchweigt die lebendige Rede, und wie vorher beſieht ſich wieder Chateaubriand mit aller Ruhe das kleine Stöckchen. Man wendet ſich einmal um, aber wenn man nach dem Platze wieder hinſchaut, auf welchem er geſeſſen hatte, iſt er verſchwunden. Um fünf Uhr verläßt er das Zimmer, ohne ſich zu empfehlen. Gans.

125.

Frau von Stael.

(Aus „Geſchichte der Litteratur der Gegenwart.“)

Unter den eigenen Schöpfungen der Frau von Stael war es zuerſt ihr Roman Delphine, 1803 erſchienen, welcher eine allgemeine Wirkung hervorbrachte, und zugleich eine neue Sphäre, die ſociale, im Roman anbaute. Dieſe Delphine iſt gewiſſermaßen der erſte Muſterroman über die Stellung des Weibes zur Geſellſchaft und über die Conflicte zwiſchen Sitte, Neigung und Geſetz, wie ſie beſonders in einer bedeutend angelegten weiblichen Natur ſich entſpinnen. Es iſt die erſte jener ſocialen Darſtellungen, welche ſpäter in Frankreich durch die Romantiker, vornehmlich aber durch George Sand, wie auch in Deutſchland durch einige Autoren, einen eigenthümlichen Platz in der modernen Litteratur einnahmen. Auch fehlte es ſchon der Stael nicht an den Anfechtungen, welche ſich an ſolche Entwickelungen ſocialer Kämpfe leicht heranfinden, und die Delphine wurde ſogar mit eine Veranlaſſung für Napoleon, die Ver-

bannung der Verfasserinn aus Paris zu befehlen. Frau von Stael hat in dieser Darstellung ein subjectives Moment ihrer eigenen Lebensstellung mitwirken lassen, denn es ist nicht zu verkennen, daß Delphine, in ihren zweifelvollen Zuständen und Schwankungen, in diesem Hin- und Hergeworfensein zwischen höhern Anforderungen ihrer Natur und den hergebrachten, an sich auch berechtigten Conventionen, das Unbehagen und den Schmerz malt, welchem die Dichterinn in sich selbst Luft zu machen hat. Doch blieb bei der Stael Alles mehr innerhalb der poetischen Production und sie befreite sich darin auf künstlerischem Wege von dem drückenden Gefühl ihrer Zerwürfnisse. Sie verlor sich noch nicht auf jene schwindelnden Höhen der socialen Speculation, auf welchen wir später eine fast eben so reich begabte Frau, George Sand, in einer so verwegenen und für sie selbst nicht beglückenden Stellung erblicken. Die Stael hatte mehr Hülfsquellen in sich, als George Sand, durch welche sie aus subjectiven Verwicklungen immer wieder Auswege zu frischen Thatäußerungen des Lebens finden mußte, und sie stellt insofern eine vollkommnere und höhere Organisation dar. Sie wußte sich mit einer merkwürdigen Spannkraft des *Geistes* stets neue Gebiete des Wissens, der Thätigkeit, und der *Theilnahme zu* eröffnen, sie studirte Deutschland, wenn ihr Frankreich verleidet wurde, sie hing sich an die großen Angelegenheiten des Staats, wenn ihr Herz nichts Anderes hatte, woran es sich hängen sollte. Bei diesem männlichen Vermögen, sich durch die Welt zu ergänzen und auszugleichen, war Frau von Stael doch durch und durch Weib, und erfüllte die Pflichten desselben wohlthuend nach allen Seiten hin. Ja selbst in ihrer öffentlichen Stellung zur Revolution, der sie sich Anfangs mit Begeisterung hingegeben hatte, machte sich das weibliche Naturell mit jener Herzensmilde und Gemüthsüberschwänglichkeit geltend, aus der ihre « **Réflexions sur le procès de la reine,** » zur Vertheidigung der unglücklichen Königinn Antoinette, hervorgingen.

Frau von Stael war unglücklich verheirathet, ihre erste Ehe

war ein äußerliches Arrangement. Darin ſehen wir auch bei ihr die Grundlage jener ſocialen Mißſtimmung, welche die Delphine geſchaffen. Frau von Stael war erfüllt von den höchſten Idealen der Liebe und Ehe, wie alle dieſe Frauen, welche an der Stellung ihres Geſchlechts zur Geſellſchaft zu Dichterinnen oder Märtyrinnen geworden ſind. Ihre poetiſche Hauptgeſtalt wurde aber die Corinna, in welcher ſie alle ihre Herzensgluth und Herzensbedürfniſſe bekannt und ausgehaucht hat. Eine ſolche Stellung des Weibes, wie ſie die Improviſatrice Corinne gehabt, dieſe freie öffentliche Erſcheinung, in welcher der Glanz der Öffentlichkeit doch wieder nur der Ausdruck der innerſten verſchwiegenſten Poeſie des Weibes iſt, dieſer hohe Ruhm des äußerlichen Hervortretens, in dem aber nur das Zarteſte, Innerlichſte gefeiert werden ſoll, dies mochte auch der Stael als ihr ſelbſt eignend und ihre ſchönſten Wünſche befriedigend erſcheinen. Der große Aufwand, welchen Frau von Stael an die ſehr farbenreiche Darſtellung dieſes Buchs gewandt hat, trägt zuweilen etwas vom Rauſch des Opium's an ſich, welchem letztern ſie bekanntlich, zur Verkürzung ihres Lebens, leidenſchaftlich ergeben war. Dieſe Entzündungen der Phantaſie, welche ſie ſo meiſterhaft ausgemalt hat, entſpringen hier allerdings zugleich aus dem italieniſchem Leben ſelbſt, aus der italieniſchen Natur und Kunſt, deren Eindrücke ſie in dieſem Roman vollſtändig niederzulegen geſucht. Es ſpielt aber dabei zugleich jene Überreiztheit der Nerven mit, die alle Modulationen des Gefühls bis zur feinſten Spitze des Ton's durchmacht, und, ſich matt und müde ſtürmend, doch nicht zum Frieden eines Vollgenuſſes gelangt.

Das berühmte Buch der Stael über Deutſchland, das im Jahre 1809 von ihr vollendet wurde, iſt hier zunächſt zu erwähnen. Man hat ihrem Umgange mit A. W. v. Schlegel, der auf eine ſo vertraute Weiſe ihr Genoſſe und Begleiter war, einen großen Antheil daran beimeſſen wollen, doch muß derſelbe wohl auf Einzelnheiten beſchränkt bleiben. Denn man ſieht es dieſer ganzen Darſtellung an, daß der Stoff eigenthümlich und aus der unmit-

Digitized by Google

telbaren Anſchauung herausgenommen und verarbeitet worden. In dieſem Buche herrſcht eine geſunde Denkkraft, die ſich frei von aller Manier und ſubjectiven Befangenheit zu erhalten ſtrebt, und mit einem feinen und Alles durchdringenden Spürblick, geradewegs auf ihren Gegenſtand losgeht. Dieſe Aneignung der deutſchen Litteratur und Wiſſenſchaft iſt in ihrer Art noch immer die gründlichſte und tiefſinnigſte, welche dem franzöſiſchen Geiſt bis jetzt gelungen, und die Stael hat darin zuerſt das Wahlverwandſchaftsverhältniß zwiſchen der deutſchen und franzöſiſchen Litteratur durchgreifend begonnen, von welchem nachher ſo oft auf beiden Seiten mit eben ſo großer Wichtigkeit als Grundloſigkeit die Rede geweſen. In keinem Franzoſen aber iſt es noch zu dieſer productiven Durchdringung mit dem deutſchen Litteraturgeiſt gekommen, wie ſie die Stael in ihrem Buche über Deutſchland erreicht hat. Ihr perſönlicher Umgang mit den deutſchen Litteraturheroen in Weimar trug allerdings das Weſentlichſte bei, und ſie hat Vieles mündlich zu erforſchen verſtanden, was andre Franzoſen niemals aus deutſchen Büchern erlernen mögen. Wie ſie aber das Erforſchte aufnahm und geſtaltete, zeugt von einer männlichen Kraft und Würde des Geiſtes, und doch wieder vom dem weiblichen Tact und *Inſtinct*, der ſich auch in das Tiefſte gewiſſermaßen *hineinzuſchmeicheln* verſteht und mit der Anempfindung (wofür Göthe ein- für allemal das klaſſiſche Wort gebildet) zugleich das Verſtändniß empfängt. Die deutſchen Studien ſcheinen aber auf Frau von Stael's eigene Bildung auf das Entſcheidenſte gewirkt zu haben. Sie brachte auch von dort den religiöſen chriſtlichen Inhalt wieder mit, deſſen ſich Frankreich in der Revolution entleert hatte. Dasſelbe, was wir dem weiblichen Inſtinct der Stael beigemeſſen haben, gilt auch von ihren Betrachtungen über die hauptſächlichſten Begebenheiten der franzöſiſchen Revolution. Hier iſt ſie mit derſelben merkwürdigen Fähigkeit in den Staatsorganismus eingedrungen und hat die conſtitutionnellen Ideen in dem höhern Licht einer ideellen und moraliſchen Nothwendigkeit gezeigt. Die engliſche

Verfaſſung erſcheint dabei als ihr Ideal, das auch in Frankreich verwirklicht zu ſehen ihr eifrigſtes Beſtreben iſt. Die Liebe zu ihrem Vater, welche einen Grundzug ihres Weſens bildet, miſcht ſich auch in dieſe Darſtellung auf die rührendſte Weiſe, indem ſie die Verwaltung des Miniſters Necker ebenſo einſeitig als begeiſtert darin auseinanderſetzt. Mundt.

126.

Zukunft der deutſchen Litteratur.

(Aus „Geſchichte der neuern National-Litteratur der Deutſchen.")

Ich bin nicht ſo proſaiſch, unſerm Vaterlande eine zweite, große Dichtungsepoche zu mißgönnen, ich bin nicht ſo eingenommen von hiſtoriſcher Weiſſagungsgabe, daß ich die Möglichkeit eines zweiten goldenen Zeitalters unbedingt abſpräche. Allein nur unter zwei Bedingungen, ſo lehrt mich jedes Blatt der Geſchichte, kann man überhaupt die Blüthezeit irgend einer geiſtigen Cultur erwarten: wenn gerade die Zeit iſt, die den innern Trieb des gegebenen Bildungszweiges zum Ausſchlagen drängt, oder wenn große äußere Verhältniſſe ihn begünſtigen. Jene erſte Bedingung können wir ſo bald nach einer Periode, die Göthe und Schiller zuſammen wirken ſah, nicht wieder erwarten. Wenn Göthe ſagte, wir hätten noch kein goldenes Zeitalter unſerer Dichtung gehabt, ſo war es Beſcheidenheit, die es ihn ſagen ließ; wenn es die junge Dichterwelt nachſpricht, ſo iſt es Unbeſcheidenheit und Mangel an Urtheil dazu. Allerdings hat unſere Dichtungsgeſchichte nicht das Floride und den blendenden Glanz, den man in andern Dichtungsepochen anderer Völker findet. Allein theilweiſe ruht auf jenen andern Epochen für uns der Schimmer des Fremden und der Reiz des Alters, theilweiſe aber bringt es die Verſtandescultur der neuen Welt mit, daß wir von den poetiſchen Entwickelungen überhaupt nicht mehr allzuviel erwarten dürfen. Daß unſere deutſche Dichtung durch alle Hemmniſſe, die wir ſie überwinden ſahen, nicht mehr niedergehalten

Digitized by Google

wurde, daß ſie den Preiß über das Vergangene gewann, und die vorletzte große Dichterzeit der Franzoſen an Jugend, Feuer und ächter Empfindung ſo unendlich weit überbieten konnte, das zeugt wahrlich von der Entwickelung einer ungeheuern Kraft, und war überhaupt nur in einem Volke möglich, das ſo lange in kindlicher Unmündigkeit gehalten wurde. Und wo wäre denn auch bei den übrigen Völkern Europa's, wenn wir etwa Italien ausnehmen, die Innigkeit des Strebens und das Aufgebot, ja die Profuſion aller Kräfte für poetiſche Cultur ſo groß geweſen, wie bei uns im vorigen Jahrhundert? Wer alſo ſo ſchnell nach dieſer Zeit auf neue Göthe und Schiller hofft, der täuſche ſich unſerthalb in ſo ſchönen Hoffnungen. Wir können nur auf eine äußere Zeitbegünſtigung hoffen, wenn wir an ein neues und geſundes Leben in unſerer Dichtung glauben ſollen. Die junge Litteratur wird es theilweiſe wenigſtens zufrieden ſein, wenn wir ſagen: jene Blüthe unſerer Dichtung iſt einmal vorüber, ſie iſt in's Kraut gewachſen, es bilden ſich die Samenſtengel für eine künftige Saat. Chamiſſo ſelber ſagte dieß ſeinen Freunden, ſie wollten die Segensgabe der Dichtung, dem tauben Geſchlechte gegenüber, treu bewahren und der fernen Zukunft eine andere Liederzeit zutrinken. Und auch Andere *begnügen* ſich (ein ſeltſames Zeichen einer allzugroßen *Bewußtheit*) *mit* der Anerkennung eines neuen Keimes, eines vermittelnden Verdienſtes, einer hiſtoriſchen Berechtigung in ihren Poeſien. Aber nun vergeſſe man nicht, daß keine Frucht ſo gut neu aufgeht, als wenn ein neuer Boden aufgegraben und gedüngt iſt, und daß keine Pflanze wieder grüne, ohne einmal die Blätter abzuſchütteln. Man habe den Muth, das Feld eine Weile brach liegen zu laſſen, und den Grund unſerer öffentlichen Verhältniſſe, auf dem Alles wurzelt was ein Volk hervorbringen ſoll, neu zu beſtellen, und, wenn es ſein muß, umzuroden, und eine neue Dichtung wird dann möglich werden, die auch einem reifen Geiſte Genüſſe bieten wird. Wir müſſen dem Vaterlande große Geſchicke wünſchen, ja wir müſſen, ſo viel an uns iſt, dieſe herbeiführen, indem wir das ruheſüchtige Volk, dem das Leben

Digitized by Google

des Buchs und der Schrift das einzige geistige Leben, und das geistige Leben das einzige werthvolle Leben ist, auf das Gebiet der Geschichte hinausführen, ihm Thaten und Handlungen in größerem Werthe zeigen, und die Ausbildung des Willens zu so heiliger Pflicht machen, als ihm die Ausbildung des Gefühls und Verstandes geworden ist. Unsere Jugend hat dieß Bedürfniß auch wohl empfunden. Unsere Dichter liegen seit den letzten Bewegungen der politischen Welt in Masse dem Quietismus der Romantik entgegen; Gesinnung und That hat bei ihnen einen Klang erhalten, den sie vorher bei unsern romantischen Nihilisten nicht gehabt hat; die öffentlichen Zustände bildeten nicht den kleinsten Theil des Grams, den sie im lebhaften und leidenschaftlichen Herzen zu tragen haben; und es ist dieß auch nicht das Spiel mit einem eitlen selbsterſonnenen Gram, denn sie haben ein Recht, diese Zustände elend zu finden; und Schade, daß sie den schönen Namen des „jungen Deutschlands" zu einem Ekelnamen gemacht haben, denn ein junges Deutschland thut uns Allen inniglich noth. Wollten die Dichter nun, die diesen Gram der Zeit theilten, dem Herzen Luft machen, wie Göthe pflegte, die Last von sich werfen im poetischen Erguſſe ihrer Schmerzen und ihrer Hoffnungen, ihrer Einsichten und Wünsche, so führte sie der natürliche Weg zur politischen Satire; ja wer selbst wie Göthe der politischen Poesie noch so abgeneigt wäre und nur aus reinem Triebe dichtend der Kunst selbst das nächste Genüge thun wollte, selbst der müßte sich dem Rufe der Verhältnisse bequemen und der gegenwärtigen Jahreszeit abzugewinnen suchen, was sie geben kann. Denn die ernste Zeit mahnt uns, ihr ganz uns hinzugeben, und sie giebt die Halben erbarmungslos auf. Und darum mußte auch diese politische Satire im graden offenen Kampfe gegen die offenen schiefen Zustände im Großen angehen; es müßte erst ein großer Charakter sein, wer ein großer Dichter werden wollte, und ein großer Kopf, wer sich verſprechen dürfte, daß sein Werk den Druck der Verhältnisse überwände. Ein solcher wird nicht den Weg einschlagen, den unsere Dichter gewählt haben, die auf die äußeren Hemmungen den Widerstand gegen die öffent-

Digitized by Google

lichen Zuſtände abbeugten und in die verſteckten kleinen Kanäle des ſocialen und Privatlebens ablenkten. Hier hat das große Talent keinen Gegenſtand mehr. Im vorigen Jahrhundert ſtieß der freiere Geiſt bei jedem Schritte an Tracht, Brauch und Sitte an, und er hatte ein Recht ſich dagegen aufzulehnen; jetzt iſt die Gewalt der Convenienz, Mißſtand und Unnatur des Privatlebens ſo gebrochen, daß es den Mann von Genie und Energie nicht mehr unterdrücken kann; hier iſt ſeinem Widerſtand kein Object gegeben. Nur noch das Staatsleben beugt die freie Entwicklung nieder; und ehe dieſes reformirt iſt, werden wir vergebens auf eine große Zeit in irgend einer Richtung warten dürfen. Das hatte Göthe, in ſeiner Jugend, dem großen brittiſchen Tragöden gegenüber, ſchon empfunden, daß es das mangelnde Staatsleben war, was unſere Litteratur darniederhielt: denn nur wo ſich die Dichtung auf den großen Markt des Lebens wagt, das Gefahrvollſte und Größeſte zu ihrem Gegenſtande zu nehmen nicht ſcheut, mit den öffentlichen Zuſtänden Bund macht, und mit dem Leben ſelber rivaliſirt, nur da ſondert ſich ächter Waizen aus der Spreu, und während bei uns das dürftige Talent mit dem ächten Genius in einerlei Joch geht, iſt unter freieren Ordnungen dem Laufe freiere Bahn gegeben und die Kraft ſcheidet ſich von dem Unvermögen. Noch im ſpäten Alter war Göthe derſelben Einſicht, nur wollte er der Nation „die Umwälzungen nicht wünſchen, die in Deutſchland claſſiſche Werke hervorbringen könnten.“ Wir aber wünſchen dieſe Veränderungen und Richtungen; und wenn die Natur der Entwickelung Umwälzungen dabei nöthig machen ſollte, ſo werden wir auch dieſen klüger entgegenkommen, als ausbeugen; denn wer in der moraliſchen Natur zu Hauſe iſt, wie Göthe in der Natur war, der wird ſie ſo wohlthätig nennen müſſen und ſo wenig ſcheuen dürfen, wie dort den Sturm und das Gewitter. Und wäre denn dazu durchaus Umwälzung nöthig, daß wir Kräfte endlich gebrauchen möchten, die wir haben? daß wir Rechte geſichert wünſchen, deren Unſicherheit ſie nutzlos macht? daß wir ein Regiment begehren, das des Volks innere Kräfte ſchützen lerne und

Digitized by Google

ihnen Spielraum gebe? daß wir die Nation, die den Kern des Welttheils bildet, der spöttischen Stellung entnommen sehen möchten, die sie einnimmt? daß wir die Mündigkeit antreten wollen, zu der wir gebildet und gewachsen sind unter saurer Schule und schwerer Erfahrung? Mit welchen Mitteln aber auch die Erreichung dieses Zieles zu bewirken sein sollte, auf dem Wege unserer bisherigen Poesie würde weder der Zweck noch das Mittel erreicht werden; weder „die Behaglichkeiten der frühern Mährchen," noch die Unbehaglichkeiten der frühern und spätern Dichter werden uns dahin führen, sondern ein Mann thut uns noth, der dieses Ziel mit grader Bestrebung in's Auge faßte und nicht auf Umwegen zu erschleichen hoffte, ein Mann wie Luther war, der jetzt dies Werk endlich aufnähme, das der große Reformator schon Lust zu beginnen hatte. Ihn schon dünkte zuweilen, daß die Regiment und Juristen wohl auch eines Luthers bedürften, aber er besorgte, sie möchten einen Münzer kriegen, darum rieth er, daran zu pletzen und zu flicken, wer könne. Aber nun haben wir drei Jahrhunderte lang gepletzt und geflickt, und es ist nichts geworden; wir haben auch der falschen Münzer genug erlebt, aber freilich keinen von lutherischem Gepräge. Luther verzweifelte an diesem Werk, und wohl aus dem leidigen Grunde, daß er in diesem Volke keine politische Natur erkannte, „denn was aus Kraft der Natur geschieht, sagte er, das geht frisch hindurch auch ohne alles Gesetz, reißt auch wohl durch alle Gesetze; aber wo die Natur nicht da ist, und soll's mit Gesetzen herausbringen, das ist Bettelei und Flickwerk." Nun so ganz möchten wir darum doch nicht an diesem Volkskörper verzagen, daß wir mit Luther nicht Haut und Haar an ihm gut nennen sollten; wir wollen nicht glauben, daß diese Nation in Kunst, Religion und Wissenschaft das Größte vermocht habe, und im Staate gar nichts vermöge. Aber freilich müssen wir es in die Hände des Schicksals geben, ob es jene enthusiastische Energie, die allem unserem ersten Beginnen eigen ist, einmal nach dieser Richtung lenken werde. Was an uns liegt, ist, ob wir die Winke der Zeit verstehen,

Digitized by Google

die Zersplitterung unserer Thätigkeit aufheben, und unser Wirken nach dem Punkt richten wollen, nach dem die ungestümsten Wünsche am lautesten geworden sind. Der Wettkampf der Kunst ist vollendet; jetzt sollten wir uns das andere Ziel stecken, das noch kein Schütze bei uns getroffen hat, ob uns auch da Apollon den Ruhm gewährt, den er uns dort nicht versagte. Gervinus.

Digitized by Google

Satire und Humor.

127.

Kleider machen Leute.

(Aus der „Abhandlung von Sprüchwörtern.“)

In dieſen drei Worten liegt eine unerſchöpfliche Weisheit verborgen. Sie ſind der Schlüſſel zu den erſtaunlichſten Begebenheiten des menſchlichen Lebens, welche ſo Vielen, und den Philoſophen am meiſten, unbegreiflich vorkommen. Sie ſind das wahre, das einzige Mittel, alle diejenigen Glückſeligkeiten zu erlangen, um welche ſich ein großer Theil der Menſchen vergeblich bemüht. Thoren ſind es, welche ſich und Andern weiß machen, daß nur die wahren Verdienſte, die Liebe zum Vaterlande, die Redlichkeit, die Tugend uns glückſelig und zu warhaft großen und berühmten Leuten machen. Wie unverantwortlich und grauſam ſind unſere Moraliſten zeither mit uns umgegangen! Was brauchen wir alle dieſe ängſtlichen Bemühungen? Kleider, glückſelige Erfindung! nur Kleider machen das, was Tugend und Verdienſte, Redlichkeit und Liebe zum Vaterlande vergebens unternehmen. Nunmehr iſt mir nichts ſo lächerlich als ein ehrlicher Mann in einem ſchlechten Aufzuge, und das iſt mir ganz unerträglich, wenn ein ſolcher Mann darum, weil er ehrlich iſt, angeſehen und bewundert zu ſein verlangt. Wie lange muß er ſich durch Hunger und Verachtung hindurch winden, ehe er es nur ſo weit bringt, daß er von Leuten, welche ihre Kleider vorzüglich machen, einigermaßen gelitten wird! Eine ängſtliche Bemühung, ſeinen Pflichten Genüge zu thun, bringt ihn in dreißig Jahren zu der Hochachtung nicht, zu welcher er durch ein prächtiges Kleid in vier und zwanzig Stunden gelangen kann. Man ſtelle

Digitized by Google

ſich einen ſolchen Mann vor, welcher mit ſeiner altväteriſchen und einförmigen Kleidung ſich in eine Geſellſchaft von vornehmen Kleidern zum erſten Mal wagt. Er muß ſehr glücklich ſein, wenn ihm nicht der Thürſteher den erſten Schritt ins Haus verwehrt. Drängt er ſich auch bis in das Vorzimmer, ſo hat er ſich noch durch eine Menge von Bedienten durchzuarbeiten, wovon ihn die meiſten lächerlich finden, viele gleichgültig anſehen, und die billigſten gar nicht bemerken. Er verlangt Ihro Excellenz aufzuwarten: man antwortet ihm nicht. Er verlangt Ihro Excellenz unterthänig anfzuwarten: ein Lakei weiſet ihn an den andern, und keiner meldet ihn an. Er ſteht beſchämt am Kamine, und ſteht Allen im Wege. Er ſieht endlich den Kammerdiener. Er bittet gehorſamſt, ihm die hohe Gnade zu verſchaffen, daß er Ihro Excellenz ſeine ganz unterthänige Aufwartung machen dürfe. „Komme der Herr morgen wieder; es iſt heute Geſellſchaft im Zimmer!" Aber wäre es nicht möglich? — „Kurz, nein! Ihro Excellenz hätten viel zu thun, wenn Sie jede Bettelviſite annehmen wollten! Der Herr kann morgen wieder kommen!" Da ſteht der tugendhafte, der ehrliche, der gelehrte Mann, der Mann von großen Verdienſten, welcher ſich redlich und mühſam nährt, *ſeinem Fürſten treu* dient, hundert Leute durch ſeinen guten *Rath glücklich* gemacht hat, mit ängſtlicher Sorgfalt die Rechte gedrückter Wittwen und Waiſen ſchützt, Niemand um das Seinige bringt: da ſteht der rechtſchaffenſte Patriot. Sein ſchlechter Anzug drückt alle Verdienſte nieder. Er ſchleicht ſich beſchämt zur Thüre, um ſich der Verachtung der Antichambre zu entziehen. Man ſtößt ihn mit Gewalt von derſelben weg, man reißt beide Flügelthüren mit einer ehrfurchtsvollen Beſchäftigung auf, alle Bedienten kommen in Bewegung, alle richten ſich in eine demüthige Stellung, der Kammerdiener fliegt ins Zimmer ſeines Herrn, es wird Lärm darin, man wirft die Karten hin, Ihro Excellenz eilen entgegen, und wem? Einem vergoldeten Narren, welcher die Treppe herauf gefaſelt kommt, und den Schweiß ſeines betrogenen Gläubigers auf der Weſte trägt.

Digitized by Google

Sein Kopf, so leer er iſt, wird bewundert, weil er gut friſirt iſt; ſein Geſchmack beſteht in der Kunſt, ſich artig zu bücken. Hätte er Verſtand, ſo würde er alle ſechzehn Ahnen beſchämen; nur aus kindlicher Hochachtung gegen ſeine Vorfahren hat er ſich in Acht genommen, verſtändiger zu werden, als ſie geweſen ſind. Sein Herz iſt boshaft, ſo viel es ſeine vornehme Dummheit zuläßt. Er hat nicht das Geringſte gelernt, womit er dem Vaterlande oder ſich ſelbſt dienen könnte, und womit er Jemanden dient, das ſind leere Gnadenverſicherungen. Er borgt, er betrügt, er pfeift, er lacht, ſpielt gern und unglücklich, und Ihro Excellenz freuen ſich mit offenen Armen über die Ehre ſeines Zuſpruchs. Nun iſt unſer redlicher Mann ganz vergeſſen, und es iſt ein Glück für ihn, daß er noch ohne Schaden aus dem ehrfurchtsvollen Gedränge entronnen iſt und die Treppe hinunter kommen kann. Es geſchieht ihm Recht! Der Thor! warum hat er nicht beſſere Kleider und geringere Verdienſte!

Rabener.

128.

Über Correſpondenzen.

(Aus der „Reiſe in die mittäglichen Provinzen von Frankreich.“)

Ich muß allemal lächeln, wenn ich unter den Beichten, die ſich Buſenfreunde, in einer geheimen Correſpondenz, und unter vier Augen abzulegen glauben, die Bitte leſe, ſie ſogleich zu verbrennen; es iſt, als wenn jeder Brief durch dieſe Formel erſt recht feuerfeſt würde, und für das Ganze, worauf ich gern Alles beziehe, mag es auch recht gut ſein, daß kein Freund hierin den andern ehrlich bedient. Denn wenn noch zehn Alexandriniſche Bibliotheken in Rauch aufgingen, es wäre für die wahre Menſchenkunde lange kein ſo großer Schade, als wenn dies Schickſal jenen traulichen Ergießungen des Herzens wiederführe, die zu allen Stunden in Poſtpaketen verſchickt werden. Ein wahrheitsliebender Genius ſcheint über ihre Erhaltung zu wachen, und dadurch das Problem zu löſen, warum

Digitized by Google

die Nachkommen von den Scenen vergangener Jahrhunderte richtiger urtheilen, als die Zeitgenossen, die mit ihren Nasen dabei waren. Sie sahen zwar den Erfolg, glaubten sich klug in den Zeitungen zu lesen, und tappten nichts desto weniger im Finstern. Die wahren wirkenden Ursachen der Begebenheiten kann sicher nur erst das darauf folgende Zeitalter entwickeln, das die geheimen Schubfächer der abgetretenen Akteurs ohne Rücksicht auspackt und gegen einander vergleicht. Dann erst sieht man, wie Einer den Andern mit falschen Wechseln und falschen Quittungen betrog; wie dieser und jener große Mann die Marionette seines Schreibers, der Spott seiner Vertrauten, der Ball seines Weibes, seines Kanzlers oder seiner Buhlerinn war, ohne es nur zu ahnen; lächelt über die geringfügigen Mittel, durch die der Regierer der Erde ihr bald Konvulsionen erregt, bald ihren Schlummer bewerkstelligt, und spottet herzlich über die festen Erwartungen eines Nachruhms, der oft, kaum zwanzig Jahr nachher, durch ein künstlich entronnenes Papier verrathen, als eine lächerliche Anmaßung der großen Männer, die darnach zielten, dokumentirt wird. Thümmel.

129.

Die Abderiten.

(Aus den „Abderiten.")

Die Athenienser waren von jeher ein munteres und geistreiches Volk, und sind es noch, wie man sagt. Athenienser, nach Jonien versetzt, gewannen, unter dem schönen Himmel, der dieses von der Natur verzärtelte Land umfließt, wie Burgunder-Reben durch Verpflanzung auf's Vorgebürge. Vor allen andern Völkern des Erdbodens waren die Jonischen Griechen die Günstlinge der Musen. Homerus selbst war, der größten Wahrscheinlichkeit nach, ein Jonier. Die Erotischen Gesänge; die Milesischen Fabeln (die Vorbilder unsrer Novellen und Romane) erkennen Jonien für ihr Vaterland. Der Horaz der Griechen, Alcäus, die glühende Sappho,

Digitized by Google

Anakreon, der Sänger — Aſpaſia, die Lehrerinn — Apelles, der Maler — der Grazien, waren aus Jonien; Anakreon ſogar ein geborner Tejer. Dieſer letzte mochte etwa ein Jüngling von achtzehn Jahren ſein, (wenn anders Barnes recht gerechnet hat) als ſeine Mitbürger nach Abdera zogen. Er zog mit ihnen; und zum Beweiſe, daß er ſeine, den Liebesgöttern geweihte Leyer nicht zurück gelaſſen, ſang er dort das Lied an ein thraziſches Mädchen, (in Barneſens Ausgabe das ein und ſechzigſte) worin ein gewiſſer wilder Thraziſcher Ton mit der Joniſchen Grazie, die ſeinen Liedern eigen iſt, auf eine ganz beſondere Art abſticht.

Wer ſollte nun nicht denken, die Tejer — in ihrem erſten Urſprung Athenienſer — ſo lange Zeit in Jonien einheimiſch — Mitbürger eines Anakreons — ſollten auch in Thrazien den Charakter eines geiſtreichen Volkes behauptet haben? Allein was auch die Urſache davon geweſen ſein mag, das Gegentheil iſt außer Zweifel. Kaum wurden die Tejer zu Abderiten, ſo ſchlugen ſie aus der Art. Nicht daß ſie ihre vormalige Lebhaftigkeit ganz verloren, und ſich in Schöpſe verwandelt hätten, wie Juvenal ſie beſchuldigt. Ihre Lebhaftigkeit nahm nur eine wunderliche Wendung; und ihre Einbildung gewann einen ſo großen Vorſprung über ihre Vernunft, daß es dieſer niemals wieder möglich war ſie einzuholen. Es mangelte den Abderiten nie an Einfällen; aber ſelten paßten ihre Einfälle auf die Gelegenheit, wo ſie angebracht wurden, oder kamen erſt, wenn die Gelegenheit vorbei war. Sie ſprachen viel, aber immer ohne ſich einen Augenblick zu bedenken, was ſie ſagen wollten, oder wie ſie es ſagen wollten. Die natürliche Folge hievon war, daß ſie ſelten den Mund aufthaten, ohne etwas albernes zu ſagen. Zum Unglück erſtreckte ſich die ſchlimme Gewohnheit auf ihre Handlungen; denn gemeiniglich ſchloſſen ſie den Käfich erſt, wenn der Vogel entflogen war. Dieß zog ihnen den Vorwurf der Unbeſonnenheit zu; aber die Erfahrung bewieß, daß es ihnen nicht beſſer ging, wenn ſie ſich beſannen. Machten ſie (welches ziemlich oft begegnete) irgend einen ſehr dummen Streich; ſo kam es im-

Digitized by Google

mer daher, weil ſie es gar zu gut machen wollten: und wenn ſie in den Angelegenheiten ihres gemeinen Weſens recht lange und ernſtliche Berathſchlagungen hielten, ſo konnte man ſicher darauf rechnen, daß ſie unter allen möglichen Entſchließungen die ſchlechteſte ergreifen würden. Sie wurden zum Sprichwort unter den Griechen. Ein abderitiſcher Einfall, ein Abderiten-Stückchen war bei dieſen ungefähr, was bei uns ein Schildbürger- oder bei den Helvetiern ein Lalleburger-Streich iſt. Zum Exempel: es fiel ihnen ein, daß eine Stadt, wie Abdera, billig auch einen ſchönen Brunnen haben müſſe. Er ſollte in die Mitte ihres großen Marktplatzes geſetzt werden, und zu Beſtreitung der Koſten wurde eine neue Auflage gemacht. Sie ließen einen berühmten Bildhauer von Athen kommen, um eine Gruppe von Statuen zu verfertigen, welche den Gott des Meeres auf einem von vier Seepferden gezogenen Wagen, mit Nymphen, Tritonen und Delphinen umgeben, vorſtellte. Die Seepferde und Delphinen ſollten eine Menge Waſſers aus ihrer Naſe hervorſpritzen. Aber wie alles fertig ſtund, fand ſich, daß kaum Waſſer genug da war, um die Naſe eines einzigen Delphins zu befeuchten: und als man das Werk ſpielen ließ, *ſah es nicht* anders aus, als ob alle dieſe Seepferde und Delphinen *den Schnupfen* hätten. Um nicht ausgelacht zu werden, ließen ſie alſo die ganze Gruppe in ihr Zeughaus bringen: und ſo oft man ſolche einem Fremden wies, bedauerte der Aufſeher des Zeughauſes ſehr ernſthaft im Namen der löblichen Stadt Abdera, daß ein ſo herrliches Kunſtwerk aus Kargheit der Natur unbrauchbar bleiben müſſe.

Ein ander Mal erhandelten ſie eine ſehr ſchöne Venus von Elfenbein, die man unter die Meiſterſtücke des Praxiteles zählte. Sie war ungefähr fünf Fuß hoch, und ſollte auf einen Altar der Liebesgöttinn geſtellt werden. Als ſie angelangt war, gerieth ganz Abdera in Entſetzen über die Schönheit ihrer Venus; denn die Abderiten gaben ſich für feine Kenner und ſchwärmeriſche Liebhaber der Künſte aus. Sie iſt zu ſchön, riefen ſie einhellig, um an einem

Digitized by Google

niedrigen Platz zu stehen. Ein Meisterstück, das der Stadt so viel Ehre macht, und so viel gekostet hat, kann nicht zu hoch aufgestellt werden; sie muß das Erste sein, was den Fremden beim Eintritt in Abdera in die Augen fällt. Diesem glücklichen Gedanken zufolge stellten sie das kleine niedliche Bild auf einen Obelisk von achtzig Fuß: und wiewohl es nun unmöglich war, zu erkennen, ob es eine Venus oder eine Wäschernymphe vorstellen sollte, so nöthigten sie doch alle Fremden zu gestehen, daß man nichts Vollkommneres sehen könne.

Uns dünkt, diese Beispiele beweisen schon hinlänglich, daß man den Abderiten kein Unrecht that, wenn man sie für warme Köpfe hielt. Aber wir zweifeln, ob sich ein Zug denken läßt, der ihren Karakter stärker zeichnen könnte, als dieser, daß sie, nach dem Zeugnisse des Justinus, die Frösche in und um ihre Stadt dergestalt überhand nehmen ließen, daß sie endlich selbst genöthigt wurden, ihren quäkenden Mitbürgern Platz zu machen, und bis zu Austrag des Sache, sich unter dem Schutze des Königs Kassander von Macedonien an einen dritten Ort zu begeben.

Dies Unglück befiel die Abderiten nicht ungewarnt. Ein weiser Mann, der sich unter ihnen befand, sagte ihnen lange zuvor, daß es so kommen würde. Der Fehler lag in der That blos an den Mitteln, wodurch sie dem Übel steuern wollten; wiewohl sie nie dazu gebracht werden konnten, dieß einzusehen. Was ihnen gleichwohl die Augen hätte öffnen sollen, war: daß sie kaum etliche Monate von Abdera weggezogen waren, als eine Menge von Kranichen aus der Gegend von Geranien ankam, und ihnen alle ihre Frösche so rein wegputzte, daß eine Meile rings um Abdera nicht einer übrig blieb, der dem wiederkommenden Frühling brekekek koax koax entgegen gesungen hätte.

Wieland.

Digitized by Google

130.

München und das Bier.

(Aus dem „Panorama von München.")

Viele Städte und Länder verbreiten einen charakteriſtiſchen Geruch. Wer wird nicht, ſo wie er die ruſſiſche Grenze betritt, ſogleich von Juchten umräuchert? Wer röche nicht Kornbranntwein, ſo wie er das eigentliche Altpreußen erreicht? Hamburg hüllt ſich in Torf- und Steinkohlendunſt, Bremen riecht nach Fiſchen, Edam und Limburg nach Käſe, Ellfeld nach Moſt, Wiesbaden nach Schwefelleber, Schiras nach Roſen, Meſſina nach Limonen, Wien nach Kreuzerwürſteln, und München —ja! dies möchte ich meine Leſer gern errathen laſſen! Nicht wahr? München, Neu-Athen — der Sitz der baieriſch-römiſchen Schule — wo die achthundert Maler wohnen! da ſollte man die Ölfarbe ſchon vor den Thoren wittern, wie man die portugieſiſche Küſte an ihren Orangendüften ſchon auf hohem Meere erkennt, wenn man ſie noch gar nicht ſieht. Aber ſo iſt es nicht! Ein ganz eigner Duft ſtrömt uns entgegen, jeden andern bewältigend. München riecht nach Hopfen.

Jener warme, würzige Hauch ballt ſich in den kleinen Gäßchen, die zwiſchen den großen Brauhäuſern hinlaufen, zuſammen, ſtrömt dann mächtig nach den Hauptſtraßen und Plätzen, erfüllt den weiten Dunſtkreis und ſchwängert ihn mit holdberauſchenden, magenſtärkenden, aromatiſchen Partikelchen, denen man es ziemlich allgemein zuſchreiben will, daß die Cholera auf ihrer Reiſe um die Welt hier nicht gelandet iſt. Neben dieſen Hopfengeruch lagern ſich die ſäuerlichen Ausdünſtungen der überall verbreiteten Bierhäuſer, und dies ſind ſo ziemlich die Hauptbeſtandtheile der Luft, worin jene acht hundert Maler leben, nebſt einer großen Anzahl von Bildhauern, Architekten, Stucarbeitern, Muſikern und andern ehrlichen und unehrlichen Leuten. Es iſt für dieſe Luft übrigens noch ein wahres Glück, daß der Hopfen ſie würzet und wärmet; denn ſie wäre ſonſt ganz unerträglich. Rauher athmen läßt ſich keine,

Digitized by Google

unelaſtiſcher ſchmiegt ſich keine an die Haut, ſie iſt ein ewiges Reſervoir von Entzündungen und Ausſchlägen; ſie gebiert Schlagflüſſe und arbeitet der Lungenſucht ſehr emſig in die Hand. Jeder Fremde muß ihr ſeinen Tribut zollen. Keiner kommt ohne einen tüchtigen Denkzettel weg.

Münchens Bier iſt weltberühmt. — Pſchorr heißt der Mann, der dem Staate jährlich 70,000 Gulden Malzaufſchlag zahlt, deſſen Brauhäuſer Paläſten gleichen, deſſen Keller, vor den Thoren, wie Feſtungen ausſehen, der den Getreidemarkt beherrſcht, wie Rothſchild die Börſe, deſſen Bierfäſſer den ganzen Tag nach allen Theilen der Stadt verfahren werden, deſſen Namen von allen Einwohnern mit Reſpect, von Einigen ſogar mit Inbrunſt ausgeſprochen wird. Er hat aus Nächſtenliebe in ſeinem großen Etabliſſement keine Dampfmaſchine angewendet. Große vierſchrötige Kerle, die im ganzen Königreiche für ihn ausgeſucht werden, verſehen den Dienſt, der ſo angeſtrengt iſt, daß ſie, trotz der vortrefflichſten Nahrung und eines Überfluſſes an kräftigſtem Biere, dennoch ſchon nach fünf Jahren untauglich werden, und nach dem allgemein üblichen Ausdrucke, „den Dampf davon haben.“ — Wenn Herr Pſchorr die Inſpection ſeiner Keller hält, ſo werden ſie erleuchtet und er fährt ſechsſpännig zu einem Thore des Kellers hinein und zum andern heraus. Wenn Jemand ſich mit den Londoner Porterbrauern auf dem Kontinente meſſen kann, ſo iſt es Herr Pſchorr; wenn Einer den Namen eines Hopfenkönigs in unſern Zeiten verdient, ſo iſt es Er. Man muß geſtehen, daß ſein Fabrikat an Farbe und Klarheit dem Weine gleicht, und daß Bitterkeit und Süßigkeit ſo hold ſich darin gatten, wie männliche Kraft und weibliche Milde in einer guten Ehe. Trotz dieſer Eigenſchaften jedoch gibt es Leute, die mit Leidenſchaft andern Brauhäuſern zugethan ſind; der will Höger-, jener Schleibinger-, dieſer Menter, ein Vierter Duſchl- oder Sengerbier. Und wie fein iſt dieſe Verſchiedenheit, wie zart müſſen die Zungenwärzchen organiſirt ſein, um die liebliche Nüance herauszukoſten? In der That, wer das in der Nähe beobachtet hat,

Digitized by Google

wird gern mit mir übereinstimmen, die Biertrinker für vollkommner organisirte Wesen anzusehen. Und schon in ihrem Äußern spricht sich das deutlich aus.

Ein Biertrinker, der den Namen verdient, ist stattlich beleibt, seine Hände sind fleischig, dick; die langen Finger sind nicht mehr wie durch dünne Schwimmhäute verbunden, sondern sie sehen eben, gleich, wie kurze Bratwürste, starke Nadelbüchsen, oder kleine Geldrollen aus, und stehen, wenn sie der glückliche Eigenthümer ausstreckt, mit den Spitzen weit auseinander. Der Bauch ist schön aufgebläht und schlottert nicht, sondern er läßt sich gravitätisch vorwärts schieben. Der Hals ist kurz, die Schultern breit, mit Fett gepolstert. Der Kopf ist sehr rund, die glatten, glänzenden Haare sind nur dünn, und zeigen die heiße Stirn mit starken Hautwülsten. Die Augen glänzen stark, und treten bedeutend hervor; das sogenannte Weiße darin schillert nach verschiedenen Farbenregistern. In den Augenwinkeln ist ein schönes Blutroth nicht wegzuläugnen; das Übrige ist dunkelgelb, und nimmt in der *Umgränzung* der Augäpfel eine grünliche Tinte an. Ein zartrothes Geäder schießt unregelmäßig darüber hinweg, und erhöht das anmuthige Farbenspiel dieses schönen Auges um kein geringes, *welches* der Dichter meinte, indem er sang:

„Kennst Du das Bild auf zartem Grunde,
Es gibt sich selber Licht und Glanz!"

Der gewöhnliche Ausdruck dieses Auges ist ein festes „Vorsichhinsehen," in der vulgairen Sprache: Stieren oder Glotzen genannt; während der Mund trinkt, offenbart sich aber darin ein hoher Grad zärtlicher Schwärmerei.

Auf den dunkelvioletten Wangen zeigt sich ein überaus zartes Korallengeflechte. Wenn man die Erlaubniß dazu erhalten kann, so gewährt es einen großen Genuß, diese Partie durch eine gute Lupe anzusehen. Man erstaunt über die Wunder der Natur. — Was ist der Schimmelwald, was sind Wasserschlangen und Essig-

Digitized by Google

drachen, was ist die Welt im Käse, was Leuwenhöck mit allen seinen Beobachtungen, gegen meine Entdeckungen mit Hülfe einer vortrefflichen englischen Lupe auf dem Gesichte eines Vierundzwanzig-Maaßers? Man erlaube mir diesen Ausdruck für einen Menschen, der täglich vier und zwanzig Maaß Bier zu sich nimmt; er ist eben so richtig und bezeichnend, wie Vierundzwanzig-Pfünder u. dgl.

Nun endlich die Nase! Ein Schwamm im Entstehen — glühend wie rother Fingerhut — und den Keim von vielen kleinen, lieben Schwämmchen schon in sich tragend, die alle kommen werden, wenn die Zeit da ist.

Wie viele Bekannte sah ich nach zehnjähriger Abwesenheit wieder, ganz geformt nach diesem Bilde, hochvollendet und ausgebildet! Ich armer Teufel, der in Osten und Westen herumgereis't war, und nur wenig Wein in Wasser getrunken hatte, ich war hager geblieben, meine Augen waren erloschen und eingesunken, meine Wangen zeigten Runzeln, und meine dünne Nase senkte sich bedeutend. An den Münchnern waren die Jahre schonend vorübergegangen; die Zeit hatte sich höflich zurückziehen müssen, um die Metamorphose des Biers nicht zu stören und diese war vollkommen gelungen. —

Aber das Bier tödtet alle höhere, edlere Geselligkeit. — Auf die Gefahr hin, ganz München gegen mich aufzubringen, wage ich dennoch diese Behauptung.

Ich selbst war Zeuge, daß ein gebildeter Mann, der einem der höhern Stände angehörte, aus einem interessanten Zirkel von Fremden, der sich während des Winters versammelte, plötzlich zu verschwinden pflegte, zum Erstaunen der Andern. Nachdem er deßhalb befragt wurde, gestand er naiv genug: daß es ihm unmöglich sei, einen Abend länger als bis Sieben, ohne Bier und Kalbsbraten hinzubringen, und daß ihn alle Delikatessen geistigen und physischen Genusses nicht davon abzuhalten vermöchten, diese Gewohnheit zu üben.

Digitized by Google

Und aus eben dieſem Grunde ſcheitern alle Unternehmungen, die ein Fremder begönne, um das nur ungern Entbehrte eines auserwählten, und dabei ſtets wechſelnden Kreiſes um ſich zu verſammeln. Nur mit Widerwillen kann man daran denken, ſein Zimmer zur Kneipe umzuwandeln, und ſeine Freunde mit Bier, Braten und Taback zu bewirthen, obgleich der Einheimiſche nichts hierin findet, was ihn unangenehm berührte. Ohne dieſe Bindungsmittel aber, keine Vereinigung! Sie werden davon flattern, die ſchönſten Geiſter, die genialſten Köpfe, und ihre Blumen ſuchen, woraus ſie Honig ſaugen, und die traurige Haide der Converſation und geiſtreichſten Mittheilung verlaſſen.

Und was braucht's denn des Zwanges, um ſeinen Abend *hinzu*bringen? Wer wird ſich der Form bequemen? Wozu die ſteifen Geſellſchaften? Und nun gar Thee am Ende! Haben wir nicht *in* unſern Vereinen, Geſellſchaften, Klubs, und welche Benennungen ſie noch daneben haben mögen, Alles, was wir wünſchen, und was jeder Andere vernünftigerweiſe ſich nur wünſchen kann?

„Wir öffnen gaſtlich Dir die Thür, tritt ein!
Komm, fremder Mann, Du ſollſt willkommen ſein!"

Lewald.

Digitized by Google

Briefe.

131.

An Rabener.

Leipzig, den 29. Januar 1761.

Liebſter Rabener,

Sie mögen mit mir machen, was Sie wollen; ſo werde ich Ihnen doch diesmal keine ausführliche Antwort ſchreiben: denn ich bin ſchon ſeit vierzehn Tagen von einem Huſten und von Schmerzen in der linken Hüfte krank. Es iſt wahr, daß ich in der Mitte des letzten Monats vorigen Jahres durch einen Major zu dem Könige gerufen worden bin; daß er ſich von vier Uhr bis drei Viertel auf ſechs mit mir von den ſchönen Wiſſenſchaften und der deutſchen Litteratur, und der Methode, womit er ſeine Hypochondrie kurirt, und mit der ich die meinige kuriren ſollte, unterredet; daß er mir ſehr gnädig begegnet hat; daß ich, wider allen meinen Charakter, ohne die geringſte Furcht, ohne Begierde, zu gefallen, bloß das, was Wahrheit und Ehrerbietung befahlen, geredet, und eben deswegen gefallen habe. Am Ende des Geſprächs fragte er mich, ob ich keine von meinen Fabeln auswendig könnte? — „Nein, Sire.“ — „Beſinne Er ſich doch, Herr Profeſſor; ich will etliche Mal in der Stube auf und nieder gehen.“ — Endlich fiel ich, ohne zu wiſſen, warum, auf den Maler, die letzte Fabel im erſten Theile. „Nun,“ ſagte er, „das iſt gut, das iſt ſehr gut, natürlich, kurz und leicht. Das habe ich nicht gedacht. Wo hat Er ſo ſchreiben lernen?“ — „In der Schule der Natur.“ — Hat Er Lafontaine nachgeahmt?“ — „Nein, Ihro Majeſtät, ich bin ein Original; aber darum weiß ich noch nicht, ob ich ein gutes bin.“ —

Digitized by Google

„Nein, ich muß Ihn loben.“ — Und da ſagte er zum Major, der dabei ſtand, noch viel zu meinem Lobe, das ich in der That nicht hören wollte. — „Komme Er wieder zu mir, und ſtecke Er ſeine Fabeln bei ſich, und leſe Er mir welche vor.“ — Allein, guter Rabener, ich bin nicht wieder gekommen. Der König hat mich nicht wieder rufen laſſen, und ich habe an Sirach's Wort gedacht: „Dränge dich nicht zu den Königen.“ Er hat mich den Tag darauf bei der Tafel gegen den Oberſtlieutenant Marwitz, auch den engliſchen Geſandten, den Marquis d'Argens, den Lektor Le Cat und Andere, die mir's wiedergeſagt haben, mit einem Lobſpruche gelobt, den ich nicht herſetzen will, weil es doch eitel ſein würde. Der König ſprach bald deutſch, bald franzöſiſch; ich meiſtens deutſch, nur im Nothfalle franzöſiſch.

Den ausführlichen Inhalt einem Briefe anzuvertrauen, würde wenigſtens wider die Klugheit ſein. Warten Sie, bis ich Sie ſpreche. Gott gebe, daß dieſes bald geſchehen, und daß ich Sie geſund und zufrieden umarmen kann, wo es auch ſei. Das Ende Ihres Briefes, liebſter Rabener, iſt ſehr ernſthaft. Allein Ihr Ernſt iſt mir ſo ſchätzbar, als kaum ihr Scherz. Sie reden von Ihrem Tode. Ja, davon ſollten wir alle reden, oft reden und getroſt, wie Sie, reden. Gott laſſe uns leben, um wohl zu ſterben, zu der Zeit, da er es beſchloſſen hat. Menſchlich zu urtheilen, müſſen Sie mich lange und weit überleben. Ich umarme Sie, liebe Sie und bin ewig

der Ihrige

Gellert.

N. S.

Ich habe alle Tage noch mehr zu dieſem Briefe ſchreiben wollen, und nicht gekonnt; morgen ſoll er alſo fortgehen. Eins können Sie noch anhören. Der König fragte nach den guten deutſchen Schriftſtellern; und die erſten, die mir einfielen, waren Sie und Cramer. Er ſchmälte auf die Härte und Unförmlichkeit der deutſchen Sprache. „Aber warum nöthigen uns die Deutſchen nicht durch ſolche

Digitized by Google

gute Bücher, wie die Franzoſen, daß wir ſie leſen müſſen?" — „Vielleicht, Sire, fehlt uns noch die Zeit; vielleicht auch fehlen uns noch Auguſte und ein Louis XIV." — Sachſen hat ja ſchon zween Auguſte gehabt." — „Ja, Sire, und wir haben auch ſchon einen guten Anfang in der ſchönen Litteratur gemacht. Als die Griechen aufhörten zu ſchreiben, fingen die Römer an. Wir hoffen ruhigere Zeiten." — „So? Gefallen Ihm dieſe Zeiten nicht? Sind's böſe Zeiten?" — „Ich wünſche ruhigere Zeiten; und wenn ich der König von Preußen wäre, ſo hätten die Deutſchen Frieden." — „So? Steht dies bei mir? Drei wider Einen!" — „Ich wiederhole es noch einmal, Sire: wollte Gott, Sie gäben uns den Frieden!" — „Ja! ja!"

Gellert.

132.

An Maria Antonia, Königinn von Frankreich.

Madame!

Ich wünſche Ihnen Glück zu der Thronbeſteigung Ihres Gemahls. — Er wird Frankreich über die letzte Regierung beruhigen; er wird dem Volk die Liebe wiedergeben, die es ſonſt für ſeine Könige gehabt, und das Reich ſo glücklich und groß machen, als es einsmalen geweſen.

Die Nation ſeufzte unter der Laſt, welche ihr in den letzten Jahren von Louis XV. auferlegt worden. Er hatte die Parlamente verwieſen, ſeinen Günſtlingen zu viel Herrſchaft über das Volk eingeräumt, hatte die Choiſeuls, Malesherbes, und den Chalotais entfernt, — Männer wie Maupeou, den verhaßten Abt Terray, und den Duc d'Aiguillon an's Ruder geſetzt, die mit der ſchändlichen Du Barry das Reich plünderten und verwirrten; und dies hatte ihm die Liebe ſeines Volks geraubt.

Ich habe dieſen Prinzen oft in meinem Innerſten beklagt, daß er ſich ſo ſehr zum Spiel ſeiner Leidenſchaften gemacht, ſo herabge-

Digitized by Google

setzt vor den Augen seiner verehrungswürdigen Familie, und seiner Unterthanen selbst; und daß er so wankend in seinen Entschließungen als König gewesen.

Vereinigen Sie Ihre Bemühungen mit dem Bestreben Ihres Gemahls, ihm die Liebe seines Volkes zu erwerben. Lassen Sie nichts unversucht, um sich der Zuneigung Ihrer Unterthanen zu versichern, und Sie werden dadurch das wohlthätigste Geschenk der Vorsehung für das Reich der Franken sein.

Leben Sie immer zufrieden, Königinn! befestigen Sie die Harmonie zwischen Frankreich und dem deutschen Reich, und entsprechen Sie nach allen Kräften Ihrer Bestimmung, die Sie zur Friedensstifterinn von zweien der berühmtesten Nationen Europens gemacht.

Ich küsse Ihnen die Hände, und bin mit der größten Hochachtung

Eurer Majestät

gehorsamster Bruder und Freund

Joseph.

Wien, im Mai, 1774. (*Joseph II.*)

133.

An einen seiner Freunde.

Mein Freund!

Wenn es einstens Neronen und einen Dionys gab, der über die Schranken seiner Macht hinausging, wenn Tyrannen gewesen, die einen Mißbrauch von der Gewalt gemacht, die ihnen das Schicksal in die Hände gab, ist es darum billig, daß man unter dem Vorwand von Besorgnissen, die Rechte einer Nation für die Zukunft zu bewahren, einem Fürsten alle mögliche Hindernisse in seinen Regierungsanstalten in Weg gelegt, die nichts anders als das Wohl und das Beste seiner Unterthanen zum Endzweck haben?

Ich habe seit dem Antritt meiner Regierung mir jederzeit ange-

Digitized by Google

legen sein lassen, die Vorurtheile gegen meinen Stand zu besiegen; mir Mühe gegeben, das Zutrauen meiner Völker zu gewinnen, und seit ich den Thron bestiegen, habe ich mehrmalen Beweise davon abgelegt, daß das Wohl meiner Unterthanen meine Leidenschaft sei; daß ich zur Befriedigung derselben keine Arbeit, keine Mühe, und selbst keine Qualen scheue, und daß ich genau die Mittel überlege, die mich den Absichten näher bringen, die ich mir vorgesetzt habe; und dem ohngeachtet finde ich in den Reformen allenthalben Widersetzlichkeiten von solchen, von welchen ich es am wenigsten vermuthen konnte.

Als Monarch verdiene ich das Mißtrauen meiner Unterthanen nicht; als Regent eines großen Reichs muß ich den ganzen Umfang meines Staats vor Augen haben, den ich mit einem Blick umfasse, und kann auf die separaten Stimmen einzelner Provinzen, die nur ihren engen Kreis betrachten, nicht allezeit Rücksicht nehmen.

Das Privat-Beste ist eine Chimäre, und indem ich es auf einer Seite verliere, um meinem Vaterland damit ein Opfer zu bringen, kann ich auf der andern Seite an dem allgemeinen Wohl Antheil nehmen! — Aber wie viele denken daran! Wenn ich unbekannt mit den Pflichten meines Standes, wenn ich nicht moralisch davon überzeugt wäre, daß ich von der Vorsehung dazu bestimmt sei, mein Diadem mit all der Last von Verbindlichkeiten zu tragen, die mir damit auferlegt worden, so müßte Mißvergnügen, Unzufriedenheit mit dem Loos meiner Tage, und der Wunsch: nicht zu sein, diejenige meiner Empfindungen sein, die sich unwillkührlich meinem Geist darstellte. Ich kenne aber mein Herz; ich bin von der Redlichkeit meiner Absichten in meinem Innersten überzeugt, und hoffe, daß, wenn ich einstens nicht mehr bin, die Nachwelt billiger, gerechter und unparteiischer dasjenige untersuchen, und prüfen, auch beurtheilen wird, was ich für mein Volk gethan.

Joseph.

Wien, im October 1787. (Joseph II.)

Digitized by Google

134.

Brief ohne Datum.

(Wahrscheinlich Prag, Herbst 1790.)

Hier erhalten Sie, lieber guter Herr Baron, Ihre Partituren zurück, und wenn Sie von mir mehr Fenster[1] als Noten finden, so werden Sie wohl aus der Folge abnehmen, warum das so gekommen ist. Die Gedanken haben mir in der Symphonie am besten gefallen; sie würde aber doch die wenigste Wirkung machen, denn es ist zu vielerlei drinne, und hört sich Stückweise an, wie, avec permission, ein Ameisenhaufen sich ansieht; ich meine: es ist Eppes (etwas) der Teufel drinn los darinne. Sie dürfen mir darüber kein Schnippchen machen, bester Freund, sonst wollte ich zehntausendmal, daß ich's nicht so ehrlich herausgesagt hätte; und wundern darf es Sie auch nicht, denn es geht ungefähr Allen so, die nicht schon als Buben vom Maestro Peitsche oder Donnerwetter geschmeckt haben, und es hernach mit dem Talent und der Lust alleine zwingen wollen. Manche machen es halb ordentlich, aber dann sind's anderer Leute Gedanken, sie selber haben keine; andere, die eigene haben, können sie nicht Herr werden: so geht es Ihnen. Nur, *um der heiligen Cäcilia Willen*, nicht böse, daß ich so *herausplatze!* Aber das Lied hat ein schönes Cantabile, und soll Ihnen das die liebe Fränzl recht oft vorsingen, was ich gern hören möchte, aber auch sehen. Der Menuet im Quatuor nimmt sich auch fein aus, besonders von da, wo ich das Schwänzlein dazu gemalet, Coda, wird aber mehr klappen als klingen. Sapienti sat, und auch dem nihil sapienti, da meine ich mich, der ich über solche Dinge nicht wohl schreiben kann. Unser Einer macht's lieber. Ihren Brief habe ich vor Freude vielmal geküßt. — Nur hätten Sie mich nicht so sehr loben sollen; hören kann ich so etwas allenfalls, wo man's gewohnt wird, aber nicht gut lesen. Ihr habt mich zu lieb, Ihr guten Menschen; ich bin

[1] Kreuzweise angestrichene Stellen.

Digitized by Google

das nicht werth, und meine Sachen auch nicht. Und was soll ich denn sagen von Ihrem Präsent, mein allerbester Herr Baron? Das kam wie ein Stern in dunkler Nacht, oder wie eine Blume im Winter, oder wie ein Glas Madeira bei verdorbenem Magen, oder — oder —; Sie werden das schon selbst ausfüllen. Gott weiß, was ich mich manchmal placken und schinden muß, um das arme Leben zu gewinnen und Stännerl[1] will doch auch was haben. Wer Ihnen gesagt hat, daß ich faul würde, dem, (ich bitte Sie herzlich, und ein Baron kann das schon thun), dem versetzen Sie aus Liebe zu mir ein paar tüchtige Watschen. Ich wollte ja immer fort arbeiten, dürfte ich nur immer solche Musik machen, wie ich will und kann, und wo ich mir selbst etwas daraus mache. So habe ich vor drei Wochen eine Symphonie gemacht, und mit der morgenden Post schreibe ich schon wieder an Hofmeister, und biete ihm drei Klavier-Quatuor an, wenn er Geld hat. O Gott! wär' ich ein großer Herr, so spräch' ich: „Mozart, schreibe Du mir, aber was Du willst, und so gut Du kannst; eher kriegst Du keinen Kreuzer von mir, bis Du was fertig hast; hernach aber kaufe ich Dir jedes Manuscript ab, und sollst nicht damit gehen um wie ein Fratschelweib." O Gott, wie mich das alles zwischendurch traurig macht, und dann wieder wild und grimmig, wo dann freilich manches geschieht, was nicht geschehen sollte. Sehen Sie, lieber guter Freund, so ist es, und nicht wie Ihnen dumme oder böse Lumpen mögen gesagt haben.

Doch dieses a Cassa del Diavolo, und nun komme ich auf den allerschwersten Punkt in Ihrem Brief, und den ich lieber gar fallen ließ, weil mir die Feder für so was nicht zu Willen ist. Aber ich will es doch versuchen, und sollten Sie nur etwas zu lachen darinnen finden. Wie nämlich meine Art ist beim Schreiben und Ausarbeiten von großen und derben Sachen? — Nämlich, ich kann darüber nicht mehr sagen, als das, denn ich weiß selbst nicht mehr, und kann

[1] Constanzia, Mozarts Frau.

Digitized by Google

auf weiter nichts kommen. Wenn ich recht für mich bin, und guter Dinge, etwa auf Reiſen im Wagen, oder nach guter Mahlzeit beim ſpazieren, und in der Nacht, wenn ich nicht ſchlafen kann, da kommen mir die Gedanken ſtromweis und am beſten. Woher und wie, das weiß ich nicht, kann auch nichts dazu. Die mir nun gefallen, die behalte ich im Kopf, oder ſumſe ſie wohl auch vor mich hin, wie mir Andere wenigſtens geſagt haben. Halt ich nun feſt, ſo kommt mir bald Eins nach dem Andern bei, wozu ſo ein Brocken zu brauchen wär, um eine Paſtete daraus zu machen, nach Contrapunkt, nach Klang der verſchiedenen Inſtrumente ꝛc. Das erhitzt mir nun die Seele, wenn ich nämlich nicht geſtört werde; da wird es immer größer, und ich breite es immer weiter und heller aus, und das Ding wird im Kopf wahrlich faſt fertig, wenn es auch lang iſt, ſo daß ich's hernach mit einem Blick, gleichſam wie ein ſchönes Bild, oder einen hübſchen Menſchen, im Geiſt überſehe, und es auch gar nicht nacheinander, wie es hernach kommen muß, in der Einbildung höre, ſondern wie gleich alles zuſammen. Das iſt nun ein Schmaus! Alles das Finden und Machen geht in mir nun wie in einem ſchönen, ſtarken Traum vor. Aber das Überhören, ſo alles zuſammen, iſt doch das Beſte. Was nun ſo geworden iſt, das vergeſſe ich nicht ſo leicht wieder, und das iſt vielleicht die beſte Gabe, die mir unſer Herr Gott geſchenkt hat. Wenn ich hernach einmal zum Schreiben komme, ſo nehme ich aus dem Sack meines Gehirn's, was vorher, wie geſagt, hinein geſammelt iſt. Darum kommt es hernach auch ziemlich ſchnell auf's Papier, denn es iſt, wie geſagt, eigentlich ſchon fertig, und wird auch ſelten viel anders, als es vorher im Kopf geweſen iſt. Darum kann ich mich auch beim Schreiben ſtören laſſen, und mag um mich herum mancherlei vorgehen, ich ſchreibe doch, kann auch dabei plaudern, nämlich von Hühnern und Gänſen, oder von Gretel und Bärbel, u. dgl. Wie nun aber über dem Arbeiten meine Sachen überhaupt eben die Geſtalt oder Manier annehmen, daß ſie Mozartiſch ſind, und nicht in der Manier eines Andern, das wird halt eben ſo zugehen, wie daß

Digitized by Google

meine Naſe eben ſo groß und herausgebogen, daß ſie mozartiſch und nicht wie bei andern Leuten geworden iſt. Denn ich lege es nicht auf die Beſonderheit an, wüßte die meine auch nicht einmal näher zu beſchreiben; es iſt ja aber wohl bloß natürlich, daß die Leute, die wirklich ein Ausſehen haben, auch verſchieden von einander ausſehen, wie von außen, ſo von innen. Wenigſtens weiß ich, daß ich mir das Eine ſo wenig als das Andere gegeben habe.

Damit laſſen Sie mich aus für immer und ewig, beſter Freund, und glauben Sie ja nicht, daß ich aus andern Urſachen abbreche, als weil ich nichts weiter weiß. Sie, ein Gelehrter, bilden ſich nicht ein, wie ſauer mir das ſchon geworden iſt. Andern Leuten würde ich gar nicht geantwortet haben, ſondern gedacht.....

In Dresden iſt es mir nicht beſonders gegangen. Sie glauben da, ſie hätten noch jetzt alles Gute, weil ſie vor Zeiten manches Gute gehabt haben. Ein paar gute Leutchen abgerechnet, wußte man von mir kaum was, außer daß ich zu Paris und London in der Kinderkappe Conzert geſpielt habe. Die Oper hab ich nicht gehört, da der Hof im Sommer auf dem Lande iſt. In der Kirche ließ mich Naumann eine ſeiner Meſſen hören; ſie war ſchön, rein geführt und breit, aber wie Ihr C. ſpricht: „e bißli kühlig,“ etwa wie Haſſe, aber ohne Haſſens Feuer und mit neuerer Cantilena. Ich habe den Herren viel vorgeſpielt, aber warm konnte ich ihnen nicht machen, und außer Wiſchi Waſchi haben ſie mir kein Wort geſagt. Sie baten mich auch Orgel zu ſpielen. Es ſind über die Maaßen herrliche Inſtrumente da. Ich ſagte, wie es wahr iſt: ich ſei auf der Orgel wenig geübt, ging aber doch mit ihnen zur Kirche. Da zeigte es ſich, daß ſie einen andern fremden Künſtler in Petto hatte, deſſen Inſtrument aber die Orgel war, und der mich todt ſpielen ſollte. Ich kannte ihn nicht gleich, und er ſpielte es ſehr gut, aber ohne viel Originelles und Phantaſie. Da legte ich's auf dieſen an, und nahm mich tüchtig zuſammen. Hernach beſchloß ich mit einer Doppelfuge, ganz ſtreng und langſam geſpielt, damit ich auskam, und ſie mir auch genau durch alle Stimmen folgen könnten. Da war's

Digitized by Google

aus. Niemand wollte mehr daran. Der Häßler aber (das war der Fremde, er hat gute Sachen in des Hamburger Bach Manier geschrieben), der war der treuherzigste von Allen, obleich ich's eigentlich ihm versetzt hatte. Er sprang vor Freuden herum und wollte mich immer küssen. Dann ließ er sich's bei mir im Gasthaus wohl sein; die Andern deprezirten aber, als ich sie freundlich bat, worauf der muntere Häßler nichts sagte als: Tausendsapperment.

Hier, bester Freund und Gönner, ist das Blatt bald voll, die Flasche Ihres Weins, die heute reichen muß, bald leer; ich habe aber seit dem Anhaltungsbrief um meine Frau beim Schwiegerpapa kaum einen so ungeheuer langen Brief geschrieben. Nichts vor ungut! Ich muß im Reden und Schreiben bleiben, wie ich bin, oder das Maul halten, und die Feder wegwerfen. Mein letztes Wort soll sein: Mein allerbester Freund, behalten Sie mich lieb. O Gott, könnte ich Ihnen doch nur einmal eine Freude machen, wie Sie mir gemacht! Nun, ich klinge mit mir selbst an: Vivat mein guter, treuer..... Amen.

Mozart.

135.

An Göthe.

Heute Morgen hat mich die Sonne schon halb fünf Uhr geweckt; ich glaub', ich hab' keine zwei Stund' geschlafen; sie mußte mir grad in die Augen scheinen. Eben hatte es aufgehört mit Wolkenbrechen und Windwirbeln, die goldne Ruh breitete sich aus am blauen Morgenhimmel; ich sah die Wasser sich sammeln und ihren Weg zwischen den Felskanten suchen hinab in den Fluß; gestürzte Tannen brachen den brausenden Wassersturz, und Felssteine spalteten seinen Lauf; er war unaufhaltsam; er riß mit sich, was nicht widerstehen konnte. — Da überkam mich eine so gewaltige Lust — ich konnte auch nicht widerstehn: ich schürzte mich hoch, der Morgenwind hielt mich bei den Haaren im Zaum; ich stützte beide

Digitized by Google

Hände in die Seite, um mich im Gleichgewicht zu halten, und ſprang hinab; in kühnen Sätzen, von einem Felsſtück zum andern, bald hüben, bald drüben, das brauſende Waſſer mit mir, kam ich unten an; da lag, als wenn ein Keil ſie geſpalten hätte bis an die Wurzel, der halbe Stamm einer hohlen Linde, quer über den ſich ſammelnden Waſſern.

O liebſter Freund! der Menſch, wenn er Morgennebel trinkt, und die friſchen Winde ſich mit jagen, und der Duft der jungen Kräuter in die Bruſt eindringt, und in den Kopf ſteigt; und wenn die Schläfe pochen und die Wangen glühen, und wenn er die Regentropfen aus den Haaren ſchüttelt, was iſt das für eine Luſt!

Auf dem umgeſtürzten Stamm ruhte ich aus, und da entdeckte ich unter den dick belaubten Äſten unzählige Vogelneſter, kleine Meiſen mit ſchwarzen Köpfchen und weißen Kehlen, ſieben in einem Neſte, und Finken und Diſtelfinken; die alten Vögel flatterten über meinem Kopf und wollten die jungen äßen. Ach! wenn's ihnen nur gelingt, ſie groß zu ziehen in ſo ſchwieriger Lage; denk nur, aus dem blauen Himmel herabgeſtürzt an die Erde, quer über einen reißenden Bach, wenn ſo ein Vögelchen herausfällt, muß es gleich erſaufen; und noch dazu hängen alle Neſter ſchief. — Aber die hunderttauſend Bienen und Mücken, die mich umſchwirrten, die all' in der Linde Nahrung ſuchten; — wenn Du doch das Leben mit angeſehen hätteſt: da iſt kein Markt ſo reich an Verkehr, und alles war ſo bekannt, jedes ſuchte ſein kleines Wirthshaus unter den Blüthen, wo es einkehrte, und emſig flog es wieder hinweg, und begegnete dem Nachbar, und da ſummten ſie an einander vorbei, als ob ſie ſich's ſagten, wo gut Bier feil iſt. — Was ſchwätze ich Dir alles von der Linde! — und doch iſt's noch nicht genug; an der Wurzel hängt der Stamm noch zuſammen; ich ſah hinauf zu dem Gipfel des ſtehenden Baumes, der nun ſein halbes Leben am Boden hinſchleifen muß und im Herbſt ſtirbt es ihm ab. Lieber Göthe, hätte ich meine Hütte dort in der einſamen Thalſchlucht, und ich wär gewöhnt, auf Dich zu warten, welch' großes Ereigniß wär'

Digitized by Google

dieſes, wie würde ich Dir entgegen ſpringen, und von weitem ſchon zurufen: „Denk' nur unſere Linde!“ Und ſo iſt es auch, ich bin eingeſchloſſen in meiner Liebe wie in einſamer Hütte, und mein Leben iſt ein Harren auf Dich unter der Linde; wo Erinnerung und Gegenwart duftet, und die Sehnſucht die Zukunft herbeilockt. Ach! lieber Wolfgang, wenn der grauſame Sturm die Linde ſpaltet, und die üppigere ſtärkere Hälfte mit allem innen wohnenden Leben zu Boden ſtürzt, und ihr grünes Laub, über böſem Geſchick, wie über ſteigenden Bergwaſſern, trauernd welkt, und die junge Brut in ihren Äſten verdirbt; o dann denk', daß die eine Hälfte noch ſteht, und in ihr alle Erinnerung und alles Leben, was dieſer entſprießt, zum Himmel getragen wird.

Adieu! Jetzt geht's weiter; morgen bin ich Dir nicht ſo nah, daß ein Brief, den ich früh geſchrieben, Dir ſpät die Zeit vertreibt. — Ach! laſſe ſie Dir vertreiben, als wenn ich ſelbſt bei Dir wär': zärtlich!

In Kaſſel bleib ich vierzehn Tage, dort werd' ich der *Mutter* ſchreiben, ſie weiß noch nicht daß ich bei Dir war.

Bettina (v. *Arnim.*)

136.

An Varnhagen von Enſe.

Wien, den 7. December 1828.

Mein hochgeſchätzter Freund! Ich habe die Berliner Jahrbücher für wiſſenſchaftliche Kritik, von ihrer Entſtehung an, gehalten, und, mit Ausnahme weniger Artikel, geleſen. Die meiſten Aufſätze dieſes Journals waren, ich kann es nicht läugnen, was auch ihr inneres Verdienſt ſein mochte, theils zu gelehrt, oder zu dunkel für mich, theils auch, ihrem Inhalt nach, meinem Geſichtskreiſe zu fern, als daß ich mich anders als ſehr kurſoriſch damit hätte beſchäftigen können. Die Ihrigen allein hatten ein durchgängiges und großes

Intereſſe für mich, und, wenn ich Ihnen die ganze Wahrheit ſagen darf, ſie ſind zuletzt die einzigen geworden, nach denen ich in den Jahrbüchern mit wahrer Begierde ſuche.

Um dieſe Artikel nach Verdienſt zu loben, möchte ich ſelbſt einen darüber ſchreiben, und würde dabei wirklich in Verlegenheit ſein, was ich am meiſten herausheben ſollte: Ihren Scharfſinn, Ihre Menſchen- und Sachkenntniß, Ihre unpartheiſche, ächt-hiſtoriſche und ſtets ſiegreiche Polemik, Ihren edeln, und in jeder Rückſicht trefflichen Styl. Das ganze, von Manchen hochgeprieſene Werk des wort- und bilderreichen Walter Scott iſt in meinen Augen bei weitem nicht ſo viel werth, als Ihre unvergleichliche Rezenſion desſelben; und die gedrängte Kürze, mit welcher ſie in ſechs Blättern die ſechs Bände des duc de Rovigo, wahr und gerecht, und zugleich vollſtändig und befriedigend karakteriſirten, iſt eines Meiſters würdig.

Sie haben zweimal in dieſen Blättern meiner auf eine ehrenvolle Weiſe gedacht. Die Epoche meiner Schriftſtellerei liegt ſo weit hinter mir, und iſt durch alles, was ich in den letzten zwanzig Jahren erlebt habe, ſo ſehr in mir verwiſcht worden, daß ich mich kaum mehr deſſen, was ich in jener Epoche etwa geleiſtet haben mag, erinnere. Vielleicht hätte ich beſſer gethan, die frühere Laufbahn nicht zu verlaſſen; das Schickſal hat mich in eine andre geworfen, deren Illuſionen mich eine Zeitlang ſchadlos hielten. Wie ich auch jetzt darüber denken mag, ich bin einmal darauf gefaßt, und muß, im Gefühl der Unvollkommenheit jener Verſuche, ſogar wünſchen, als Schriftſteller vergeſſen zu werden. Nichts deſto weniger gibt es Augenblicke, wo die alte Eitelkeit in mir erwacht; und von einem Manne Ihres Gehalts mit Beifall genannt zu werden, ſchmeichelt mich mehr, als ich ſelbſt geglaubt hätte. Ich nehme daher Ihre mention honorable mit dem innigſten und wärmſten Danke an, ſie freut mich um ſo mehr, als einiger Muth dazu gehört, vor dem heutigen Publikum von einem Obſkuranten und Turkophilen Gutes zu ſagen.

Digitized by Google

Auch Sie, mein hochgeschätzter Freund, stehen noch zwischen der Schriftstellerei, und dem praktischen Leben mitten inne. Ich bin überzeugt, daß der preußische Staat Sie als Geschäftsmann hoch zu halten alle Ursach hat. Und gleichwohl kann ich mich des geheimen Wunsches nicht erwehren, daß Ihnen möglichst viel Zeit zu freien Ausarbeitungen bleibe, weil ich in Deutschland wenige, sehr wenige kenne, die gediegnere Werke zu liefern vermöchten, und weil mir selbst Ihre kleinsten Aufsätze lieber sind, als die meisten Depeschen, die ich zu lesen verdammt bin.

Haben Sie die Güte mich Ihrer liebenswürdigen Gattin zu empfehlen. Ich weiß gewiß, daß sie mich nie aufgegeben hat, wenn wir uns gleich durch Briefe nicht mehr mit einander verständigen können. Sagen Sie ihr, daß ich mich ziemlich wohl befinde, daß mir aber häufig (welches sie ohne Zweifel sehr mißbilligen wird) gewisse Verse des alten Haller vor der Seele schweben, die ich, um diesen Brief nicht so melancholisch zu schließen, auf ein abgesondertes Blatt schreiben will.

Behalten Sie übrigens in gutem und freundlichem Angedenken,

Ihren sehr ergebenen,

Gentz.

Digitized by Google

Dramatiſche Darſtellungen.

157.

Aus „Emilia Galotti.“

Emilia. Odoardo.

Emilia. Was? Sie hier, mein Vater? — Und nur Sie? — Und meine Mutter? nicht hier? — Und der Graf? nicht hier? — Und Sie ſo unruhig, mein Vater?

Odoardo. Und Du ſo ruhig, meine Tochter?

Emilia. Warum nicht, mein Vater? Entweder iſt nichts verloren, oder Alles. Ruhig ſein können, und ruhig ſein müſſen, kommt es nicht auf Eines?

Odoardo. Aber, was meineſt Du, daß der Fall iſt?

Emilia. Daß Alles verloren iſt; — Und daß wir wohl ruhig ſein müſſen, mein Vater.

Odoardo. Und Du wäreſt ruhig, weil Du ruhig ſein mußt? Wer biſt Du? Ein Mädchen? und meine Tochter? So ſollte der Mann und der Vater ſich wohl vor Dir ſchämen? — Aber laß doch hören: was meineſt Du, Alles verloren? — Daß der Graf todt iſt?

Emilia. Und warum er todt iſt! warum! — Ha, ſo iſt es wahr, mein Vater? ſo iſt ſie wahr die ganze ſchreckliche Geſchichte, die ich in dem naſſen und wilden Auge meiner Mutter las? — Wo iſt meine Mutter? Wo iſt Sie hin, mein Vater?

Odoardo. Voraus; — wenn wir anders ihr nachkommen.

Emilia. Je eher, je beſſer. Denn wenn der Graf todt iſt — darum! was verweilen wir noch hier? Laſſen Sie uns fliehen, mein Vater

Digitized by Google

Odoardo. Fliehen? — Was hätte es denn für Noth? — Du bist, du bleibst in der Händen Deines Räubers.

Emilia. Ich bleibe in seinen Händen?

Odoardo. Und allein; ohne Deine Mutter; ohne mich.

Emilia. Ich allein in seinen Händen? Nimmermehr, mein Vater. — Oder Sie sind nicht mein Vater. — Ich allein in seinen Händen? Gut, lassen Sie mich nur; lassen Sie mich nur. — Ich will doch sehen, wer mich hält — wer mich zwingt — wer der Mensch ist, der einen Menschen zwingen kann.

Odoardo. Ich meine, Du bist ruhig, mein Kind.

Emilia. Das bin ich. Aber was nennen Sie ruhig sein? Die Hände in den Schoos legen? Leiden, was man nicht sollte? Dulden, was man nicht dürfte?

Odoardo. Ha! wann Du so denkst! — Laß Dich umarmen, meine Tochter! — Ich hab' es immer gesagt. Das Weib wollte die Natur zu ihrem Meisterstücke machen. Aber sie vergriff sich im Thone; sie nahm ihn zu fein. Sonst ist alles besser an Euch, als an uns. — Ha, wenn das Deine Ruhe ist, so habe ich meine in ihr wiedergefunden. Laß Dich umarmen, meine Tochter! — Denke nur: unter dem Vorwande einer gerichtlichen Untersuchung — o des höllischen Gaukelspiels! reißt er Dich aus unsern Armen, und bringt Dich zur Grimaldi.

Emilia. Reißt mich? bringt mich? — Will mich reißen; will mich bringen! will! will! — Als ob wir, wir keinen Willen hätten, mein Vater!

Odoardo. Ich ward auch so wüthend, daß ich schon nach diesem Dolche griff (ihn herausziehend), um einem von beiden — beiden! das Herz zu durchstoßen.

Emilia. Um des Himmels Willen nicht, mein Vater! Dieses Leben ist Alles, was die Lasterhaften haben. — Mir, mein Vater, mir geben Sie diesen Dolch.

Odoardo. Kind, es ist keine Haarnadel.

Emilia. So werde die Haarnadel zum Dolche! — Gleichviel.

Digitized by Google

Odoardo. Was! dahin wäre es gekommen? Nicht doch: nicht doch; beſinne Dich. — Auch Du haſt nur ein Leben zu verlieren.

Emilia. Und nur Eine Unſchuld! —

Odoardo. Die über alle Gewalt erhaben iſt. —

Emilia. Aber nicht über alle Verführung — Gewalt! Gewalt! wer kann der Gewalt nicht trotzen? Was Gewalt heißt, iſt nichts; Verführung iſt die wahre Gewalt. — Ich habe Blut, mein Vater; ſo jugendliches, ſo warmes Blut, als eine. Auch meine Sinne ſind Sinne. Ich ſtehe für nichts; ich bin für nichts gut. Ich kenne das Haus der Grimaldi; es iſt das Haus der Freude. Eine Stunde da, unter den Augen meiner Mutter; und es erhob ſich ſo mancher Tumult in meiner Seele, den die ſtrengſten Übungen der Religion kaum in Wochen beſänftigen konnten! Der Religion! Und welcher Religion! — Nichts ſchlimmeres zu vermeiden, ſprangen Tauſende in die Fluthen, und ſind Heilige! —Geben Sie mir, mein Vater, geben Sie mir dieſen Dolch.

Odoardo. Und wenn Du ihn kennteſt, dieſen Dolch! —

Emilia. Wenn ich ihn auch nicht kenne; — ein unbekannter Freund iſt auch ein Freund. Geben Sie mir ihn, mein Vater, geben Sie mir ihn.

Odoardo. Wenn ich Dir ihn nun gebe. — Da! (Gibt ihr ihn.)

Emilia. Und da! (im Begriffe, ſich damit zu durchſtoßen, reißt der Vater ihr ihn wieder aus der Hand.)

Odoardo. Sieh, wie raſch! — Nein, das iſt nicht für Deine Hand.

Emilia. Es iſt wahr, mit einer Haarnadel ſoll ich — (ſie fährt mit der Hand nach dem Haare, eine zu ſuchen, und bekommt die Roſe zu faſſen). Du noch hier? — Herunter mit dir: du gehörſt nicht in das Haar Einer — wie mein Vater will, daß ich werden ſoll!

Odoardo. O meine Tochter!

Emilia. O mein Vater, wenn ich Sie errieth! — Doch nein, das wollen Sie auch nicht. Warum zauderten Sie ſonſt? —

Digitized by Google

(In einem bittern Tone, während sie die Rose zerpflückt:) Ehedem wohl gab es einen Vater, der, seine Tochter vor der Schande zu retten, ihr den Dolch in das Herz senkte — ihr zum zweitenmale das Leben gab. Aber alle solche Thaten sind von ehedem! Solcher Väter gibt es keinen mehr.

Odoardo. Doch, meine Tochter, doch! (indem er sie durchsticht.) Gott, was hab' ich gethan! (sie will sinken, und er faßt sie in seine Arme.)

Emilia. Eine Rose gebrochen, ehe der Sturm sie entblättert. — Lassen Sie mich sie küssen, diese väterliche Hand.

Lessing.

138.

Aus den „Räubern."

(Es ist finstre Nacht; dichter Wald; ein altes verfallenes Schloß in der Mitte; ringsum liegen die Räuber und schlafen. — Moor, wachend.)

Hermann (der durch das Thor kommt). Horch! horch! grausig heult der Kauz — Zwölf schlägt's drüben im Dorf. — Wohl, wohl — das Bubenstück schläft — in dieser Wilde kein Lauscher. (Tritt an das Schloß und pocht). Komm heraus, Jammermann, Thurmbewohner! — Deine Mahlzeit ist bereitet.

Moor (sachte zurücktretend). Was soll das bedeuten?

Eine Stimme (aus dem Schloß). Wer pocht da? He? Bist Du's, Hermann, mein Rabe?

Hermann. Bin's, Hermann, Dein Rabe. Steig' herauf an's Gitter und iß. (Eulen schreien.) Fürchterlich trillern Deine Schlafkameraden, Alter. — Dir schmeck's?

Die Stimme. Hungerte mich sehr. Habe Dank, Rabensender, für's Brod in der Wüste! — Und wie geht's meinem lieben Kinde, Hermann?

Hermann. Stille — Horch — Geräusch wie von Schnarchenden! Hörst Du nicht was?

Digitized by Google

Stimme. Wie? Hörst Du etwas?

Hermann. Den seufzenden Windlaut durch die Ritzen des Thurms — eine Nachtmusik, davon einem die Zähne klappern und die Nägel blau werden. — Horch, noch einmal. — Immer ist mir, als hört ich ein Schnarchen. — Du hast Gesellschaft, Alter. — Hu! hu! hu!

Stimme. Siehst Du etwas?

Hermann. Leb' wohl — leb' wohl — Grausig ist diese Stätte. — Steig ab in's Loch. — Droben Dein Helfer, Dein Rächer — Verfluchter Sohn! — (Will fliehen).

Moor (mit Entsetzen hervortretend). Steh!

Hermann (schreiend). O, weh mir!

Moor. Steh, sag' ich!

Hermann. Weh! weh! weh! Nun ist Alles verrathen!

Moor. Steh! Rede! Wer bist Du? was hast Du hier zu thun? Rede!

Hermann. Erbarmen, o Erbarmen, gestrenger Herr! — Nur ein Wort höret an, eh' Ihr mich umbringt.

Moor (indem er den Degen zieht). Was werde ich hören?

Hermann. Wohl habt Ihr mir's bei'm Leben verboten — ich konnte nicht anders — durfte nicht anders — im Himmel ein Gott. — Euer leiblicher Vater dort — mich jammerte sein. — Stecht mich nieder!

Moor. Hier steckt ein Geheimniß. — Heraus! Sprich! Ich will Alles wissen.

Die Stimme (aus dem Schloß). Weh! weh! Bist Du's, Hermann, der da redet? Mit wem redest Du, Hermann?

Moor. Drunten noch Jemand. — Was geht hier vor? (Läuft dem Thurme zu.) Ist's ein Gefangener, den die Menschen abschüttelten? — Ich will seine Ketten lösen. — Stimme! noch einmal! wo ist die Thür?

Hermann. O habt Barmherzigkeit, Herr — dringt nicht weiter, — Herr — geht aus Erbarmen vorüber! (Verrennt ihm den Weg).

Digitized by Google

Moor. Vierfach geſchloſſen! Weg da. — Es muß heraus. — Jetzt zum erſten Mal komm' mir zu Hülfe, Dieberei! (Er nimmt Brechinſtrumente und öffnet das Gitterthor. Aus dem Grunde ſteigt ein Alter, ausgemergelt wie ein Gerippe).

Der Alte. Erbarmen einem Elenden! Erbarmen!

Moor (ſpringt erſchrocken zurück). Das iſt meines Vaters Stimme!

D. a. Moor. Habe Dank, o Gott! erſchienen iſt die Stunde der Erlöſung.

Moor. Geiſt des alten Moor! was hat Dich beunruhigt in Deinem Grabe? Haſt Du eine Sünde in jene Welt geſchleppt, die Dir den Eingang in die Pforten des Paradieſes verrammelt? Ich will Meſſen leſen laſſen, den irrenden Geiſt in ſeine Heimath zu ſenden. Haſt Du das Gold der Wittwen und Waiſen unter die Erde vergraben, das Dich zu dieſer mitternächtlichen Stunde heulend herumtreibt? Ich will den unterirdiſchen Schatz aus den Klauen des Zauberdrachen reißen, und wenn er tauſend rothe Flammen auf mich ſpeit und ſeine ſpitzen Zähne gegen meinen Degen blöckt — oder kommſt Du, auf meine Fragen, die Räthſel der Ewigkeit zu entfalten? Rede, rede! Ich bin der Mann der bleichen Furcht nicht.

D. a. Moor. Ich bin kein Geiſt. Taſte mich an, ich lebe; o ein elendes, erbärmliches Leben.

Moor. Was? Du biſt nicht begraben worden?

D. a. Moor. Ich bin begraben worden — das heißt: ein todter Hund liegt in meiner Väter Gruft; und ich — drei volle Monde ſchmacht' ich ſchon in dieſem finſtern unterirdiſchen Gewölbe, von keinem Strahle beſchienen, von keinem warmen Lüftchen angeweht, von keinem Freunde beſucht, wo wilde Raben krächzen und mitternächtliche Uhu's heulen. —

Moor. Himmel und Erde! Wer hat das gethan?

D. a. Moor. Verfluch ihn nicht! — Das hat mein Sohn Franz gethan.

Moor. Franz? Franz? — O, ewiges Chaos?

Digitized by Google

D. a. Moor. Wenn Du ein Menſch biſt, und ein menſchliches Herz haſt, Erlöſer, den ich nicht kenne, o ſo höre den Jammer eines Vaters, den ihm ſeine Söhne bereitet haben. — Drei Monde ſchon hab' ich's tauben Felſenwänden zugewinſelt, aber ein hohler Wiederhall äffte meine Klagen nur nach. Darum, wenn Du ein Menſch biſt und ein menſchliches Herz haſt —

Moor. Dieſe Aufforderung könnte die wilden Beſtien aus ihren Löchern hervorrufen.

D. a. Moor. Ich lag eben auf dem Siechbett, hatte kaum angefangen, nach einer ſchweren Krankheit etwas Kräfte zu ſammeln, ſo führte man einen Mann zu mir, der vorgab, mein Erſtgeborner ſei geſtorben in der Schlacht, und mit ſich brachte ein Schwert, gefärbt mit ſeinem Blut, und ſeinem letzten Lebewohl, und daß ihn mein Fluch gejagt hätte in Kampf und Tod und Verzweiflung.

Moor (heftig von ihm abgewandt). Es iſt offenbar.

D. a. Moor. Höre weiter! ich ward ohnmächtig bei der Botſchaft. Man muß mich für todt gehalten haben, denn als ich wieder zu mir kam, lag ich ſchon in der Bahre, und in's Leichentuch gewickelt wie ein Todter. Ich kratzte an dem Deckel der Bahre. Es ward aufgethan. Es war finſtere Nacht; mein Sohn Franz ſtand vor mir. — Was! rief er mit entſetzlicher Stimme, willſt Du denn ewig leben? und gleich floh der Sargdeckel wieder zu. Der Donner dieſer Worte hatte mich der Sinne beraubt; als ich wieder erwachte, fühlt' ich den Sarg erhoben und fortgeführt in einem Wagen eine halbe Stunde lang. Endlich ward er geöffnet — ich ſtand am Eingange dieſes Gewölbes, mein Sohn vor mir, und der Mann, der mir das blutige Schwert von Karl gebracht hatte — zehnmal umfaßt' ich ſeine Knie, und bat und flehte, und umfaßte ſie und beſchwur — das Flehen ſeines Vaters reichte nicht an ſein Herz. — Hinab mit dem Balg! donnerte es von ſeinem Munde, er hat genug gelebt — und hinab ward ich geſtoßen ohne Erbarmen, und mein Sohn Franz ſchloß hinter mir zu.

Digitized by Google

Moor. Es ist nicht möglich, nicht möglich! Ihr müßt Euch geirrt haben!

D. s. Moor. Ich kann mich nicht geirrt haben. Höre weiter, aber zürne nicht! So lag ich zwanzig Stunden, und kein Mensch gedachte meiner Noth. Auch hat keines Menschen Fußtritt je diese Einöde betreten, denn die allgemeine Sage geht, daß die Gespenster meiner Väter in diesen Ruinen rasselnde Ketten schleifen und in mitternächtlicher Stunde ihr Todtenlied raunen. Endlich hörte ich die Thüre wieder aufgehen; dieser Mann brachte mir Brod und Wasser, und entdeckte mir, wie ich zum Tode des Hungers verurtheilt gewesen, und wie er sein Leben in Gefahr setze, wenn es herauskäme, wie er mich speise. So ward ich kümmerlich erhalten diese lange Zeit, aber der unaufhörliche Frost — der gränzenlose Kummer — meine Kräften wichen, mein Leib schwand; tausendmal bat ich Gott mit Thränen um den Tod, aber das Maaß meiner Strafen muß noch nicht gefüllt sein — oder muß noch irgend eine Freude meiner warten; doch ich leide gerecht — mein Karl! mein Karl! — und er hatte noch keine grauen Haare.

Moor. Es ist genug. Auf! ihr Klötze, ihr Eisklumpen! ihr trägen, fühllosen Schläfer! auf! Will keiner erwachen? (Er thut einen Pistolenschuß über die schlafenden Räuber).

Die Räuber (aufgejagt). Ha, hollo! holla! was giebt's da?

Moor. Hat Euch die Geschichte nicht aus dem Schlummer gerüttelt? der ewige Schlaf würde wach geworden sein! Schaut her! schaut her! Die Gesetze der Welt sind Würfelspiel worden, das Band der Natur ist entzwei, die alte Zwietracht ist los, der Sohn hat den Vater erschlagen.

Räuber. Was sagt der Hauptmann?

Moor. Nein, nicht erschlagen! das Wort ist Beschönigung — der Sohn hat den Vater tausendmal gerädert, gespießt, gefoltert, geschunden! Die Worte sind mir zu menschlich — worüber die Sünde roth wird, worüber der Kannibale schaudert, worauf seit Äonen kein Teufel gekommen ist — der Sohn hat seinen eigenen

Vater — o seht her — seht her! er ist in Ohnmacht gesunken, — in dieses Gewölbe hat der Sohn seinen Vater — Frost, Blöße — Hunger — Durst; o seht doch, seht doch! — es ist mein eigener Vater, ich will's nur gestehen.

Die Räuber (springen herbei und umringen den Alten). Dein Vater? dein Vater?

Schweizer (tritt ehrerbietig näher, fällt vor ihm nieder). Vater meines Hauptmanns! Ich küsse Dir die Füße! Du hast über meinen Dolch zu befehlen.

Moor. Rache, Rache, Rache Dir, grimmig beleidigter, entheiligter Greis! So zerreiß ich von nun an auf ewig das brüderliche Band. (Er zerreißt sein Kleid von oben bis unten.) So verfluch ich jeden Tropfen brüderlichen Bluts im Antlitz des offenen Himmels! Höret mich, Mond und Gestirne! Höre mich, mitternächtlicher Himmel, der du auf die Schandthat herunterblickest! Höre mich, dreimal schrecklicher Gott, der da oben über dem Monde waltet, und rächt und verdammt über den Sternen, und Feuer flammst über der Nacht! Hier knie' ich — hier streck ich empor die drei Finger in die Schauer der Nacht — hier schwör ich, und so speie die Natur mich aus ihren Grenzen wie eine bösartige Bestie aus, wenn ich diesen Schwur verletze, schwör' ich, das Licht des Tages nicht mehr zu grüßen, bis des Vatermörders Blut, vor diesem Stein verschüttet, gegen die Sonne dampfet. (Er steht auf).

Die Räuber. Es ist ein Belias-Streich! Sag' einer, wir seien Schelme! Nein, bei allen Drachen! so bunt haben wir's nie gemacht!

Moor. Ja, und bei allen schrecklichen Seufzern derer, die jemals durch Eure Dolche starben, derer, die meine Flamme fraß und mein fallender Thurm zermalmte, eh' soll kein Gedanke von Mord oder Raub Platz finden in Eurer Brust, bis Euer aller Kleider von des Verruchten Blute scharlachroth gezeichnet sind, — das hat Euch wohl niemals geträumt, daß Ihr der Arm höherer Majestäten seid? Der verworrene Knäuel unsers Schicksals ist aufgelöst! Heute, heute

Digitized by Google

hat eine unsichtbare Macht unser Handwerk veredelt! Betet an, vor dem, der euch dies erhabene Loos gesprochen, der euch hierher geführt, der euch gewürdigt hat, die schrecklichen Engel seines finstern Gerichts zu sein! Entblößt eure Häupter! Kniet hin in den Staub, und steht geheiligt auf! (Sie knieen).

Schweizer. Gebeut, Hauptmann! was sollen wir thun?

Moor. Steh' auf, Schweizer! und rühre diese heiligen Locken an! (Er führt ihn zu seinem Vater, und giebt ihm eine Locke in die Hand.) Du weißt noch, wie Du einsmals jenem böhmischem Reiter den Kopf spaltetest, da er eben den Säbel über mich zuckte, und ich athemlos und erschöpft von der Arbeit in die Kniee gesunken war? Dazumal verhieß ich Dir eine Belohnung, die königlich wäre, ich konnte diese Schuld bisher niemals bezahlen. —

Schweizer. Das schworst Du mir, es ist wahr, aber laß' mich Dich ewig meinen Schuldner nennen!

Moor. Nein, jetzt will ich bezahlen! Schweizer, so ist noch kein Sterblicher geehrt worden, wie Du! — Räche meinen Vater! (Schweizer steht auf).

Schweizer. Großer Hauptmann! heute hast Du mich zum ersten Mal stolz gemacht! — Gebeut, wo, wie, wann soll ich ihn schlagen?

Moor. Die Minuten sind geweiht; Du mußt eilends gehen. — Lies Dir die Würdigsten aus der Bande, und führe sie gerade auf des Edelmanns Schloß! Zerr' ihn aus dem Bette, wenn er schläft, schlepp' ihn vom Mahle weg, wenn er besoffen ist, reiß' ihn vom Crucifix, wenn er betend vor ihm auf den Knieen liegt! Aber ich sage Dir, ich schärf' es Dir hart ein, liefr' ihn mir nicht todt! Dessen Fleisch will ich in Stücke reißen und hungrigen Geiern zur Speise geben, der ihm nur die Haut ritzt oder ein Haar krümmt! Ganz muß ich ihn haben, und wenn Du ihn ganz und lebendig bringst, so sollst Du eine Million zur Belohnung haben; ich will sie einem Könige mit Gefahr meines Lebens stehlen, und Du sollst frei ausgehen wie die weite Luft. — Hast Du mich verstanden, so eile davon!

Digitized by Google

Schweizer. Genug, Hauptmann — hier haſt Du meine Hand darauf: entweder Du ſiehſt zwei zurückkommen, oder gar keinen. Schweizers Würgengel, kommt! (Ab mit einem Geſchwader).

Moor. Ihr Übrigen zerſtreut Euch im Walde. — Ich bleibe.

Schiller.

139.

Aus „Egmont."

Gefängniß

durch eine Lampe erhellt, ein Ruhebette im Grunde.

Egmont (allein.)

Alter Freund! immer getreuer Schlaf, fliehſt du mich auch wie die übrigen Freunde? Wie willig ſenkteſt du dich auf mein freies Haupt herunter, und kühlteſt, wie ein ſchöner Myrtenkranz der Liebe, meine Schläfe! Mitten unter Waffen, auf der Woge des Lebens, ruht' ich leicht athmend, wie ein aufquellender Knabe, in deinen Armen. Wenn Stürme durch Zweige und Blätter ſauſ'ten, Aſt und Wipfel ſich knirrend bewegten, blieb innerſt doch der Kern des Herzens ungeregt. Was ſchüttelt dich nun? was erſchüttert den feſten treuen Sinn? Ich fühl's, es iſt der Klang der Mordart, die an meiner Wurzel naſcht. Noch ſteh' ich aufrecht, und ein innerer Schauer durchfährt mich. Ja, ſie überwindet, die verrätheriſche Gewalt; ſie untergräbt den feſten hohen Stamm, und eh' die Rinde dorrt, ſtürzt krachend und zerſchmetternd deine Krone.

Warum denn jetzt, der du ſo oft gewalt'ge Sorgen gleich Seifenblaſen dir vom Haupte weggewieſen, warum vermagſt du nicht die Bindung zu verſcheuchen, die tauſendfach in dir ſich auf und niedertreibt? Seit wann begegnet der Tod dir fürchterlich? mit deſſen wechſelnden Bildern, wie mit den übrigen Geſtalten der gewohnten Erde, du gelaſſen lebteſt. — Auch iſt Er's nicht, der raſche Feind, an die geſunde Bruſt wetteifernd ſich entgegen ſehnt; der Kerker — es, des Grabes Vorbild, dem Helden wie dem Feigen widerlich. Erträglich ward mir's ſchon auf meinem gepolſterten Stuhle, wenn

in ſtattlicher Verſammlung die Fürſten, was leicht zu entſcheiden war, mit wiederkehrenden Geſprächen überlegten, und zwiſchen düſtern Wänden eines Saals die Balken der Decke mich erdrückten. Da eilt' ich fort, ſobald es möglich war, und raſch auf's Pferd mit tiefem Athemzuge. Und friſch hinaus, da wo wir hingehören! in's Feld, wo aus der Erde dampfend jede nächſte Wohlthat der Natur, und durch die Himmel wehend alle Segen der Geſtirne uns umwittern; wo wir, dem erdgebornen Rieſen gleich, von der Berührung unſrer Mutter kräftiger uns in die Höhe reißen; wo wir die Menſchheit ganz, und menſchliche Begier in allen Adern fühlen; wo das Verlangen vorzudringen, zu beſiegen, zu erhaſchen, ſeine Fauſt zu brauchen, zu beſitzen, zu erobern, durch die Seele des jungen Jägers glüht; wo der Soldat ſein angeborenes Recht auf alle Welt mit raſchem Schritt ſich anmaßt, und in fürchterlicher Freiheit wie ein Hagelwetter durch Wieſe, Feld und Wald verderbend ſtreicht, und keine Gränzen kennt, die Menſchenhand gezogen.

Du biſt nur Bild, Erinnerungstraum des Glücks, das ich ſo lang beſeſſen; wo hat dich das Geſchick verrätheriſch hingeführt? Verſagt es dir, den nie geſcheuten Tod vor'm Angeſicht der Sonne raſch zu gönnen, um dir des Grabes Vorgeſchmack im ekeln Moder zu bereiten? Wie haucht er mich aus dieſen Steinen widrig an! Schon ſtarrt das Leben, und vor'm Ruhebette, wie vor dem Grabe, ſcheut der Fuß. —

O Sorge! Sorge! die du vor der Zeit den Mord beginnſt, laß ab! — Seit wann iſt Egmont denn allein, ſo ganz allein in dieſer Welt? Dich macht der Zweifel fühllos, nicht das Glück. Iſt die Gerechtigkeit des Königs, der du lebenslang vertrauteſt, iſt der Regentin Freundſchaft, die faſt, (du darfſt es dir geſtehn) faſt Liebe war; ſind ſie auf einmal, wie ein glänzend Feuerbild der Nacht, verſchwunden? und laſſen dich allein auf dunkelm Pfad zurück? Wird an der Spitze deiner Freunde Oranien nicht wagend ſinnen? Wird nicht ein Volk ſich ſammeln, und mit anſchwellender Gewalt den alten Freund erretten?

Digitized by Google

O haltet, Mauern, die ihr mich einschließt, so vieler Geister wohlgemeintes Drängen nicht von mir ab; und welcher Muth aus meinen Augen sonst sich über sie ergoß, der kehre nun aus ihren Herzen in meines wieder. O ja, sie rühren sich zu Tausenden! sie kommen! stehen mir zur Seite! Ihr frommer Wunsch eilt dringend zu dem Himmel, er bittet um ein Wunder. Und steigt zu meiner Rettung nicht ein Engel nieder; so seh' ich sie nach Lanz' und Schwertern greifen. Die Thore spalten sich, die Gitter springen, die Mauer stürzt vor ihren Händen ein, und der Freiheit des einbrechenden Tages steigt Egmont fröhlich entgegen. Wie manch bekannt Gesicht empfängt mich jauchzend! Ach Clärchen, wärst Du Mann; so säh' ich Dich gewiß auch hier zuerst und dankte Dir, was einem Könige zu danken hart ist, Freiheit.

Gefängniß.

Egmont liegt schlafend auf dem Ruhebette. Es ensteht ein Geraſſel mit Schlüſſeln und die Thüre thut sich auf. Diener mit Fackeln treten herein; ihnen folgt Ferdinand, Alba's Sohn, und Silva, begleitet von Gewaffneten. Egmont fährt aus dem Schlaf auf.

Egmont. Wer seid Ihr? die Ihr mir unfreundlich den Schlaf von den Augen schüttelt. Was künden Eure trotzigen, unsichern Blicke mir an? Warum diesen fürchterlichen Aufzug? Welchen Schreckenstraum kommt Ihr der halberwachten Seele vorzulügen?

Silva. Uns schickt der Herzog, Dir Dein Urtheil anzukündigen.

Egmont. Bringst Du den Henker auch mit, es zu vollziehen?

Silva. Vernimm es, so wirst Du wissen was Deiner wartet.

Egmont. So ziemt es Euch und Eurem schändlichen Beginnen! In Nacht gebrütet und in Nacht vollführt. So mag diese freche That der Ungerechtigkeit sich verbergen! — Tritt kühn hervor, der Du das Schwert verhüllt unter dem Mantel trägst; hier ist mein Haupt, das freieste, das je die Tyrannei vom Rumpf gerissen.

Digitized by Google

Silva. Du irrſt! Was gerechte Richter beſchließen, werden ſie vor'm Angeſicht des Tages nicht verbergen.

Egmont. So überſteigt die Frechheit jeden Begriff und Gedanken.

Silva (nimmt einem Dabeiſtehenden das Urtheil ab, entfaltet's und lieſt). „Im Namen des Königs, und kraft beſonderer von Seiner Majeſtät uns übertragenen Gewalt, alle ſeine Unterthanen, weß Standes ſie ſeien, zugleich die Ritter des goldenen Vließes zu richten, erkennen wir —"

Egmont. Kann die der König übertragen?

Silva. „Erkennen wir, nach vorgängiger, genauer, geſetzlicher Unterſuchung, Dich Heinrich Grafen Egmont, Prinzen von Gavre, des Hochverraths ſchuldig, und ſprechen das Urtheil: daß Du mit der Frühe des einbrechenden Morgens aus dem Kerker auf den Markt geführt, und dort vor'm Angeſicht des Volks zur Warnung aller Verräther mit dem Schwerte vom Leben zum Tode gebracht werden ſolleſt. Gegeben Brüſſel am —" (Datum und Jahrzahl werden undeutlich geleſen, ſo daß ſie der Zuhörer nicht verſteht).

„Ferdinand, Herzog von Alba,
Vorſitzer des Gerichts der Zwölfe."

Du weißt nun Dein Schickſal; es bleibt Dir *wenige Zeit*, Dich drein zu ergeben, Dein Haus zu beſtellen und von den Deinigen Abſchied zu nehmen.

(Silva mit dem Gefolge geht ab. Es bleibt Ferdinand und zwei Fackeln, das Theater iſt mäßig erleuchtet.)

Egmont (hat eine Weile, in ſich verſenkt, ſtille geſtanden, und Silva, ohne ſich umzuſehen, abgehen laſſen. Er glaubt ſich allein, und da er die Augen aufhebt, erblickt er Alba's Sohn). Du ſtehſt und bleibſt? Willſt Du mein Erſtaunen, mein Entſetzen noch durch Deine Gegenwart vermehren? Willſt Du noch etwa die willkommene Bothſchaft Deinem Vater bringen, daß ich unmännlich verzweifle? Geh! Sag' ihm! ſag' ihm, daß er weder mich noch die Welt belügt. Ihm, dem Ruhmſüchtigen, wird man es erſt hinter den Schultern leiſe lispeln,

Digitized by Google

dann laut und lauter ſagen, und wenn er einſt von dieſem Gipfel herabſteigt, werden tauſend Stimmen es ihm entgegen rufen: Nicht das Wohl des Staats, nicht die Würde des Königs, nicht die Ruhe der Provinzen haben ihn hierher gebracht. Um ſein ſelbſt wegen hat er Krieg gerathen, daß der Krieger im Kriege gelte. Er hat dieſe ungeheure Verwirrung erregt, damit man ſeiner bedürfe. Und ich falle, ein Opfer ſeines niedrigen Haſſes, ſeines kleinlichen Neides. Ja, ich weiß es, und ich darf es ſagen; der Sterbende, der tödtlich Verwundete kann es ſagen: mich hat der Eingebildete beneidet; mich wegzutilgen, hat er lange geſonnen und gedacht.

Schon damals, als wir noch jünger mit Würfeln ſpielten, und die Haufen Goldes, einer nach dem andern, von ſeiner Seite zu mir herübereilten; da ſtand er grimmig, log Gelaſſenheit, und innerlich verzehrt' ihn die Ärgerniß, mehr über mein Glück als über ſeinen Verluſt. Noch erinnere ich mich des funkelnden Blicks, der verrätheriſchen Bläſſe, als wir an einem öffentlichen Feſte vor vielen tauſend Menſchen um die Wette ſchoſſen. Er forderte mich auf, und beide Nationen ſtanden; die Spanier, die Niederländer wetteten und wünſchten. Ich überwand ihn; ſeine Kugel irrte, die meine traf; ein lauter Freudenſchrei der Meinigen durchbrach die Luft. Nun trifft mich ſein Geſchoß. Sag' ihm, daß ich's weiß, daß ich ihn kenne, daß die Welt jede Siegszeichen verachtet, die ein kleiner Geiſt erſchleichend ſich aufrichtet. Und Du! wenn einem Sohne möglich iſt von der Sitte des Vaters zu weichen, übe beizeiten die Scham, indem Du Dich für den ſchämſt, den Du gerne von ganzem Herzen verehren möchteſt.

Ferdinand. Ich höre Dich an, ohne Dich zu unterbrechen! Deine Vorwürfe laſten wie Keulſchläge auf einem Helm; ich fühle die Erſchütterung, aber ich bin bewaffnet. Du triffſt mich, Du verwundeſt mich nicht; fühlbar iſt mir allein der Schmerz, der mir den Buſen zerreißt. Wehe mir! Wehe! Zu einem ſolchen Anblick bin ich aufgewachſen, zu einem ſolchen Schauſpiele bin ich geſendet!

Egmont. Du brichſt in Klagen aus? Was rührt, was bekümm-

mert Dich! Iſt es eine ſpäte Reue, daß Du der ſchändlichen Verſchwörung Deinen Dienſt geliehen? Du biſt ſo jung, und haſt ein glückliches Anſehn. Du warſt ſo zutraulich, ſo freundlich gegen mich. So lang ich Dich ſah, war ich mit Deinem Vater verſöhnt. Und eben ſo verſtellt, verſtellter als er, lockſt Du mich in das Netz. Du biſt der Abſcheuliche! Wer ihm traut, mag es auf ſeine Gefahr thun; aber wer fürchtete Gefahr, Dir zu vertrauen? Geh! Geh! Raube mir nicht die wenigen Augenblicke! Geh, daß ich mich ſammle, die Welt, und Dich zuerſt vergeſſe!

Ferdinand. Was ſoll ich Dir ſagen? Ich ſtehe und ſehe Dich an, und ſehe Dich nicht, und fühle mich nicht. Soll ich mich entſchuldigen? ſoll ich Dich verſichern, daß ich erſt ſpät, erſt ganz zuletzt des Vaters Abſichten erfuhr, daß ich als ein gezwungenes, ein lebloſes Werkzeug ſeines Willens handelte? Was fruchtet's, welche Meinung Du von mir haben magſt? Du biſt verloren; und ich Unglücklicher ſtehe nur da, um Dir's zu verſichern, um Dich zu bejammern.

Egmont. Welche ſonderbare Stimme, welch ein unerwarteter Troſt begegnet mir auf dem Wege zum Grabe? Du, *Sohn meines erſten, meines faſt einzigen Feindes, Du bedauerſt mich, Du* biſt nicht unter meinen Mördern? Sage, rede! Für wen ſoll ich Dich halten?

Ferdinand. Grauſamer Vater! Ja ich erkenne Dich in dieſem Befehle! Du kannteſt mein Herz, meine Geſinnung, die Du ſo oft als Erbtheil einer zärtlichen Mutter ſchalteſt. Mich Dir gleich zu bilden, ſandteſt Du mich hieher. Dieſen Mann am Rande des gähnenden Grabes, in der Gewalt eines willkürlichen Todes zu ſehen, zwingſt Du mich, daß ich den tiefſten Schmerz empfinde, daß ich taub gegen alles Schickſal, daß ich unempfindlich werde, es geſchehe mir was wolle.

Egmont. Ich erſtaune! Faſſe Dich! Stehe! rede wie ein Mann.

Ferdinand. O, daß ich ein Weib wäre! daß man mir ſagen

Digitized by Google

könnte: was rührt Dich? was ficht Dich an? Sage mir ein größeres, ein ungeheureres Übel, mache mich zum Zeugen einer schrecklichern That; ich will Dir danken, ich will sagen: es war nichts.

Egmont. Du verlierst Dich. Wo bist Du?

Ferdinand. Laß diese Leidenschaft rasen, laß mich losgebunden klagen! Ich will nicht standhaft scheinen, wenn alles in mir zusammenbricht. Dich soll ich hier sehen? — Dich? — Es ist entsetzlich! Du verstehst mich nicht! Und sollst Du mich verstehen? Egmont! Egmont! (Ihm um den Hals fallend).

Egmont. Löse mir das Geheimniß.

Ferdinand. Kein Geheimniß.

Egmont. Wie bewegt Dich so tief das Schicksal eines fremden Mannes!

Ferdinand. Nicht fremd! Du bist mir nicht fremd. Dein Name war's, der mir in meiner ersten Jugend gleich einem Stern des Himmels entgegenleuchtete. Wie oft hab' ich nach Dir gehorcht, gefragt! Des Kindes Hoffnung ist der Jüngling, des Jünglings der Mann. So bist Du vor mir hergeschritten; immer vor, und ohne Neid sah ich Dich vor, und schritt Dir nach, und fort und fort. Nun hofft' ich endlich Dich zu sehen, und sah Dich, und mein Herz flog Dir entgegen. Dich hatt' ich mir bestimmt, und wählte Dich auf's neue, da ich Dich sah. Nun hofft' ich erst mit Dir zu sein, mit Dir zu leben, Dich zu fassen, Dich — Das ist nun alles weggeschnitten, und ich sehe Dich hier!

Egmont. Mein Freund, wenn es Dir wohl thun kann, so nimm die Versicherung, daß im ersten Augenblicke mein Gemüth Dir entgegenkam. Und höre mich. Laß uns ein ruhiges Wort unter einander wechseln. Sage mir: ist es der strenge, ernste Wille Deines Vaters, mich zu tödten?

Ferdinand. Er ist's.

Egmont. Dieses Urtheil wäre nicht ein leeres Schreckbild, mich zu ängstigen, durch Furcht und Drohung zu strafen, mich zu erniedrigen, und dann mit königlicher Gnade mich wieder aufzuheben?

Digitized by Google

Ferdinand. Nein, ach leider nein! Anfangs schmeichelte ich mir mit dieser ausweichenden Hoffnung; und schon da empfand ich Angst und Schmerz, Dich in diesem Zustande zu sehen. Nun ist es wirklich, ist gewiß. Nein, ich regiere mich nicht. Wer gibt mir eine Hülfe, wer einen Rath, dem Unvermeidlichen zu entgehen?

Egmont. So höre mich. Wenn Deine Seele so gewaltsam dringt, mich zu retten, wenn Du die Übermacht verabscheust, die mich gefesselt hält, so rette mich! Die Augenblicke sind kostbar. Du bist des Allgewaltigen Sohn, und selbst gewaltig — Laß uns entfliehen! Ich kenne die Wege; die Mittel können Dir nicht unbekannt sein. Nur diese Mauern, nur wenige Meilen entfernen mich von meinen Freunden. Löse diese Bande, bringe mich zu ihnen und sei unser. Gewiß, der König dankt Dir dereinst meine Rettung. Jetzt ist er überrascht, und vielleicht ist ihm alles unbekannt. Dein Vater wagt, und die Majestät muß das Geschehene billigen, wenn sie sich auch davor entsetzet. Du denkst? O denke mir den Weg der Freiheit aus! Sprich, und nähre die Hoffnung der lebendigen Seele.

Ferdinand. Schweig'! o schweige! Du vermehrst mit jedem Worte meine Verzweiflung. Hier ist kein Ausweg, kein Rath, keine Flucht. — Das quält mich, das greift und faßt mir wie mit Klauen die Brust. Ich habe selbst das Netz zusammengezogen; ich kenne die strengen festen Knoten; ich weiß, wie jeder Kühnheit, jeder List die Wege verrennt sind; ich fühle mich mit Dir und mit allen andern gefesselt. Würde ich klagen, hätte ich nicht alles versucht? Zu seinen Füßen habe ich gelegen, geredet und gebeten. Er schickte mich hieher, um alles was von Lebenslust und Freude mit mir lebt, in diesem Augenblicke zu zerstören.

Egmont. Und keine Rettung?

Ferdinand. Keine!

Egmont (mit dem Fuße stampfend.) Keine Rettung! — — Süßes Leben! schöne freundliche Gewohnheit des Daseins und Wirkens! von Dir soll ich scheiden! So gelassen scheiden! Nicht

im Tumulte der Schlacht, unter dem Geräusch der Waffen, in der Zerstreuung des Getümmels gibst Du mir ein flüchtiges Lebewohl; du nimmst keinen eiligen Abschied, verkürzest nicht den Augenblick der Trennung. Ich soll Deine Hand fassen, Dir noch einmal in die Augen sehn, Deine Schöne, Deinen Werth recht lebhaft fühlen, und dann mich entschlossen losreißen und sagen: Fahre hin!

Ferdinand. Und ich soll daneben stehen, zusehen, Dich nicht halten, nicht hindern können! O, welche Stimme reichte zur Klage? Welches Herz flösse nicht aus seinen Banden vor diesem Jammer?

Egmont. Fasse Dich!

Ferdinand. Du kannst Dich fassen, Du kannst entsagen, den schweren Schritt an der Hand der Nothwendigkeit heldenmäßig gehn. Was kann ich? Was soll ich? Du überwindest Dich selbst und uns; Du überstehst; ich überlebe Dich und mich selbst. Bei der Freude des Mahls hab' ich mein Licht, im Getümmel der Schlacht meine Fahne verloren. Schal, verworren, trüb' scheint mir die Zukunft.

Egmont. Junger Freund, den ich durch ein sonderbares Schicksal zugleich gewinne und verliere, der für mich die Todesschmerzen empfindet, für mich leidet, sieh mich in diesen Augenblicken an; Du verlierst mich nicht. War Dir mein Leben ein Spiegel, in welchem Du Dich gerne betrachtetest; so sei es auch mein Tod. Die Menschen sind nicht nur zusammen wenn sie beisammen sind; auch der Entfernte, der Abgeschiedne lebt uns. Ich lebe Dir, und habe mir genug gelebt. Eines jeden Tages hab' ich mich gefreut; an jedem Tage mit rascher Wirkung meine Pflicht gethan, wie mein Gewissen mir sie zeigte. Nun endigt sich das Leben, wie es sich früher, früher, schon auf dem Sande von Gravelingen hätte endigen können. Ich höre auf zu leben; aber ich habe gelebt. So leb' auch Du, mein Freund, gern und mit Lust, und scheue den Tod nicht.

Ferdinand. Du hättest Dich für uns erhalten können, erhal-

Digitized by Google

ten ſollen. Du haſt Dich ſelber getödtet. Oft hört' ich, wenn kluge Männer über Dich ſprachen; feindſelige, wohlwollende, ſie ſtrittrn lang' über Deinen Werth; doch endlich vereinigten ſie ſich, keiner wagt' es zu läugnen, jeder geſtand: ja, er wandelt einen gefährlichen Weg. Wie oft wünſcht' ich, Dich warnen zu können! Hatteſt Du denn keine Freunde?

Egmont. Ich war gewarnt.

Ferdinand. Und wie ich punktweiſe alle dieſe Beſchuldigungen wieder in der Anklage fand, und Deine Antworten! Gut genug, Dich zu entſchuldigen; nicht triftig genug, Dich von der Schuld zu befreien —

Egmont. Dies ſei bei Seite gelegt. Es glaubt der Menſch ſein Leben zu leiten, ſich ſelbſt zu führen; und ſein Innerſtes wird unwiderſtehlich nach ſeinem Schickſale gezogen. Laß uns darüber nicht ſinnen; dieſer Gedanken entſchlag' ich mich leicht — ſchwerer der Sorge für dieſes Land; doch auch dafür wird geſorgt ſein. Kann mein Blut für Viele fließen, meinem Volke Friede bringen, ſo fließt es willig. Leider wird's nicht ſo werden. Doch es ziemt dem Menſchen, nicht mehr zu grübeln, wo er nicht mehr wirken ſoll. Kannſt Du die verderbende Gewalt Deines Vaters *aufhalten, len* ken; ſo thu's. Wer wird das können? — Leb' wohl!

Ferdinand. Ich kann nicht gehn.

Egmont. Laß meine Leute Dir auf's beſte empfohlen ſein! Ich habe gute Menſchen zu Dienern; daß ſie nicht zerſtreut, nicht unglücklich werden! Wie ſteht es um Richard, meinen Schreiber!

Ferdinand. Es iſt Dir vorangegangen. Sie haben ihn, als Mitſchuldigen des Hochverraths, enthauptet.

Egmont. Arme Seele! — Noch Eins, und dann leb' wohl, ich kann nicht mehr. Was auch den Geiſt gewaltſam beſchäftigt, fordert die Natur zuletzt doch unwiderſtehlich ihre Rechte; und wie ein Kind, umwunden von der Schlange, des erquickenden Schlafs genießt, ſo legt der Müde ſich noch einmal vor der Pforte des Todes nieder und ruht tief aus, als ob er einen weiten Weg zu wan-

Digitized by Google

deln hätte. — Noch Eins — Ich kenne ein Mädchen; Du wirst sie nicht verachten, weil sie mein war. Nun ich sie Dir empfehle, sterb' ich ruhig. Du bist ein edler Mann; ein Weib, das den findet, ist geborgen. Lebt mein alter Adolph? ist er frei?

Ferdinand. Der muntre Greis, der Euch zu Pferde immer begleitete?

Egmont. Derselbe.

Ferdinand. Er lebt, es ist frei.

Egmont. Er weiß ihre Wohnung; laß Dich von ihm führen, und lohn' ihm bis an sein Ende, daß er Dir den Weg zu diesem Kleinode zeigt. — Leb' wohl!

Ferdinand. Ich gehe nicht.

Egmont (ihn nach der Thüre drängend). Leb' wohl!

Ferdinand. O laß mich noch!

Egmont. Freund, keinen Abschied.

(Er begleitet Ferdinanden bis an die Thür, und reißt sich dort von ihm los. Ferdinand, betäubt, entfernet sich eilend.

Egmont (allein)

Feindseliger Mann! Du glaubtest nicht, mir diese Wohlthat durch deinen Sohn zu erzeigen. Durch ihn bin ich der Sorgen los und der Schmerzen, der Furcht und jedes ängstlichen Gefühls. Sanft und dringend fordert die Natur ihren letzten Zoll. Es ist vorbei, es ist beschlossen! und was die letzte Nacht mich ungewiß auf meinem Lager wachend hielt, das schläfert nun mit unbezwinglicher Gewißheit meine Sinnen ein

(Er setzt sich auf's Ruhebett. Musik.)

Süßer Schlaf! Du kommst wie ein reines Glück ungebeten, unerfleht am willigsten. Du lösest die Knoten der strengen Gedanken, vermischest alle Bilder der Freude und des Schmerzes; ungehindert fließt der Kreis innerer Harmonien, und eingehüllt in gefälligen Wahnsinn, versinken wir und hören auf zu sein.

Digitized by Google

(Er entschläft; die Musik begleitet seinen Schlummer. Hinter seinem Lager scheint sich die Mauer zu eröffnen, eine glänzende Erscheinung zeigt sich. Die Freiheit in himmlischem Gewande, von einer Klarheit umflossen, ruht auf einer Wolke. Sie hat die Züge von Clärchen, und neigt sich gegen den schlafenden Helden. Sie drückt eine bedauernde Empfindung aus, sie scheint ihn zu beklagen. Bald faßt sie sich und mit aufmunternder Geberde zeigt sie ihm das Bündel Pfeile, dann den Stab mit dem Hute. Sie heißt ihn froh sein, und indem sie ihm andeutet, daß sein Tod den Provinzen die Freiheit verschaffen werde, erkennt sie ihn als Sieger und reicht ihm einen Lorbeerkranz. Wie sie sich mit dem Kranze dem Haupte nahet, macht Egmont eine Bewegung wie einer der sich im Schlafe regt, dergestalt, daß er mit dem Gesicht aufwärts gegen sie lieget. Sie hält den Kranz über seinem Haupte schwebend: man hört ganz von weitem eine kriegerische Musik von Trommeln und Pfeifen: bei dem leisesten Laut derselben verschwindet die Erscheinung. Der Schall wird stärker. Egmont erwacht; das Gefängniß wird vom Morgen mäßig erhellt. Seine erste Bewegung ist nach dem Haupte zu greifen; er steht auf und sieht sich um, indem er die Hand auf dem Haupte behält).

Verschwunden ist der Kranz! Du schönes Bild, das Licht des Tages hat dich verscheuchet! Ja sie waren's, sie waren vereint, die beiden süßesten Freuden meines Herzens. Die göttliche Freiheit, von meiner Geliebten borgte sie die Gestalt; das reizende Mädchen kleidete sich in der Freundinn himmlisches Gewand. In einem ernsten Augenblick erscheinen sie vereinigt, ernster *als lieblich*. Mit blutbefleckten Sohlen trat sie vor mir auf, die wehenden Falten des Saumes mit Blut befleckt. Es war mein Blut und vieler Edeln Blut. Nein, es ward nicht umsonst vergossen. Schreitet durch! Braves Volk! Die Siegesgöttinn führt dich an! Und wie das Meer durch eure Dämme bricht, so brecht, so reißt den Wall der Tyrannei zusammen, und schwemmt ersäufend sie von ihrem Grunde, den sie sich anmaßt, weg!

(Trommeln näher.)

Horch! Horch! Wie oft rief mich dieser Schall zum freien Schritt nach dem Felde des Streits und des Siegs! Wie munter traten die Gefährten auf der gefährlichen rühmlichen Bahn! Auch

ich schreite einem ehrenvollen Tode aus diesem Kerker entgegen! ich sterbe für die Freiheit, für die ich lebte und focht, und der ich mich jetzt leidend opfre.

(Der Hintergrund wird mit einer Reihe spanischer Soldaten besetzt, welche Hellebarden tragen.)

Ja, führt sie nur zusammen! Schließt eure Reihen, ihr schreckt mich nicht. Ich bin gewohnt, vor Speeren gegen Speere zu stehen, und rings umgeben von dem drohenden Tod' das muthige Leben nur doppelt rasch zu fühlen.

(Trommeln.)

Dich schließt der Feind von allen Seiten ein! Es blinken Schwerter; Freunde, höhern Muth! Im Rücken habt ihr Ältern, Weiber, Kinder!

(Auf die Wache zeigend.)

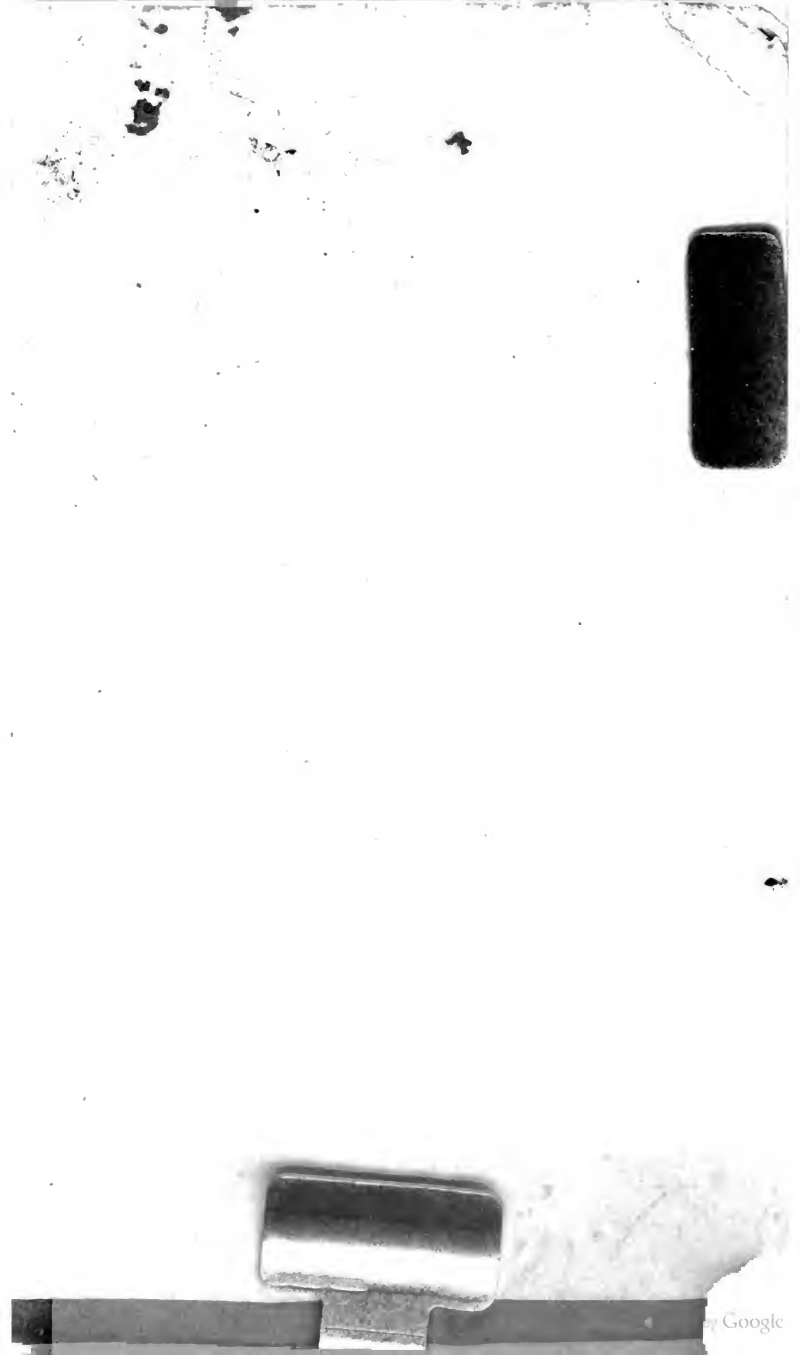
Und diese treibt ein hohles Wort des Herrschers, nicht ihr Gemüth. Schützt eure Güter! Und euer Liebstes zu erretten, fallt freudig, wie ich euch ein Beispiel gebe.

(Trommeln. Wie er auf die Wache los und auf die Hinterthür zu geht, fällt der Vorhang: die Musik fällt ein und schließt mit einer Siegessymphonie das Stück.)

Göthe.

Ende des ersten Theils.

Digitized by Google


Google